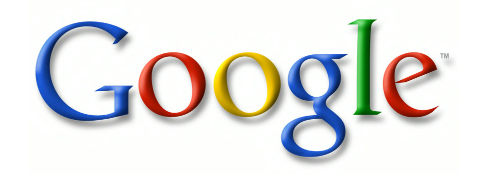




1. No subject
Book no. file

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

HISTOIRE
DES
DOUZE CÉSARS

TRADUITE DU LATIN

DE SUÉTONE

PAR

J.-F. DE LAHARPE

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1872

ÉTUDE SUR LES HISTORIENS

PAR LAHARPE[1]

On sait peu de chose de la vie de Suétone. Son père était tribun légionnaire, et servit dans la guerre d'Othon et de Vitellius. Le fils fut secrétaire de l'empereur Adrien et perdit sa place pour s'être permis avec l'impératrice Sabine quelques libertés peu respectueuses. Il était lié avec Pline le jeune, qui l'exhorte, dans une de ses lettres, à mettre au jour quelques ouvrages qu'il dit être des morceaux achevés. Suétone en a composé plusieurs, que nous n'avons plus, sur *les différents habillements des peuples*, *sur l'histoire des spectacles*, *sur les défauts corporels*, *sur les fonctions des préteurs*, etc. Il ne nous reste de lui qu'un abrégé très concis de la *Vie des Grammairiens* et de l'*Histoire des douze premiers Césars*.

Suétone n'est point un auteur sans mérite. Je n'approuve point tout ce qu'il écrit ; je voudrais y voir moins d'inutilités et de détails minutieux. Mais, en général, si ce n'est pas un écrivain éloquent, c'est du moins un historien curieux ; il est exact jusqu'au scrupule et rigoureusement méthodique. Il n'omet rien de ce qui concerne l'homme dont il écrit la vie, et se croit obligé de rapporter non-seulement tout ce qu'il a fait, mais tout ce qu'on a dit de lui. On rit de cette attention, dont il se pique dans les plus petites choses, mais on n'est pas fâché de les trouver ; et c'est apparemment pour cette raison

[1] Extrait du Discours préliminaire mis par Laharpe en tete de sa traduction de Suétone.

que l'auteur d'*Emile* regrette quelque part qu'il n'y ait plus de Suétone.

S'il abonde en détails, il est fort sobre sur les réflexions : il raconte sans s'arrêter, sans paraître prendre intérêt à rien, sans donner aucun témoignage d'approbation ou de blâme, d'attendrissement ou d'indignation ; sa fonction unique est celle de narrateur. Il résulte de cette indifférence un préjugé très bien fondé en faveur de son impartialité : il n'aime ni ne hait les hommes dont il parle ; c'est aux lecteurs à les juger. Il cite très souvent des ouï-dire, mais il ne les garantit point ; il suffit de lire dix pages de Suétone pour voir qu'il n'est d'aucun parti et qu'il écrit sans passion.....

On se demande souvent pourquoi la lecture des histoires anciennes est infiniment plus agréable que celle des histoires modernes. Cette différence ne vient pas seulement, comme on l'a cru, de la supériorité du sujet et de la nature des faits historiques ; elle vient encore, il faut l'avouer, de l'excellence des génies qui ont écrit l'histoire grecque et romaine. Certainement nous n'avons pas un biographe à comparer à Plutarque. Ceux qui ne savent pas le grec n'ont qu'à lire seulement dans M. Rollin la conversation de Sylla et d'Archélaüs : c'est un ordre de beautés qui nous est étranger ; on se croit dans un autre monde.....

La sagesse, la gravité, la précision de Thucydide, l'abondance élégante de Xénophon, l'agrément d'Hérodote, qui fait pardonner aux fables qu'il raconte, sont des modèles qu'on n'a point égalés parmi nous. Et si nous nous tournons du côté des Latins, avons-nous quelque chose qui ressemble à Tite-Live et à Tacite ? Plusieurs morceaux de Saint-Réal peuvent être comparés à Salluste, sans pourtant le valoir. La conjuration de Portugal, et un tableau des dernières révolutions de la Russie, connu des gens de let-

tres et des amateurs, sont ce que nous avons de meilleur en ce genre. Mais d'ailleurs toute l'histoire moderne en notre langue est encore à faire, et c'est peut-être la moisson la plus abondante qui reste dans le champ de notre littérature. Daniel et Mézerai ne satisfont ni l'oreille, ni l'imagination, ni la raison, et il ne faut pas croire que ce soit absolument la faute de notre histoire : elle est sèche sans doute dans les premiers temps; mais, en avançant dans la seconde et la troisième race, le sujet devient fécond et intéressant. Croit-on que l'époque singulière des croisades, ce genre de folie pieuse et héroïque, qui n'a point d'exemple dans l'antiquité ; le siècle de Charles-Quint et de François Ier ; la ligue, ce temps si fertile en grands crimes et en grands hommes, ne fussent pas des tableaux attachants, s'ils étaient coloriés par la main d'un homme tel que Tacite ? Le malheur de nos historiens est de n'être pas peintres, et les anciens l'étaient : tout ce qu'ils écrivent a une forme dramatique, qui fait illusion au lecteur, et lui fait croire qu'il assiste à un spectacle, qu'il voit agir les personnages et qu'il les entend parler.

Nous n'avons pas assez connu la majesté de l'histoire ; nous ne nous sommes pas représenté assez fidèlement quel doit être l'homme qui peint les siècles, qui parle devant la postérité, qui assemble les générations passées et futures, pour dire aux unes ce qu'elles ont été, et aux autres ce qu'elles doivent être. La dignité de cet emploi paraît n'avoir été sentie que par les anciens ; il semble qu'en général ils soient plus mâles et plus grands que nous. C'est chez eux qu'on rencontre tout ce qu'on entend communément par *une manière large*, et l'on dirait que ce mot a été trouvé pour eux. Le fonds de leurs ouvrages est riche, et tel d'entre eux a distribué ses dépouilles à vingt modernes. Une centaine de vers traduits de Virgile a suffi pour faire

réussir la tragédie de *Didon;* et nous avons de fort bons écrits qui ne sont que des commentaires de quelques pages de l'antiquité.

C'est en lisant les anciens qu'on juge et qu'on goûte mieux les bons modernes qui leur ressemblent; c'est avec eux que le goût s'épure et que l'âme s'élève et se fortifie, que le sentiment de la vraie gloire et l'amour du vrai beau s'accroissent et s'affermissent. On ne les lit pas assez. Nous avons beaucoup d'écrivains et peu d'hommes de lettres.

Jetons un coup d'œil sur ces grands hommes de l'antiquité qui ont enrichi les siècles de leurs travaux immortels et nous ont tracé le magnifique tableau de ces nations anciennes à qui rien n'a ressemblé. J'aurais voulu parler des historiens grecs; mais cet examen me mènerait trop loin, et je me borne aux historiens romains, d'autant plus volontiers que ce sujet trouve plus naturellement sa place à la tête d'une traduction de Suétone.

Tite-Live a été nommé avec justice le père de l'histoire romaine, *romanæ historiæ pater.* C'est un des hommes les plus naturellement éloquents qui aient jamais écrit. C'est sans travail et sans effort que son style se trouve au niveau de la grandeur romaine. Il n'est jamais ni au-dessus ni au-dessous de ce qu'il raconte. Sa diction est pleine de charme et de douceur: quelques anciens l'ont comparée à un fleuve de miel. Personne n'a possédé à un plus haut degré cette facilité abondante, cette richesse d'expression qui caractérise l'écrivain formé par la nature. Quintilien, l'homme de l'antiquité qui a eu le plus de goût dans le siècle qui a succédé au siècle du génie, regarde Tite-Live et Cicéron comme les auteurs qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. « Sa narration, dit-il, est singulièrement agréable et de la clarté la plus pure; ses harangues sont

d'une éloquence au-dessus de toute expression; tout y est parfaitement adapté aux personnes et aux circonstances. Il excelle surtout à exprimer les sentiments doux et touchants, et nul historien n'est plus pathétique. »

On lui a reproché de nos jours, ainsi qu'à Salluste et aux autres anciens, ces harangues que l'on regarde plutôt comme des efforts de l'art oratoire que comme des monuments historiques. Il se peut, en effet, que Fabius et Scipion n'aient pas dit dans le sénat précisément les mêmes choses que Tite-Live leur fait dire; mais, s'il est très probable qu'ils ont dû parler à peu près dans le même sens, je ne vois pas de fondement au reproche que l'on fait à l'historien. Il lui est défendu de controuver, mais non pas d'embellir.

La réputation de Tite-Live s'étendit fort loin, même de son vivant, s'il est vrai, comme on le dit, qu'un habitant de Cadix, qui, dans ce temps, était pour les Romains une extrémité du monde, partit de son pays uniquement pour voir Tite-Live, et s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. Saint Jérôme, dans une lettre à Paulin, dit très heureusement à ce sujet: « C'était sans doute une chose bien extraordinaire, qu'un étranger, entrant dans une ville telle que Rome, y cherchât autre chose que Rome même. »

On ne sait que trop que nous avons perdu une grande partie de ses ouvrages, ainsi que de ceux de Tacite. Ces pertes, si déplorables pour ceux dont les lettres font le bonheur, ne seront probablement jamais réparées.

On l'accuse de faiblesse et de superstition, parce qu'il rapporte très exactement et très sérieusement une foule de prodiges. Je ne sais s'il en faut conclure qu'il les croyait. Ces prodiges étaient une partie essentielle de l'histoire dans un empire où tout était présage et auspice, et où l'on ne faisait pas une démarche importante

sans observer l'heure du jour et l'état du ciel. Je crois bien que du temps d'Auguste on commençait à être moins superstitieux ; mais le peuple l'était toujours, et ceux qui le gouvernaient n'en étaient pas fâchés : c'est un esclavage de plus auquel ils l'accoutumaient ; et même de tout temps le sénat avait plié la religion et les auspices à ses intérêts. Les livres des sibylles, que l'on ouvrait de temps en temps, étaient évidemment comme les centuries de Nostradamus, où l'on trouve tout ce que l'on veut. Ces notions suffisent pour nous persuader que Tite-Live et les autres historiens se croyaient obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils pensaient de ces prodiges, et se souciaient fort peu de détromper personne. Ce n'est pas pourtant que je voulusse assurer que Tite-Live n'avait sur ce point aucune crédulité ; je dis simplement que ce qu'il a écrit ne peut pas être regardé comme une preuve de ce qu'il pensait. Il est très possible qu'avec un beau génie on croie à la fatalité et à la divination. On soupçonnerait volontiers, en lisant Tacite, qu'il croyait à l'une et à l'autre.

Avant que de parler de ce grand homme, le plus sublime de tous les écrivains de l'antiquité, jetons un coup d'œil sur Salluste, qui l'a précédé, que quelques anciens ont nommé le premier des historiens romains, avant que Tacite existât, et qui a conservé dans la postérité un rang très distingué. Quintilien et Paterculus le comparent à Thucydide, et le même Quintilien compare Tite-Live à Hérodote. Je serais tenté de croire que l'admiration que les Romains avaient pour la littérature grecque, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettaient un peu de préjugé dans les avis de Quintilien, qui, d'ailleurs, était un esprit sage et éclairé. Quant à nous autres modernes, qui avons une égale obligation aux

Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide, par la raison que les deux historiens latins sont de bien plus grands coloristes que les deux historiens grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces; celles de Salluste sont plus fortes : l'un se fait admirer par sa profusion brillante, l'autre par sa rapidité énergique. Il est vrai que Salluste s'est proposé pour modèle la sage précision de Thucydide, et l'on dit même qu'il avait beaucoup emprunté de cet auteur. « Salluste, dit Quintilien, a beaucoup traduit du grec. » Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avait composés et que nous avons perdus. L'on sait qu'il avait écrit une grande partie de l'histoire romaine. Mais, en imitant la précision de Thucydide, il lui donne beaucoup plus de nerf et de force, et Quintilien lui-même fait sentir cette différence : « Dans l'auteur grec, dit-il, quelque serré qu'il soit, vous pourriez encore retrancher quelque chose, non pas sans nuire à l'agrément de la diction, mais du moins sans rien ôter à la plénitude des pensées; mais, dans Salluste, un mot supprimé, le sens est détruit; et c'est ce que n'a pas senti Tite-Live, qui lui reprochait de défigurer les pensées des Grecs et de les affaiblir, et qui lui préférait Thucydide, non qu'il aimât davantage ce dernier, mais parce qu'il le craignait moins, et qu'il se flattait de se mettre plus aisément au-dessus de Salluste, s'il mettait d'abord Salluste au-dessous de Thucydide. »

Ce morceau fait voir que Tite-Live, dont on croit volontiers les mœurs aussi douces que le style, était pourtant capable des injustices de la jalousie, tant il est vrai que, pour se mettre au-dessus de ce vice attaché à l'imperfection humaine, il ne suffit pas du grand talent, qui est rare, il faut une grande âme, qui est plus rare encore.

Aulu-Gelle appelle Salluste *un auteur savant en brièveté, un novateur en fait de mots*; ce qui ne veut pas dire qu'il inventait de nouveaux termes, mais qu'il en faisait un usage nouveau. «L'élégance de Salluste, dit-il ailleurs, la beauté de ses expressions et de son application à en chercher de nouvelles, trouvèrent beaucoup de censeurs, même parmi des hommes d'une classe distinguée; mais, dans le grand nombre de remarques critiques qu'ils ont faites sur ses ouvrages, on en trouve quelques-unes de bien fondées, et beaucoup où il y a plus de malignité que de justesse.»

Ce n'étaient pas, en effet, des hommes médiocres qui reprochaient à Salluste l'obscurité dans le style et l'affectation de rajeunir de vieux termes; c'était Jules-César, qui l'aimait et qui fit sa fortune; c'était le célèbre Asinius Pollion, cet homme d'un goût si fin et si délicat, ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres, qu'il était homme de lettres lui-même. Il avait eu le même maître que Salluste; ce maître était un grammairien, nommé Prétextatus, et, par analogie avec sa profession, Philologus, qui, voyant que son élève Salluste avait du goût pour le genre historique, lui donna un précis de toute l'histoire romaine, afin qu'il y choisît la partie qu'il voudrait traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina, et ensuite celle de Jugurtha. Il avait été témoin de la première. Il composa l'histoire des guerres civiles entre Marius et Sylla, jusqu'à la mort de Sertorius, et des troubles passagers excités par Lépide, après la mort du dictateur Sylla, et étouffés par Catulus. Tout ce morceau, qui sans doute était précieux, a péri presque entièrement; il n'en reste que quelques lambeaux.

On ne peut pas dire de Tacite, comme de Salluste, que ce n'est qu'un parleur de vertu; il la fait aimer à ses lecteurs autant que lui-même

paraît la sentir. Sa diction est forte comme son âme, singulièrement pittoresque sans jamais être trop figurée, précise sans être embarrassée, nerveuse sans être tendue : il parle à la fois à l'âme, à l'imagination et à l'esprit ; on pourrait juger des lecteurs de Tacite par le mérite qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle étendue, que chacun y pénètre plus ou moins, selon le degré de ses forces ; en général, il creuse à une profondeur immense, et creuse sans effort. Il a l'air bien moins travaillé que Salluste, quoiqu'il soit, sans comparaison, plus plein et plus fini. Le secret de son style, qu'on n'égalera jamais, tient non-seulement à son génie, mais encore aux circonstances où il s'est trouvé. Cet homme vertueux, dont les premiers regards, au sortir de l'enfance, se fixèrent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius, et les brigandages d'Othon ; qui respira un air plus pur sous Vespasien et sous Titus, fut obligé, dans sa maturité, de supporter en silence le règne abominable de Domitien. Obscur par sa naissance, élevé à la questure par Titus, et se voyant dans la route des honneurs, il craignit, par égard pour sa famille, d'arrêter les progrès d'une illustration dont il était le premier auteur, et dont elle devait recueillir les avantages ; il fut contraint de plier la hauteur de son âme et la sévérité de ses principes, non pas jusqu'aux bassesses d'un courtisan, mais du moins aux complaisances, aux assiduités d'un sujet qui espère, et qui ne doit rien condamner, sous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié d'un tyran, il ne fallut pas mériter sa haine, étouffer une partie des talents et du mérite d'un sujet, pour ne pas effaroucher la tyrannie, ne pleurer qu'en secret les blessures de la patrie et le sang des bons citoyens, et s'abs-

tenir même de cet extérieur de tristesse qu'une longue contrainte répand sur le visage d'un honnête homme, et qui est toujours suspect au mauvais prince, qui sait que dans sa cour il ne doit y avoir de triste que la vertu.

Dans cette douloureuse oppression, Tacite, obligé de se replier sur lui-même, jeta sur le papier tout cet amas de plaintes et ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement se soulager. Voilà ce qui rend son style si intéressant et si animé. Il n'invective point en déclamateur, un homme profondément affecté ne peut pas l'être ; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu ; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui ; chaque ligne porte un sentiment dans l'âme. Il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient ; et ces horreurs même attachent tellement, qu'on serait fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité dans tout ce qu'elle a d'auguste et d'imposant ; et je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience d'un mauvais roi.

On a dit qu'il voyait partout le mal, et qu'il calomniait la nature humaine. Il ne pouvait au moins calomnier les temps où il a vécu. Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers moments de Germanicus, de Baréa, de Thraséas ; enfin, que le panégyriste d'Agricola ne voyait pas la vertu où elle était ? Ce dernier morceau, cette vie d'Agricola, est le désespoir des biographes ; c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Il l'écrivit dans un temps de calme et de bonheur. Le règne de

Nerva, qui le fit consul, et ensuite celui de Trajan, le consolaient d'avoir été préteur sous Domitien. Son style a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant; il semble qu'il commence à pardonner. C'est là qu'il donne cette leçon si belle et si utile : « L'exemple d'Agricola, dit-il, nous apprend qu'on peut être grand sous un méchant prince, et que la soumission modeste, jointe aux talents et à la fermeté, peut donner une autre gloire que celle où sont parvenus des hommes plus impétueux, qui n'ont cherché qu'une mort illustre et inutile à la patrie. »

On ne s'accorde pas sur le temps où vivait Quinte-Curce : les uns le placent sous Auguste, d'autres sous Vespasien, d'autres sous Trajan. Freinshemius a suppléé les deux premiers livres de son ouvrage et une partie du dernier. Le style de Quinte-Curce est très orné. Il excelle dans les descriptions de batailles. Sa fameuse harangue des Scythes est un chef-d'œuvre. On le soupçonne de s'être permis, dans l'histoire de son héros, beaucoup d'embellissements romanesques ; cette accusation ne paraît pas fondée. Il ne dissimule aucune des mauvaises qualités et des fautes d'Alexandre; et, quant à la vérité des faits, si l'on consulte une dissertation de Tite-Live sur le succès qu'aurait eu ce conquérant s'il eût porté ses armes en Italie, on verra que les Romains s'étaient procuré de très bons mémoires sur ce prince, lorsqu'ils conquirent la Macédoine.

Les abréviateurs peuvent former une seconde classe d'historiens. Je parlerai d'abord de Justin, à cause de l'étendue et de l'importance de son ouvrage. Il vivait sous les Antonins.

Nous avons de lui l'abrégé d'une histoire universelle de Trogue-Pompée, absolument perdue pour nous. Si on nous l'eût conservée, nous saurions plus précisément comment les anciens

concevaient le plan d'une histoire universelle, et quelle idée ils en avaient. Bossuet n'a jamais prétendu en faire une. Les cent premières pages de son discours, qui contiennent un résumé de l'histoire ancienne, sont très belles et pleines de la dignité antique ; le reste est d'un théologien plutôt que d'un historien philosophe.

Tacite a fait un traité particulier des mœurs des Germains. On demande aujourd'hui qu'un homme qui compose l'histoire d'une nation, entremêle avec habileté et avec goût le récit des faits avec l'examen des mœurs, qu'il nous mette sans cesse sous les yeux le rapport des uns avec les autres, discute sans pesanteur et raconte sans emphase. Mais pourquoi ne voyons-nous pas chez les anciens un seul ouvrage de ce genre, et ne voyons-nous pas même qu'on l'ait exigé ? (Car il faut regarder la *Cyropédie* de Xénophon comme un roman moral dans le goût du *Télémaque*, et non pas comme une histoire.)

Justin, qui n'est pas un peintre de mœurs, est un fort bon narrateur. Son style en général est sage, clair, naturel, sans affectation, sans enflure, et semé de morceaux fort éloquents. On lui reproche quelques phrases d'une latinité qui ne nous paraît pas pure, c'est-à-dire que nous ne retrouvons pas dans les écrivains du siècle d'Auguste.

Il ne faut pas chercher dans l'abrégé de Justin beaucoup de méthode ni de chronologie ; c'est un tableau rapide des plus grands événements arrivés chez les nations conquérantes ou qui ont fait quelque bruit dans le monde. Plusieurs traits de ce tableau sont d'une grande beauté, et peuvent donner une idée de cette manière antique, de ce ton de grandeur si naturel aux historiens grecs et romains, et de l'intérêt du style qui anime leurs productions.

Florus, qui a composé l'abrégé de l'histoire romaine jusqu'au règne d'Auguste, sous lequel il

vivait, ainsi que Paterculus, a le mérite d'avoir resserré dans un très petit volume les annales de sept cents ans, sans omettre un seul fait considérable. Ce mérite est aussi celui de Paterculus, et il faut avouer que nous autres modernes nous ne sommes pas tout à fait si laconiques, ni si pleins de suc et de substance. Les inutilités verbeuses prodiguées dans nos histoires contribuent beaucoup à en rendre la lecture dégoûtante, surtout pour les amateurs des anciens. Tel règne contient chez nous cinq ou six volumes, et la plus grande partie de l'histoire romaine, racontée avec tous les détails essentiels, a été renfermée dans le même espace par Tite-Live; encore y a-t-il au moins la valeur d'un volume en harangues de son invention, qui sont des modèles de l'art oratoire. Cette différence n'est pas à notre avantage. Nous sommes à la fois secs et bavards. Encore aujourd'hui, l'ambition de quiconque écrit est de ramener à son sujet tout ce qui n'en est pas; de faire ce qu'on appelle des morceaux : *unus et alter assuitur pannus*. Délayer s'appelle approfondir, et l'on ne fait pas réflexion que Tacite et Montesquieu, aussi profonds que d'autres, ne sont point du tout prolixes. C'est en serrant des idées, et non pas en amassant des mots, que l'on est profond :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Un autre inconvénient de toutes ces pièces de rapport ajustées ensemble, c'est de ne point faire un tout, *quia ponere totum nesciet;* et la plupart des ouvrages de cette espèce ressemblent à des habits d'arlequin.

Florus a de l'énergie et de la précision; cependant il y a dans son style quelques traces de déclamation. Mais Florus ne donne pas souvent dans cet excès. La Conjuration de Catilina,

racontée en deux pages, est un modèle de la rapidité et de la plénitude historique dans le genre de l'abrégé.

Paterculus a plus de génie que ces deux écrivains; mais il est adulateur. Il ne parle jamais de la maison des Césars qu'avec le ton d'une admiration passionnée. Il déchire Pompée et Brutus. Cependant son ouvrage est un morceau précieux. Il y a dans son abrégé plus d'idées et d'esprit que dans celui de Florus, et ses portraits surtout, tracés en cinq ou six lignes, sont d'une force et d'une fierté de pinceau qui le rendent, en ce genre, supérieur à tous les anciens, même à Salluste.

Il me reste à parler du plan que j'ai suivi en traduisant Suétone. Le texte de cet auteur a été fort altéré. Ce qu'il y a de plus difficile dans Suétone est l'explication des mœurs romaines dans les détails les plus communs de la vie privée : ces détails, ne se trouvant guère dans les autres auteurs, et n'étant qu'indiqués dans Suétone, qui écrit pour ses concitoyens, sont quelquefois très obscurs pour nous, et deviendraient très clairs si nous avions passé huit jours dans l'ancienne Rome. Un seul mot demande souvent une périphrase pour devenir intelligible dans la traduction, parce que ce mot rappelait aux Romains plusieurs idées qui leur étaient aussi familières qu'elles sont éloignées de nous.

HISTOIRE

DES

DOUZE CÉSARS

JULES CÉSAR

I. Jules César n'avait que seize ans lorsqu'il perdit son père. L'année suivante, il fut désigné prêtre de Jupiter. Cossutia, née de parents chevaliers, mais fort riches, lui avait été fiancée comme il sortait de l'enfance; il la répudia pour épouser Cornélie, fille de Cinna, qui avait été quatre fois consul. Il en eut une fille nommée Julie. Il résista ouvertement à Sylla, alors dictateur, qui voulait le forcer à se séparer de sa femme par un divorce, et qui, ne pouvant y réussir, le priva du sacerdoce, des biens de son épouse et de quelques héritages de famille, et le regarda dès lors comme absolument voué au parti du peuple. César fut obligé de ne plus paraître en public, et, quoique malade, de changer toutes les nuits de retraite; il n'échappa même qu'à force d'argent aux mains de ceux

qui le poursuivaient. Il fallut que les vestales, Aurélius Cotta, et Mamercus Æmilius, ses parents et ses alliés, se réunissent pour obtenir son pardon. Il passe pour certain que Sylla le refusa longtemps aux prières de ses meilleurs amis et des hommes les plus distingués de l'Etat, et que, vaincu pas l'opiniâtreté de leurs demandes, il s'écria, soit prophétie, soit pénétration : « Vous le voulez, j'y consens; mais sachez que ce jeune homme, dont vous me demandez la vie avec tant d'instance, sera l'ennemi le plus fatal du parti que vous avez défendu avec moi; il y a dans César plus d'un Marius. »

II. César fit ses premières armes en Asie, sous les ordres du préteur Thermus, et logé dans la même tente. Envoyé par lui en Bithynie pour en faire venir des vaisseaux, il demeura quelque temps chez le roi Nicomède, non sans être accusé avec ce prince d'un commerce de prostitution, et, ce qui servit à confirmer ce bruit, c'est qu'il retourna quelques jours après en Bithynie pour la seconde fois, sous prétexte de faire payer de l'argent dû à un affranchi, son client. Il acquit depuis une réputation plus avantageuse, et fut honoré d'une couronne civique à la prise de Mithylène.

III. Il servit quelque temps en Cilicie sous Servilius Isauricus; mais, au bruit de la mort de Sylla, il se hâta de retourner à Rome, sur les espérances que lui donnaient les nouveaux troubles excités par Lépide. Cependant il se refusa à ses avances, et, quelques avantages qu'on lui promît, il ne voulut point se lier avec un homme dont il démêla le faible génie, ni se compromettre dans une entreprise qu'il ne jugea pas heureuse.

IV. Ces troubles calmés, il accusa de concussion Dolabella, homme consulaire et illustré par un triomphe. L'accusé fut absous, et César résolut de se retirer à Rhodes, tant pour se dérober

aux ennemis qu'il s'était faits, que pour y donner des moments tranquilles à l'étude de l'éloquence et aux leçons de Molon, célèbre rhéteur. Dans ce trajet, entrepris pendant l'hiver, il fut pris par des pirates, près d'une île nommée Pharmacuse, et se vit avec indignation retenu par eux plus d'un mois, n'ayant près de lui qu'un médecin et deux valets de chambre, car il avait dépêché sur-le-champ toute sa suite pour faire venir l'argent de sa rançon. Il paya cinquante talents, et, à peine libre, il alla chercher des vaisseaux dans un port voisin, poursuivit les pirates, ne se donna point de relâche qu'il ne les eût pris, et les fit pendre : il les en avait menacés plusieurs fois comme en plaisantant. Mithridate ravageait alors les pays voisins de l'empire. César, pour ne pas paraître insensible aux dangers des alliés de Rome, passa de Rhodes en Asie, leva des troupes, et ayant chassé un lieutenant de Mithridate, retint dans le devoir des peuples chancelants et incertains.

V. Revenu à Rome, la première dignité qu'il obtint par les suffrages du peuple fut celle de tribun des soldats ; il s'en servit pour aider de tout son pouvoir ceux qui voulaient rétablir la puissance tribunitienne dans tous ses droits, dont Sylla avait beaucoup retranché. Il fit valoir la loi Plotia, pour rappeler dans Rome Lucius Cinna, son beau-frère, et les autres partisans de Lépide, qui, après sa mort, s'étaient retirés auprès de Sertorius ; il prononça même une harangue sur ce sujet.

VI. Etant questeur, il se chargea de l'oraison funèbre de sa tante Julie et de Cornélie sa femme, qu'il venait de perdre. Dans l'éloge de sa tante, il exalta beaucoup leur origine commune, qu'il faisait descendre, d'un côté, de l'un des premiers rois de Rome, Ancus Marcius, et de l'autre, de la déesse Vénus. « Donc, disait-il, on trouve dans ma famille la sainteté des

rois, qui sont les maîtres des hommes, et la majesté des dieux, qui sont les maîtres des rois. »

Après la mort de Cornélie, il épousa Pompéia, fille de Q. Pompée et nièce de Sylla, dont il se sépara encore dans la suite, sur le soupçon d'un commerce adultère avec Clodius, qu'on accusait si publiquement de s'être introduit chez elle en habit de femme, à la faveur d'une fête, que le sénat ordonna une information de sacrilége.

VII. Étant questeur, César eut le département de l'Espagne ultérieure, et, chargé par le préteur d'aller tenir les assemblées des négociants romains établis dans cette province, il alla jusqu'à Cadix. C'est là qu'ayant aperçu dans un temple d'Hercule la statue d'Alexandre, il pleura, dit-on, et se reprocha avec quelque honte de n'avoir rien fait encore de mémorable dans un âge où le héros de la Macédoine avait déjà soumis une partie de l'univers.

Il demanda aussitôt son congé, pour venir à Rome épier l'occasion de s'agrandir et les moments de la fortune. Les devins élevèrent encore ses espérances, en interprétant un songe dont il était frappé. Il avait rêvé qu'il violait sa mère : ils lui promirent l'empire du monde, disant que cette mère qu'il avait vue soumise à lui n'était autre chose que la terre, notre mère commune.

VIII. Il partit donc d'Espagne avant le temps marqué, et trouva les colonies latines occupées à briguer la bourgeoisie romaine. Il les aurait soulevées, si, pour arrêter ses entreprises, les consuls n'avaient retenu quelque temps auprès de Rome les légions destinées pour la Cilicie.

IX. Cependant il méditait déjà de plus grands desseins, s'il est vrai, comme on l'en soupçonne, que, peu de jours avant que d'être édile, il se soit uni avec M. Crassus, personnage con-

sulaire, avec Publius Sylla et L. Autronius, tous deux convaincus de brigue, et privés du consulat qui leur avait été accordé, et que tous ensemble aient conspiré d'attaquer le sénat à main armée, au commencement de l'année, d'en égorger une partie, de donner la dictature à Crassus, qui aurait eu César pour commandant de la cavalerie, et, après s'être ainsi rendus maîtres du gouvernement, de rétablir P. Sylla et L. Autronius dans le consulat qu'on leur avait ôté. Tanusius Geminus, dans son histoire; M. Bibulus, dans ses édits, et C. Curion, le père, dans ses harangues, parlent de cette conjuration. Cicéron, dans une lettre à Axius, paraît aussi en faire mention, lorsqu'il dit que le consulat de César avait établi la tyrannie préparée pendant son édilité. Tanusius ajoute que Crassus, soit crainte, soit repentir, n'avait pas paru le jour marqué pour l'exécution, et qu'en conséquence César ne donna point le signal convenu, qui était, à ce que rapporte Curion, de laisser tomber sa robe de ses épaules. Le même Curion, appuyé du témoignage d'Actorius Naso, lui impute encore une autre conspiration avec le jeune Pison, et prétend que c'est pour la prévenir qu'on donna à ce jeune homme, par commission extraordinaire, le département d'Espagne; que néanmoins Pison convint de soulever les peuples au delà du Pô et ceux des bords du Lambre, tandis que César remuerait dans Rome, et que la mort de Pison fit avorter tous ces complots.

X. Durant son édilité, non-seulement il eut soin de faire décorer les places publiques et les temples, mais aussi il fit dresser, autour du Capitole, des portiques destinés à étaler aux yeux du peuple des présents de toute espèce : il donna des jeux et des combats de bêtes, d'abord conjointement avec son collègue, et ensuite en son propre nom, ce qui fit que la faveur lui demeura tout entière pour des dépenses qu'il n'avait que

partagées. Aussi Bibulus disait-il que, comme le temple de Castor et de Pollux s'était appelé le temple de Castor, la magnificence de César et de Bibulus s'appelait la magnificence de César.

César joignit à ces prodigalités un spectacle de gladiateurs, mais moins nombreux qu'il ne l'aurait voulu. Il en avait fait venir à Rome une si grande multitude, que ses ennemis en prirent de l'ombrage, et firent restreindre par une loi expresse le nombre des gladiateurs qui pouvaient entrer dans la ville.

XI. Appuyé de la faveur du peuple, il essaya d'employer le crédit des tribuns pour se faire donner par un plébiscite le gouvernement d'Egypte. Cette demande d'un commandement extraordinaire était fondée sur ce que les habitants d'Alexandrie avaient chassé leur roi, ami et allié du peuple romain, violence désapprouvée à Rome par le plus grand nombre. La faction des grands fit échouer les prétentions de César qui, de son côté, pour affaiblir leur autorité, releva les trophées élevés à Marius des dépouilles de Jugurtha, des Teutons et des Cimbres, trophées qu'avait renversés Sylla. Il les mortifia encore lorsqu'étant juge des informations contre les sicaires ou meurtriers, il rangea dans cette classe, sans aucun égard pour les lois de ce même Sylla, ceux qui avaient reçu de l'argent du trésor public pour avoir rapporté au dictateur les têtes des citoyens proscrits.

XII. Ce fut aussi lui qui fit accuser de crime capital C. Rabirius, qui, quelques années auparavant, avait contribué plus que personne à réprimer les fureurs séditieuses du tribun Saturninus. Nommé par le sort pour être un des juges de l'accusé, il le condamna avec tant de passion, que Rabirius, en ayant appelé au peuple, n'eut point de meilleure défense auprès de lui que la violence de son juge.

XIII. Déchu de l'espérance du gouvernement

qu'il avait demandé, il brigua la place de grand pontife et répandit l'argent avec tant de profusion, qu'effrayé lui-même de ses dépenses et de ses dettes, il dit à sa mère, en l'embrassant le jour de l'élection, qu'elle ne le reverrait que grand pontife : aussi l'emporta-t-il avec tant d'avantage sur deux concurrents qui lui étaient supérieurs par l'âge et la dignité, qu'il eut plus de suffrages dans leurs seules tribus qu'ils n'en eurent dans toutes les autres réunies.

XIV. Il était préteur lorsque la conjuration de Catilina fut découverte, et la mort des coupables avait été résolue dans le sénat d'une voix unanime ; lui seul opina pour qu'ils fussent détenus séparément dans des villes municipales et que leurs biens fussent confisqués. Il fit envisager, à ceux qui avaient été d'un avis plus sévère, les suites que pouvait avoir un jour cette démarche, qui devait les rendre odieux au peuple romain, et il les effraya tellement, que Silanus, consul désigné, ne pouvant sans quelque honte revenir absolument d'un avis qu'il avait ouvert, prit le parti de lui donner une interprétation plus douce, et de se plaindre qu'on lui en eût donné une trop dure. Enfin César, qui avait ramené le plus grand nombre, et même un frère de Cicéron, allait l'emporter, si la harangue de Caton n'eût raffermi le sénat intimidé. César pourtant ne perdit point courage et s'obstina tellement dans son opinion, que les chevaliers romains qui étaient de garde tournèrent vers lui la pointe de leurs épées. Les sénateurs les plus proches s'écartèrent de lui, et d'autres le couvrirent de leurs robes ; alors il fut obligé de céder, et, de tout le reste de l'année, il ne parut plus au sénat.

XV. Le premier jour de sa préture, il remit en question, devant le peuple, si on laisserait à Quintus Catulus l'honneur de faire la dédi-

cace du Capitole : il proposait de le transporter à un autre; mais les sénateurs, qui, ce jour-là, accompagnaient au Capitole les nouveaux consuls, se portèrent en si grand nombre dans l'assemblée, et parurent déterminés à une résistance si opiniâtre, que César se désista de son entreprise.

XVI. Il n'en montra que plus de chaleur à soutenir Cécilius Métellus, tribun du peuple, qui proposait de nouvelles lois plus séditieuses les unes que les autres, et qui avait pour but d'abolir le droit qu'avait chaque tribun d'arrêter, par sa simple opposition, les démarches de ses collègues. Le sénat prit le parti de les suspendre tous deux des fonctions de leur charge. César ne laissait pas de les exercer malgré ce sénatus-consulte; mais, voyant qu'on allait employer la force, il renvoya ses licteurs, se dépouilla des marques de la dignité et se retira chez lui, forcé de céder aux conjectures. Deux jours après, une multitude de peuple courut en tumulte à sa maison, et lui offrit toute sorte de secours pour le rétablir dans sa dignité; mais il se refusa à ses offres. Le sénat, qui ne s'attendait pas à cette modération, et qui s'était assemblé à la hâte pour dissiper cet attroupement, envoya ses principaux membres rendre des actions de grâces à César. Il fut rappelé dans le sénat, où il reçut les plus grands éloges, et le décret qui le privait de la magistrature fut révoqué.

XVII. Il fut attaqué de nouveau, peu de temps après, comme complice de Catilina, et accusé, auprès du questeur Novius Niger, par L. Vettius, et, dans le sénat, par Curius. C'est à ce Curius qu'on avait décerné des récompenses publiques pour avoir donné les premiers avis de la conjuration; il prétendait que Catilina lui-même lui avait nommé César parmi les complices. Vettius allait plus loin, et soutenait que César avait

donné sa signature. Il ne crut pas devoir essuyer tranquillement de pareilles accusations. Il prit Cicéron à témoin qu'il lui avait appris lui-même certains détails de la conspiration, et il vint à bout de priver Curius des récompenses qui lui avaient été promises. Vettius, faute de pouvoir prouver ce qu'il avait avancé, vit piller ses meubles pour payer l'amende qu'il avait encourue, fut près d'être mis en pièces dans la place publique, et n'échappa que pour être jeté en prison. Le questeur Novius y fut mis aussi, pour s'être porté juge d'un magistrat supérieur à lui.

XVIII. Au sortir de sa préture, le gouvernement d'Espagne lui échut par le sort; mais, retenu par ses créanciers, il ne put partir qu'après avoir donné des cautions; il pressa son départ au point qu'il n'attendit pas que, selon l'usage, tout fût réglé dans le sénat pour ce qui regardait son département, soit qu'il craignît d'être cité en justice à l'expiration de sa charge, soit qu'il crût qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour donner aux alliés de l'empire le secours qu'ils demandaient contre les brigandages de quelques rois voisins.

L'Espagne pacifiée, il ne fut pas moins prompt à revenir à Rome, sans attendre même qu'on lui eût donné un successeur. Il demandait à la fois le consulat et le triomphe; mais il fut obligé de renoncer au dernier, parce qu'il fallait entrer dans la ville en simple particulier pour se présenter parmi les aspirants au consulat. Il voulut être excepté de la loi, mais il trouva trop de contradiction.

XIX. De deux compétiteurs qu'il avait, Lucceius et Bibulus, il s'attacha le premier, qui avait beaucoup d'argent et peu de crédit, à condition que l'argent qu'il distribuerait parmi le peuple serait donné au nom de César comme au sien. Les sénateurs, instruits de ce marché, dont ils

craignaient les suites, et persuadés que César, avec la puissance consulaire et un collègue tout à lui, ne mettrait point de bornes à son audace, fournirent à Bibulus les sommes suffisantes pour l'emporter sur Lucceius; et ce fut l'avis de Caton lui-même, qui avoua que cette corruption était nécessaire à l'Etat. César fut donc nommé consul avec Bibulus, et le sénat n'eut d'autre ressource que de lui assigner, ainsi qu'à son collègue, des départements de peu d'importance, comme des défrichements et des réparations de chemins. Vivement blessé de cette injure, il crut que le moment était venu de joindre ses ressentiments à ceux de Pompée. Ce général, qui venait de vaincre Mithridate, voyait avec peine que le sénat fît quelque difficulté de confirmer les actes de son commandement. César, en s'unissant à lui, le réconcilia avec Crassus; tous deux étaient ennemis depuis les querelles de leur consulat; ils se lièrent avec César, et convinrent qu'il ne se ferait rien dans la république que de leur commun consentement.

XX. César, entrant en charge, établit le premier que l'on tiendrait un journal de tous les actes du sénat et du peuple, et que ce journal serait rendu public. Il fit revivre l'ancien usage de donner au consul, dans le mois où son collègue avait les faisceaux, un huissier qui marchait devant lui et des licteurs qui le suivaient.

Il publia de nouvelles lois touchant le partage des terres, et, ne pouvant vaincre la résistance de son collègue, il le chassa de la place publique à main armée. Le lendemain, Bibulus porta ses plaintes au sénat; mais personne, dans la consternation générale, n'osant prendre les résolutions vigoureuses qu'on avait prises quelquefois pour de moindres dangers, le consul, au désespoir, se retira dans sa maison, où il ne fit plus rien autre chose, tout le temps de son con-

sulat, qu'afficher son opposition à tous les actes de César.

Ce dernier, de ce moment, gouverna la république avec une autorité si absolue, que plusieurs citoyens dataient, par plaisanterie, du consulat de Jules et de César, séparant ainsi son nom et son surnom. On trouve aussi dans des vers de ce temps-là : « Que personne ne peut se souvenir qu'il se soit passé aucun événement sous le consulat de Bibulus. »

La plaine étoilée, consacrée aux dieux par nos ancêtres, et les champs de la Campanie, dont les revenus étaient affectés aux besoins de l'Etat, furent distribués, par ordre de César, sans tirer au sort, à vingt mille citoyens de la classe de ceux qui avaient au moins trois enfants. Il fit une remise d'un tiers aux receveurs des deniers publics, en leur recommandant de ne pas porter désormais trop haut l'enchère des fermes de l'Etat. Il continua à se montrer ainsi libéral aux dépens de la république, et ne refusa rien à personne. Tout pliait, de gré ou de force, sous ses volontés. Caton seul osa s'y opposer une fois; César le fit traîner par ses licteurs hors du sénat et conduire en prison. Lucullus, après l'avoir bravé quelques moments, fut si épouvanté de ses menaces qu'il lui demanda grâce à genoux. Cicéron, dans un plaidoyer, se répandit en plaintes sur l'état déplorable où l'on était réduit ; César en fut vengé le même jour ; il parvint, en quelques heures, à faire recevoir au nombre des plébéiens le patricien Clodius, ennemi déclaré de Cicéron. Enfin, voulant pousser à bout tous ses ennemis, il suborna contre eux un certain Vettius, qui, gagné par argent, déclara avoir été sollicité vivement d'assassiner Pompée et César, et s'engagea à nommer publiquement les auteurs de ce complot ; mais plusieurs ayant été nommés sans preuves, on commençait à soupçonner la fraude, lorsque la mort de Vet-

tius, empoisonné, dit-on, par César, sauva ce dernier des suites d'une démarche aussi imprudente dont il désespérait de pouvoir se tirer.

XXI. C'est vers ce temps qu'il épousa Calpurnie, fille de Pison, désigné son successeur au consulat, et qu'il donna en mariage à Pompée sa fille Julie, promise auparavant à Servilius Cépion, l'un de ceux qui avaient le plus contribué à anéantir le consulat de Bibulus. Depuis sa nouvelle alliance avec Pompée, il demanda toujours son avis le premier, lorsqu'on allait aux voix dans le sénat, quoique, selon l'usage, il n'eût pas dû ôter à Crassus cet honneur, qu'il lui avait d'abord accordé, parce que l'ordre des suffrages, une fois établi par les consuls, devait être le même durant toute l'année.

XXII. Ainsi appuyé du crédit de son gendre et de son beau-père, parmi toutes les provinces qu'il pouvait choisir, il préféra les Gaules, qui, entre autres avantages, ouvraient à son ambition un vaste champ de triomphes. Il obtint d'abord la Gaule cisalpine avec l'Illyrie, par la loi du tribun Vatinius; et ensuite la Gaule transalpine, ou chevelue, par un décret du sénat, qui, sûr que le peuple la donnerait, aima mieux que César la tînt de lui. On dit que, dans le transport de sa joie, il se vanta, en présence des sénateurs, d'être enfin parvenu au comble de ses vœux, malgré la haine de ses ennemis, réduits désormais à gémir; qu'il s'emporta jusqu'à dire qu'il marcherait sur les têtes de ses concitoyens, et, comme on lui eut répondu : « Que cela était difficile à une femme, » qu'il se contenta de répliquer à cette injure, que Sémiramis avait régné dans l'Assyrie, et les Amazones dans une grande partie de l'Asie.

XXIII. Il était à peine sorti de charge, que les préteurs Caius Memmius et L. Domitius demandèrent qu'on examinât les actes de son consulat. Le sénat refusa de connaître de cette

affaire; malgré les demandes de César, et, trois jours s'étant écoulés en contestations inutiles, il partit pour son gouvernement, laissant son questeur en justice. Lui-même fut cité une seconde fois par L. Antistius, tribun du peuple; mais le collége des tribuns intervint en corps, et représenta qu'on ne pouvait pas accuser légalement un citoyen absent pour les intérêts de la république.

Pour se mettre désormais à l'abri de pareilles attaques, il s'appliqua, avec une extrême attention, à s'attacher les magistrats de chaque année, et se fit une loi de n'aider de son crédit ou même de ne laisser parvenir aux honneurs que ceux qui s'engageraient à se rendre ses défenseurs à Rome pendant son éloignement. Il exigeait le serment des candidats, et même leur signature.

XXIV. Aussi L. Domitius, qui aspirait au consulat, ayant dit tout haut que, dès qu'il l'aurait obtenu, il exécuterait ce qu'il avait inutilement tenté dans sa préture, et ôterait à César les légions qu'il commandait, César se ménagea une entrevue avec Pompée et Crassus à Lucques, ville de son département, et convint avec eux que, pour écarter Domitius, ils demanderaient tous deux le consulat, et lui feraient prolonger pour cinq ans le gouvernement des Gaules, ce qui fut exécuté. Enhardi par ce succès, il joignit aux troupes qu'il avait reçues de la république deux nouvelles légions, qu'il leva à ses frais, dont une était toute composée de Gaulois, et avait même un nom gaulois (l'*Alouette*). Il leur donna l'armure des Romains, les forma à la même discipline, et, dans la suite, les mit au rang des citoyens.

Il saisit avidement toute occasion de guerre, même injuste ou périlleuse. Il attaquait également les peuples alliés et les nations ennemies et sauvages, en sorte que plusieurs fois

il fut question dans le sénat d'envoyer des commissaires dans les Gaules pour rendre compte de la situation des affaires, et que quelques sénateurs opinèrent à le livrer aux ennemis. Mais ses succès furent si grands, qu'il obtint qu'on célébrât dans Rome des jours de fête plus souvent et en plus grand nombre qu'auparavant.

XXV. Voici en peu de mots ce qu'il fit pendant neuf années de commandement. Il réduisit en province romaine tout le pays qui s'étend entre le Rhône et le Rhin, depuis les Alpes, les Pyrénées et les Cévennes, c'est-à-dire environ deux cents lieues de terrain, sans y comprendre les villes alliées et amies de la république. Il leur imposa un tribut annuel de quarante millions de sesterces (huit millions de notre monnaie d'aujourd'hui). Le premier de tous les Romains il passa le Rhin sur un pont qu'il fit construire, attaqua les Germains qui habitent au delà de ce fleuve et remporta sur eux de grands avantages. Il pénétra jusque chez les Bretons, qui nous étaient inconnus avant lui; il les vainquit et en reçut des contributions et des ôtages. Parmi tant de prospérités, il n'éprouva que trois revers : un dans la Grande-Bretagne, où sa flotte fut presque détruite par la tempête ; un autre dans la Gaule, où une de ses légions fut battue près de Clermont, et le dernier sur les frontières de l'Allemagne, où ses lieutenants Titurius et Arunculeius périrent dans une embuscade.

XXVI. C'est dans le cours de cette expédition des Gaules qu'il perdit d'abord sa mère, ensuite sa fille, et peu après sa nièce. Cependant le meurtre de Claudius avait mis le trouble dans Rome, et le sénat était d'avis de ne créer qu'un consul, et de choisir Pompée. Les tribuns du peuple voulaient lui donner César pour collègue; mais ne voulant pas revenir avant que d'avoir terminé la guerre, il les engagea à lui obtenir du peuple la permission de demander un second consulat,

lorsque son commandement dans les Gaules serait prêt de finir. Il obtint cette permission, et dès ce moment, plein des plus hautes espérances, il ne négligea rien pour se faire des partisans à force de largesses publiques et particulières. Il commença à bâtir un marché de l'argent pris sur les ennemis : le terrain seul fut acheté cent millions de sesterces (vingt millions d'aujourd'hui). Il annonça des spectacles et des festins pour le peuple, en mémoire de sa fille, ce qui était sans exemple; et, pour rendre les préparatifs du festin plus imposants, il ne s'en rapporta point seulement aux entrepreneurs choisis pour cet objet, ses esclaves y furent employés. Il faisait enlever de force les gladiateurs les plus fameux, au moment où les spectateurs allaient prononcer leur arrêt de mort, et faisait exercer les apprentis, non par des maîtres d'escrime, mais par des chevaliers romains, et même des sénateurs, qu'il conjurait par ses lettres, que nous avons encore, de se charger d'instruire chacun d'eux en particulier, de leur donner des leçons eux-mêmes et de les faire manœuvrer devant eux. Il doubla à perpétuité la paye des légions. Il distribua le blé, dans les années d'abondance, sans mesure et sans bornes; il alla jusqu'à donner à chaque soldat des esclaves pris parmi les prisonniers et des fonds de terre.

XXVII. Pour s'attacher Pompée sans retour, il lui offrit Octavie, nièce de sa sœur, qui était mariée à C. Marcellus, à condition que Pompée lui donnerait sa fille, destinée à Faustus Sylla. Tous ceux qui l'approchaient, ceux même qui étaient membres du sénat, étaient ses débiteurs, sans qu'il exigeât aucun intérêt, ou du moins que l'intérêt le plus modique. Il comblait de présents tous les citoyens, de quelque ordre qu'ils fussent, qui se rendaient auprès de lui ou de leur plein gré ou sur ses invitations, et sa libéralité s'étendait jusque sur leurs esclaves et

leurs affranchis, selon ce qu'ils avaient de crédit sur l'esprit de leurs maîtres. Les accusés, les hommes perdus de dettes, la jeunesse dérangée, ne trouvaient qu'en lui un sûr refuge, à moins que les accusations ne fussent trop pressantes ou leurs besoins trop grands; alors il leur disait tout haut qu'il n'y avait qu'une guerre civile qui pût les tirer d'affaire.

XXVIII. Il ne marquait pas moins d'empressement à s'attacher les rois et les provinces. Il offrait aux uns de leur rendre des milliers de captifs sans rançon, et fournissait aux autres des secours où ils voulaient et quand ils voulaient, sans consulter le sénat ni le peuple. Il ornait de beaux monuments publics non-seulement les Gaules, l'Italie et l'Espagne, mais même les plus puissantes villes de Grèce et d'Asie. Enfin, tout le monde commençait à regarder avec terreur quel pouvait être le but de tant d'entreprises, lorsque Marcus Claudius Marcellus, consul, ayant d'abord annoncé par un édit qu'il s'agissait du salut de la république, opina dans le sénat à ce qu'on donnât un successeur à César avant le terme marqué, parce que la guerre était finie et la Gaule pacifiée, et que l'armée victorieuse devait être licenciée; et il ajouta que, dans l'élection prochaine des consuls, il ne devait point être mention de César, puisque Pompée n'avait point dérogé par un plébiscite à la loi qu'il avait portée, et qu'il excluait les absents du nombre des candidats. En effet, Pompée n'avait point fait excepter César de cette loi générale par un acte authentique; l'exception n'avait été mise que lorsque la loi était déjà gravée et consignée dans les archives. Marcellus, non content d'ôter à César son commandement et son privilége, fit encore rayer du nombre des citoyens les habitants d'une colonie que César avait fondée dans les Gaules, alléguant pour raison que le droit de bourgeoisie romaine leur

avait été donné contre les lois et passait les pouvoirs d'un général.

XXIX. César, frappé de tant de coups, et persuadé, comme il le disait souvent, qu'il devait être plus difficile de le faire descendre du premier rang au second que de le précipiter du second jusqu'au dernier, résista de toute sa force à Marcellus et lui opposa les tribuns du peuple et Servius Sulpicius, second consul. L'année suivante, il ne lui en coûta que de l'argent pour être assuré du secours de Paul Emile, l'un des consuls, et de Curion, le plus impétueux des tribuns, contre Caius Marcellus, qui avait succédé à son cousin germain Marcus, et qui suivait le même plan. Mais César, trouvant une résistance obstinée, et voyant que les deux consuls désignés étaient contre lui, prit le parti d'écrire au sénat pour le conjurer de ne point le priver d'une faveur particulière du peuple romain, ou du moins d'ordonner aussi que les autres généraux eussent à se démettre comme lui du commandement. Il se flattait, à ce qu'on croit, de rassembler ses vétérans quand il le voudrait plus aisément que Pompée ne rassemblerait des troupes de nouvelle levée. Il offrit à la faction ennemie de renvoyer huit légions, de quitter la Gaule transalpine et de garder deux légions avec le pays en deçà des Alpes, ou même l'Illyrie avec une seule légion, jusqu'à ce qu'il fût créé consul.

XXX. Mais le sénat n'eut aucun égard à ses lettres, et ses ennemis lui répondirent qu'ils ne mettraient point en marché le salut de la république. Alors il passa les Alpes, et, ayant tenu une grande assemblée, il s'arrêta à Ravenne, prêt à venger à force ouverte les tribuns du peuple qui le soutenaient, si le sénat prenait contre eux quelque parti violent. Tel fut le prétexte de la guerre civile ; mais on prétend qu'elle eut d'autres causes. Il n'avait voulu, si

l'on en croyait Pompée, bouleverser la république, que parce qu'il ne se sentait pas en état de faire pour le peuple tout ce qu'il avait promis, et que de si prodigieuses dépenses excédaient ses moyens. Selon d'autres, il craignait qu'on ne l'obligeât à rendre compte de tout ce qu'il avait fait de violent, d'illégal et de sacrilége dans ce premier consulat. Caton annonçait, avec serment, qu'il le citerait en justice du moment où il aurait renvoyé son armée, et l'on disait tout haut qu'il serait traité comme Milon et forcé de plaider sa cause devant les juges, entouré de soldats armés. Ce qui rend cette dernière opinion probable, c'est qu'Asinius Pollion rapporte qu'après la bataille de Pharsale, voyant ses ennemis ou détruits ou en déroute, il prononça ces propres paroles : « Ils l'ont voulu; après tant de victoires, César eût été condamné, s'il n'avait imploré le secours de ses soldats. » Enfin, quelques-uns pensent qu'il était corrompu par l'habitude du commandement, et qu'ayant pesé les forces de ses ennemis et les siennes, il avait cru devoir saisir l'occasion d'envahir la souveraine puissance, objet de ses vœux dès ses premières années. Tel paraît être l'avis de Cicéron, qui dit, dans le troisième livre du *Traité des devoirs*, que César avait toujours à la bouche ces deux vers d'Euripide :

Respectez la vertu; mais quand il faut régner,
L'intérêt seul l'emporte et doit la dédaigner.

XXXI. Lorsque César eut appris qu'on n'avait aucun égard à l'opposition des tribuns, et qu'ils étaient sortis de Rome, il détacha secrètement quelques cohortes qui prirent les devants, et lui-même pour ne donner aucun soupçon de ses desseins, assista à un spectacle public, traça le plan d'une salle d'escrime qu'il devait faire

bâtir pour des gladiateurs, et se livra, comme de coutume, à la joie d'un nombreux festin. Mais, aussitôt après le coucher du soleil, il fait atteler à un chariot des mulets d'une boulangerie voisine, et prend les chemins les plus détournés avec très peu de suite. Les flambeaux qui le guident s'éteignent au milieu de la nuit; il s'égare; il retrouve un guide au point du jour. Il est obligé de traverser à pied des sentiers étroits qui le mènent jusqu'au Rubicon, où il rejoint ses cohortes. Ce fleuve était la limite de son commandement. Là, il s'arrête, et réfléchissant sur la hardiesse de son entreprise : « Il en est encore temps, dit-il, nous pouvons retourner sur nos pas; mais, si nous passons ce pont, le fer décidera tout. »

XXXII. Il balançait; un augure le détermina. Un homme, d'une grandeur et d'une forme extraordinaires, parut tout à coup sur la rive, jouant de la flûte. Des bergers du voisinage, des sentinelles et des trompettes se rassemblent pour l'écouter. Il saisit l'instrument d'un de ces derniers, saute dans le fleuve, en sonnant du clairon de toute sa force, et arrive à l'autre bord. « Allons donc, dit César, allons où nous appellent la voix des dieux et l'injustice de mes ennemis; le sort en est jeté. »

XXXIII. Son armée passa le fleuve à sa suite. Il reçut les tribuns du peuple, qui, chassés de Rome, s'étaient réfugiés auprès de lui. Il harangua ses soldats, réclama leur fidélité et leur secours en pleurant et en déchirant ses habits. On a cru même qu'il avait promis à chaque soldat les revenus et les droits de chevaliers; mais ce qui donna lieu à cette erreur, c'est que, dans la chaleur du discours, il montrait souvent le doigt où était son anneau, protestant qu'il donnerait tout, jusqu'à cet anneau, pour satisfaire ceux qui l'auraient défendu; en sorte que ceux qui étaient plus éloignés, plus à portée de voir que

d'entendre, jugèrent de ses discours par ce geste qui les trompa, et répandirent le bruit qu'il leur avait promis l'anneau et les revenus des chevaliers romains. Résumons à présent, en peu de mots, tout ce qu'il fit dans la guerre civile.

XXXIV. Maître du Picentin, de l'Ombrie et de l'Etrurie, il prend à discrétion Domitius, qui, dans la première consternation, avait été nommé pour le remplacer, et s'était renfermé dans Corfinium. Il court à Brindes le long de la mer Adriatique; c'est là que s'étaient retirés Pompée et les consuls, résolus de s'embarquer. Après avoir tout tenté inutilement pour s'opposer à leur passage, il tourne vers Rome, convoque et harangue le sénat. Bientôt il s'empare des meilleures troupes de Pompée, qui étaient en Espagne sous les ordres de trois lieutenants, Pétréius, Afranius et Varron. Il avait dit en partant : « Je vais combattre une armée sans général, et je reviendrai contre un général sans armée. » Marseille, qui lui ferme ses portes, et la disette de vivres ne peuvent l'arrêter.

XXXV. Il subjugue tout et revient à Rome, passe dans la Macédoine, investit Pompée, et le tient assiégé pendant quatre mois dans une enceinte immense de retranchements élevés à grands frais; enfin, il le défait entièrement dans les plaines de Pharsale, il le poursuit dans Alexandrie. Pompée n'était plus. César lui-même, surpris dans la capitale d'un roi puissant, manquant de tout, dans la plus rude saison de l'année et dans la position la plus désavantageuse, n'échappa qu'avec beaucoup de peine aux embûches d'un perfide ennemi. Vainqueur, il donne le royaume d'Egypte à Cléopâtre et au plus jeune de ses frères, craignant, s'il en faisait une province romaine, qu'elle ne pût devenir à craindre entre les mains d'un gouverneur mal intentionné. D'Egypte il passe en Syrie, et de là dans le Pont, où l'appelaient des nouvelles pres-

santes des succès de Pharnace. Ce fils de Mithridate, enhardi par l'occasion favorable, avait remporté quelques avantages qui l'avaient fort enorgueilli : cinq jours de guerre et quatre heures de combat suffirent à César pour le détruire. Aussi se récria-t-il souvent sur le bonheur de Pompée qui avait dû sa réputation à des victoires sur de si faibles ennemis. Il vainquit en Afrique Scipion et Juba, qui ranimaient les débris de leur parti.

XXXVI. Il accabla en Espagne les fils de Pompée, et n'éprouva aucun revers dans toute la guerre civile. Plusieurs de ses lieutenants furent malheureux : Curion périt en Espagne ; C. Antonius fut pris en Illyrie ; Dolabella y perdit sa flotte, et Domitius Calvinus perdit son armée dans le Pont. Mais lui-même fut toujours victorieux, et ne fut en danger que deux fois : l'une à Durazzo, où, voyant que Pompée ne profitait pas de ses avantages, il dit tout haut qu'il ne savait pas vaincre ; l'autre au dernier combat donné en Espagne, où il désespéra un instant de sa fortune, au point de délibérer s'il ne se donnerait pas la mort.

XXXVII. La guerre finie, il triompha cinq fois, dont quatre à différents intervalles, mais dans le même mois, après la défaite de Scipion, et la dernière après celle des enfants de Pompée. Le premier jour, il triompha des Gaulois, et ce fut sans doute le plus beau de ses triomphes ; le second jour, des Egyptiens ; le troisième, de Pharnace ; le quatrième, de l'Afrique ; le dernier, de l'Espagne, toujours avec un appareil et un spectacle différents. Dans une de ces cérémonies, comme il passait près du mont Avantin, il fut presque renversé de son char dont l'essieu se brisa. Il monta au Capitole à la lueur des flambeaux que portaient dans des lustres quarante éléphants rangés à droite et à gauche. Quand il triompha de Pharnace, on lisait sur le

tableau de sa victoire ces mots : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, » qui n'exprimaient que la promptitude de son expédition, au lieu de rapporter des détails, comme les triomphateurs avaient coutume de faire.

XXXVIII. Il donna à ses vétérans vingt-quatre mille sesterces par tête, outre deux grands sesterces qu'ils avaient reçus au commencement de la guerre. Il leur assigna aussi des terres, mais morcelées et situées de loin à loin, afin de ne point dépouiller les possesseurs. Il distribua au peuple dix boisseaux de blé par tête, et autant de livres d'huile, outre trois cents sesterces qu'il leur avait promis, et auxquels il en ajouta cent autres par forme d'arrérages. Il leur remit même le loyer de leurs maisons dans Rome jusqu'à la concurrence de deux mille sesterces, et dans l'Italie jusqu'à celle de cinq cents. Il ajouta à tous ces dons un festin public, une distribution de viande, et même, après sa victoire en Espagne, il donna deux repas consécutifs : le premier, à ce qu'il prétendit, n'était pas digne de sa magnificence; le second fut somptueux jusqu'à la profusion.

XXXIX. Il prodigua des spectacles de tous les genres, des combats de gladiateurs, des représentations théâtrales, jouées dans toutes les langues, dans tous les quartiers de la ville, et par des comédiens de tous les pays; des jeux du Cirque, des luttes et une bataille navale. Furius Leptinus, fils d'un préteur, et Q. Calpenus, qui avait été sénateur et avait plaidé des causes devant le peuple, combattirent dans un de ces spectacles publics.

Les enfants de plusieurs princes d'Asie et de Bithynie dansèrent la pyrrhique. Decimus Laberius, chevalier romain, joua ses mimes; il reçut de César un présent de cinq cents sesterces et un anneau d'or, et, sortant de la scène, il passa par l'orchestre pour aller s'asseoir dans

les bancs des chevaliers. César fit agrandir le Cirque des deux côtés et creuser autour un lac circulaire, qui représentait l'Euripe. La jeune noblesse de Rome faisait rouler des chars et voltiger des chevaux dans cette enceinte, et, se partageant en deux troupes distinguées par la différence d'âge, elle célébrait les jeux qu'on nomme Jeux Troyens. Cinq jours furent consacrés à des combats de bêtes, et enfin l'on fit voir au peuple une espèce de bataille rangée, entre deux petites armées, chacune de cinq cents hommes de pied, de trois cents chevaux et de vingt éléphants. Pour leur laisser plus d'espace, on avait enlevé les barrières du Cirque et on y avait substitué deux camps placés l'un vis-à-vis de l'autre à chaque extrémité. Des athlètes joutèrent pendant trois jours sur un terrain élevé exprès au bout du Champ-de-Mars. Des galères à deux, à trois et quatre rangs de rames, des navires tyriens et égyptiens, chargés d'un grand nombre de soldats, se heurtèrent dans le lac. Il s'était rassemblé de toutes parts un si prodigieux concours de spectateurs, que la plupart couchèrent sous des tentes dressées dans les rues et dans les carrefours, et que plusieurs entre autres deux sénateurs, furent étouffés dans la foule.

XL. Aux spectacles succédèrent les soins du gouvernement. Il corrigea le calendrier, tellement corrompu par la faute des pontifes et l'abus des jours intercalaires, que les fêtes de la moisson n'arrivaient plus dans l'été, ni les fêtes des vendanges dans l'automne. Il retrancha le mois mercédonien, et régla l'année suivant le cours du soleil, de manière qu'elle fût composée de trois cent soixante-cinq jours, et qu'il y eût un bissexte tous les quatre ans, et, afin que tout se trouvât dans l'ordre aux calendes de janvier de l'année suivante, il ajouta à celle où se firent ces règlements deux mois, qu'il plaça

entre novembre et décembre, en sorte qu'elle eut quinze mois, en comptant le mois d'intercallation, qui se trouva avoir lieu dans le même temps.

XLI. Il compléta le sénat; il y agrégea des patriciens, augmenta le nombre des préteurs, des édiles, des questeurs et même des magistrats subalternes. Il réhabilita ceux qui avaient été notés par les censeurs ou condamnés pour brigue par les tribunaux. Les comices furent partagés entre lui et le peuple. On convint que le peuple nommerait une moitié des magistrats et César l'autre. Les consuls furent exceptés de ce partage. La formule de recommandation pour ceux qu'il voulait faire élire était écrite sur des tablettes envoyées dans toutes les tribus, et contenait ce peu de paroles: « Moi, César, dictateur, à telle tribu. Je vous recommande tels et tels pour qu'ils obtiennent de vos suffrages la charge à laquelle ils aspirent. » Il admit aux honneurs les enfants des proscrits. Il restreignit les tribunaux à deux espèces de juges, les sénateurs et les chevaliers, et réforma les tribuns de l'épargne, qui formaient la troisième classe. Il fit le dénombrement du peuple, non dans le Champ-de-Mars, de la manière accoutumée, mais de quartier en quartier, et sur les rôles des propriétaires de maisons. Le nombre de ceux qui recevaient du blé de la république fut réduit de trois cent vingt mille à cent cinquante mille, et de peur que désormais il se formât aucun attroupement dangereux à la faveur du dénombrement, il fut établi que tous les ans le préteur inscrirait ceux qui n'auraient pas été dénombrés à la place de ceux qui seraient morts.

XLII. Quatre-vingt mille citoyens furent transportés dans des colonies au delà de la mer, et pour que la ville ne se dépeuplât pas, il fut défendu par une loi qu'aucun citoyen au-dessus de vingt ans ou au-dessous de quarante fût

absent de l'Italie plus de trois ans de suite, à moins que son devoir et son serment ne l'y retinssent; ni que le fils d'un sénateur voyageât, si ce n'est pour accompagner un magistrat; ni que ceux qui élevaient des bestiaux eussent parmi leurs bergers moins d'un tiers d'hommes libres. César accorda le droit de bourgeoisie à ceux qui professaient la médecine à Rome et enseignaient les arts libéraux. Son but était de les fixer dans la ville et d'y en attirer d'autres. A l'égard des dettes, il finit par ôter toute espérance d'une banqueroute totale, sur laquelle on comptait beaucoup, et statua que les débiteurs satisferaient leurs créanciers suivant l'estimation qu'on ferait de leurs biens tels qu'ils étaient avant la guerre, mais qu'on déduirait sur le principal tout ce qui aurait été payé ou porté en compte à titre d'intérêt. Cet arrangement anéantissait environ le quart des dettes. César cassa toute espèce de communauté, excepté celles qui étaient anciennement instituées. Il établit des peines plus sévères pour différents crimes. On avait remarqué que les riches en commettaient d'autant plus volontiers qu'ils en étaient quittes pour s'exiler eux-mêmes, sans rien perdre de leur bien. Il voulut, à ce que rapporte Cicéron, qu'en cas de parricide, le patrimoine entier fût confisqué, et la moitié seulement pour les autres crimes.

XLIII. Il rendit la justice avec beaucoup d'application et de sévérité. Il chassa du sénat ceux qui étaient convaincus de péculat. Il déclara nul le mariage d'un ancien préteur qui avait épousé une femme deux jours après qu'elle fut séparée de son mari; il n'y avait cependant aucun soupçon d'adultère. Il mit des impôts sur des marchandises étrangères. Il défendit l'usage des litières, de la pourpre et des perles, excepté à certaines personnes et dans certains jours. Il veillait surtout au maintien des lois somptuai-

res; il avait des espions dans les marchés qui saisissaient les denrées défendues et les apportaient chez lui; il les faisait même suivre quelquefois par des licteurs et des soldats, qui allaient enlever les viandes jusque dans les maisons, si elles avaient échappé aux yeux des gardes.

XLIV. Il formait de plus grands projets pour l'embellissement et la police de la ville et pour la sûreté et l'agrandissement de l'empire. Il voulait, avant tout, élever un temple à Mars, plus vaste qu'aucun temple du monde, en comblant le lac où il avait donné un spectacle naval, et bâtir un théâtre immense au pied du mont Tarpéien. Il voulait rédiger un code débarrassé d'une foule de lois inutiles, et qui n'en renfermât que de nécessaires, exprimées avec précision. Il voulait former une bibliothèque publique, grecque et latine, la plus nombreuse qu'il eût été possible, et Varron aurait été chargé du soin des livres et de l'arrangement. Il voulait dessécher des marais, donner une issue à un lac, construire un chemin, depuis la mer Adriatique jusqu'au Tibre, sur le penchant de l'Apennin; percer l'isthme de Corinthe, élever des barrières contre les Daces, qui s'étaient répandus dans le Pont et dans la Thrace; porter la guerre chez les Parthes, en passant par l'Arménie, et ne les attaquer en bataille rangée qu'après les avoir bien connus. La mort le prévint au milieu des préparatifs de ses grands desseins. Mais, avant que de parler de cette mort, il me semble à propos de donner une idée succincte de sa figure, de son extérieur, de son habillement, de ses mœurs, de ses goûts, et de ses occupations civiles et militaires.

XLV. Il avait la taille haute, le teint blanc, le corps gras, le visage plein, les yeux noirs et vifs, le tempérament robuste, si ce n'est que, vers la fin de sa vie, il était sujet à des défaillances su-

bites et à un sommeil si troublé, qu'il se réveillait souvent avec terreur. Il eut deux attaques d'épilepsie, qui le surprirent dans une audience publique. Il portait le soin de lui-même jusqu'à la gêne; on lui reprocha de se faire arracher les poils après qu'on l'avait rasé. Il souffrait impatiemment d'être chauve, d'autant plus que ses ennemis en avaient souvent plaisanté; aussi avait-il coutume de faire revenir sur son front le peu de cheveux qu'il avait, et de tous les décrets portés en son honneur par le sénat et par le peuple, aucun ne lui fut plus agréable que celui qui lui donnait le droit de porter toujours une coiffure de laurier. Son habillement était recherché; sa robe était garnie de franges qui lui descendaient jusque sur les mains. Il portait sa ceinture par-dessus son laticlave, et la portait fort lâche, ce qui donna lieu à ce mot de Sylla, qui disait aux grands : « Méfiez-vous de ce jeune homme à ceinture lâche. »

XLVI. Il se logea d'abord assez étroitement dans le quartier nommé Suburra; mais lorsqu'il fut grand pontife, il fut logé dans la rue Sacrée aux dépens de la république. Il passe pour avoir aimé passionnément le luxe et la magnificence.

Il avait auprès d'Aricie une maison de campagne qui lui avait coûté beaucoup à faire bâtir; il la fit jeter à bas, parce qu'elle n'était pas absolument de son goût; cependant, il n'avait encore qu'une fortune médiocre et des dettes.

Il portait à la guerre du bois de marqueterie pour en paver son logement.

XLVII. On dit qu'il n'alla en Angleterre que pour y enlever des perles, et qu'il s'amusait à en comparer la grosseur et à les peser de sa main; qu'il recherchait avec fureur les beaux monuments antiques, les statues, les tableaux; qu'il mettait un prix si exhorbitant à la jeunesse et à la beauté des esclaves, qu'il en avait honte

lui-même, et défendait que l'achat en fût porté sur ses registres.

XLVIII. Il donnait à manger tous les jours, dans ses gouvernements, à deux tables différentes, l'une pour les personnes de distinction, tant de sa suite que de la province, l'autre pour celles d'un rang inférieur. La discipline domestique était chez lui exacte et sévère dans les plus petites choses comme dans les plus grandes. Il fit mettre aux fers un esclave, son boulanger, qui servait aux conviés un autre pain qu'à lui. Il condamna à mort, de son propre mouvement et sans que personne se fût plaint, un affranchi qu'il aimait beaucoup, et qui avait outragé la femme d'un chevalier romain.

XLIX. Rien n'a pu donner une plus mauvaise idée de ses mœurs que ses liaisons avec Nicomède ; l'opprobre en est éternel et ineffaçable, et cent bouches l'ont perpétué ; témoins ces vers de Licinius Calvus : « Le roi de Bithynie est l'amant de César, » etc ; les discours de Dolabella et de Curion le père ; les édits de Bibulus, où César est appelé reine de Bithynie, et où l'on ajoute : « Qu'après avoir aimé un roi, il aime la royauté. » C'est dans le même temps, s'il faut en croire Marcus Brutus, qu'un certain Octavius, espèce de fou qui avait le droit de tout dire, salua Pompée devant une assemblée nombreuse, en l'appelant roi, et César, en l'appelant reine. C. Memmius lui a reproché d'avoir servi Nicomède à table, avec les esclaves et les eunuques de ce prince ; de lui avoir présenté la coupe devant un grand nombre de conviés en présence de plusieurs négociants romains, qui étaient du repas, et dont il rapporte les noms. Cicéron, non content d'avoir écrit dans ses lettres que César avait été conduit par des gardes dans la chambre de Nicomède, et s'était placé avec lui sur un lit d'or couvert de pourpre, et qu'un descendant de Vénus s'était prostitué en

Bithynie, lui dit un jour en face, au milieu du sénat, où César défendait la cause de Nisa, fille de Nicomède, en rappelant les obligations qu'il avait à ce prince : « Laisse là ces obligations; on sait ce que tu lui as donné et ce que tu en as reçu. »

Enfin, dans son triomphe des Gaules, les soldats, entre autres plaisanteries dont ils ont coutume d'acccompagner la marche du vainqueur, répétaient souvent ce couplet connu : « César a soumis les Gaules; Nicomède a soumis César; César triomphe pour avoir soumis les Gaules; Nicomède ne triomphe pas pour avoir soumis César. »

L. On s'accorde à croire qu'il était porté à la débauche et qu'il payait cher ses plaisirs. Il séduisit plusieurs femmes du premier rang, telles que Posthumie, femme de Servius Sulpicius; Lollie, femme d'Aulus Gabinius; Tertulle, femme de M. Crassus, et même Mucie, femme de Pompée. Du moins les deux Curions, père et fils, et beaucoup d'autres, reprochèrent à Pompée « d'avoir écouté les intérêts de son ambition au point d'épouser la fille de César, quoique ce fût uniquement à cause de lui qu'il avait répudié une femme qui lui avait donné trois enfants, et quoiqu'il lui arrivât souvent de se plaindre avec larmes du mal que lui avait fait cet autre Egisthe. »

César aima surtout Servilie, mère de Brutus. C'est pour elle qu'il acheta, pendant son premier consulat, une perle qui lui coûta six millions de sesterces, et, pendant la guerre civile, outre les présents considérables qu'il lui prodiguait, il lui fit adjuger à vil prix de très belles terres qu'on vendait à l'encan. Comme on se récriait sur le marché, Cicéron dit plaisamment : « Il est encore meilleur pour Servilie que vous ne croyez, car elle donne sa fille en déduction de compte. » Servilie était soupçon-

née d'avoir ménagé à César un commerce avec sa fille Tertia.

LI. Il paraît qu'il ne respecta pas le lit conjugal dans les Gaules plus qu'à Rome, si l'on s'en rapporte aux chansons militaires : « Citoyens, gardez vos femmes ; nous amenons le libertin chauve qui achetait les femmes dans la Gaule avec l'argent qu'il a emprunté à Rome. »

LII. On compte des reines parmi ses maîtresses, entre autres Eunoé, femme de Bogude, roi maure, qu'il combla de présents, ainsi que son mari, au rapport d'Actorius Naso, et surtout Cléopâtre, avec qui il passa souvent les nuits à table. Il voulait remonter le Nil avec elle jusqu'en Ethiopie sur un vaisseau du roi d'Egypte, si son armée n'eût refusé de le suivre. Il la fit venir à Rome et ne la renvoya que chargée de dons et d'honneurs ; il souffrit même que le fils qu'il eut d'elle fût appelé de son nom. Quelques-uns ont écrit que ce fils lui ressemblait par la figure et la démarche, et Antoine affirma dans le sénat que César l'avait reconnu, en citant le témoignage de Matius et d'Oppius, amis de César. Oppius crut le fait assez grave pour devoir être réfuté, et il publia un écrit qui avait pour titre : « Preuves que le fils de Cléopâtre n'est pas fils de César. »

Helvius Cinna, tribun du peuple, a avoué plusieurs fois qu'il y avait eu une loi toute prête, qu'il devait publier en l'absence de César, et par son ordre, qui lui permettait d'épouser à son choix autant de femmes qu'il voudrait, afin d'en avoir des héritiers. En un mot, ses mœurs étaient si publiquement décriées, que Curion le père, dans un de ses discours, l'appelle « le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris. »

LIII. A l'égard du vin, ses ennemis même conviennent qu'il en faisait un usage très modéré. On connaît ce mot de Caton, que « de tous

ceux qui avaient bouleversé la république, César seul n'était pas ivre. » Oppius nous apprend qu'il était si indifférent sur le manger, qu'un jour qu'on lui avait servi de l'huile gâtée chez un homme qui l'avait invité à souper, il fut le seul qui ne la refusa point, et que même il affecta d'en redemander pour ne pas paraître apercevoir dans son hôte ou de la négligence ou de l'impolitesse.

LIV. Il ne fut désintéressé ni dans le commandement ni dans la magistrature. Il est prouvé qu'en Espagne il reçut, du proconsul et des alliés, de l'argent; qu'il demanda avec instance, comme un secours nécessaire pour acquitter ses dettes. Il livra au pillage plusieurs villes de Lusitanie, quoiqu'elles n'eussent fait aucune résistance et qu'elles eussent ouvert leurs portes à son arrivée. Il pilla dans les Gaules les temples des dieux, enrichis d'offrandes et de présents. Il détruisit les places, plutôt pour le butin que pour l'exemple, et se voyant entre les mains beaucoup d'or en lingots, il le fit vendre dans l'Italie et dans les provinces pour de l'argent monnayé, sur le pied de trois mille sesterces par livre d'or. Dans son premier consulat, il prit dans le Capitole trois mille livres pesant d'or et y substitua une pareille quantité de cuivre doré. Il vendit l'alliance des Romains, il vendit des royaumes. Il tira du seul Ptolémée, pour le royaume d'Egypte, près de six mille talents, dont il fit payer sa protection et celle de Pompée. Enfin, ce ne fut qu'à force d'argent et de sacriléges qu'il put subvenir aux frais de la guerre civile, des triomphes et des spectacles.

LV. Il égala ou surpassa tout ce qu'on connaissait de plus fameux pour l'éloquence et les talents militaires. Lorsqu'on l'eut entendu dans l'accusation intentée contre Dolabella, il fut mis sans contestation au rang des avocats les plus accrédités. Cicéron, dans son ouvrage adressé à

Brutus, où il fait l'énumération des orateurs, dit qu'il n'en connaît point à qui César doive céder : qu'il y a dans son élocution de l'élégance, de l'éclat, de la pompe et un caractère de grandeur. Il écrit à Cornélius Népos : « Quel orateur préférez-vous à César, parmi ceux qui n'ont été qu'orateurs ? qui d'entre eux a plus de pensées et plus de finesse dans les pensées ? quel style est plus pur et plus orné ? » Dans sa première jeunesse, il parut adopter le genre d'éloquence de Strabon César, son parent ; il inséra même dans sa *Divination* plusieurs morceaux pris mot à mot de la harangue de Strabon pour les Sardiens. On dit qu'il parlait avec une voix claire, des gestes et des mouvements pleins de vivacité et de grâce. Il a laissé quelques discours qu'il faut regarder, avec Auguste, moins comme des ouvrages publiés par lui, que comme des copies très inexactes, faites, pendant qu'il parlait, par des greffiers qui ne pouvaient pas suivre la rapidité de son débit. De ce nombre est le *Discours pour Métellus*, que je trouve, dans quelques exemplaires, intitulé différemment, et de manière à faire penser que ce n'est qu'une apologie adressée à Métellus lui-même, où César se justifie, en même temps que lui, contre les accusations de leurs ennemis communs. Auguste ne croit pas non plus que les *Harangues à ses soldats en Espagne* soient de lui ; l'une, qu'on dit avoir été prononcée avant le premier combat donné dans ce pays, et l'autre avant le dernier. Quant à celui-ci, Asinus Pollion assure que l'attaque des ennemis fut si subite, que certainement on n'eut point le temps de haranguer.

LVI. Nous avons aussi de lui des Mémoires sur ses campagnes dans les Gaules, et d'autres sur la guerre civile contre Pompée. A l'égard de la *Guerre d'Egypte, d'Afrique et d'Espagne*, on ne sait pas quel en est l'auteur ; les uns nomment

Oppius, les autres Hirtius, qui, dit-on, a donné aussi le supplément du dernier livre de la *Guerre des Gaules*. Voici ce que dit Cicéron des *Mémoires de César*, dans le livre intitulé *Brutus:* « Ces *Mémoires* sont un très bon ouvrage ; le style en est pur, coulant, dépouillé de toute parure oratoire, et, pour ainsi dire, nu : on voit que l'auteur n'a voulu laisser que des matériaux pour ceux qui voudraient traiter le même sujet. Peut-être quelques sots croiront devoir broder ce canevas ; mais les gens de goût se garderont bien d'y toucher. » Hirtius dit aussi, en parlant du même ouvrage : « Il est si bien fait, au jugement de tout le monde, que, bien loin de pouvoir servir aux historiens, il leur fait tomber la plume des mains. Je suis plus fait que personne pour l'admirer ; on sait, en général, avec quelle pureté il est écrit ; je sais de plus avec quelle vitesse et quelle facilité il a été composé. » Asinius Pollion prétend que les *Mémoires de César* ne sont ni exacts, ni fidèles ; que quand il raconte ce qui a été fait par d'autres, il croit légèrement ; et que, quand il parle de lui-même, il altère les faits, ou faute de mémoire ou à dessein. Il est persuadé que César aurait refait son ouvrage et l'aurait corrigé.

César a laissé encore deux livres sur l'*Analogie ;* deux autres appelés *les Anticatons*, et un poëme qui a pour titre *le Voyage*. Le premier de ces écrits fut composé dans le temps où il passa les Alpes, en quittant la Gaule citérieure, pour aller rejoindre son armée, après avoir tenu les assemblées du commerce ; le second, vers le temps où se donna la bataille de Munda ; le dernier, lorsqu'il alla de Rome dans l'Espagne ultérieure en vingt-quatre jours. Nous avons ses Lettres au sénat : il est le premier qui les ait rédigées en forme de mémoire ; les autres consuls se sont toujours bornés à la forme épistolaire. Il y a de lui d'autres lettres à Cicéron,

des lettres à ses amis sur ses affaires domestiques. Il y employait, pour les choses secrètes, une espèce de chiffre, qui consiste à employer toujours, au lieu de la lettre nécessaire, celle qui est la quatrième après, comme D pour A, et ainsi des autres. On cite quelques ouvrages de jeunesse, l'*Eloge d'Herculè*, une tragédie d'*Œdipe*, un *Recueil de bons mots*. Auguste défendit qu'on publiât aucun de ses ouvrages, comme nous l'apprend la lettre très courte et très simple qu'il écrivit à ce sujet à Macer le bibliothécaire.

LVII. Il excellait à manier les armes et le cheval. Infatigable au travail, il était toujours à la tête de ses légions, et le plus souvent à pied, la tête nue, exposé au soleil et à la pluie. Il achevait des plus longues routes avec une vitesse incroyable, sans aucun apprêt, dans une voiture de louage: il faisait ainsi jusqu'à trente lieues par jour. Quand une rivière l'arrêtait, il la passait à la nage ou appuyé sur des outres. Il devançait souvent ses courriers.

LVIII. On ne saurait dire s'il avait dans ses entreprises plus de prudence que de hardiesse. Jamais il ne mena son armée dans un chemin suspect, sans être parfaitement informé de la situation des lieux. Quand il fit passer ses légions en Angleterre, il avait auparavant essayé lui-même le trajet, et avait reconnu les ports qui pouvaient assurer un accès dans l'île. Ce même homme si précautionné apprend que son armée est assiégée dans son camp, en Allemagne; il se déguise en Gaulois, et passe au travers des ennemis. Il passe de même, pendant l'hiver, de Brindes à Durazzo au travers d'une flotte ennemie, et comme les troupes qui devaient le suivre n'arrivaient point malgré les ordres réitérés qu'il avait envoyés, il prit le parti de se jeter seul la nuit dans une petite barque, la tête couverte; il ne se fit reconnaître et ne consentit à retirer du côté du rivage que lorsqu'il fallut

absolument céder aux vents et que les flots allaient l'engloutir.

LIX. Jamais aucun présage ne changea ses desseins ou ne les retarda; quoique la victime du sacrifice eût échappé au couteau, il ne laissa pas de marcher contre Scipion et Juba. Il tombe en sortant du vaisseau, et tournant cet augure en sa faveur, il s'écrie: « Je te tiens, Afrique. » Et pour éviter l'espèce de destinée attachée en ce pays au nom des Scipion, qui toujours y avaient été vainqueurs, il eut continuellement avec lui dans son camp un homme de la famille des Scipion, très méprisé, et qu'on appelait par sobriquet *Salution*.

LX. L'occasion le déterminait souvent à combattre sans qu'il en eût le projet; souvent il attaquait après une marche ou dans un très mauvais temps, lorsqu'on s'y attendait le moins. Ce n'est que vers les dernières années de sa vie qu'il parut moins pressé de donner bataille, persuadé que plus il avait vaincu souvent, moins il devait se compromettre avec la fortune, et qu'il gagnerait toujours moins à une victoire qu'il ne perdrait à une défaite. Jamais il ne mit un ennemi en déroute qu'il ne s'emparât de son camp; il ne lui donnait pas le temps de revenir de sa frayeur. Dans les instants critiques, il renvoyait tous les chevaux, en commençant par le sien, afin de mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, en leur ôtant la ressource de la fuite.

LXI. Son cheval était remarquable; il avait les pieds fendus de manière à ressembler aux doigts d'un homme. Ce cheval était né dans sa maison, et les augures le regardaient comme un gage de l'empire du monde, que son maître devait obtenir; aussi l'éleva-t-il avec grand soin. Il fut le premier et le seul qui le monta. Dans la suite, il le fit placer en bronze devant le temple de Vénus Mère.

LXII. Souvent il rallia seul ses troupes qui pliaient, arrêtant les fuyards, en saisissant quelques-unes de ses propres mains et les forçant de tourner le visage à l'ennemi. La plupart étaient si effrayés, qu'un porte-enseigne, qu'il arrêtait de cette manière, lui présenta la pointe de son javelot, et qu'un autre, dont il avait saisi l'étendard, le lui laissa dans les mains.

LXIII. Il donna en plusieurs autres occasions des marques encore plus éclatantes d'un courage intrépide. Après la bataille de Pharsale, il avait fait prendre les devants à ses troupes qu'il envoyait en Asie, et lui-même passait le détroit de l'Hellespont dans une petite barque de transport; il rencontre L. Cassius, un des lieutenants de Pompée, avec dix galères; il ne songe point à fuir; il s'avance, l'exhorte à se rendre, et reçoit ses soumissions.

LXIV. A l'attaque d'un pont, dans Alexandrie, il est obligé de se jeter dans une barque pour échapper aux Egyptiens; la foule s'y précipite avec lui; il ne lui reste d'autre parti que de sauter dans la mer. Il nage l'espace de deux cents pas jusqu'au vaisseau le plus proche, tenant sa main gauche élevée pour ne pas mouiller des papiers qu'il portait, et tirant sa cotte d'armes avec ses dents de peur de laisser cette dépouille à l'ennemi.

LXV. Il n'estimait le soldat ni par la fortune ni par les mœurs, mais seulement par les forces, et le traitait tour à tour avec une extrême rigueur et une extrême indulgence. Sévère quand l'ennemi était proche, il maintenait la discipline la plus exacte; il n'annonçait ni les jours de marche, ni les jours de combat; il voulait que l'on fût prêt à tous les moments. Quelquefois, il faisait marcher son armée sans objet, surtout les jours de fête ou de pluie. Il avertissait qu'on ne le perdît pas de vue, et tout d'un

coup il s'éloignait, soit de jour, soit de nuit, et forçait sa marche, afin de lasser ceux qui le suivaient.

LXVI. Il avait pour principe de ne point déprécier ni diminuer les forces de ses ennemis pour rassurer ses soldats, mais, au contraire, de les grossir à leurs yeux. Ainsi, lorsqu'il les vit effrayés de la marche de Juba, il les assembla et leur dit : « Sachez que le roi de Mauritanie sera dans peu de jours en présence avec dix légions, trente mille hommes de cavalerie, cent mille de troupes légères et trois cents éléphants. Que quelques personnes cessent donc de répandre de faux bruits, et qu'elles s'en tiennent à la vérité qui m'est bien connue, ou je les ferai exposer sur le plus mauvais de mes vaisseaux, pour aborder où il plaira au vent de les porter. »

LXVII. Il n'observait pas toutes les fautes, et proportionnait les peines plutôt suivant les personnes que suivant les délits. Il recherchait et punissait très sévèrement toute espèce de désertion et de désobéissance ; il fermait les yeux sur le reste. Quelquefois, après une grande victoire, il exemptait ses troupes de toute fonction, et leur permettait de se livrer entièrement aux plaisirs, disant « que ses soldats étaient capables de combattre tout parfumés. » Il les appelait ses compagnons, dénomination plus douce que celle de soldats. Il aimait à les voir revêtus d'armes brillantes d'or ou d'argent, tant pour le coup d'œil que pour les y attacher davantage par la crainte de les perdre dans un combat. Il les aimait au point que, lorsqu'il eut appris la défaite de Titurius, il laissa croître sa barbe et ses cheveux jusqu'à ce qu'il l'eût vengé, et c'est ainsi qu'il inspirait à ses troupes autant d'attachement que de bravoure.

LXVIII. Au commencement de la guerre civile, les centurions de chaque légion s'engagèrent à lui fournir un cavalier de leur étape, et tous les

soldats offrirent de le servir sans nourriture et sans paye, les plus riches se chargeant d'entretenir les plus pauvres. Aucun d'eux ne passa à l'ennemi dans tout le cours de la guerre; ceux qui furent faits prisonniers aimèrent mieux mourir que de consentir à porter les armes contre lui; assiégeants, assiégés, ils supportaient la faim et les autres besoins avec tant d'opiniâtreté, que Pompée, ayant vu à Durazzo un pain d'herbes dont ils se nourrissaient, dit qu'il avait affaires à des bêtes féroces, et le fit cacher soigneusement, de peur que le spectacle d'une patience aussi obstinée ne décourageât les siens. Si quelque chose peut faire connaître quel esprit ils portaient au combat, c'est la demande qu'ils firent d'être décimés après la défaite de Durazzo. Le général fut bien plus occupé de les consoler que de les punir. Dans toutes les autres occasions, ils eurent l'avantage sur des ennemis très supérieurs en forces. Une seule cohorte de la sixième légion défendit un fort pendant quelques heures contre quatre légions de Pompée; elle fut presque toute percée de coups : on trouva dans les retranchements cent trente mille flèches; et l'on n'est point étonné de cette action, lorsque l'on considère celles du centurion Scéva, et d'Acilius, simple soldat, que je rapporterai ici, pour n'en point citer d'autres. Scéva ayant perdu un œil, blessé à la cuisse et à l'épaule, son bouclier percé en cent vingt endroits, ne quitta point la porte du fort qu'on lui avait confiée. Acilius, dans un combat naval, saisit un vaisseau ennemi de la main droite; on la lui coupe; il s'élance dans le vaisseau, combattant de la gauche avec son bouclier, exemple qui rappelle le trait mémorable de Cynégire chez les Grecs.

LXIX. Pendant dix ans que dura la guerre des Gaules, César n'eut à essuyer aucune sédition de la part de ses troupes. Il s'en éleva plusieurs dans les guerres civiles; mais elles furent

apaisées promptement, et bien plus par l'autorité que par l'indulgence, car il ne plia jamais devant ses soldats révoltés; au contraire, il se présenta toujours au-devant d'eux. A Plaisance, il cassa ignominieusement toute la neuvième légion, quoique Pompée fût encore en armes, et il ne la rétablit que sur les plus pressantes supplications et après avoir fait punir les coupables.

LXX. A Rome, lorsque la dixième légion demandait avec menaces son congé et des récompenses, et que l'on croyait la ville en danger, tandis que, dans le même temps, la guerre était allumée en Afrique, il ne balança pas, malgré l'avis de ses amis, à aller la trouver et à la licencier. Mais avec un seul mot, en appelant les révoltés *citoyens* au lieu de soldats, il les changea si facilement et les subjugua au point qu'ils s'écrièrent qu'ils étaient soldats, et le suivirent en Afrique malgré lui, ce qui n'empêcha pas que les plus séditieux ne fussent punis et privés de la troisième partie du butin et des terres qu'ils devaient obtenir.

LXXI. Son zèle et sa fidélité envers ses clients éclatèrent même dans sa jeunesse. Il défendit Masintha, jeune homme d'une naissance distinguée, contre le roi Hyempsal, et avec tant de chaleur, que, dans le fort de la dispute, il prit par la barbe Juba, fils de ce prince; et lors même qu'il eut vu Masintha déclaré tributaire d'Hiempsal, il l'arracha des mains de ceux qui s'en emparaient, le cacha dans sa maison, et, comme il partait pour l'Espagne après sa préture, il le plaça dans sa litière à la faveur de la foule qui l'entourait, tant de ses clients que de ses licteurs, et l'emmena avec lui.

LXXII. Il traita toujours ses amis avec une bonté et des égards sans bornes. Caius Oppius, qui l'accompagnait dans des routes détournées, étant tombé subitement malade, il lui céda la

seule auberge qui se trouvait dans le chemin, et coucha sur la dure et en plein air. Lorsqu'il fut à la tête du gouvernement, il éleva aux plus grands honneurs plusieurs de ceux qui lui avaient été attachés et qui étaient de la plus basse naissance, et comme on le lui reprochait, il répondit : « Si des brigands et des assassins m'avaient rendu les mêmes services qu'eux, je les aurais récompensés de même. »

LXXIII. Jamais il ne fut tellement irrité contre quelqu'un qu'il ne fût prêt à s'apaiser volontiers si l'occasion s'en présentait. Caius Memmius l'avait attaqué avec beaucoup d'aigreur dans ses harangues, et il lui avait répondu de même : cela n'empêcha pas qu'il ne l'aidât de tout son crédit dans la poursuite du consulat. Il écrivit le premier à Calvus, qui avait fait contre lui des épigrammes sanglantes, et qui avait recours à l'entremise de quelques amis pour se réconcilier avec lui. Catulle, selon l'expression même de César, « lui avait imprimé une tache éternelle dans ses vers contre Mamurra ; » il se contenta de ses excuses, l'admit à sa table le jour même et ne cessa point de voir son père et de manger avec lui comme auparavant.

LXXIV. Il était naturellement doux, même dans ses vengeances. Lorsqu'il se fut rendu maître des pirates qui l'avaient pris, comme il avait juré de les mettre en croix, il les fit étrangler avant de les y faire attacher. Il ne fit jamais aucun mal à Cornélius Phagita, qui, lui ayant tendu des embûches dans le temps qu'il se cachait, avait été sur le point de le conduire à Sylla, tout malade et languissant qu'il était, et ne l'avait laissé échapper que pour une somme d'argent. Il fit mourir son secrétaire Philémon, qui avait promis de l'empoisonner, et ne le fit point tourmenter. Appelé en témoignage contre Publius Clodius, amant de sa femme et accusé de sacrilége, il répondit qu'il ne savait rien,

quoique sa sœur Julie et Aurélie sa mère eussent déjà déposé la vérité; et comme on lui demandait pourquoi donc il avait répudié sa femme, « Parce qu'il faut, répondit-il, que ce qui m'appartient soit exempt de soupçon comme de crime. »

LXXV. Mais ce fut surtout pendant la guerre civile et après la victoire qu'il fit admirer sa clémence et sa modération. Pompée ayant déclaré qu'il regarderait comme ennemis tous ceux qui ne se rangeraient pas du parti de la république, César déclara qu'il regarderait comme amis tous ceux qui demeureraient neutres. Il permit à tous ceux qui n'avaient été placés dans ses troupes qu'à la recommandation de Pompée de passer auprès de ce général. Aux lignes de Lérida, ses ennemis, que le voisinage des deux camps avait rapprochés de ses troupes, commençaient à parler d'un accord; mais Afranius et Pétréius leur en firent honte, et passèrent au fil de l'épée ceux des soldats de César qui se trouvèrent dans leur camp; cette perfidie ne put l'engager à user de représailles. Dans la mêlée de Pharsale, il cria qu'on fît quartier aux citoyens. Il ne refusa à ceux de son parti aucune des grâces qu'ils lui demandèrent pour ceux du parti opposé. Aucun de ses ennemis ne fut mis à mort que dans les combats, excepté Afranius et Faustus, et le jeune Lucius César; encore l'on ne croit pas qu'ils aient péri par ses ordres. Afranius et Faustus s'étaient révoltés après avoir obtenu leur pardon, et Lucius César avait eu la barbarie d'exterminer par le fer et par le feu les affranchis et les esclaves de César, et avait encore fait égorger les bêtes que l'on nourrissait pour les donner en spectacle au peuple. Enfin, César permit dans la suite, à tous ceux dont il n'avait point signé la grâce, de revenir en Italie et de prétendre aux magistratures et aux commandements. Il releva les

statues de Sylla et de Pompée que le peuple avait abattues. Il aimait mieux empêcher le mal qu'on voulait lui faire ou qu'on disait de lui que le punir. Quand il découvrait des conspirations contre lui ou des assemblées nocturnes, il se bornait à faire savoir qu'il en était instruit. Il se contenta d'avertir publiquement ceux qui l'outrageaient dans leurs discours, qu'ils eussent à ne pas continuer. Il souffrit patiemment qu'Aulus Cécinna le déchirât dans un libelle très mordant, et Pitholaus dans ses vers.

LXXVI. Cependant on lui reproche des actions et des paroles qui ressemblent à l'abus du pouvoir et qui paraissent justifier sa mort. Non content d'accepter les honneurs excessifs, comme le consulat prolongé, la dictature perpétuelle, les fonctions de censeur, les noms d'empereur et de père de la patrie, une statue parmi celles des rois, une chaire dans l'orchestre, il alla jusqu'à excéder les bornes des grandeurs humaines : il eut une chaire d'or dans le sénat et dans son tribunal ; sa statue fut portée dans le Cirque avec la même pompe que celles des dieux ; il eut des temples, des autels, des prêtres ; il donna son nom à un des mois de l'année ; il se joua également des dignités qu'il prodiguait et qu'il recevait. Dans son troisième et quatrième consulat, il n'eut de consul que le titre et exerça la dictature. Il nomma deux consuls à sa place pour les trois derniers mois de ces deux années, pendant lesquelles il ne fit aucune élection que celle des tribuns et des édiles. Il établit des lieutenants à la place des préteurs, pour gouverner la ville sous ses ordres. Un des consuls étant mort la veille des calendes de janvier, il créa consul, pour le reste du jour, Caninius, qui le lui demanda. C'est avec la même licence, et au mépris de toutes les lois, qu'il déposa des magistratures pour plusieurs années ; qu'il accorda les ornements

consulaires à dix préteurs; qu'il mit au nombre des citoyens, et même des sénateurs, des Gaulois demi-barbares; qu'il fit plusieurs de ses esclaves intendants des impôts et des monnaies; et qu'il donna le commandement de trois légions, qu'il laissait dans Alexandrie, à l'un de ses mignons, fils de Rufin son affranchi.

LXXVII. Il se permettait publiquement des discours aussi peu circonspects que ses actions, s'il faut en croire ce qu'en rapporte Ampius. « La république, disait-il, n'est qu'un nom sans réalité. Sylla en savait bien peu, puisqu'il a abdiqué la dictature. Il faut désormais que l'on me parle avec plus de retenue, et que l'on regarde mes paroles comme des lois. » Il en vint à ce point d'audace de dire à un augure, qui lui annonçait comme un mauvais présage, qu'on n'avait point trouvé le cœur de la victime, « qu'il rendrait les présages heureux quand il lui plairait, et que ce n'était point un prodige si une bête n'avait point de cœur. »

LXXVIII. Mais ce qui excita contre lui une haine implacable, c'est qu'un jour il reçut, assis devant le temple de Vénus Mère, le sénat qui venait en corps lui présenter des décrets honorifiques portés en sa faveur. Quelques-uns croient que Cornélius Balbus le retint comme il allait se lever; d'autres disent que non-seulement il ne se leva point du tout, mais qu'il regarda de mauvais œil Trébatius, qui l'avertissait de se lever. Cela parut d'autant plus intolérable que lui-même avait été indigné que Pontius Aquila fût le seul des tribuns qui ne se fût pas levé lorsqu'il passait en triomphe devant son tribunal. Il lui cria : « Tribun Aquila, redemande-moi donc la république. » Et pendant plusieurs jours il ne promit rien à personne qu'avec cette clause : *Si pourtant Pontius Aquila le trouve bon.*

LXXIX. A cet affront qu'il faisait au sénat, il

ajouta un trait d'arrogance encore plus marqué. Revenant des fêtes latines au milieu des acclamations extraordinaires du peuple, un homme de la foule mit sur sa statue une couronne de laurier, attachée avec une bandelette blanche. Epidius Marullus et Césétius Flavus, tribuns du peuple, firent ôter la bandelette; ils ordonnèrent que l'on conduisît cet homme en prison. César vit avec douleur que cette tentative réussît aussi mal, ou bien qu'on lui ôtât, comme il le dit alors, la gloire de refuser le diadème : il réprimanda très amèrement les tribuns et les priva de leur charge. Il ne put dès ce moment se laver du reproche d'avoir affecté le titre de roi, quoiqu'il eût répondu à ceux du peuple qui l'appelaient de ce nom, qu'il était César et non pas roi, et que le jour des Lupercales il eût rejeté et consacré à Jupiter Capitolin le diadème que Marc-Antoine essaya à plusieurs reprises de mettre sur son front dans la tribune aux harangues. Le bruit se répandit qu'il transporterait le siége et les forces de l'empire romain à Troie ou à Alexandrie, après avoir épuisé l'Italie de levées et laissé à ses amis le commandement dans Rome. On répandit même, dans l'assemblée du sénat, que Cotta, quindécemvir, allait porter une loi pour donner à César le titre de roi, parce qu'il était écrit dans les livres des Sibylles que les Parthes ne seraient vaincus que par un roi.

LXXX. Les conjurés, pour n'être pas obligés de donner leurs suffrages à cette loi, se hâtèrent d'exécuter leur entreprise. N'ayant pu d'abord s'assembler qu'au nombre de deux ou de trois, ils se réunirent et tinrent un conseil général. Le peuple les y invitait. Bien loin d'applaudir à la situation du gouvernement, il paraissait détester la tyrannie et demander des vengeurs. On afficha, à l'occasion des Gaulois entrés dans le sénat : « Le public est averti de

ne pas montrer le chemin du sénat aux nouveaux sénateurs.» On chantait dans Rome : « Les Gaulois que César a menés en triomphe ont quitté leur habit dans le sénat pour y mettre le laticlave.»

Quintus Maximus, nommé consul pour trois mois, arrivant au spectacle, le licteur l'annonça, suivant la coutume; on lui cria de tous côtés qu il n'était pas consul. Après que Césétius et Marullus eurent été destitués du tribunat, ils eurent aux comices suivants un grand nombre de voix pour le consulat. On écrivit sur la statue de Lucius Brutus : « Plût aux dieux que tu vécusses! » et sur celle de César : « Brutus a été fait consul pour avoir chassé les rois; celui-ci a été fait roi pour avoir chassé les consuls.» Plus de soixante citoyens conspirèrent contre lui : ils avaient à leur tête C. Cassius, Marcus et Décimus Brutus. Ils balancèrent d'abord sur la manière dont ils s'en déferaient; si, dans l'assemblée du Champ-de-Mars, au moment où il appellerait les tribus aux suffrages, une partie d'entre eux le renverserait du pont, et une autre le massacrerait en bas ; s'ils l'attaqueraient dans la voie Sacrée ou à l'entrée du théâtre. Mais lorsque l'assemblée du sénat eut été indiquée pour les ides de mars dans la salle bâtie par Pompée, ils s'accordèrent tous à ne point chercher de moment ni de lieu plus favorables.

LXXXI. Des prodiges frappants annoncèrent à César sa fin prochaine. Quelques mois auparavant, des colons à qui il avait donné des terres dans la Campanie, voulant y élever des maisons, fouillaient d'anciens tombeaux avec d'autant plus de curiosité, que de temps en temps ils rencontraient des monuments antiques; ils trouvèrent dans un endroit où l'on disait que Capys, le fondateur de Capoue, était enseveli, une table d'airain avec une inscription grecque dont le sens était que, lorsqu'on découvrirait les cendres

de Capys, un descendant de Jules serait mis à mort par la main de ses proches, et serait vengé par les malheurs de l'Italie. On ne peut regarder ce fait comme fabuleux ou inventé; c'est Cornélius Balbus, intime ami de César, qui le rapporte. Vers le même temps, il apprit que des chevaux qu'il avait consacrés le jour du passage du Rubicon, et qu'il avait laissés paître en liberté, s'abstenaient de toute nourriture et pleuraient abondamment. L'augure Spurinna l'avertit, dans un sacrifice, qu'il était menacé d'un danger auquel il serait exposé avant les ides de mars.

La veille de ces mêmes ides, des oiseaux de différentes espèces poursuivirent d'un bois voisin et mirent en pièces un roitelet qui s'était perché sur la salle du sénat avec un rameau de laurier dans le bec. La nuit même du jour où il fut tué, il lui sembla, pendant son sommeil, qu'il volait au-dessus des nues, et qu'il touchait dans la main de Jupiter. Sa femme Calpurnie rêva que le comble de la maison tombait, et que son mari était percé de coups dans ses bras. Les portes de sa chambre s'ouvrirent d'elles-mêmes. Toutes ces raisons et sa santé, qui se trouva faible, le firent hésiter s'il ne demeurerait pas chez lui et s'il ne différerait pas ce qu'il avait résolu de faire ce jour-là dans le sénat; mais Décimus Brutus l'exhorta à ne point manquer au sénat, dont les membres l'attendaient en grand nombre et depuis longtemps. Il sortit donc vers la cinquième heure du jour. On lui présenta un mémoire qui contenait un détail de la conjuration; il le mêla avec d'autres qu'il tenait dans sa main gauche, comme remettant à le lire dans un autre moment. On immola plusieurs victimes, sans qu'une seule donnât des présages heureux, et, bravant ces terreurs religieuses, il entra dans le sénat, se moquant de Spurinna. « Voilà pourtant les ides de mars venues sans accident, di-

sait-il. — Elles ne sont pas passées, répondit l'augure. »

LXXXII. Lorsqu'il eût pris place, les conjurés l'entourèrent comme pour lui faire leur cour, et aussitôt Tullius Cimber, qui s'était chargé d'ouvrir la scène, s'approcha comme pour lui demander une grâce. César lui ayant fait signe de remettre sa demande à un autre moment, Cimber le prit par le haut de la robe. *C'est de la violence!* s'écria César. Alors l'un des deux Casca le frappe un peu au-dessous du col. César saisit le bras de Casca et le perce d'un poinçon qu'il tenait à la main. Il veut s'élancer, un second coup de poignard l'arrête; il voit de tous côtés le fer levé sur lui : alors il s'enveloppe la tête, et de la main gauche il abaisse sa robe pour tomber plus décemment. Il fut percé de vingt-trois coups. Au premier, il poussa un gémissement sans proférer aucune parole; d'autres cependant racontent qu'il dit à Brutus, qui avançait pour le frapper : *Et toi aussi, mon fils!* Il resta quelque temps étendu par terre. Tout le monde avait pris la fuite. Enfin, trois esclaves le rapportèrent dans sa maison sur une litière, d'où pendait un de ses bras. De tant de blessures, la seule que son médecin Antistius trouva mortelle, c'est la seconde, qu'il avait reçue dans la poitrine. Les conjurés avaient dessein de traîner le cadavre dans le Tibre, de déclarer ses biens confisqués et tous ses actes nuls; mais la crainte qu'ils eurent du consul Antoine et de Lépide, général de la cavalerie, les en empêcha.

LXXXIII. Ainsi, sur la réquisition de Lucius Pison, son beau-père, on ouvrit son testament et on le lut dans la maison d'Antoine. Il l'avait fait, le mois de septembre précédent, dans une maison de campagne nommée Lavicanum, et l'avait confié à la première des vestales. Q. Tuberon rapporte que, depuis son premier consulat jusqu'au commencement de la guerre civile,

il avait coutume de porter sur son testament C. Pompée pour son héritier, et que même il avait lu cette clause dans une harangue à ses soldats. Mais, par ses dernières dispositions, il nommait trois héritiers; c'étaient trois arrière-neveux : C. Octavius avait les trois quarts de la succession; Lucius Pinarius et Quintus Pedius avaient le dernier quart. A la fin de son testament, il adoptait Octavius, et lui donnait son nom. Il déclarait plusieurs de ses assassins tuteurs de ses fils, s'il en avait. Il plaçait Décimus Brutus dans la seconde classe de ses légataires, laissait au peuple romain ses jardins sur le Tibre, et trois cents sesterces par tête.

LXXXIV. Le jour de ses funérailles indiqué, on lui éleva un bûcher dans le Champ-de-Mars, auprès du tombeau de Julie, et une chapelle dorée vis-à-vis de la tribune aux harangues, sur le modèle du temple de Vénus Mère; on y plaça un lit d'ivoire, couvert d'une étoffe d'or et de pourpre surmontée d'un trophée d'armes et de la robe même sous laquelle il avait été tué. Comme on ne crut pas que le jour pût suffire à la foule de ceux qui apportaient des présents pour le bûcher, si l'on observait la marche funèbre, on déclara que chacun irait sans ordre, et par le chemin qui lui plairait, porter ses dons au Champ-de-Mars. Dans les jeux funéraires, on chanta plusieurs morceaux faits pour exciter la pitié et l'indignation, comme le monologue d'Ajax dans la pièce de Pacuvius, qui a pour titre : *les Armes d'Achille :*

Ai-je été leur sauveur pour être leur victime? etc.

et celui de l'*Electre* d'Attius, à peu près semblable. Au lieu d'oraison funèbre, le consul Antoine fit lire par un héraut le dernier sénatus-consulte qui lui décernait tous les honneurs divins et humains, et le sermen par lequel chacun

s'obligeait à le défendre au péril de sa propre vie. Il ajouta très peu de mots à cette lecture.

Des magistrats en fonction ou sortis de charges portèrent le lit de parade dans la place publique. Les uns voulaient le brûler dans le sanctuaire de Jupiter, les autres dans le Sénat. Tout à coup, deux hommes armés d'épées et portant deux javelots mirent le feu au lit avec des torches, et aussitôt chacun s'empressa d'y jeter du bois sec, des bancs, des siéges de juges, et tout ce qui se trouvait sous la main. Des joueurs de flûte et des histrions y jetèrent les habits triomphaux dont ils étaient revêtus pour la cérémonie ; des vétérans légionnaires, les armes dont ils s'étaient parés pour les funérailles de leur général ; les femmes, leurs ornements et ceux de leurs enfants. Les étrangers prirent part à ce deuil public : ils firent le tour du bûcher en marquant leur désolation chacun à la manière de son pays. Les juifs veillèrent même plusieurs nuits auprès de ses cendres.

LXXXV. Le peuple, aussitôt après les funérailles, courut avec des flambeaux aux maisons de Brutus et de Cassius, et n'en fut repoussé qu'avec peine. Il rencontre un certain Helvius Cinna : on le prend pour le tribun Cornélius Cinna, qui, la veille, avait harangué violemment contre César ; il est massacré, et l'on porte sa tête au bout d'une pique. Dans la suite, on éleva dans la place publique une colonne de marbre d'Afrique, de vingt pieds de haut, avec cette inscription : AU PÈRE DE LA PATRIE. Pendant longtemps le peuple allait y offrir des sacrifices, y former des vœux et terminer certains différends, en jurant par le nom de César.

LXXXVI. Quelques-uns ont soupçonné que César ne se souciait pas de vivre plus longtemps, et que c'est pour cette raison qu'il était très indifférent sur sa mauvaise santé et encore

plus sur les prédictions funestes et les pressentiments de ses amis. Plusieurs pensent qu'il était si rassuré par les derniers décrets du sénat et par le serment dont nous venons de parler, qu'il avait renvoyé une garde espagnole qui l'environnait l'épée à la main. D'autres croient qu'il aimait mieux tomber dans les embûches de ses ennemis que de les craindre toujours, et d'autres rapportent qu'il avait coutume de dire : « Que la république était plus intéressée que lui à sa conservation ; qu'il avait assez de gloire et de puissance ; mais qu'après lui, Rome, bien loin d'être paisible, retomberait dans les guerres civiles, et n'aurait pas des vainqueurs si doux. »

LXXXVII. On convient assez généralement que sa mort fut à peu près telle qu'il l'avait désirée. Un jour qu'il lisait dans Xénophon que Cyrus, dans sa dernière maladie, avait donné des ordres pour ses funérailles, il témoigna du mépris pour un genre de mort pareil, et désira que la sienne fût subite. La veille des ides de mars, en soupant chez Lépide, on agita quelle était la mort la plus douce : il se déclara pour la plus prompte et la plus inopinée.

LXXXVIII. Il périt dans la cinquante-sixième année de son âge. Il fut mis au rang des dieux, non-seulement par la cérémonie religieuse, mais même par l'intime persuasion du peuple. Pendant les jeux que son héritier Auguste célébra pour son apothéose, une comète chevelue brilla durant sept jours : elle paraissait vers la onzième heure du jour, et l'on crut que c'était l'âme de César reçue dans les cieux ; c'est pour cela qu'il est toujours représenté avec une étoile au-dessus de la tête. On fit murer la salle du sénat où il avait été tué. On appela les ides de mars *des jours parricides*, et il fut défendu d'assembler jamais le sénat ce jour-là.

LXXXIX. Aucun de ses assassins ne lui sur-

vécut plus de trois ans, et aucun ne mourut de mort naturelle : tous furent condamnés, tous périrent, chacun d'une manière différente : les uns dans un combat, les autres dans un naufrage ; plusieurs se tuèrent du même fer dont ils avaient frappé César.

AUGUSTE

I. La famille Octavia était anciennement une des premières de Veletri ; plusieurs monuments en font foi. Un des endroits les plus fréquentés de la ville s'appelait depuis longtemps le quartier d'Octavius. On montrait un hôtel consacré à un homme de ce nom, qui commandait dans une guerre contre un peuple voisin, et qui, averti, au milieu d'un sacrifice à Mars, de l'irruption subite des ennemis, enleva du feu les chairs de la victime à demi rôties, les distribua selon la coutume, courut au combat, et revint triomphant. Il existait même un décret public qui ordonnait de faire tous les ans un sacrifice à Mars dans la même forme, et qui adjugeait aux Octaves les restes de la victime.

II. Cette famille, agrégée par Tarquin l'Ancien à la classe inférieure du sénat, puis mise au rang des familles patriciennes par Servius Tullus, était redevenue ensuite plébéienne, et fut enfin rétablie avec beaucoup de peine dans sa première dignité par le dictateur Jules César.

III. Refus fut le premier des Octaves honoré à une magistrature par les suffrages du peuple. Il fut questeur et laissa deux fils, Cnéius et

Caius, qui formèrent les deux branches de la famille Octavia, mais avec des destinées fort différentes. Cnéius et ses descendants furent tous élevés aux plus grandes charges. Caius et toute sa postérité, soit hasard, soit inclination, demeurèrent dans l'ordre des chevaliers jusqu'au père d'Auguste. Le bisaïeul de celui-ci servit en Sicile, sous les ordres d'Emilius Pappus, en qualité de tribun des soldats. Son aïeul porta son ambition aux charges municipales, et vieillit dans l'abondance et le repos. Plusieurs auteurs ont écrit ces détails. Auguste lui-même prétend n'être que de race de chevaliers, ancienne et riche, et avoue que son père est le premier sénateur de son nom. Marc-Antoine lui reproche d'avoir eu parmi ses ancêtres un certain Restion de Thurium, affranchi, et un banquier. C'est tout ce que j'ai trouvé concernant l'origine d'Auguste, du côté paternel.

III. Octavius, son père, fut, dès sa jeunesse, riche et estimé, et il est bien étonnant qu'on ait prétendu qu'il avait été changeur et même courtier. Nourri dans l'opulence, il parvint facilement aux emplois, et les exerça avec distinction. Il obtint, après sa préture, le gouvernement de Macédoine; et, avant que de s'y rendre, il défit dans sa route les restes des brigands qui avaient suivi Catilina et Spartacus, et qui occupaient le pays de Thurium. Cette commission lui avait été donnée extraordinairement par le sénat. Il gouverna sa province avec autant d'équité que de courage. Il gagna une grande bataille contre les Besses et les Thraces, et traita si bien les alliés du peuple romain, que Cicéron, dans les lettres qui existent encore, exhorte son frère Quintus, alors proconsul d'Asie, et dont on était mécontent, à se faire aimer des alliés de la république comme son voisin Octavius.

IV. A son retour de Macédoine. comme il al-

lait se mettre sur les rangs pour demander le consulat, la mort l'enleva subitement. Il laissait de sa première femme, Ancharia, une fille nommé Octavie, et d'Atia, sa seconde femme, une autre Octavie et Auguste. Atia était fille de Marcus Atius Balbus et de Julie, sœur de César. Balbus était originaire d'Aricie du côté paternel, et comptait une foule de sénateurs dans sa famille; du côté de sa mère il était très proche parent de Pompée. Il avait été décoré de la préture et l'un des vingt commissaires nommés pour distribuer les terres de Campanie, en vertu de la loi de Jules César. Cependant Antoine, obstiné à décrier la naissance d'Auguste, prétendit que son aïeul maternel était Africain, et avait tenu une boutique à Aricie, tantôt de parfumeur, tantôt de boulanger. Cassius de Parme, dans une de ses lettres, traite Auguste comme né de parents boulangers et banquiers, et l'apostrophe ainsi : « Ta mère vendait de la farine dans le moulin le plus redouté de l'Aricie, et ton père la pétrissait avec des mains toutes noires de l'argent qu'il maniait à Nérulum. »

V. Auguste naquit sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, le 20 septembre, un peu avant le lever du soleil, vis-à-vis le mont Palatin, près d'un endroit qu'on nomme *Tête-de-Bœuf*, où est maintenant une chapelle, bâtie quelque temps après sa mort. Les actes du sénat rapportent que C. Lectorius, jeune patricien, convaincu d'adultère, pour obtenir qu'on adoucît sa punition, avait allégué, outre sa jeunesse et ses ancêtres, l'avantage qu'il avait d'être le possesseur et pour ainsi dire le desservant du lieu qui avait vu naître Auguste; qu'il avait demandé qu'on lui accordât sa grâce en faveur de cette divinité qui lui était particulière et domestique, et que le sénat avait ordonné que ce lieu fût consacré.

VI. On montre encore la maison de ses ancê-

tres où il fut nourri, dans un des faubourgs de Vellétri. La chambre où il fut allaité est extrêmement petite et ressemble à un garde-manger. L'on s'obstine à croire dans Vellétri que c'est là qu'il est né; on se fait un scrupule d'y entrer, si ce n'est par nécessité et avec respect. C'est une ancienne tradition que ceux qui entrent dans cet endroit avec irrévérence sont saisis d'un effroi subit, et ce qui a confirmé cette opinion, c'est qu'un nouveau propriétaire de cette maison s'étant couché dans cette chambre, soit par hasard, soit pour voir ce qui en était, il fut enlevé quelques heures après par une force soudaine et inconnue, et se trouva avec son lit devant la porte, presque demi-mort.

VII. Il eut dans son enfance le surnom de Thurinus, soit en mémoire de son origine, soit parce que, peu de temps après sa naissance, son père Octavius eut des succès dans le pays de Thurium. J'ai cru pouvoir assurer avec assez de fondement qu'il avait eu ce surnom de Thurinus d'après une petite médaille d'airain que je trouvai, où il est représenté encore enfant avec ce surnom, dont les caractères sont presque effacés par la rouille. J'ai fait présent de cette médaille à l'empereur : elle est au rang de celles qu'il conserve particulièrement. Antoine l'appelle souvent dans ses lettres, Thurinus, comme par mépris, et Auguste se contente de lui répondre qu'il est assez singulier qu'on veuille faire une injure d'un surnom qu'il a porté.

Dans la suite, il prit celui de César, et enfin celui d'Auguste ; le premier, d'après le testament de son grand-oncle ; l'autre, par le conseil de Munatius Plancus, qui l'engagea à préférer ce nom à celui de Romulus, qu'on voulait lui donner, comme au second fondateur de Rome. Le nom d'Auguste était nouveau et respectable; il ne s'appliquait qu'aux choses reli-

gieuses et sacrées, comme le prouve son étymologie et ce vers d'Ennius :

Quand Rome s'élevait sous d'augustes présages, etc.

VIII. Il perdit son père à quatre ans; à douze, il prononça l'oraison funèbre de son aïeule Julie.; à seize, il prit la robe virile, et reçut des dons militaires dans le triomphe de César sur les Africains, quoique son âge ne lui permît pas encore d'aller à la guerre. Quelque temps après, son oncle étant parti pour aller combattre les enfants de Pompée en Espagne, il le suivit, à peine relevé d'une grande maladie, avec une très faible escorte, dans une route infestée par les ennemis. Il fit même naufrage ; mais enfin il joignit César, qui fut très touché de ce zèle, et qui ne remarqua pas moins le caractère qu'il annonçait déjà que l'adresse qu'il avait fait paraître pour échapper aux dangers. César, après la réduction de l'Espagne, ayant des desseins contre les Daces et contre les Parthes, l'envoya devant, sur la route d'Orient, à Apollonie, où il étudia les lettres; c'est là qu'il apprit la mort du dictateur, qui le nommait son héritier. Il lui vint d'abord en pensée d'implorer le secours des légions voisines; mais il rejeta ce parti comme imprudent et précipité. Cependant, il revint à Rome, et se porta comme héritier de César, malgré les irrésolutions de sa mère et les remontrances de son beau-père, Marcius Philippus, homme consulaire, qui l'en détournait de toute sa force. Il se vit bientôt à la tête d'une armée, gouverna la république avec Antoine et Lépide, ensuite avec Antoine seul pendant douze ans, et enfin il fut souverain unique et absolu l'espace de quarante-quatre ans.

IX. Tel est le précis de sa vie. Je vais en détailler chaque partie, non pas suivant l'ordre des temps, mais en classant les différents objets,

pour les presenter sous un point de vue plus net et plus distinct.

Il soutint cinq guerres civiles : celle de Modène, celle de Macédoine, celle de Pérouse, celle de Sicile et celle d'Actium : la première et la dernière contre Marc-Antoine; la seconde contre Brutus et Cassius; la troisième contre Antoine, le frère du triumvir; la quatrième contre Sextus, fils du grand Pompée.

X. Toutes eurent pour principe l'obligation où il croyait être de venger la mort de son oncle et de soutenir la validité de son testament et des actes de sa dictature.

Dès qu'il fut arrivé d'Apollonie, il résolut d'attaquer juridiquement Brutus et Cassius, qui ne s'y attendaient pas; et comme ils étaient sortis de Rome pour se mettre à l'abri de tout danger, il les accusa, quoique absents, comme meurtriers. Il célébra lui-même les jeux institués en mémoire de la journée de Pharsale, parce que ceux qui en étaient chargés n'osaient pas s'en acquitter. Pour suivre ses entreprises avec plus de force, il voulut remplacer un tribun du peuple qui venait de mourir, et demanda cette dignité, quoiqu'il fût patricien : il est vrai qu'il n'était pas encore sénateur. Mais éprouvant beaucoup d'opposition de la part du consul Marc-Antoine, qu'il avait cru devoir être son principal appui, et qui ne lui accordait rien que ce qu'on accorde à tout le monde, encore en y mettant un prix exorbitant, il passa dans le parti du sénat. Il savait qu'Antoine y était détesté, surtout depuis qu'il voulait chasser de la Gaule cisalpine, et qu'il tenait assiégé dans Modène, Décimus Brutus, à qui César avait donné ce gouvernement avec l'approbation du sénat.

On lui conseilla de faire assassiner Antoine; mais ce complot n'ayant pas réussi, il commença à craindre pour lui-même, et s'épuisa en largesses pour s'attacher les vétérans de César,

qu'il appela au secours de la république et au sien. Quand il eut rassemblé des forces, il en eut le commandement, comme propréteur, et il fut chargé d'aller, avec Hirtius et Pansa, nommés consuls, secourir Décimus Brutus. Cette expédition fut terminée en trois mois et en deux combats. Dans le premier, il prit la fuite, s'il faut en croire Antoine, et ne reparut que deux jours après, sans cheval et sans armure. On convient que, dans le second, il remplit les devoirs d'un chef et d'un soldat, et que, le porte-enseigne de sa légion ayant été blessé dans la mêlée il prit son aigle sur ses épaules et la porta longtemps,

XI. Hirtius et Pansa périrent tous deux dans cette guerre, l'un dans un combat, l'autre de ses blessures. On répandit qu'Auguste était coupable de leur mort; qu'après la défaite d'Antoine, la république étant sans consuls, il avait espéré de se voir seul maître de l'armée victorieuse. Ce qui est certain, c'est que la mort de Pansa excita de tels soupçons, que Glycon, son médecin, fut détenu quelque temps prisonnier et accusé d'avoir empoisonné ses blessures. Aquilius Niger affirme qu'Auguste tua lui-même Hirtius dans la mêlée.

XII. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il apprit qu'Antoine, après sa défaite, avait été reçu dans le camp de Lépide, et que les autres généraux, ainsi que leurs légions, étaient dévoués au sénat, il n'hésita pas à abandonner ce parti. Il allégua, pour prétexte de son changement, qu'il avait à se plaindre de leurs paroles et de leurs actions; que les uns l'avaient traité d'enfant; que d'autres avaient dit qu'il fallait le louer et le perdre, et s'étaient opposés aux récompenses qui étaient dues à lui et à ses vétérans. Pour faire éclater davantage le repentir qu'il sentait d'avoir servi le sénat, il condamna à une amende considérable les habitants ne Nursium, qui avaient elevé un monument aux soldats de la

république tués devant Modène, avec cette inscription : AUX VICTIMES DE LA LIBERTÉ ; et, comme ils ne pouvaient payer cette amende, il les chassa de leur ville.

XIII. Uni avec Antoine et Lépide, il termina la guerre de Macédoine dans les champs de Philippes, quoique affaibli par la maladie. Il y eut deux combats. Dans le premier, il fut chassé de son camp et obligé de se réfugier vers Antoine ; dans le second, la victoire se déclara pour lui ; mais il n'en usa pas avec modération. Il envoya à Rome la tête de Brutus, pour qu'elle fût mise aux pieds de la statue de César. Il sévit contre les prisonniers les plus illustres et alla même jusqu'à les insulter de paroles. L'un d'eux le suppliait avec instance de lui accorder la sépulture : il lui répondit que les vautours en prendraient soin. Un père et un fils lui demandaient la vie ; il ordonna qu'ils tirassent au sort ou qu'ils combattissent ensemble, promettant la grâce au vainqueur. Le père alla au-devant de l'épée de son fils, et le fils se perça de la sienne. Auguste les vit expirer. Aussi, quand Favonius, l'imitateur de Caton, et d'autres prisonniers parurent enchaînés devant les triumvirs, ils saluèrent Antoine avec respect en l'appelant empereur, et accablèrent Auguste des plus piquantes injures.

Dans le partage qui suivit la victoire, Antoine se chargea des affaires de l'Orient ; pour lui, il ramena en Italie les vétérans, pour les mettre en possession des terres qui leur étaient promises. Il mécontenta tout le monde : les possesseurs se plaignirent d'être dépouillés et les soldats de n'être pas assez récompensés.

XIV. Dans ce même temps, L. Antoine, le frère du triumvir, voulut exciter des troubles dans Rome. Le consulat qu'il exerçait et le pouvoir de son frère enflaient ses espérances. Auguste le força de se retirer dans Pérouse et l'y

prit par famine, mais ce ne fut pas sans courir de grands dangers dans cette guerre, et même avant le siége. Il arriva que, dans des jeux publics, un soldat se plaça sur un des quatorze bancs destinés aux chevaliers; Auguste envoya un licteur pour le faire retirer. Ses ennemis, un moment après, firent courir le bruit que ce soldat venait de périr dans les tourments; il s'excita un tel soulèvement parmi ses compagnons, qu'Auguste fut sur le point d'être tué; heureusement pour lui, le soldat qu'on disait mort parut tout à coup sain et sauf. Une autre fois, il offrait un sacrifice auprès des murs de Pérouse : une troupe de gladiateurs sortit brusquement de la ville et faillit le faire périr.

XV. Après la prise de cette place, il fit faire main basse sur presque tous ses ennemis, et prévint leurs excuses et leurs prières par ce seul mot : *Il faut mourir*. On a écrit qu'il en choisit trois cents dans les deux ordres pour les immoler comme des victimes, le jour des ides de mars, sur un autel consacré à César; d'autres ont cru que lui seul avait excité cette guerre, afin que ses ennemis secrets et ceux que la crainte contenait plus que l'inclination, se fissent connaître en se rangeant du parti d'Antoine, et que leur dépouille l'aidât à payer ses vétérans.

XVI. Il commença la guerre de Sicile, qui traîna en longueur, et fut même interrompue plusieurs fois, tantôt afin qu'il eût le temps de réparer les pertes que lui causèrent deux naufrages essuyés pendant l'été, tantôt pour satisfaire le peuple, à qui les vivres étaient coupés, et qui, souffrant beaucoup de la famine, demandait la paix à grands cris. Enfin, se voyant des vaisseaux neufs et vingt mille esclaves affranchis dont il avait fait des matelots, il fit construire le port *Jules*, auprès de Baies, en réunissant le lac Lucrain et le lac d'Averne, et y faisant descendre la mer. Après y avoir exercé

ses troupes pendant tout l'hiver, il battit le jeune Pompée entre Myle et Nauloque. Il se trouva profondément endormi au moment du combat : il fallut le réveiller pour donner le signal, ce qui, je crois, donna lieu à Antoine de lui reprocher qu'il n'avait pas même eu le cougage de soutenir le coup d'œil d'une bataille rangée; qu'il était resté étendu comme un homme stupide, les yeux levés au ciel, et qu'il n'avait quitté cette attitude, pour se montrer aux soldats, que lorsqu'Agrippa eut mis en fuite les vaisseaux ennemis. D'autres l'accusent d'avoir dit, en se rappelant ses vaisseaux brisés par la tempête, qu'il avait vaincu en dépit de Neptune, et d'avoir fait ôter la statue de ce dieu, qu'on portait dans les jeux du Cirque.

Cette guerre est celle où il fut exposé à plus de dangers. Après avoir fait passer ses troupes en Sicile, il allait lui-même en faire venir le reste qui était encore en Italie; il fut attaqué à l'improviste par Démocharès et Apollophane, lieutenants de Pompée, et ne se sauva qu'à peine avec un seul navire.

Allant à pied à Rhége, auprès de Locres, il vit deux galères de Pompée qui côtoyaient le rivage; il les prit pour deux des siennes, et, s'étant approché, il fut sur le point d'être pris. Il s'enfuit par des sentiers écartés. Un esclave d'Emélius Paulus, qui l'accompagnait, se souvenant qu'il avait autrefois proscrit le père de son maître, saisit l'occasion de la vengeance et voulut le tuer. Après la fuite de Pompée, Lépide, l'un des triumvirs qu'Octave avait appelés d'Afrique à son secours, fier de commander à vingt légions, prétendit avoir le premier rang, et prit le ton de la hauteur et de la menace ; il le dépouilla du commandement, lui laissa la vie, qu'il demandait à genoux, et le relégua à perpétuité dans l'île de Circé.

XVII. Il rompit enfin avec Marc-Antoine, après

de fréquentes brouilleries et de vagues réconciliations, et, pour prouver combien ce triumvir choquait les mœurs de Rome, il fit ouvrir et lire publiquement un codicille qu'il avait laissé, par lequel il mettait au nombre de ses héritiers les enfants de Cléopâtre: cependant, après l'avoir fait déclarer ennemi de la république, il lui renvoya tous ses proches et ses amis, entre autres Caius Sosius et Titus Domitius, alors consuls. Il dispensa aussi les Bolonais, qui étaient de tout temps sous la protection de la famille d'Antoine, de prendre les armes contre lui avec le reste de l'Italie. Peu de temps après, il le défit dans une bataille navale auprès d'Actium; le combat dura jusqu'au soir, et Auguste, vainqueur, passa la nuit dans son vaisseau. D'Actium, il alla prendre les quartiers d'hiver à Samos; là, il apprit que les soldats qu'il avait envoyés à Brindes après la victoire, pris indistinctement dans tous les corps, s'étaient soulevés et demandaient leur congé et des récompenses. Il reprit la route de l'Italie, et fut battu deux fois par la tempête, d'abord entre les promontoires du Péloponèse et d'Etolie, puis auprès des monts Cérauniens. Une partie des bâtiments légers qui le suivaient fut submergée, et le sien perdit tous ses agrès et son gouvernail. Il ne resta que vingt-sept jours à Brindes pour ses arrangements militaires, et vint en Egypte par l'Asie Mineure et la Syrie. Il assiégea Alexandrie, où Antoine s'était retiré avec Cléopâtre, et s'en rendit bientôt maître. Antoine voulut parler de paix; mais il n'était plus temps : il fut forcé de se donner la mort, et Auguste jouit de ce spectacle. Il aurait bien voulu mener Cléopâtre en triomphe, et, comme on croyait qu'elle s'était fait mordre par un aspic, il fit sucer la plaie par des psylles. Il permit qu'elle fût ensevelie avec Antoine, et ordonna même qu'on achevât le tombeau qu'ils avaient com-

mencé de construire. Le jeune Antoine, l'aîné des enfants que le triumvir avait eus de Fulvie, après beaucoup de prières inutiles, s'était réfugié auprès de la statue de César; on l'en arracha, et il fut mis à mort. Césarion, qui passait pour fils de César, fut atteint dans sa fuite et envoyé au supplice. Auguste épargna les autres enfants qu'Antoine avait eus de la reine, les traita comme ses proches, et leur fit un sort convenable à leur naissance.

XVIII. Il fit ouvrir le tombeau d'Alexandre, et en fit tirer son corps. Il lui mit une couronne d'or sur la tête, le couvrit de fleurs et lui rendit toutes sortes d'hommages, et, comme on lui demandait s'il ne voulait pas voir aussi les Ptolémée, il répondit : *J'ai voulu voir un roi, et non pas des morts.* L'Égypte fut réduite en province romaine, et, pour la rendre plus fertile et d'une plus grande ressource pour Rome, il fit nettoyer par ses soldats tous les canaux faits pour recevoir les inondations du Nil, et qui, par le laps du temps, s'étaient infectés d'un limon croupissant. Pour perpétuer la mémoire de la journée d'Actium, il fit bâtir sur cette même côte Nicopolis; il y fonda des jeux qu'on devait célébrer tous les cinq ans. Il agrandit l'ancien temple d'Apollon Actiaque, et le lieu où avaient campé ses troupes de terre fut consacré à Mars et à Neptune, et orné d'un trophée naval.

XIX. Il découvrit et étouffa dans leur naissance des séditions, des complots, des conjurations qui se formèrent contre lui en différent temps : celle du jeune Lépide, celle de Varron Muréna, de Fannius Cépion, d'Egnace, de Plautius Rufus, de Lucius Paulus, son allié; d'Audasius, accusé de faux et affaibli par l'âge et la maladie; d'un certain Epicade, demi-Parthe et demi-Romain; et enfin, de Télèphe, esclave nomenclateur d'une femme romaine, car il eut à craindre jusqu'aux plus vils des humains.

Andasius et Epicade voulaient enlever sa fille Julie et son neveu Agrippa des îles où ils étaient relégués. Télèphe, qui se croyait destiné à l'empire, avait projeté de détruire Auguste et le sénat. Il n'y eut pas jusqu'à un goujat de l'armée d'Illyrie qu'on trouva caché auprès de son lit; il avait échappé à tous les yeux et était armé d'un couteau de chasse. Soit qu'il fût imbécile ou qu'il le feignît, on n'en put rien tirer dans les tourments.

XX. Quant aux guerres étrangères, il n'en fit que deux par lui-même : celle de Dalmatie, dans sa première jeunesse, et celle des Cantabres, après la défaite d'Antoine. Il fut blessé deux fois en Dalmatie : l'une au genou droit, d'un coup de pierre ; l'autre aux deux bras et à la cuisse, de la chute d'un pont. Partout ailleurs il combattit par ses lieutenants. Cependant, il se transporta quelquefois dans l'Allemagne et dans la Hongrie, ou se tint à portée d'y passer, allant de Rome jusqu'à Ravenne, ou à Milan, ou à Aquilée.

XXI. Il soumit, ou par lui-même, ou par ses généraux, les Cantabres, les Gascons, les Hongrois, les Dalmates, les Illyriens et les peuples des Alpes. Il réprima les incursions des Daces et mit en déroute trois de leurs chefs. Il poussa les Allemands jusqu'au delà de l'Elbe. Il reçut à composition les Suèves et les Cicambres, et les transporta dans la Gaule sur les bords du Rhin. Il força à la soumission d'autres peuples inquiets et belliqueux. Il ne fit jamais la guerre à aucun sans raison ou sans nécessité, car il était si éloigné de l'ambition d'augmenter ou son empire ou sa gloire militaire, qu'il obligea plusieurs rois barbares de lui jurer, dans le temple de Mars Vengeur, qu'ils seraient fidèles à la paix et à l'alliance qu'ils lui demandaient. Il essaya d'engager quelques autres de ces princes à lui donner des femmes pour otages, parce qu'il avait

remarqué qu'ils s'inquiétaient peu de la vie des hommes ; cependant, il les laissa toujours les maîtres de retirer leurs ôtages quand ils le voulaient, et ne punit jamais leurs fréquentes révoltes et leurs perfidies qu'en rendant les prisonniers qu'il faisait sur eux, sous la condition qu'ils serviraient dans un pays éloigné et qu'ils ne seraient pas libres avant trente ans. Tant de modération et de bonté engagea les Indiens et les Scythes, peuples alors nouvellement connus, à lui envoyer des ambassadeurs pour lui demander son amitié et celle du peuple romain. Les Parthes même lui cédèrent sans contestation l'Arménie, qu'il revendiquait, et lui rendirent les aigles prises à Crassus et à Marc-Antoine, qu'il avait redemandées. Ils lui offrirent même des ôtages, et s'en rapportèrent à son choix pour élire un souverain entre plusieurs concurrents qui se disputaient la royauté.

XXII. Le temple de Janus, qui n'avait été fermé que deux fois avant lui, le fut trois fois sous son règne, dans un beaucoup moindre espace de temps. La paix était affermie sur terre et sur mer.

Il obtint deux fois les honneurs du petit triomphe, d'abord après la guerre de Macédoine, et ensuite après celle de Sicile. Il célébra trois grands triomphes : pour la guerre de Dalmatie, pour celle d'Actium et pour celle d'Alexandrie; chacun des trois dura trois jours.

XXIII. Il n'essuya de disgrâces considérables et de défaites honteuses que celles de Lollius et de Varus, toutes deux en Allemagne. La première fut plutôt un affront qu'une perte; la seconde pensa être funeste à l'empire : trois légions furent taillées en pièces avec leur chef, ses lieutenants et les troupes auxiliaires. A cette nouvelle, il fit disposer des sentinelles dans la ville pour prévenir tout désordre et continua les commandants des provinces dans leur place, afin

que leurs lumières et leur expérience continssent les alliés dans leurs devoirs. Il voua de grands jeux à Jupiter pour le rétablissement des affaires de l'empire, ce qui ne s'était fait que dans la guerre sociale et dans celle des Cimbres. Enfin, l'on dit qu'il était abattu au point qu'il laissa croître sa barbe et ses cheveux plusieurs mois de suite, et qu'il s'écriait de temps en temps, en se frappant la tête contre le mur : *Quintilius Varus, rends-moi mes légions!* L'anniversaire de ce désastre fut toujours pour lui un jour de deuil et de tristesse.

XXIV. Il fut l'auteur de beaucoup de changements et d'établissements dans la discipline militaire. Il fit revivre en plusieurs points les anciennes coutumes et maintint la règle avec sévérité. Il ne permettait à aucun lieutenant de province de venir voir sa femme à Rome que pendant le cours de l'hiver, et encore il ne l'accordait qu'avec répugnance. Un chevalier romain avait coupé les pouces à ses deux fils pour les dispenser du service ; il fit vendre à l'encan ses biens et sa personne ; cependant, comme il vit que les receveurs des deniers publics allaient y mettre l'enchère, il fit adjuger le chevalier romain à l'un de ses affranchis, à condition qu'il le laisserait vivre libre dans une campagne. Il cassa avec ignominie la dixième légion, qui s'était rendue coupable de mutinerie. Il donna le congé à d'autres qui le demandaient avec insolence, mais il les priva des récompenses attachées aux longs services. Il décima les cohortes qui avaient lâché pied et les nourrit d'orge. Il punit de mort des centurions, comme de simples soldats, pour avoir quitté leur poste. Il infligeait différentes peines pour les autres délits, comme de rester debout tout le jour devant la tente du général, en tunique flottante, une toise ou un morceau de terre à la main.

XXV. Depuis les guerres civiles, il n'appela

jamais les soldats *compagnons*, ni dans ses harangues, ni dans ses édits; il ne souffrit pas que ses fils, ses petit-fils, quand ils eurent le commandement, les appelassent autrement que soldats, comme il les appelait lui-même. Il trouvait que le nom de compagnon était une flatterie qui ne convenait ni au maintien de la discipline ni à la majesté des Césars. Il se servit d'affranchis pour soldats dans deux occasions particulières (sans y comprendre le cas d'incendie ou de tumulte de la cherté des vivres): l'une pour la défense des colonies voisines de l'Illyrie, l'autre pour garder les rives du Rhin. C'étaient des esclaves que les personnes les plus riches des deux sexes eurent ordre d'acheter et d'affranchir sur-le-champ. Ils étaient placés à la première ligne, distingués des hommes libres et armés différemment.

Il donnait assez facilement des présents militaires, qui consistaient en or ou en argent, comme des colliers, des harnais, etc.: mais il était très réservé sur les récompenses purement honorifiques, telles que les couronnes murales, civiques, etc. Il les refusait à la brigue et ne les accordait qu'au mérite, le plus souvent à de simples soldats. Il fit présent à Agrippa d'un drapeau de couleur de mer, après sa victoire en Sicile. Il ne fit jamais aucun don aux généraux qui avaient triomphé, quoiqu'ils eussent été les compagnons de ses campagnes, parce qu'il pensait que ceux qui avaient eux-mêmes le droit de donner les récompenses militaires ne devaient pas en recevoir.

Rien ne convenait moins, selon lui, à un grand capitaine, que la précipitation et la témérité; il répétait souvent ce proverbe grec : *Hâte-toi lentement; précaution vaut mieux que confiance ;* et cet autre : *On fait assez vite quand on fait assez bien.* Il disait qu'il ne fallait ni entreprendre une guerre, ni engager un combat, que lorsqu'il

y avait plus à gagner, en cas de victoire, qu'à perdre, en cas de défaite. « Ceux qui hasardent beaucoup pour gagner peu, ressemblent, disait-il, à un homme qui pêcherait avec un hameçon d'or, dont la perte ne pourrait être compensée par quelque prise qu'il pût faire. »

XXVI. A l'égard des magistratures, il en exerça plusieurs avant le temps, plusieurs de création nouvelle et à perpétuité. Il obtint par force le consulat à vingt ans : ses légions s'étaient approchées de la ville et il avait envoyé, au nom de son armée, demander pour lui le consulat. Le sénat balançait. Cornélius, un centurion qui était à la tête des députés, mettant la main sur la garde de son épée, osa dire : « Si vous refusez de faire César consul, voici qui le fera pour vous. » Neuf ans s'écoulèrent entre son premier consulat et le second ; le troisième ne fut qu'à une année d'intervalle. Il alla ensuite jusqu'au onzième sans interruption ; puis, ayant très souvent refusé ceux qui lui furent offerts, il en demanda de lui-même un douzième, dix-sept ans après, et, à deux ans de là, un treizième, pour accompagner, avec la pompe de la première dignité, ses petits-fils Caius et Lucius, qu'il voulait présenter au peuple romain au sortir de l'enfance, et dont il voulait diriger les premières fonctions. Il géra cinq de ses consulats en entier, depuis le septième jusqu'au onzième ; il ne garda les autres que trois, ou quatre, ou six, ou neuf mois, plusieurs même quelques heures seulement. Il lui arriva de s'asseoir dans la chaire curule, le jour des calendes de janvier, devant le temple de Jupiter Capitolin, et de sortir aussitôt de charge, en nommant un autre consul à sa place. Ses consulats ne furent pas tous exercés à Rome : le quatrième le fut en Asie, le cinquième à Samos, le huitième et le neuvième à Tarragone.

XXVII. Il fut dix ans à la tête de la républi-

que, sous le titre de triumvir. Il s'opposa quelque temps à la proscription qu'annonçaient ses collègues, mais il y mit ensuite plus de rigueur qu'aucun d'eux. En effet, ils se laissèrent fléchir quelquefois par des amis ou par des prières; lui seul fut toujours d'avis de ne faire grâce à personne; il n'épargna même pas son tuteur Toranius, qui avait été le collègue de son père dans l'édilité. Junius Saturninus rapporte qu'après les proscriptions, Lépide s'excusant sur le passé dans le sénat, et faisant espérer que la clémence allait enfin mettre des bornes aux châtiments, Octave dit qu'en cessant de proscrire, il se réservait toute liberté de punir encore, quand il le jugerait à propos. Cependant il parut se repentir de cette dureté, lorsqu'il mit au rang des chevaliers l'affranchi Philopémen, qui passait pour avoir caché son maître dans le temps des proscriptions.

Plusieurs traits le rendirent odieux pendant son triumvirat. Un jour qu'il arranguait ses soldats, et qu'il avait permis aux habitants des campagnes voisines de s'approcher, il aperçut un chevalier, nommé Pinarius, qui écrivait sur des tablettes; il le prit pour un espion et le fit égorger. Tedius Afer, désigné consul, s'était permis des discours malins sur quelqu'une des opérations du gouvernement; il lui fit des menaces si effrayantes, que ce malheureux se donna la mort. Quintus Gallus, préteur, venant lui faire sa cour, tenait de grandes tablettes cachées sous sa robe. Octave soupçonna que ce pouvait être une épée; il ne le fit point fouiller d'abord, de peur d'être convaincu d'une frayeur mal fondée, mais, un moment après, il le fit arracher de son tribunal et appliquer à la question comme un esclave, et, comme Gallus n'avouait rien, il le condamua à la mort, après lui avoir arraché les yeux de ses propres mains. Cependant il a écrit que Gallus avait voulu le

tuer dans une entrevue particulière qu'il lui avait demandée ; que, conduit en prison par ses ordres et ensuite exilé, il avait péri dans un naufrage ou par les mains de quelques brigands.

Il fut revêtu à perpétuité de la puissance tribunitienne et se donna deux fois un collègue, de cinq ans en cinq ans. Il eut aussi l'inspection perpétuelle des mœurs et des lois, sans avoir pourtant le nom de censeur. Il fit trois fois le dénombrement du peuple, deux fois avec un collègue et une fois seul.

XXVIII. Il projeta deux fois de se démettre du gouvernement : d'abord après la défaite d'Antoine, qui lui avait souvent reproché de mettre seul obstacle au rétablissement de la république ; ensuite, par l'ennui que lui causaient de longues infirmités. Il fit même venir chez lui les sénateurs et les magistrats, et leur remit les registres du gouvernement ; mais, faisant réflexion qu'il exposait sa vie au danger et l'empire à l'ambition de plus d'un concurrent, il garda la souveraine puissance. Ses intentions étaient bonnes et les effets en furent heureux. Quant à ses intentions, dont il parlait souvent, on en peut juger par ces paroles tirées d'un de ses édits : « Puissé-je affermir la république dans un état de sécurité et de splendeur ! Je serai assez récompensé si son bonheur passe pour être mon ouvrage, et si je puis me flatter, en mourant, de l'avoir établi sur des fondements durables. » Ses vœux furent exaucés : sa conduite fut telle, que personne n'eut à se plaindre de l'administration. Il fit dans Rome des embellissements dignes de la majesté de l'empire : il la garantit des inondations et des incendies, et se vanta, avec raison, d'avoir trouvé une ville de brique et d'en avoir laissé une de marbre. Il pourvut aussi à la sûreté de Rome pour l'avenir, autant que la prudence humaine pouvait y pourvoir.

XXIX. Entre un grand nombre de monuments publics qu'il construisit, on compte principalement une place où était un temple dédié à Mars Vengeur, le temple d'Apollon Palatin, celui de Jupiter Tonnant dans le Capitole. Il y avait avant lui deux places publiques où l'on rendait la justice; mais comme elles ne pouvaient plus suffire à la foule des plaideurs, il en bâtit une troisième, et se hâta d'en faire l'inauguration, même avant que le temple de Mars, qui en faisait partie, fût achevé. Il ordonna qu'elle fût spécialement réservée pour les accusations de crimes d'Etat et pour l'élection des juges. A l'égard du temple de Mars, il avait fait vœu de l'élever, lorsqu'il faisait la guerre en Macédoine, pour venger la mort de son père. Il régla, en conséquence, que ce serait dans cet édifice que le sénat s'assemblerait à l'avenir pour délibérer sur les guerres et les triomphes, et pour donner les gouvernements et les commandements, et que ceux qui reviendraient vainqueurs y porteraient leurs trophées. Il bâtit le temple d'Apollon dans l'endroit de sa maison du mont Palatin qui avait été frappé de la foudre, et où les augures avaient dit qu'Apollon désirait une demeure; il y ajouta un portique, où il mit une bibliothèque grecque et latine. C'est là que, sur ses dernières années, il assemblait souvent le sénat, et dénombrait les juges par décuries. Le temple de Jupiter Tonnant fut un monument de reconnaissance : Octave le lui avait voué comme à son libérateur, parce que, dans l'expédition chez les Cantabres, la foudre était tombée pendant la nuit près de sa litière, et avait écrasé l'esclave qui portait un flambeau devant lui. On lui doit aussi d'autres édifices qui ne portent point son nom, mais celui de ses neveux, ou de sa sœur, ou de sa femme, comme le portique de Lucius et la basilique de Caius, les portiques de Livie et d'Octavie et le théâtre de Marcel-

lui. Il engageait les principaux citoyens à orner la ville, chacun selon ses facultés, ou par de nouveaux bâtiments, ou par des réparations. C'est ainsi qu'on vit s'élever le temple d'Hercule et celui des Muses, bâtis par Marcius Philippus ; celui de Diane, par Cornificius ; celui de la Liberté, par Asinius Pollion ; celui de Saturne, par Munatius Plancus ; le théâtre de Cornélius Balbus et l'amphithéâtre de Statilius Taurus, et un nombre infini de beaux monuments construits par Agrippa.

XXX. Il fit une nouvelle distribution des quartiers et des rues de Rome. Les magistrats annuels furent chargés de tirer au sort la garde des quartiers, et chaque rue fut confiée à l'inspection d'un commissaire tiré du peuple. Il établit contre les incendies des sentinelles qui veillaient pendant la nuit. Pour prévenir les inondations du Tibre, il élargit et nettoya son lit, qui était rempli et resserré par les débris des édifices que les eaux avaient entraînés. Pour rendre l'accès de la ville plus aisé, il se chargea de réparer la voie Flaminienne depuis Rimini, et voulut que chaque citoyen honoré d'un triomphe employât l'argent pris sur les ennemis à faire paver un grand chemin. Il releva les temples, ou incendiés, ou ruinés par le temps, et les enrichit tous de présents. Il fit porter une fois dans le sanctuaire de Jupiter Capitolin seize mille livres d'or, et pour cinquante millions de sesterces (dix millions) en perles et en pierres précieuses.

XXXI. Revêtu du pontificat, qu'il n'avait jamais voulu ôter à Lépidus tant qu'il avait vécu, il fit brûler plus de deux mille volumes de prédictions, écrits en grec ou en latin, et dont l'authenticité était suspecte; il ne réserva que les livres nommés sibyllins, encore avec choix, et les enferma dans deux cassettes dorées sous la statue d'Apollon Palatin. Il régla de nouveau le

calendrier arrangé par Jules César, où la négligence des pontifes avait encore remis la confusion. Il donna son nom au mois nommé auparavant *Sextilis;* il était cependant né dans le mois de septembre; mais c'était dans celui que l'on a nommé depuis *le mois d'Auguste* qu'il avait obtenu son premier consulat et qu'il avait remporté ses plus grandes victoires. Il augmenta le nombre des prêtres, leur dignité et leurs priviléges, surtout ceux des vestales. L'une d'entre elles était morte; comme il s'agissait de la remplacer, et que plusieurs citoyens briguaient pour leurs filles l'exemption de tirer cette place au sort, il jura que si l'une de ses nièces avait eu l'âge convenable, il l'aurait offerte de lui-même. Il fit revivre plusieurs des anciennes cérémonies qui s'étaient abolies peu à peu, comme l'*augure du salut*, les fonctions de flamendial (prêtre de Jupiter), les lupercales, les jeux séculaires, les processions dans les carrefours. Il défendit que personne courût dans les lupercales avant l'âge de puberté. Dans les jeux séculaires, il défendit que la jeunesse des deux sexes assistât aux spectacles nocturnes, à moins que ce ne fût sous la conduite d'un parent avancé en âge. Il ordonna que l'on honorât deux fois l'année les dieux *Compitaux* (dieux des carrefours), et que l'on couvrît leurs statues des fleurs du printemps et de l'été. Il décerna les plus brillants honneurs, après ceux des dieux immortels, à la mémoire des grands hommes qui avaient conduit l'empire à un si haut point de puissance, après de si faibles commencements. Il rétablit tous les monuments qu'ils avaient élevés, et eut soin d'y conserver leurs noms. Il plaça leurs statues en habits triomphaux dans le péristyle de la place qu'il avait fait construire, et déclara dans un édit que son intention était que lui et ses successeurs fussent jugés par les citoyens, d'après l'exemple de ces grands hommes. Il transporta

la statue de Pompée de la salle du sénat où César avait été tué au palais attenant le théâtre de ce même Pompée, et la plaça au-dessus de la statue de marbre de Janus.

XXXII. Il corrigea plusieurs abus pernicieux, entretenus, par la licence des guerres civiles, et que la paix même n'avait pu détruire. Des brigands portaient publiquement des armes, sous prétexte de se mettre en défense; les voyageurs étaient enlevés dans les campagnes, sans distinction d'hommes libres ou d'esclaves, et enfermés dans des lieux où les possesseurs des terres les faisaient travailler de force; il se formait des troupes de malfaiteurs sous le titre de communauté nouvelle. Octave contint les brigands, en disposant des corps de garde où il en était besoin. Il fit la revue des prisons des esclaves. Il cassa toute communauté, excepté les anciennes, approuvées par les lois. Il brûla les registres où étaient portés les noms des anciens débiteurs du fisc, afin de prévenir les accusations injustes dont ces registres étaient la source. Il adjugea à des particuliers plusieurs cantons de la ville que le domaine public réclamait sur des titres incertains. Il mit absolument hors de cause des accusés dont le jugement traînait en longueur, et dont les ennemis n'avaient d'autre but que de jouir plus longtemps de leur deuil et de leurs alarmes. Il statua que si quelqu'un les appelait une seconde fois en justice, il subirait la peine du talion, en cas de défaut de preuves. D'un autre côté, pour empêcher que les coupables n'échappassent à la punition, ou que les affaires ne languissent par de trop longs délais, il fit rentrer dans les jours de travail plus de trente jours consacrés aux *jeux honoraires* (jeux célébrés par les préteurs.) Aux trois décuries des juges, il en ajouta une quatrième, pour laquelle il suffisait d'un revenu inférieur à celui des chevaliers, et qu'on appela les *Deux-Cents*, qui de-

vait juger des procès pécuniaires les moins considérables. Il choisit les juges depuis l'âge de trente ans, c'est-à-dire cinq ans plus tôt que la coutume ne le permettait, et, comme beaucoup de personnes se refusaient aux fonctions pénibles de juge, il permit, quoique avec peine, que chaque décurie eût à son tour un an de vacances et deux mois toutes les années, c'est-à-dire ceux de novembre et de décembre.

XXXIII. Lui-même rendit la justice avec assiduité, quelquefois jusqu'à la nuit, dans une litière placée devant son tribunal, s'il était malade, ou même chez lui sur son lit. Il apportait dans ses jugements autant de douceur que d'exactitude, s'il est vrai que, voyant un homme évidemment coupable de parricide et qui pourtant, selon les lois, ne pouvait être supplicié que sur l'aveu de son crime, l'interrogea ainsi : *N'est-il pas vrai que vous n'avez point tué votre père?* Une autre fois qu'il s'agissait d'un faux testament, et que tous ceux qui l'avaient signé se trouvaient enveloppés dans la condamnation par la loi *Cornélia*, il distribua aux juges, outre les deux tablettes légales pour absoudre ou pour condamner, une tablette de grâce pour ceux qui auraient donné leur signature par erreur, ou à qui on l'aurait extorquée par fraude. Il renvoyait tous les ans au préteur de Rome les appels interjetés par les plaideurs qui résidaient à la ville, et ceux des habitants des provinces aux sénateurs consulaires qui en avaient le département.

XXXIV. Il remania toutes les lois et en renouvela quelques-unes, comme celles sur l'adultère, sur l'impudicité, sur la brigue, sur les mariages et sur les objets somptuaires. Quant à la loi sur les mariages, où il avait mis plus de sévérité qu'à toutes les autres, il trouva tant d'opposition, qu'il ne put la faire passer, à moins d'abolir en partie ou de diminuer les peines comminatoi-

res, d'accorder une exemption de service pendant trois ans et d'augmenter les récompenses. Malgré tout cela, les chevaliers romains demandèrent à grands cris, au milieu du spectacle, l'abolition de la loi. Auguste appela les enfants de Germanicus, qui vinrent, les uns dans ses bras, les autres dans ceux de leur père; il les montra au peuple, l'exhortant, par ses gestes et par ses regards, à ne pas se faire une peine de suivre l'exemple du petit-fils de l'empereur. S'apercevant ensuite que l'on éludait la loi par des fiançailles prématurées ou par des divorces convenus, il fixa l'intervalle qui pouvait s'écouler entre la promesse de mariage et la célébration, et restreignit le divorce dans de justes bornes.

XXXV. Le sénat, trop nombreux et mal composé, avait perdu son lustre. Il y avait plus de mille sénateurs ; plusieurs l'étaient devenus par faveur ou par argent depuis la mort de Jules César, et en étaient très indignes : on les appelait *sénateurs d'enfer*. Auguste rendit à ce corps son premier éclat et fixa le nombre de ses membres selon l'ancienne institution. Il y eut deux élections : l'une par laquelle chacun des sénateurs conservés par le prince en choisissait un autre ; la seconde, qu'il se réserva à lui et à son gendre Agrippa. C'est dans ce temps qu'on dit qu'il présida son sénat armé d'une cuirasse et d'une épée, et entouré de dix sénateurs de ses amis, et des plus robustes. Cordus Crémutius rapporte qu'aucun sénateur ne l'abordait alors que seul et après avoir été fouillé. Il engagea plusieurs d'entre eux à s'exclure eux-mêmes du sénat, et ceux qui avaient cette modestie conservaient l'habit de sénateur, la place dans l'orchestre et le droit de tenir une table dans les festins publics. A l'égard de ceux qui furent choisis et approuvés, afin qu'ils s'acquittassent de leurs fonctions avec plus de respect et moins de fatigue, il voulut qu'avant de prendre place

au sénat chaque fois qu'il s'assemblerait, chacun d'eux sacrifiât avec de l'encens et du vin à la divinité du temple où ils allaient siéger; que le sénat n'eût que deux assemblées réglées par mois, aux ides et aux calendes, et que, dans les mois de septembre et d'octobre, personne ne fût tenu d'assister aux assemblées, hors ceux qui auraient été choisis par le sort pour former le nombre légal. Il créa pour lui un conseil particulier, qui servait par semestre, et avec qui il délibérait sur les affaires qu'il allait rapporter au sénat. Dans les affaires importantes, il ne recueillait point les suffrages par ordre, mais à son gré, afin que chacun prêtât une plus grande attention et se tînt prêt non pas seulement à donner sa voix, mais à ouvrir un avis.

XXXVI. Il introduisit plusieurs autres changements. Il défendit que les actes du sénat fussent publiés; que les magistrats partissent pour leurs gouvernements aussitôt en sortant de charge. Il ordonna que les proconsuls eussent une somme affectée à leur logement et à leurs équipages, dont la dépense était auparavant confiée à des entrepreneurs payés sur le trésor public. Il donna la garde de ce trésor aux préteurs et aux citoyens qui l'avaient été. Elle appartenait auparavant aux questeurs de la ville. Il chargea des décemvirs d'assembler les juges nommés centumvirs, fonction attribuée jusque-là à ceux qui avaient été questeurs.

XXXVII. Pour appeler un plus grand nombre de citoyens à l'administration publique, il créa plusieurs nouveaux offices: la surintendance des bâtiments, des grands chemins, des aqueducs, des réparations du Tibre; celle des grains; la police de la ville; des charges de triumvirs pour nommer les sénateurs; d'autres pour faire la revue des chevaliers, quand il en serait besoin. Il remit en vigueur la censure abolie depuis longtemps; il nomma des censeurs et augmenta

le nombre des préteurs. Il voulut même avoir deux collègues lorsqu'il serait consul ; mais il ne l'obtint point, tout le monde se récriant qu'il ôtait déjà assez à sa dignité personnelle en partageant avec un autre un honneur qu'il pouvait garder pour lui seul.

XXXVIII. Il ne fut pas moins prodigue de récompenses pour le mérite militaire. Il accorda le triomphe à plus de trente généraux, et les ornements du triomphe à un plus grand nombre. Pour accoutumer de bonne heure les enfants des sénateurs au maniement des affaires, il leur permit de prendre le laticlave en même temps que la robe virile, et d'assister dès lors au sénat. À peine avaient-ils commencé de servir, qu'il les faisait tribuns d'une légion ou commandants d'un corps de cavalerie; et, pour en employer un plus grand nombre, il partageait le plus souvent entre deux sénateurs le commandement de la cavalerie d'une légion.

Il fit de fréquentes revues des cavaliers et rétablit la cérémonie de leur procession au Capitole, qui n'était plus d'usage depuis longtemps; mais il ne permit pas qu'un accusateur pût les faire descendre de cheval au milieu de la route, comme c'était la coutume. Il permit à ceux qui étaient vieux et défigurés d'envoyer leur cheval à son rang et de venir à pied répondre aux accusateurs qui se présenteraient; il permit aussi à ceux qui auraient plus de trente-cinq ans de rendre leur cheval, s'ils ne voulaient pas le garder.

XXXIX. Ayant demandé au sénat dix collaborateurs, il examina la conduite de chacun des chevaliers; ceux qui se trouvèrent en faute furent châtiés ou flétris; plusieurs en furent quittes pour un avertissement plus ou moins sévère; le plus doux était celui qui leur était donné sur des tablettes qu'ils pouvaient lire tout bas. Quelques-uns furent notés d'infamie pour avoir

prêté à de grosses usures un argent emprunté à un léger intérêt.

XL. Lorsqu'il n'y avait point assez de candidats pour les places de tribuns militaires, il en choisissait parmi les chevaliers romains, et les faisait sénateurs, avec cette condition que lorsqu'ils seraient hors de charge, ils seraient les maîtres de demeurer ou sénateurs ou chevaliers. Comme plusieurs de ces derniers, ruinés par la guerre civile, n'osaient pas assister aux jeux publics, de peur d'encourir la peine portée par les lois, il déclara qu'il suffisait d'avoir possédé le revenu des chevaliers ou d'avoir eu un père qui le possédât pour n'être pas dans le cas de la loi. Il fit le dénombrement du peuple romain par quartiers, comme Jules César; et afin que les distributions de blé ne détournassent pas trop souvent le peuple de ses occupations, il résolut d'en distribuer trois fois l'an pour quatre mois; mais, voyant qu'on regrettait l'ancienne coutume d'en distribuer tous les mois, il la rétablit.

Il rendit dans les élections l'ancienne intégrité. Il réprima la brigue par différents châtiments. Il distribuait aux deux tribus dont il était membre, mille sesterces par tête chaque jour de comices, afin qu'elles ne reçussent rien des candidats. Persuadé qu'il était très important de conserver le peuple romain pur de tout alliage de sang étranger ou de race servile, il ne donna que très rarement le droit de bourgeoisie romaine et mit des bornes aux affranchissements. Il écrivit à Tibère, qui le priait de mettre un Grec de ses clients au nombre des citoyens, qu'il n'y consentirait que lorsque Tibère lui aurait exposé de vive voix les justes motifs qu'il pouvait avoir pour le demander. Livie sollicitait la même grâce pour un Gaulois tributaire, il la refusa, mais il lui accorda l'exemption de tribut; aimant mieux, disait-il, ôter quelque

chose au trésor public, que prostituer la dignité de citoyen romain. Non content d'avoir mis beaucoup d'obstacles aux affranchissements, d'en avoir réglé le nombre, les conditions et les différences, il défendit encore qu'un esclave qui aurait pris la fuite ou subi la torture, pût jamais obtenir le droit de citoyen, de quelque manière que ce pût être. Il s'attacha aussi à conserver l'ancien habillement romain, et voyant un jour beaucoup d'habits de deuil dans une assemblée du peuple, « Voilà donc, s'écria-t-il avec indignation, en citant un vers de Virgile, voilà

« Ces conquérants du monde, ces vainqueurs en toge ! »

Il chargea les édiles de veiller à ce que personne ne parût dans le Cirque ou dans la place publique avec aucun vêtement par-dessus sa robe.

XLI. Il témoigna souvent sa libéralité envers les différents ordres de l'Etat, quand il en trouva l'occasion. Les trésors de l'Egypte, apportés à Rome, y répandirent une abondance qui fit diminuer de beaucoup l'intérêt de l'argent et augmenter le prix des terres. Depuis ce moment, toutes les fois que le trésor public fut grossi par des confiscations, il prêtait sans aucun intérêt les sommes confisquées à ceux qui pouvaient répondre pour le double. Il porta le revenu qu'on exigeait des sénateurs de huit cent mille sesterces à douze cent mille; il fournit lui-même de quoi compléter la fortune de ceux qui n'en avaient pas une si considérable. Il fit de fréquentes donations au peuple, tantôt de quatre cents sesterces par tête, tantôt de trois cents, de deux cents, de cinq cents; il n'excluait pas même les enfants de ses libéralités, quoique, selon la coutume, on ne pût rien recevoir avant onze ans. Dans des temps de disette, il donna du blé, ou

gratuitement, ou à très bas prix, et doubla les distributions d'argent.

XLII. Mais ce qui prouve qu'il ne cherchait qu'à servir le peuple, et non pas à le flatter, c'est qu'il répondit très sévèrement aux plaintes qu'on lui faisait de la cherté du vin, que son gendre Agrippa avait pourvu à ce qu'il y eût assez d'eau à Rome pour que personne ne souffrît la soif. Une autre fois, comme on lui demandait une donation publique promise au peuple, il dit qu'il tiendrait sa parole; mais ce même peuple ayant demandé ce qu'on n'avait point promis, il lui reprocha, dans un édit, son infamie et son insolence, et assura qu'il ne lui donnerait rien, quoiqu'il eût eu dessein auparavant de lui donner. C'est avec une fermeté aussi sévère qu'il déclara qu'une foule de nouveaux affranchis, qu'on avait mis au nombre des citoyens pour qu'ils eussent part à une distribution d'argent qu'il avait annoncée, en seraient exclus, par la raison qu'il ne leur avait rien promis, et pour que la somme qu'il avait destinée au peuple fût suffisante, il la répartit en de moindres portions.

L'extrême disette et le défaut de ressources l'ayant forcé de chasser de Rome les esclaves qui étaient en vente, les gladiateurs, tous les étrangers, excepté les médecins et les précepteurs, et même une partie des esclaves servants, dès que l'abondance fut revenue, il forma le projet, à ce qu'il rapporte lui-même, d'abolir la coutume de distribuer du blé gratuitement, parce qu'elle faisait négliger la culture des terres; mais il renonça à ce dessein, parce qu'il prévit qu'on rétablirait ces distributions gratuites, et qu'on s'en servirait comme d'un moyen de séduction.

Cependant, depuis ce temps, il veilla attentivement à ce que les entrepreneurs du labourage et du commerce des grains eussent toujours des

provisions proportionnées à la multitude du peuple.

XLIII. Il fut plus passionné que personne pour les spectacles, et en donna de plus magnifiques et de plus variés qu'on en eût encore vus : quatre fois en son nom, à ce qu'il rapporte, et vingt-trois fois à la place de magistrats ou absents ou pauvres. Il les donnait dans différents quartiers, sur plusieurs théâtres, avec des acteurs de tous les pays, dans la place publique, dans l'amphithéâtre, dans le Cirque, dans l'enceinte des comices. Quelquefois, outre les combats de bêtes, il fit paraître des athlètes dans le Champ-de-Mars, où il avait fait construire des siéges de bois. Il donna aussi un combat naval dans un endroit qu'il fit creuser auprès du Tibre, où est aujourd'hui le bois sacré des Césars. Il disposait pendant ce temps des gardes dans la ville, de peur que les voleurs ne saisissent ce moment, où presque toutes les maisons étaient abandonnées. Il donna dans le Cirque des courses à pied et des courses de chariots, et fit quelquefois combattre des jeunes gens de la plus grande naissance contre des bêtes féroces. Il aimait à voir célébrer fréquemment les jeux troyens par l'élite de la jeunesse romaine, croyant qu'il était beau et digne des anciennes mœurs qu'elle fît connaître ainsi de bonne heure son adresse et son courage. C. Nonius Asprenas fut blessé d'une chute de cheval dans un de ces jeux. Auguste lui fit présent d'un collier d'or et lui permit, ainsi qu'à ses descendants, de porter le nom de *Torquatus*. Cependant il fit cesser cette sorte de spectacle, sur les plaintes amères que fit contre lui dans le sénat l'orateur Asinius Pollion, dont le neveu Esernius s'était cassé la cuisse. Il employa des chevaliers romains dans l'arène et sur le théâtre, jusqu'à ce que le sénat l'eût défendu par un décret, et, depuis même, il montra en pu-

blic le jeune Nucius, d'une naissance honnête, mais qui d'ailleurs était d'autant plus curieux à voir, qu'il n'avait pas deux pieds de hauteur, ne pesait que dix-sept livres et avait une voix d'une étendue prodigieuse. Il fit traverser l'arène, un jour de spectacle, aux ôtages des Parthes, les premiers qu'on eût encore vus à Rome, et les plaça au-dessus de lui sur le second banc. S'il arrivait quelque chose d'extraordinaire et qui fût digne des regards du public, il le faisait voir au peuple dans tous les endroits de la ville indifféremment. C'est ainsi qu'on montra un rhinocéros au Champ-de-Mars, un tigre sur la scène et un serpent de cinquante coudées devant la place des comices. Etant tombé malade un jour qu'il y avait des spectacles dans le Cirque pour l'accomplissement d'un vœu, il suivit en litière la marche religieuse des pontifes. Dans d'autres jeux pour la dédicace du théâtre de Marcellus, sa chaise d'ivoire se rompit et il tomba sur le dos, et, dans ceux que donnèrent ses petits-fils, ne pouvant ni retenir ni rassurer le peuple, qui craignait que l'amphithéâtre ne s'écroulât, il quitta sa place et alla en prendre une dans l'endroit qu'on croyait le plus exposé.

XLIV. Il remédia à la confusion et au désordre extrême qui régnaient dans les spectacles, sur ce qu'il apprit que, dans une nombreuse assemblée à Pouzzolles, personne n'avait fait place à un sénateur : il y eut donc un décret du sénat qui assigna les premières places aux sénateurs dans tous les spectacles. Il défendit que les députés des nations libres et alliées pussent s'asseoir dans l'orchestre, parce qu'il avait remarqué que plusieurs d'entre eux étaient de race d'affranchis. Il sépara le peuple du soldat ; il marqua les places des plébéiens mariés, celles des adolescents, qui devaient avoir leurs maîtres auprès d'eux. Il défendit que personne parût en deuil dans les bancs du peuple. Il ne

permit aux femmes de voir les gladiateurs que d'un lieu plus élevé que les autres : les deux sexes auparavant y étaient confondus; Il ne permit qu'aux vestales d'occuper un lieu séparé sur le théâtre, auprès du tribunal du préteur. Il interdit aux femmes la vue des combats d'athlètes, et, dans les jeux qu'il donna étant pontife, comme le peuple lui eut demandé un de ces combats, il l'indiqua pour le lendemain dès le grand matin, et annonça qu'il ne trouverait pas bon que les femmes y vinssent avant la cinquième heure du jour.

XLV. Pour lui, il avait coutume de regarder les jeux d'une maison voisine, quelquefois d'un temple, assis entre sa femme et ses enfants. Il s'en absentait de temps en temps pendant quelques heures, ou même pendant des jours entiers; il s'en excusait alors, et envoyait un de ses amis présider à sa place; mais lorsqu'il y assistait, il ne faisait rien autre chose, soit pour éviter les murmures qu'avait essuyés César, qui souvent, au milieu du spectacle, lisait des lettres et des mémoires et y répondait, soit qu'il y prît réellement un très grand plaisir, comme il l'a avoué plus d'une fois. Aussi donnait-il souvent des couronnes et des récompenses, même dans les fêtes dont il ne faisait pas les honneurs; et jamais il n'assista aux exercices des Grecs, qu'il n'eût gratifié chacun des concurrents selon son mérite. C'était surtout les joûtes d'athlètes qu'il aimait à voir, particulièrement entre les Romains; et ce n'était pas seulement les lutteurs de profession, exercés contre des Grecs, qu'il regardait avec avidité, c'était même ceux qui, sans aucun art et sans instruction, luttaient entre eux dans les rues. Tout ce qui travaillait aux spectacles publics lui paraissait digne de son attention. Il maintint les priviléges des athlètes et les augmenta. Il défendit de faire combattre des gladiateurs sans

donner le congé aux victorieux. Il restreignit dans les bornes du théâtre l'autorité coërcitive que les magistrats avaient sur les comédiens, en même temps et en tout lieu; mais il veilla lui-même, avec une attention rigoureuse, à ce que tout se passât dans l'ordre entre les athlètes et les gladiateurs. Il réprima la licence des histrions, au point qu'il fit battre de verges, sur trois théâtres, et exila ensuite l'acteur Stéphanion, qui s'était fait servir à table par une femme mariée, vêtue en jeune garçon et rasée autour de la tête comme un esclave. Il fit fouetter aussi publiquement, à l'entrée de sa maison, le pantomime Hylas, dont le préteur avait fait des plaintes, et il chassa de Rome et d'Italie le comédien Pylade, pour avoir montré du doigt et fait remarquer un des spectateurs qui le sifflait.

XLVI. Tout étant ainsi réglé dans Rome, il peupla l'Italie de vingt-huit colonies et en augmenta les revenus et les travaux. Pour égaler en quelque sorte les colons aux habitants de la capitale, il permit à leurs magistrats d'envoyer à Rome leurs suffrages cachetés pour le jour des comices. Il encourageait aussi la population dans les familles honnêtes de ces colonies, en donnant le rang de chevalier à ceux de leurs enfants qui le demandaient avec la recommandation de leur ville, et il distribuait mille sesterces par tête à ceux qui, lorsqu'il faisait le dénombrement, élevaient plusieurs enfants légitimes.

XLVII. Il se chargea du gouvernement des provinces les plus considérables, qu'il n'était ni aisé ni sûr de confier à des magistrats annuels; il laissa les autres à tirer au sort entre des proconsuls. Cependant il changea quelquefois cet arrangement, et se transporta souvent dans presque toutes les provinces, soit qu'elles fussent de son district ou qu'elles n'en fussent pas.

il ôta la liberté à plusieurs villes alliées qui en abusaient pour leur perte ; il en soulagea d'autres qui étaient obérées, et rebâtit celles qui avaient été renversées par des tremblements de terre. Il donna le droit de bourgeoisie latine ou romaine à celles qui avaient rendu des services. Il visita toutes les parties de l'empire romain, excepté, je crois, l'Espagne et l'Afrique ; il fut près d'y passer après la défaite du jeune Pompée en Sicile ; des tempêtes violentes et continuelles l'en empêchèrent, et l'occasion ne s'en présenta plus.

XLVIII. A l'égard des Etats conquis, ou il les rendit aux possesseurs, ou il les donna à des étrangers ; il en garda peu par le droit de la victoire. Il voulut que les rois alliés du peuple romain le fussent aussi étroitement entre eux. Il affermissait et favorisait leur union, et les regardait tous comme des membres de l'empire. Il leur donnait des tuteurs, s'ils étaient mineurs ou s'ils avaient l'esprit affaibli, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'âge de gouverner ou qu'ils en fussent capables ; il y en eut même dont il éleva et instruisit les enfants avec les siens.

XLIX. Il distribua par départements les légions et les troupes auxiliaires. Il eut toujours une flotte à Misène et une autre à Ravenne, pour garder les deux mers. Il eut un corps de troupes pour sa garde et pour celle de la ville, depuis qu'il eut licencié sa garde espagnole, qu'il conserva jusqu'à la défaite d'Antoine, et sa garde allemande, qu'il renvoya après la défaite de Varus. Cependant il ne souffrit jamais qu'il y eût dans Rome plus de trois cohortes, encore n'étaient-elles point réunies dans un camp. Les autres troupes étaient logées dans les quartiers, près des villes voisines de la capitale. Il régla la paye et les récompenses des gens de guerre, fixa pour chaque grade le temps du service et les émolu-

ments annexés au congé, de manière qu'après leur retraite ils n'eussent ni l'envie ni le besoin de servir l'ambition d'autrui. Il fonda une caisse militaire, à laquelle il affecta des revenus certains pour l'entretien des soldats. Il disposa des courriers et ensuite des voitures pour eux, sur toutes les grandes routes, à très peu de distance les uns des autres, afin qu'on eût des nouvelles plus promptes de ce qui se passait dans les provinces, et que ceux qui portaient les lettres pussent aussi répondre de l'état des choses si la conjecture le demandait.

L. Le cachet dont il signait ses lettres et ses actes fut d'abord un sphinx, ensuite la tête d'Alexandre, et enfin son propre portrait, gravé par Dioscoride. Ce dernier fut celui dont se servirent ses successeurs. Il marquait toujours sur ses lettres l'heure où il les écrivait, soit de jour soit de nuit.

LI. Il donna beaucoup de preuves signalées de clémence et de modération. Sans parler d'une foule d'ennemis à qui il pardonna et qu'il laissa même parvenir aux dignités; il punit bien légèrement Junius Novatus et Cassius de Padoue dont le premier avait publié contre lui une lettre très violente sous le nom d'Agrippa, et le second s'était écrié dans un festin qu'il n'avait manqué ni de courage ni de bonne volonté pour tuer Auguste : il exila l'un et condamna l'autre à une amende; et, comme on reprochait devant les juges, à un certain Elius de Cordoue, entre autres griefs, qu'il avait coutume de témoigner la mauvaise opinion qu'il avait de César, il se tourna vers l'accusateur avec un air d'émotion, et lui dit : « Je voudrais bien que vous me prouvassiez ce que vous dites d'Elius, je lui ferais voir que je sais me défendre, et j'en dirais plus contre lui qu'il n'en a dit contre moi. » Et depuis il ne parut plus y penser. Tibère se plaignait souvent dans ses lettres, et

avec amertume, des discours que l'on tenait contre César; il lui écrivit: « Écoutez moins, mon cher Tibère, la vivacité de votre âge, et ne vous fâchez pas si l'on dit du mal de moi; c'est assez qu'on ne puisse pas m'en faire.»

LII. Il ne souffrit pas qu'on lui élevât des temples dans aucune province, à moins qu'ils ne fussent consacrés à la fortune de Rome autant qu'à la sienne; cependant il n'ignorait pas que plusieurs proconsuls avaient eu des temples. Il ne voulut jamais en avoir à Rome; il fit même fondre des statues d'argent qu'on lui avait érigées autrefois, et, du prix qui en revint, il fit faire de vases d'or pour le temple d'Appollon Palatin. Le peuple lui offrit la dictature avec empressement; il la refusa, en mettant un genou en terre et découvrant sa poitrine.

LIII. Il rejeta toujours le nom de *seigneur*, comme une injure et un opprobe. Un jour qu'il était au théâtre, un acteur ayant prononcé ce vers :

> O le maître clément, ô le maître équitable!

tout le peuple le lui appliqua et battit des mains avec transport. Il fit cesser ces acclamations indécentes par des gestes d'indignation. Le lendemain il réprimanda sévèrement le peuple dans un édit, et défendit qu'on l'appelât jamais du nom de *seigneur*. Il ne le permettait pas même à ses enfants, ni sérieusement, ni en badinant, et ne voulait pas qu'ils s'appelassent ainsi entre eux, même en signe d'amitié. Il prenait garde à n'entrer dans Rome ou dans les autres villes et à n'en sortir que le soir ou la nuit, de peur de déranger ceux qui avaient des devoirs à lui rendre.

Lorsqu'il était consul, il marchait ordinairement à pied; lorsqu'il ne l'était pas, il se faisait

porter dans une litière ouverte, et laissait approcher tout le monde, même le bas peuple. Il recevait avec la plus grande affabilité les demandes qu'on lui faisait. Il dit plaisamment à un homme qui lui présentait un mémoire en tremblant : « On dirait que tu offres une pièce d'argent à un éléphant. »

Il attendait à saluer les sénateurs, les jours d'assemblée, qu'ils fussent dans le sénat, et assis; il les saluait chacun par leur nom, sans que personne les lui nommât, et leur disait adieu de la même manière quand il sortait du sénat.

Il entretint avec beaucoup de citoyens un commerce assidu de devoirs de société; il assista toujours à leurs fêtes de famille, jusqu'à ce qu'il fût très avancé en âge et qu'il se fût trouvé incommodé de la foule un jour de fiançailles. Un sénateur, qui n'était pas de ses amis, nommé Terrinius Gallus, dégoûté de vivre. parce qu'il était privé de la vue, voulut se laisser mourir de faim; Auguste alla le voir, le consola et le réconcila avec la vie.

LIV. Un jour qu'il parlait dans le sénat, quelqu'un lui dit : « Je n'entends pas ce que vous dites;» et un autre : « Je vous contredirais, si c'était à moi à parler. » Dans d'autres occasions, comme il sortait du sénat avec un air de colère, fatigué des altercations qui s'y élevaient, on lui dit que « des sénateurs devaient avoir la liberté de parler des affaires publiques.» Antistius Labeo, usant du droit qu'il avait d'élire un sénateur dans le temps de la réforme du sénat, nomma Lépide, autrefois l'ennemi d'Auguste, et alors exilé. Auguste lui demanda s'il n'en connaissait pas de plus digne, il répondit : *Chacun a son avis;* et cette liberté hardie ne fit tort à aucun d'eux.

LV. Il ne craignit pas de lire des libelles injurieux répandus contre lui dans le sénat; il

les réfuta avec grand soin et n'informa point contre les auteurs; seulement il fut d'avis que désormais l'on recherchât ceux qui publieraient ou des vers ou des écrits diffamatoires sous des noms empruntés.

LVI. Lorsqu'on l'attaquait par des railleries amères ou odieuses, il se justifiait par un édit, et ne permettait pas même au sénat d'ôter, suivant les lois, à ceux qui l'avaient insulté, le droit de tester. Toutes les fois qu'il assistait aux comices, il parcourait les tribus avec les candidats qu'il protégeait, et demandait les suffrages dans la forme ordinaire; il donnait lui-même le sien à son rang, comme un simple citoyen. Lorsqu'il paraissait en jugement comme témoin, il se laissait interroger et réfuter avec une extrême patience. Il fit construire un marché beaucoup plus étroit qu'il ne l'aurait voulu, n'osant pas forcer les possesseurs des maisons voisines à s'en défaire. Jamais il ne demanda l'amitié du peuple pour ses enfants, sans ajouter, *s'ils la méritent.* Il fut très fâché qu'on se fût levé un jour qu'ils entrèrent au théâtre étant encore en robe prétexte (la robe de l'enfance), et qu'on leur eût applaudi; il s'en plaignit. Il voulut bien que ses amis fussent puissants dans la république, mais sans qu'ils blessassent l'égalité et l'obéissance aux lois. Nonius Asprenas, lié étroitement avec lui, fut accusé de poison par Cassius Severus; Auguste consulta le sénat sur ce qu'il devait faire en cette occasion : s'il l'accompagnait devant les juges, il craignait de paraître vouloir le dérober aux lois; s'il l'abandonnait, il aurait l'air de condamner son ami. Enfin, tout le sénat étant pour le premier parti, il s'assit pendant quelques heures sur le banc des juges, mais sans prononcer une parole, sans même donner la moindre marque d'approbation lorsqu'Asprenas parla.

Il ne manqua point à ses clients, pas même à un soldat autrefois enrôlé par lui, qui était cité en justice pour réparation de torts. Le seul accusé qu'il ait jamais soustrait aux lois, ce fut Castricius, qui lui avait découvert la conspiration de Muréna; et même il n'employa que la prière pour engager l'accusateur, en présence des juges, à se désister de sa poursuite.

LVII. Avec cette conduite, il est facile d'imaginer combien il se fit aimer. Je ne parlerai pas des décrets du sénat en sa faveur, qu'on peut attribuer à la crainte ou au respect; mais tous les chevaliers romains, volontairement et d'un concert unanime, célébraient pendant deux jours l'anniversaire de sa naissance. Tous les ordres de l'État jetaient tous les ans des pièces d'argent dans le *trou de Curtius*, en vertu d'un vœu pour la conservation de César. On lui faisait aussi un don au Capitole, aux calendes de janvier, même quand il était absent. Il achetait de cet argent les plus belles statues des dieux, et on les consacrait dans les carrefours, comme Apollon *le Cordonnier*, Jupiter le tragique, et d'autres. Quand sa maison du mont Palatin fut brûlée, les vétérans, les tribus, les décuries, une foule de particuliers se cotisèrent pour lui fournir de quoi la rebâtir. Il prit un denier d'argent de chacune des sommes qu'on lui offrit, pour ne pas paraître les refuser, et n'en voulut pas davantage. A son retour des provinces, on allait au-devant de lui en formant des vœux pour sa personne et chantant des vers à sa louange, et toutes les fois qu'il entrait dans la ville, on prenait garde à ne faire aucune exécution de justice.

LVIII. Le nom de *Père de la patrie* lui fut donné comme par une inspiration subite et unanime : d'abord de la part du peuple, qui lui envoya à cet effet des députés à Antium, et qui, malgré son refus, le lui donna de nouveau avec

l'allégresse et l'appareil d'un triomphe, lorsqu'il entrait au spectacle; ensuite dans le sénat, non par un décret ni par acclamation, mais par l'organe de Valerius Messala, qui, portant la parole pour tous, lui dit : « Pour le bonheur de la république et pour le tien, car nous ne croyons pas pouvoir séparer l'un de l'autre, pour celui de ta maison, le sénat, de concert avec le peuple romain, te salue Père de la patrie. » Auguste lui répondit, en pleurant, ces propres mots, que j'ai conservés ainsi que ceux de Messala : « Parvenu au comble de mes vœux, pères conscrits, que me reste-t-il à demander aux dieux, sinon qu'ils vous maintiennent dans de tels sentiments pour moi jusqu'à la fin de ma vie! »

LIX. Le peuple éleva à frais communs une statue, près de celle d'Esculape, à son médecin Antonius Musa, qui l'avait guéri d'une maladie dangereuse. Plusieurs pères de famille enjoignirent à leurs héritiers, dans leur testament, de les faire porter au Capitole après leur mort, et d'y offrir un sacrifice en leur nom, pour remercier le ciel de ce qu'ils avaient laissé Auguste vivant. Quelques villes d'Italie commencèrent l'année du jour où il y était venu. Dans la plupart des provinces, outre les temples et les autels qu'on lui érigeait, on établit en son honneur des jeux quinquennaux presque dans toutes les villes.

LX. Les rois, amis et alliés, bâtirent chacun dans leur royaume une ville qui portait son nom, et tous ensemble firent achever, à leurs dépens, le temple de Jupiter Olympien, commencé anciennement à Athènes, le dédièrent au Génie d'Auguste. Ils quittaient leurs États et venaient lui faire leur cour à Rome ou dans les provinces sans aucune des marques de la royauté, en habit romain, et assidus comme s'ils eussent été ses clients.

LXI. Après l'avoir peint tel qu'il était dans la

magistrature, à la tête des armées, dans le gouvernement de la république, dans la guerre et dans la paix, il est temps de parler de sa vie intérieure et privée, de ses mœurs et de son sort dans son domestique, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort. Il perdit sa mère pendant son premier consulat, et sa sœur Octavie dans la cinquante-quatrième année de son âge. Il leur avait toujours rendu les soins les plus tendres et leur rendit les plus grands honneurs après leur mort.

LXII. Il avait été fiancé, dans sa première jeunesse, à la fille de Servilius Isauricus; mais, après sa première réconciliation avec Antoine, il céda aux instances des deux partis, qui voulaient les voir unis l'un à l'autre par quelque lien, et épousa Claudia, belle-fille d'Antoine, et fille de Fulvie et de Clodius; elle était à peine nubile; et, s'étant brouillé quelque temps après avec Fulvie, il la renvoya encore vierge pour épouser Scribonia, veuve de deux hommes consulaires, et qui avait des enfants de l'un des deux. Il s'en dégoûta et la répudia à cause de ses mauvaises mœurs. Il épousa aussitôt Livie, qu'il ôta à Tibère Néron, toute grosse qu'elle était: il l'aima uniquement, et la considéra jusqu'à la fin de sa vie.

LXIII. Il eut de Scribonia une fille nommée Julie. Il n'eut point d'enfants de Livie, quoiqu'il le désirât beaucoup. Elle conçut une fois et accoucha avant terme. Julie fut d'abord promise à Marcellus, fils d'Octavie, qui ne faisait que sortir de l'enfance. Il mourut, et Auguste engagea sa sœur à lui céder son gendre Agrippa, alors marié à l'une des filles d'Octavie, et qui en avait des enfants. Agrippa étant mort aussi, il chercha longtemps un parti sortable pour sa fille dans les différents ordres de l'Etat, et même parmi les chevaliers; enfin il choisit son beau-fils Tibère, et l'obligea de répudier son épouse alors

enceinte et qui l'avait déjà fait père. Marc-Antoine a écrit que Julie fut d'abord destinée à son fils Antoine, ensuite à Cotison, roi des Gètes, dont Auguste voulait aussi épouser la fille.

LXIV. Il eut trois petits-fils d'Agrippa et de Julie : Caius, Lucius et Agrippa, et deux petites-filles : Julie et Agrippine. Julie épousa L. Paulus, fils du censeur ; Agrippine épousa Germanicus, petit-neveu d'Auguste. Il adopta Caius et Lucius, les acheta de leur père avec la formule accoutumée, les appela au gouvernement dès leur première jeunesse, les fit désigner consuls et présenter aux armées et dans les provinces. Il éleva sa fille et ses petites-filles dans la plus grande simplicité, jusqu'à leur faire apprendre à filer. Il leur défendait de rien faire ou de rien dire que devant des témoins, et de manière qu'on pût lui en rendre compte tous les jours. Il les éloignait tellement de tout commerce avec les hommes, que le jeune Lucius Tucinius, d'une figure et d'une réputation distinguées, étant venu saluer sa fille aux eaux de Baies, il lui écrivit qu'il avait choqué la bienséance.

Il montra lui-même à lire, à écrire et d'autres exercices à ses fils adoptifs, et s'appliqua surtout à leur faire imiter son caractère d'écriture. A table, il les faisait placer au-dessous de lui sur le même lit, et, en voyage, ils allaient devant lui en voiture ou à cheval.

LXV. La confiance et la joie que lui inspirait une famille nombreuse et bien réglée furent troublées amèrement : il se vit forcé d'éloigner les deux Julie, souillées de toutes sortes d'opprobres. Caius et Lucius lui furent enlevés dans l'espace de dix-huit mois, l'un en Lycie, l'autre à Marseille. Il adopta Agrippa, son troisième petits-fils, et Tibère, son beau-fils ; mais peu de temps après il destitua Agrippa, à cause de la bassesse et de la férocité de son caractère, et le

confina à Surrento. Il fut plus sensible au déshonneur des siens qu'à leur mort ; il ne parut point abattu par celle de Caius et Lucius. Il instruisit le sénat des motifs de sa conduite envers sa fille par un mémoire qu'il donna à lire au questeur en son absence. Il en eut tant de honte, qu'il fut longtemps sans voir personne ; il délibéra même s'il ne ferait pas mourir sa fille. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une affranchie, nommée Phébé, complice des débauches de Julie, s'étant pendue elle-même, il dit qu'il aurait mieux aimé être son père que celui de Julie. Il interdit à celle-ci l'usage du vin dans son exil et toutes les douceurs d'une vie délicate. Il défendit qu'aucun homme, ou libre ou esclave, l'approchât sans qu'il en fût instruit, et sans qu'il connût par lui-même son âge, sa taille, sa couleur, et jusqu'aux marques qu'il pouvait avoir sur le corps. Il la transporta, cinq ans après, de l'île où elle était, dans le continent, et la fit traiter avec plus de douceur; mais il ne voulut jamais consentir à la rappeler, et, comme le peuple romain lui demandait souvent son retour et avec instance, il lui souhaita des filles et des femmes semblables à Julie. A l'égard de l'autre Julie, sa petite-fille, elle mit au monde un enfant quelque temps après son éloignement. Auguste refusa de le reconnaître, et défendit qu'on le nourrît. Il enferma dans une île Agrippa, qui, loin de s'adoucir, devenait de jour en jour plus intraitable, et le fit garder par des soldats; il fit même rendre un sénatus-consulte qui le confinait à perpétuité dans le séjour où il était, et toutes les fois qu'on lui parlait de lui ou de ses filles, il s'écriait, en citant un vers d'Homère :

Heureux qui vit et meurt sans femme et sans enfants !

Il n'appelait jamais les siens autrement que ses chancres et ses plaies.

LXVI. Son amitié ne se gagnait pas aisément, mais elle était durable. Il savait apprécier le mérite et les services, et pardonner les petits défauts et les fautes légères. On ne peut citer que deux hommes qui aient été malheureux après avoir été aimés de lui : Salvidienus Rufus, qu'il avait élevé au consulat, et Cornélius Gallus, qu'il avait fait gouverneur d'Egypte, tous deux de la plus basse extraction. Il défendit au premier l'entrée de sa maison et même des provinces où il commandait, en punition de son ingratitude et de sa méchanceté ; à l'égard du second, qui voulait exciter des troubles, il le renvoya devant le sénat ; et, lorsque les accusations intentées contre lui et les dispositions de ses juges l'eurent déterminé à se donner la mort, Auguste loua le zèle que l'on témoignait pour le venger ; mais il pleura, en disant qu'il était donc le seul qui ne fût pas le maître de borner ses ressentiments contre ses amis. Tous ceux qui le furent, hors les deux que je viens de citer, tinrent le premier rang dans leur ordre, pour les richesses et pour le pouvoir, jusqu'à la fin de leur vie, malgré quelques nuages qui s'élevèrent dans leur liaison. Agrippa, entre autres, manqua une fois de patience, et Mécène de discrétion ; l'un abandonna tout et se retira à Mitylène sur une apparence de froideur et parce qu'on lui préférait Marcellus ; l'autre trahit le secret d'Auguste, en apprenant à sa femme Térentia qu'on avait découvert la conspiration de Muréna.

Il exigeait aussi beaucoup de tendresse de la part de ses amis, et pendant leur vie et même après leur mort ; car, quoiqu'il fût fort peu avide d'héritages, et que même il n'en ait jamais accepté de personnes qui n'aient pas été liées avec lui, il était fort sensible aux dernières volontés

de ses amis, et ne dissimulait ni son chagrin, lorsqu'il était traité avec moins de libéralité et d'honneurs qu'il ne l'aurait cru, ni sa joie lorsqu'on lui témoignait de la reconnaissance et de la tendresse. A l'égard des legs qu'on lui laissait, ou des parts dans les successions, il avait coutume de les céder aux enfants des testateurs, ou, s'ils étaient mineurs, il les leur rendait le jour qu'ils prenaient la robe virile, ou qu'ils se mariaient, et y ajoutait un présent.

LXVII. Il sut être doux ou sévère à propos envers ses affranchis et ses esclaves. Il traita avec honneur et avec confiance plusieurs de ses affranchis, tels que Licinius Enceladus et d'autres. Il se contenta de mettre aux fers Cosmus, un de ses esclaves, qui avait très mal parlé de lui. Son trésorier Diomède, en se promenant avec lui, le laissa à la merci d'un sanglier qui venait à eux; il ne lui fit pas un crime de sa poltronnerie, parce qu'il ne crut pas qu'il y eût de mauvaise intention, et, quoiqu'il eût été très exposé, il fut le premier à en plaisanter. Il fit mourir Procillus, l'un de ses affranchis qu'il aimait le plus, convaincu d'avoir un commerce adultère avec des femmes d'une condition honnête. Il fit casser les jambes à Thallus, son secrétaire, qui avait reçu cinq cents deniers pour communiquer une lettre. Il fit jeter dans la rivière, avec une pierre au cou, le précepteur et les esclaves de Caius, son petit-fils, qui avaient profité du temps de sa maladie et de sa mort pour commettre des actes de tyrannie et d'avarice dans son gouvernement.

LXVIII. Dans sa jeunesse, sa réputation fut flétrie par plus d'un opprobre. Sextus Pompée le traita d'efféminé. Antoine lui reprocha d'avoir acheté l'adoption de Jules César au prix de son infamie. Lucius, le frère d'Antoine, prétendit qu'après avoir donné la fleur de sa jeunesse à César, il s'était encore prostitué en Espagne à

Aulus Hirtius pour trois cent mille sesterces, et qu'il avait coutume de se brûler le poil des jambes avec de l'écorce de noix allumée, pour le faire revenir plus doux. Tout le peuple lui appliqua un jour, avec acclamation, un vers prononcé sur le théâtre en parlant d'un prêtre de Cybèle qui jouait du psaltérion. Ce vers, pris dans un sens équivoque, pouvait signifier :

Voyez ce débauché gouverner l'univers.

LXIX. Ses amis ne l'ont justifié sur ses amours adultères qu'en disant qu'ils étaient l'effet de la politique plutôt que de la passion, et qu'il se servait des femmes pour arracher les secrets des maris. Marc Antoine, non content de lui reprocher l'indécente précipitation de son mariage avec Livie, prétend que, dans un festin, il fit passer de la salle à manger dans une autre chambre la femme d'un homme consulaire, en la présence même du mari, et que, quand il la ramena, elle avait l'oreille rouge et la chevelure en désordre ; qu'il n'avait répudié Scribonia que parce qu'elle n'avait pu souffrir les hauteurs d'une concubine, et que ses amis lui cherchaient, pour de l'argent, des femmes mariées et des filles nubiles, qu'ils faisaient déshabiller devant eux et qu'ils examinaient, comme des esclaves vendus par Thoranius. Il lui écrit à lui-même, avant d'être absolument brouillé avec lui : « Pourquoi êtes-vous changé à mon égard ? Est-ce parce que j'aime une reine ? C'est ma femme, et non pas d'hier, mais depuis neuf ans. Et vous, n'aimez-vous que Livie ? Je parie qu'au moment où vous lirez cette lettre, vous n'êtes pas mal avec Tertulla, avec Terentilla, avec Rufilla, avec Salvia. Qu'importe en effet en quel lieu et avec qui ?... »

LXX. On parla aussi beaucoup d'un repas secret, qu'on appelait *le repas des douze divinités*,

dans lequel les convives étaient habillés en dieux et en déesses, et où lui-même représentait Apollon. Antoine, dans des lettres très violentes contre lui, nomme ceux qui étaient de ce festin, sur lequel un anonyme a fait ces vers si connus:

Lorsque parmi les cris, le scandale et l'outrage,
Profanant d'Apollon l'auguste et sainte image,
César et ses amis, par de coupables jeux,
Retraçaient les plaisirs et les crimes des dieux,
Tous ces dieux, protecteurs de Rome et d'Italie,
Détournèrent les yeux de cette scène impie,
Et le grand Jupiter descendit en courroux
Du trône où Romulus le plaça parmi nous.

La disette qui régnait alors dans la ville rendit encore cette débauche plus scandaleuse; on disait tout haut le lendemain, que *les dieux avaient mangé tout le blé*, et que César était effectivement Apollon, mais *Apollon Bourreau*, nom qu'avait ce dieu dans un quartier de la ville. On blâma aussi son goût pour les beaux meubles et pour les vases de Corinthe, et sa passion pour les jeux de hasard. On mit sur sa statue, dans le temps des proscriptions : *Mon père tenait la banque, et moi je tiens boutique de meubles de Corinthe*, parce qu'on croyait qu'il avait proscrit plusieurs citoyens pour avoir leur vaisselle. Pendant la guerre de Sicile, on fit contre lui ce vers :

S'il est battu sur mer, au moins il gagne aux dés.

LXXI. Il se justifia assez du reproche de prostitution par le respect qu'il parut avoir pour lui-même, et dès ce temps et dans la suite. Il parut aussi moins curieux qu'on ne le disait de morceaux rares et précieux, lorsque, après la prise d'Alexandrie, il ne se réserva, de tous les meubles du palais, qu'un vase de myrrhe et fondit

tous les vases d'or d'usage journalier. A l'égard des femmes, il les aima beaucoup, surtout les vierges, et Livie elle-même contribuait à lui en chercher. Il se plaisait aux jeux de hasard, et l'avouait : c'était un délassement qu'il affectionnait, surtout dans sa vieillesse, jour de fête ou non, et dans tous les autres temps de l'année, comme dans les Saturnales. C'est ce qu'on voit par une lettre de lui, originale : « J'ai soupé, mon cher Tibère, avec ceux que vous connaissez; nous avons eu de plus Vicinius et Silvius le père. Nous autres vieillards, nous avons joué aux dés hier et aujourd'hui, après le repas. As et six perdaient et payaient un denier ; la chance de Vénus faisait rafle. » Il écrit encore au même Tibère : « Nous avons passé agréablement les fêtes de Minerve : nous n'avons pas quitté la salle de jeu. Votre frère jetait les hauts cris, parce qu'il perdait beaucoup. Cependant la chance a tourné assez vite, et il a fini par perdre beaucoup moins qu'il n'aurait cru. J'en suis pour vingt mille sesterces, grâce à mes libéralités ordinaires; car si j'avais voulu me faire payer, ou ne rien donner à ceux qui perdaient, j'en aurais gagné plus de cinquante mille. Je ne m'en repens pas, parce que ma bonté me vaudra de la gloire. » Il écrit à sa fille : « Je vous ai envoyé cent cinquante deniers ; j'en ai donné autant à chacun de mes convives pour jouer entre eux aux dés, ou à pair ou non. »

LXXII. Il fut très modéré sur tout le reste, et à l'abri de tout reproche. Il logea d'abord auprès du *Marché romain*, au-dessus des *degrés annulaires*, dans une maison qui avait appartenu à l'orateur Calvus; ensuite il occupa la maison d'Hortensius, sur le mont Palatin. Elle n'était ni grande ni ornée; les galeries en étaient étroites et de pierre commune; ni marbre, ni marqueterie dans les cabinets et les salles à manger. Il coucha dans la même chambre pendant

quarante ans, hiver et été, et passa toujours l'hiver à Rome, quoique, pendant cette saison, l'air de la ville fût contraire à sa santé. Quand il voulait travailler sans témoin et sans être interrompu, il se renfermait dans l'endroit le plus élevé de sa maison, qu'il appelait *Syracuse* et son *Musée*; ou bien il se retirait dans une campagne voisine, chez quelqu'un de ses affranchis. S'il tombait malade, il se faisait porter chez Mécène. Les retraites qu'il aimait le mieux étaient celles qui avoisinaient la mer, comme les îles de Campanie, ou bien les petites villes autour de Rome, comme Lanuvium, Préneste, Tivoli. Dans cette dernière, il rendit souvent la justice sous les portiques du temple d'Hercule. Il n'aimait point les maisons de campagne d'une trop grande dépense et de trop d'étendue. Il fit raser une maison que sa petite-fille Julie avait fait construire à grands frais. Dans la sienne, il était peu curieux de statues et de tableaux, mais de promenades, de bosquets et de curiosités naturelles, telles que ces os de bêtes d'une grandeur colossale, que l'on voit à Caprée, et que l'on croit être des os de géants, et des armes d'anciens héros.

LXXIII. On peut juger de son économie dans l'ameublement par des lits et des tables qui subsistent encore, et qui sont à peine dignes d'un particulier aisé. Il couchait sur un lit fort bas, et recouvert fort simplement. Il ne mit guère d'autres habits que ceux que lui faisaient sa femme, sa sœur et ses filles. Sa toge et son laticlave n'étaient ni larges ni étroits. Il se servait d'une chaussure un peu haute, pour paraître plus grand. Il était toujours habillé, même chez lui, de manière à paraître en public, en cas d'un événement imprévu.

LXXIV. Ses repas étaient réguliers, et les étrangers n'y étaient admis qu'avec choix. Valérius Messala assure qu'aucun affranchi ne

mangea jamais à sa table, excepté Ménas, affranchi de Pompée, qui avait obtenu la liberté pour avoir livré la flotte de son maître. Auguste lui-même rapporte qu'il fit manger une fois avec lui un de ses anciens gardes, chez qui il était à la campagne. Quelquefois, il se mettait à table plus tard que les autres et en sortait plus tôt, mais sans déranger personne. Ses repas étaient ordinairement de trois services, et jamais plus de six ; la liberté y régnait plus que la profusion. Il engageait la conversation avec ceux qui se taisaient ou qui parlaient bas, et faisait venir, pour amuser les convives, des joueurs d'instruments, des comédiens et même des batteleurs de rues, et, le plus souvent, des *déclamateurs*. Le mot grec dont se sert Suétone signifie proprement des *parleurs de vertu.*

LXXV. Il célébrait les jours de fête avec magnificence, et quelquefois seulement avec gaieté. Dans les Saturnales, et dans d'autres temps, il envoyait des présents en étoffes, en or, en argent, ou bien des pièces de monnaie de toute sorte de coins, des médailles antiques, royales et étrangères ; quelquefois il n'envoyait que des étoffes grossières, des éponges, des tenailles, des fourgons de boulanger, et autres choses semblables, dont la plaisanterie était très difficile à deviner. Il faisait tirer des lots d'une extrême inégalité ou mettait en vente des tableaux renversés, en sorte que ceux qui tiraient ou achetaient au hasard, se trouvaient ou très bien ou très mal traités, selon ce qu'ils avaient risqué, et la perte et le profit se partageaient entre les convives de chaque table.

LXXVI. Il mangeait peu (car je n'omettrai pas même ce point), et sa nourriture était extrêmement simple. Il aimait surtout le pain bis, les petits poissons, le fromage de lait de vache, et les figues nouvelles, de l'espèce qui vient deux fois l'année. Il n'attendait point l'heure

du repas et ne consultait que le besoin. Il dit dans une de ses lettres : « J'ai mangé du pain et des dattes dans ma voiture ; » et, dans un autre endroit : « En revenant du palais de la rue Sacrée à la maison, j'ai mangé dans ma litière une once de pain et quelques grains de raisin sec. » Il écrit à Tibère : « Il n'y a pas de juif qui jeûne plus rigoureusement le jour du sabbat que je n'ai jeûné aujourd'hui ; la nuit était commencée quand j'ai avalé deux bouchées dans le bain, avant qu'on me parfumât. » Il arrivait de là qu'il soupait quelquefois tout seul, avant ou après le repas de sa maison, où il ne touchait à rien.

LXXVII. Naturellement il aimait peu le vin. Au camp devant Modène, suivant le rapport de Cornélius Népos, il n'en buvait que trois coups à souper, et, dans ses plus grands excès, il n'en buvait que six, ou, s'il allait au delà, il vomissait. Il préférait le vin des Alpes à tous les autres ; mais il buvait rarement pendant la journée. Il prenait, pour se rafraîchir, du pain trempé dans de l'eau ou un morceau de concombre, ou une tige de laitue, ou un fruit acide et vineux.

LXXVIII. Après son déjeuner, il reposait un moment, habillé et chaussé comme il était, les pieds étendus et la main sur ses yeux. Après le souper, il veillait dans sa litière une partie de la nuit, et achevait entièrement, ou en grande partie, ce qui lui restait des occupations de la journée ; de là il passait dans son lit, où il ne dormait jamais plus de sept heures, encore s'éveillait-il souvent. S'il ne pouvait retrouver le sommeil, il se faisait lire ou réciter des contes, jusqu'à ce qu'il se rendormît, et restait au lit après le jour levé. Jamais il ne veilla pendant la nuit sans avoir quelqu'un auprès de lui. La veille du matin l'incommodait, et s'il fallait qu'il se trouvât de grand matin à un sacrifice

ou dans quelque autre endroit, pour avoir plus le temps à dormir, il couchait dans une chambre voisine du lieu où il avait affaire, et quelquefois encore le sommeil le prenait pendant qu'on le portait dans les rues, ou dès que sa litière s'arrêtait quelque temps.

LXXIX. Il était d'une très belle figure, que l'âge ne changea point, très éloigné pourtant de toute recherche et de toute parure. Plusieurs barbiers à la fois le rasaient à la hâte, tantôt légèrement, tantôt de très près, et, pendant ce temps, il écrivait ou lisait. Il avait le visage si tranquille et si serein, soit qu'il parlât, soit qu'il se tût, qu'un des principaux de la Gaule avoua aux siens qu'en passant les Alpes avec lui, il avait eu dessein de saisir le moment où Auguste lui parlerait familièrement et sans précaution pour le précipiter du haut des montagnes, et que la douceur de son visage l'avait désarmé. Il avait les yeux clairs et brillants, et voulait même qu'on leur crût une espèce de force divine. Quand il regardait, c'était le flatter que de baisser les yeux comme devant le soleil. Il eut l'œil gauche affaibli dans ses dernières années. Ses dents étaient petites, clairsemées et ternes, ses cheveux bouclés et un peu blonds, ses sourcils joints, ses oreilles ni grandes ni petites, son nez aquilin et pointu, sa peau entre le gris et le blanc, sa taille petite, quoique l'affranchi Marathus ait écrit qu'il avait cinq pieds quatre pouces ; mais ses membres étaient proportionnés de manière à cacher la petitesse de sa taille, qui ne paraissait telle qu'elle était qu'à côté d'une personne plus grande.

LXXX. Il avait le corps tacheté, des signes sur la poitrine et sur le ventre, disposés comme les sept étoiles de l'Ourse ; des durillons causés par des démangeaisons très vives qui l'obligeaient de se faire frotter les mains avec force ; ces

durillons étaient même devenus des espèces de dartres. Il avait la hanche, la cuisse et la jambe gauche un peu faibles; il boîtait même quelquefois, mais il se raffermissait en appliquant du sable chaud et un roseau fendu sur la partie affectée. De temps en temps aussi il se sentait le doigt voisin du pouce de la main droite tellement engourdi, qu'il l'enveloppait de corne pour pouvoir écrire. Il se plaignait aussi de la vessie, et n'était soulagé que lorsqu'il avait rendu de petits cailloux en urinant.

LXXXI. Il eut à essuyer quelques maladies graves, une surtout après la défaite des Cantabres. Des obstructions au foie le firent désespérer de sa vie; il suivit alors, par le conseil d'Antonius Musa, la méthode hasardeuse des contraires. Les remèdes chauds n'avaient rien fait, il eut recours aux remèdes froids et guérit. Il avait aussi des infirmités annuelles et réglées; il se portait toujours mal dans le mois où il était né; il avait le diaphragme gonflé au commencement du printemps, et des fluxions quand le vent du midi soufflait. Ainsi, toujours débile, il ne supportait aisément ni le froid ni le chaud.

LXXXII. Dans l'hiver, il portait quatre tuniques par-dessous une grosse toge; sa poitrine, ses cuisses et ses jambes étaient chaudement garnies. Dans l'été, il couchait dans une chambre ouverte, et souvent dans un péristyle rafraîchi par des jets d'eau et des éventails. Il ne pouvait souffrir le soleil, pas même celui d'hiver. Jamais il ne se promenait à l'air, même chez lui, sans avoir la tête couverte. Il voyageait en litière et à petites journées; il mettait deux jours pour aller à Préneste ou à Tivoli. Il préférait de voyager par mer, quand il le pouvait. Il soutenait cette santé fragile par beaucoup de soins, surtout en se baignant rarement; il aimait mieux se faire frotter d'huile et suer auprès du feu; ensuite il se lavait avec de l'eau tiède au soleil,

et, lorsqu'il avait besoin, pour ses nerfs, de l'eau de la mer ou des bains chauds d'Albe, il s'asseyait dans une cuve de bois, qu'il appelait, d'un nom espagnol, *dureta*, et se contentait de plonger dans l'eau ses mains et ses pieds alternativement.

LXXXIII. Il renonça aux exercices du cheval et des armes aussitôt après les guerres civiles, et se restreignit à jouer à la paume ou au ballon. Dans la suite, il ne fit plus que se promener en litière ou à pied, et il finissait sa promenade par courir et sauter pendant quelque temps avec un vêtement léger. Il se divertissait aussi à pêcher au filet et à jouer aux dès et aux noyaux avec de petits enfants, agréables par leur figure et par leur babil, qu'il faisait chercher de tous côtés, surtout des Maures et des Syriens; à l'égard des nains et des enfants contrefaits, il les détestait comme des avortons de la nature et des objets de mauvais présage.

LXXXIV. Il étudia, dès son enfance, l'éloquence et les arts libéraux avec autant de plaisir que d'application. Dans le temps du siége de Modène et dans le chaos des affaires politiques, il lisait et composait tous les jours et s'exerçait au talent de la parole. Dans la suite, il ne prononça jamais de harangue dans le sénat, ou devant le peuple, ou devant ses soldats, qu'il ne l'eût méditée et travaillée, quoiqu'il ne manquât point d'aptitude à parler sur-le-champ. Pour ne pas s'exposer à manquer de mémoire, et pour ne pas perdre son temps à apprendre, il lisait au lieu de réciter, et lorsqu'il avait à entretenir quelqu'un de choses graves, même sa femme, il mettait sur le papier ce qu'il avait à dire, afin de n'en dire ni plus ni moins. Il avait une prononciation douce et qui lui était propre; il l'étudiait assidûment avec un maître d'euphonie. Mais quelquefois des maux de gorge l'obligèrent de se servir d'un héraut pour parler au peuple.

LXXXV. Il composa différents ouvrages en prose, entre autres la *Réponse à Brutus concernant Caton*; il les lisait à quelques amis qui lui tenaient lieu d'auditoire; mais lorsqu'il fut vieux, il prit Tibère pour son lecteur. Il écrivit aussi des *Exhortations philosophiques*, et treize livres de sa vie jusqu'à la guerre des Cantabres; il n'alla pas au delà. Il essaya aussi de la poésie; on a de lui un petit ouvrage en vers hexamètres, qui a pour titre *la Sicile*, et un petit livre d'épigrammes qu'il faisait ordinairement dans le bain. Il avait commencé une tragédie d'Ajax avec beaucoup d'enthousiasme; mais n'étant pas content du style, il passa l'éponge dessus; et ses amis lui demandant où en était Ajax, il répondit : « *Ajax s'est tué avec une éponge.* »

LXXXVI. Il choisit un genre d'écriture élégant et doux, éloigné du faste des sentences et de la grossièreté, ou, pour parler comme lui, de la mauvaise odeur des termes surannés. Il s'appliquait surtout à rendre clairement sa pensée. Pour y parvenir et n'embarrasser jamais ni le lecteur ni l'auditeur, il n'épargnait ni les prépositions qui déterminent le sens des mots, ni les conjonctions qui lient les phrases. En les retranchant, le style a plus de grâce, mais moins de clarté.

Il méprisait également les écrivains qui recherchaient les faux brillants, et ceux qui affectaient un style antique; c'étaient deux travers également condamnables à ses yeux. Il raillait Mécène sur son goût pour les expressions extraordinaires. Partout il le poursuit et contrefait son style, qu'il appelle *calamistré*. Il n'épargne pas même Tibère, grand amateur de termes obscurs et vieillis. Il blâme Antoine de la manie qu'il a d'écrire des choses qu'il est plus aisé d'admirer que de comprendre, et, le plaisantant sur ce qu'il essaye tous les styles et

ne sait auquel s'arrêter, il lui écrit : « Vous voilà dans un grand embarras : vous ne savez lequel imiter d'Annius Cimber ou de Veranius Flaccus, ni si vous vous servirez des vieux mots que Salluste a empruntés *des Origines* de Caton, ou si vous ferez passer dans notre langue les pensées fausses et le babil des orateurs d'Asie. » Il dit à sa nièce Agrippine, en louant son esprit : « Gardez-vous surtout d'écrire ou de parler avec recherche. »

LXXXVII. On voit dans ses manuscrits originaux plusieurs expressions remarquables qui lui étaient familières en conversation. En parlant de mauvais débiteurs, il dit qu'ils payeront aux *calendes grecques*; pour faire entendre qu'il fallait être content du gouvernement, quel qu'il fût, il disait : *Prenons Caton tel qu'il est*; pour exprimer avec quelle vitesse on avait fait telle ou telle chose, il disait : *Qu'on n'y avait pas mis plus de temps qu'il n'en faut pour faire cuire des asperges*. Il appelle un fou *bateolus*. Pour dire un petit animal, *pullus*, il dit *pulleiacens*. Au lieu du mot *ceritus*, pour signifier insensé, il met *vacerrosus*. Il ne dit pas *je me porte mal*, mais *je me porte vaporeusement*. Nous nous servons du terme grec *lachanizare* pour dire *être faible*; il se sert du terme *betizare*. Il met *simas* pour *sumus*, nous sommes; et *domos* au génitif, pour *domus*, jamais autrement. Ce n'est pas faute, c'est habitude. J'ai aussi remarqué dans ses manuscrits qu'il ne sépare pas ses mots, et qu'au lieu de rejeter à l'autre ligne les lettres excédentes d'un mot, il les place au-dessous et autour du mot même.

LXXXVIII. Il ne suit pas très exactement l'orthographe des grammairiens, et paraît être de l'avis de ceux qui veulent qu'on écrive comme on parle. Quant aux syllabes qu'il intervertit ou qu'il passe, c'est une faute qui arrive à tout le monde. Je ne ferais pas cette remarque, si je

n'avais lu avec beaucoup de surprise ce qu'on rapporte de lui, qu'il déplaça un homme consulaire, comme ignorant et grossier, pour avoir écrit *ixi* pour *ipsi*. Quand il écrit en chiffres, il met *b* pour *a*, *c* pour *b*, et ainsi des autres, et deux *aa* pour un *z*.

LXXXIX. Il eut aussi du goût pour les lettres grecques, dans lesquelles il se distingua. Son maître était Apollodore de Pergame, qu'il amena, malgré son grand âge, d'Apollonie à Rome. Versé dans plusieurs genres d'érudition, il prit des leçons de philosophie de Spherus, du philosophe Areus et de ses fils Denis et Nicanor. Cependant il n'alla pas jusqu'à parler le grec facilement et ne se hasarda point à écrire en cette langue. Quand il le fallait absolument, il composait en latin et faisait traduire en grec. La poésie des Grecs ne lui était non plus tout à fait étrangère; il aimait leurs anciennes comédies et les faisait représenter. Ce qu'il recherchait le plus dans les auteurs des deux langues, c'était des préceptes utiles pour la vie publique et particulière; il les transcrivait mot pour mot et les envoyait à ceux qui le servaient, aux généraux, aux magistrats, aux gouverneurs, selon le besoin qu'ils en avaieut. Il lisait même dans le sénat des ouvrages entiers de ce genre, et les publiait dans ses édits, comme par exemple, les *Discours de Métellus sur la propagation*, ceux de Rutilius *sur la modération dans les bâtiments*, afin de faire voir que ses vues sur ces deux objets n'étaient pas nouvelles, et avaient occupé les anciens Romains. Il donna toute sorte d'encouragements aux génies de son siècle. Il écoutait patiemment et avec bienveillance la lecture des ouvrages, vers, histoires, discours, dialogues; mais il n'aimait pas qu'on en fît à sa louange, à moins qu'ils ne fussent bien travaillés et par les meilleurs maîtres, et il avertissait les préteurs de ne pas souffrir que son

nom fût prostitué dans le concours des poëtes.

XC. On lui attribue beaucoup de superstitions. Il avait une peur des éclairs et du tonnerre qui tenait de la faiblesse. Il faisait toujours porter avec lui la peau de veau marin, et aux approches d'un orage il se retirait dans les endroits les plus secrets et les mieux fermés. La foudre qui était tombée près de lui, comme nous l'avons dit, lui avait inspiré cette terreur religieuse.

XCI. Il avait la même frayeur des songes, soit des siens, soit de ceux d'autrui, s'ils le regardaient. Il avait résolu de ne pas sortir de sa tente le jour de la bataille de Philippe, parce qu'il se sentait incommodé; un songe d'un de ses amis le fit changer de résolution, et il s'en trouva bien, car son camp fut pris, les ennemis fondirent dans sa tente et percèrent sa litière, croyant qu'il y était. Dans le printemps, il voyait beaucoup de fantômes effrayants et vains; il avait moins de visions dans tout autre temps, et elles étaient moins chimériques. Comme il était fort assidu dans le temple de Jupiter Tonnant, il rêva que Jupiter Capitolin se plaignait qu'on écartât de lui ses adorateurs, et qu'il lui répondait que c'était la faute de Jupiter Tonnant, qui lui servait de portier. En conséquence, il mit des sonnettes aux combles du temple de ce dernier, comme on en met aux portes. C'est aussi d'après un rêve qu'il demandait l'aumône au peuple un certain jour de l'année, et recevait l'argent dans le creux de sa main.

XCII. Il y avait de certains présages qu'il regardait comme sûrs. Par exemple, s'il mettait au pied droit la chaussure du pied gauche, c'était signe de malheur; si, lorsqu'il partait pour un long voyage de terre ou de mer, il tombait de la rosée, c'était signe de bonheur et d'un retour prompt et heureux. Il était frappé surtout de certains phénomènes. Il mit dans le sanc-

tuaire de ses dieux pénates et fit cultiver avec grand soin un palmier né devant sa maison entre des jointures de pierres. Dans l'île de Caprée, il crut remarquer que les branches d'un vieux chêne, desséchées et courbées vers la terre, s'étaient relevées à son arrivée; il en eut tant de joie, qu'il engagea les Napolitains à lui céder l'île de Caprée pour celle d'Enarie. Il avait aussi des scrupules attachés à certains jours. Il ne se mettait jamais en route le lendemain des jours de foire, et ne commençait aucune affaire sérieuse le jour des nones, le tout pour éviter, disait-il à Tibère, la malignité du présage attaché à certains noms.

XCIII. Quant aux dévotions étrangères, il avait beaucoup de respect pour celles qui étaient anciennes et approuvées chez les Romains; il méprisait toutes les autres. Reçu au nombre des initiés d'Athènes, il eut occasion dans la suite de connaître des priviléges qu'avaient les prêtres de Cérès Eleusine, et d'en être juge à Rome. Comme il y avait des choses secrètes à expliquer, il fit retirer tous les assistants et demeura seul avec les parties. Mais en Egypte, il ne daigna pas se détourner un moment de son chemin pour visiter le temple d'Apis, et il loua son petit-fils Caius de ce qu'en passant près de Jérusalem il n'avait point sacrifié au Dieu des Juifs.

XCIV. Puisque nous sommes sur cet article, il ne sera pas hors de propos de rapporter ici les présages qui, avant et après sa naissance, parurent annoncer sa grandeur future et son bonheur constant. La foudre étant tombée anciennement sur les murailles de Vellétri, l'oracle avait dit qu'un citoyen de cette ville posséderait un jour l'empire. Dans cette confiance, les habitants, dès ce moment, firent aux Romains une guerre obstinée, qu'ils recommencèrent plusieurs fois, et qui pensa causer leur perte. On ne s'aperçut que longtemps après que cette

prédiction regardait Auguste. Julius Marathus rapporte que quelques mois avant qu'il vînt au monde, il arriva dans Rome un prodige dont tous les habitants furent témoins, et que les augures prononcèrent que la nature enfantait un roi pour les Romains ; que le sénat, effrayé, avait porté un décret pour exterminer tous les enfants qui naîtraient dans l'année, mais que les maris dont les femmes étaient enceintes, espérant chacun en particulier que l'oracle pouvait les regarder, avaient empêché que le décret ne passât et ne fût mis dans les archives. Je lis dans les *Entretiens d'Asclépiade Mendès, sur les choses divines*, que la mère d'Auguste, Atia, étant venue la nuit à un sacrifice solennel en l'honneur d'Apollon, s'était endormie dans sa litière, au milieu du temple, ainsi que les autres femmes; qu'un serpent était entré dans sa litière et en était sorti un moment après ; qu'à son réveil, elle s'était lavée, comme si son mari l'eût approchée, et que, dès ce moment, elle avait eu sur le corps l'empreinte d'un serpent que jamais elle ne put ôter, en sorte qu'elle ne parut plus aux bains publics ; qu'Auguste naquit dix mois après, et passa pour fils d'Apollon. Cette même Atia, avant de le mettre au monde, rêva que ses entrailles étaient portées aux nues et remplissaient le ciel et la terre. Octavius rêva aussi que le soleil sortait des flancs de sa femme. Le jour qu'Auguste naquit, on délibérait dans le sénat sur la conjuration de Catilina. Octavius, qui assistait aux couches de sa femme, vint plus tard que les autres et en dit la raison. C'est une chose reconnue, que Nigidius, s'étant fait rendre compte de l'heure où était né l'enfant, assura que le maître du monde venait de naître. Octavius, menant son armée dans la partie la plus reculée de la Thrace, consulta Bacchus dans un bois sacré, avec toutes les cérémonies des barbares,

sur les destins de son fils: les prêtres affirmèrent qu'après les libations de vins faites par Octavius, la flamme s'éleva de l'autel jusqu'au faîte du temple, et du faîte jusqu'au ciel, et que la même chose n'était arrivée qu'au sacrifice d'Alexandre le Grand, dans le même lieu. La nuit suivante, il crut voir son fils d'une grandeur plus qu'humaine, la foudre et le sceptre dans ses mains, revêtu des dépouilles de Jupiter, couronné de rayons, porté sur un char orné de lauriers et attelé de douze chevaux d'une blancheur éclatante. On trouve dans les mémoires de Caius Drusus, que sa nourrice l'ayant mis le soir dans son berceau au rez-de-chaussée, le lendemain on ne le trouva point, et qu'après l'avoir longtemps cherché, on le trouva au haut d'une tour, placé vers le soleil levant. Dès qu'il put parler, importuné du bruit que faisaient les grenouilles dans la maison de campagne de son grand-père, il leur ordonna de se taire, et l'on dit que, depuis ce temps, les grenouilles n'y coassent plus. A quatre milles de Rome, sur la route de Campanie, il mengeait dans un bois; un aigle lui arracha brusquement son pain, s'envola à perte de vue et revint tout doucement le lui rapporter. Q. Catulus, après avoir fait la dédicace du Capitole, eut deux rêves : dans le premier, il vit une troupe d'enfants jouer autour de l'autel de Jupiter, qui en prit un à part et lui mit dans le sein l'étendard de la république, qu'il portait à sa main; dans le second, il aperçut ce même enfant entre les bras de Jupiter, et, comme il voulait l'en faire retirer, le dieu s'y opposa, en disant qu'il élevait dans cet enfant le soutien de la république. Le jour suivant, Catulus rencontra Auguste, qu'il n'avait jamais vu, et fut frappé de sa ressemblance avec l'enfant dont il avait rêvé. Quelques-uns racontent autrement le premier songe de Catulus.

Selon eux, plusieurs enfants demandaient à Jupiter un tuteur; il leur montra un d'entre eux à qui ils devaient rapporter tous leurs souhaits; il lui toucha les lèvres de sa main et la porta à sa bouche. Cicéron, accompagnant Jules César au Capitole, contait à ses amis un songe qu'il avait eu la nuit précédente : il avait vu un enfant d'une figure distinguée, qu'on descendait du ciel avec une chaîne d'or et à qui Jupiter avait donné un fouet. Dans le moment, il aperçut Auguste, qu'il ne connaissait point non plus que presque tous ceux qui étaient là; César l'avait fait venir pour assister à un sacrifice. Cicéron s'écria que c'était là l'enfant qu'il avait vu pendant son sommeil. Lorsqu'il prit la robe virile, son laticlave, décousu tout d'un coup des deux côtés, tomba à ses pieds, et quelques personnes qui étaient là en conclurent que l'ordre qui portait le laticlave lui serait soumis. Jules César, traçant son camp auprès de Munda, trouva un palmier dans une forêt qu'il faisait abattre, et le conserva comme un signe de victoire. Le palmier poussa des rejetons en peu de jours, de manière non-seulement à ombrager sa tige, mais même à la cacher, et des colombes, qui ordinairement évitent cet arbre, dont le feuillage est dur, y firent leur nid. Cette espèce de phénomène fut, dit-on, un des motifs qui déterminèrent le plus Jules César à n'avoir point d'autre successeur que son petit-neveu, Octave. Dans sa retraite d'Apollonie, Auguste était monté avec Agrippa dans l'observatoire du mathématicien Théogène ; il entendit annoncer à Agrippa, qui, le premier, avait interrogé le devin, des prospérités si étonnantes et si merveilleuses, qu'il refusa quelque temps de dire le jour et les circonstances de sa naissance, craignant d'être trop au-dessous de lui ; enfin, il les articula en tremblant et après avoir hésité beaucoup. Théogène se précipita à ses

pieds et l'adora comme un dieu. Auguste eut depuis ce temps une telle confiance dans ses destinées, qu'il publia son horoscope et fit frapper une médaille d'argent qui portait l'empreinte du capricorne sous lequel il était né.

XCV. Après la mort de Jules César, comme il entrait à Rome en revenant d'Apollonie, tout d'un coup, dans un horizon serein, parut une espèce d'arc-en-ciel, et le tonnerre tomba sur un monument élevé à Julie, fille du dictateur. Comme il prenait les auspices pendant son premier consulat, douze vautours s'offrirent à lui, comme autrefois à Romulus, et les foies de toutes les victimes découvrirent jusqu'à la moindre fibre et se déplièrent sous ses yeux; ce qui, de l'aveu de tous les aruspices, n'annonçait rien que de grand et d'heureux.

XCVI. Il eut des pressentiments du succès de toutes ses guerres. Les troupes des triumvirs étant rassemblées auprès de Boulogne, un aigle déchira au-dessus de sa tente deux corbeaux qui l'attaquaient, et dispersa leurs débris à la vue de toute l'armée, qui prédit la discorde qui s'élèverait quelque jour entre les trois chefs et l'issue de leurs débats. A Philippes, un Thessalien lui annonça la victoire de la part de Jules César, qu'il dit lui avoir apparu dans un chemin détourné. Près de Pérouse, comme il n'avait pas sacrifié heureusement, et qu'il demandait de nouvelles victimes, les ennemis firent une attaque soudaine et enlevèrent tout l'appareil du sacrifice; les augures s'accordèrent à croire que les malheurs qui venaient d'être annoncés, retomberaient sur ceux qui avaient les victimes entre leurs mains, et l'événement justifia leur idée. La veille du combat naval où il fut vainqueur en Sicile, comme il se promenait sur le rivage, un poisson s'élança hors de l'eau et tomba à ses pieds. Sur le point de donner bataille à Actium, il rencontra un âne et un

ânier ; l'un s'appelait *Bonheur* et l'autre *Victoire*; il les fit sculpter en bronze dans un temple qu'il bâtit à l'endroit où il avait campé.

XCVII. Sa mort, dont je vais parler tout à l'heure, et son apothéose furent annoncées aussi par des pronostics évidents. Faisant la cérémonie du cens dans le Champ-de-Mars, avec un grand concours de peuple, un aigle vola longtemps autour de lui, et allant ensuite vers le frontispice d'un temple voisin où était gravé le nom d'Agrippa, il se percha sur la première lettre. Alors il fit prononcer par son collègue Tibère les vœux qu'on a coutume de faire pour le lustre prochain, quoiqu'il les eût préparés et écrits sur ses tablettes. « Je ne veux pas, dit-il, prononcer des vœux dont je ne verrai pas l'accomplissement. » Vers le même temps, la foudre tomba sur sa statue et enleva la première lettre de son nom : *C*. On lui prédit qu'il vivrait encore cent jours, nombre marqué par la lettre C, et qu'il serait mis au rang des dieux, parce que *ésar*, qui est le reste de son nom, signifie dieu en langue étrusque. En conséquence, prêt à accompagner jusqu'à Bénévent, Tibère, qui partait pour l'Illyrie, et retenu à tout moment par différentes causes qu'il fallait juger, il s'écria (ce qui fut encore tourné en présage) que, quelque affaire qui pût survenir, il ne resterait plus à Rome. Il se mit donc en route et alla jusqu'à Asture. Là, saisissant l'occasion d'un vent favorable, il s'embarqua de nuit, contre sa coutume.

XCVIII. Sa dernière maladie commença par une diarrhée. Il ne laissa pas de parcourir les côtes de la Campanie et les îles adjacentes. Il fut quatre jours retiré à Caprée, dans une entière oisiveté et dans la meilleure humeur. Passant près de la baie de Pouzzoles, des matelots et des pilotes d'un vaisseau d'Alexandrie qui était à la rade, vinrent au-devant de lui en robes blanches et couronnés de fleurs, faisant des libations, lui

souhaitant toutes sortes de prospérités, le comblant de louanges, et lui disant que c'était à lui qu'ils devaient leur salut, la liberté de la navigation et tous leurs biens. Il en fut enchanté, et distribua à tous ceux de sa suite quarante pièces d'or pour chacun d'eux, à condition qu'ils s'engageraient par serment à n'employer cet argent qu'en marchandises d'Alexandrie. Les jours suivants, il distribua, entre autres présents, des habits grecs et romains, faisant mettre aux Romains ceux des Grecs et aux Grecs ceux des Romains, et les faisant aussi échanger de même leur langage. Il s'amusa beaucoup à regarder une troupe de jeunes adolescents qui étaient à Caprée, reste d'une ancienne fondation, et qui faisait les exercices des Grecs; il leur donna un repas, permettant et même exigeant qu'ils jouassent entre eux et qu'ils s'arrachassent de force les fruits, les mets et autre chose qu'il leur envoyait. Enfin, il se livra à toutes sortes d'amusements. Il appelait l'île de Caprée *la ville de l'oisiveté*, à cause de la vie qu'y menaient ceux de sa suite. Etant à table, il apercut de loin le tombeau d'un certain Masgaba, qu'il avait aimé beaucoup, et qu'il nommait souvent, par plaisanterie, le fondateur de Caprée. Ce Masgaba était mort un an auparavant, et les habitants du pays venaient en foule autour de sa tombe avec des flambeaux. Auguste, en les voyant, fit sur-le-champ un vers grec, qu'il prononça à haute voix, et qui signifiait :

Je vois du *fondateur* le tombeau tout en feu.

Il demanda à son voisin Thrasylle, de la suite de Tibère, et qui ne savait pas ce qu'Auguste regardait, de quel poëte était ce vers. Thrasylle hésitait; Auguste lui dit cet autre vers :

Voyez-vous Masgaba de flambeaux entouré?

et lui fit la même question. Thrasylle répondit que, quel qu'en fût l'auteur, ils étaient fort bons. Auguste éclata de rire et fut très gai pendant le reste du repas.

De là il passa à Naples, toujours plus ou moins incommodé de douleurs d'entrailles. Il assista aux jeux quinquennaux, établis en son honneur, et conduisit Tibère jusqu'à Bénévent. Mais, au retour, se sentant plus mal, il s'arrêta à Nole, fit revenir Tibère, lui parla longtemps en secret, et depuis ne s'occupa plus d'aucune affaire.

XCIX. Le jour de sa mort, il demanda plusieurs fois s'il ne se passait rien d'extraordinaire à son sujet. Il se fit apporter un miroir et fit peigner ses cheveux, pour avoir l'air moins défait. Ses amis entrèrent : « Eh bien! leur dit-il, trouvez-vous que j'aie assez bien joué cette farce de la vie? » et il ajouta en grec : « Si vous êtes contents, battez donc des mains et applaudissez. » Ensuite il fit retirer tout le monde, demanda des nouvelles de la fille de Drusus, qui était malade à Rome, et expira tout à coup entre les bras de Livie, en lui disant : « Adieu, Livie; vivez et souvenez-vous de notre union. » Ce furent ses derniers mots. Sa mort fut douce, et telle qu'il l'avait désirée; car, lorsqu'il entendait dire que quelqu'un était mort sans douleur, il souhaitait, en se servant d'une expression grecque, que lui et les siens mourussent aussi heureusement. Il n'eut en mourant qu'un instant de délire : il s'écria avec effroi que quarante jeunes gens l'emportaient. Ces mots furent encors pris pour une prophétie, parce que quarante soldats de sa garde portèrent son corps.

C. Il mourut dans la même chambre où était mort son père Octavius, sous le consulat de Sextus Pompée et de Sextus Apuléius, le 19 août, à trois heures après midi, âgé de

soixante-seize ans moins un mois et cinq jours. Son corps fut porté de Nole à Bovilles par les magistrats municipaux des villes et des colonies pendant la nuit, à cause de la chaleur de la saison; pendant le jour, on le déposait dans les édifices publics ou dans les temples les plus beaux. A Bovilles, l'ordre des chevaliers vint le prendre, le porta à Rome et le plaça dans le vestibule de sa maison. Le sénat s'empressa d'honorer sa mémoire et ses funérailles avec un zèle excessif. On voulait faire passer le convoi par la porte triomphale, précédé de la statue de la Victoire qui est dans le sénat, et suivi de la jeune noblesse des deux sexes, chantant des hymnes funèbres. D'autres étaient d'avis que, le jour des funérailles, on portât des anneaux de fer au lieu d'anneaux d'or, et que ses os fussent recueillis par les pontifes des colléges supérieurs. Quelques-uns voulaient donner son nom au neuvième mois de l'année plutôt qu'au huitième, parce qu'il était né dans l'un et mort dans l'autre. Plusieurs opinaient à ce que tout l'espace de temps qui s'était écoulé depuis sa naissance jusqu'à sa mort fût appelé le *siècle d'Auguste*, et inséré, sous ce titre, dans les fastes. On mit des bornes à tous ces honneurs. Tibère fit son oraison funèbre devant le temple de Jules César, et Drusus, fils de Tibère, en prononça une autre près de l'ancienne tribune aux harangues. Il fut porté sur les épaules des sénateurs jusqu'au Champ-de-Mars, où il fut mis sur le bûcher. Un homme qui avait été préteur assura qu'il l'avait vu enlever dans le ciel. Les principaux des chevaliers recueillirent ses restes, pieds nus, sans toge et sans ceinture, et les déposèrent dans un mausolée qu'il avait fait élever pendant son sixième consulat, entre les bords du Tibre et la voie Flaminienne. Il avait même planté un bois autour, dont il avait fait une promenade publique.

CI. On ouvrit son testament. Il était déposé entre les mains des Vestales, écrit en partie de sa main, en partie de celle de deux affranchis, Polybe et Hilarion, partagé en deux cahiers, et accompagné de trois autres volumes, scellés du même cachet. Il était daté du 3 avril, un an et quatre mois avant sa mort, du consulat de Silius et de Plancus. Tout fut récité dans le sénat. Il instituait ses héritiers Tibère et Livie, l'un pour les deux tiers, l'autre pour un tiers, et leur ordonnait de porter son nom. Il appelait à leur place Drusus, fils de Tibère, pour un tiers, et Germanicus et ses trois fils pour le reste. Il leur substituait en troisième rang ses proches et ses amis. Il léguait au peuple romain quarante millions de sesterces, trois millions cinq cent mille sesterces aux tribus latines, mille par tête aux soldats de sa garde, cinq cents à ceux de la garde de la ville, trois cents aux soldats légionnaires; et cet argent devait être payé sur-le-champ: il était prêt dans le trésor. Il ajouta différents legs, dont quelques-uns n'excédaient pas vingt grands sesterces ; il donnait une année pour les payer, s'excusant sur la médiocrité de sa fortune. Il déclara ne laisser à ses héritiers que cent cinquante millions de sesterces; cependant, il avait hérité depuis vingt ans de plus de cinq milliards de sesterces; mais il les avait dépensés pour l'Etat, ainsi que ses deux patrimoines paternels et ses autres héritages de famille. Il défendait, par son testament, qu'on enterrât avec lui, dans le même sépulcre, sa fille ni sa petite-fille. De ces trois volumes qu'il y avait joints, l'un contenait des ordres pour ses funérailles; l'autre, un sommaire de sa vie, fait pour être gravé sur l'airain, au devant de son mausolée; le troisième contient un état des forces de l'empire, des troupes qui étaient alors sur pied, de l'argent qui était dans le trésor de l'Etat et dans celui de l'empereur, des

tributs et impôts qui étaient encore dus. Il y ajoutait les noms des esclaves et affranchis à qui on pouvait en demander compte.

TIBÈRE

I. La famille patricienne des Claudiens (car il y en a eu une plébéienne, qui ne lui était inférieure ni en puissance ni en dignité) est originaire de Régilles, ville des Sabins. Elle vint avec une suite nombreuse de clients s'établir dans Rome, nouvellement bâtie, sur les invitations de Titus Tatius, collègue de Romulus, ou, ce qui est plus certain, elle fut agrégée par le sénat au rang des patriciens, six ans après l'expulsion des rois, ayant alors pour chef Atta Clausus. La république lui donna des terres pour ses clients, situées au delà du Tréveron, et un lieu pour sa sépulture au pied du Capitole. Elle compte parmi ses titres vingt-huit consulats, cinq dictatures, sept censures, sept triomphes et deux ovations. Elle était distinguée par différents prénoms et surnoms; elle rejeta le prénom de Lucius, parce que deux de ses membres qui le portèrent furent convaincus, l'un de brigandage, l'autre de meurtre; et, entre autres surnoms, elle prit souvent celui de Néron, qui, en langue sabine, signifie vaillant.

II. Les Claudiens rendirent à Rome beaucoup de bons et de mauvais services. Voici les plus signalés dans les deux genres. Appius l'aveugle empêcha qu'on ne fît avec Pyrrhus une alliance désavantageuse. Claudius Caudex passa le premier la mer avec une flotte et chassa les Car-

thaginois de la Sicile. Claudius Néron défit Asdrubal, qui venait d'Espagne joindre Annibal, son frère, avec des troupes considérables. D'un autre côté, Claudius Appius Régillanus, nommé décemvir pour rédiger des lois, osa réclamer comme son esclave une jeune fille libre, et employer la violence pour satisfaire sa passion, ce qui causa une seconde rupture entre le sénat et le peuple. Claudius Drusus se fit ériger une statue avec un diadème sur la tête, auprès du marché d'Appius, et arma ses clients pour soulever l'Italie. Claudius Pulcher, qui commandait en Sicile, voyant que les poulets sacrés ne voulaient pas manger, les fit jeter à la mer, en bravant tous les scrupules religieux, et disant : *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne mangent pas.* Il donna ensuite une bataille navale et la perdit, et, ayant ordre de nommer un dictateur, il insulta encore au danger public au point de choisir pour cette dignité un de ses huissiers, nommé Glidia. Les femmes donnèrent aussi dans cette famille des exemples opposés. C'est une Claudia qui tira à soi, avec sa ceinture, le navire qui portait la statue de Cybèle, échoué dans les sables du Tibre, en priant les dieux à haute voix de lui donner la force de mouvoir ce navire comme un témoignage de sa chasteté. C'est aussi une Claudia qui fut accusée extraordinairement du crime de lèse-majesté, pour avoir souhaité tout haut, un jour que la foule empêchait son char d'avancer, que son frère Claudius pût revenir au monde et perdre encore une flotte, afin de diminuer le nombre des Romains. On sait assez d'ailleurs que tous les Claudiens, excepté le seul P. Clodius, qui, pour perdre Cicéron, se fit adopter par un plébéien plus jeune que lui, furent toujours les soutiens et les défenseurs de la puissance et de la dignité des patriciens, et déclarés contre le peuple avec tant de violence et d'obstination, que, même dans les accusations

capitales intentées contre eux, aucun ne prit l'habit de deuil, ni ne s'abaissa aux moindres prières, et quelques-uns, dans le feu des querelles, allèrent jusqu'à battre des tribuns du peuple. Une Claudia, qui était vestale, s'assit dans le même char à côté de son frère qui triomphait malgré le peuple, et le suivit jusqu'au Capitole, afin que les tribuns ne tentassent rien contre lui.

III. C'est de cette famille que descendait Tibère César par son père et par sa mère. Son origine paternelle remontait à Tibère Néron, et son origine maternelle à Appius Pulcher, tous deux fils d'Appius l'aveugle. Il tenait à la famille Livia par son aïeul, que l'adoption y fit entrer. Cette famille, quoique plébéienne, n'en était pas moins illustrée par huit consulats, deux censures, trois triomphes, et même par la dignité de dictateur et celle de commandant de la cavalerie. Elle a produit des hommes célèbres, surtout Salinator et les Drusus. Salinator, étant censeur, nota toutes les tribus romaines comme coupables de légèreté, pour l'avoir créé une seconde fois consul et censeur, après l'avoir condamné à une amende au sortir de son premier consulat. Drusus acquit ce surnom à lui et à ses descendants, en tuant dans un combat singulier Drausus, général ennemi. On dit aussi qu'étant propréteur, il rapporta des Gaules l'or donné aux Gaulois lorsqu'ils assiégeaient le Capitole, et que Camille n'avait pu reprendre. Son arrière-neveu, nommé le *Patron du sénat*, pour l'avoir défendu avec courage contre les Gracques, laissa un fils, qui, engagé dans de semblables querelles et formant différentes entreprises, finit par être assassiné.

IV. Le père de Tibère était questeur de Jules César, dans le temps de la guerre d'Alexandrie; il commandait sa flotte, et contribua beaucoup à la victoire. Pour récompense, il fut créé

grand-pontife à la place de Publius Scipion, et chargé de conduire dans les Gaules plusieurs colonies, entre autres celles que l'on nomme actuellement Narbonne et Arles. Cependant, après la mort de César, tous les sénateurs opinant à la laisser impunie, pour éviter de nouveaux troubles, il alla jusqu'à demander qu'on délibérât des récompenses dues aux meurtriers d'un tyran.

Il exerçait la préture lorsque la discorde s'éleva entre les triumvirs, ce qui fut cause qu'il garda plus longtemps que de coutume les marques de sa dignité, et suivit à Pérouse le consul Antoine, frère du triumvir, à qui il demeura attaché, même après la défection de tout son parti. Il se retira d'abord à Préneste, ensuite à Naples; et n'ayant pu réussir à soulever les esclaves, à qui il offrait la liberté, il s'enfuit en Sicile. Mais, indigné qu'on lui eût fait attendre une audience de Sextus, et qu'on lui eût défendu l'usage des faisceaux, il passa dans l'Achaïe, auprès de Marc-Antoine. Il revint bientôt avec lui à Rome, lorsqu'on eut publié une amnistie générale, et céda à Auguste sa femme Livie, alors grosse, et déjà mère de Tibère. Il mourut peu de temps après, laissant deux fils, Drusus et Tibère.

V. On a cru, sur d'assez légers fondements, que Tibère était né à Fondi, parce que son aïeule maternelle y était née, et qu'on y avait élevé, par arrêt du sénat, une statue à la Félicité. Les écrivains les plus authentiques s'accordent à dire qu'il naquit à Rome, sur le mont Palatin, le 16 de novembre, sous le second consulat d'Emilius Lépidus et de Munatius Plancus, après la guerre de Macédoine; c'est du moins ce qui est consigné dans les fastes et dans les actes publics. Cependant il y a des auteurs qui avancent sa naissance d'une année, et la placent sous le consulat d'Hirtius et de Pansa;

d'autres qui la reculent jusqu'au consulat de Servilius Isauricus et d'Antoine.

VI. Il fut exposé dans ses premières années à beaucoup de fatigues et de dangers. Entraîné partout dans la fuite de ses parents, comme ils allaient s'embarquer secrètement pour quitter Naples, où les ennemis arrivaient, il fut deux fois sur le point de les découvrir par ses cris, dans le moment où on l'arrachait successivement du sein de sa nourrice et des bras de sa mère, que, dans une circonstance aussi périlleuse, on voulait soulager d'un tel fardeau. Porté en Sicile et en Achaïe, et recommandé aux Lacédémoniens, qui étaient sous la protection de sa famille, comme il sortait de nuit de leur ville, il courut risque de la vie dans une forêt, qui s'embrasa si subitement autour de lui et des siens, que le feu prit aux habits et aux cheveux de Livie.

On montre encore à Baiès les présents que lui fit en Sicile Pompéia, sœur de Sextus Pompée : une tunique, une agrafe et des anneaux d'or. A son retour à Rome, le sénateur Gallius l'adopta par testament. Tibère recueillit son héritage, mais il n'en prit point le nom, parce que Gallius avait été du parti opposé à celui d'Auguste. A l'âge de neuf ans, il prononça, dans la tribune aux harangues, l'oraison funèbre de son père. Il était encore adolescent lorsqu'il suivit à cheval le triomphe d'Auguste, après la bataille d'Actium : il était à la gauche du char, et Marcellus, fils d'Octavie, à la droite. Il présida aussi aux jeux actiaques, et, dans les jeux troyens, il était à la tête de la première troupe.

VII. Lorsqu'il eut pris la robe virile, voici à peu près comme il passa sa jeunesse et tout le temps qui s'écoula jusqu'à son règne. Il donna deux fois des spectacles de gladiateurs, l'un en mémoire de son père, l'autre en l'honneur de son aïeul Drusus, dans des temps et dans des

lieux différents : le premier dans la place publique, le second dans le Cirque. Il y fit paraître des gladiateurs vétérans, qu'il paya cent mille sesterces par tête. Il donna aussi des jeux, quoique absent, toujours avec magnificence, aux dépens de sa mère et de son beau-père. Il épousa Agrippine, fille de Marcus Agrippa et nièce de Pomponius Atticus, chevalier romain, à qui Cicéron a adressé des lettres. Il en eut un fils, nommé Drusus, qu'il perdit, et fut obligé de la répudier, quoiqu'il l'aimât, et qu'elle fût enceinte pour la seconde fois. On lui fit épouser Julie, fille d'Auguste, ce qui lui causa d'autant plus de chagrin, qu'il était très attaché à Agrippine et qu'il n'estimait point Julie, qui lui avait fait des avances assez publiquement lorsqu'elle vivait avec son premier mari. Il regretta vivement Agrippine, et l'ayant rencontrée une fois, il la regarda avec des yeux si ardents et si passionnés, qu'on prit garde, dans la suite, qu'elle ne parût plus devant lui. Il vécut d'abord en assez bonne intelligence avec Julie ; mais bientôt il s'en éloigna au point de ne jamais partager son lit. Un fils qu'ils avaient eu, et qui était né à Aquilée, mourut en bas âge. Tibère perdit en Allemagne son frère Drusus, et suivit son convoi à pied, pendant toute la route, jusqu'à Rome.

VIII. Il défendit devant Auguste le roi Archélaüs, les Tralliens et les Thessaliens, tous dans différentes causes, et ce fut son apprentissage de devoirs civils. Il intercéda dans le sénat en faveur des habitants de Laodicée, de Thyatire et de Chio, qui avaient essuyé un tremblement de terre, et qui demandaient du secours. Il accusa de lèse-majesté et fit condamner Fannius Cépion, qui avait conspiré contre Auguste avec Varron Murena. Il était chargé, dans le même temps, de deux opérations différentes : de l'intendance des vivres, qui commençaient à man-

quer, et de la revue des lieux de force destinés à châtier les esclaves. Les maîtres de ces prisons s'étaient rendus odieux, et étaient accusés de retenir par violence, non-seulement les voyageurs qu'ils pouvaient surprendre, mais encore ceux qui s'y cachaient pour se dérober au service militaire.

IX. Il fit ses premières armes contre les Cantabres, dans le grade de tribun des soldats; il commanda ensuite en Orient, rendit à Tigrane son royaume d'Arménie, et lui mit le diadème sur la tête, étant assis sur son tribunal. Il reçut les aigles romaines que les Parthes avaient enlevées à Crassus. Il gouverna la Gaule nommée *Chevelue* environ un an; elle était alors troublée par les incursions des barbares et par les querelles des chefs.

Il soumit les Rhètes et les Vindéliciens, nations qui habitent les Alpes; plusieurs peuples d'Allemagne, de Hongrie et les Dalmates. Il transporta dans les Gaules quarante mille Allemands qui s'étaient rendus à composition, et leur donna des terres sur les bords du Rhin. Après ces exploits, il eut les honneurs de l'ovation, et entra dans la ville, porté sur un char, avec les ornements du grand triomphe, ce qui n'avait encore été accordé à personne. Il obtint de bonne heure toutes les magistratures, et exerça presque de suite la questure, la préture et le consulat. Il fut créé consul, pour la seconde fois, à peu d'intervalle de temps, et revêtu de la puissance tribunitienne pour cinq ans.

X. Au milieu de tant de prospérités, dans la force de l'âge, et avec une santé florissante, il prit tout d'un coup le parti de la retraite et de l'éloignement, soit pour se dérober à sa femme, qu'il n'osait ni accuser ni répudier, et que pourtant il ne pouvait plus souffrir, soit qu'il crût qu'en son absence le besoin qu'on pourrait avoir

de lui le ferait plus valoir qu'une assiduité fastidieuse. Quelques-uns croient que, voyant les enfants d'Auguste avancer en âge, il avait voulu paraître quitter de son plein gré le second rang qu'il avait longtemps occupé, à l'exemple d'Agrippa, qui, lorsque Marcellus eut été appelé à l'administration, s'était retiré à Mitylène, pour ne pas jouer le rôle d'un concurrent ou d'un censeur. Tibère avoua dans la suite qu'il avait eu les mêmes motifs; mais alors, prétextant la satiété des honneurs et le besoin de repos, il demanda la liberté de se retirer. Sa mère employa les plus vives instances pour le retenir; Auguste se plaignit dans le sénat d'être abandonné, Tibère fut inflexible, et, comme on s'obstinait à empêcher son départ, il fut quatre jours sans manger. Enfin on lui permit de partir. Il laissa à Rome sa femme et son fils, et prit la route d'Ostie. Il ne répondit pas une seule parole à ceux qui l'accompagnaient, et n'embrassa même que très peu d'entre eux en les quittant.

XI. D'Ostie, il allait côtoyant les bords de la Campanie, lorsqu'il apprit que la santé d'Auguste s'affaiblissait. Il s'arrêta quelques jours; mais, comme on eût fait courir le bruit qu'il n'attendait que des moments plus décisifs, il se pressa de s'embarquer par un très mauvais temps pour l'île de Rhodes, dont il aimait l'air pur, et dont il avait connu les agréments dans le séjour qu'il y avait fait en revenant de l'Arménie. Il y vécut, logé assez à l'étroit à la ville et à la campagne, comme un simple citoyen, sans licteur et sans huissier, se promenant de temps en temps dans le lieu des exercices publics, et ayant avec des Grecs un commerce journalier, presque sur le ton de l'égalité. Un matin, en parlant des arrangements de sa journée, il lui arriva de dire qu'il voulait visiter tous les malades de la ville; ce propos fut mal interprété par

ceux qui l'entendirent, et tous les malades furent portés, le même jour, par ordre des magistrats, dans une galerie publique, et disposés par genre de maladie. Frappé de ce spectacle imprévu, il ne sut d'abord ce qu'il devait faire; enfin il prit le parti de leur faire des excuses à tous, même à ceux du rang le plus bas. Il n'usa qu'une fois des droits de la puissance tribunitienne; ce fut dans les écoles qu'il fréquentait assidûment. Il s'éleva une querelle entre des sophistes, et l'un d'eux, croyant qu'il favorisait son adversaire, parce qu'il avait voulu apaiser la dispute, s'échappa contre lui en propos injurieux. Tibère retourna chez lui sans rien dire, reparut tout à coup avec des huissiers, fit citer à son tribunal, par un crieur public, celui qui l'avait injurié, et le fit traîner en prison.

Il apprit dans la suite que Julie, sa femme, venait d'être condamnée pour ses débauches, et qu'Auguste avait rompu leur mariage de sa propre autorité. Quelque joie qu'il eût de cette nouvelle, il crut devoir écrire à son beau-père en faveur de Julie, et le conjura de laisser à sa fille tous les dons qu'il lui avait faits, quelque indigne qu'elle en fût. Lorsque le temps de sa dignité tribunitienne fut expiré, il avoua enfin qu'il n'avait eu d'autre but, en s'éloignant, que d'éviter toute ombre de concurrence avec Caïus et Lucius; il ajouta que, délivré de ce scrupule depuis qu'il les voyait suffisamment affermis dans la seconde place, et capables de la remplir, il demandait qu'il lui fût permis de revoir tout ce qu'il avait laissé à Rome de personnes chères qu'alors il regrettait. Il fut refusé, et même on lui fit entendre qu'il ne devait plus songer en aucune façon à ceux qu'il avait paru si empressé de quitter.

XII. Il demeura donc à Rhodes malgré lui, et obtint à peine, par le crédit de sa mère, qu'Auguste, pour couvrir cet affront, lui donnât à

Rhodes la qualité de son lieutenant. Depuis ce moment, il vécut non-seulement en homme privé, mais en homme suspect et intimidé. Il se cachait dans des terres éloignées de la mer, se dérobant le plus qu'il pouvait aux visites que lui faisaient de tous côtés ceux qui allaient prendre possession de quelque commandement, et qui ne manquaient pas de s'arrêter à Rhodes. Il eut encore de plus grands sujets d'inquiétude. Il s'était transporté à Samos pour visiter Caius, chargé de commander en Orient; il s'aperçut que les insinuations de Lollius, compagnon et gouverneur du jenne prince, l'avaient aliéné contre lui. On le soupçonna aussi d'avoir tenu des discours équivoques à des centurions, ses créatures, qui venaient de leur semestre, et d'avoir paru vouloir les pressentir sur un changement de maître. Instruit de ces imputations par Auguste, il ne cessa de demander qu'on lui donnât un surveillant qui observerait ses paroles et ses actions.

XIII. Il renonça même à ses exercices ordinaires des armes et du cheval, quitta l'habit romain, et se réduisit à l'habit grec. Il resta près de deux ans dans cet état, tous les jours plus odieux et plus méprisé, au point que les habitants de Nîmes renversèrent ses statues, et que dans un repas où il était question de lui, un ami du jeune Caius proposa à ce prince d'aller à Rhodes et de lui rapporter la tête de l'exilé (c'est ainsi qu'on l'appelait). Se croyant donc vraiment en danger, il fut obligé de joindre ses prières à celles de sa mère pour obtenir son retour. Le hasard contribua à le lui faire accorder. Auguste avait déclaré qu'il s'en rapporterait absolument sur cet article à la volonté de son fils. Caius se trouva alors indisposé contre Lollius, et se laissa fléchir en faveur de Tibère. Il fut donc rappelé, mais à condition qu'il ne se mêlerait en rien du gouvernement.

XIV. Il revint à Rome après huit ans d'absence, avec de grandes espérances pour l'avenir, fondées sur des présages qui l'avaient frappé dès sa première jeunesse. Sa mère étant enceinte de lui, et voulant savoir si elle aurait un enfant mâle, déroba à une poule un de ses œufs, le couva de ses mains et de celles de ses femmes, jusqu'à ce qu'il en sortît un poulet avec la plus belle crête. Le mathématicien Scribonius avait annoncé de lui les plus grandes choses, assurant même qu'il régnerait quelque jour, mais sans avoir les marques de la royauté : l'espèce de puissance qu'exercèrent depuis les Césars était encore inconnue. Dans sa première expédition militaire, conduisant son armée par la Macédoine pour aller en Syrie, il passa près du champ de bataille de Philippes; les autels élevés en cet endroit aux légions victorieuses parurent tout à coup s'embraser. Allant en Illyrie, il consulta près de Padoue l'oracle de Gérion, qui lui dit de jeter des dés d'or dans la fontaine d'Apone. Il le fit, et amena rafle complète. On voit encore ajourd'hui les dés dans l'eau. Peu de jours avant qu'il fût rappelé, un aigle, d'une espèce qu'on n'avait point encore vue à Rhodes, se percha sur le faîte de sa maison. La veille du jour où il reçut la permission de retourner à Rome, comme il changeait d'habit, sa tunique parut tout en feu. C'est dans ce moment surtout qu'il prit une grande confiance dans les lumières de l'astrologue Thrasylle qu'il avait pris auprès de lui comme son maître de philosophie, et qui lui avait annoncé que le vaisseau qui arrivait lui apportait des nouvelles heureuses. Peu de temps auparavant, comme ses affaires ne tournaient pas bien, il avait eu dessein de le jeter dans la mer, en se promenant avec lui, pour le punir de s'être vanté d'une fausse science, et d'avoir, sous ce prétexte, arraché des secrets dangereux.

XV. De retour à Rome, il accompagna au barreau son fils Drusus, et présida à ses premiers exercices. Il quitta le quartier des Carènes et la maison de Pompée, pour se loger aux Esquilies, dans les jardins de Mécène. Il se livra entièrement au repos, ne faisant aucunes fonctions publiques, renfermé dans celles d'un homme privé. Caius et Lucius étant morts dans l'espace de deux ans, il fut adopté par Auguste en même temps qu'Agrippa, frère des princes défunts, et fut obligé lui-même d'adopter Germanicus son neveu. Depuis ce temps, il ne fit plus rien en qualité de père de famille : il se conduisit en tout comme un fils adoptif. Il ne fit aucune donation, aucun affranchissement; il ne reçut même d'héritage qu'à titre de pécule. Cependant on n'omettait rien de ce qui pouvait le rendre plus considérable, surtout depuis qu'Agrippa, renoncé par Auguste et éloigné de Rome, eut fait tomber sur lui seul l'espérance de succéder à l'empire.

XVI. La puissance tribunitienne lui fut rendue pour cinq ans; il fut chargé de pacifier l'Allemagne ; les députés des Parthes, après avoir eu audience d'Auguste à Rome, eurent ordre de se rendre près de Tibère dans son gouvernement. Il en sortit sur les nouvelles de la défection de l'Illyrie. Il termina en trois ans cette guerre, la plus difficile de toutes les guerres étrangères, depuis celles des Carthaginois, ayant avec lui quinze légions et un nombre pareil de troupes auxiliaires, mais entouré d'obstacles de toute espèce, et tourmenté par la disette des vivres. Il s'obstina à ne point revenir, quoiqu'on le rappelât souvent : il craignit que l'ennemi ne se prévalût de sa retraite, et ne marchât contre lui. Il fut bien récompensé de sa persévérance, puisqu'il soumit et ajouta à l'empire toute l'Illyrie, c'est-à-dire les pays situés entre l'Italie, les Noriques, la Thrace et

la Macédoine, et entre le Danube et le golfe Adriatique.

XVII. Sa gloire parut d'autant plus brillante, que dans ce même temps Varus perdait ses légions en Allemagne, et qu'on ne douta pas que les Germains vainqueurs ne se fussent joints aux Pannoniens, si l'Illyrie, dont ces peuples faisaient partie, n'avait pas été réduite. On lui décerna le triomphe et de grands honneurs. Quelques sénateurs opinèrent à lui donner le surnom de *Pannonique*; d'autres, d'*Invincible*; d'autres, de *Pieux*; mais Auguste s'y opposa, disant qu'il devait être content du nom qu'il aurait un jour. Tibère différa lui-même son triomphe, Rome entière étant alors dans le deuil de la défaite de Varus. Il entra néanmoins dans la ville avec la robe triomphale et la couronne de laurier; il monta sur un tribunal qu'on lui avait élevé dans le Champ-de-Mars, et s'assit à côté d'Auguste, entre les deux consuls, le sénat présent et debout. De là, après avoir salué le peuple, il alla visiter les temples.

XVIII. L'année suivante, il retourna en Germanie. Comme il n'attribuait la défaite de Varus qu'à sa négligence et à sa témérité, il ne fit rien sans l'avis d'un conseil, qu'il forma alors pour la première fois; jusque-là il n'avait jamais consulté que lui. Il redoubla aussi d'attention et de vigilance. Prêt à passer le Rhin, il régla les provisions et les bagages qu'on pouvait emporter, et se tint lui-même sur le rivage, pour examiner les chariots et empêcher qu'on y mît rien d'inutile ou de défendu. Lorsqu'il fut au delà du Rhin, il se fit une habitude de ne jamais manger que sur le gazon, et d'y coucher souvent; il donnait par écrit ses ordres pour le jour suivant, ainsi que les dispositions que requérait une occasion subite; il ajoutait que si l'on avait quelque difficulté, on s'adressât toujours à lui seul à toute heure, même de nuit.

XIX. Il maintint sévèrement la discipline, et rappela d'anciennes observances et des punitions inusitées; il nota d'infamie un lieutenant d'une légion qui avait permis à quelques soldats d'aller chasser sur l'autre bord du fleuve avec un de ses affranchis. Quoiqu'il livrât bataille rarement, d'après ce principe qu'il faut donner au hasard le moins qu'il est possible, cependant il combattait volontiers, lorsque dans ses veilles nocturnes sa lumière s'était éteinte d'elle-même, présage qui, selon lui, n'avait jamais trompé ni lui ni ses ancêtres. Il fut victorieux; mais peu s'en fallut qu'il ne fût assassiné par un Bructère, que son trouble fit remarquer dans la foule répandue autour de Tibère, et qui avoua dans les tourments le crime qu'il méditait.

XX. Revenu d'Allemagne, où il était resté deux ans, il célébra le triomphe qu'il avait différé; ses lieutenants le suivaient, décorés des habits triomphaux qu'il leur avait fait accorder. Avant que de monter au Capitole, il descendit de son char, et embrassa les genoux d'Auguste, qui présidait à la cérémonie. Il établit à Ravenne et combla de présents Baton, général pannonien, qui l'avait laissé échapper d'un défilé où il était enfermé avec ses légions. Il fit dresser mille tables pour un festin public, et donna aux citoyens trois cents sesterces par tête. Il dédia un temple à la Concorde, et un à Castor et Pollux, au nom de son frère et au sien, des dépouilles des ennemis.

XXI. Quelque temps après, les consuls arrêtèrent qu'il gouvernerait les provinces conjointement avec Auguste, et qu'il ferait le cens. Il s'acquitta de cette cérémonie, et partit pour l'Illyrie. Il fut rappelé sur-le-champ, et trouva Auguste dans une extrême défaillance, mais respirant encore, et fut enfermé seul avec lui pendant un jour entier. Je sais qu'on croit com-

munément qu'après cette conversation secrète, les esclaves qui étaient dans la chambre d'Auguste entendirent ces paroles, lorsque Tibère sortait : « Que je plains le peuple romain d'avoir affaire à cette mâchoire lourde ! » Je n'ignore pas non plus ce que quelques personnes ont rapporté, qu'Auguste blâmait ouvertement la dureté de ses mœurs, au point d'interrompre une conversation libre et gaie quand il paraissait ; que ce n'est que par égard pour Livie qu'il ne révoqua point son adoption, ou qu'il entra de l'amour-propre dans son choix, et qu'il n'avait voulu que se faire regretter. Mais on ne peut me persuader qu'un prince aussi prudent et aussi circonspect ait rien fait légèrement dans une affaire de cette importance ; je crois qu'après avoir mis dans la balance les bonnes et les mauvaises qualités de Tibère, il trouva que le bien l'emportait. Je le crois d'autant plus qu'il jura, dans une harangue publique, qu'il n'avait adopté Tibère que pour le bien de la république, et que je vois dans ses lettres qu'il le regarde comme un général consommé, comme l'unique appui de la république. En voici quelques exemples : « Adieu, mon très cher Tibère ; je vous souhaite toute sorte de bonheur ; souvenez-vous que vous êtes notre général à tous. Je jure par ma fortune que vous êtes le plus brave et le plus sage des généraux. Adieu. » — « Songez à vos quartiers d'été... Je suis persuadé, mon cher Tibère, que, dans une position aussi délicate, et avec des troupes aussi peu animées au travail, il n'est pas possible de se conduire plus prudemment que vous. Tous ceux qui sont près de vous vous appliquent ce vers d'Ennius parodié :

» Un seul homme, en veillant, a rétabli l'État.

» Lorsqu'il me survient quelque affaire sé-

rieuse ou quelque chagrin, je regrette mon cher Tibère, et je me rappelle ces deux vers de l'Iliade :

» Je pourrais, sur les pas de ce guide si sage,
» Même au travers des feux, me frayer un passage.

» Lorsque j'entends dire que l'excès du travail vous affaiblit, je frissonne de tout mon corps. Ménagez-vous, je vous en supplie; si vous tombiez malade, nous expirerions de douleur, votre mère et moi, et l'empire serait en danger. Ma santé n'est rien si la vôtre n'est pas bonne. Je prie les dieux qu'ils vous conservent, et qu'ils aient soin de vous en tout temps, s'ils aiment le peuple romain. »

XXII. Il ne rendit la mort d'Auguste publique qu'après s'être assuré de celle du jeune Agrippa. Ce fut un tribun militaire, préposé à la garde de ce prince, qui le tua, après lui avoir montré l'ordre qu'il en avait reçu. On ne sait si Auguste signa cet ordre en mourant pour prévenir les troubles, ou si Livie l'avait donné en son nom, de l'aveu ou à l'insu de Tibère. Quoi qu'il en soit, quand le tribun annonça à ce dernier qu'il avait fait ce qu'on lui avait commandé, il répondit qu'il n'avait donné aucun ordre, et que le sénat en jugerait; mais ce n'était que pour n'être pas chargé publiquement de l'odieux de ce meurtre, car il n'en fut jamais question.

XXIII. Il convoqua le sénat en vertu de sa dignité de tribun, et, ayant commencé à parler, tout d'un coup il s'arrêta comme étouffé de sanglots et succombant à sa douleur. Il aurait désiré, disait-il, perdre la vie avec la parole, et il donna son discours à lire à son fils Drusus. On apporta ensuite le testament d'Auguste. Parmi ceux qui l'avaient signé, on ne laissa approcher que les sénateurs; les autres reconnurent de

loin leur signature. Ce fut un affranchi qui le lut. Il commençait par ses mots : « Puisqu'un sort funeste m'a enlevé Caius et Lucius, je nomme Tibère César mon héritier pour les deux tiers de ma succession ; » ce qui contribua encore à faire penser qu'il n'avait jeté les yeux sur Tibère que par nécessité, et non par choix, puisqu'il s'expliquait de cette manière.

XXIV. Quoique Tibère n'eût pas balancé un moment à s'emparer du gouvernement et à en faire les fonctions, quoiqu'il en eût déjà autour de lui l'appareil et les forces, cependant il feignit longtemps de le refuser avec une impudence sans exemple, répondant aux instances de ses amis : *Vous ne savez pas quel monstre c'est que l'empire*, et tenant en suspens, par des réponses ambiguës et une incertitude artificieuse, tout le sénat qui se répandait en supplications et qui était prosterné à ses pieds, au point que quelques-uns perdirent patience, et que l'un d'eux s'écria dans la foule : *Qu'il l'accepte ou qu'il y renonce.* Un autre lui dit en face, que souvent on avait peine à faire ce qu'on avait promis, mais que pour lui il avait peine à promettre ce qu'il avait déjà fait. Enfin, il accepta l'empire comme malgré lui, en déplorant la misérable et onéreuse servitude dont on le chargeait, et faisant entendre qu'il s'en délivrerait quelque jour. Ses paroles expresses furent : « J'attends le moment où vous jugerez équitable d'accorder du repos à ma vieillesse. »

XXV. Il avait des raisons pour balancer : plusieurs dangers le menaçaient, et il disait souvent qu'il tenait le loup par les oreilles. Un esclave d'Agrippa, nommé Clément, avait rassemblé une troupe assez forte pour venger la mort de son maître, et L. Scribonius Libo, homme noble, avait des desseins secrets et méditait une révolution. Les troupes s'étaient soulevées en Illyrie et en Allemagne ; elles faisaient plu-

sieurs demandes extraordinaires; surtout, elles voulaient avoir la même paye que les soldats prétoriens. Quelques-uns refusaient de reconnaître un prince qu'ils n'avaient point élu, et pressaient Germanicus, leur commandant, de s'emparer du trône; mais il s'en défendit avec fermeté. C'est surtout de ce côté que Tibère avait des alarmes. Il offrit de ne prendre du gouvernement que la part que le sénat voudrait lui laisser, avouant qu'il ne se sentait pas la force de porter ce fardeau tout entier, et qu'il avait besoin de le partager avec un ou plusieurs collègues. Il feignit aussi d'être malade, afin que Germanicus attendît plus patiemment ou une succession prochaine, ou le partage de la souveraineté. Les séditions furent apaisées; Clément fut pris par trahison; à l'égard de Libo, Tibère ne voulant pas commencer son règne par des rigueurs, attendit un an pour le convaincre dans le sénat, et jusque-là se tint en garde contre lui. Un jour qu'ils sacrifiaient ensemble avec les pontifes, il lui fit donner un couteau de plomb, au lieu de la hache de fer dont on se servait oridnairement. Une autre fois, Libo lui ayant demandé un entretien particulier, il ne le lui accorda qu'en présence de son fils Drusus, et lui tint la main en se promenant jusqu'à la fin de la conversation, comme pour s'appuyer sur lui.

XXVI. Délivré de toute crainte, il se conduisit d'abord avec beaucoup de modération, et presque comme un particulier. Parmi beaucoup d'honneurs éclatants qu'on lui offrait, il n'accepta que les moindres, et en petit nombre. Le jour de sa naissance s'étant rencontré avec les jeux du Cirque, il ne souffrit pas qu'on y ajoutât rien pour lui, si ce n'est un char à deux chevaux. Il ne voulut ni temples, ni prêtres, ni même de statues et d'images, à moins qu'il n'en donnât une permission spéciale, et encore à condition

qu'elles ne seraient point placées parmi les statues des dieux, mais qu'elles seraient regardées comme un meuble et un ornement. Il s'opposa à ce qu'on jurât par ses actes, et à ce que le mois de septembre s'appelât *Tibère*, et celui d'octobre *Livius*. Il refusa le nom d'empereur et le surnom de Père de la patrie, et la couronne civique dont on voulait orner le vestibule de son palais. Il ne se servit du nom d'Auguste, qui lui appartenait par héritage, que dans ses lettres aux rois et aux souverains. Il ne fut que trois fois consul : la première, pendant peu de jours; la seconde, pendant trois mois; la troisième, absent de Rome, jusqu'aux ides de mai.

XXVII. Il fut si ennemi de la flatterie, qu'il ne souffrit jamais qu'aucun sénateur accompagnât sa litière ou pour lui faire sa cour, ou pour lui parler d'affaires. Un homme consulaire, qui lui faisait une satisfaction, voulut embrasser ses genoux, Tibère se retira si précipitamment, qu'il tomba à la renverse. Si l'on parlait de lui d'une manière trop flatteuse ou dans la conversation ou dans un discours public, il interrompait celui qui parlait et le forçait à changer ses expressions. Un citoyen l'appela son maître; il l'avertit de ne plus lui faire cet affront. Un autre appela ses occupations *sacrées*, il le reprit, et fit substituer *occupations laborieuses*. Un troisième disait qu'il s'était présenté au sénat par son ordre, il fit dire *par son conseil*.

XXVIII. Insensible aux bruits injurieux et aux libelles, il disait souvent que, dans une ville libre, la langue et l'esprit devaient être libres. Le sénat voulant connaître de ces sortes d'accusations : « Nous avons assez d'affaires importantes, leur dit-il, sans nous charger encore de ce soin; si vous entrez une fois dans ce détail, nous ne ferons plus autre chose, et, sous ce prétexte, chacun se servira de vous pour satisfaire sa haine. » On a retenu encore de lui ces

paroles dignes d'un citoyen : « Si quelqu'un dit du mal de moi, je tâcherai de lui répondre par mes actions ; s'il continue de me haïr, je le haïrai aussi. »

XXIX. Cette modération était d'autant plus remarquable, que lui-même était pour tout le monde d'une déférence qui allait jusqu'au respect. Ayant contredit Hatérius dans le sénat : « Pardonnez-moi, lui dit-il, si j'ai parlé librement contre votre avis en qualité de sénateur ; » et, s'adressant à tout le sénat, il ajouta : « Je l'ai dit souvent et je le dis encore, pères conscrits, il faut qu'un bon prince, qui règne pour le bonheur général, et qui tient de vous un pouvoir aussi grand et aussi peu limité, se regarde comme soumis au sénat, à tous les citoyens en général, et même à chacun en particulier ; je l'ai dit, et je ne m'en repens pas, puisque jusqu'ici j'ai trouvé dans vous des maîtres pleins d'équité et de bienveillance. »

XXX. Il conserva une apparence de liberté, en maintenant la majesté et les priviléges du sénat et des magistratures. Il n'y eut point d'affaire, petite ou grande, publique ou particulière, dont il ne rendît compte au sénat. Il le consultait sur les impôts, sur les monopoles, sur les édifices à construire ou à réparer, sur les levées de troupes et le congé des soldats, sur l'état des légions et des corps auxiliaires, sur la prolongation des commandements, sur la conduite des guerres étrangères, sur les réponses qu'il fallait faire aux rois et à la formule qu'il fallait y observer. Il obligea le commandant de la cavalerie d'une légion, accusé de rapine et de violence, de se justifier devant le sénat. Jamais il n'y entra que seul ; un jour qu'il y assista en litière, parce qu'il était malade, il fit retirer sa suite.

XXXI. Il ne se plaignait point lorsqu'on ne suivait pas ses avis. Un préteur désigné eut

permission de s'absenter, quoique Tibère eût dit que ceux qui étaient désignés magistrats devaient, pour l'honneur de leur charge, rester dans la ville. Il voulait qu'une somme d'argent, léguée aux habitants de Trébie, pour construire un théâtre, fût employée à faire un grand chemin; l'intention du testateur fut ratifiée malgré lui. Un jour que le sénat se partageait, il passa à l'avis du plus petit nombre, et personne ne le suivit. Tout se passait selon le cours ordinaire des lois, et l'autorité des consuls était telle, que des députés d'Afrique allèrent les trouver, pour se plaindre de ce que César, à qui on les avait adressés, traînait leur affaire en longueur. Lui-même se levait toujours devant les consuls, et se rangeait sur leur passage.

XXXII. Il réprimanda les proconsuls qui étaient à la tête des armées de ce qu'ils ne rendaient point compte au sénat et de ce qu'ils demandaient son aveu pour accorder des récompenses militaires, comme s'ils n'avaient pas tout pouvoir. Il loua un préteur qui, entrant en charge, avait, suivant la coutume ancienne, fait l'éloge de ses ancêtres. Il accompagna jusqu'au bûcher les funérailles de plusieurs citoyens illustres.

Il ne parut pas moins modéré à l'égard des particuliers et pour de moindres objets. Il avait fait venir à Rome les magistrats de Rhodes, qui lui avaient adressé des lettres sans signatures; il ne leur en fit aucun reproche et se contenta de les renvoyer avec ordre de signer leurs lettres. Diogène, le grammairien, qui donnait des leçons à Rhodes tous les samedis, lui avait refusé une leçon particulière et lui avait fait dire par un esclave de revenir dans sept jours; ce grammairien se présenta à la porte de son palais pour le saluer, il lui dit de revenir dans sept ans. Il écrivit aux commandants des provinces, qui lui conseillaient d'augmenter les tri-

buts, « qu'un bon pasteur tondait ses brebis, et ne les écorchait pas. »

XXXIII. Peu à peu, il en vint à faire le rôle d'empereur, tantôt bien, tantôt mal, mais, en général, de manière à bien servir l'Etat et à empêcher les abus. Il cassa plusieurs arrêtés du sénat. De temps en temps, il s'offrait pour conseil aux magistrats assis sur leur tribunal ; il prenait place ou à côté d'eux ou vis-à-vis d'eux, dans un lieu plus élevé, et, s'il apprenait qu'on voulût employer la faveur pour sauver un coupable, il paraissait tout d'un coup ou dans la place ou dans un des tribunaux, et avertissait les juges de leur serment, des lois et de la faute qu'ils avaient à punir. Il s'opposait de toutes ses forces à la corruption des mœurs publiques.

XXXIV. Il réforma la dépense des jeux et des spectacles en restreignant le salaire des acteurs et le nombre des gladiateurs. Il se plaignit amèrement que les vases de Corinthe fussent portés à un prix exorbitant et que trois surmulets eussent été vendus plus de trente mille sesterces. Il fut d'avis qu'on mît des bornes au luxe des meubles et que le sénat réglât tous les ans le prix des denrées. Les édiles eurent ordre de fermer les cabarets et les lieux de débauche avec tant de sévérité, qu'ils ne permettaient pas même les boutiques de pâtisserie. Tibère, pour donner l'exemple de l'économie, faisait servir chez lui, dans les repas les plus solennels, des viandes de la veille, disant que la moitié d'un sanglier était aussi bonne qu'un sanglier tout entier. Il abolit cette espèce de devoir qui consistait à embrasser tous les jours ses patrons et ses amis, et défendit de donner ou recevoir des étrennes après les calendes de janvier. Il avait coutume de rendre sur-le-champ le quadruple de celles qu'on lui donnait, mais, fatigué de se voir interrompre pendant un mois de suite par ceux qui n'avaient pas

pu le voir le premier jour de l'année, il ne rendit plus rien.

XXXV. Il rétablit l'ancienne coutume de faire juger par une assemblée de parents une femme adultère qui n'avait point d'accusateur public. Il releva de son serment un chevalier romain qui avait juré de ne jamais répudier sa femme et qui l'avait surprise dans un commerce criminel avec son gendre. Des femmes perdues, pour se mettre à l'abri des peines portées contre les matrones qui tomberaient en faute, prenaient le parti d'afficher publiquement un trafic infâme, et de jeunes libertins des deux ordres se faisaient noter d'ignominie par les juges, pour avoir le droit de paraître impunément sur le théâtre ou dans l'arène en qualité de citoyens dégradés. Tibère les exila tous, afin qu'ils ne pussent échapper aux lois. Il ôta le laticlave à un sénateur pour avoir été loger à la campagne vers les calendes de juillet, afin de louer ensuite une maison à la ville à meilleur marché, le jour du terme étant passé. Il ôta la questure à un autre pour avoir répudié, le lendemain de son mariage, une femme qu'il avait tirée au sort la veille.

XXXVI. Il défendit les cérémonies étrangères, les rits juifs et égyptiens; il obligea ceux qui les observaient à brûler les habits et les instruments de ces religions. Il distribua la jeunesse juive dans des provinces où l'air était malsain et l'y retint par une espèce de serment militaire; il exila de Rome le reste de cette nation et ses sectateurs, sous peine d'esclavage s'ils y reparaissaient. Il bannit aussi les astrologues; mais il leur permit de revenir, sur la promesse qu'ils lui firent de ne point exercer leur art.

XXXVII. Il eut soin surtout que la paix ne fût point troublée par des brigandages et des séditions; il disposa des corps de garde dans l'Italie en plus grand nombre qu'auparavant. Il éta-

blit un camp à Rome, où il rassembla les cohortes prétoriennes, dispersées auparavant dans la ville et aux environs. Il réprima sévèrement les tumultes populaires et s'appliqua à les prévenir. Il se commit un meurtre dans une querelle élevée au théâtre; il relégua loin de Rome les chefs de factions et les acteurs qui en étaient les objets, et ne voulut jamais les rappeler, quelques instances que le peuple pût lui faire. Les habitants de Pollence arrêtèrent le convoi d'un centurion jusqu'à ce qu'ils eussent extorqué des héritiers une somme d'argent pour un spectacle de gladiateurs; il tira sous différents prétextes une cohorte de Rome et une des États de Cottius dans les Gaules; elles entrèrent tout à coup dans la ville par toutes les portes, les armes hautes, au bruit des trompettes, et mirent dans les fers la plus grande partie des habitants et des magistrats, qui n'en sortirent jamais. Il abolit le droit d'asile partout. Les habitants de Cizique avaient exercé quelques violences contre des citoyens romains, il leur ôta la liberté qu'ils avaient méritée dans la guerre contre Mithridate. Il ne fit, pendant tout son règne, aucune expédition militaire; c'est par ses lieutenants qu'il repoussa les ennemis, mais toujours tard et comme malgré lui. Il employa les plaintes et les menaces plus souvent que la force, pour contenir les rois ennemis de l'empire. Il engagea plusieurs d'entre eux, par des caresses et des promesses, à venir à sa cour, et il les y retint; de ce nombre furent Maroboduus, roi germain; Rhescuporis, roi de Cappadoce. Il réduisit le royaume de ce dernier en province romaine.

XXXVIII. Pendant les deux premières années qui suivirent son avénement à l'empire, il ne mit pas le pied hors de Rome, et, dans la suite, il n'alla que dans les villes voisines, jamais plus loin qu'Antium, et ne s'absenta que rarement et pour peu de jours; cependant il annonça

souvent qu'il visiterait les provinces et les armées. Chaque année, il préparait son départ, faisait disposer sur la route des relais et des provisions, enfin il souffrit que l'on fît des vœux solennels pour son voyage et pour son retour, en sorte qu'on l'appelait, en plaisantant, *Callipide*, nom d'un histrion grec qui courait toujours sur le théâtre sans avancer jamais au delà d'une coudée, ce qui est passé en proverbe.

XXXIX. Après la mort de Germanicus et de Drusus, dont l'un périt en Syrie et l'autre mourut à Rome, Tibère se retira dans la Campanie, tout le monde étant persuadé qu'il ne reviendrait jamais à Rome, et qu'il n'avait pas longtemps à vivre; c'était le discours public qui se trouva vrai en partie; en effet, il ne rentra jamais dans Rome; mais peu de jours après, comme il soupait auprès de Terracine, dans une maison que sa situation faisait appeler la *Caverne*, de grosses pierres, venant à tomber en grand nombre, écrasèrent le comble et firent périr plusieurs des convives et des esclaves qui servaient. Tibère échappa contre toute espérance.

XL. Après avoir parcouru la Campanie et fait la dédicace du Capitole à Capoue et du temple d'Auguste à Nole, prétexte de son voyage, il se renferma dans Caprée. Il aimait cette île, parce qu'on n'y pouvait aborder que d'un côté; encore l'accès en était-il fort étroit, et partout ailleurs des rochers escarpés d'une hauteur effrayante et l'abîme des mers la rendaient inaccessible. Il fut bientôt rappelé par des prières du peuple, effrayé d'un désastre qui venait d'arriver à Fidènes, où la chute d'un amphithéâtre avait fait périr plus de vingt mille personnes dans un spectacle de gladiateurs. Il repassa dans le continent et se laissa voir d'autant plus volontiers, qu'en sortant de Rome. il

avait défendu par un édit que personne osât l'approcher, et qu'il avait écarté tout le monde sur la route.

XLI. Revenu dans son île, il abandonna tellement le soin de la république que, depuis ce temps, il ne remplaça aucun des chevaliers qui moururent, aucun tribun militaire, aucun commandant de province. Il laissa l'Espagne et la Syrie pendant plusieurs années sans proconsuls; il laissa l'Arménie en proie aux Parthes, la Mésie aux Daces et aux Sarmates, les Gaules aux Germains, sans s'embarrasser du déshonneur ni du danger de l'empire.

XLII. A la faveur de la solitude et loin des regards de la capitale, il se livra à la fois à tous les vices qu'il avait jusque-là mal dissimulés. Dès sa première jeunesse, il avait été connu dans les armées par sa grande passion pour le vin. Au lieu de *Tiberius* on l'appelait *Biberius*; au lieu de *Claudius*, *Caldius*; on disait de *Nero*, *Mero* (noms qui signifient *buveur* en mauvais latin). Etant empereur, il passa deux jours et deux nuits à boire avec Pomponius Flaccus et Lucius Pison, dans le temps même qu'il travaillait à la réformation des mœurs; et aussitôt après, il donna à l'un le gouvernement de la Syrie, à l'autre la charge de préfet de Rome, en les appelant, par un billet, ses plus affectionnés et ses amis de toutes les heures. Après avoir réprimandé dans le sénat Sestius Gallus, vieillard dissipateur et scandaleux, autrefois noté d'infamie par Auguste, il lui demanda à souper, à condition qu'il ne changerait rien à sa manière de vivre ordinaire, et que le repas serait servi par des filles nues. Parmi plusieurs candidats très distingués qui se présentaient pour la questure, il préféra le plus inconnu, parce qu'il avait vidé à table une cruche de vin qu'il lui avait versée lui-même. Il donna quatre cent mille sesterces à Asellius Sabinus, pour avoir fait un dia-

logue où le champignon, le bec-figue, l'huître et la grive se disputaient ensemble. Enfin il établit une nouvelle magistrature, qu'on pouvait appeler *l'intendance des voluptés*, et qu'il confia à Césonius Priscus, chevalier romain.

XLIII. Il avait, dans sa retraite de Caprée, des réduits destinés pour ses débauches les plus secrètes; c'est là que de jeunes filles et de jeunes garçons, imaginant des plaisirs monstrueux, formaient entre eux une triple chaîne et, ainsi entrelacés, se prostituaient devant lui pour ranimer, par ce spectacle, les désirs éteints d'un vieillard. Il avait plusieurs chambres meublées des peintures les plus lascives et des livres d'Eléphantis, afin qu'on trouvât de tous côtés des leçons et des modèles de jouissance. Les bois et les forêts n'étaient plus que des asiles consacrés à Vénus, où l'on voyait de tous côtés la jeunesse des deux sexes, dans le creux des rochers et dans des grottes, présentant des attitudes voluptueuses et habillée en nymphes et en sylvains. On appelait Tibère *Caprinée*, du nom de son île.

XLIV. Il poussa, dit-on, la turpitude encore plus loin, et même à un point qu'il est aussi difficile de croire que de rapporter. On prétend qu'il accoutumait de petits enfants un peu forts, mais encore à la mamelle, et qu'il appelait ses petits poissons, à jouer entre ses jambes lorsqu'il était dans le bain, à le mordre et à le téter, genre de plaisir analogue à son âge et à ses inclinations; s'il est vrai qu'un citoyen, lui ayant légué un tableau de Parrhasius, où Atalante était représentée avec Méléagre dans la même posture que les petits enfants avec Tibère, et le lui ayant légué sous cette condition que, si le tableau lui déplaisait, il pouvait accepter à la place un million de sesterces, il préféra le tableau et le plaça dans l'endroit sacré de sa maison. On dit aussi que, dans un sacrifice, épris tout à coup de la beauté de celui qui

lui présentait l'encens, il attendit à peine que la cérémonie fût achevée pour faire violence à ce jeune homme et à son frère, qui jouait de la flûte, et qu'ensuite il leur fit casser les jambes, parce qu'ils se reprochaient leur infamie.

XLV. Il se jouait aussi de la vie des femmes les plus illustres, comme on put le voir par la mort de Mallonia, qui s'était constamment refusée à ses désirs. Il la fit accuser par des délateurs, et ne cessa pendant l'accusation de lui demander si elle ne se repentait pas; mais, sans attendre son jugement, elle se retira chez elle et se tua, après l'avoir traité à haute voix de veillard impur et dégoûtant. Aussi, dans les *Atellanes*, on appliqua à Tibère, avec une acclamation universelle, la peinture obscène d'un vieux bouc léchant une chèvre.

XLVI. Il était attaché à l'argent. Il nourrissait ceux qui l'accompagnaient à la guerre ou dans ses voyages, mais il ne les payait jamais. Il ne fit qu'une seule libéralité en sa vie, encore ce fut aux dépens d'Auguste. Il partagea tous ceux de sa suite en trois classes, selon leur dignité : il distribua à la première six cents grands sesterces, à la seconde quatre cents, à la troisième deux cents. Il appelait cette dernière classe celle des Grecs, et les deux autres celles de ses amis.

XLVII. Son règne ne fut signalé par aucun grand monument; il laissa imparfaits, après un grand nombre d'années, les seuls qu'il eût entrepris, le temple d'Auguste et les réparations du théâtre de Pompée. Il ne donna aucun spectacle et assista rarement à ceux que d'autres donnaient; il craignait qu'on ne prît ce moment pour lui demander quelque chose, depuis qu'il avait été forcé, par les instances du peuple, d'affranchir le comédien Accius. Il soulagea la misère de quelques sénateurs; mais pour que cet exemple ne tirât pas à conséquence, il dé-

clara qu'il ne donnerait désormais de secours qu'à ceux que le sénat jugerait en mériter; en sorte que plusieurs se turent par honte ou par retenue, entre autres, Ortalus, neveu d'Hortensius l'orateur, qui, avec une fortune très médiocre, s'était marié pour plaire à Auguste, et se voyait père de quatre enfants.

XLVIII. Il ne fit de largesses publiques en qualité d'empereur que deux fois : l'une, lorsqu'il prêta au peuple cent millions de sesterces pour trois ans et sans intérêt, et l'autre, lorsqu'il dédommagea les possesseurs des maisons incendiées sur le mont Célius. De ces deux libéralités, la dernière fut accordée au malheur des temps, et l'autre fut comme arrachée par les cris du peuple. La disette d'argent était grande. Tibère avait ordonné par un sénatus-consulte que ceux qui s'étaient enrichis par l'usure plaçassent les deux tiers de leurs biens en fonds de terre, et que les débiteurs payassent les deux tiers de leurs dettes en argent comptant; l'exécution de cet arrêt devenait impossible sans son secours. Quant au service qu'il rendit aux habitants du mont Célius, il le fit sonner si haut, qu'il voulut que ce mont changeât de nom et s'appelât le *mont d'Auguste*. Après qu'il eut acquitté les legs qu'Auguste avait faits aux soldats, il ne leur donna jamais rien en son nom, excepté mille deniers qu'il fit distribuer par tête aux soldats prétoriens, pour ne s'être pas livrés à Séjan, et quelques gratifications aux légions de Syrie, parce qu'elles étaient les seules qui n'eussent pas placé le portrait de Séjan parmi leurs enseignes militaires. Il accorda très peu de congés aux vétérans; il aimait mieux qu'ils mourussent au service, afin d'hériter des récompenses qui leur étaient dues. Il ne fit non plus aucune libéralité aux provinces, si ce n'est à l'Asie Mineure, dont un tremblement de terre avait renversé plusieurs villes.

XLIX. De l'avarice il passa jusqu'à la rapine. Il est constant qu'il fit mourir de chagrin l'augure Cnéius Lentulus, homme fort riche, et qu'il l'obligea à le déclarer son seul héritier; qu'il ne condamna à la mort Lépida, femme de distinction, accusée, après vingt ans de divorce, d'avoir voulu empoisonner son mari Quirinus, que parce qu'il en voulait à l'héritage de ce Quirinus, personnage consulaire, riche et sans enfants; qu'il confisqua les biens de plusieurs princes des Gaules, des Espagnes, de Syrie et de Grèce, sur les plus légers prétextes et sur les moins probables, par exemple, parce qu'ils avaient une moitié de leur bien en argent comptant; que plusieurs particuliers et plusieurs villes furent dépouillés du droit d'exploiter les mines et d'autres privilèges; qu'enfin Vonone, roi des Parthes, chassé par les siens et réfugié avec ses trésors à Antioche sous la sauvegarde de l'empire, fut tué en trahison et ses richesses pillées.

L. Il fit connaître son aversion pour ses proches, d'abord à l'égard de son frère Drusus, dont il fit voir une lettre où il était question d'obliger Auguste à se démettre de l'empire; ensuite à l'égard de tous les autres. Il fut si éloigné d'adoucir en rien l'exil de sa femme Julie, qu'il lui fit défendre de sortir de sa maison et de voir qui que ce fût, quoique Auguste lui eût donné une ville entière pour prison; il lui ôta même l'argent que son père lui accordait tous les ans pour ses menus plaisirs, sous prétexte que cette clause ne se trouvait pas dans son testament. Sa mère Livie lui devint odieuse : il crut voir en elle une rivale de son pouvoir. Il se refusait à ses assiduités, et évitait d'être longtemps seul avec elle, de peur de paraître se conduire par ses conseils; il les suivit pourtant quelquefois, mais avec peine. Il souffrait impatiemment d'être appelé dans les actes du sénat *fils de Livie* ainsi que *fils d'Auguste*. Il ne voulut jamais per-

mettre qu'elle fût appelée *Mère de la patrie*, ni qu'elle reçût en public aucun honneur signalé. Il l'avertit même souvent de ne point se mêler des affaires importantes, qui n'étaient point faites, disait-il, pour son sexe, surtout depuis qu'il l'eut vue, dans un incendie, auprès du temple de Vesta, paraître au milieu du peuple et des soldats et presser les secours, comme elle avait coutume de faire du vivant de son mari.

LI. La discorde éclata bientôt entre eux. Livie priait Tibère de placer un affranchi dans l'ordre des chevaliers : il lui dit qu'il ne le lui accorderait qu'à condition qu'il mettrait sur ses registres que cette grâce lui avait été extorquée par sa mère. Livie, offensée, lui montra un billet d'Auguste, qu'elle avait caché longtemps, où il s'expliquait sur l'humeur dure et tyrannique de Tibère. Celui-ci fut indigné qu'on eût gardé si longtemps un pareil écrit et qu'on le lui eût représenté avec tant d'amertume; on croit que ce fut une des principales causes de leur brouillerie. Quoi qu'il en soit, pendant trois ans qu'il fut absent, il ne vit sa mère qu'une seule fois, et pendant quelques heures; depuis, il ne la visita point lorsqu'elle fut malade; et, après sa mort, il se fit attendre longtemps pour ses funérailles, en sorte que le cadavre était déjà corrompu et infect lorsqu'il fut mis sur le bûcher. Tibère défendit qu'on lui décernât les honneurs divins et prétendit que c'elles étaient les dernières volontés de sa mère. Il annula son testament et acheva en peu de temps la ruine de tous ses amis et de toutes ses créatures, même de ceux qu'elle avait chargés du soin de ses funérailles; un d'entre eux, qui était chevalier romain, fut condamné aux travaux des pompes.

LII. Il n'eut jamais le cœur d'un père, ni pour son propre fils Drusus, ni pour Germanicus, son fils adoptif. Il haïssait dans Drusus un

caractère faible et une vie molle; aussi ne fut-il nullement sensible à sa mort, et à peine ses funérailles furent-elles achevées, qu'il reprit le soin des affaires et défendit que les tribunaux fussent fermés plus longtemps. Comme des envoyés de Troie le complimentaient un peu tard sur la mort de Drusus, il leur répondit, en homme qui n'y pensait plus, qu'il leur faisait aussi ses compliments de condoléance sur la mort d'Hector, un de leurs meilleurs citoyens. Jaloux de Germanicus, il affectait de répéter que tout ce qu'il avait fait de glorieux était absolument inutile, et que ses victoires mêmes étaient nuisibles à l'empire. Il se plaignit dans le sénat que Germanicus n'eût pas demandé ses ordres pour passer à Alexandrie, où cependant il ne s'était transporté que pour remédier à une famine subite et cruelle. On va même jusqu'à croire que Tibère se servit de Cnéius Pison, son lieutenant en Syrie, pour le faire périr, et que Pison, accusé de cette mort, aurait montré des ordres de Tibère, si on ne les eût tiré de ses mains, ce qui n'empêcha pas qu'on ne criât souvent pendant la nuit, autour du palais de l'empereur : « Rendez-nous Germanicus. » Et ces soupçons furent d'autant plus autorisés, qu'il fut le plus cruel persécuteur de la veuve et des enfants de ce héros.

LIII. Agrippine lui ayant fait quelques plaintes un peu libres après la mort de son mari, il la prit par la main et lui cita un vers grec qui signifiait :

Ah ! si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours,

et depuis ce temps il ne lui parla plus. Un jour, qu'il lui offrit à table quelques fruits, elle refusa d'y goûter ; il cessa dès lors de l'inviter à manger, sous prétexte qu'elle le regardait comme capable de l'empoisonner. Toute cette scène était

arrangée d'avance; il était bien sûr, en lui présentant les fruits, qu'il serait refusé, puisqu'il l'avait fait avertir de se tenir sur ses gardes et qu'on en voulait à sa vie. Il l'accusa, quelque temps après, de vouloir se réfugier tantôt aux pieds de la statue d'Auguste, tantôt auprès des légions, et il la relégua dans l'île Pandataria. Comme elle lui en faisait des reproches mêlés d'injures, il la fit frapper par un centurion qui lui arracha un œil. Elle résolut de se laisser mourir de faim; mais il lui fit avaler de la nourriture par force; cependant elle en mourut. Il chargea sa mémoire des plus odieuses imputations, et fut d'avis de mettre le jour de sa naissance au rang des jours malheureux. Il prétendit même lui faire beaucoup de grâce de ne pas la faire entraîner aux Gémonies la corde au cou, et souffrit qu'on le remerciât de cette clémence par un décret, et qu'on offrît de l'or, à ce sujet, à Jupiter Capitolin.

LIV. Après la perte de ses enfants, il lui restait trois petits-fils, enfants de Germanicus: Néron, Drusus et Caius, et Tibère, fils de Drusus. Il recommanda au sénat les deux aînés de Germanicus, Néron et Drusus, et le jour où ils prirent la robe virile fut signalé par des largesses faites au peuple. Mais lorsqu'il eut entendu, au commencement de l'année, faire des vœux publics pour leur conservation, il dit au sénat que de pareils honneurs ne s'accordaient qu'à la maturité et aux services. C'en fut assez pour faire connaître ses dispositions à leur égard, et dès lors ils furent en butte aux accusations. Ils étaient entourés de piéges : on les excitait aux murmures, afin d'avoir à les punir. Tibère les accusa auprès du sénat par une lettre pleine de fiel, leur imputa différents crimes et les fit déclarer ennemis de la patrie. Tous deux moururent de faim, Néron dans l'île Pontia, et Drusus sur le mont Palatin. Le premier s'y ré-

solut, parce qu'un bourreau, qu'on lui envoya comme par ordre du sénat, lui fit voir les instruments de son supplice; quant à Drusus, on lui ôta les aliments avec tant de cruauté, qu'il essaya de manger son matelas. Les restes de ces deux jeunes princes furent dispersés de manière à pouvoir à peine être recueillis.

LV. Tibère s'était associé, outre ses anciens amis, vingt des principaux citoyens, comme pour lui servir de conseillers. Excepté deux ou trois, il les fit tous périr sous différents prétextes, entre autres Séjan, dont la ruine entraîna celle de beaucoup de citoyens. Il l'avait élevé au plus haut degré de puissance, non pas tant par amitié que pour perdre par ses artifices les enfants de Germanicus et assurer l'empire à son petit-fils Tibère, fils de Drusus.

LVI. Il ne fut pas plus doux envers les littérateurs grecs avec qui il vivait le plus familièrement. Il demanda un jour à Zénon, qui mettait de la recherche dans son langage, quel était ce dialecte si difficile dont il se servait; Zénon répondit que c'était le dialecte dorique; il était en usage à Rhodes. Tibère prit cette réponse pour une épigramme qui lui rappelait son séjour à Rhodes; il exila Zénon dans l'île de Cinare. Il avait coutume de proposer à table différentes questions qui étaient la suite de ses lectures journalières. Le grammairien Séleucus s'informait de ses esclaves quel livre il lisait chaque jour et se trouvait ainsi préparé aux questions qu'il pourrait faire; Tibère le sut, il l'éloigna de sa cour, et ensuite le fit mourir.

LVII. La férocité et la pesanteur de son esprit se firent connaître dès son enfance. Son maître de rhétorique, Théodore Gadarée, parut le juger de bonne heure, et le caractériser parfaitement, en disant de lui : *C'est de la boue détrempée dans du sang.* Il lui échappa des traits de cruauté, même dans les commencements de son

règne, ou il cherchait à gagner la faveur du peuple par des apparences de modération. Un bouffon dit tout haut à un citoyen mort, dont il voyait passer le convoi, d'annoncer à Auguste que les legs qu'il avait faits au peuple romain n'étaient pas encore acquittés; Tibère fit arrêter le bouffon, lui fit payer ce qui lui revenait pour sa part et l'envoya au supplice en lui recommandant de dire la vérité à Auguste. Un chevalier romain, nommé Pompée, lui refusant quelque chose dans le sénat, il le menaça de la prison, en ajoutant qu'il le traiterait comme un *pompéien*, plaisanterie cruelle sur le nom de ce chevalier, et qui lui rappelait les malheurs de sa famille.

LVIII. Vers le même temps, un préteur lui demanda s'il fallait recevoir les accusations de lèse-majesté. Tibère répondit qu'il fallait maintenir les lois, et il les maintint avec barbarie. Quelqu'un avait ôté la tête d'une statue d'Auguste pour en mettre une autre; on en fit le rapport dans le sénat, et comme le fait n'était pas prouvé, l'accusé fut appliqué à la question et condamné. On en vint au point de faire un crime capital d'avoir battu un esclave ou changé de vêtement devant la statue d'Auguste, d'avoir été au bain ou dans un lieu de débauche avec un portrait d'Auguste sur un anneau ou sur une pièce de monnaie, d'avoir osé blâmer une seule de ses paroles ou de ses actions. On fit mourir un citoyen qui s'était laissé rendre des honneurs dans sa colonie le même jour qu'on en avait rendus autrefois à Auguste.

LIX. Tibère commit beaucoup d'autres actions atroces et inhumaines, sous prétexte de sévérité et du maintien des lois, mais en effet pour suivre son penchant à la cruauté. On fit courir contre lui des vers sur les malheurs que l'on éprouvait et sur ceux que l'on devait encore attendre :

Quel es-tu donc César, inhumain sanguinaire,
Détesté des Romains, détesté de ta mère?
Tu n'es point chevalier, tu n'es point citoyen;
Tu n'en as ni les droits, ni les mœurs, ni le bien;
Tu n'es qu'un exilé dont Rhodes fut l'asile.
Sous le règne d'Auguste, en triomphes fertile,
Rome vit l'âge d'or renaître dans son sein;
Mais ton règne sinistre est le siècle d'airain.
Le vin n'est plus pour toi qu'un breuvage insipide;
Du sang des malheureux tu deviens plus avide,
Et cette horrible ivresse est ton plaisir nouveau.
Rome, rappelle-toi ce Sylla, ton bourreau,
De son bonheur coupable, accablant sa patrie
Le cruel Marius qui, morne en sa furie,
Rentrait dans tes remparts précédé de la Mort;
Antoine, contre toi déchaîné par le Sort,
Réveillant à grands cris la Discorde barbare;
Rome, tels sont encor les maux qu'on te prépare:
Quiconque de l'exil passe au suprême rang,
Règne par la terreur et fait couler le sang.

Tibère feignait de penser que ces vers étaient l'œuvre de quelques esprits inquiets qui ne pouvaient supporter un maître, et qu'ils étaient l'expression de la haine et non pas de la vérité: « Qu'ils me haïssent, disait-il de temps en temps, pourvu qu'ils m'estiment. » Mais bientôt il fit voir que l'on n'avait dit que trop vrai.

LX. Dans un voyage de peu de jours qu'il fit à Caprée, un pêcheur l'aborda tout à coup dans un moment où il voulait être seul, et mit à ses pieds un surmulet d'une grandeur extraordinaire. Tibère, effrayé de l'apparition subite de ce pêcheur, qui était venu jusqu'à lui en grimpant par-dessus les rochers, lui fit frotter le visage avec son poisson. Le pêcheur se félicita lui-même de ne lui avoir pas offert aussi une grosse langouste qu'il avait prise; Tibère fit apporter la langouste, avec laquelle on lui déchira la face. Il punit de mort un soldat des troupes préto-

riennes qui avait volé un paon dans un verger. Sa litière s'étant embarrassée dans des buissons, il se jeta sur le centurion chargé de reconnaître le chemin, le terrassa, et pensa le faire mourir sous les coups.

LXI. Enfin, il se livra à toutes sortes de barbaries, les occasions ne lui manquaient pas : il avait à poursuivre les amis de sa mère, de ses neveux, de sa bru, de Séjan, et même leurs simples connaissances. C'est après la mort de Séjan que sa cruauté parut augmenter, ce qui fit voir que ce n'était pas ce ministre qui l'excitait à verser le sang, mais qu'il fournissait des prétextes au tyran qui les cherchait. Cependant Tibère, dans des mémoires abrégés qu'il a écrits sur sa vie et sur son règne, ose dire qu'il n'a puni Séjan que parce qu'il a découvert ses desseins contre les enfants de Germanicus. La vérité est que Tibère fit périr l'un de ces deux jeunes princes, lorsque Séjan lui était déjà devenu suspect, et l'autre après la perte de ce favori.

Il serait trop long de rapporter en détail toutes ses cruautés, je me contenterai d'en donner une idée générale. Il ne se passa pas un seul jour, sans en excepter les jours de fête, ni même le premier jour de l'année, qui ne fût marqué par des supplices. Il enveloppait dans la même condamnation les femmes et les enfants des accusés; il était défendu à leurs proches de les pleurer. Les plus grandes récompenses étaient décernées aux accusateurs et même aux témoins. Tout délateur était recevable; tout crime était capital, même de simples paroles. Un poëte fut accusé d'avoir fait dire des injures à Agamemnon dans une tragédie, et un historien d'avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains; tous deux furent punis et leurs écrits supprimés, quoique composés plusieurs années auparavant et récités devant Auguste. Parmi les

prisonniers, il y en eut à qui l'on refusait non-seulement des livres, mais même tout commerce et toute conversation. Plusieurs, appelés en justice et sûrs d'être condamnés, se firent eux-mêmes des blessures mortelles pour éviter les tourments et l'ignominie; d'autres avalèrent du poison au milieu du sénat, mais on bandait leurs plaies et on les traînait en prison à demi-morts et palpitants. Tous ceux que l'on exécutait étaient traînés aux Gémonies, et de là dans le Tibre. On en exposa ainsi jusqu'à vingt en un seul jour, et parmi eux des femmes et des enfants. Comme il n'était pas d'usage d'étrangler des vierges, le bourreau les violait auparavant. On forçait de vivre ceux qui voulaient mourir, car Tibère regardait la mort comme un supplice si léger, qu'ayant appris qu'un accusé, nommé Carvilius, se l'était donnée à lui-même, il s'écria : « Carvilius m'est échappé. » En faisant un jour la revue des prisonniers, comme un d'entre eux l'eût conjuré de hâter son supplice, il lui répondit : « Nous ne sommes pas encore assez bons amis. » Un homme consulaire rapporte dans ses mémoires, qu'il avait assisté à un repas nombreux dans l'île de Caprée, où le nain de Tibère, qui était là avec d'autres bouffons, lui demanda tout haut pourquoi Paconius, accusé de lèse-majesté, vivait si longtemps; que Tibère lui imposa silence, mais que peu de jours après il écrivait au sénat qu'il eût à juger promptement Paconius.

LXII. Ses fureurs redoublèrent lorsqu'il eut appris que son fils Drusus, qu'il croyait être mort de ses excès, avait été empoisonné par sa femme Livilla et par Séjan. Il multiplia les tourments et les supplices; c'était sa seule occupation, au point qu'un Rhodien, son hôte, étant venu à Rome sur ses invitations, il le fit saisir à son arrivée et appliquer à la question, comme s'il eût été un des complices que l'on cherchait,

et, quand l'erreur fut reconnue, il le fit tuer pour étouffer cette aventure. On montre encore à Caprée le lieu des exécutions : c'était un rocher d'où l'on précipitait dans la mer les malheureux à qui l'on avait fait souffrir les tourments les plus longs et les plus recherchés; des matelots les recevaient et les assommaient avec des crocs et des avirons. Il avait imaginé, entre autres genres de cruautés, d'user d'adresse pour faire boire beaucoup de vin à un homme que l'on liait ensuite de manière qu'il ne lui était pas possible d'uriner.

Si la mort ne l'eût pas prévenu et si le devin Thrasylle ne l'eût pas engagé à différer quelques-unes de ses vengeances en lui faisant espérer une plus longue vie, il aurait encore immolé plus de victimes ; il n'eût épargné aucun de ses petits-fils. Caius lui était suspect, et il méprisait le jeune Tibère comme un fruit d'adultère. Il se récriait souvent sur le bonheur de Priam, qui avait survécu à toute sa famille.

LXIII. Mais au milieu de tant d'horreurs, s'il inspirait la haine et l'exécration, il éprouvait les frayeurs et l'opprobre du crime. Il défendit que l'on consultât les augures sans témoins; il voulut anéantir les oracles voisins de Rome, mais la crainte le retint, parce que, ayant fait venir les livres de Préneste dans une boîte cachetée, ils ne s'y trouvèrent plus, et ne reparurent que lorsque la boîte eût été reportée dans le temple. Il lui arriva de nommer des proconsuls au gouvernement de quelques provinces et de ne pas oser les y envoyer; il les retenait jusqu'à ce qu'il leur eût donné des successeurs quelques années après ; il leur laissait le titre de leur commandement et même les fonctions, qu'ils faisaient remplir par des lieutenants.

LXIV. Lorsqu'il eut fait condamner sa bru et ses petits-fils, il les fit mener enchaînés dans une litière fermée, avec une garde qui avait

ordre d'empêcher les passants de regarder ni de s'arrêter.

LXV. Quand il se résolut à perdre Séjan, qui conspirait contre lui et en était venu à ce point d'élévation que l'on célébrait le jour de sa naissance et qu'on révérait ses images, il employa la ruse plutôt que l'autorité. Pour l'éloigner de lui sur un prétexte honorable, il le fit son collègue dans son cinquième consulat, qu'il demanda à ce dessein, quoique absent, et à un long intervalle du quatrième; ensuite, il lui fit espérer son alliance et la puissance tribunitienne, et tout à coup il l'accusa auprès du sénat. Mais sa lettre était vile et misérable : il priait les sénateurs de lui envoyer un des consuls pour qu'il se remît seul entre ses mains, et qu'il vînt avec une garde, malgré son grand âge, paraître devant eux plein d'alarmes; et craignant une révolution, il avait donné ordre que l'on mît en liberté son petit-fils Drusus, alors détenu en prison, si l'occasion le demandait, et qu'on le mît à la tête des affaires. Il tenait des vaisseaux tout prêts pour se réfugier auprès de quelqu'une des armées, et, en attendant, il observait du haut d'un rocher les signaux qu'il avait demandés, afin d'être averti plus tôt. Quand la conjuration de Séjan fut étouffée, il ne fut ni plus rassuré ni plus ferme, et demeura pendant neuf mois enfermé dans sa maison de Caprée, que l'on appelait la *maison de Jupiter*.

LXVI. Il recevait à tout moment des avanies qui le désolaient. Les citoyens condamnés l'injuriaient en face ou par des libelles que l'on trouvait au théâtre. Il en était diversement affecté : tantôt il en avait honte, et cherchait à les cacher; tantôt il feignait de les mépriser et les publiait lui-même. Rien ne le piqua plus qu'une lettre d'Artaban, roi des Parthes, qui lui reprochait ses meurtres, sa lâcheté, ses débauches et ses parricides, et qui l'exhortait à se

faire une prompte justice et à satisfaire, par une mort volontaire, la haine des citoyens. Enfin, devenu odieux à lui-même, il ne put s'empêcher de laisser entrevoir le malheureux état de son âme dans une lettre qu'il écrivit au sénat, et qui commençait ainsi : « Que vous écrirai-je, pères conscrits, ou comment vous écrirai-je ? ou que ne vous écrirai-je pas ? Que les dieux et les déesses me fassent périr plus cruellement que je ne me sens périr tous les jours, si je le sais. »

LXVII. Quelques-uns croient que la connaissance qu'il avait de l'avenir lui avait découvert longtemps auparavant à quelle infamie et à quelles horreurs il était destiné, et que c'est pour cela qu'à son avénement à l'empire il s'était opposé avec tant d'obstination à ce qu'on l'appelât *Père de la patrie*, et à ce qu'on jurât par ses actions, de peur que, trop au-dessous de ces honneurs, il n'en fût que plus avili. C'est du moins ce qu'on peut conclure du discours qu'il tint sur ces deux objets : « Je serai toujours semblable à moi-même, disait-il, et je ne changerai point de mœurs, tant que je jouirai d'une raison saine ; mais le sénat doit songer que c'est donner le dangereux exemple de jurer par les actions de quelqu'un qui pourrait changer ; » et il ajoutait : « Si jamais vous doutiez de ma bienveillance pour vous (et je souhaite de mourir avant que cela arrive), le titre de *Père de la patrie* ne me sera d'aucun honneur, et vous mériterez le reproche, ou de me l'avoir donné légèrement, ou d'avoir changé à mon égard sans raison. »

LXVIII. Il était puissant et robuste, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, large des épaules et de la poitrine, tous les membres bien proportionnés. Sa main gauche était plus agile et plus forte que sa main droite ; les articulations en étaient si vigoureuses, qu'avec son doigt il écra-

sait une pomme non encore mûre, et que d'une chiquenaude il blessait un enfant et même un jeune homme. Il avait le teint blanc, les cheveux un peu longs derrière la tête et tombant sur le cou, ce qui était en lui un trait de famille. Sa physionomie était belle, parsemée cependant de quelques légères tumeurs. Ses yeux étaient grands, et, ce qui est assez singulier, lorsqu'il se réveillait la nuit, il voyait pendant quelque temps comme dans le jour, et ensuite sa vue s'obscurcissait peu à peu. Il marchait le cou roide et un peu renversé. Son visage était sévère, toujours morne et silencieux. Il ne parlait presque point à ceux qui l'entouraient, ou, s'il parlait, c'était avec lenteur et avec une certaine gesticulation affectée et désagréable, qui exprimait la hauteur et la dureté. Auguste aperçut tous ces défauts, et essaya plus d'une fois de les excuser auprès du sénat et du peuple, comme venant de la nature et non pas de son caractère. Il jouit d'une santé inaltérable pendant presque tout le temps de son règne, quoique, depuis l'âge de trente ans, il fût lui seul son médecin.

LXIX. Il était d'autant moins religieux, qu'il s'était appliqué à l'astrologie et qu'il croyait au fatalisme; cependant il craignait singulièrement le tonnerre, et, dans les temps d'orage, il portait sur sa tête une couronne de laurier, fondé sur l'opinion commune que la feuille de laurier n'est jamais frappée de la foudre.

LXX. Il cultiva avec beaucoup de soin les lettres grecques et latines. Il prit des leçons, dans ce dernier genre, de Messala Corvinus, auquel il s'était attaché dans sa jeunesse; mais il obscurcissait son style à force d'affectation et de sévérité, et ce qu'il disait sur-le-champ valait mieux quelquefois que ce qu'il avait médité. Il composa des vers lyriques sur la mort de Jules César. Dans ses poésies grecques, il imita Eu-

phorion, Rhianus et Parthenius. Ces poëtes faisaient ses délices : il fit placer leurs écrits et leurs portraits dans les bibliothèques publiques parmi les plus illustres des auteurs anciens, ce qui fut cause que beaucoup de savants lui adressèrent des commentaires sur ces trois écrivains. Il étudia la fable avec un soin qui allait jusqu'au ridicule. Les questions qu'il faisait ordinairement aux grammairiens, avec qui, comme nous l'avons dit, il se plaisait beaucoup à vivre, étaient à peu près de cette nature : « Quelle était la mère d'Hécube? quel nom avait Achille à la cour de Licomède? quelles étaient les chansons des sirènes? » Enfin, le jour qu'il entra dans le sénat pour la première fois après la mort d'Auguste, il crut devoir, pour satisfaire à la fois à la religion et à la piété filiale, imiter le sacrifice qu'avait offert Minos après la mort de son fils, c'est-à-dire sacrifier avec du vin et de l'encens, mais sans instrument de musique.

LXXI. Quoiqu'il parlât la langue grecque avec facilité, il ne s'en servait pas dans toutes les occasions; il s'en abstenait surtout dans le sénat; et, s'étant servi une fois du mot de *monopole*, il demanda pardon de cette expression étrangère, et, ayant entendu dans un décret du sénat le mot grec qui signifie *ornement en relief*, il fut d'avis que l'on changeât le terme, et qu'on en substituât un latin, ou, s'il n'y en avait pas, que l'on se servît d'une périphrase. Il obligea un soldat, à qui l'on demandait son témoignage en grec, de répondre en latin.

LXXII. Pendant le temps de sa retraite à Caprée, il essaya deux fois de revenir à Rome. La première fois, il vint sur une trirème jusques auprès des jardins de César; des soldats, rangés sur les bords du Tibre, avaient ordre d'écarter tous ceux qui auraient voulu venir au-devant de lui. La seconde fois, il s'avança par la voie

Appienne jusqu'à sept milles de Rome; mais, content d'en avoir vu les murailles, il retourna sur ses pas. Un prodige, dit-on, l'y détermina (car, au premier voyage, on ne sait quelle fut la cause de son retour). Il avait un serpent qu'il s'était amusé à élever et qu'il nourrissait de sa main, il le trouva mangé par des fourmis, et un oracle l'avertit de redouter les forces de la multitude. Il retourna donc, et tomba malade dans l'île d'Asture, auprès de la Campanie; puis, se sentant mieux, il alla jusqu'à l'île de Circé; et, pour déguiser la faiblesse de sa santé, il assista à des jeux militaires, et même lança des javelots sur un sanglier qu'on avait lâché dans l'arène; mais l'effort qu'il fit lui donna un point de côté, et ayant senti la fraîcheur de l'air après s'être échauffé, il se trouva dangereusement malade. Cependant il se soutint encore quelque temps, et s'étant fait porter à Misène, il n'interrompit pas même ses débauches, soit intempérance, soit dissimulation. Son médecin Clariclès, étant prêt à se séparer de lui au sortir d'un repas, lui prit la main pour la lui baiser; Tibère, croyant qu'il voulait lui tâter le pouls, le fit rester et prolongea le festin. Il observa même la coutume qu'il avait de se tenir debout après le repas au milieu de la salle à manger, avec un licteur à côté de lui, de recevoir ainsi les adieux de tous les convives et de leur faire les siens.

LXXIII. Cependant, ayant lu dans les actes du sénat qu'on avait renvoyé, même sans les entendre, plusieurs accusés au sujet desquels il avait écrit légèrement et comme sur de simples indices, il crut qu'on commençait à le mépriser; il en fut indigné et résolut de retourner à Caprée, à quelque prix que ce fût, n'osant rien entreprendre qu'à l'abri de ses rochers; mais, retenu par les vents contraires et par la violence de son mal, il s'arrêta dans une

maison de campagne de Lucullus, et y mourut dans la soixante-dix-huitième année de son âge, et la vingt-troisième de son règne, le 16 de mars, sous le consulat de Cnéius Acerronius Proçulus et de Caius Pontius Nigrinus. Quelques-uns ont cru que Caius Caligula lui avait donné un poison lent; d'autres, que, dans un moment où la fièvre l'avait quitté, on lui avait refusé à manger; d'autres enfin, qu'on l'avait étouffé avec des matelas, comme il redemandait son anneau qu'on lui avait ôté pendant sa défaillance. Sénèque a écrit que, sentant sa fin approcher, il avait tiré son anneau de son doigt, comme pour le donner à quelqu'un; qu'il l'avait tenu quelque temps, et qu'ensuite il l'avait remis et était resté immobile et la main gauche fermée; que tout à coup il avait appelé ses esclaves, et que, comme personne ne lui répondait, il s'était levé; mais que, les forces venant à lui manquer, il était tombé mort auprès de son lit.

LXXIV. La dernière fois qu'on célébra le jour de sa naissance, il crut voir en songe un Apollon Téménite, d'une grandeur et d'une beauté rares, qu'il avait fait venir de Syracuse pour le placer dans la bibliothèque d'un temple nouvellement construit, et cet Apollon lui disait que certainement ce ne serait pas Tibère qui ferait sa dédicace. Quelques jours avant sa mort, un tremblement de terre fit tomber la tour du phare dans l'île de Caprée, et à Misène, des cendres chaudes qu'on avait apportées pour échauffer son appartement, s'étant refroidies et éteintes, se rallumèrent tout à coup sur le soir et brûlèrent jusqu'au jour.

LXXV. A la première nouvelle de sa mort, la joie fut telle dans Rome, que chacun courait dans les rues, criant qu'il fallait le jeter dans le Tibre; on conjurait la terre et les dieux mêmes de refuser une place à son ombre, si ce n'est

parmi les impies et dans le Tartare; d'autres menaçaient de le traîner aux Gémonies. Une atrocité récente se joignait au souvenir de ses anciennes barbaries : le sénat avait statué que le supplice des citoyens condamnés serait toujours différé jusqu'au dixième jour; quelques malheureux devaient être exécutés précisément le jour où l'on apprit la mort de Tibère; ils demandaient leur grâce à grands cris; mais comme il n'y avait personne à qui l'on pût s'adresser, Caius étant encore absent, les gardes, craignant de rien faire contre la règle, les étranglèrent, et exposèrent leurs cadavres. La haine redoubla contre le tyran dont la barbarie se faisait encore sentir après sa mort. Lorsqu'on transporta son corps de Misène, on criait qu'il fallait le brûler comme on pourrait dans l'amphithéâtre d'Atella; mais des soldats le portèrent à Rome et le brûlèrent avec les cérémonies ordinaires.

LXXVI. Il avait fait son testament deux ans auparavant; il y en avait deux exemplaires, l'un de sa main, l'autre de celle d'un affranchi, mais tous deux parfaitement semblables et signés des derniers de ses esclaves. Il instituait ses petits-fils Caius et Tibère ses héritiers par moitié, et les substituait l'un à l'autre. Il faisait plusieurs legs aux vestales, aux soldats, à chaque citoyen, et aux principaux de chaque quartier.

CAIUS CALIGULA

I. Germanicus, père de Caius César Caligula, et fils de Drusus et d'Antonie, la plus jeune des filles d'Antoine, fut adopté par son oncle Ti-

bère ; il exerça la questure cinq ans avant l'âge permis par les lois et le consulat immédiatement après. Envoyé pour commander les armées en Germanie, il contint avec autant de fermeté que de zèle les légions qui, à la première nouvelle de la mort d'Auguste, refusaient obstinément de reconnaître Tibère pour empereur, et qui voulaient couronner leur général. Il vainquit les ennemis et triompha. Il fut créé consul pour la seconde fois; mais avant que d'entrer en charge, il fut, pour ainsi dire, chassé de Rome par Tibère, qui le chargea des affaires d'Orient. Après avoir donné un roi à l'Arménie et réduit la Cappadoce en province romaine, il mourut à Antioche, à l'âge de trente-quatre ans, d'une maladie de langueur que l'on soupçonna être causée par le poison. En effet, outre les taches livides qu'il avait sur le corps et l'écume qui lui sortait de la bouche, on remarqua que, parmi ses cendres et ses os brûlés, son cœur resta dans son entier, et l'on croit communément que le cœur imprégné de poison résiste au feu.

II. On attribua sa mort à la haine de Tibère et aux manœuvres de Cnéius Pison. Ce Pison, gouverneur de la Syrie dans le même temps que Germanicus commandait en Orient, ne dissimula pas qu'il se croyait obligé d'être l'ennemi du père ou du fils; il outragea de paroles et d'actions Germanicus, malade et languissant, et lui causa les chagrins les plus amers. Aussi, de retour à Rome, il fut sur le point d'être mis en pièces par le peuple, et fut condamné à la mort par le sénat.

III. Germanicus avait toutes les qualités du corps et de l'esprit dans un degré où personne ne les eut jamais, une beauté et une valeur singulières, un génie éminent pour les lettres grecques et latines et pour l'éloquence des deux langues; une bonté d'âme admirable, la plus

grande envie de plaire et d'être aimé, et les plus grands talents pour y réussir. Son seul défaut corporel était d'avoir les jambes un peu trop menues; mais il y remédia par l'habitude de monter à cheval après le repas. Il tua plusieurs ennemis de sa main. Il plaida des causes dans le barreau, même après avoir eu les honneurs du triomphe. Entre autres monuments de ses études, il nous reste de lui des comédies grecques. Il était également affable dans sa vie privée et publique. Il entrait sans licteur dans les villes libres et alliées. Il honorait les tombeaux des grands hommes. Il recueillit de ses mains et renferma dans un sépulcre les ossements des soldats tués dans la défaite de Varus. Il n'opposait que la douceur à ses envieux et à ses ennemis, quelques outrages qu'il en eût reçus. Il ne témoigna de ressentiment à Pison, qui avait méprisé ses décrets et maltraité ses clients, que lorsqu'il se vit en but à ses maléfices et à ses embûches, et alors même il se contenta, selon l'ancienne coutume, de renoncer publiquement à son amitié et de confier aux siens le soin de sa vengeance, s'il lui arrivait quelque malheur.

IV. Tant de vertu ne resta pas sans récompense. Il était tellement chéri et estimé de ses parents, qu'Auguste (sans parler des autres) balança longtemps s'il ne le choisirait pas pour son successeur, et le fit adopter par Tibère. Il jouissait de la faveur populaire au point que la foule qui se rassemblait autour de lui toutes les fois qu'il paraissait lui fit courir plus d'une fois risque de la vie. A son retour d'Allemagne, après la sédition apaisée, toutes les cohortes prétoriennes allèrent au-devant de lui, quoiqu'il n'y en eût que deux qui en eussent reçu l'ordre, et le peuple romain, de tout sexe, de tout âge et de tout rang, se répandit sur sa route jusqu'à vingt milles de Rome.

V. De plus grands témoignages d'affection éclatèrent encore le jour de sa mort et les jours suivants : on jeta des pierres dans les temples, on renversa les statues des dieux ; plusieurs jetèrent dans les rues leurs dieux domestiques, d'autres exposèrent leurs enfants nouvellement nés. On dit même que les Barbares, alors en guerre avec nous ou entre eux, consentirent à une trêve, comme dans une calamité universelle ; que quelques princes se coupèrent la barbe et firent raser la tête de leurs épouses en signe de grand deuil, et que le roi des rois s'abstint de la chasse et n'admit point les grands à sa table, ce qui, chez les Parthes, équivaut à la clôture des tribunaux parmi nous.

VI. A Rome, la consternation fut au comble à la première nouvelle de sa maladie, et comme on attendait de nouveaux courriers, vers le soir, le bruit se répandit tout d'un coup, sans qu'on sût comment, que Germanicus était rétabli ; aussitôt on court au Capitole avec des flambeaux et des victimes, on brise presque les portes du temple, dans l'impatience d'offrir des sacrifices. Tibère est réveillé par de grands cris qui se font entendre de tout côté : *Rome est sauvée ! la patrie est sauvée ! Germanicus est sauvé !* Lorsque sa mort fut devenue certaine, aucune consolation, aucun édit ne put mettre des bornes à la douleur publique ; elle dura même pendant les fêtes du mois de décembre. Les abominations du règne de Tibère ajoutèrent encore à la gloire de ce jeune héros et au regret de sa perte, tout le monde étant persuadé, avec raison, que la crainte et la retenue qu'il inspirait à l'empereur avaient mis un frein à la barbarie que ce monstre fit éclater dans la suite.

VII. Il épousa Agrippine, fille d'Agrippa et de Julie, et il en eut neuf enfants, dont deux moururent en bas âge et un troisième au sortir de l'enfance. Ce dernier était remarquable par sa

gentillesse. Livie plaça sa statue habillée en cupidon dans le temple de Vénus. Auguste avait son portrait dans sa chambre et le baisait toutes les fois qu'il y entrait. Les autres survécurent à leur père, savoir trois filles : Agrippine, Drusille et Liville, nées dans trois années consécutives; et trois enfants mâles : Néron, Drusus et Caius César. Néron et Drusus furent condamnés par le sénat sur les accusations de Tibère.

VIII. Caius César naquit le dernier du mois d'août, sous le consulat de Germanicus, son père, et de Fontéius Capiton; on ne s'accorde pas sur le lieu où il est né : Cnéius Lentulus Gétulicus prétend que c'est à Tivoli; Pline, dans le pays de Trèves, au confluent de deux rivières. Il cite pour preuve un autel placé en cet endroit avec cette inscription : *A la fécondité d'Agrippine.* Des vers, publiés sous son règne, marquent qu'il était né à l'armée, dans des quartiers d'hiver :

Né, nourri dans les camps, élevé dans la guerre,
Le sort lui préparait l'empire de la terre.

Je trouve dans les actes des empereurs qu'il était né à Antium. Pline reproche à Gétulicus d'avoir imaginé, par adulation, de faire naître Caligula à Tivoli, et d'avoir voulu flatter la vanité d'un jeune prince, en lui donnant pour patrie une ville consacrée à Hercule; il prétend que ce qui a donné quelque vraisemblance à ce mensonge, c'est qu'un an avant la naissance de Caligula il était né, en effet, à Tivoli, un fils de Germanicus, nommé aussi Caius César, celui qui avait tant de grâces, et dont je viens de rapporter la mort prématurée. Quant à l'avis de Pline sur la naissance de Caius, les dates des Mémoires d'Auguste le contredisent. On y trouve que Germanicus n'alla dans les Gaules qu'après son consulat et après la naissance de Caius.

L'inscription dont parle Pline ne prouve rien pour lui, puisque Agrippine mit au monde deux filles dans le même pays, ce qui suffit, selon les usages de notre langue, pour justifier le terme de *fécondité*, d'autant plus que nous nous servons du même mot pour exprimer la naissance des enfants, tant mâles que femelles. Nous avons une lettre d'Auguste, écrite peu de mois avant sa mort à sa nièce Agrippine, au sujet de Caius Caligula, car l'autre Caius n'était plus : « Je donnai ordre hier à Talaricus et à Asellius de conduire à l'armée Caius, sous la garde des dieux, le 18 de mai. J'envoie avec lui un médecin à moi, et j'écris à Germanicus de le retenir s'il veut. Portez-vous bien, ma chère Agrippine, et tâchez d'arriver en bonne santé auprès de votre mari. » Cette lettre prouve suffisamment, ce me semble, que Caius n'est point né à l'armée, puisqu'il avait près de deux ans lorsqu'on l'y conduisit pour la première fois. C'en est assez pour n'ajouter aucune foi aux vers que j'ai cités, d'autant plus que l'auteur en est inconnu. Il faut donc s'en tenir à l'opinion consignée dans des actes publics dont on reconnaît l'authenticité. On sait d'ailleurs que Caius préféra toujours le séjour d'Antium à tous les autres, et qu'il l'aima comme le lieu de sa naissance ; on dit même que, dégoûté de Rome, il voulut y transporter le siége de l'empire.

IX. Le surnom de Caligula était un sobriquet militaire ; c'est le nom d'une chaussure de soldat, qu'il portait dans le camp où il fut élevé. Les troupes étaient très attachées à ce prince, qui avait passé son enfance parmi elles ; on en vit une preuve surtout après la mort d'Auguste, lorsque sa seule présence arrêta la fureur des séditieux prêts à se porter aux plus grands excès ; ils ne s'adoucirent que lorsqu'ils virent que l'on craignait pour lui et qu'on allait l'envoyer dans une ville voisine ; ils témoignèrent alors leur

repentir, retinrent sa voiture et demandèrent avec instance que l'on n'eût pas d'eux une opinion aussi odieuse.

X. Il accompagna son père dans l'expédition de Syrie. Au retour, il demeura chez sa mère, et lorsqu'elle fut exilée, il vécut auprès de Livie, sa bisaïeule, dont il fit ensuite l'oraison funèbre dans la tribune aux harangues, ayant encore la robe de l'enfance. Il passa auprès de son aïeule Antonie. A dix-neuf ans, Tibère le fit venir à Caprée, et, dans un seul et même jour, lui fit prendre la robe virile et couper la barbe, sans que ce jour fût marqué par aucune cérémonie honorifique, comme c'était la coutume et comme on avait fait à l'égard de ses frères. C'est là qu'il sut échapper à tous les piéges qu'on lui tendait. On cherchait en vain à lui arracher des murmures, il ne donnait aucun prétexte à la malignité; il ne parut pas s'apercevoir de la mort malheureuse de ses frères et dévorait ses propres affronts avec une dissimulation incroyable. Sa complaisance pour Tibère et pour ceux qui l'entouraient était telle, que l'on a dit de lui, avec raison, qu'il n'y avait point eu de meilleur valet ni de plus méchant maître.

XI. Cependant, dès ce temps-là même, il ne pouvait cacher ses inclinations basses et cruelles; un de ses grands plaisirs était d'assister aux supplices des malheureux que l'on tourmentait. La nuit, il courait les mauvais lieux, enveloppé d'un grand manteau et la tête cachée sous de faux cheveux. Sa plus grande passion était pour la danse théâtrale et pour la musique, et Tibère le souffrait facilement, espérant que ces goûts pourraient adoucir son caractère féroce. Le pénétrant vieillard le connaissait si bien qu'il disait souvent : « Je laisse vivre Caius pour son malheur et pour celui des autres; j'élève un serpent pour le peuple romain, et un Phaéton pour l'univers. »

XII. Quelque temps après, il épousa Junia Claudilla, fille de M. Silanus, d'une des plus nobles familles de Rome. Désigné augure à la place de son frère Drusus, avant que d'en exercer les fonctions, il passa tout d'un coup au pontificat. Tibère, alors privé de tout autre appui, et se méfiant de Séjan, qu'il détruisit quelque temps après, éprouvait le caractère et l'attachement de Caius, qu'il approchait du trône par degrés. Pour être plus assuré d'y monter, Caius, qui venait de perdre sa femme, morte en couche, séduisit Ennia Nævia, femme de Macron, chef des cohortes prétoriennes; il lui promit, avec serment, de l'épouser s'il parvenait à l'empire, et lui signa cette promesse. Par son moyen, il gagna Macron et s'en servit, à ce que prétendent quelques auteurs, pour empoisonner Tibère. Il fit arracher l'anneau du vieillard respirant encore, et comme celui-ci paraissait vouloir le retenir, il fit jeter sur lui des matelas, et même, à ce qu'on dit, l'étrangla de ses mains. Un affranchi qui était présent, se récriant sur l'atrocité de cette action, Caius le fit pendre sur-le-champ. Ce récit paraît d'autant moins éloigné de la vérité, que Caligula lui-même se vanta, selon quelques historiens, sinon d'avoir commis ce parricide, du moins de l'avoir projeté. Il se glorifiait souvent, pour faire voir son attachement à sa mère et à ses frères, d'avoir voulu les venger. Il était entré, disait-il, avec un poignard dans la chambre de Tibère endormi, mais la pitié l'avait retenu; il avait jeté le poignard et s'était retiré sans que Tibère, qui s'en était aperçu, osât entreprendre d'en tirer vengeance.

XIII. Quoiqu'il en soit, il fut porté sur le trône par les vœux de tout le peuple romain, ou, pour mieux dire, de tout l'univers. Il était cher aux provinces et aux armées, qui l'avaient vu enfant, et cher aux habitants de Rome, qui

aimaient en lui le fils de Germanicus et le dernier rejeton d'une famille détruite. Dès qu'il sortit de Misène, quoiqu'il fût encore en habit de deuil à la suite des funérailles de Tibère, il se trouva escorté d'une foule immense et remplie d'allégresse, qui portait des flambeaux et offrait des victimes. Tous l'appelaient leur astre, leur nourrisson, et lui donnaient les noms les plus flatteurs.

XIV. A peine fut-il entré dans la ville, que, du consentement unanime des sénateurs et du peuple qui s'était jeté dans leur assemblée, il fut reconnu seul arbitre et seul maître de l'Etat, malgré le testament de Tibère, qui lui donnait pour cohéritier son neveu Tibère, encore enfant. La joie publique fut si grande, qu'en moins de trois mois on égorgea plus de cent soixante mille victimes. Quelques jours après, comme il était allé faire un voyage dans les îles de la Campanie, on fit des vœux pour son retour, tant on cherchait les occasions de témoigner l'intérêt que l'on prenait à ses jours. Il tomba malade vers ce temps-là; le peuple passait la nuit autour de son palais, et plusieurs faisaient vœu de combattre ou de s'immoler pour son rétablissement. A ce prodigieux amour des citoyens se joignit la plus grande considération dans les cours étrangères. Le roi des Parthes, Artaban, qui n'avait jamais dissimulé son mépris et sa haine pour Tibère, demanda l'amitié de Caius. Il eut une entrevue avec un proconsul et vint au delà de l'Euphrate rendre hommage aux aigles romaines et aux images des Césars.

XV. L'affabilité populaire qu'il témoignait à tout le monde le faisait chérir de plus en plus. Après qu'il eut fait l'oraison funèbre de Tibère en versant beaucoup de larmes, et qu'il eut ordonné la pompe de ses funérailles, il se hâta d'aller dans l'île Pendataire et dans l'île Pontia,

recueillir les cendres de sa mère et de ses frères. Pour faire éclater plus de zèle, il partit malgré la saison contraire. Il aborda avec respect, mit lui-même les cendres dans des urnes, et les fit porter avec le plus grand appareil jusqu'à Ostie, sur une galère où flottait un étendard, et de là à Rome par le Tibre. Elles furent reçues par les plus distingués de l'ordre des chevaliers, placées sur deux bassins et déposées en plein jour dans un mausolée. Il établit en leur honneur des sacrifices annuels et des jeux du Cirque en mémoire de sa mère, où son image devait être portée sur un brancard comme celles des dieux. Il appela le mois de septembre du nom de Germanicus; il fit décerner, par un sénatus-consulte, à son aïeule Antonie tous les honneurs qu'avait eus Livie, et se donna pour collègue au consulat son oncle Claude, alors chevalier romain. Il adopta son frère Tibère le jour qu'il prit la robe virile, et lui donna le titre de prince de la jeunesse. Il voulut que l'on mît cette formule dans tous les serments : *Caius et ses sœurs me sont aussi chers que moi et mes enfants*; et cette autre dans les actes des consuls : *Pour la prospérité de Caius César et de ses sœurs.* Il réhabilita tous ceux qui avaient été condamnés ou bannis et prononça une amnistie générale. Il fit porter dans la place publique tous les mémoires relatifs à la procédure faite contre sa mère et ses frères, et, après avoir juré qu'il n'en avait lu aucun, il les brûla tous, afin qu'ils ne pussent inspirer aucune alarme à ceux qui avaient été ou accusateurs ou témoins; il ne voulut pas lire un papier qu'on lui présenta et qu'on disait intéresser sa vie. Il répondit qu'il n'avait rien fait qui pût mériter la haine de personne et qu'il n'avait point d'oreilles pour les délateurs.

XVI. Il bannit de Rome les inventeurs de débauches monstrueuses, et on eut même beau-

coup de peine à obtenir de lui qu'il ne les fît pas noyer dans le Tibre. Il fit rechercher les ouvrages de Titus Labiénus, de Crémutius Gordus et de Cassius Sévérus, que le sénat avait supprimés; il en permit la lecture, comme étant intéressé lui-même à ce que l'histoire fût fidèlement écrite. Il publia les actes de l'empire suivant le plan d'Auguste, rejeté par Tibère. Il laissa aux magistrats une juridiction libre et indépendante de tout appel à sa personne. Il fit la revue des chevaliers romains avec une sévérité tempérée par beaucoup de modération. Il ôta le cheval publiquement à ceux qui furent convaincus de quelque bassesse et se contenta d'omettre à l'appel les noms de ceux qui avaient commis de moindres fautes. Il ajouta une cinquième décurie aux quatre premières, afin de soulager les travaux des juges. Il essaya aussi de rétablir les comices et le droit de suffrage. Il paya fidèlement et sans remise tous les legs portés sur le testament de Tibère, quoiqu'il eût été annulé, et ceux du testament de Livie, quoique Tibère l'eût cassé. Il remit aux peuples d'Italie les deux centièmes deniers des ventes. Il indemnisa plusieurs incendiés. En rendant les royaumes à ceux que Tibère en avait dépouillés, il y joignit les revenus qu'ils n'avaient pu percevoir pendant le temps de leur destitution. Il rendit à Antiochus, roi de Comagène, une confiscation de cent millions de sesterces. Jaloux d'encourager la vertu, il donna quatre-vingt mille sesterces à une affranchie, qui, dans la question, n'avait jamais voulu consentir à accuser son maître. C'est alors qu'on décerna à Caius, outre beaucoup d'autres honneurs, un bouclier d'or, que tous les ans le collége des pontifes devait porter au Capitole un certain jour, suivi de tout le sénat et de la jeune noblesse des deux sexes, chantant des vers à sa louange. On statua que le jour de son avéne-

ment à l'empire serait appelé *Palilia*, comme si c'eût été une nouvelle fondation de Rome.

XVII. Il fut quatre fois consul : la première fois, depuis le 1er juillet jusqu'au 1er de septembre ; la deuxième fois, depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin ; la troisième, jusqu'au 13 du même mois ; la quatrième, jusqu'au 7. Ses deux derniers consulats furent consécutifs. Il commença l'avant-dernier à Lyon, sans collègue, non par orgueil ou par négligence, comme on l'a dit, mais parce qu'absent de Rome il ne put savoir que celui qui devait être son collègue était mort le 1er janvier. Il donna deux fois au peuple trois cents sesterces par tête, et un repas somptueux au sénat et aux chevaliers, et même à leurs femmes et à leurs enfants. Dans le dernier de ces repas, il distribua des toges aux hommes et des rubans de pourpre aux femmes et aux enfants, et, pour augmenter à perpétuité les plaisirs publics, il ajouta un jour aux Saturnales, qu'il appela le jour de la jeunesse.

FIN DU TOME PREMIER.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

HISTOIRE
DES
DOUZE CÉSARS

TRADUITE DU LATIN

DE SUÉTONE

PAR

J. F. DE LAHARPE

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1872

HISTOIRE

DES

DOUZE CÉSARS

CAIUS CALIGULA

(Suite)

XVIII. Il donna des spectacles de gladiateurs, tantôt dans l'amphithéâtre de Statilius Taurus, tantôt dans le Champ-de-Mars. Il y joignit des troupes d'Africains et des athlètes de Campanie, de l'élite des deux nations. Quand il ne présidait pas lui-même au spectacle, il chargeait de cette fonction ou ses amis ou des magistrats. Il donna aussi des jeux scéniques fréquemment et de plusieurs espèces, quelques-uns pendant la nuit et aux flambeaux. Il répandit aussi différents présents parmi le peuple, et distribua un jour à tous les citoyens des corbeilles remplies de pain et de viande. Il s'aperçut qu'un chevalier romain, qui était vis-à-vis de lui, mangeait sa part avec beaucoup de gaieté et d'avidité, il lui envoya la sienne, et, ayant remarqué un sénateur qui mangeait de même, il lui envoya des tablettes où il le nommait préteur extraordinairement. Il donna des jeux du Cirque, qui duraient depuis le matin jusqu'au soir, et, pour intermède, il faisait paraître des bêtes d'Afrique, ou ordonnait les jeux troyens. Quelques-uns de

ces spectacles furent remarquables en ce que l'arène fut parsemée de vermillon et de poudre d'or; alors il n'y avait que des sénateurs qui courussent; d'autres furent donnés subitement, un jour qu'il observait du haut de son palais si tout serait prêt pour l'appareil du Cirque, selon la loi de Lucius, et que quelques citoyens, qui étaient sur la plate-forme de leurs maisons, lui demandèrent un spectacle.

XIX. Celui qu'il imagina quelque temps après était incroyable et inouï. Il fit élever sur la mer, entre Baies et Pouzzoles, dans l'espace de trois mille six cents pas, un pont formé d'un double rang de vaisseaux de transport, attachés avec des ancres et recouverts d'une chaussée qui imitait la voie Appienne. Il allait et venait sur ce pont pendant deux jours, le premier sur un cheval magnifiquement enharnaché, une couronne de chêne sur la tête, armé d'une hache, d'un bouclier gaulois et d'une épée, et couvert d'une casaque dorée; le lendemain, en habits de cocher, menant un char attelé de deux chevaux d'une beauté rare, et faisant marcher devant lui le jeune Darius, que les Parthes lui avaient donné en ôtage, suivi de ses gardes prétoriennes et de ses amis, montés sur des chariots. Je sais qu'on a cru que Caligula n'avait fait son pont que pour imiter Xerxès, qu'on avait admiré beaucoup lorsqu'il traversa de la même manière le détroit de l'Hellespont, moins large que celui de Baies; d'autres ont pensé qu'il voulait effrayer, par quelque grande entreprise, les Germains et les Bretons, qu'il menaçait de la guerre. Mais j'ai ouï dire à mon aïeul que la vraie cause de cette construction bizarre, s'il en faut croire les courtisans les plus intimes de Caligula, était une prédiction du devin Thrasylle, qui, voyant Tibère inquiet sur son successeur, et penchant vers le jeune Tibère, son neveu, lui avait assuré que Caius ne serait

pas plus empereur qu'il n'irait à cheval sur le détroit de Baies.

XX. Il donna aussi des spectacles hors de l'Italie, les jeux attiques à Syracuse et des jeux de toute espèce à Lyon, dans les Gaules, entre autres un combat d'éloquence grecque et latine, où les vaincus étaient obligés de couronner eux-mêmes les vainqueurs et de chanter leurs louanges; et ceux dont les compositions étaient trop mauvaises devaient les effacer avec une éponge ou avec leur langue, sous peine de recevoir des férules ou d'être jetés dans la rivière.

XXI. Il acheva les ouvrages que Tibère avait laissés imparfaits : le temple d'Auguste et le théâtre de Pompée. Il commença un aqueduc auprès de Tivoli et un amphithéâtre attenant le Champ-de-Mars. Son successeur, Claude, finit le premier de ces édifices et abandonna l'autre. Les murs de Syracuse et les temples des dieux, tombés en ruine, furent rétablis. Caius avait aussi projeté de rétablir le palais de Polycrate de Samos, d'achever le temple de Cybèle à Milet, de bâtir une ville sur le sommet des Alpes, mais, avant tout, de percer l'isthme de Corinthe. Il avait envoyé un centurion de la première ligne pour prendre les dimensions nécessaires.

XXII. J'ai parlé jusqu'ici d'un prince ; je vais parler d'un monstre, chargé de toutes sortes de surnoms (car on l'appelait le *pieux*, l'*enfant des armées*, le *père des soldats*, le *très bon*, le *très grand*). Il entendit plusieurs rois, que leurs affaires amenaient à Rome, disputer entre eux de la prééminence. Il s'écria : *Il n'y a qu'un maître, il n'y a qu'un roi*, et fut sur le point de prendre le diadème et les marques de la royauté. Mais, comme on l'avertit qu'il était trop au-dessus de tous les rois, il commença à prétendre aux honneurs divins. Il fit venir de Grèce les statues des dieux les plus célèbres par leur perfection ou par le respect des peuples,

entre autres celle de Jupiter Olympien. Il leur fit ôter la tête, et mettre à la place celle de ses statues. Il fit agrandir son palais jusqu'à ce qu'il joignît la place publique, où était le temple de Castor et Pollux; il en fit un vestibule, où il paraissait assis entre ces deux frères, et recevait des adorations. Quelques-uns le saluaient sous le nom de *Jupiter latin*. Il eut un temple, des prêtres et les victimes les plus rares. Sa statue était en or dans son temple, vêtue chaque jour comme lui. Les plus riches des citoyens briguaient avidement ce sacerdoce. Les victimes qu'on lui immolait étaient des phénicoptères, des paons, des poules d'Inde et d'Afrique, des oies noires, des faisans. Chaque jour avait son espèce marquée. Pendant la nuit, il invitait la lune, lorsqu'elle était dans son plein, à venir coucher avec lui; dans le jour, il s'entretenait avec Jupiter, tantôt lui parlant à l'oreille et feignant d'écouter ses réponses, tantôt élevant la voix et même le querellant, car on l'entendit une fois lui dire avec menace : « Je te renverrai en Grèce, d'où je t'ai fait venir.» Mais bientôt, s'étant laissé apaiser, comme il le disait, et invité par Jupiter à venir loger chez lui, il fit faire une galerie de communication par-dessus le temple d'Auguste, du mont Palatin jusqu'au Capitole, et ensuite, pour être encore plus voisin, il fit jeter les fondements d'un nouveau palais dans la place même du Capitole.

XXIII. Il ne voulait pas qu'on crût ni qu'on dit qu'il descendait d'Agrippa. Il trouvait la naissance d'Agrippa trop basse, et se mettait en colère lorsque, dans un discours ou dans des vers, on le plaçait au rang des Césars. Il prétendait que sa mère était née d'un inceste d'Auguste avec sa fille Julie, et, non content de calomnier ainsi la mémoire d'Auguste, il défendit que l'on célébrât la victoire d'Actium ni la défaite du jeune Pompée en Sicile, qu'il nommait des journées funestes au

peuple romain. Il appelait sa bisaïeule Livie un *Ulysse femelle*, et rabaissa sa naissance dans une lettre au sénat, où il prétendait que l'aïeul maternel de Livie était un magistrat municipal de Fondi. Cependant, il est certain que cet aïeul, nommé Aufidius Lurco, avait exercé la magistrature à Rome. Il refusa une conversation particulière à son aïeule Antonie, qui la lui demandait, et voulut que Macron, chef de sa garde, fût présent.

C'est par de tels dégoûts et de pareilles indignités qu'il la fit mourir de chagrin, si cependant il ne l'empoisonna pas, comme on l'a dit. Il ne lui rendit aucun honneur après sa mort, et vit tranquillement les flammes de son bûcher de la table où il était assis. Il envoya un tribun des soldats tuer son frère Tibère, au moment où il s'y attendait le moins, et obligea son beau-père Silanus à se couper la gorge avec un rasoir. Il allégua, pour prétexte de ces deux meurtres, que son frère avait refusé de le suivre sur mer dans un temps d'orage, et était resté dans Rome pour attendre les événements et s'emparer de la ville, et que Silanus, pendant le voyage, avait respiré d'un antidote qu'il n'avait pris, disait Caius, que pour se garantir du poison. Cependant Silanus n'avait voulu qu'adoucir l'incommodité de la navigation et prévenir les nausées, et le jeune Tibère avait été obligé de prendre des remèdes contre une toux opiniâtre dont il était tourmenté. A l'égard de Claude, son oncle, qui lui succéda, il ne l'épargna que pour en faire son jouet.

XXIV. Il eut un commerce criminel et suivi avec toutes ses sœurs. Il les faisait mettre à table au-dessous de lui, tandis que sa femme était au-dessus. Il passe pour avoir ravi la virginité à Drusille, lorsqu'il avait encore la robe prétexte. On prétend même qu'il fut surpris dans ses bras par Antonie, chez qui il avait été élevé

avec elle. Il la maria à Lucius Cassius Longinus, homme consulaire, la lui ôta ensuite et la traita publiquement comme son épouse légitime. Dans une maladie qu'il eut, il la déclara héritière de ses biens et de l'empire. Après sa mort, il fit cesser toutes les fonctions publiques, et, pendant ce temps, ce fut un crime capital d'avoir ri, d'avoir été au bain ou d'avoir soupé avec ses parents, sa femme et ses enfants. Ne pouvant résister à sa douleur, il courut de nuit vers la Campanie et de là à Syracuse. Mais il en revint brusquement, laissant croître sa barbe et ses cheveux, et, dans la suite, il ne jura jamais que par le nom de Drusille, même dans les affaires les plus importantes et en parlant au peuple ou aux soldats. Il n'aima pas autant et ne traita pas de même ses autres sœurs; il les prostitua souvent à ses mignons. Aussi n'eut-il aucune peine à les condamner à l'exil, comme complices de la conjuration de Lépidus et comme adultères. Il fit voir leur signature, qu'il avait surprise par fraude ou en abusant de leur faiblesse, et trois épées, qu'il disait avoir été préparées contre lui, furent consacrées à Mars Vengeur, avec une inscription qui attestait ce prétendu crime.

XXV. Il fut aussi infâme dans ses mariages que dans ses divorces. Ayant été visiter Caius Pison, qui venait d'épouser Orestilla, il amena cette femme chez lui, la répudia en peu de jours, et, deux ans après, l'exila, sous prétexte que, dans cet intervalle, elle avait revu son premier mari. D'autres disent qu'étant assis vis-à-vis de Pison au festin nuptial, et le voyant près d'Orestilla, il lui dit : « Ne presse pas ma femme de si près; » que sur-le-champ il s'en empara, et le lendemain fit publier qu'il s'était marié comme Romulus et comme Auguste. Il entendit dire que l'aïeule de Lollia Paulina, femme de Memmius, homme consulaire et commandant

les armées, avait été fort belle ; aussitôt il fit venir Lollia de la province où elle était, en jouit, et la renvoya bientôt en lui défendant d'avoir jamais commerce avec aucun homme. Il aima avec plus de constance et de passion Césonie, qui n'était ni belle ni jeune, et qui avait trois filles, mais qui était de la plus impudente lubricité. Il la fit voir souvent aux soldats, revêtue d'une cotte d'armes, d'un bouclier et d'un casque, et montant à cheval à côté de lui. Il la montra nue à ses amis. Quand elle fut mère, il l'honora du nom de son épouse, se déclara le père de la fille qu'elle mit au monde, l'appela Julie Drusille, la fit porter dans le temple des déesses, et la plaça dans le sein de Minerve, à qui il donna le soin de la nourrir et de l'élever. Rien ne lui prouvait plus que cette fille était à lui que la férocité qu'elle faisait paraître, et qui était telle, qu'elle portait ses ongles aux yeux des enfants qui jouaient avec elle.

XXVI. Après ces détails, on ne sera pas étonné de la manière dont il traita ses proches et ses amis. Ptolémée, par exemple, fils de Juba et son propre cousin, puisqu'il était neveu de Marc-Antoine par les femmes, et Macron et cette même Ennia, qui tous deux l'élevèrent à l'empire, tous, malgré la parenté et les bienfaits, périrent d'une mort sanglante. Il n'eut pas plus d'égard ni plus de douceur pour le sénat. Il souffrit que plusieurs membres de ce corps, décorés des plus hautes magistratures, vinssent à pied et en toge au devant de son char, l'espace de plusieurs milles, et restassent debout auprès de sa table ou à ses pieds, retroussés comme des esclaves. Il en fit périr quelques-uns secrètement, et ne laissa pas pendant quelque temps de les appeler comme s'ils eussent vécu encore ; il voulut faire croire ensuite qu'ils avaient eux-mêmes fini leurs jours volontairement. Il destitua les consuls pour avoir oublié d'annoncer

par un édit l'anniversaire de sa naissance, et la république fut pendant trois jours sans premiers magistrats. Son questeur ayant été nommé dans une conjuration, il le fit battre de verges, lui ôta lui-même son habit, et le mit sous les pieds des soldats pour qu'ils frappassent plus à leur aise.

Il traita tous les ordres de l'État avec autant d'orgueil que de violence. Importuné pendant la nuit du bruit que faisait la foule qui se hâtait de prendre les places gratuites dans le Cirque, il la fit chasser à coups de bâton. Le tumulte fut si grand, que plus de vingt chevaliers romains et autant de mères de famille y périrent, sans compter beaucoup de petit peuple. Il se plaisait à exciter des querelles entre l'ordre des chevaliers et les plébéiens; il faisait commencer les jeux plus tôt que de coutume, afin que les chevaliers trouvassent leurs places occupées par les premiers venus. Au milieu d'un spectacle de gladiateurs, il fit tout d'un coup retirer les toiles qui garantissaient l'assemblée des ardeurs du soleil et défendit que personne sortît, et, au lieu des combats ordinaires, il fit exposer aux bêtes féroces ce qu'il y avait de plus vieux et de plus abject parmi les gladiateurs du second théâtre, et des pères de famille infirmes. Quelquefois même il ferma les greniers publics et menaça le peuple de la famine.

XXVII. Voici les traits les plus marqués de sa barbarie. Comme la viande coûtait trop cher pour nourrir les animaux destinés au spectacle, il les fit nourrir de la chair des criminels qu'on leur donnait à déchirer tout vivants, et il marqua lui-même ceux qui leur devaient être livrés. Un jour qu'il visitait les prisons, étant debout au guichet, il condamna aux bêtes tous ceux qui y étaient renfermés, sans faire aucun examen. Il obligea un citoyen, qui avait fait vœu de combattre dans l'arène pour les jours de César, à tenir son vœu; il assista au combat

et ne le renvoya que victorieux, et encore avec beaucoup de peine. Un autre avait juré de mourir pour lui s'il le fallait, il le prit au mot, et comme il hésitait, il le fit parer comme une victime, puis il le livra à une troupe d'enfants, avec ordre de le poursuivre dans les rues en lui rappelant son vœu, jusqu'à ce qu'il se fût précipité du haut du roc Tarpéien. Il condamna aux mines ou aux travaux des chemins ou aux bêtes une foule de citoyens distingués, après les avoir fait marquer d'un fer chaud, ou bien il les faisait entasser dans des caves où ils étaient obligés de se tenir dans la posture des bêtes à quatre pattes, ou il les faisait scier en deux; et ce n'était pas pour des causes graves, mais pour n'avoir pas été contents d'un de ses spectacles, ou pour n'avoir jamais juré par son génie. Il obligeait les pères d'assister au supplice de leurs enfants. L'un d'eux s'excusa sur sa santé, il lui envoya sa litière. Il invita à venir manger avec lui un autre qui venait de voir mourir son fils, et l'excita autant qu'il put à rire et à être gai. Il fit battre avec des chaînes, pendant plusieurs jours de suite, un entrepreneur de spectacles, et ne le fit tuer que lorsqu'il se sentit incommodé de l'odeur de ses plaies. Un poëte d'Atella fut brûlé dans l'arène pour un vers équivoque. Un chevalier romain, exposé aux bêtes, s'écria qu'il était innocent; il le fit revenir, lui fit arracher la langue et le renvoya au supplice.

XXVIII. Il demanda un jour à un citoyen qu'il avait rappelé de l'exil, où il était depuis longtemps, ce qu'il avait coutume d'y faire. Celui-ci répondit pour le flatter : « Je demandais aux dieux ce qui est arrivé, que Tibère mourût et que vous régnassiez. » Sur ce propos, il se persuada que tous ceux qu'il avait exilés lui souhaitaient la mort. Il envoya des soldats pour les égorger tous. Voulant faire mettre en pièces un sénateur, il aposta des hommes à lui pour l'ap-

peler ennemi public au moment où il entrerait dans le sénat, le percer de coups et le donner à déchirer à la populace, et il ne fut pas content qu'il n'eût vu ses membres et ses entrailles traînés par les rues et apportés à ses pieds.

XXIX. L'atrocité de ses paroles rendait encore plus odieuse l'atrocité inouïe de ses actions. Il se glorifiait surtout de ce qu'il appelait son inflexibilité. Son aïeule Antonie lui faisait quelques remontrances; non content de n'y avoir aucun égard, « Souvenez-vous, lui dit-il, que tout m'est permis et contre tous. » Comme il donnait l'ordre de tuer son frère, qu'il croyait s'être muni de contre-poison, « Du contre-poison, dit-il, contre César! » Lorsqu'il exila ses sœurs, il leur dit avec menace, « qu'il avait non-seulement des îles, mais encore des glaives. » Un citoyen qui avait été préteur, et qui était retiré à Anticyre pour sa santé, demandait la permission d'y faire un plus long séjour, il ordonna qu'on le tuât, disant qu'il lui fallait une saignée, puisque l'ellébore ne lui servait de rien. Tous les dix jours il faisait la liste des prisonniers qu'il fallait exécuter, et il appelait cela apurer ses comptes. Ayant condamné en même temps des Grecs et des Gaulois, il se vantait d'avoir subjugué la Gallo-Grèce.

XXX. Il faisait toujours frapper lentement, et l'on connaît de lui ce mot qu'il répétait souvent à ses bourreaux : « Fais en sorte qu'ils se sentent mourir. » Ayant puni un homme pour un autre par méprise de nom : « Celui-ci, dit-il, l'a autant mérité que l'autre. » Il avait fréquemment à la bouche ce mot d'une tragédie : « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. » Il invectiva souvent contre tous les sénateurs à la fois, comme clients de Séjan ou comme accusateurs de sa mère et de ses frères. Il montrait les mémoires qu'il avait feint de brûler, et justifiait la cruauté de Tibère, auto-

risée par tant d'accusations. Il injuriait tout l'ordre des chevaliers, comme idolâtre de jeux et de spectacles. Furieux de voir le peuple d'un avis contraire au sien dans une représentation théâtrale, il s'écria : « Plût au ciel que le peuple romain n'eût qu'une tête ! » On accusait devant lui un brigand, nommé Tétrinius, il dit que ceux qui en demandaient justice étaient eux-mêmes des Tétrinius. Cinq gladiateurs avaient terrassé cinq de leurs adversaires, de ceux qu'on nomme rétiaires, sans qu'ils fissent aucune résistance ; on avait prononcé leur arrêt de mort : un des vaincus se releva, reprit sa fourche, et tua tous les vainqueurs. Ce massacre lui parut affreux ; il le déplora par un édit, et chargea d'imprécations ceux qui avaient soutenu ce spectacle.

XXXI. Il avait coutume de se plaindre de ce que son règne n'était marqué par aucune grande calamité ; que celui d'Auguste l'avait été par la défaite de Varus ; celui de Tibère par la chute de l'amphithéâtre de Fidènes ; que le sien serait oublié pour avoir été trop heureux, et de temps en temps il souhaitait des défaites sanglantes, des pestes, des famines et des tremblements de terre.

XXXII. Sa férocité ne le quittait pas même dans ses jeux, dans ses divertissements, dans ses festins. On donnait la question devant lui pendant qu'il soupait ou qu'il faisait la débauche. Un soldat habile à couper des têtes exerçait son talent, en sa présence, sur tous les prisonniers indifféremment. Faisant la dédicace de ce pont de Pouzzoles dont nous avons parlé, il invita plusieurs de ceux qui étaient sur le rivage à s'approcher de lui, et les jeta tous dans la mer. Quelques-uns voulaient s'accrocher aux vaisseaux, mais il les faisait écarter avec des crocs et des avirons. Un esclave, dans une réjouissance publique, avait détaché d'un lit une lame d'argent. Il ordonna qu'on lui coupât les mains, qu'on les lui pendît au cou, et qu'on le prome-

nât ainsi avec un écriteau qui marquerait la cause de son châtiment. S'amusant à faire des armes avec un gladiateur, celui-ci se laissa tomber volontairement, Caius le perça d'un poignard, et courut la palme à la main comme les vainqueurs. Dans un sacrifice, il prit l'habillement de ceux qui égorgent les victimes, et ayant levé sa massue, il assomma celui qui lui présentait le couteau. Il se mit à rire de toute sa force dans un festin; les consuls qui soupaient avec lui lui demandèrent avec douceur ce qu'il avait à rire. « C'est que je songe, dit-il, que d'un signe de tête je peux vous faire égorger tous les deux. »

XXXIII. Voici quelques-unes de ses plaisanteries. Etant devant une statue de Jupiter, il demanda à un acteur tragique, nommé Appelle, qui, de Jupiter ou de lui, lui paraissait le plus grand. Comme l'acteur hésitait à répondre, il le fit fouetter; il trouva qu'il avait la voix belle dans les gémissements. Toutes les fois qu'il embrassait sa femme ou sa maîtresse, il disait : « Cette belle tête tombera quand je voudrai. » Il disait même qu'il ferait donner la question à Césonie pour savoir d'elle pourquoi il l'aimait tant.

XXXIV. Sa méchanceté envieuse et son orgueil cruel outrageaient tous les hommes de tous les siècles. Il abattit et dispersa les statues des grands hommes qu'Auguste avait transportées du Capitole, où elles étaient trop à l'étroit, dans le Champ-de-Mars, et, dans la suite, lorsqu'on voulut les rétablir, on ne put en retrouver les titres. Il défendit qu'on érigeât de statue à personne sans le consulter. Il voulut aussi anéantir les ouvrages d'Homère. Il demandait pourquoi il ne lui serait pas permis de faire ce qu'avait fait Platon, qui l'avait chassé de sa république. Peu s'en fallut qu'il ne fît ôter de toutes les bibliothèques les ouvrages de Virgile et de Tite-Live. Il trouvait l'un sans génie et sans science, et l'autre un historien verbeux et inexact. Il

voulait abolir entièrement la jurisprudence, et disait qu'il ferait en sorte qu'il n'y aurait de juge et d'arbitre que lui.

XXXV. Il ôta aux familles les plus illustres les décorations de leurs ancêtres, aux Torquatus leur collier, aux Cincinnatus leurs cheveux bouclés, aux Pompée le surnom de Grand. Il massacra Ptolémée, qu'il avait fait venir de ses Etats, et qu'il avait fort bien reçu. Ce prince n'eut d'autre crime à ses yeux que d'avoir attiré les regards de l'assemblée par l'état de ses vêtements en entrant au spectacle. Il faisait raser derrière la tête ceux qui se présentaient devant lui avec de beaux cheveux. Un certain Esius Proculus, fils d'un centurion, était surnommé le *colosse*, à cause de sa grandeur extraordinaire. Il le remarqua dans des jeux publics, le fit descendre dans l'arène et combattre contre deux gladiateurs, et, lorsqu'il les eut vaincus, il le fit enchaîner et promener par la ville, couvert de haillons, pour servir de jouet au peuple, et être ensuite égorgé. Enfin, il n'y eut personne dans la plus basse condition à qui il ne cherchât à nuire. Le même homme était depuis plusieurs années prêtre de Diane d'Aricie, il lui opposa un concurrent plus fort que lui. Un certain Porius, maître de gladiateurs, ayant affranchi publiquement un de ses esclaves pour avoir vaillamment combattu, reçut du peuple de grands applaudissements. Caius sortit brusquement de l'assemblée, et, plein d'indignation, se précipita par les degrés avec tant d'impétuosité, qu'ayant marché sur les franges de sa robe, il fut sur le point de tomber, en criant que le premier peuple de l'univers honorait plus un gladiateur, qui n'avait rien fait que de très commun, que les Césars et l'empereur.

XXXVI. Quant aux mœurs, il fut corrompu et corrupteur. Il passe pour avoir aimé d'un amour

infâme M. Lépidus Mnester, le pantomime, et quelques ôtages. Valérius Catullus, jeune homme d'une famille consulaire, lui reprocha à haute voix d'avoir abusé de sa jeunesse jusqu'à lui fatiguer les flancs. Sans parler de ses incestes avec ses sœurs et de sa passion connue pour la courtisane Pyrallide, il ne respecta aucune des femmes les plus distinguées. Il les invitait à souper avec leurs maris, et les faisait passer en revue devant lui, les examinant avec l'attention et la recherche d'un marchand d'esclaves, et même leur relevant le menton avec la main, si la honte leur faisait baisser la tête. Il menait dans une chambre voisine celle qui lui plaisait, et, rentrant avec les traces de la débauche encore toutes récentes, il louait ou blâmait tout haut ce que leur taille ou leur jouissance avaient de bon ou de mauvais. Il en répudia quelques-unes au nom de leurs maris absents, et fit insérer ces divorces dans les actes publics.

XXXVII. Il surpassa en prodigalités tout ce qu'on avait vu jusqu'à lui. Inventeur de nouveaux bains et de nouvelles nourritures, il se lavait dans des parfums, avalait des perles et des pierres précieuses fondues dans du vinaigre, faisait servir à ses convives des pains et des mets d'or. Il disait qu'il fallait être ou économe ou César. Il jeta au peuple, pendant plusieurs jours, des pièces de monnaie d'une valeur considérable du haut de la basilique de Jules César. Il fabriqua des galères de bois de cèdre; les poupes étaient recouvertes de pierreries; les voiles étaient de toiles peintes. Il y avait des bains, des galeries et des salles à manger d'une assez grande étendue, des vignes et des arbres fruitiers de toute espèce. C'était sur ces navires qu'il côtoyait les bords de la Campanie, assis à table au milieu des danses et des instruments de musique. Dans ses bâtiments et ses édifices, il ne recherchait rien tant que ce qui paraissait

impraticable. Il jetait des digues dans une mer profonde et orageuse. Il faisait fendre les rochers les plus durs, mettre des plaines au niveau des montagnes, creuser et aplanir des hauteurs, et toujours avec une vitesse incroyable; la lenteur des travaux était un crime capital. Pour tout dire, en un mot, il absorba en moins d'un an tous les trésors de Tibère, qui montaient à deux milliards sept cent millions de sesterces.

XXXVIII. Réduit à l'indigence, il eut recours aux rapines et aux extorsions de toutes les espèces. Il prétendit que ceux dont les ancêtres avaient obtenu le droit de bourgeoisie pour eux et pour leurs descendants n'en devaient pas jouir, parce que ce mot de descendants ne s'étendait pas au delà de la première génération. Les diplômes de Jules César et d'Auguste étaient nuls à ses yeux. Il accusait d'infidélité ceux qui avaient augmenté leurs biens depuis qu'ils en avaient donné l'état. Il cassa les testaments des centurions qui, depuis le commencement du règne de Tibère, n'avaient nommé pour leurs héritiers ni ce prince ni lui; ils étaient, disait-il, coupables d'ingratitude; et, pour casser ceux des autres citoyens, il suffisait que quelqu'un assurât qu'ils avaient eu dessein d'appeler César à leur succession. L'alarme s'étant répandue, tous s'empressèrent de le porter sur leur testament au même rang que leurs enfants ou leurs amis. Alors il prétendit qu'on se moquait de lui de vivre encore après l'avoir fait héritier, et il envoyait aux testateurs de petits gâteaux empoisonnés. Il ne montait sur son tribunal qu'après avoir fixé ce qu'il voulait gagner. Quand sa somme était faite, il se levait, et un jour que la séance lui parut trop longue, il condamna par un même arrêt quarante accusés dans différentes causes, et, au réveil de Césonie, il se vanta d'avoir gagné sa journée tandis qu'elle dormait. Ayant fait annoncer une vente,

il fit apporter ce qui lui restait de tous les spectacles qu'il avait donnés, en fixa lui-même le prix, et le fit acheter par force à plusieurs citoyens, qui se trouvèrent ruinés et se coupèrent les veines. C'est une chose connue, qu'ayant aperçu Aponius Saturninus qui dormait sur un banc, il dit au crieur : « Faites attention que voilà un ancien préteur qui me fait signe de la tête qu'il veut enchérir ; » et il ne cessa de pousser l'enchère jusqu'à ce qu'il eût fait adjuger treize gladiateurs pour près de dix millions de sesterces tandis qu'il dormait.

XXXIX. Il vendit dans les Gaules les bijoux, les meubles, les esclaves et les affranchis de ses sœurs qu'il avait exilées. Il en retira un prix immense, et, séduit par l'appât du gain, il fit venir de Rome tous les meubles de la vieille cour, les fit charger sur des voitures de louage et sur des chevaux de boulangerie, de manière que le pain manqua à Rome, et que beaucoup de plaideurs perdirent leurs causes pour n'avoir pu se trouver à l'assignation. Il n'y eut point d'artifice et de séduction qu'il n'employât pour se défaire de ces meubles, reprochant aux uns de n'avoir pas honte d'être plus riches que lui, et disant aux autres qu'il était trop bon de donner à des particuliers ce qui avait appartenu à un prince. Il apprit qu'un particulier de province, fort riche, avait donné deux cent mille sesterces aux huissiers de sa chambre pour le faire mettre à sa table sans qu'on s'aperçût de la fraude. Il ne fut pas fâché de voir que l'on mît à si haut prix l'honneur de manger avec lui. Mais le lendemain, voyant cet homme à une vente, il lui fit adjuger un petit meuble qui n'était d'aucune valeur pour une somme égale à celle qu'il avait donnée, et lui fit dire qu'il souperait avec César et à son invitation.

XL. Il fit percevoir des tributs nouveaux e inouïs jusqu'alors, d'abord par des receveurs

publics, ensuite, comme le district devenait immense, par des centurions et des tribuns prétoriens. Il n'eut aucune chose et aucune personne qui ne fût taxée. On mit des impôts sur tous les comestibles qui se vendaient dans Rome. On exigea des plaideurs le quarantième de la somme en litige, et ce fut un crime de s'accommoder. Les portefaix donnèrent le huitième de leur gain journalier. Les femmes prostituées furent taxées précisément au prix où elles se vendaient, et il fut ordonné que l'on tiendrait registre de celles qui faisaient ce commerce, fussent-elles mariées.

XLI. Ces impôts étant établis et non pas affichés, comme il se commettait beaucoup de fautes par ignorance, il donna enfin un édit aux instances du peuple romain, mais d'une écriture fine et placée de manière qu'on ne pouvait en prendre copie; enfin, pour faire de l'argent à quelque prix que ce fût, il établit un lieu de débauche dans son palais. De petites cellules furent construites et ornées selon la dignité du lieu. On y plaça des femmes libres et des jeunes gens d'une naissance honnête, et les esclaves nomenclateurs allaient autour des places publiques et aux portes des palais inviter les vieillards et la jeunesse. On leur prêtait de l'argent à usure pour payer leurs plaisirs, et l'on prenait leurs noms comme pour leur faire honneur d'augmenter le revenu de César. Il ne dédaignait pas même de s'enrichir aux jeux de hasard par la fraude et la fourberie. Un jour, il chargea son voisin de jouer pour lui, et, ayant paru un moment sur la porte de sa maison, il vit passer deux chevaliers romains qui étaient fort riches; il les fit arrêter, confisqua leurs biens, et rentra tout fier et tout glorieux, disant qu'il venait de faire un beau coup de dés.

XLII. Lorsqu'il eut une fille, il commença à dire qu'il était pauvre, qu'il était chargé de

l'empire et d'une famille, et il voulut que l'on contribuât pour nourrir et doter sa fille. Il annonça qu'il recevrait des étrennes au premier jour de l'année. Il se tint à l'entrée de son palais le jour des calendes de janvier pour recevoir l'argent qu'on lui apportait à pleines mains, et, passionné plus que jamais pour ce métal, il marchait pieds nus sur de vastes amas d'or, ou se roulait au milieu.

XLIII. Quant à la guerre, voici comme il la fit. Il était venu visiter le fleuve Clitumnus et les bois qu'il arrose, et s'était avancé jusqu'à Mévanie. On l'avertit de recruter sa garde batave. L'idée lui vint aussitôt d'attaquer la Germanie. Il ne perdit pas un moment. Il fit venir de tous côtés des légions, des troupes auxiliaires et de nouvelles levées faites avec la plus grande rigueur, des provisions telles qu'on n'en avait jamais vu, et se mit en marche si rapidement, que les cohortes prétoriennes furent obligées, pour le suivre, de mettre leurs enseignes sur des bêtes de somme. Pour lui, il finit par se faire porter mollement dans une litière par huit esclaves, et les habitants des villes voisines avaient ordre de nettoyer les chemins et de les arroser pour abattre la poussière.

XLIV. Lorsqu'il fut arrivé au camp, pour se montrer exact et sévère dans le commandement, il renvoya avec ignominie les lieutenants qui étaient arrivés trop tard avec les troupes qu'ils devaient amener, et, dans la revue qu'il fit de l'armée, il cassa, sous prétexte de vieillesse, la plupart des centurions dont le service allait finir. A l'égard des autres, il leur reprocha leur avarice, et restreignit la récompense des vétérans à six mille sesterces. Il ne fit point d'autres exploits que de recevoir dans son camp Adiminius, fils de Cinobellinus, roi des Bretons, qui, chassé par son père, s'était réfugié auprès de lui avec une suite peu nombreuse.

Alors, comme s'il eût subjugué tout le pays, il écrivit à Rome des lettres fastueuses, en avertissant les courriers de ne descendre qu'à la porte du sénat, et de rendre ses lettres aux consuls dans le temple de Mars.

XLV. Ensuite, ne sachant à qui faire la guerre, il fit passer au delà du Rhin quelques Allemands de sa garde, et leur ordonna de se cacher. Comme il sortait de table, on vint en tumulte lui annoncer que l'ennemi paraissait. Aussitôt il s'élance dans la forêt prochaine avec ses amis et une partie de ses gardes, coupe des branches d'arbre qu'il fait porter comme des trophées, et revient à la lueur des flambeaux, reprochant à ceux qui ne l'avaient pas suivi leur paresse et leur lâcheté. Ceux au contraire qui avaient pris part à sa victoire reçurent de lui des couronnes qu'il appelait *exploratoires*, et sur lesquelles étaient représentés le soleil, la lune et les astres. Il fit aussi enlever secrètement et emmener de jeunes ôtages qui étaient dans une école, et tout d'un coup il quitta son repas pour les poursuivre avec sa cavalerie comme des fugitifs, et les fit mettre aux fers, passant toujours les bornes de l'humanité dans ses farces extravagantes. Revenu à table, comme on lui annonçait que ses troupes étaient rassemblées, il fit asseoir à sa table tout armés ceux qui lui annonçaient cette nouvelle, et leur cita ce vers de Virgile :

Courage, mes amis, comptez sur la fortune.

Il reprocha durement, par un édit, au sénat et au peuple de s'occuper tranquillement de jeux et de festins, tandis que César s'exposait aux dangers et aux fatigues.

LXVI. Enfin, il s'avança vers les bords de l'Océan avec un grand appareil de machines, comme s'il eût médité quelque entreprise con-

sidérable, et, lorsque personne ne pouvait deviner son dessein, tout d'un coup il ordonna qu'on ramassât des coquillages et qu'on en remplît les casques. C'étaient, disait-il, des dépouilles de l'Océan dont il fallait orner le Capitole et le palais des Césars. Il éleva pour monument de sa victoire une tour très haute, où il fit placer des fanaux comme sur un phare, pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit. Il annonça aux soldats une gratification de cent deniers d'argent, et comme si c'eût été le comble de la libéralité, il leur dit : « Allez-vous-en riches et contents. »

XLVII. Occupé ensuite du soin de son triomphe, il choisit pour en faire l'ornement, outre les prisonniers et les transfuges barbares, ceux des Gaulois qui étaient de la taille la plus haute, et, comme il le disait, la plus triomphale, et même quelques-uns de leurs princes. Il les obligea à se peindre les cheveux a la manière des Allemands, à apprendre leur langue et même à se donner des noms allemands. Il fit transporter par terre à Rome les galères sur lesquelles il était entré dans l'Océan. Il écrivit à ses intendants de lui préparer un triomphe plus magnifique qu'aucun de ceux qu'on eût encore vus, mais cependant le moins coûteux qu'ils pourraient, attendu qu'ils pouvaient disposer des biens de tout le monde.

XLVIII. Avant que de sortir des Gaules, il conçut le dessein le plus abominable : c'était de massacrer les légions qui s'étaient révoltées après la mort d'Auguste, et par qui il s'était vu assiégé dans son enfance lui et son père Germanicus. On eut beaucoup de peine à le détourner d'une idée aussi dangereuse; mais il persista à vouloir les décimer. Il les fit donc assembler sans armes et même sans épées, et les fit entourer par sa cavalerie; mais on se douta de son dessein, et les soldats se dispersèrent pour

reprendre leurs armes et s'opposer à la violence. Alors il prit la fuite, et revint vers Rome, tournant toute sa fureur sur le sénat, afin que les citoyens, occupés de leur propre péril, le fussent moins des affronts qu'il venait d'essuyer. Il se plaignait, entre autres griefs, qu'on ne lui eût pas décerné le triomphe qu'il méritait. Il oubliait qu'il avait défendu peu de temps auparavant, sous peine de mort, que l'on parlât jamais de lui rendre aucun honneur.

XLIX. Lorsque les députés du sénat vinrent au-devant de lui pour le prier de hâter son retour, il répondit d'une voix forte : « Je viendrai, oui, je viendrai, et celle-ci avec moi, » en frappant sur la garde de son épée. Il annonça qu'il ne revenait que pour ceux qui le souhaitaient, c'est-à-dire pour les chevaliers et pour le peuple ; qu'à l'égard des sénateurs, il ne serait pour eux ni citoyen ni prince. Il défendit qu'aucun d'eux vînt à sa rencontre. Il entra dans la ville le jour de l'anniversaire de sa naissance, et se contenta de l'ovation, oubliant ou différant son triomphe. Il périt quatre mois après, comme je le dirai tout à l'heure, méditant de plus grands crimes que tous ceux qu'il avait commis.

Il voulait se retirer à Antium ou à Alexandrie, après avoir fait périr tout ce qu'il y avait de plus illustre dans les deux premiers ordres de l'État. On ne saurait en douter, puisque l'on trouva dans ses papiers deux mémoires intitulés, l'un *le Glaive* et l'autre *le Poignard* ; c'était la liste de tous ceux qu'il destinait à la mort. On lui trouva aussi une grande cassette pleine de poisons. Claude les fit jeter dans la mer ; les flots en furent infectés, et la marée jeta sur le rivage quantité de poissons morts.

L. Il avait la taille haute, le teint pâle, le corps énorme, les jambes extrêmement menues, ainsi que le cou, les yeux enfoncés, les tempes

creuses, le front large et menaçant, peu de cheveux, et presque point sur le devant de la tête; le reste du corps velu. Aussi était-ce un crime capital de regarder d'en haut quand il passait ou de prononcer le nom d'une chèvre sur quelque prétexte que ce fût. Son visage était naturellement affreux, et il le rendait plus effrayant encore, s'étudiant dans le miroir à donner à sa physionomie les mouvements faits pour inspirer l'effroi et l'horreur. Il n'était sain ni de corps ni d'esprit. Epileptique dès son enfance, il lui prenait des faiblesses subites au milieu de l'étude ou du travail, et il ne pouvait ni marcher ni se soutenir. Il sentait lui-même son mal et l'altération de sa raison, et il avait songé plusieurs fois à y porter remède. On croit que Césonie lui donna un philtre amoureux, qui n'eut d'autre effet que de le rendre furieux. Il était tourmenté surtout de l'insomnie. Jamais il ne pouvait dormir plus de trois heures, encore d'un sommeil inquiet et troublé par des fantômes et des songes bizarres. Il rêva une fois que la mer lui parlait. Aussi la plus grande partie de la nuit, las de veiller dans son lit, il errait dans de vastes galeries, attendant et invoquant le jour.

LI. C'est à l'aliénation de son esprit qu'il faut attribuer des défauts qui semblaient se contredire, l'excès de la confiance et l'excès de la crainte. Cet homme, qui méprisait tant les dieux, fermait les yeux et s'enveloppait la tête dès qu'il entendait le bruit du tonnerre et voyait briller l'éclair, et si ce bruit redoublait, il courait se cacher sous le lit. Dans un voyage en Sicile, il se moqua beaucoup de plusieurs miracles dont on lui parlait, et ne laissa pas de s'enfuir la nuit de Messine, effrayé de la fumée et du bruit du mont Etna. Après avoir fait de grandes menaces aux barbares, comme il se trouvait au delà du Rhin, dans un chemin étroit, porté

sur un chariot et entouré de ses troupes, quelqu'un dit que l'on serait fort embarrassé si l'ennemi paraissait. Aussitôt il monte à cheval, court vers le fleuve, et, trouvant les ponts embarrassés de bagages, pour se sauver plus vite, il se fait transporter à bras par-dessus les têtes des goujats de son armée. Quelque temps après, comme on parlait d'un soulèvement de la Germanie, il se hâtait déjà de faire préparer des vaisseaux pour s'enfuir, disait-il, dans les provinces d'outre-mer, comme dans son seul asile, si les vainqueurs s'emparaient des Alpes comme les Cimbres, ou de Rome comme les Gaulois. C'est, je crois, ce qui donna l'idée à ses assassins de dire, pour apaiser les soldats dans le premier moment de tumulte, qu'il s'était tué lui-même à la nouvelle d'une bataille perdue.

LII. Son habit et sa chaussure n'étaient ni d'un Romain, ni d'un citoyen, ni même d'un homme. Il portait souvent une tunique peinte et couverte de pierreries, avec des manches et des bracelets. Il paraissait en public avec des robes de soie, des parures de femme, des chaussures théâtrales ou militaires, mais le plus souvent avec une barbe d'or, tenant à la main ou un foudre, ou un trident, ou un caducée. Il s'habillait en Vénus. Il portait assidûment les ornements triomphaux, même avant son expédition d'Allemagne, et souvent la cuirasse d'Alexandre, qu'il avait fait tirer de son tombeau.

LIII. Il s'appliqua peu à l'érudition et beaucoup à l'éloquence. En général, il était disert et parlait facilement, abondant surtout dans la colère et dans les invectives. Sa prononciation était animée et sa voix retentissante. Quand il devait parler en public, il disait qu'il allait *lancer les traits de ses veilles*; méprisant d'ailleurs le genre d'écrire plus tempéré et plus orné, au point d'appeler les ouvrages de Sénèque, l'auteur alors le plus en vogue, des amplifica-

tions scolastiques, et de les comparer à des édifices où il n'y aurait que des pierres ou du sable, sans chaux ni ciment. Il avait coutume de répondre aux harangues des orateurs qui avaient le mieux réussi, et, quand il y avait de grandes causes dans le sénat, il jouait le rôle de défenseur ou d'accusateur, selon ce qui pouvait le plus favoriser son genre d'éloquence, et invitait, par un édit, l'ordre des chevaliers à venir l'entendre.

LIV. Il exerça d'autres talents fort différents, et même avec passion; tour à tour gladiateur, cocher, chanteur et danseur, il s'escrimait dans l'arène ou courait dans le Cirque. Il était si passionné pour le chant et pour la danse, qu'il ne pouvait s'empêcher, en public, d'accompagner la voix de l'acteur et de contrefaire ses gestes et ses pas en les approuvant ou les réformant. C'est pour cela que le jour même de sa mort, il avait indiqué une veille générale, parce qu'il espérait s'essayer sur le théâtre avec plus de hardiesse dans une assemblée nocturne. C'était aussi le temps qu'il prenait pour danser. Il fit venir une fois au milieu de la nuit trois personnages consulaires, qui arrivèrent en tremblant, et craignant tout ce que l'on peut craindre. Il les plaça sur le théâtre, se mit à danser de toute sa force, en habit de musicien, au bruit des flûtes et des pédales, et se retira. Cependant cet homme, qui savait tant de choses, ne savait pas nager.

LV. Son penchant pour ceux qui lui avaient plu allait jusqu'à la manie. Il embrassait publiquement Mnester, le pantomime, et, si quelqu'un faisait le moindre bruit pendant qu'il dansait, il le fouettait de sa main. Il envoya dire par un centurion à un chevalier romain qui faisait du bruit, de s'en aller sur-le-champ à Ostie et de porter ses tablettes au roi Ptolémée en Mauritanie. Il y avait dessus : « Vous

ne ferez ni bien ni mal à l'homme que je vous envoie. » De deux partis de gladiateurs, il favorisa l'un au point d'en choisir plusieurs pour les faire chefs de sa garde allemande, et persécuta l'autre jusqu'à leur ôter leur armure. Un de ces derniers, nommé Columbus, était vainqueur et légèrement blessé ; il fit mettre dans sa plaie un poison qui fut appelé de son nom, *le poison de Columbus*, c'est ainsi du moins qu'il le nommait parmi ses autres poisons. Il était tellement attaché à la faction des cochers *verts*, qu'il mangeait et couchait avec eux dans leur écurie. L'un d'eux, nommé Cythicus, reçut de lui dans un festin un présent de deux millions de sesterces. Il aimait tant un cheval nommé *Incitatus*, que la veille des courses du Cirque, il envoyait des soldats pour ordonner le silence dans tout le voisinage, afin que le cheval dormît plus tranquillement. Il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des harnais de pourpre, des colliers de perles. Il lui donna une maison complète, des esclaves, des meubles, voulut qu'on allât manger chez lui ; on dit même qu'il voulait le faire consul.

LVI. Au milieu de tant de folies et d'excès, plusieurs citoyens eurent assez de courage pour songer à le punir. Deux conspirations furent découvertes, et, tandis qu'on attendait d'autres occasions et qu'on balançait, deux Romains se communiquèrent leur projet et l'exécutèrent, favorisés sous main par les plus puissants des affranchis et par les officiers du prétoire, qui avaient été nommés déjà dans une conjuration, quoique à tort, et sentaient que, depuis ce moment, ils étaient devenus odieux et suspects. Caius avait soulevé les esprits contre eux par la démarche qu'il avait faite ; il les avait fait venir, et, tirant son épée, il avait juré qu'il était prêt à se donner la mort s'il leur paraissait la mériter. Il ne cessait depuis ce temps de les ac-

cuser les uns auprès des autres, et d'exciter entre eux la haine et les soupçons. On convint de l'attaquer à midi, au sortir du spectacle qui devait se représenter dans son palais. Cassius Chærea, tribun de la cohorte prétorienne alors de garde, demanda à porter le premier coup. Caius insultait souvent sa vieillesse, le traitait d'efféminé, lui reprochait avec outrage ses mœurs molles et déréglées, et quand il lui demandait le mot du guet, il lui donnait Priape ou Vénus, ou lui présentait sa main à baiser avec un geste obscène.

LVII. Sa mort fut annoncée par plusieurs présages. La statue de Jupiter Olympien, qu'il avait ordonné qu'on transportât à Rome, fit tout à coup un si grand éclat de rire lorsqu'on y mit la main, que les ouvriers laissèrent tomber leurs machines et s'enfuirent, et aussitôt il survint un certain Cassius, qui disait avoir reçu en songe l'ordre d'immoler un taureau à Jupiter. Le Capitole de Capoue fut frappé du tonnerre le jour des ides de mars, et le vestibule du palais le fut aussi le même jour, d'où l'on conjectura que Caius était menacé d'un grand danger de la part de ses gardes, et qu'on allait voir quelque meurtre signalé, tel que celui qu'on avait déjà vu aux ides de mars. L'astrologue Sylla, qu'il consultait sur son horoscope, lui annonça une mort prochaine. L'oracle du temple de la Fortune, à Antium, l'avertit de se défier de Cassius, et là-dessus il avait donné l'ordre de faire périr Cassius Longinus, proconsul d'Asie. Il ne se souvint pas que Chærea s'appelait aussi Cassius. La veille de sa mort, il rêva qu'il était dans le ciel à côté du trône de Jupiter, et que Jupiter l'avait poussé avec le pouce du pied droit, et l'avait précipité sur la terre. On regarda aussi comme des prodiges plusieurs accidents que le hasard produisit le même jour. En sacrifiant, il fut couvert du sang d'un phéni-

ceptère. Le pantomime Mnester représenta une tragédie que le comédien Néoptolème avait jouée le jour que Philippe de Macédoine fut tué. Dans la pantomime, appelée *Laureolus*, l'acteur qui est supposé échapper à la ruine d'un édifice feignit de vomir du sang, et comme les acteurs qui le doublaient voulaient faire preuve de leur adresse, ils en vomirent aussi, et la scène se trouva remplie de sang. On préparait aussi pour la nuit qui suivit sa mort une pièce où des Egyptiens et des Ethiopiens devaient expliquer les mystères infernaux.

LVIII. Le 24 janvier, à une heure après midi, il balança s'il se lèverait pour prendre son repas, se sentant l'estomac encore chargé. Il sortit pourtant à la prière de ses amis. Il fallait passer sous une voûte, et l'on avait placé en cet endroit de jeunes garçons asiatiques de familles nobles, qui venaient pour paraître sur le théâtre de Rome. Il s'arrêta un moment pour les considérer et les exhorter à bien faire, et si leur chef n'avait pas dit qu'il mourait de froid, il allait retourner sur ses pas et faire une répétition. On ne s'accorde pas sur ce qui se passa en ce moment. Les uns disent que, pendant qu'il parlait à ces jeunes gens, Chærea l'avait frappé au cou par derrière, et l'avait blessé grièvement, en criant : « A moi ! » et que le tribun Cornélius Sabinus, l'autre conjuré, lui avait percé le cœur; d'autres disent que Sabinus, ayant fait écarter tout le monde par des centurions qui étaient du complot, lui avait demandé le mot d'ordre, et que Caligula ayant donné *Jupiter*, Cassius Chærea s'était écrié : « Vas le rejoindre », et, comme il se retournait, l'avait frappé à la mâchoire. Renversé par terre et se repliant sur lui-même, il cria qu'il vivait encore. Les autres conjurés le percèrent de trente coups de poignard. Le mot de ralliement était *redouble*. Plusieurs même lui enfoncèrent le fer dans la partie virile. Au pre-

mier bruit, ses porteurs accoururent avec leurs bâtons, ensuite sa garde allemande, et ils tuèrent plusieurs des meurtiers, et même quelques sénateurs innocents.

LIX. Il vécut vingt-neuf ans, et en régna trois, dix mois et huit jours. Son cadavre fut porté secrètement dans les jardins de Lamia, brûlé à demi sur un bûcher fait à la hâte, puis enterré et recouvert de gazon. Quand ses sœurs revinrent de leur exil, elles l'exhumèrent, le brûlèrent et ensevelirent ses cendres. On assure que jusqu'à ce moment les jardiniers de cet endroit furent inquiétés par des fantômes ; que la maison où il fut tué fut troublée toutes les nuits par quelques bruits effrayants, jusqu'à ce qu'enfin le feu la consuma. L'épouse de Caius, Césonie, périt en même temps que lui, percée de coups par un centurion, et sa fille fut brisée contre les murailles.

LX. Ce qui peut donner une idée de ces temps-là, c'est que la nouvelle de ce meurtre s'étant répandue, on refusa d'abord de la croire. On crut que c'était un bruit semé par Caius pour savoir ce qu'on pensait de lui. Les conjurés ne destinaient l'empire à personne, et le sénat était tellement d'accord pour rétablir la liberté, que les consuls ne le convoquèrent point dans le lieu accoutumé, parce qu'il s'appelait du nom de Jules César, mais dans le Capitole. Plusieurs furent d'avis d'abolir la mémoire des Césars et de détruire leurs temples.

On observa que tous les Césars qui s'étaient appelés Caius avaient péri de mort violente, à commencer par celui qui fut tué dans le temps de Cinna.

CLAUDE

I. Livie, qui était enceinte lorsqu'elle épousa Auguste, mit au monde, trois mois après, Drusus, qui d'abord eut le prénom de Décimus, et ensuite celui de Néron, et qui fut père de Claude César. Ce Drusus passa pour être le fruit d'un commerce adultère de Livie avec Auguste avant qu'ils fussent mariés, ce qui donna lieu à ce mot : « Les gens heureux ont des enfants après trois mois de mariage. » Drusus, étant questeur et ensuite préteur, fit la guerre aux peuples des Alpes et aux Allemands. Il fut le premier des généraux romains qui navigua sur l'Océan septentrional. Il traça au delà du Rhin des lignes d'une construction nouvelle et d'une étendue immense, que l'on appelle encore les lignes de Drusus. Après avoir souvent battu les ennemis et les avoir poussés jusqu'au fond de leurs déserts, il les poursuivait encore lorsqu'une figure de femme, d'une grandeur plus qu'humaine, lui défendit en latin de s'avancer au delà. L'ovation et les ornements triomphaux furent les récompenses de ses exploits. Il fut fait consul au sortir de sa préture, et étant retourné en Allemagne, il y mourut de maladie dans ses quartiers d'été, appelés depuis *le camp maudit*. Son corps fut porté jusqu'à Rome par les principaux officiers des colonies et des villes municipales, et reçu sur la route par les magistrats des divers endroits où il passait. On l'ensevelit dans le Champ-de-Mars ; mais son armée lui éleva un monument funéraire, autour duquel les soldats célébraient des jeux annuels, et où les députés des villes de la Gaule faisaient des sacrifices publics. Le sénat, entre

autres honneurs, lui fit élever sur la voie Appienne un arc triomphal en marbre, et lui décerna, à lui et à ses descendants, le nom de Germanicus. Il aimait également la gloire et l'Etat. Jaloux de joindre l'honneur des dépouilles opimes à celui de ses victoires, il poursuivit souvent dans la mêlée les généraux allemands. Il ne dissimula pas le dessein qu'il avait de rétablir un jour, s'il le pouvait, l'ancienne république. Quelques-uns ont cru que ses sentiments le rendirent suspect à Auguste, et le firent rappeler de son gouvernement; ils ajoutent même que, comme Drusus balançait à revenir, on le fit périr par le poison. Je rapporte cette opinion sans la croire. Auguste aima tellement Drusus, qu'il l'avait porté sur son testament pour son héritier au même rang que ses fils, comme il le dit un jour dans le sénat, et que, dans l'éloge public qu'il fit de lui après sa mort, il pria les dieux de lui donner toujours des Césars qui ressemblassent à Drusus, et de lui assurer une fin aussi glorieuse que la sienne. Il fit son épitaphe en vers et la fit graver sur son tombeau; il écrivit aussi des mémoires sur sa vie. Drusus eut beaucoup d'enfants de sa femme, la jeune Antonie, mais il n'en laissa que trois, Germanicus, Livilla et Claude.

II. Claude naquit à Lyon, le premier d'août, sous le consulat de Jules-Antoine et de Fabius Africanus, le même jour que l'on y fit la dédicace de l'autel d'Auguste. Il fut appelé Tibère-Claude Drusus; il prit le surnom de Germanicus, lorsque son frère aîné fut adopté dans la famille des Jules. Abandonné par son père dans son enfance, il la passa tout entière, ainsi que sa jeunesse, dans des maladies longues et opiniâtres, qui le rendirent si faible de corps et d'esprit, qu'on le regarda dès lors comme incapable d'aucune fonction publique; et même, après qu'il fut sorti de tutelle, on le laissa

sous les ordres d'un précepteur qui avait été conducteur de bêtes de somme. Il se plaignit, dans un mémoire, qu'on avait mis cet homme auprès de lui pour lui faire souffrir, sans raison, toutes sortes de mauvais traitements. Cette même faiblesse de santé et de raison fut cause qu'il assista en manteau grec, contre la coutume, à un spectacle de gladiateurs, qu'il donna, conjointement avec son frère, après la mort de Drusus. C'est pour cette même raison que, le jour qu'il prit la robe virile, il fut porté en litière au Capitole, au milieu de la nuit, sans aucune cérémonie.

III. Il ne laissa pas pourtant de s'appliquer à l'étude des lettres, et même de s'éprouver quelquefois en public ; mais il ne put ni acquérir aucune considération, ni donner de lui de meilleures espérances. Sa mère Antonie l'appelait un avorton, une ébauche de la nature, et, lorsqu'elle voulait parler d'un imbécile, elle disait : « Il est plus bête que mon fils Claude. » Son aïeule Livie avait pour lui le plus grand mépris, et ne lui parlait que rarement ; elle lui faisait de temps en temps des remontrances dures et laconiques, par un tiers ou par écrit. Sa sœur Livilla, ayant entendu dire qu'il régnerait un jour, plaignit tout haut le peuple romain d'être réservé à une destinée si malheureuse et si indigne. A l'égard d'Auguste, je ne puis mieux faire voir ce qu'il en pensait en bien ou en mal, qu'en rapportant quelques passages de ses lettres.

IV. « J'ai consulté avec Tibère, comme vous me l'avez demandé, ma chère Livie, sur ce qu'il faudrait faire de Claude dans les fêtes de mars. Notre avis à tous deux est qu'il faut prendre une fois notre parti sur ce qui le regarde, pour ne nous en écarter jamais. Si nous voulons le traiter comme notre héritier, il n'y a pas à balancer, il faut le faire passer par les mêmes

degrés d'honneur où a passé son frère ; si, au contraire, nous sommes bien convaincus du dérangement total de sa santé et de sa raison, il ne faut point nous exposer, ainsi que lui, aux railleries qu'il nous faudrait essuyer infailliblement. Ce serait une chose très désagréable d'avoir à délibérer à chaque occasion au sujet de Claude, sans avoir établi auparavant si nous le regardons comme capable d'exercer les emplois ou non. Quoi qu'il en soit, dans la conjoncture présente, je ne suis pas éloigné de permettre qu'il tienne la table des pontifes dans les fêtes de mars, pourvu qu'il ait auprès de lui le fils de Silanus, son parent, qui l'empêche de rien faire de ridicule ou de déplacé. Je ne suis point d'avis qu'il assiste aux jeux du Cirque, placé sur un lit de cérémonie ; cette situation sur le devant du théâtre l'exposerait trop aux regards de l'assemblée. Je ne suis point d'avis non plus qu'il aille sacrifier sur le mont Albain, ni qu'il soit à Rome dans le temps des fêtes latines ; en effet, on trouverait étrange qu'il ne fut chargé d'aucune fonction dans la ville, s'il allait partager celles de son frère sur le mont d'Albe. Voilà, ma chère Livie, ce que je crois le plus convenable, et j'ajoute encore qu'il faut régler pour toujours notre conduite à son égard, pour ne pas flotter entre l'espérance et la crainte. Vous pourrez lire à Antonie cette partie de ma lettre, si vous le trouvez bon. »

Dans une autre, il dit : « Pendant votre absence, j'inviterai tous les jours le jeune Claude à souper avec moi, afin qu'il ne demeure pas toujours seul avec son Sulpicius et son Athénodore. Je voudrais que le pauvre malheureux choisît moins follement et avec plus de soin ses liaisons et ses amis, et qu'il prît de meilleurs modèles dans sa démarche et dans tout son extérieur ; il n'a pas les inclinations heureuses ; cependant, lorsque son esprit n'est point égaré, il

fait quelquefois souvenir de sa naissance. »

Voici ce qu'il dit dans une troisième lettre : « J'ai entendu haranguer votre neveu Claude, ma chère Livie, et je ne sors pas de surprise. Comment peut-il parler aussi clairement en public, lui qui a si peu de suite dans ses entretiens ? »

Auguste prit enfin sa résolution, et laissa Claude sans aucune dignité que celle de prêtre et d'augure. Il ne lui assigna qu'un sixième de sa succession, encore ne le mit-il qu'au troisième rang, et presque parmi les étrangers, et les legs qu'il lui laissa ne montaient pas à plus de quatre-vingts grands sesterces.

V. Son oncle Tibère lui accorda les ornements consulaires, et comme il demandait avec instance la place même du consul, Tibère lui écrivit pour toute réponse : « Je vous envoie quarante pièces d'or pour les saturnales et pour les présents qu'il est d'usage de faire. » Alors, renonçant à toute ambition, il prit le parti de la retraite, et vécut caché, tantôt dans un faubourg de Rome, tantôt dans la Campanie, lié avec la plus vile populace, et joignant à ses autres défauts l'ivrognerie et la passion pour les jeux de hasard.

VI. Cependant on lui rendit toujours quelques devoirs, et même des respects. L'ordre des chevaliers le chargea deux fois d'être l'interprète de ses demandes, et se mit sous sa protection : la première, lorsqu'ils demandaient aux consuls de porter le corps d'Auguste à Rome ; la seconde, lorsqu'ils firent leur compliment sur la mort de Séjan. Quand il arrivait au spectacle, ils se levaient et ôtaient l'espèce de manteau qui cachait leur toge. Le sénat voulut le nommer extraordinairement au nombre des prêtres d'Auguste que l'on avait tirés au sort, faire rétablir aux dépens de l'Etat sa maison brûlée et lui donner le droit de dire

son avis au rang des citoyens consulaires. Tibère empêcha que ce décret n'eût lieu, alléguant la stupidité de Claude et prenant sur lui de le dédommager de la perte de sa maison ; cependant, en mourant, il le nomma au troisième rang de ses héritiers pour un tiers de sa succession, lui fit un legs de deux millions de sesterces, et le recommanda nommément aux armées, au sénat et au peuple romain, parmi ce qu'il avait de plus cher.

VII. Sous Caius, son neveu, qui, dans les commencements de son règne, cherchait à se faire une réputation de douceur par toutes sortes de complaisances, il parvint aux honneurs et fut son collègue au consulat pendant deux mois. La première fois qu'il parut dans la place publique avec les faisceaux, un aigle vint se percher sur son épaule droite. Il fut désigné consul pour quatre ans après, et présida quelquefois au spectacle à la place de Caius aux acclamations du peuple, qui souhaitait toute sorte de prospérité à l'oncle de l'empereur et au frère de Germanicus.

VIII. Il n'en fut pas moins le jouet de la cour. S'il arrivait trop tard pour souper, on ne le recevait qu'avec peine et après lui avoir fait faire le tour de la table en demandant une place. S'il s'endormait après le repas, comme il y était assez sujet, on lui jetait des noyaux d'olives et de dattes, ou bien des bouffons se faisaient un jeu de le réveiller avec un fouet ou une verge. On lui mettait aussi des brodequins dans les mains lorsqu'il ronflait, afin qu'en se réveillant, il s'en frottât le visage.

IX. Il fut exposé à plusieurs dangers. Il se vit sur le point d'être destitué du consulat pour avoir apporté peu de soin à faire placer les statues de Néron et de Drusus, frère de Caius. D'ailleurs, il était continuellement en butte aux délations des domestiques et même des étran-

gers. Envoyé en Germanie pour féliciter Caius de ce qu'on avait découvert la conjuration de Lépidus et de Gétulicus, il courut risque de la vie, Caius ayant paru indigné qu'on lui eût député son oncle comme une espèce de gouverneur; on a prétendu même que tout en arrivant on le plongea dans le Rhin, habillé comme il était. Depuis ce temps, il fut toujours le dernier des consulaires à dire son avis dans le sénat, parce que, pour le mortifier, on l'interrogeait le dernier. On reçut une accusation de faux contre un testament où il avait signé. Enfin, ayant été obligé de dépenser pour les frais de sa réception au sacerdoce huit millions de sesterces, il se vit dans une telle disette d'argent, que, ne pouvant acquitter ses obligations envers le trésor public, ses biens furent mis en vente, comme confisqués par un édit des préteurs de la ville, suivant la loi des hypothèques.

X. C'est ainsi qu'il passa la plus grande partie de sa vie jusqu'à l'âge de cinquante ans, où il fut élevé à l'empire d'une manière assez extraordinaire. Au moment où les assassins de Caius écartaient tout le monde comme s'il eût voulu être seul, Claude s'était éloigné comme les autres et retiré dans une salle à manger qu'on appelait *hermæum*; et, bientôt saisi d'effroi au premier bruit du meurtre, il se traîna jusqu'à une galerie prochaine, où il se cacha derrière les tapisseries qui couvraient la porte. Un soldat qui errait au hasard aperçut ses pieds, voulut savoir qui c'était, le reconnut, et, l'ayant tiré de là, le salua empereur dans l'instant où Claude se jetait à ses genoux pour lui demander la vie. Il le conduisit à ses camarades, assemblés en tumulte et flottants encore sur le parti qu'ils devaient prendre. Ils le mirent dans une litière, et, comme ses esclaves s'étaient enfuis, ils le portèrent jusqu'au camp sur leurs épaules, se relayant pour ce service. La foule, en le voyant passer

triste et abattu, déplorait son sort et croyait qu'on le menait à la mort sans qu'il l'eût méritée. Reçu dans l'enceinte des retranchements, il passa la nuit au milieu des sentinelles, et commença à concevoir des espérances qui d'abord ne se justifiaient pas; car les consuls et le sénat s'étaient emparés du Capitole et de la place publique avec les cohortes préposées à la garde de la ville, et prétendaient rétablir l'ancienne liberté. Claude lui-même fut sommé par un tribun du peuple de venir opiner dans le sénat; il répondit qu'on le retenait par force. Mais le lendemain, le sénat soutenant ses premières résolutions avec trop de faiblesse et se partageant en plusieurs avis, le peuple qui entourait l'assemblée demandant à haute voix un seul maître et nommant Claude, il reçut les serments de l'armée, et promit à chaque soldat quinze grands sesterces. C'est le premier des Césars qui ait donné cet exemple d'acheter avec de l'argent la fidélité des légions.

XI. Affermi sur le trône, il n'eut rien de plus pressé que d'ensevelir dans l'oubli tout ce qui s'était passé pendant les deux jours où l'on avait délibéré sur l'état de la république; il publia à ce sujet une amnistie générale, se contentant de punir quelques tribuns militaires et quelques centurions qui avaient trempé dans la conjuration contre Caius, tant pour l'exemple, que parce qu'il savait qu'ils avaient aussi demandé sa mort. Il donna beaucoup de marques de piété envers ses proches. Son serment le plus fréquent et le plus saint était *par le nom d'Auguste*. Il fit décerner à son aïeule Livie des honneurs divins et un char attelé d'éléphants dans les jeux du Cirque, comme celui d'Auguste; à ses parents, des cérémonies funèbres, et, de plus, des jeux annuels dans le Cirque en l'honneur de son père; un char à sa mère, qui devait être traîné dans les jeux du

Cirque, et le surnom d'*Augusta*, qu'avait refusé Livie. Saisissant toutes les occasions d'honorer la mémoire de son frère, il fit jouer en son honneur des comédies grecques à Naples, et couronna celle que les juges trouvèrent la meilleure. Il donna même des marques de sa reconnaissance et de son ressouvenir à Marc-Antoine, témoignant par un édit qu'il souhaitait d'autant plus que l'on célébrât l'anniversaire de la naissance de Drusus, que c'était le même que celui de son aïeul Antoine. Il acheva un arc de triomphe en marbre, que le sénat avait voulu faire élever à Tibère, auprès du théâtre de Pompée, et qu'il avait négligé d'exécuter. Il cassa tous les actes de Caius; mais il défendit de mettre au nombre des jours de fête le jour de sa mort, quoique ce fût le premier de son règne.

XII. Très modéré sur les honneurs, il s'abstint de porter le prénom d'empereur, et se refusa aux décrets flatteurs du sénat. Il passa sous silence et ne célébra que dans sa maison le jour des fiançailles de sa fille et de la naissance de son petit-fils. Il ne rappela aucun exilé que de l'avis du sénat. Il demanda comme une grâce qu'il lui fût permis d'y faire entrer le préfet du prétoire et les tribuns militaires, et qu'on ratifiât les jugements que prononceraient ceux qu'il chargerait de juger pour lui. Il demanda aux consuls le droit de foire pour quelques particuliers. Il assistait aux procédures et prenait rang parmi les juges. Quand les magistrats entraient au spectacle, il se levait comme les autres et les saluait de la voix et du geste. Il s'excusa auprès des tribuns du peuple qui l'abordaient dans son tribunal d'être obligé de les laisser parler debout, parce que la place lui manquait pour les faire asseoir. Aussi se fit-il aimer en peu de temps, au point que le bruit s'étant répandu que, dans un voyage à Ostie,

on l'avait fait périr par trahison, le peuple consterné accabla de malédictions les soldats et le sénat, qu'il appelait traîtres et parricides, jusqu'à ce que les magistrats, montant dans la tribune aux harangues, assurèrent que Claude vivait et qu'il approchait.

XIII. Il ne fut pourtant pas à l'abri de toute embûche; il eut à craindre des entreprises particulières, des séditions, et enfin la guerre civile. Un homme du peuple fut trouvé la nuit auprès de son lit avec un poignard. On arrêta deux chevaliers armés d'un couteau de chasse qui l'attendaient pour le tuer, l'un à la sortie du théâtre, l'autre dans le temple de Mars. Asinius Gallus et Statilius Corvinus, descendants des orateurs Pollion et Messalla, tentèrent une révolution à l'aide d'un grand nombre d'esclaves et d'affranchis qu'ils avaient rassemblés. Furius Camillus Scribonianus, commandant en Dalmatie, voulut exciter une guerre civile; mais elle fut étouffée en cinq jours par un scrupule religieux, les légions qui s'étaient données à lui s'en étant repenties aussitôt, parce qu'elles n'avaient jamais pu arracher les enseignes et préparer les aigles pour aller rejoindre leur nouvel empereur.

XIV. Il fut quatre fois consul dans le cours de son règne; d'abord deux fois de suite, puis, à quatre ans d'intervalle; la dernière fois pendant six mois, les autres pendant trois. A son troisième consulat, il remplaça un consul mort, ce qu'aucun empereur n'avait encore fait. Mais, soit qu'il fût consul ou qu'il ne le fût pas, il rendit toujours la justice avec beaucoup d'application, même les jours de fêtes ou publiques ou domestiques. Il ne s'en tenait pas toujours aux termes de la loi; il la rendait plus douce ou plus sévère, selon l'équité naturelle. Il rétablit dans leurs droits de demande ceux qui en étaient déchus pour avoir manqué aux formes

en répétant plus qu'il ne leur était dû, et condamna aux bêtes ceux qui étaient convaincus d'une fraude plus marquée et que la loi punissait avec moins de rigueur.

XV. Cependant il ne parut pas toujours le même dans ses jugements : il était tantôt pénétrant et circonspect, tantôt imprudent et emporté, quelquefois léger et même extravagant. Comme il faisait l'appel des chevaliers qui devaient être de service pour les tribunaux, il y en eut un qui ne profita point de l'excuse que lui donnait le nombre de ses enfants; Claude le renvoya, comme ayant trop envie de juger. Dans ce même appel, un autre, sommé par ses adversaires de se défendre devant l'empereur, prétendit que ce n'était pas là le moment, et que son procès regardait les juges ordinaires; Claude l'obligea de plaider sa cause sur-le-champ, afin qu'il fit voir dans une affaire qui lui était propre ce qu'il aurait d'équité dans les affaires d'autrui. Une mère refusait de reconnaître son fils, et les preuves étaient équivoques des deux côtés, Claude ordonna à la femme d'épouser le jeune homme, et l'obligea ainsi de s'avouer sa mère. Il donnait facilement raison contre les absents, sans avoir aucun égard aux excuses qu'ils pouvaient donner de leur absence. Quelqu'un s'écria dans une plaidoirie qu'il fallait couper les deux mains à un faussaire; il fit venir sur-le-champ le bourreau avec les instruments du supplice. On contestait à un homme la qualité de citoyen, et les avocats disputaient pour savoir si cet homme devait plaider en toge romaine ou en manteau grec; l'empereur, pour montrer une impartialité entière, le fit changer plusieurs fois d'habit selon la tournure plus ou moins favorable que prenait l'accusation ou la défense. Dans la discussion d'une affaire juridique, il écrivit qu'il était de l'avis de ceux qui avaient raison; cette conduite l'exposa au

mépris public. Un citoyen s'excusait devant lui sur la difficulté de faire venir un témoin de province; et, après l'avoir fait attendre longtemps, il finit par dire : « Il est mort, et je crois que cela lui est bien permis. » Un autre le remerciant de ce qu'il permettait qu'un accusé se défendit, ajouta : « Quoiqu'il n'y ait rien que de fort ordinaire. » J'ai ouï dire à des vieillards que des avocats abusaient de sa patience au point de le rappeler quand il descendait de son tribunal, et de le retenir par sa robe ou par le pied; ce qui ne doit pas paraître étonnant, puisqu'un Grec osa lui dire un jour en plaidant : « Et toi aussi, tu es vieux et imbécile. » Un chevalier romain fort débauché, mais poursuivi injustement par la haine de ses ennemis, se voyant confronter en justice avec des femmes prostituées, reprocha à Claude sa cruauté et sa bêtise, et lui jeta au visage un poinçon et des tablettes qu'il tenait à la main, et dont il lui blessa la joue.

XVI. Claude géra la censure, qui n'avait point été exercée depuis Paullus et Plancus; il y fit voir la même inégalité de conduite que dans tout le reste. Dans la revue des chevaliers, il ne nota point d'infamie un jeune homme déshonoré, mais dont le père disait être très content. « Il a, dit-il, son père pour censeur. » Il avertit très doucement un autre chevalier, connu par ses débauches, de s'y livrer avec plus de modération ou du moins avec plus de discrétion, et il ajouta : « Pourquoi faut-il que je sache le nom de votre maîtresse? » Il réhabilita, à la prière de ses amis, quelqu'un qu'il avait dégradé : « Je veux cependant, dit-il, que la note subsiste. » Il raya du nombre des juges un des plus illustres citoyens d'une province grecque qui ne savait pas le latin et le remit dans la classe des étrangers. Il ne souffrit pas qu'aucun chevalier prît un défenseur pour rendre compte de sa

conduite ; il voulait que chacun d'eux prît cette peine comme il le pourrait. Il nota plusieurs personnes qui ne s'y attendaient point, et pour des causes assez singulières, par exemple, pour être sorti de l'Italie à son insu et sans passe-port, pour avoir accompagné un roi dans ses Etats; il citait l'exemple de Rabirius Postumus, autrefois accusé de crime capital pour avoir suivi à Alexandrie le roi Ptolémée, son débiteur. Il voulait en noter un plus grand nombre; mais, par la négligence des examinateurs, il eut l'affront de trouver innocents tous ceux qu'il voulait trouver coupables; ceux à qui il reprochait ou le célibat, ou la stérilité de leurs femmes, ou le défaut de biens, se trouvèrent maris, pères et riches; il y en eut même un que l'on accusa d'avoir attenté sur lui-même et de s'être blessé; il ôta ses habits et fit voir qu'il n'avait aucune blessure. On remarqua aussi, entre autres actes extraordinaires de sa censure, qu'il fit acheter et mettre en pièces un chariot d'argent d'une construction magnifique, mis en vente dans un quartier de Rome nommé *les Statues;* que, dans un seul jour, il publia vingt édits, parmi lesquels il y en avait un qui avertissait que les tonneaux fussent bien enduits de poix, parce qu'il y aurait beaucoup de vin dans l'année, et un autre qui indiquait le suc des ifs comme un remède souverain contre la morsure de la vipère.

XVII. Il ne fit qu'une seule expédition militaire, et elle ne fut pas considérable. Le sénat lui avait décerné les ornements triomphaux; mais, ne trouvant pas que ce fût une assez grande décoration pour la majesté de son rang, il voulut un triomphe complet, et choisit pour le champ de ses exploits l'Angleterre, alors mécontente des Romains à l'occasion de quelques transfuges qu'on n'avait pas rendus, et qui d'ailleurs n'avait pas été attaquée depuis Jules Cé-

sar. Il s'embarqua à Ostie; mais un vent violent pensa le faire périr deux fois auprès des îles Stécades, vers les bords de la Ligurie. Il aborda à Marseille, et alla par terre jusqu'à Gessoriac. En peu de jours il s'empara, sans combat et sans effusion de sang, d'une partie de l'île, revint à Rome six mois après son départ, et triompha avec le plus grand appareil. Il permit aux gouverneurs de provinces, et même à quelques exilés, de venir à Rome pour voir ce spectacle, et plaça sur le faîte du palais des Césars une couronne navale à côté de la couronne civique, comme un monument de sa victoire sur l'Océan. Sa femme Messaline suivit dans un chariot le char triomphal du vainqueur ; plusieurs Romains, qui avaient mérité dans cette guerre les ornements du triomphe, marchaient à pied, couverts d'une robe prétexte, et, seul d'entre eux, Crassus Frugi montait un cheval caparaçonné et avait la robe de triomphe ornée de palmes, parce que c'était la seconde fois qu'on lui avait décerné les récompenses militaires.

XVIII. Claude s'occupa avec une extrême attention du soin d'approvisionner la ville et de sa sûreté. Dans l'incendie du quartier Emilien, comme le feu ne s'éteignait pas facilement, il passa deux nuits dans une place, et, les soldats et les esclaves manquant de force, il fit venir, par le ministère des magistrats, le peuple de tous les quartiers de Rome pour remplacer les soldats et travailler devant lui ; il s'était fait apporter des caisses remplies d'argent pour récompenser ceux qui signaleraient leur activité. Les vivres manquant à Rome après plusieurs années de stérilité, il se vit arrêter dans la place publique par la foule du peuple, qui l'accablait d'injures et lui jetait des morceaux de pain, en sorte qu'il eut beaucoup de peine à se sauver dans son palais. Depuis ce temps, il ne

négligea rien pour faire venir des vivres à Rome, même en hiver.

XIX. Il proposa des gains considérables aux entrepreneurs en cette partie, et il prit les pertes sur lui ; il accorda à ceux qui feraient construire des vaisseaux pour le commerce des priviléges fixés d'après l'état que chacun d'eux tenait dans l'empire, tels que la dispense de la loi *Papia Boppea* aux citoyens, le rang de citoyens aux Latins, et les prérogatives des mères qui avaient quatre enfants aux femmes des constructeurs. Toutes ces constitutions subsistent encore aujourd'hui.

XX. Il acheva peu de monuments publics, et ils étaient plutôt grands que nécessaires ; l'aqueduc commencé par Caius, l'issue du lac Fucin et le port d'Ostie ; il savait qu'Auguste avait refusé obstinément le dernier de ces ouvrages aux Marses, qui le demandaient, et que Jules César avait été obligé de renoncer à l'autre. Il conduisit à Rome l'eau nommée de son nom Claudia, fournie par deux sources appelées, l'une *la Source verte*, et l'autre *l'Albunée*, et les eaux du Téveron portées dans des canaux de pierre et distribuées dans de très beaux réservoirs. A l'égard de l'issue du lac Fucin, il vit à l'entreprendre autant de profit que de gloire, plusieurs particuliers s'étant chargés des frais, à condition qu'on leur donnerait les campagnes qui resteraient à sec quand les eaux seraient retirées ; le canal fut achevé avec beaucoup de peine, et creusé l'espace de trois mille pas au travers d'une montagne dont il fallut excaver une partie et faire sauter l'autre. L'ouvrage dura onze ans, quoique trente mille hommes y travaillassent sans relâche. Il bâtit un port à Ostie, en construisant un môle qui s'étendait à droite et à gauche, et une digue à l'entrée, établie sur un vaisseau qui avait apporté d'Egypte un obélisque immense, et qu'on avait fait enfoncer ;

sur cette digue s'élevait une tour très haute, semblable au phare d'Alexandrie, pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit.

XXI. Il distribua plusieurs gratifications au peuple, et donna des spectacles en grand nombre et avec magnificence; il ne s'en tint pas à l'appareil ordinaire et aux lieux prescrits, il inventa des jeux nouveaux et en fit revivre d'anciens dans de nouveaux emplacements. Lorsqu'il célébra la dédicace du théâtre de Pompée, qui avait été brûlé et qu'il avait rétabli, il se fit mettre un tribunal dans l'orchestre pour donner de là le signal des jeux; il avait auparavant fait un sacrifice dans un lieu plus élevé, et était venu prendre sa place en traversant toute l'assemblée assise et en silence. Il solennisa les jeux séculaires, dont il prétendit qu'Auguste avait avancé l'époque, quoiqu'il ait dit lui-même dans ses mémoires qu'Auguste les avait placés dans les temps préfix, après un calcul très exact des années où ils avaient été interrompus; aussi l'on se moqua de l'annonce du crieur public, lorsqu'il invita tous les citoyens, avec la formule usitée, à des jeux qu'aucun d'eux n'avait vus et qu'aucun ne reverrait; il y avait encore beaucoup de spectateurs des derniers que l'on avait célébrés, et même encore quelques acteurs. Il fit faire souvent les courses du Cirque sur la montagne du Vatican, et plaça des combats de bêtes pour intermède entre les courses. Il orna le grand Cirque de barrières de marbre et de bornes dorées; elles étaient auparavant de pierres ou de bois; il assigna des places aux sénateurs qui, avant lui, n'en avaient pas de marquées. Il joignit les évolutions troyennes aux combats de chariots, et la cavalerie prétorienne, commandée par ses tribuns et par le préfet lui-même, combattit contre des monstres d'Afrique. On vit aussi des cavaliers thessaliens poursuivre dans le Cirque des taureaux

fougueux, leur sauter sur le dos, après les avoir fatigués, et les terrasser en les saisissant par les cornes. Il multiplia les spectacles de gladiateurs ; il en donna un annuel dans le camp des prétoriens, sans appareil et sans combat de bêtes ; un autre dans le Champ-de-Mars, dans la forme accoutumée, et un extraordinaire et de peu de jours, qu'il appelait *la Ration*, parce qu'en l'annonçant, il avait dit qu'il invitait le peuple à un petit repas sans cérémonie. Il ne parut pas moins sérieusement occupé de tous les autres genres de spectacles. On le voyait en public compter par ses doigts les pièces d'or distribuées aux vainqueurs, exciter lui-même tous les citoyens à la joie et à la gaieté, les appelant ses maîtres, et plaisantant quelquefois avec eux assez maladroitement ; par exemple, comme on demandait un gladiateur nommé *Palumbus* (ce qui signifie pigeon ramier), il répondit, en jouant sur le mot : « Oui, s'il est pris ; » ayant accordé à un autre gladiateur le congé que demandaient pour lui ses quatre fils, et voyant que tout le monde s'intéressait à cette grâce, il fit courir des billets dans lesquels il représentait au peuple combien il y avait à gagner à faire des enfants, puisqu'on en savait tant de gré, même à un gladiateur, ce qui, après tout, n'était pas si déplacé dans ce temps et dans nos mœurs. Il fit représenter dans le Champ-de-Mars la prise et le pillage d'une ville et la soumission des rois d'Angleterre, et il y présida en habit guerrier. Avant que de donner une issue au lac Fucin, il y fit voir une naumachie. Les combattants lui ayant dit : « Bonjour, notre empereur, nous vous saluons avant que de mourir, » et lui leur ayant répondu : « Bonjour, » aucun d'eux ne voulut plus combattre, prenant ce mot pour une parole de grâce. Claude délibéra quelque temps s'il les ferait périr tous par le fer ou par le feu ; enfin, il se leva brusquement de

sa place, et faisant le tour du lac d'un pas tremblant et ridicule, il les engagea à combattre, moitié par menace, moitié par promesse. Douze galères de Rhodes et autant de Sicile, chacune à trois rangs de rames, se heurtèrent dans ce combat au bruit de la trompette, qu'embouchait un triton d'argent, élevé sur le lac dans une machine.

XXII. Il réforma, établit ou innova beaucoup dans les cérémonies publiques, dans les mœurs civiles et militaires et dans l'état de tous les ordres au dedans et au dehors de la ville; jamais il n'agrégea un nouveau membre au collége des pontifes, sans avoir prêté auparavant le serment. Toutes les fois qu'il y eut tremblement de terre, il fit indiquer des fêtes expiatoires par le préteur devant le peuple assemblé; et lui-même, en qualité de souverain pontife, montait à la tribune aux harangues, et, faisant retirer les esclaves et les manœuvres, il annonçait au peuple des prières publiques, lorsqu'on avait observé quelques prodiges funestes dans Rome ou dans le Capitole.

XXIII. Il voulut que les actions intentées en justice, qui avaient auparavant des termes marqués en hiver ou en été, se poursuivissent également dans tous les temps. La connaissance des fidéicommis, auparavant attribuée aux magistrats de Rome comme une commission annuelle, leur fut assurée à perpétuité, ainsi qu'aux gouverneurs de provinces. Il cassa un article de la loi Papia, ajouté par Tibère, qui supposait que les sexagénaires ne pouvaient pas engendrer. Il établit que les consuls donneraient extraordinairement des tuteurs aux mineurs, et que ceux qui seraient exilés par les gouverneurs de provinces, le seraient aussi de Rome et de l'Italie. Il imagina une assez singulière espèce de ban, en défendant à un citoyen de s'éloigner de Rome l'espace de plus

de trois milles. Lorsqu'il y avait à délibérer sur quelques affaires importantes, il siégeait au sénat dans une chaire de tribun, entre les deux consuls. Il se réserva le droit de donner des passe-ports, que le sénat délivrait auparavant.

XXIV. Il accorda les ornements consulaires à la décurie des deux cents. Il ôta la qualité de chevalier à ceux d'entre eux qui refusèrent celle de sénateur. Il donna le laticlave au fils d'un affranchi, à condition qu'il se ferait adopter par un chevalier romain; il violait en cela la promesse qu'il avait faite de ne faire entrer personne dans le sénat qui ne fût au moins l'arrière-neveu d'un citoyen romain. Il est vrai que, pour s'en excuser, il rappela l'exemple d'Appius l'aveugle, l'un de ses aïeux, qui, étant censeur, fit entrer dans le sénat des fils d'affranchis. Mais il ignorait que du temps d'Appius, et même encore après lui, on appelait du nom d'affranchi (*libertinus*), non-seulement ceux qui avaient reçu la liberté de leurs maîtres, mais les hommes libres nés d'affranchis. Le collége des questeurs fut chargé de donner un spectacle de gladiateurs, au lieu de la réparation des chemins, qui était une de leurs fonctions. Il leur ôta aussi le gouvernement de la Gaule et d'Ostie, et leur donna en dédommagement la garde du trésor public du temple de Saturne, confiée depuis Auguste à des préteurs en charge ou sortis de charge. Il accorda les ornements triomphaux à Silanus, son gendre, avant qu'il eût la robe virile, et, en général, il les prodigua tellement, qu'il reçut des légions en corps une requête qui le suppliait de décerner aux proconsuls les ornements du triomphe, en même temps qu'un gouvernement, afin qu'ils ne cherchassent pas des prétextes de guerres, à quelque prix que ce fût. Aulus Plautius eut même les honneurs de l'ovation, et Claude alla au devant de lui et se tint à ses côtés lorsqu'il monta au Capitole et

lorsqu'il en descendit. Gabinius Secundus ayant vaincu les Cauches, nation germaine, eut la permission de porter le surnom de Caucique.

XXV. Claude régla le service de la cavalerie, de manière qu'après avoir commandé une cohorte, on commandait un escadron, et que de là on passait au grade de tribun légionnaire. Il établit aussi une nouvelle paye pour des surnuméraires, qui n'avaient qu'un titre et point de fonctions. Il fit défendre aux soldats, par un sénatus-consulte, d'entrer dans les maisons des sénateurs pour leur rendre visite. Il fit vendre à l'encan des affranchis qui se faisaient passer pour des chevaliers romains. Il fit remettre en servitude ceux qui étaient ingrats et qui donnaient à leurs maîtres des sujets de plainte, et s'il se présentait des avocats pour les défendre, il leur disait qu'en pareil cas il ne leur rendrait pas justice contre leurs affranchis. Quelques citoyens ayant fait exposer leurs esclaves malades dans l'île d'Esculape, pour s'épargner la peine de les guérir, il déclara que tous ceux qui seraient ainsi exposés seraient libres et n'appartiendraient plus à leurs maîtres en cas de guérison, et que si quelqu'un tuait son esclave au lieu de l'exposer, il serait tenu coupable de meurtre. Il enjoignit aux voyageurs, par un édit exprès, de ne point passer par les villes d'Italie autrement qu'à pied et en litière. Il plaça à Pouzzoles et à Ostie des cohortes pour porter des secours en cas d'incendie. Il défendit aux étrangers de prendre les noms de familles romaines, et fit périr par la hache, auprès des Esquilies, ceux qui usurpaient le droit de bourgeoisie. Il rendit au sénat le département de l'Achaïe et de la Macédoine, que Tibère avait pris pour lui. Il ôta la liberté aux Lyciens, dont les querelles intestines allaient causer la perte, et la rendit aux Rhodiens, qui parais-

saient se repentir de leurs fautes passées. Il déclara les Troyens exempts pour jamais de tout tribut, comme étant les ancêtres des Romains, et fit la lecture d'une ancienne lettre grecque, écrite au nom du peuple et du sénat au roi Séleucus, par laquelle on lui promettait amitié et alliance, à condition qu'il exempterait de tout impôt les Troyens, que Rome regardait comme ses frères. Il chassa de la ville les juifs, qui excitaient des troubles à l'instigation d'un certain Christ. Il permit aux députés des Germains de s'asseoir dans l'orchestre, ayant vu avec quelle simplicité et quelle confiance ces envoyés, qu'on avait fait placer parmi le peuple, étaient allés se mettre à coté des ambassadeurs des Parthes et de l'Arménie, assis parmi les sénateurs, disant qu'ils ne leur étaient inférieurs ni en qualité ni en courage. Il abolit entièrement les sacrifices des druides, si barbares chez les Gaulois, et qu'Auguste n'avait interdit qu'aux citoyens romains ; au contraire, il s'efforça de faire passer à Rome les mystères de Cérès Eleusine. Il fut d'avis de relever, aux dépens du trésor public, le temple de Vénus du mont Erix, en Sicile, tombé de vétusté. Il fit alliance avec des rois, suivant les anciennes formules, c'est-à-dire en immolant une truie dans la place publique, et faisant réciter aux féciaux les serments accoutumés. Mais, en général, son règne fut absolument subordonné aux volontés de ses femmes et de ses affranchis, et tel qu'il devait être pour leur intérêt ou leur agrandissement.

XXVI. Il fut fiancé à deux femmes dans sa jeunesse, à Emilia Lépida, petite-nièce d'Auguste, et à Lévia Médullina, de l'ancienne famille du dictateur Camille, et qui en avait le surnom de Camilla. Il répudia la première encore vierge, parce que ses parents avaient encouru la disgrâce d'Auguste ; l'autre mourut de maladie, le jour même qui était marqué pour

ses noces. Il épousa dans la suite Plautia Urgulanilla, dont le père avait triomphé; puis Ælia Pétina, fille d'un consul. Il se sépara de toutes deux par un divorce : de l'une, pour d'assez légères fautes, et de l'autre, pour des débauches honteuses, auxquelles se joignait un soupçon de meurtre. Il prit enfin pour femme Messaline, fille de Messala Barbatus, son cousin; mais, instruit des affronts dont elle le couvrait et du mariage qu'elle osa contracter publiquement avec Caius Silius, en consignant même une dot entre les mains des prêtres, il la fit périr et fit serment devant les soldats prétoriens de garder le célibat, puisque le mariage lui réussissait si mal, consentant à mourir par leurs mains s'il violait son serment; nonobstant cette promesse, il traita bientôt d'une nouvelle union avec cette même Pétina, qu'il avait chassée de son lit, et avec Lollia Paullina, qui avait été femme de Caius; mais, séduit et entraîné peu à peu par les caresses de sa nièce Agrippine, fille de Germanicus, et par le commerce de familiarité qu'autorisaient les liens du sang, il aposta un sénateur qui opina dans le sénat à lui faire épouser Agrippine, même malgré lui, pour l'intérêt de la république, et à permettre aux citoyens de pareils mariages, jusqu'alors réputés incestueux. Il épousa Agrippine le lendemain; mais il ne se trouva personne qui suivît cet exemple, excepté un affranchi et un centurion, à qui il rendit des visites de noces avec Agrippine.

XXVII. Il eut des enfants de trois de ses femmes: d'Urgulanilla, Drusus et Claudia; de Pétina, Antonie; de Messaline, Octavie, et un fils appelé d'abord Germanicus et ensuite Britannicus. Drusus périt, dans son enfance, à Pompéia, s'étant étranglé avec une poire qu'il faisait sauter en l'air et qu'il recevait dans sa bouche. Il avait été fiancé, peu de jours auparavant, à la fille de Séjan, ce qui rend assez surprenant ce

bruit que l'on fit courir que Séjan était l'auteur de sa mort. Claude fit exposer Claudia devant la porte de sa mère, comme le fruit d'un commerce criminel avec l'affranchi Boter, quoiqu'elle fût née cinq mois après le divorce, et qu'il eût commencé à la nourrir. Il maria Antonie, d'abord à Cnéius Pompée, et ensuite à Faustus Sylla, des premières familles de Rome; et, à son beau-fils Néron, Octavie, promise auparavant à Silanus. A l'égard de Britannicus, qui était né le vingtième jour de son règne et pendant son consulat, il ne cessait de le recommander au peuple et aux soldats, le portant dans ses bras en leur présence, ou le tenant auprès de lui ou sur ses genoux au spectacle, et mêlant sa voix aux acclamations du peuple, qui faisait des vœux pour cet enfant. Il adopta Néron, l'un de ses gendres, et fit périr les deux autres, Pompée et Silanus.

XXVIII. Parmi ses affranchis, ceux qu'il éleva le plus haut furent l'eunuque Posidès, qu'il honora d'une pique sans fer (récompense militaire) dans son triomphe sur les Anglais; Félix, à qui il donna plusieurs commandements militaires et le gouvernement de Judée, et qui épousa trois reines; Harpocras, qui obtint de lui la permission d'aller par la ville en litière et de donner des spectacles; Polybe, secrétaire pour les belles-lettres, qu'on voyait souvent marcher entre les deux consuls; mais surtout deux autres secrétaires, Narcisse et Pallas, que le sénat honora des plus grandes récompenses, des ornements de la questure et de la préture, et dont les rapines étaient telles, que Claude, se plaignant un jour de n'avoir rien dans son trésor, on lui répondit, avec raison, qu'il serait riche si ses deux affranchis voulaient le mettre de moitié avec eux.

XXIX. Tels furent les maîtres qu'il se donna, et dont il fut l'esclave, ainsi que de ses fem-

mes. Honneurs, commandements, grâces, punitions, tout dépendait d'eux, tout se faisait pour leur profit ou selon leur caprice, et souvent même à l'insu de Claude. On révoquait les dons qu'il voulait faire, on cassait ses jugements, on supposait des brevets ou l'on changeait publiquement les siens. Il condamna à mort Appius Silanus, son beau-père, et les deux Julie, l'une fille de Drusus, et l'autre fille de Germanicus, sur des accusations vagues et sans avoir voulu les entendre. Il traita de même Cnéius Pompée, marié à l'aînée de ses filles, et Lucius Silanus, marié à la cadette. Pompée fut percé de coups dans les bras d'un jeune homme qu'il aimait. Silanus eut ordre de se démettre de la préture avant le 29 décembre, et fut mis à mort au commencement de l'année, le jour des noces de Claude et d'Agrippine. Il signa l'arrêt de mort de trente-cinq sénateurs et de plus de trois cents chevaliers romains, avec tant de légèreté, qu'un centurion étant venu lui annoncer la mort d'un citoyen consulaire et lui disant qu'il avait obéi à ses ordres, il répondit qu'il n'en avait donné aucun, et ne laissa pas d'approuver ce meurtre, sur ce que ses affranchis assurèrent que les soldats avaient fait leur devoir en se portant d'eux-mêmes à venger leur empereur. Mais ce qui passe toute croyance, c'est qu'on lui fit signer à lui-même le contrat de mariage de Messaline et de Silius, son amant, en lui faisant croire que ce n'était qu'un jeu pour détourner quelques mauvais présages.

XXX. Il ne manquait pas d'une certaine dignité dans son extérieur, soit qu'il fût assis ou debout, et surtout lorsqu'il reposait. Sa taille était grande et fournie ; ses cheveux blancs rendaient sa physionomie assez belle ; il avait le cou gras. Mais, lorsqu'il marchait, ses genoux étaient chancelants, et, dans les actions sérieuses de sa vie comme dans ses moments de loi-

sir, il avait plus d'un désagrément naturel : un rire niais, une colère dégoûtante, qui le faisait écumer et lui rendait les narines humides; une prononciation embarrassée et un tremblement de tête continuel, surtout lorsqu'il agissait.

XXXI. Sa santé fut très mauvaise jusqu'à son avénement au trône, et très bonne depuis ce moment, à l'exception pourtant de quelques douleurs d'estomac, qui quelquefois furent si vives, qu'il fut sur le point, à ce qu'il dit lui-même, de se donner la mort.

XXXII. Il était fort adonné aux plaisirs de la table, et ses festins étaient longs et nombreux; il mangeait dans des endroits très vastes, et avait le plus souvent jusqu'à six cents convives. Il pensa périr auprès du lac Fucin, où il donnait un repas, l'eau, qui était contenue par des digues, s'étant échappée tout d'un coup. Il avait toujours ses enfants à sa table, et la jeune noblesse des deux sexes mangeait assise, suivant l'ancienne coutume, appuyée contre les piliers des lits. Un convive fut accusé d'avoir volé une coupe d'or; il l'invita de nouveau le lendemain, et fit mettre devant lui une tasse de terre. On prétend qu'il avait projeté un édit par lequel il permettait de lâcher des vents à sa table, parce qu'il apprit qu'un de ses convives avait été très incommodé pour s'être retenu devant lui.

XXXIII. Il était toujours prêt à manger et à boire, à quelque heure et dans quelque lieu que ce fût. Un jour qu'il jugeait dans le marché d'Auguste, il fut frappé de l'odeur d'un repas qui se donnait dans un temple voisin aux prêtres de Mars; il quitta son tribunal et alla se mettre à table avec eux. Jamais il ne sortit d'un repas que gonflé de nourriture et de boisson, et lorsqu'il s'était endormi, on lui enfonçait une plume dans la gorge pour le faire vomir. Il dormait peu, s'éveillait presque toujours

au milieu de la nuit et se rendormait pendant le jour, lorsqu'il était sur son tribunal; aussi les avocats avaient-ils soin de crier bien fort pour le réveiller. Il porta l'amour des femmes jusqu'à l'excès, mais cet amour fut le seul qu'il se permit. Très appliqué aux jeux de hasard, il donna un ouvrage sur ce sujet. Il jouait même en voyage; ses voitures étaient faites de façon que leur mouvement ne brouillait pas le jeu.

XXXIV. Il donna des marques d'un naturel sanguinaire dans de petites choses comme dans les grandes : il était présent à la torture et à l'exécution des criminels. Il voulut voir à Tivoli un supplice suivant l'ancienne coutume, et déjà les coupables étaient attachés au poteau, lorsque le bourreau se trouva absent; il attendit jusqu'au soir qu'on en eût fait venir un de Rome. Dans les spectacles de gladiateurs, soit ceux des magistrats, soit les siens, il faisait égorger ceux qui tombaient, même par hasard, surtout ceux qu'on appelait rétiaires, dont il voulait voir le visage expirant. Deux champions s'étant enferrés mutuellement, il se fit faire sur-le-champ de petits couteaux de la lame de leurs épées. Il avait tant de plaisir à voir ceux qui combattaient contre les bêtes et ceux qui paraissaient dans l'arène au spectacle de midi, qu'il venait prendre sa place dès le point du jour; et quand le peuple s'en allait dîner, il restait et faisait combattre, sur le plus léger prétexte, ceux des employés qui se trouvaient là, pour peu qu'une toile ou une machine eût manqué d'effet; il fit même combattre un jour un de ses nomenclateurs en toge.

XXXV. Mais ce qui le caractérisa le plus, ce fut la défiance et la timidité. Dans les premiers jours de son règne, quoiqu'il affectât, comme nous l'avons dit, beaucoup de complaisance, il se faisait entourer à table d'une garde armée de lances et servir par des soldats. Il ne visitait

point un malade sans faire fouiller sa chambre et son lit, et, dans la suite, il eut toujours auprès de lui des esclaves chargés de fouiller, et même avec rigueur, tous ceux qui l'approchaient. Ce ne fut qu'avec peine, et sur la fin de son règne, qu'il exempta de cette recherche les femmes, les filles et les jeunes garçons, et qu'il cessa de faire ôter aux esclaves les boîtes à plumes ou à poinçons qu'ils portaient à la suite de leurs maîtres. Dans une émeute populaire, un certain Camille, sûr d'épouvanter Claude, même sans qu'il y eût apparence de guerre, lui écrivit une lettre injurieuse et menaçante, par laquelle il lui ordonnait de renoncer à l'empire et de vivre dans le loisir d'un particulier. Claude délibéra avec les principaux de Rome s'il n'obéirait pas.

XXXVI. Réellement il fut plusieurs fois sur le point d'abdiquer, tant il fut effrayé de quelques entreprises formées contre lui, qu'on lui avait annoncées imprudemment. Lorsque, dans un sacrifice, cet homme, dont nous avons parlé, fut surpris à côté de lui avec des armes, il assembla promptement le sénat, et se plaignit en pleurant et en se lamentant de sa malheureuse destinée, qui l'exposait à des dangers continuels ; il fut même longtemps sans paraître en public. Il surmonta l'amour ardent qu'il avait pour Messaline, bien moins par le sentiment des outrages qu'elle lui avait faits, que par la crainte qu'il eut que l'empire parût appartenir à Silanus. C'est dans ce temps que, saisi d'une honteuse frayeur, il s'enfuit au camp, demandant pendant toute la route s'il était encore empereur.

XXXVII. Les plus légers soupçons et les témoignages les moins fondés suffisaient pour l'engager aux précautions et à la vengeance. Un plaideur, le prenant à part, lui dit qu'il avait rêvé qu'on tuait l'empereur devant lui; un

moment après quelqu'un vint présenter un mémoire à Claude, le plaideur feignit de reconnaître le meurtrier qu'il avait vu en songe; c'était son adversaire, et sur-le-champ on le traîna au supplice. On s'y prit de même pour perdre Appius Silanus. Messaline et Narcisse, qui avaient formé ce complot, s'étaient partagé les rôles; l'un entra avant le jour d'un air effrayé dans la chambre de l'empereur, assurant qu'il venait de voir en songe Appius attenter à sa personne; l'autre, affectant beaucoup de surprise, dit que depuis quelques jours elle faisait aussi le même rêve. Quelque temps après, on annonça Appius, qui, la veille, avait reçu ordre de venir, et Claude, persuadé qu'il ne venait que pour vérifier le songe, le fit saisir aussitôt et mettre à mort. Le lendemain, il raconta dans le sénat comment toute l'affaire s'était passée, et remercia son affranchi de veiller sur ses jours, même en dormant.

XXXVIII. Comme il se sentait sujet à la colère, il s'en excusa dans un édit, promettant qu'elle serait courte et point nuisible, et que, quand elle serait durable, elle ne serait point injuste. Il fit une espèce de satisfaction aux habitants d'Ostie, qu'il avait réprimandés trop durement pour avoir oublié de venir au devant de lui sur des barques, lorsqu'il remontait le Tibre; il avait été jusqu'à dire qu'on le traitait comme un particulier. Il repoussa de sa main plusieurs personnes qui avaient mal pris leur temps pour l'aborder en public. Il exila injustement, et sans les entendre, le greffier d'un questeur et un sénateur qui avait géré la préture, l'un pour s'être porté contre lui en justice avec un peu de violence, avant qu'il fût empereur; l'autre pour avoir mis à l'amende, étant édile, quelques locataires des maisons de campagne de Claude, qui vendaient des viandes cuites, malgré les défenses, et avoir fait battre

de verges un fermier qui intervenait dans la cause? Il ôta même aux édiles, pour le même sujet, toute inspection sur les cabarets.

Quant à la faiblesse de son esprit, il prétendit prouver dans quelques discours que ce n'était qu'une feinte qu'il avait cru nécessaire sous le règne de Caius, pour échapper à ce prince et parvenir à ses fins; mais il ne persuada personne, et même, peu de temps après, il parut un livre qui avait pour titre, *la Résurrection des Fous*, et qui avait pour but de montrer que personne ne contrefaisait la folie.

XXXIX. Il donnait fréquemment des preuves de sa distraction et du dérangement de sa tête; en voici quelques traits assez étonnants: après la mort de Messaline, comme il allait se mettre à table, il demanda pourquoi l'impératrice ne venait pas. Il envoyait prier à souper et à jouer des citoyens qu'il avait fait mourir la veille, et se plaignait de leur paresse à se lever et à venir. Prêt à contracter avec Agrippine un mariage illégitime, il ne cessait de l'appeler dans tous ses discours sa fille, sa pupille née dans sa maison et élevée dans ses bras, et, sur le point d'adopter Néron, il ne cessait de répéter que personne n'était jamais entré par adoption dans la famille Claudia, comme si ce n'eût pas été déjà un assez grand tort d'adopter le fils de sa femme, lorsque le sien était déjà adulte.

XL. Il portait l'oubli de lui-même dans ses paroles et dans ses actions, au point que souvent il paraissait ne savoir qui il était, ni avec qui, ni dans quel temps et en quel lieu il parlait. Il s'écria un jour dans le sénat, où il était question des bouchers et des marchands de vin: « Qui de vous, je vous prie, peut vivre sans potage? » et il parla de l'abondance qui régnait autrefois dans les boutiques, où il allait lui-même chercher du vin. Il donna son suffrage à un aspirant à la questure, entre autres raisons, parce que

son père lui avait donné à propos une potion froide dans une maladie; il fit paraître une femme en témoignage dans le sénat. « Cette femme, dit-il, a été l'affranchie et la femme de chambre de ma mère, mais elle m'a toujours regardé comme son maître. Je dis cela, parce que, dans ma maison, il y a des gens qui ne me regardent pas comme leur maître. » Il se mit en colère contre les habitants d'Ostie, qui lui demandaient publiquement une grâce, et se mit à crier sur son tribunal qu'il n'avait aucun sujet de les obliger, et qu'il était libre comme un autre. Il disait à tout moment : « N'ai-je pas l'air d'un enfant des dieux? Ne suis-je pas un grand orateur? » et autres choses semblables, indécentes même dans un particulier, et à plus forte raison dans un prince, qui n'était pas sans éducation ni sans lettres, et qui même avait beaucoup étudié.

XLI. Dans sa première jeunesse, il essaya d'écrire l'histoire, encouragé par Tite-Live et aidé par Flavus. Il en lut des morceaux devant un nombreux auditoire, mais il eut beaucoup de peine à les achever. Un homme d'une grosse taille ayant rompu un banc sous lui, cet accident fit rire tout le monde, et même, après que le bruit fut apaisé, Claude ne put s'empêcher de temps en temps de rire encore par ressouvenir, ce qui refroidit sa lecture et ses auditeurs. Il écrivit aussi beaucoup pendant son règne, et fit réciter assidûment ses ouvrages par un lecteur à lui. Il commençait son histoire à la mort du dictateur César ; mais il prit une époque plus récente, et commença au règne d'Auguste, sentant qu'il ne pouvait parler ni avec liberté ni avec vérité des temps supérieurs, sans offenser sa mère et son aïeule, qui, toutes deux, descendaient d'Antoine. Il laissa deux volumes de la première de ces histoires et quarante et un de la dernière. Il en composa huit des mémoi-

res de sa vie, qui manquaient plutôt d'esprit que d'élégance. Il fit une apologie de Cicéron contre Asinus Gallius. Il inventa trois nouvelles lettres, qu'il croyait nécessaires, et qu'il voulait ajouter à l'alphabet; il donna un traité sur ce sujet étant encore simple particulier; et, quand il fut empereur, il obtint aisément qu'elles fussent mises en usage. Cette écriture se trouve dans presque tous les livres et tous les actes de ce temps.

XLII. Il s'appliqua à l'étude de la langue grecque, et témoigna en toute occasion le cas qu'il en faisait. Il dit à un barbare qui parlait devant lui grec et latin : « Vous savez mes deux langues. » En recommandant l'Achaïe au sénat, il dit qu'il était attaché à cette province par le goût des mêmes études. Souvent il répondit en grec aux ambassadeurs de la Grèce et cita des vers d'Homère sur son tribunal; toutes les fois qu'il avait fait périr un conjuré ou un ennemi, il donnait au tribun qui était de garde ce vers-ci pour le mot de l'ordre :

Quand il est offensé, le brave homme se venge.

Il écrivit en grec vingt livres de l'histoire des Tyrrhéniens, et huit de celle des Carthaginois. C'est à l'occasion de ces ouvrages que, dans Alexandrie, outre l'ancien musée, on en bâtit un nouveau, appelé *Claude*, du nom de son fondateur; il fut établi que, tous les ans, on y lirait publiquement, à des jours marqués, dans l'un l'histoire des Carthaginois, et dans l'autre celle des Tyrrhéniens, et que les associés de ces deux musées se relayeraient pour achever la lecture.

XLIII. Vers la fin de sa vie, il donna des marques assez claires du repentir qu'il avait de son mariage avec Agrippine et de l'adoption de Néron. Ses affranchis lui donnant des éloges sur l'équité du jugement qu'il avait prononcé con-

tre une femme adultère, il leur dit qu'il était aussi de son destin d'avoir des épouses coupables, mais non pas impunies; et, un moment après, il embrassa tendrement Britannicus, l'exhortant à croître et à s'instruire de son sort, ajoutant en grec : « Celui qui a blessé peut guérir, » et se proposant de lui faire prendre la robe virile avant l'âge, parce que sa taille le permettait. « Enfin, disait-il, le peuple romain aura un vrai César. »

XLIV. Il fit quelque temps après un testament qui fut signé par tous les magistrats; mais Agrippine, tourmentée par sa conscience, et inquiétée par des délateurs, prévint l'effet de ses intentions. On convient qu'il fut empoisonné, mais on ne sait par qui, ni comment. Quelques-uns disent que ce fut dans un repas, au Capitole, avec les pontifes, et par le ministère de l'eunuque Halotus, dont la fonction était de goûter les plats avant lui; d'autres, que ce fut dans un festin domestique, et par la main d'Agrippine, qui lui présenta un champignon, légume qu'il aimait beaucoup. On ne convient pas non plus des suites : selon les uns, il perdit la parole ausssitôt, et mourut au point du jour, après avoir souffert toute la nuit; selon d'autres, il s'assoupit d'abord, se réveilla avec des vomissements, et on lui fit prendre une seconde dose de poison dans un potage, comme pour lui faire reprendre des forces, ou dans un lavement, comme pour le débarrasser d'une indigestion.

XLV. Sa mort fut cachée jusqu'à ce que tout fût arrangé pour assurer l'empire à son successeur; on faisait des vœux pour sa guérison ; on mandait des comédiens pour le divertir. Il mourut le 13 octobre, sous le consulat d'Asinius Marcellus et d'Acilius Aviola, dans la soixante-quatrième année de son âge et la quatorzième de son règne. Ses funérailles furent célébrées avec

toute la pompe convenable à son rang, et il fut mis au nombre des dieux ; mais son apothéose, dont Néron interrompit les cérémonies et voulut même détruire les monuments, ne fut confirmée que par Vespasien.

XLVI. Sa mort parut annoncée principalement par l'apparition d'une comète chevelue, par le tonnerre qui frappa le tombeau de son père Drusus, et par la mort de presque tous les magistrats de cette année. Lui-même parut prévoir la sienne : il ne désigna aucun magistrat au delà du temps où il mourut, et, dans la dernière assemblée du sénat où il assista, on l'entendit exhorter ses enfants à la concorde, et recommander leur jeunesse aux sénateurs, du ton le plus suppliant. La dernière fois qu'il siégea sur son tribunal, il répéta deux fois qu'il touchait au terme de la condition humaine, quoique tous ceux qui l'entouraient parussent avoir horreur d'un tel présage.

NÉRON

I. Les deux plus illustres branches de la famille Domitia furent celles des Calvinus et des Ænobarbus. Les Ænobarbus reconnaissaient pour leur tige et pour l'auteur de leur surnom, Lucius Domitius, qui, revenant un jour de la campagne, rencontra deux jeunes gens d'une figure céleste, qui lui ordonnèrent d'annoncer au sénat et au peuple une victoire que l'on regardait encore comme douteuse et pour lui prouver leur

mission divine, en lui touchant les joues, ils changèrent la couleur de sa barbe, et de noire qu'elle était, ils la rendirent d'un jaune de cuivre; ce signe devint propre à ses descendants, qui presque tous eurent la barbe de cette même couleur. Honorés de sept consulats, de triomphes et de deux censures, et reçus au nombre des patriciens, ils gardèrent tous le même surnom, et n'eurent point d'autre prénom que ceux de Cnéius et de Lucius. On a remarqué que l'on trouvait parmi eux trois Lucius de suite, puis trois Cnéius, et ensuite alternativement un Lucius et un Cnéius. Il est à propos d'en faire connaître plusieurs, afin que l'on puisse observer les vertus dont Néron dégénéra et les vices qu'il parut tenir de ses ancêtres.

II. Ainsi, en remontant un peu plus haut, je trouve Cnéius Domitius, son bisaïeul, qui, lorsqu'il était tribun du peuple, irrité contre les pontifes qui avaient donné à un autre qu'à lui la place de son père, fit passer au peuple le droit qu'ils avaient de nommer à ces places, et qui, dans son consulat, ayant vaincu les Auvergnats et les Allobroges, traversa la province où il commandait, monté sur un éléphant et suivi de la foule des soldats, comme dans la cérémonie du triomphe. C'est de lui que l'orateur Crassus disait qu'il n'était pas étonnant qu'il eût une barbe de cuivre, puisqu'il avait une bouche de fer et un cœur de plomb. Son fils, étant préteur, voulut faire rendre compte à Jules César, devant le sénat, de tout ce qu'il avait fait d'illégal et d'irréligieux pendant son consulat. Consul lui-même, il essaya de lui faire ôter le commandement des légions de la Gaule; nommé pour lui succéder, par la faction de Pompée, il fut pris dans Corfou au commencement de la guerre civile. Renvoyé libre, il alla secourir Marseille assiégée, qu'il rassura un moment et qu'il abandonna tout à coup; enfin il périt à la journée de

Pharsale. Il avait trop de fermeté dans le caractère et trop de dureté. Dans un moment de désespoir, il voulut se donner la mort, il avala du poison ; mais il s'en repentit aussitôt, prit des vomitifs et affranchit son médecin, qui, prévoyant ce retour, avait préparé le poison de manière à en affaiblir l'effet. C'est lui qui, lorsque Pompée délibérait sur la manière dont il fallait traiter ceux qui resteraient neutres entre César et lui, fut seul d'avis qu'on les regardât comme ennemis.

III. Il laissa un fils qui fut le meilleur des Domitius. Enveloppé dans une loi de Pédia contre les complices de la mort de César, dont il n'était pas, il se retira auprès de Cassius et de Brutus, qui lui étaient alliés; après leur mort, il sut conserver et même fortifier une flotte qu'il commandait, et ne la remit à Marc-Antoine qu'après la défaite entière de son parti et par un accommodement volontaire, dont on lui sut si bon gré, que, seul de tous ceux qu'avaient condamnés la loi Pédia, il fut rétabli dans sa patrie et élevé à tous les honneurs. La guerre civile s'étant rallumée, il fut un des lieutenants d'Antoine, et ceux des soldats qui avaient honte d'obéir à Cléopâtre lui offrirent le commandement; mais, ne se sentant pas assez de force pour le soutenir ou pour le refuser dans le mauvais état de sa santé, il passa auprès d'Auguste. Il ne fut pas non plus à l'abri de tout reproche, car Antoine prétendit qu'il ne l'avait abandonné que pour aller retrouver sa maîtresse Servilia Naïs.

IV. De lui naquit Domitius, qui fut l'exécuteur testamentaire d'Auguste, aussi connu dans sa jeunesse par son habileté à conduire un char, qu'illustré dans la suite par les ornements triomphaux qu'il mérita dans la guerre de Germanie. Il était fier, prodigue et cruel. Étant édile, il força Lucius Plancus, qui était censeur, à sa

ranger sur son passage. Dans son consulat et dans sa préture, il fit paraitre sur la scène des chevaliers et des dames romaines pour jouer des pantomimes, et donna dans le Cirque et dans tous les quartiers de la ville des combats de bêtes et de gladiateurs, mais avec tant d'inhumanité, qu'Auguste, qui lui en avait fait en particulier des reproches inutiles, fut obligé de le réprimer par un édit.

V. Il eut d'Antonie l'aînée un fils, qui fut père de Néron, et dont la vie fut abominable. Ce fils, attaché en Orient au jeune Caius César, tua un affranchi pour n'avoir pas voulu boire autant qu'il l'ordonnait, et, renvoyé pour ce meurtre de la cour du prince, il ne se conduisit pas avec plus de modération. Il écrasa exprès un enfant dans la voie Appienne, en faisant prendre le galop à ses chevaux. Il arracha un œil a un chevalier romain qui disputait contre lui dans la place publique. Il était de si mauvaise foi, qu'il voulut priver les trésoriers du salaire qui leur revenait de leur vacation dans les ventes, et les vainqueurs dans les courses de chariots du prix de leur victoire; cependant les railleries de sa sœur et les plaintes des entrepreneurs l'engagerent à statuer que, dans la suite, les vainqueurs seraient payés sur-le-champ. Accusé, vers la fin du règne de Tibère, pour crime de lèse-majesté, d'adultère et d'inceste avec sa sœur Lépida, le changement de maître le sauva de ces poursuites. Il mourut d'hydropisie à Pyrges, laissant d'Agrippine, fille de Germanicus, un fils nommé Néron.

VI. Néron naquit à Antium, neuf mois après la mort de Tibère, le 15 de décembre, au lever du soleil, en sorte qu'il fut frappé de ses rayons avant que de toucher la terre. Parmi beaucoup de conjectures effrayantes qu'on forma à l'instant de sa naissance, on regarda comme un présage la réponse de Domitius, son père, aux

félicitations de ses amis : « D'Agrippine et de moi il ne peut naître qu'un monstre, un fléau de l'humanité. » On remarqua un autre pronostic aussi malheureux : le jour qu'on le nomma, Caius César, pressé par sa sœur de lui donner le nom qu'il voudrait, lui donna en plaisantant celui de Claude, son oncle, qui depuis l'adopta lorsqu'il fut empereur, et ce nom fut rejeté par Agrippine, parce qu'alors Claude était le jouet de la cour. A trois ans, il perdit son père, et n'eut pas même le tiers de sa succession qui lui était assigné, parce que Caius, son cohéritier, envahit tous les biens et même exila sa mère. Réduit presque à l'indigence, il fut nourri chez sa tante Lépida, et abandonné pendant son enfance à un danseur et à un barbier. Sous le règne de Claude, il rentra dans les biens de son père, et s'enrichit de l'héritage de son beau-père, Crispus Passiénus. Le crédit de sa mère, lorsqu'elle fut rappelée à Rome, devint si florissant, que le bruit courut que Messaline avait voulu faire étrangler Néron pendant son sommeil, comme un rival de Britannicus; on ajouta que les meurtriers s'étaient enfuis, effrayés par un serpent qui parut sortir de son lit. Ce qui donna lieu à cette fable, c'est qu'on trouva un jour, auprès de son oreiller, quelques morceaux de la peau d'un serpent. Sa mère les lui fit porter pendant quelque temps dans un bracelet d'or attaché à son bras droit. Dans la suite, il jeta ce bracelet qui lui rappelait une mémoire importune ; il le redemanda dans ses derniers moments, et il ne se trouva plus.

VII. Etant encore dans l'enfance, il fut assidûment un des acteurs des jeux troyens dans le Cirque, et reçut beaucoup de témoignages de la faveur du peuple. A onze ans, il fut adopté par Claude, et mis sous la conduite de Sénèque, déjà sénateur. Sénèque rêva, dit-on, qu'il était précepteur de Caligula, et Néron vérifia bientôt

ce songe, en donnant, le plus tôt qu'il put, des marques de son caractère exécrable. Son frère Britannicus l'ayant appelé, par habitude, Ænobarbus après son adoption, il s'efforça de faire croire à Claude que Britannicus n'était point son fils, mais un enfant supposé par Messaline. Il parut en témoignage contre sa tante Lépida, pour plaire à Agrippine, son accusatrice.

Il fit des présents au peuple et aux soldats à l'occasion de ses premiers exercices dans le barreau ; il porta le bouclier dans la revue des gardes prétoriennes, et fit un discours de remercîment, dans le sénat, à son père adoptif; il plaida en latin devant Claude, alors consul, pour les Boulonais, et en grec pour les Rhodiens et les Troyens. Sa première magistrature fut celle de gouverneur de la ville pendant les fêtes latines; et les avocats, qui avaient ordre de Claude de le ménager, n'y eurent aucun égard : au lieu de ne l'occuper que de causes faciles et communes, ils portèrent devant lui des contestations graves et compliquées. Quelque temps après, il épousa Octavie, et fit célébrer des jeux dans le Cirque en forme de vœux pour la conservation de Claude.

VIII. Il avait dix-sept ans lorsqu'on annonça la mort de Claude. Il parut devant les gardes entre midi et une heure, le mauvais temps n'ayant pas permis que les auspices fussent plus tôt favorables. Il fut salué empereur sur les degrés du palais, et porté en litière dans le camp; là, il assembla les soldats à la hâte, et vint dans le sénat, d'où il ne sortit que le soir, n'ayant refusé aucun des honneurs dont on le comblait, si ce n'est celui de Père de la patrie, qui ne convenait pas à son âge.

IX. Passant de là à des démonstrations de piété, il fit faire de magnifiques funérailles à Claude, prononça son oraison funèbre et le fit mettre au rang des dieux. Il rendit de grands honneurs à

la mémoire de son père Domitius; il abandonna à sa mère une autorité sans bornes, et, le premier jour de son règne, il donna pour mot du guet au tribun qui était de garde : *La meilleure des mères*. Dans la suite, on le vit souvent en public avec elle dans la même litière. Il établit une colonie à Antium, composée de prétoriens vétérans et des plus riches centurions transplantés; il y fit construire aussi un très beau port.

X. Pour donner encore une meilleure idée de son caractère, il annonça qu'il régnerait suivant les principes d'Auguste, et ne manqua aucune occasion de faire paraître sa libéralité, sa clémence et sa douceur. Il abolit ou diminua les impôts; il réduisit à un quart le salaire des délateurs, fixé par la loi Papia, et distribua au peuple quatre cents sesterces par tête. Il assigna à ceux des sénateurs qui joignaient à une grande naissance une extrême pauvreté, des appointements annuels, dont plusieurs allaient jusqu'à cinq cents grands sesterces. Il fit donner tous les mois des rations de blé gratuites aux soldats prétoriens; et, un jour qu'il signait la condamnation d'un criminel : « Je voudrais, dit-il, ne savoir point écrire. » Il saluait tous les citoyens par leurs noms. Il répondit au sénat qui lui rendait des actions de grâce : « Vous me remercierez quand je l'aurai mérité. » Il admettait le peuple à ses exercices du Champ-de-Mars. Il prononça souvent en public des discours qu'on appelait *déclamations*. Il récita aussi des vers non-seulement chez lui, mais sur le théâtre, ce qui causa une joie si universelle, que l'on rendit des actions de grâces aux dieux et qu'une partie de ces vers fut gravée en lettres d'or et dédiée à Jupiter Capitolin.

XI. Il donna des spectacles de tous les genres et en grand nombre ; des jeux nommés *juvénaux* ou de la jeunesse; des jeux du Cirque, des jeux dramatiques, des combats de gladiateurs. Il ad-

mit des vieillards consulaires et de vieilles matrones aux jeux de la jeunesse. Il donna aux chevaliers une place marquée dans les jeux du Cirque, et il y fit paraître jusqu'à des attelages de chameaux. Dans les grands jeux pour l'éternité de l'empire, appelés ainsi par son ordre, la noblesse des deux sexes joua un rôle. Un chevalier romain très connu courut dans la lice sur un éléphant. On joua une comédie d'Afranius, intitulée l'*Incendie*, et l'on abandonna aux acteurs le pillage d'une maison qui devait brûler dans la pièce. On distribua au peuple pendant plusieurs jours, et en grande quantité, des provisions et des présents de toute espèce, des oiseaux, du blé, des habits, de l'or, de l'argent, des perles, des pierreries, des tableaux, des esclaves, des bêtes de somme, des bêtes apprivoisées, et enfin des vaisseaux, des îles et des terres.

XII. Il regarda ces jeux du faîte de l'avant-scène. Il fit construire, dans l'espace d'une année, vis-à-vis du Champ-de-Mars, un amphithéâtre de bois, dans lequel il donna un spectacle de gladiateurs, où personne ne fut mis à mort, pas même ceux qui combattirent comme criminels; mais il y exposa quatre cents sénateurs et six cents chevaliers; et plusieurs citoyens des deux ordres, à l'abri de tout reproche dans leur réputation comme dans leur fortune, se mesuraient contre des bêtes féroces, et servirent dans l'arène à différents emplois. Il donna aussi une naumachie dans un canal d'eau de mer, où l'on vit nager des monstres marins. De jeunes enfants étrangers dansèrent l'espèce de ballet nommé pyrrhique, et, après la danse, il leur offrit à tous des lettres de bourgeoisie romaine. Le sujet d'un de ces ballets était *Pasiphaé :* une femme, enfermée dans une vache de bois, faisait ce rôle, et un taureau paraissait la violer réellement, du moins à ce que la multi-

tude croyait voir. Un Icare tomba dès son premier effort auprès de Néron et le couvrit de sang, car rarement il occupait au spectacle la place d'honneur ; il regardait d'abord par de petites ouvertures, et ensuite par une balustrade absolument découverte. Il statua le premier que l'on jouerait tous les cinq ans des jeux triples, à l'imitation des Grecs, et que l'on appellerait *néroniens*, qui seraient composés de musique, de courses de cavalerie et de spectacles nommés gymniques. Il fit consacrer le lieu des exercices et les bains, et distribuer de l'huile aux sénateurs et aux chevaliers. Il fit tirer au sort, pour présider à ces jeux, des citoyens consulaires, qui occupèrent la place des préteurs; ensuite il descendit dans l'orchestre, et reçut la couronne d'éloquence et de poésie latine, de l'avis unanime de ses concurrents mêmes, qui étaient les plus illustres citoyens de Rome. Quant à celle qu'il reçut des juges, comme joueur de harpe, il la consacra au pied de la statue d'Auguste. Dans les gymniques qu'il donna au Champ-de-Mars, il déposa sa première barbe au milieu d'un sacrifice, l'enferma dans une boîte d'or ornée de pierreries, et l'offrit à Jupiter Capitolin. Il invita les vestales à venir voir les athlètes, par la raison que les prêtresses de Cérès assistaient aux jeux olympiques.

XIII. On compte avec raison, parmi les spectacles qu'il donna, l'arrivée de Tiridate dans Rome. Ce roi d'Arménie, attiré par ses promesses, devait paraître devant le peuple un jour annoncé par un édit, mais le mauvais temps y mit obstacle. Néron le montra de la manière la plus avantageuse pour lui : des cohortes étaient rangées sous les armes auprès de la place publique; lui-même était assis dans la tribune aux harangues, sur un siége d'ivoire, en habits triomphaux, entouré des enseignes militaires et des aigles romaines. Tiridate monta les degrés,

et se mit à ses genoux. Néron le releva et l'embrassa, reçut ensuite ses prières, lui ôta le bonnet qui le couvrait, et lui mit le diadème sur la tête. Pendant ce temps, un préteur expliquait à la multitude le compliment de Tiridate. De là il le conduisit au théâtre, où le prince lui fit de nouvelles supplications et fut placé à sa droite. Néron fut salué empereur, porta sa couronne de laurier dans le Capitole et ferma le temple de Janus, sans s'embarrasser s'il y avait guerre ou non.

XIV. Il fut quatre fois consul : la première fois pendant deux mois, la seconde et la dernière pendant six, et la troisième pendant quatre. Ses deux premiers consulats furent consécutifs ; les deux autres, à différents intervalles.

XV. Il ne répondait guère aux demandes des plaideurs que le lendemain et par écrit. Quant à sa manière de rendre la justice, au lieu de suivre la méthode ordinaire des tribunaux, qui n'admettaient qu'une seule cause à la fois, il en expédiait plusieurs ensemble, les unes après les autres. Toutes les fois qu'il voulait prendre conseil, il ne délibérait point en commun et publiquement, mais il prenait l'avis de chacun par écrit, le lisait seul et avec attention, et, quand il avait pris son parti, il prononçait l'arrêt, comme s'il eût été le résultat d'une délibération générale. Pendant longtemps il n'admit point dans le sénat les fils d'affranchis, et n'accorda aucun honneur à ceux que ses prédécesseurs y avaient introduits. Pour consoler et dédommager les candidats qui étaient frustrés, il leur donnait des légions à commander. Il ne conférait ordinairement le consulat que pour six mois. Un des consuls étant mort vers les calendes de janvier, il ne le remplaça point, blâmant l'ancien exemple de Caninius Rébilus, qui avait été consul un jour. Il accorda les ornements du triomphe à des questeurs, et

même à de simples chevaliers, souvent sans qu'ils eussent servi. Il envoyait quelquefois des mémoires au sénat, qu'il faisait lire par les consuls, quoique ce fût l'office du questeur.

XVI. Il traça un nouveau plan pour la structure des maisons de Rome, et fit bâtir à ses frais des portiques au-devant de chaque maison, afin que du haut de leurs plates-formes on pût écarter les incendies. Il voulait étendre les limites de Rome jusqu'à Ostie et y faire entrer la mer par un canal. Il y eut sous son règne beaucoup d'abus réprimés et punis et beaucoup de règlements sévères. Il mit des bornes au luxe et à la dépense. Les festins publics que l'on donnait au peuple furent réduits à de simples rations, que l'on nommait sportules; il fut défendu de vendre rien de cuit dans les cabarets, si ce n'est des légumes; on y vendait auparavant toutes sortes de mets.

Il sévit contre les chrétiens, espèce d'hommes livrés aux superstitions et aux sortiléges. Il mit un frein à la licence des cochers, qui se faisaient un jeu de voler et de friponner en courant par la ville; ces sortes de courses furent défendues. Il exila ceux qui cabalaient pour ou contre les pantomimes, et les pantomimes eux-mêmes qui excitaient ces factions.

XVII. Pour prévenir les tromperies des faussaires, il ordonna que les tablettes seraient percées en plusieurs endroits, et fermées avec un fil passé trois fois dans les trous; que, dans l'original d'un testament, les deux premières pages ne contiendraient que le nom du testateur, sans aucune autre signature, et que personne, écrivant le testament d'un autre, ne pourrait y recevoir un legs. Il régla et assura le salaire des avocats; mais il défendit qu'on louât les siéges aux plaideurs dans les tribunaux, et voulut qu'ils fussent fournis par le trésor public. A l'égard des causes qui regardaient le fisc, il les

évoqua au barreau et devant les juges ordinaires, et permit qu'on appelât au sénat de tous les jugements.

XVIII. Jamais il ne céda à l'espérance ni à la tentation d'augmenter l'empire; il voulut même retirer les légions d'Angleterre; mais il s'en abstint pour ne pas paraître détruire les monuments de la gloire de son père. Il se contenta de réduire en provinces romaines le royaume de Pont, que lui céda le roi Polémon, et celui de Cottius dans les Alpes, après la mort de ce prince.

XIX. Il n'entreprit que deux voyages, l'un à Alexandrie et l'autre dans l'Achaïe. Il renonça au premier, par crainte et par scrupule, le jour même qu'il devait partir, parce que, s'étant assis dans le temple de Vesta, après avoir visité les autres temples, il s'embarrassa dans sa robe au moment où il voulait se lever, et sentit ses yeux s'obscurcir de manière à ne plus distinguer les objets. Dans l'Achaïe, il essaya de percer l'isthme de Corinthe, et, ayant harangué les cohortes prétoriennes pour les exhorter à ce grand ouvrage, il fit donner le signal avec des trompettes, donna le premier coup de bêche, et porta sur ses épaules un panier rempli de terre. Il méditait une expédition militaire vers les portes Caspiennes, et il avait levé pour ce dessein une nouvelle légion italienne, composée d'hommes de six pieds, qu'il appelait la phalange d'Alexandre le Grand.

J'ai rassemblé tous ces faits, dont les uns sont louables, et les autres ne sont pas répréhensibles, pour les séparer des infamies et des crimes dont je vais commencer le récit.

XX. La musique était un des arts dont on l'avait instruit dans son enfance. Dès qu'il fut élevé à l'empire, il fit venir Terpnus, le meilleur joueur de harpe de son temps, et, pendant plusieurs jours de suite, il l'entendit chanter,

après le repas, jusque bien avant dans la nuit. Peu à peu il se mit à méditer sur cet art et à s'y exercer, prenant toutes les précautions dont se servent ordinairement les artistes de ce genre pour conserver leur voix ou pour l'embellir : il portait sur sa poitrine une feuille de plomb quand il était couché ; il prenait des lavements et des vomitifs, et s'abstenait des nourritures et des boissons qui pouvaient être contraires à son talent, jusqu'à ce qu'enfin, content de ses progrès, quoiqu'il eût la voix faible et voilée, il voulut monter sur le théâtre, répétant souvent ce proverbe grec, que « la musique n'est rien, à moins qu'on ne l'entende en public. » Il parut d'abord à Naples, et, ayant commencé à chanter, il s'éleva un tremblement de terre qui ébranla la salle, et qui ne l'empêcha pas d'achever son air. Il y chanta encore plusieurs autres fois pendant un assez long temps ; et, ayant pris quelque loisir pour refaire sa voix, impatient de reparaître, au sortir du bain, il revint au théâtre, mangea dans l'orchestre, à la vue d'un peuple nombreux, disant en grec que, quand il aurait un peu bu, il chanterait quelque chose d'exquis. Flatté des louanges que lui donnèrent en musique des habitants d'Alexandrie, que le commerce des vivres avait attirés à Naples, il en fit venir un plus grand nombre en cette ville, et choisit plusieurs jeunes chevaliers qu'il plaça avec cinq mille plébéiens d'une jeunesse robuste, pour se partager en différents corps, et apprendre les différentes manières d'applaudir, telles que celles qu'on appelait le *bourdonnement*, la *tuile*, le *pot de terre*. Et, pendant qu'il chantait, des enfants parés et parfumés, portant un anneau à la main gauche, le servaient sur la scène : leurs chefs avaient quatre cent mille sesterces d'appointements.

XXI. Il faisait un si grand cas du talent de chanter, qu'il fit célébrer à Rome, avant le temps

marqué, les jeux néroniens dont nous avons parlé.

Tout le monde demanda à entendre sa voix céleste ; il répondit qu'il donnerait ce plaisir dans ses jardins, à ceux qui en étaient curieux; mais ses gardes joignant leurs prières à celles du peuple, il promit volontiers de se présenter sur la scène, et fit mettre aussitôt son nom sur la liste des musiciens qui devaient concourir. Il tira au sort comme les autres, et entra à son tour, faisant porter sa harpe par les commandants des prétoriens, et suivi des tribuns des soldats et de ses amis les plus intimes. Lorsqu'il eut préludé, Cluvius Rufus, citoyen consulaire, annonça que César allait chanter *Niobé*. Il chanta, en effet, jusqu'à quatre heures après midi, et remit le prix de musique et les autres parties du concours à l'année suivante, pour avoir plus souvent occasion de chanter. Ce délai lui paraissant ensuite trop long, il ne cessa de se montrer en public et de représenter dans les spectacles donnés par des magistrats, jusque-là qu'un préteur lui offrit un million de sesterces en payement. Il chanta même des rôles de tragédies; et les dieux et les héros, les déesses et les héroïnes portaient sur la scène des masques qui ressemblaient à Néron ou à sa maîtresse. Il chanta, entre autres morceaux, *Canacé dans l'enfantement*, *Oreste parricide*, *Œdipe aveugle* et *Hercule furieux*. Dans cette dernière pièce, un jeune soldat, qui était en sentinelle à l'entrée du théâtre, voyant enchaîner son maître, accourut pour le secourir.

XXII. Il fut passionné pour les exercices de cheval dès ses premières années, et parlait souvent des courses du Cirque, quoiqu'on le lui défendît. Un jour qu'il plaignait devant ses camarades le sort d'un cocher *vert* qui avait été traîné par ses chevaux, il dit à son maître qui le réprimandait : «Je parle d'Hector.» Dans les commencements de son règne, il s'amusait à rouler sur

une table un chariot d'ivoire, et s'échappait a moindre bruit d'un spectacle dans le Cirque, d'a bord en secret, ensuite publiquement et de manière à ne laisser ignorer à personne qu'il y assisterait. Il publia qu'il voulait augmenter le nombre des prix, en sorte que le spectacle fut prolongé jusqu'au soir, les courses s'étant multipliées de manière que les chefs des *verts* et des *bleus* ne voulaient plus faire paraître leurs cochers qu'à condition que l'on courrait tout le jour. Néron lui-même voulut mener, et s'essaya d'abord dans ses jardins devant ses esclaves et la populace; ensuite il se montra au grand jour dans le Cirque, un de ses affranchis donnant le signal du même lieu d'où les magistrats le donnent ordinairement. Non content de s'être essayé à Rome, il se détermina à passer dans l'Archaïe, uniquement parce que les villes où l'on donnait des spectacles de musique avaient résolu de lui envoyer les couronnes remportées par les concurrents; il en était si flatté, que les députés qui les lui apportaient avaient audience avant tous les autres et étaient admis à sa table. Quelques-uns d'entre eux le prièrent de chanter après souper, et comblé d'applaudissements, il s'écria qu'il n'y avait que les Grecs qui sussent écouter la musique et qui fussent dignes de ses talents. Il partit sans délai, et, arrivé à Cassiope, il chanta devant l'autel de Jupiter Cassius.

XXIII. Il parut bientôt dans tous les spectacles; il avait, pour cet effet, réuni dans une même année des jeux placés ordinairement à une grande distance les uns des autres; quelques-uns même furent recommencés. Il y eut un concours de musiciens aux jeux olympiques, contre la coutume. Pour n'être pas détourné de ses occupations, il répondit à son affranchi Hélius, qui lui écrivait que les affaires de Rome demandaient sa présence : « Quoique vous paraissiez désirer et être d'avis que je revienne

promptement, vous devez pourtant aimer mieux que je revienne digne de moi-même. »

Lorsqu'il chantait, il n'était pas permis de sortir de l'assemblée pour la cause la plus indispensable; aussi plusieurs femmes accouchèrent et beaucoup de spectateurs, ennuyés d'écouter et d'applaudir, sautèrent par-dessus les murs de la ville, parce que les portes étaient fermées, ou feignirent d'être morts et sortirent pour être enterrés. On n'imagine pas avec quelle crainte, quelle incertitude, quelle jalousie et quelle défiance des juges il disputait les prix. Il épiait ses adversaires, les décriait en secret, comme s'ils eussent été ses égaux, et quelquefois leur disait des injures lorsqu'il les rencontrait. Il corrompait ceux qui avaient des talents supérieurs. A l'égard des juges, il leur parlait avec le plus grand respect, disant qu'il avait fait tout ce que l'on pouvait faire; que l'événement dépendait de la fortune; qu'en hommes sages et instruits, ils devaient exclure tout hasard, et, comme ils l'exhortaient à avoir bon courage, il se retirait un peu plus tranquille, mais non pas cependant sans inquiétude, attribuant à malignité et à mauvaise humeur le silence que quelques-uns gardaient par honte, et disant qu'ils lui étaient suspects.

XXIV. Il se soumettait aux lois du théâtre au point de ne pas oser cracher et d'essuyer avec son bras la sueur de son front, et, dans une tragédie, ayant laissé échapper une baguette qu'il tenait à la main, il la reprit furtivement, tremblant que pour cette faute on ne le mît hors du concours; il fallut, pour le rassurer, qu'un acteur lui protestât que ce mouvement n'avait point été aperçu au milieu de la joie et des acclamations du peuple. Lui-même se proclamait vainqueur, et disputait aussi le prix aux hérauts. Ne voulant pas qu'il restât de trace ni de souvenir d'autres victoires que des siennes, il

fit renverser et traîner dans les égoûts les statues érigées aux vainqueurs des jeux.

Il prétendit aussi au prix de la course des chariots, et en conduisit un attelé de dix chevaux aux jeux olympiques, quoiqu'il eût reproché la même chose à Mithridate dans des vers qu'il avait composés; mais, renversé de son char et remis dessus, la douleur qu'il sentait l'empêcha de s'y tenir. Il n'acheva point sa course, et n'en fut pas moins couronné. En s'en allant, il donna la liberté à toute la province et une grosse somme d'argent aux juges, avec le droit de bourgeoisie romaine. Lui-même proclama ces récompenses dans la lice des jeux isthmiques.

XXV. A son retour de Grèce, il entra dans Naples, premier théâtre de ses travaux, sur un char traîné par des chevaux blancs, et fit abattre un pan de muraille, comme cela se pratique pour les vainqueurs des jeux. Il entra de même dans Antium, dans Albe et dans Rome; mais à Rome, il était porté sur le char qui avait servi au triomphe d'Auguste, décoré de la pourpre et d'un manteau parsemé d'étoiles d'or, ayant sur la tête la couronne des jeux olympiques, et dans sa main droite celle des jeux pythiens; les autres couronnes étaient portées en pompe devant lui, avec l'explication du genre dans lequel il les avait méritées et des sujets qu'il avait chantés. La troupe de ses applaudisseurs suivait son char, criant qu'ils étaient les compagnons du triomphe de César. De là, ayant fait abattre la porte du grand Cirque, il traversa la place publique pour se rendre au temple d'Apollon Palatin. Pendant sa marche, on immolait des victimes, on jetait des parfums, des oiseaux, des rubans et des gâteaux. Il plaça ses couronnes dans la chambre où il couchait, autour de son lit, et y fit mettre sa statue en habit de musicien. On frappa de la monnaie où il était représenté dans

le même habillement. Il était si éloigné de renoncer à ses goûts, que, pour mieux conserver sa voix, jamais il ne faisait l'appel de ses soldats que par le ministère d'un officier qui parlait pour lui, et que, quelque chose qu'il fît, il avait toujours auprès de lui son maître de chant, qui l'avertissait d'épargner ses poumons et de mettre un linge devant sa bouche. Il réglait sa haine ou son amitié sur le plus ou moins de louanges qu'on donnait à son talent.

XXVI. Il ne se livra d'abord que par degrés et avec précaution, au désordre, à la débauche, au luxe, à l'avarice et à la cruauté; mais, quoi que l'on fît pour excuser sa jeunesse, personne ne douta que ses vices ne fussent de son caractère plutôt que de son âge. Dès que le jour baissait, il se couvrait la tête d'un bonnet, et courait les cabarets et les carrefours de manière à exposer sa personne; en effet, il chargeait les passants, les blessait quand ils faisaient résistance, et les traînait dans les égoûts. Il brisait et pillait les petites boutiques du peuple, dont il vendait les dépouilles chez lui. Dans ces sortes de querelles il courut risque de perdre les yeux ou la vie. Un sénateur, dont il avait insulté la femme, pensa le faire mourir sous les coups; aussi, depuis, il ne sortit plus à la même heure, sans se faire suivre de loin par des tribuns de sa garde. Dans le jour même, il se faisait porter au théâtre dans une litière fermée, et du haut de l'avant-scène il regardait et encourageait les émeutes excitées par les pantomimes, et lorsqu'on en était venu aux mains et que l'on se jetait à la tête des pierres et des bancs, il en jetait aussi sur le peuple; il blessa même un préteur à la tête.

XXVII. Bientôt, ses vices se fortifiant, il se cacha moins et osa davantage. Il restait à table depuis la moitié du jour jusqu'à la moitié de la nuit, prenant ensuite des bains chauds, ou,

pendant l'été, des bains rafraîchis avec de la neige. Il soupait quelquefois dans un lieu public qu'il faisait fermer, tel que la Naumachie, le Champ-de-Mars ou le grand Cirque, et se faisait servir par des courtisanes et des joueurs de flûtes. Toutes les fois qu'il descendait à Ostie sur le Tibre, ou qu'il naviguait dans le golfe de Baïès, on disposait sur le rivage de petites cabanes remplies de femmes publiques, qui l'appelaient et l'invitaient à aborder de leur côté. Il commandait des soupers à ses amis. Dans l'un de ces soupers, un mets préparé avec du miel coûta jusqu'à quatre millions de sesterces, et, dans un autre, des essences de rose coûtèrent encore davantage.

XXVIII. Sans parler du commerce infâme avec les hommes libres et ses amours adultères, il viola une vestale nommée Rubria. Il fut sur le point d'épouser son affranchie Acté, et il aposta des hommes consulaires pour affirmer avec serment qu'elle était de naissance royale. Il fit eunuque un jeune garçon nommé Sporus, prétendit le métamorphoser en femme, et l'épousa avec l'appareil le plus solennel. Quelqu'un dit fort à propos que le genre humain aurait été trop heureux, si Domitius le père avait eu une pareille femme. Il fit habiller ce Sporus comme une impératrice et l'accompagna en litière dans les assemblées et les marchés de la Grèce et dans les quartiers de Rome, lui donnant de temps en temps des baisers. Il est avéré qu'il voulut jouir de sa mère, et que les ennemis d'Agrippine l'en détournèrent, de peur que cette femme impérieuse et violente n'abusât de ce nouveau genre de faveur. Il plaça parmi ses concubines une courtisane qui ressemblait à Agrippine ; on assure même que toutes les fois qu'il alla en litière avec sa mère, on aperçut sur ses habits des traces de pollution.

XXIX. Il se prostituait de manière qu'il n'y avait pas un de ses membres qui ne fût souillé. Il imagina, comme une nouvelle espèce de jeu, de se couvrir d'une peau de bête et de s'élancer d'une loge sur des hommes et des femmes liés à des poteaux et livrés en proie à ses désirs, et, quand il les avait satisfaits, il servait de proie lui-même à son affranchi Doriphore, qu'il épousa ainsi que Sporus; il contrefit même avec lui les cris que la douleur arrache à la virginité ravie. Je tiens de plusieurs personnes qu'il était persuadé qu'aucun homme n'était chaste dans aucune partie de son corps, mais que la plupart savaient dissimuler leurs vices; aussi pardonnait-il à tous ceux qui avouaient leur impureté.

XXX. Il croyait que la prodigalité était le seul usage des richesses. Pour être avare à ses yeux, il suffisait de compter, et, pour être magnifique, il fallait se ruiner. Ce qu'il admirait le plus dans son oncle Caius, c'était d'avoir dissipé en peu de temps les grandes richesses amassées par Tibère; aussi ne mit-il aucune borne à ses dépenses et à ses profusions. On aura peine à croire qu'il donnait à Tiridate, pendant son séjour à Rome, quatre-vingt mille sesterces par jour, et, à son départ, il lui en donna plus d'un million. Il donna au musicien Ménécrate et au gladiateur Spicillus les biens et les maisons de citoyens qui avaient eu les honneurs du triomphe. Il fit faire des funérailles presque royales à l'usurier Cercopithécus Panérotès, après l'avoir enrichi des plus belles possessions à la campagne et à la ville. Jamais il ne mit un habit deux fois. Il jouait aux dés à cinq cents sesterces le point. Il pêchait avec des filets de pourpre et un hameçon d'or. Jamais il ne voyagea avec moins de mille voitures. Ses mulets étaient ferrés d'argent, ses muletiers vêtus de belle laine de Canuse, ses cochers parés de bracelets, ainsi que ses coureurs.

XXXI. Rien ne lui coûta plus cher que ses bâtiments. Il étendit son palais depuis le mont Palatin jusqu'aux Esquilies. Les augmentations qu'il y fit furent d'abord appelées la Maison de passage; mais le feu ayant consumé l'édifice, il bâtit un nouveau palais, qu'il appela le Palais d'or. Pour en faire connaître l'étendue et la magnificence, il suffira de dire que, dans le vestibule, la statue colossale de Néron s'élevait de cent vingt pieds de haut; que les portiques, a trois rangs de colonnes, avaient un mille de longueur, qu'il renfermait dans son enceinte un étang qui ressemblait à une mer, des édifices qui paraissaient former une grande ville, des campagnes, des champs, des vignes, des pâturages, des forêts remplies de troupeaux et de bêtes fauves. L'intérieur était doré partout, et orné de pierreries et de nacre de perle. Le plafond de ses salles à manger était formé de tables d'ivoire mobiles, qui répandaient sur les convives des fleurs et des parfums. Sa principale salle à manger avait un dôme qui, tournant le jour et la nuit, imitait le mouvement du globe terrestre; il avait aussi des réservoirs d'eau d'Albe et d'eau de mer, Lorsqu'il eut achevé ce palais, comme il en faisait la dédicace, il dit qu'il en était assez content, et qu'il commençait à être logé come un homme. Il voulait construire un bain couvert, depuis Misène jusqu'au lac d'Averne, l'entourer de portiques et y faire entrer toutes les eaux de Baïès; et, depuis le lac d'Averne jusqu'à Ostie, il voulait creuser un canal de cent soixante milles de long pour dispenser d'aller par mer, et assez large pour que deux galères à cinq rangs de rames pussent s'y rencontrer. Pour achever de pareils ouvrages, il fit ouvrir toutes les prisons de l'empire et ordonna que les criminels en tout genre ne fussent condamnés qu'aux travaux. Ce qui encourageait la manie qu'il avait de dépenser, outre la con-

fiance en son pouvoir, c'était l'espérance d'un trésor caché et immense qu'un chevalier romain assurait devoir se trouver en Afrique, dans de vastes cavernes, où la reine Didon l'avait apporté en fuyant de Tyr, et dont on pouvait le tirer avec très peu de peine.

XXXII. Mais, trompé dans ses espérances, épuisé et sans ressources, au point d'être obligé de différer la paye des soldats et les pensions des vétérans, il eut recours aux confiscations et aux rapines.

Il statua avant tout, qu'au lieu de la moitié du bien de ses affranchis qui lui revenait par succession, les cinq sixièmes lui appartiendraient, lorsque, sans une cause probable, ils porteraient le nom d'une des familles à qui il était allié; que les biens de ceux d'entre eux qui se rendraient coupables d'ingratitude envers le prince, leur patron, seraient acquis au fisc, et que les jurisconsultes qui auraient dicté ou rédigé leur testament seraient punis; qu'il suffirait d'être accusé dans ses paroles ou dans ses actions pour être regardé comme étant dans le cas de la loi de lèse-majesté. Il exigea des villes de l'empire le prix des couronnes qui lui avaient été offertes dans différents jeux. Il défendit l'usage des couleurs de pourpre et d'améthyste ; et, un jour de foire, il aposta un marchand pour en vendre quelques onces, afin d'avoir un prétexte de saisir tous les autres. Ayant remarqué, pendant qu'il chantait sur le théâtre, une dame romaine vêtue d'une de ces couleurs défendues, il la montra à ses inspecteurs en cette partie, et l'ayant fait sortir du spectacle, il la condamna à perdre ses habits et ses biens. Jamais il ne conféra aucune charge sans ajouter : « Vous connaissez mes besoins ; faisons en sorte que personne n'ait rien en propre. » Enfin, il dépouilla les temples et fit fondre les statues des dieux, entre autres celles des dieux pénates que Galba rétablit.

XXXIII. A l'égard des meurtres et des parricides, son premier essai fut sur Claude. Néron fut certainement complice de sa mort, s'il n'en fut pas l'auteur. Il s'en cachait si peu que, se servant d'une expression grecque, il appela *nourriture divine* les champignons qui avaient servi à empoisonner Claude. Il outrageait sa mémoire, l'accusant tantôt de cruauté, tantôt de folie. Il disait qu'il avait cessé de *demeurer* parmi les hommes, en allongeant la première syllabe du mot latin, qui signifie demeurer, de manière qu'il ressemblait à un mot grec qui signifie *être fou*. Il annula beaucoup de règlements de ce prince, comme des traits de bêtise ou de folie, et ne mit dans la construction de son tombeau ni magnificence ni solidité. Il employa le poison contre Britannicus, dont il était jaloux à plus d'un titre : ce jeune prince avait la voix plus belle que lui, et le souvenir de son père pouvait un jour tourner vers lui les esprits du peuple. Locuste, qui avait dénoncé beaucoup d'empoisonneurs dont elle était complice, fournit à Néron un poison qui, d'abord, ne réussit pas comme il l'espérait, et ne donna à Britannicus que la diarrhée ; Néron fit venir Locuste et la chargea de coups, lui reprochant d'avoir donné un remède au lieu d'un poison ; et comme elle s'excusait sur le dessein qu'elle avait eu de cacher un crime si odieux : « Sans doute, dit-il, je crains la loi Julia ! » et il l'obligea de composer devant lui le poison le plus prompt qu'il serait possible ; il l'essaya sur un chevreau, qui n'expira que cinq heures après. Il le fit fortifier et recuire encore, et le donna à un marcassin, qui mourut sur-le-champ. Il fit porter ce poison dans la salle à manger et ordonna qu'on le servît à Britannicus le soir à souper. Le jeune prince tomba aussitôt qu'il l'eut goûté, et Néron dit aux convives que c'était une épilepsie à laquelle il était sujet. Le lendemain, il le fit enterrer à la hâte par un très mauvais

temps et sans aucune pompe. A l'égard de Locuste, il la récompensa de ce service en lui assurant l'impunité et des terres considérables ; il lui donna même des disciples.

XXXIV. Il commençait à être très fatigué de sa mère, qui observait et reprenait avec aigreur ses paroles et ses actions. Il essaya d'abord de la rendre odieuse, en disant de temps en temps qu'il lui céderait l'empire et qu'il se retirerait à Rhodes. Bientôt, il la priva de ses honneurs et de sa puissance, lui ôta sa garde romaine et allemande, et enfin la bannit de sa présence et de son palais. Il ne s'en tint pas là ; il la fit tourmenter tant qu'elle resta dans Rome, en lui suscitant des procès, et lorsqu'elle se fut retirée à la campagne, il envoyait des hommes à lui pour l'injurier et l'outrager, en passant auprès de sa retraite par terre ou par mer. Mais effrayé de ses menaces et de la violence de son caractère, il résolut de la perdre. Il tenta la voie du poison, et s'aperçut qu'elle était sur ses gardes. Il imagina une machine qui devait faire tomber sur elle, pendant son sommeil, le plafond de sa chambre ; ce dessein fut éventé. Alors, il eut recours à un vaisseau monté à ressorts, qui devait se briser et la faire périr en la noyant ou en l'écrasant. Il feignit de se réconcilier avec elle, et l'invita, par des lettres très tendres, à venir à Baïes célébrer avec lui les fêtes de Minerve. Il la retint longtemps à table, pour donner le temps au commandant des galères de heurter, comme par hasard, celle qui l'avait apportée et de la fracasser; et, lorsqu'elle voulut s'en retourner à sa maison de Baules, il lui offrit, au lieu de sa galère, qui ne pouvait plus servir, celle qui avait été construite pour sa perte. Il la reconduisit avec des marques de joie et lui baisa le sein en se séparant d'elle. Il veilla une partie de la nuit, attendant avec inquiétude le succès de son entreprise. Mais, lorsqu'il eut ap-

pris qu'elle n'avait point réussi et qu'Agrippine s'était sauvée à la nage, il ne sut plus quel parti prendre. Dans ce moment, Lucius Agérinus, affranchi d'Agrippine, accourut avec joie lui apprendre que sa mère était sauvée. Néron, sans qu'il s'en aperçût, jeta auprès de lui un poignard, et le fit arrêter et mettre aux fers comme un assassin envoyé par Agrippine; il donna ordre aussitôt qu'on la tuât, et fit courir le bruit qu'elle s'était donné la mort elle-même, voyant son crime découvert. On ajoute des circonstances atroces, et l'on en cite des garants : qu'il accourut pour voir le cadavre, qu'il y porta les mains, qu'il loua plusieurs parties de son corps et en blâma d'autres, et que, dans cet intervalle, il demanda à boire. Mais, malgré les adulations du peuple et du sénat, il ne put échapper à sa conscience : il avoua que depuis ce moment l'image de sa mère le poursuivait, et que les furies lui montraient leurs fouets vengeurs et leurs torches ardentes. Il essaya de fléchir ses mânes par un sacrifice magique. Dans un voyage en Grèce, il n'osa pas se faire initier aux mystères d'Eleusine, effrayé de la voix du crieur, qui ordonnait aux impies et aux scélérats de s'éloigner.

La mort de sa tante suivit de près ce parricide. Elle était malade d'une irritation d'entrailles : il alla la voir, et cette femme, déjà très avancée en âge, lui touchant la barbe comme pour le caresser, lui dit : « Dès que j'aurai vu tomber cette barbe, j'aurai assez vécu. » Il dit, comme en plaisantant, à ceux qui étaient autour de lui, qu'il allait se la faire abattre sur-le-champ, et il ordonna au médecin de purger la malade excessivement. Elle n'était pas encore morte, qu'il s'empara de ses biens, et, pour ne rien perdre, il supprima son testament.

XXXV. Il eut pour épouse, outre Octavie, Poppée, fille d'un questeur, mariée auparavant à un

chevalier romain, et Statilia Messalina, petite-nièce de Taurus, honoré deux fois du consulat et du triomphe. Pour épouser cette dernière, il massacra son mari Atticus Vestinus, alors consul.

Dégoûté d'Octavie, il dit à ses amis, qui lui en faisaient des reproches, que c'était assez pour elle des ornements de l'impératrice. Il voulut l'étrangler plusieurs fois, et la répudia sous prétexte de stérilité; mais le peuple blâmant ce divorce et s'emportant en invectives contre lui, il l'exila d'abord, et bientôt la fit périr comme coupable d'adultère. La calomnie était si évidente que tous ceux qui furent mis à la torture ayant protesté de son innocence, il suborna un de ses précepteurs, nommé Anicetus, qui avoua qu'il avait joui d'Octavie par artifice. Il épousa Poppée douze jours après qu'il eut répudié Octavie, et l'aima uniquement; ce qui ne l'empêcha pas de la tuer d'un coup de pied, parce qu'étant grosse et malade, elle lui avait dit des injures un jour qu'il était revenu trop tard d'une course de chariots. Il en eut une fille, nommée Claudia Augusta, qui mourut en bas âge.

Il n'y eut aucune espèce de lien qui pût garantir de ses attentats. Il accusa de conspiration et fit mourir Antonie, fille de Claude, qui refusait de prendre la place de Poppée. Il traita de même tous ceux qui lui étaient attachés ou alliés, entre autres le jeune Aulus Plautius, qu'il viola avant de le faire conduire au supplice, en disant : « Que ma mère aille maintenant embrasser mon successeur, » car il prétendait qu'Agrippine l'aimait et voulait l'élever à l'empire. Poppée, avant que de l'épouser, avait eu un fils, nommé Rufinus Crispinus; cet enfant s'amusait à jouer des commandements et des empires; c'en fut assez pour qu'il ordonnât à ses esclaves de le noyer quand il pêcherait. Il exila

Tuscus, son frère de lait, parce qu'étant gouverneur d'Egypte, il s'était lavé dans des bains préparés pour l'empereur. Il obligea son précepteur Sénèque de se donner la mort ; ce philosophe lui avait souvent demandé la retraite, et lui avait offert tous ses biens ; mais Néron lui avait répondu que ses craintes étaient mal fondées, et qu'il aimerait mieux mourir que de lui faire aucun mal. Il avait promis à Burrhus, préfet du prétoire, un remède pour le mal de gorge ; il lui envoya du poison. Il fit périr de la même manière de riches affranchis qui l'avaient fait adopter par Claude, et qui avaient été ses soutiens et ses conseillers.

XXXVI. Il ne fut pas moins cruel envers ceux qui lui étaient étrangers. Une comète chevelue, astre qui menace les puissances, à ce que l'on croit, avait paru pendant plusieurs nuits ; troublé par ce phénomène, il apprit de l'astrologue Babilus, que les princes avaient coutume de détourner ce funeste présage par des meurtres expiatoires et de le faire tomber sur la tête des grands. Dès ce moment, il résolut la perte de ce qu'il y avait de plus illustre à Rome, et, pour que l'occasion ne lui manquât pas, on découvrit deux conjurations, celle de Pison à Rome, et celle de Vinicius à Bénévent. Les conjurés parurent devant lui, chargés de triples chaînes. Quelques-uns avouèrent leur projet, et d'autres le lui imputèrent à lui-même, disant qu'ils n'avaient pu le dérober que par la mort à l'infamie dont il était couvert. Les enfants des conjurés furent chassés de Rome et obligés de mourir ou par le poison ou par la faim. Quelques-uns furent égorgés dans un repas avec leurs précepteurs et leurs esclaves ; d'autres furent privés de toute nourriture.

XXXVII. Dès lors il immola indistinctement, sur toutes sortes de prétextes, tous ceux dont il voulut se défaire. On fit un crime à Salvidiénus

Orfitus d'avoir loué à des étrangers trois boutiques dépendant de sa maison auprès de la place publique; à Cassius Longinus, jurisconsulte et aveugle, d'avoir placé l'image de Cassius, assassin de César, parmi celles de ses ancêtres; à Pætus Thraséa, d'avoir le front sévère d'un censeur. On ne donnait qu'une heure pour mourir à ceux qui étaient condamnés; et, pour qu'il n'y eût aucun délai, on leur envoyait avec leur arrêt de mort un médecin pour les *soigner*, selon son expression, c'est-à-dire pour leur couper les veines. Il voulait donner des hommes vivants à dévorer à un Égyptien qui mangeait de la chair crue. Fier d'avoir tant osé impunément, il prétendit qu'avant lui aucun prince n'avait su ce qu'on peut sur le trône. Il donna souvent à entendre qu'il n'épargnerait pas le reste des sénateurs, qu'il anéantirait cet ordre, et donnerait le commandement des armées aux chevaliers romains et aux affranchis. Jamais il n'embrassa ni ne salua aucun sénateur, et, dans la prière qu'il fit avant que de commencer les travaux de l'isthme, il prononça des vœux pour lui et pour le peuple romain, et ne fit aucune mention du sénat.

XXXVIII. Il n'épargna pas même le peuple romain, ni les murs de Rome. Quelqu'un répétant ce proverbe grec : « Qu'après ma mort tout périsse ; » il répondit : « Que tout périsse de mon vivant, » et il agit en conséquence. En effet, choqué, à ce qu'il disait, du mauvais goût des anciens édifices, de la petitesse et de l'irrégularité des rues, il mit le feu à la ville si publiquement, que des citoyens consulaires n'osèrent pas arrêter ses esclaves qu'ils surprirent dans leurs maisons avec des étoupes et des flambeaux. Des greniers voisins du Palais d'or, et dont le terrain lui faisait envie, furent incendiés et battus par des machines de guerre, parce qu'ils étaient bâtis en pierres de taille ; l'incen-

die dura six jours et sept nuits. Le peuple, pendant ce temps, était retiré dans des tombeaux. Outre un nombre infini de maisons particulières, le feu consuma les demeures des anciens généraux romains, encore ornées des dépouilles des ennemis, les temples bâtis par les rois de Rome ou pendant les guerres des Gaules et de Carthage, et tous les monuments les plus remarquables de l'ancienne république. Il regardait ce spectacle du haut de la tour de Mécène, charmé, disait-il, de la beauté du feu, et chantant en habit de comédien l'embrasement de Troie. Il avait promis qu'il permettrait du moins de fouiller les débris de l'incendie ; mais, voulant s'enrichir des désastres publics, il ne permit à personne d'en approcher. Il reçut et même exigea des contributions pour les réparations de la ville et ruina les provinces et les particuliers.

XXXIX. Aux maux et aux outrages qu'il fallait endurer sous un tel prince, se joignaient encore d'autres fléaux : une peste pendant l'automne, qui enleva trente mille personnes ; une défaite sanglante en Angleterre, suivie de la prise et du pillage de deux importantes forteresses ; un échec honteux en Arménie, où les légions passèrent sous le joug, et qui pensa causer la perte de la Syrie.

Ce qui paraîtra surprenant, c'est qu'il ne supporta rien plus patiemment que les satires et les injures ; jamais il ne fut plus doux qu'envers ceux qui le déchiraient en prose et en vers. On publia contre lui beaucoup d'épigrammes grecques et latines, telles que celles-ci :

On compte trois hommes qui ont tué leur mère : Néron, Oreste et Alcméon.

La nouvelle mariée Néron a tué sa mère.

Néron est un digne descendant d'Enée : l'un a enlevé son père, l'autre a enlevé sa mère.

Pendant que Néron pince les cordes de sa harpe, le Parthe bande les cordes de son arc : l'un sera Apollon musicien ; l'autre, Apollon archer.

Rome ne sera bientôt plus qu'une maison : Romains, retirez-vous à Véies, pourvu que cette maison n'envahisse pas aussi Véies, etc.

Il n'en poursuivit point les auteurs, et s'opposa à ce qu'on punît sévèrement ceux qui furent dénoncés au sénat. Le cynique Isidore lui dit en public : « Vous chantez à merveille les maux de Nauplius, et vous mangez votre bien. » Datus, acteur des farces atellanes, commençant un air par ces mots : « Bonjour, mon père, bonjour, ma mère, » fit tour à tour semblant de boire et de nager, voulant peindre la mort de Claude et celle d'Agrippine ; et comme il chantait à la fin de la pièce : « Vous irez bientôt chez Pluton, » il fit un geste qui désignait le sénat. Néron se contenta d'exiler de Rome et d'Italie le philosophe et le comédien, soit qu'il ne sentît plus aucun opprobre, soit qu'il craignît, en s'y montrant sensible, de s'en attirer davantage.

XL. Le monde. après avoir supporté ce monstre pendant près de quatorze ans, en fit à la fin justice. Vindex, qui commandait dans les Gaules en qualité de propréteur, donna le signal en soulevant sa province. On avait prédit autrefois à Néron qu'il serait déposé, ce qui fut cause qu'il répétait souvent ce mot : « L'artiste vit partout, » pour justifier dans le prince le talent qui serait un jour nécessaire au particulier. Cependant on lui avait promis qu'il aurait, après sa déposition, l'empire de l'Orient ; d'au-

tres, le royaume de Jérusalem ; d'autres, un entier rétablissement. Porté à croire cette dernière prédiction, après qu'il eut perdu et recouvré l'Angleterre et l'Arménie, il crut avoir subi les destinées qui le menaçaient. Mais depuis que l'oracle de Delphes l'eut averti de se défier de la soixante-troisième année, persuadé qu'il mourrait à cet âge, et fort éloigné de penser à l'âge de Galba, son successeur, il se crut assuré d'une longue vieillesse et d'un bonheur durable, au point qu'ayant perdu des effets précieux dans un naufrage, il prétendit que les poissons les lui rapporteraient. Ce fut à Naples qu'il apprit la première nouvelle du soulèvement des Gaules, le jour même où il avait tué sa mère quelques années auparavant. Il parut si tranquille, que l'on crut qu'il était bien aise d'avoir une occasion de dépouiller de riches provinces. Il alla voir un combat d'athlètes, et y prit le plus grand intérêt. Il reçut à table des nouvelles plus pressantes, et s'emporta en menaces contre les révoltés. Pendant huit jours, il ne fit aucune réponse, ne donna aucun ordre, et parut avoir tout oublié.

XLI. Enfin, ému par les manifestes outrageants et multipliés de Vindex, il écrivit au sénat pour l'exhorter à venger l'empire, s'excusant sur un mal de gorge de ce qu'il ne venait pas lui-même à Rome. Rien ne lui fit plus de peine que de se voir traiter par Vindex de mauvais musicien, et appeler Ænobarbus au lieu de Néron ; il déclara qu'il allait renoncer à son nom d'adoption et reprendre son nom de famille, puisqu'on le lui reprochait. A l'égard des autres imputations, rien, selon lui, n'en démontrait mieux la fausseté que le reproche qu'on lui faisait d'ignorer un art où il s'était appliqué avec tant de succès, et de temps en temps il demandait si l'on connaissait quelqu'un plus habile que lui. Cependant les courriers arrivaient les uns sur

les autres; saisi d'effroi, il prit le chemin de Rome. Un présage frivole le rassura dans sa route : il vit, en bas-relief, sur un monument, un soldat gaulois terrassé par un chevalier romain et traîné par les cheveux. A ce spectacle, il fut transporté de joie et rendit grâces au ciel. Arrivé à Rome, il n'assembla ni le peuple ni le sénat; il tint conseil à la hâte avec quelques principaux citoyens qu'il appela chez lui, et passa le reste du jour à essayer des machines hydrauliques d'une espèce nouvelle. Il en fit remarquer le mécanisme et le travail, assurant qu'il les montrerait sur le théâtre, pourvu cependant que Vindex le lui permît.

XLII. Mais, à la nouvelle de la révolte de Galba et des Espagnes, il perdit absolument courage, et resta longtemps étendu par terre, sans voix et à demi-mort. Revenu à lui, il déchira ses habits, se frappa la tête, et s'écria que c'était fait de lui. Sa nourrice le consolait en lui rappelant de semblables désastres arrivés à d'autres princes; il répondit que ses malheurs étaient sans exemple, et qu'il perdait le trône avant que de perdre la vie. Il ne changea pourtant rien à sa manière de vivre molle et efféminée. Ayant reçu quelques nouvelles heureuses, il donna un grand repas et fit contre les chefs de la révolte des vers satiriques, qu'il chanta avec des gestes de bouffon, et qui furent répandus dans le public; il assista même secrètement au spectacle, et envoya dire à un comédien qui réussissait beaucoup, qu'il était bien heureux que César eût d'autres occupations.

XLIII. On prétend qu'au premier bruit de la révolte, il conçut des projets atroces et dignes de son caractère. Il voulait révoquer et faire égorger tous les gouverneurs des provinces et tous les commandants des armées, comme étant tous dans les mêmes dispositions que Vindex; massacrer tous les exilés et tous les Gaulois qui

étaient dans Rome : les premiers, pour qu'ils ne se joignissent pas aux révoltés; les autres, comme complices et fauteurs de leurs concitoyens; abandonner aux légions le pillage des Gaules; empoisonner le sénat entier dans un festin, mettre le feu à Rome, et lâcher des bêtes féroces sur le peuple pour l'empêcher de se défendre contre les flammes. Mais, détourné de ces projets, bien moins par leur horreur que par le désespoir de ne pouvoir les exécuter, il se crut obligé de se mettre en marche. Il destitua les consuls et se mit seul à leur place, croyant que les Gaules ne pouvaient être soumises que par un consul. Quand il eut pris les faisceaux, appuyé sur les épaules de ses amis au sortir d'un repas, il leur déclara que, dès qu'il serait dans les Gaules, il paraîtrait sans armes devant les révoltés et répandrait des larmes en leur présence; que son repentir les toucherait, et que le lendemain, dans l'allégresse commune, il entonnerait des chants de victoire qu'il allait composer.

XLIV. Parmi les préparatifs de son départ, son premier soin fut de faire porter des instruments de musique, de faire couper les cheveux à ses concubines de la même manière qu'aux hommes, et de les emmener avec lui, armées de haches et de boucliers d'amazones. Il appela sous le drapeau des tribus de Rome; mais personne de ceux qui étaient de condition à porter les armes ne se présentant, il exigea de chaque maître un certain nombre d'esclaves, et choisit les meilleurs, sans en excepter les intendants et les secrétaires. Il fit payer le tribut avant le temps à tous les ordres de l'Etat, et obligea les locataires de payer sur-le-champ l'impôt annuel qu'ils devaient au fisc. Il voulait absolument qu'on lui donnât de la monnaie récemment frappée, de l'argent le plus pur et de l'or éprouvé, en sorte que la plupart des contribua-

bles, rebutés d'une pareille rigueur, refusèrent nettement de rien donner et dirent qu'on n'avait qu'à faire rendre aux délateurs les sommes qu'ils avaient reçues.

XLV. La cherté des vivres servit encore à rendre plus odieux les athlètes entretenus par Néron. Il arriva par hasard que, dans le temps de la disette, un vaisseau d'Alexandrie apporta du sable pour eux ; tous les esprits furent soulevés, et il n'y eut point d'affront qu'il n'essuyât. On mit un char derrière sa statue avec cette inscription en grec : VOICI ENFIN LE MOMENT DU COMBAT; VOICI LE MOMENT DE TRAÎNER. On lia un sac à une autre de ses statues, et on écrivit ces mots : *Quant à moi, je n'ai rien fait ; mais toi, tu as bien mérité le sac.* On lisait sur des colonnes que des *coqs* (le même mot signifie *coq* et *Gaulois*) *l'avaient réveillé par leur chant* ; et pendant la nuit plusieurs personnes, feignant de quereller leurs esclaves, demandaient à grands cris un *vengeur* (*vindex*).

XLVI. Ses frayeurs étaient redoublées par des présages sinistres, ou récents ou anciens, et par des songes qui le troublaient d'autant plus qu'auparavant il n'avait pas coutume de rêver. Après le meurtre de sa mère, il rêva qu'on lui arrachait le gouvernail d'un navire qu'il conduisait, et qu'Octavie, sa femme, le traînait dans d'épaisses ténèbres. Une autre fois, il crut en songe être couvert d'une multitude de fourmis ailées, ou bien il voyait les simulacres des nations, placés à l'entrée du théâtre de Pompée, l'entourer et lui fermer le passage, et un cheval asturien qu'il aimait beaucoup changé en singe, à l'exception de la tête qui rendait des hennissements plaintifs. Les portes du mausolée élevé dans le Champ-de-Mars s'ouvrirent d'elles-mêmes, et on entendit une voix appeler Néron. Le jour des calendes de janvier, les dieux lares tombèrent au moment même où on les or-

nait d'offrandes ; et, comme il était à prendre les auspices, Sporus lui offrit pour étrenne un anneau où était gravé l'enlèvement de Proserpine. Sur le point de prononcer des vœux solennels devant tous les ordres de l'Etat rassemblés, on eut beaucoup de peine à trouver les clefs du Capitole, et lorsqu'on lut dans le sénat une partie de la harangue qu'il avait prononcée contre Vindex, où il disait que bientôt les coupables seraient punis et feraient une fin digne de leurs crimes, tout le monde s'écria : « Tu la feras, César. » On observa aussi que, dans le rôle d'Œdipe, le dernier qu'il eût joué, il était tombé sur le théâtre en prononçant ce vers :

Mère, épouse, parents, tout veut que je périsse.

XLVII. Bientôt il apprit que toutes les armées entraient dans la révolte de Vindex ; à cette nouvelle, il déchira la lettre qu'on lui avait apportée pendant son dîner, renversa la table, brisa contre terre deux vases dont il faisait grand cas, et qu'il appelait omériques, parce qu'on y avait sculpté des sujets tirés d'Homère ; il se fit donner du poison par Locuste, le mit dans une boîte d'or, et passa dans les jardins de Servilius. Tandis que les plus fidèles de ses affranchis allaient par ses ordres à Ostie faire préparer des vaisseaux, il voulut engager les tribuns et les centurions des gardes prétoriennes à accompagner sa fuite ; mais les uns s'en excusèrent, les autres refusèrent ouvertement ; l'un d'eux même s'écria : « Est-il donc si difficile de mourir ? » Alors, il délibéra s'il se retirerait chez les Parthes, s'il irait se jeter aux pieds de Galba ou s'il paraîtrait en deuil dans la tribune aux harangues, demandant pardon du passé avec les plus humbles prières, et se restreignant, si l'on ne voulait pas lui laisser l'empire, à obtenir le gouverne-

ment d'Egypte; on trouva même dans ses papiers un discours sur ce sujet; mais on le détourna, dit-on, de ce dessein, en lui faisant entendre qu'il pourrait bien être mis en pièces avant que d'arriver à la place publique. Il remit donc au lendemain à prendre un parti; et s'étant réveillé vers le milieu de la nuit, il apprit que ses gardes l'avaient quitté. Il sauta de son lit et envoya chez tous ses amis; mais, n'en recevant aucune réponse, lui-même, avec peu de suite, alla en visiter plusieurs. Il trouva toutes les portes fermées, et personne ne lui répondit. Il revint dans sa chambre : les sentinelles avaient pris la fuite, après avoir pillé jusqu'à ses couvertures et la boîte d'or où était le poison. Il demanda le gladiateur Spicillus ou quelque autre qui voulût l'égorger; mais ne trouvant personne il s'écria : « Je n'ai donc ni amis ni ennemis ! » et il courut pour se précipiter dans le Tibre.

XLVIII. Il s'arrêta pourtant, et parut désirer une retraite, pour s'y recueillir à ses derniers moments. Phaon, son affranchi, lui offrit une petite campagne entre la voie Salaria et la voie Nomentana, à quatre milles de Rome. Il monta à cheval, pieds nus comme il était, et en tunique, enveloppé d'un manteau usé, et un voile sur le visage, suivi de quatre personnes, parmi lesquelles était Sporus. Il crut sentir la terre trembler, et ses yeux furent frappés d'un éclair. En passant auprès du camp des prétoriens, il entendit des soldats qui faisaient des imprécations contre lui et des vœux pour Galba. Un passant dit : « Voilà des gens qui poursuivent Néron; » un autre : « Que dit-on de Néron? » L'odeur d'un cadavre fit reculer son cheval dans la route, et son voile étant tombé, un soldat prétorien, nommé Missicius, le reconnut et le salua par son nom. Arrivé au détour qui conduisait à la maison de campagne, il renvoya les chevaux, et parvint jusque

derrière les murs de la ferme au travers des ronces, et en faisant mettre des habits sous ses pieds. Phaon voulut lui persuader d'entrer dans une caverne remplie de sable; mais il répondit qu'il ne voulait pas s'enterrer tout vivant; et, en attendant qu'on trouvât le moyen de le faire entrer dans la maison sans qu'on l'aperçût, il prit dans sa main de l'eau d'un ruisseau, et la but en disant: « Voilà donc les rafraîchissements de Néron! » Ensuite il arracha les ronces qui s'étaient attachées à ses vêtements et les avaient déchirés, et passa en rampant par un trou qu'on creusa sous le mur, qui le conduisit jusqu'à une petite salle, où il se coucha sur un mauvais matelas couvert d'un vieux manteau. La faim et la soif se firent encore sentir; on lui offrit du pain fort sale, qu'il refusa, et de l'eau tiède, dont il but un peu.

XLIX. Tous ceux qui étaient avec lui le pressaient de se dérober au plus tôt aux affronts qui le menaçaient. Il fit creuser sa fosse devant lui sur la mesure de son corps, demanda qu'on arrangeât autour quelques morceaux de marbre s'il s'en trouvait et qu'on apportât de l'eau et du bois pour rendre les derniers soins à son cadavre, pleurant à chaque circonstance et répétant souvent : « Quel sort pour un si grand musicien! » Au milieu de tous ces délais, un coureur remit un billet à Phaon. Néron s'en saisit, et y lut que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie, et le faisait chercher pour le punir du dernier supplice, suivant les usages de l'ancienne république. Il demanda quel était ce supplice; on lui dit qu'on dépouillait le criminel, qu'on passait son cou entre les pointes d'une fourche, et qu'on le battait de verges jusqu'à la mort. Épouvanté, il saisit deux poignards qu'il avait sur lui, essaya la pointe et les mit à côté de lui, disant que son heure fatale n'était pas encore venue. Tantôt il exhortait Sporus à pleurer et à se la-

menter; tantôt il voulait que quelqu'un lui donnât l'exemple de se tuer. Quelquefois il se reprochait sa lâcheté; il se disait : « Ma vie est honteuse et infâme; ce que je fais n'est pas digne de Néron; il faut prendre son parti dans de pareils moments. Allons, Néron, anime-toi. » Déjà s'approchaient les cavaliers qui avaient ordre de le prendre vivant. Il les entendit, et prononça en tremblant un vers grec qui signifiait :

l 'un grand bruit de chevaux mon oreille est frappée.

Aussitôt il s'enfonça le fer dans la gorge, aidé par son secrétaire Epaphrodite. Il respirait encore lorsqu'un centurion entra et voulut bander sa plaie, comme s'il était venu pour le secourir. Néron lui dit : « Il est trop tard; et voilà donc la fidélité! » Il expira en prononçant ce mot, les yeux ouverts et fixes, de manière à faire peur à ceux qui le voyaient. Il avait recommandé surtout qu'on ne laissât pas sa tête au pouvoir de ses ennemis; mais que, de quelque manière que ce fût, on le brûlât tout entier. Cette permission fut accordée par Icelus, affranchi de Galba, tout récemment délivré de la prison où on l'avait mis aux premières nouvelles de la révolution.

L. Ses funérailles coûtèrent deux cent mille sesterces; on y employa une étoffe blanche brochée d'or, qu'il avait portée le jour des calendes de janvier. Ses nourrices, Eglogé et Alexandra, et sa concubine Acté, renfermèrent ses cendres dans le tombeau de Domitius, que l'on aperçoit du Champ-de-Mars, placé dans des jardins sur une hauteur. On voit dans ce monument un siége de porphyre, sur lequel est élevé un autel de marbre espagnol, et qui est entouré d'une balustrade de marbre thasien.

LI. Sa taille était médiocre. Il avait le corps

couvert de taches et malpropre, les cheveux châtains, plus de beauté dans les traits que dans la physionomie, les yeux bleus et la vue basse, le cou épais, le ventre gros, les jambes menues, le tempérament robuste. Malgré l'excès de ses débauches, il ne fut incommodé que trois fois dans l'espace de quatorze ans, encore sans être obligé de s'abstenir de vin ni garder aucun régime. Nulle décence dans ses habits ; il frisait ses cheveux en étages, et même, dans son voyage en Grèce, il les faisait descendre en boucles derrière sa tête, et paraissait en public vêtu d'une espèce de redingote, un mouchoir autour du cou, sans ceinture et sans chaussures.

LII. Il essaya presque tous les arts. Sa mère le détourna de l'étude de la philosophie, qu'elle croyait ne valoir rien pour un prince, et son précepteur Sénèque éloigna de ses yeux les anciens orateurs, afin de fixer sur lui seul l'admiration de son disciple. Il se tourna vers la poésie et composa des vers facilement. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, qu'il donnât ceux d'autrui pour les siens. J'ai vu l'original de quelques vers de lui très connus ; ils sont écrits de sa main et pleins de ratures, tels que des vers tracés dans le moment de la composition, et qui n'ont point été écrits sous la dictée d'un autre.

LIII. Il eut aussi beaucoup de goût pour la peinture et pour la sculpture ; mais, jaloux surtout des applaudissements populaires, il portait envie à quiconque attirait l'attention du public, de quelque façon que ce fût. Le bruit se répandit que, non content d'avoir paru sur le théâtre, il descendrait dans l'arène avec les athlètes aux jeux olympiques. En effet, il s'exerçait assidûment à la lutte, et, dans les jeux gymniques, il avait toujours pris place parmi les juges du combat, assis comme eux par terre dans la lice ;

Il rapprochait même de lui les lutteurs qui s'éloignaient. Rival d'Apollon dans le chant, et du Soleil dans l'art de mener un char, il voulut aussi l'être d'Hercule ; et l'on dit qu'on avait préparé un lion qu'il voulait combattre nu dans l'arène, et qu'il devait assommer de sa massue ou étouffer entre ses bras en présence du peuple.

LIV. Sur la fin de sa vie, il avait fait vœu, s'il était vainqueur, de jouer sur le théâtre de la flûte et de la cornemuse, et de danser le *turnus* de Virgile. On dit même qu'il fit périr l'histrion Pâris comme un antagoniste redoutable.

LV. L'envie de s'immortaliser n'était chez lui qu'une aveugle manie. Il changea le nom de plusieurs choses et de plusieurs lieux, pour y substituer le sien, appela le mois d'avril Néron, et voulait appeler Rome Néropolis.

LVI. Il méprisait tous les cultes, excepté celui de la déesse de Syrie. Il finit par la mépriser aussi, au point d'uriner sur sa statue. Il eut une autre superstition, la seule à laquelle il fut constamment attaché : c'était un petit portrait d'une jeune fille dont un homme du peuple, qu'il ne connaissait pas, lui fit présent comme d'un talisman pour découvrir les conspirations. Celle de Pison éclata dans le même temps, et dès lors le portrait devint sa première divinité ; il lui faisait trois sacrifices par jour, et voulait qu'on crût qu'elle lui annonçait l'avenir. Quelques mois avant sa mort, il s'occupa aussi à observer les entrailles des victimes, et n'en put jamais tirer un présage heureux.

LVII. Il périt dans la trente-deuxième année de son âge, le même jour que celui où il avait fait périr Octavie. La joie publique fut si grande, que le peuple courait par les rues, portant sur la tête le chapeau de la liberté (celui que portaient les affranchis) ; cependant il y eut des citoyens qui allèrent encore, longtemps après sa

mort, orner son tombeau de fleurs en hiver et en été, et qui portaient dans la tribune aux harangues ses statues vêtues de pourpre, et des édits où il parlait comme s'il eût été encore vivant et qu'il dût bientôt reparaître pour se venger de ses ennemis. Vologèse, roi des Parthes, envoyant au sénat des ambassadeurs pour renouveler l'alliance, stipula que la mémoire de Néron serait honorée. Enfin, je me souviens que, vingt ans après, lorsque j'étais encore très jeune, un aventurier qui se disait Néron, fut très bien accueilli chez les Parthes à la faveur de ce nom supposé, en reçut de grands secours, et ne nous fut rendu qu'avec beaucoup de peine.

GALBA

I. La famille des Césars s'éteignit dans la personne de Néron, ce qu'avaient annoncé plusieurs présages, mais surtout deux plus manifestes que les autres. Livie, aussitôt après son mariage avec Auguste, allait revoir sa maison de Véies, lorsqu'un aigle, en volant autour d'elle, laissa tomber dans son sein une poule blanche qu'il avait prise et qui tenait dans son bec un rameau de laurier. Livie fit nourrir la poule et planta le laurier. La poule fit tant de petits poussins, que la maison en prit le nom de *Maison des Poules*, et le plant des lauriers devint tel, que les Césars y cueillirent des branches pour leurs triomphes, mais avec l'attention d'en planter toujours une autre à la place. On observa qu'à la mort de chacun d'eux, les lauriers qu'ils avaient plantés se desséchaient. La dernière année du règne de Néron, tout le plant

fut détruit jusque dans ses racines, toutes les poules moururent, le tonnerre frappa le palais des Césars, les têtes de leurs statues tombèrent toutes à la fois, et le sceptre fut enlevé des mains d'Auguste.

II. Galba, successeur de Néron, n'était point allié à la maison des Césars; mais il était d'une noblesse illustre et ancienne. Il s'inscrivait sur ses statues descendant de Quintus Catulus Capitolinus, et, lorsqu'il fut empereur, il exposa dans le vestibule du palais son arbre généalogique, où il se faisait descendre de Jupiter du côté de son père, et de Pasiphaé, femme de Minos, du côté de sa mère.

III. Il serait trop long de citer ici tous ses titres d'illustration; je dirai un mot de sa famille. On ignore d'où le premier des Sulpicius, qui fut appelé Galba, tirait son surnom : selon les uns, c'était pour avoir embrasé, avec des flambeaux enduits d'une espèce de gomme nommée *galbanon*, une ville d'Espagne que, depuis longtemps, il assiégeait inutilement; selon d'autres, c'était parce que, dans une maladie chronique, il se servait de sachets nommés *galbeum*. Quelques-uns prétendent qu'il était fort gras, et qu'en langue gauloise *galba* signie gras; plusieurs soutiennent, au contraire, qu'il était très maigre, et que son surnom lui venait d'un ver qui naît dans le chêne et qu'on appelle galba. Parmi ceux qui honorèrent cette famille, on compte Sergius Galba, qui fut consul et l'homme le plus éloquent de son temps. C'est lui qui, dit-on, étant préteur en Espagne, massacra par trahison trente mille Lusitaniens, et fut cause de la guerre de Viriatus. Son petit-fils, irrité contre Jules César, dont il avait été lieutenant dans les Gaules, et qui lui refusait le consulat, trempa dans la conspiration de Cassius et de Brutus, et fut condamné par la loi Pédia. Après lui, viennent l'aïeul et le père de

Galba. L'aïeul, plus illustre par ses travaux que par ses dignités, n'alla pas au delà de la préture et donna des histoires assez curieuses. Le père, homme consulaire, fut un avocat laborieux, d'ailleurs médiocrement éloquent, petit de taille et bossu. Il eut deux femmes, Mummia Achaïca, petite-fille de Catulus et arrière-petite-fille de Lucius Mummius, qui détruisit Corinthe; puis Livia Ocellina, riche et belle, qui le rechercha à cause de sa noblesse, et même avec beaucoup plus d'instance, depuis qu'ayant ôté son habit devant elle, il lui eut fait voir sa difformité, de peur de paraître vouloir la tromper. Il eut deux enfants d'Achaïca : Caius et Sergius. Caius, l'aîné, se ruina, et fut obligé de quitter Rome; et Tibère lui ayant refusé un gouvernement à son tour, il se donna la mort.

IV. Sergius Galba, qui fut empereur, naquit sous le consulat de Valérius Messala et de Cnéius Lentulus, le 24 décembre, dans une maison de campagne située au pied d'une hauteur auprès de Terracine, à gauche en allant à Fondi. Adopté par sa belle-mère, il prit le nom de Livius et le surnom d'Ocella, et changea de prénom, car il porta celui de Lucius, au lieu de Sergius, jusqu'au moment de son règne. Il passe pour certain que, dans son enfance, comme il venait saluer Auguste parmi les autres enfants de son âge, ce prince lui dit en le caressant : « Et toi aussi, mon fils, tu essayeras de l'empire. » On dit à Tibère que Galba devait régner un jour, mais dans un âge fort avancé. « Qu'il vive donc, dit-il, cela ne me regarde pas. » Son aïeul faisant un sacrifice dans un endroit où le tonnerre avait tombé, un aigle lui enleva des mains les entrailles de la victime et se retira sur un chêne couvert de glands. On lui dit que ce présage annonçait l'empire à sa famille, mais dans un temps éloigné. « Oui, dit-il en plaisantant, quand les mules enfanteront. » Dans la

suite, lorsque Galba préparait une révolution, rien ne lui donna plus d'espérance que d'avoir vu une mule enfanter, ce qui fut regardé par tout le monde comme un phénomène sinistre, et par lui seul comme un augure heureux, en conséquence des paroles de son aïeul. Venant de prendre la robe virile, il rêva que la Fortune lui disait : « Je suis lasse d'attendre debout à ta porte ; si tu ne me reçois, je me donnerai au premier passant. » A son réveil, il trouva dans son antichambre, auprès de sa porte, une petite statue d'airain, un peu plus grande qu'une coudée ; c'était celle de la Fortune. Il l'emporta dans son sein à Tusculum, où il avait coutume de passer l'été ; il la plaça parmi ses divinités domestiques, lui voua un sacrifice tous les mois et une veille anniversaire. Il n'était pas encore parvenu à la maturité, qu'il maintenait constamment l'usage, oublié partout, excepté dans sa maison, d'obliger ses affranchis et ses esclaves à lui faire leur cour deux fois le jour, à son lever et à son coucher

V. La jurisprudence fut une des sciences qu'il étudia. Ayant perdu sa femme Lépida et deux enfants qu'il en avait, il garda le célibat, et ne voulut entendre à aucun mariage, pas même avec la veuve de Domitius, Agrippine, qui avant qu'il eût perdu sa femme, lui avait fait des avances si vives, que la mère de Lépida lui en fit une querelle dans un cercle de femmes, et même la frappa Il fit sa cour assidûment à Livie, femme d'Auguste. Il eut beaucoup de crédit auprès d'elle; et Livie, voulant l'enrichir par son testament, lui avait légué cinquante millions de sesterces; mais comme elle n'avait fait que marquer cette somme en chiffres, sans l'écrire, Tibère prétendit que le legs n'était que de cinquante mille sesterces; encore Galba ne les toucha-t-il pas.

VI. Il parvint aux honneurs avant le temps.

Dans les jeux floraux qu'il donna comme préteur, il fit paraître des éléphants qui dansaient sur la corde, spectacle qu'on n'avait point encore vu. Ensuite, il gouverna l'Aquitaine pendant près d'un an, puis il fut consul pendant six mois. Le hasard voulut qu'il succédât dans le consulat à Domitius, père de Néron, et qu'il eût pour successeur Salvius Othon père d'Othon l'empereur, ce qui fut regardé dans la suite comme un présage, lorsque le règne de Galba fut placé entre les règnes des deux fils, comme son consulat l'avait été entre ceux des deux pères. Caligula le nomma pour remplacer Gétulicus; et, le lendemain du jour où il vint prendre le commandement de l'armée, il défendit aux soldats d'applaudir au spectacle, leur ayant donné pour consigne de tenir leurs mains sous leurs vêtements. L'on disait dans le camp : « La discipline est revenue; c'est Galba qui commande, et non plus Gétulicus. » Il défendit sévèrement qu'on lui demandât des congés. Il exerçait par un travail assidu le soldat vétéran, comme celui de nouvelle levée; il tint en respect les barbares qui s'étaient répandus jusque dans la Gaule; et Caligula fut si content de lui et de ses soldats, que, de toutes les troupes de l'empire, les siennes furent celles qui reçurent le plus de récompenses et de témoignages honorifiques. Lui-même se distingua beaucoup en dirigeant, aux yeux de l'empereur, un bouclier à la main, les évolutions militaires et accompagnant son char l'espace de vingt milles.

VII. Après le meurtre de Caligula, on l'exhortait à saisir cette occasion de s'élever; mais il préféra le repos; Claude lui en sut si bon gré, qu'il le mit au nombre de ses meilleurs amis, et le considéra tellement que l'expédition d'Angleterre fut retardée à cause d'une légère incommodité qui lui était survenue. Il fut deux ans proconsul d'Afrique. On l'avait nommé extraor-

dinairement pour pacifier cette province inquiétée par les barbares et troublée par des divisions intestines. Il s'y conduisit avec une équité exacte et sévère, même dans les plus petites choses. Un soldat, dans une expédition où les vivres manquaient, avait vendu cent deniers une mesure de froment qui lui restait de ses provisions; Galba défendit qu'on lui fournît aucun aliment lorsqu'il en aurait besoin, et le soldat mourut de faim. Deux hommes se disputaient la propriété d'une bête de somme; les preuves étaient équivoques et la vérité difficile à découvrir. Il décida que l'on conduirait l'animal à l'abreuvoir, la tête couverte, qu'ensuite on lui rendrait l'usage de ses yeux, et qu'il appartiendrait à celui des deux vers lequel il irait.

VIII. En récompense de ce qu'il avait fait en Afrique et en Allemagne, il reçut les ornements triomphaux et un triple sacerdoce, par lequel il fut agrégé aux quindécemvirs, au collége des prêtres titiens et à celui des prêtres d'Auguste. Depuis ce temps jusque vers la moitié du règne de Néron, il vécut dans la retraite, ne sortant jamais hors de la ville, en litière, sans porter avec lui, dans un chariot qui le suivait, un million de sesterces en or. Il était à Fondi lorsqu'on lui vint offrir le gouvernement de l'Espagne taragonaise. A son arrivée dans cette province, comme il sacrifiait dans un temple, les cheveux blanchirent tout à coup à un jeune enfant qui le servait, ce que plusieurs interprétèrent comme une preuve que, dans sa vieillesse, il remplacerait un jeune homme, c'est-à-dire qu'il succéderait à Néron. Peu de temps après, le tonnerre tomba dans un lac, chez les Cantabres, et on y trouva douze haches, ce qui désignait clairement la puissance souveraine.

IX. Sa conduite dans ce gouvernement, pendant huit ans, fut inégale et variée. Il fut d'a-

bord ardent, zélé et sévère jusqu'à l'excès. Il fit couper les mains à un changeur infidèle et les fit attacher à son comptoir. Il fit mettre en croix un tuteur pour avoir empoisonné son pupille, dont les biens lui étaient substitués, et, comme le coupable réclamait les droits de citoyen romain, Galba, pour adoucir sa peine par quelque distinction, lui fit dresser une croix beaucoup plus élevée et d'un bois blanchi. Peu à peu, il tomba dans le relâchement et la paresse, pour ne point donner d'ombrage à Néron, et parce que, disait-il, personne n'était obligé de rendre compte de son oisiveté. Il tenait à Carthagène les séances de justice et de commerce, lorsqu'il apprit le soulèvement des Gaules. Le commandant de l'Aquitaine lui demandait des secours, quand il reçut une lettre de Vindex, qui l'exhortait à se déclarer le vengeur et le maître du genre humain. Il ne balança pas longtemps et y consentit, autant par crainte que par ambition, car il avait surpris des ordres envoyés par Néron pour se défaire de lui. Quant à ses espérances, elles étaient fondées sur les plus heureux auspices, et surtout sur les prédictions d'une vierge, qui l'avaient frappé d'autant plus que le prêtre de Jupiter Clunien avait été averti en songe qu'il trouverait dans le sanctuaire le même oracle prononcé deux cents ans auparavant par une autre vierge prophétesse. Cet oracle disait qu'il sortirait de l'Espagne un homme qui gouvernerait l'univers.

X. Il monta donc sur son tribunal comme pour donner des congés, faisant porter devant lui les images des citoyens que Néron avait fait périr, et montrant à la multitude un jeune homme d'une naissance distinguée, qu'on avait fait venir exprès d'une des îles Baléares, où il était exilé. Il déplora l'état où était l'empire, et, ayant été proclamé empereur, il annonça qu'il ne voulait

être que le lieutenant du sénat et du peuple romain. Ensuite, ayant suspendu toutes fonctions juridiques, il fit des levées dans la province, dont il forma des légions et des troupes auxiliaires, pour renforcer son armée, qui n'était que d'une légion, de deux escadrons et de trois cohortes. Il se composa une espèce de sénat de vieillards d'une expérience consommée, pour délibérer avec eux sur les affaires les plus importantes. Il choisit, dans l'ordre des chevaliers, des jeunes gens qui, conservant toujours le droit de porter l'anneau d'or, devaient lui servir d'huissiers et de gardes du corps. Il répandit des manifestes dans les provinces, par lesquels il exhortait tout le monde à se réunir pour la cause commune. Vers le même temps, en fortifiant une ville dont il avait fait sa place d'armes, on trouva un anneau antique dont la pierre représentait une victoire avec un trophée. Un vaisseau d'Alexandrie aborda à Dertose, chargé d'armes, sans pilote et sans matelots; en sorte que personne ne douta que les dieux ne favorisassent une guerre si juste. Tout à coup, cependant, l'on fut sur le point de tout perdre. Un des deux corps de cavalerie, se repentant d'avoir violé son serment, voulut abandonner Galba qui s'approchait, et ne fut retenu dans le devoir qu'avec beaucoup de peine. Des esclaves, dont un affranchi de Néron lui avait fait présent, et qui en voulaient à sa vie, allaient le tuer dans un détour qui conduisait à des bains, s'il ne les eût entendus s'exhortant mutuellement à saisir l'occasion. Galba, surpris, leur demanda sur-le-champ de quelle occasion il s'agissait, et les tourments leur arrachèrent l'aveu de leur crime.

XI. A tant de dangers se joignit la mort de Vindex, qui le consterna au point que, comme un homme abandonné, il fut près de renoncer à la vie; mais les nouvelles de Rome le rassurèrent. Il apprit que Néron était mort, que partout

on lui avait fait serment de fidélité. Il quitta donc le titre de lieutenant de l'empire, et prit celui de César. Il se mit en marche en habit guerrier, avec un poignard pendu au cou, et ne reprit la toge qu'après la mort de ceux qui lui disputaient l'empire, c'est-à-dire de Nymphidius Sabinus, préfet du prétoire; de Fontéius Capiton, lieutenant en Allemagne, et de Claudius Macer, commandant en Afrique.

XII. Sa réputation d'avarice et de cruauté le précédait à Rome. On savait qu'il avait imposé de grosses amendes aux villes d'Espagne et de Gaule qui avaient balancé à se déclarer pour lui; qu'il en avait même puni quelques autres en faisant abattre leurs murailles; qu'il avait condamné à la mort plusieurs commandants, avec leurs enfants et leurs femmes; qu'il avait fait fondre une couronne d'or du poids de quinze livres tirée d'un ancien temple de Jupiter, qu'on lui avait offerte à Tarragone, et qu'ayant trouvé trois onces de moins au poids, il se les était fait payer. Il confirma et fortifia même l'opinion qu'on avait de lui dans Rome. Il voulut faire rentrer dans leur premier état les troupes maritimes, à qui Néron avait donné le rang de soldats légionnaires, et, comme elles s'obstinaient contre ses ordres et prétendaient avoir l'aigle et les enseignes, il envoya de la cavalerie contre elles et les décima. Il cassa la garde allemande que les Césars avaient prise pour leur sûreté, et dont la fidélité était éprouvée; il la renvoya sans récompense, l'accusant d'être trop attachée à Cnéius Dolabella, dont les jardins étaient voisins du camp de ces Allemands. On publiait de lui des traits d'avarice vrais ou faux, mais qui le rendaient méprisable : on disait qu'il avait soupiré en voyant sa table servie plus abondamment qu'à l'ordinaire; que son intendant lui présentant ses comptes, il lui avait donné un plat de légumes pour ré-

compense de son exactitude, et qu'étant fort content d'un joueur de flûte, nommé Canus, il lui avait donné cinq deniers qu'il avait tirés de sa bourse.

XIII. Aussi ne reçut-il pas un accueil bien favorable; on put s'en apercevoir au premier spectacle, où les farceurs d'Atella ayant commencé cette chanson si connue, dont les premiers mots sont :

« Le vilain vient de sa campagne, etc., »

tout le peuple l'acheva et la répéta plusieurs fois.

XIV. Il n'éprouva pas sur le trône cette bienveillance des peuples qui l'y avait porté; ce n'est pas qu'il ne fît beaucoup d'actions d'un bon prince, mais on était disposé à sentir le mal plus que le bien. Il était gouverné par trois hommes qui logeaient dans son palais et ne le quittaient pas; on les appelait ses pédagogues : c'étaient Vinius, son lieutenant en Espagne, homme d'une cupidité effrénée ; Lacon, d'assesseur devenu préfet du prétoire, insupportable par son arrogance et par sa mollesse; l'affranchi Icélus, déjà honoré de l'anneau d'or et du surnom de Martian, et qui briguait le revenu de chevalier. Ces trois hommes, dont les vices étaient différents, gouvernaient despotiquement le vieil empereur, qui s'était abandonné à eux sans réserve, et ne se ressemblait plus à lui-même; tantôt trop dur et trop avare pour un prince électif, tantôt trop indulgent et trop faible pour un prince de son âge. Il condamna sans forme de procès et sur les plus légers soupçons des citoyens illustres des deux ordres. Il donna rarement la bourgeoisie romaine et n'accorda qu'à une ou deux personnes les privilèges de trois enfants, encore pour un temps li-

mité. Les juges le priant d'ajouter une sixième décurie aux cinq premières, non-seulement il le leur refusa, mais même il leur ôta les vacances que Claude leur avait accordées pendant l'hiver et au commencement de l'année.

XV. On disait aussi qu'il était résolu à ne donner que pour deux ans les charges que remplissaient les sénateurs et les chevaliers, et à ne les donner qu'à ceux qui ne les désireraient pas, ou même qui les refuseraient. Il révoqua toutes les libéralités de Néron, à un dixième près, et chargea cinquante chevaliers romains de faire rendre aux acteurs et aux athlètes tout ce qu'ils avaient reçu, et, en cas qu'ils eussent vendu, de reprendre les effets aux acheteurs, s'ils ne pouvaient pas les payer. Au contraire, ses affranchis et ses conseillers avaient le droit de tout vendre et de tout accorder : exemptions, impôts, punition des innocents, impunité des coupables. Il refusa au peuple romain de lui faire justice de Tigellinus et de Halotus, les plus criminels des agents de Néron, et les seuls qui échappèrent au châtiment; il donna même à Halotus une commission très importante, et, à l'égard de Tigellinus, il reprocha au peuple sa cruauté envers lui dans un écrit public.

XVI. Par cette conduite, il trouva le secret d'aliéner presque tous les ordres de l'Etat ; mais il se rendit odieux surtout aux soldats. Ses amis, qui, pendant son absence, avaient reçu pour lui leur serment de fidélité, avaient cru devoir promettre une gratification plus considérable qu'à l'ordinaire; il ne la ratifia point et dit tout haut, plusieurs fois, qu'il avait coutume d'enrôler les soldats, et non pas de les acheter. Cette réponse aigrit vivement tout le corps militaire; mais la crainte et les affronts aliénèrent encore davantage les prétoriens, dont il éloigna la plupart comme suspects et complices de Nymphidius. Les légions de la haute Allemagne étaient irritées de

d'avoir reçu aucune récompense de leurs expéditions contre Vindex et les Gaulois; elles furent les premières à refuser l'obéissance, et le jour des calendes de janvier elles ne voulurent prêter serment qu'au sénat. Elles avaient arrêté qu'on dépêcherait aux prétoriens pour leur dire qu'elles étaient mécontentes de l'empereur élu en Espagne, et qu'ils eussent à en choisir un qui fût au gré de toutes les armées.

XVII. Instruit de ces démarches, Galba crut qu'on ne le méprisait pas tant à cause de son âge que parce qu'il n'avait pas d'enfant. Il avait toujours aimé Piso Frugi Licinianus, jeune homme aussi considérable par son mérite que par sa naissance, et l'avait toujours porté sur son testament comme héritier de ses biens et de son nom; tout d'un coup il le prend par la main dans la foule des courtisans, l'appelle son fils, le conduit au camp et l'adopte en présence des soldats, sans faire aucune mention de la gratification promise, ce qui facilita à Marcus Salvius Othon les moyens d'exécuter ses desseins six jours après cette adoption.

XVIII. Des prodiges frappants et répétés avaient annoncé à Galba, dès le commencement de son règne, la fin tragique qui l'attendait. Lorsque sur sa route on immolait des victimes de tous côtés, un taureau, blessé d'un coup de hache, rompit ses liens, et, montant presque sur le char de l'empereur, le couvrit de sang; comme Galba voulait descendre, un de ses gardes, pressé par la foule, pensa le blesser de sa lance. A son entrée dans Rome et dans le palais, la terre trembla et fit entendre une espèce de mugissement. Ensuite vinrent des présages plus manifestes : il avait mis à part un collier de perles et de pierres précieuses, dont il voulait orner sa petite statue de la Fortune, à Tusculum; il changea d'avis, et crut que la Vénus du Capitole méritait mieux cette offrande. La nuit

suivante, il crut entendre en songe la Fortune qui se plaignait de l'affront qu'il lui avait fait et qui le menaçait de lui retirer aussi ses dons. Effrayé de ce rêve, il envoya au point du jour, pour en détourner l'effet, préparer un sacrifice à Tusculum; il y court lui-même, et ne trouve rien que quelques charbons allumés sur l'autel, un veillard à côté en habit de deuil, portant de l'enceus dans un bassin de verre et du vin dans un vase de terre. On observa que le jour des calendes de janvier, sa couronne tomba de sa tête dans un sacrifice; que les poulets sacrés s'envolèrent; que le jour de l'adoption de Pison, prêt à haranguer les soldats, il ne trouva point devant son tribunal le siége militaire sur lequel il avait coutume de s'asseoir, et qu'on avait oublié d'apporter, et que, dans le sénat, sa chaise curule se trouva placée de travers.

XIX. Le jour qu'il fut tué, un aruspice l'avertit le matin, comme il sacrifiait, de prendre garde à lui, que les assassins n'étaient pas loin. Un moment après, il apprit qu'Othon était maître du camp; on lui conseilla d'y marcher au plus tôt, tandis qu'il pouvait encore réparer tout par sa présence et son autorité; mais il se borna à se fortifier dans son palais, qu'il fit entourer de corps de garde à différentes distances. Il se revêtit pourtant d'une cuirasse de lin, mais en avouant qu'elle serait de peu de défense contre tant de glaives. Ceux qui conspiraient contre lui vinrent à bout de le tirer de son palais en faisant répandre que l'orage était passé, que les mutins étaient punis, et que les autres venaient pour le féliciter et l'assurer de leur obéissance. Il sortit au-devant d'eux avec tant de confiance que, rencontrant un soldat qui se vantait d'avoir tué Othon, il lui répondit : « Par quel ordre? » Il s'avança jusque dans la place publique; les cavaliers qui avaient ordre de le tuer poussèrent leurs chevaux en

écartant la foule, et, l'ayant aperçu de loin, ils s'arrêtèrent un moment; ensuite, ils reprirent leur course, et, le voyant abandonné des siens, ils le massacrèrent.

XX. Plusieurs disent qu'il s'écria, dans le premier moment: « Que faites-vous, camarades? je suis à vous, et vous êtes à moi, » et qu'il leur promit même de l'argent; d'autres prétendent qu'il tendit le cou en leur disant de frapper, puisqu'ils en avaient reçu l'ordre. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que personne de ceux qui étaient présents n'essaya de le secourir, et que ceux qu'il avait envoyé chercher ne firent aucun cas de ses ordres, excepté un corps de cavalerie d'une légion d'Allemagne qui était sous le drapeau. Les soldats de ce corps lui étaient fort attachés, parce qu'il en avait eu tout récemment un très grand soin dans leurs maladies; ils volèrent à son secours; mais, s'étant trompés de chemin, ils arrivèrent trop tard. Il fut égorgé auprès du lac Curtius, et laissé sur la place, jusqu'à ce qu'un soldat qui venait de faire ses provisions, le rencontra, jeta son fardeau et lui coupa la tête. Ne pouvant la prendre par les cheveux, parce qu'elle était chauve, il la mit dans sa robe; puis, lui passant le pouce dans la bouche, il la présenta à Othon, qui l'abandonna aux valets de l'armée; ceux-ci la mirent au bout d'une pique et la portèrent autour du camp avec de grandes risées, criant de temps en temps : « Allons, beau Galba, jouis de ta jeunesse ! » Cette insolente plaisanterie était fondée sur ce qu'on avait répandu peu de jours auparavant que, quelqu'un lui faisant compliment sur sa bonne mine, il avait répondu : « Je me sens encore de la force. » Un affranchi de Patrobius, qui lui-même avait été affranchi de Néron, acheta la tête de Galba cent pièces d'or, et l'exposa dans le même lieu où son maître avait été tué par ordre de cet empereur. Ce ne fut que

quelque temps après que son intendant Argus ensevelit la tête et le tronc dans les jardins d'une petite maison de Galba, sur la voie Aurélienne.

XXI. Il était d'une taille moyenne. Sa tête était chauve et ses yeux bleus; son nez aquilin; ses pieds et ses mains tellement contrefaits par la goutte qu'il ne pouvait ni feuilleter un livre, ni souffrir une chaussure; il avait au côté droit une excroissance de chair si considérable qu'on avait peine à la soutenir avec des bandages.

XXII. Il était grand mangeur, et faisait un repas en hiver avant le jour; quant à son souper, il était servi avec tant de profusion que la desserte était portée dans des plats autour de la table et mise aux pieds des assistants. La pédérastie était un de ses vices; mais il préférait la maturité robuste à la jeunesse délicate. On dit que lorsqu'en Espagne Icélus, l'un de ses anciens mignons, vint lui annoncer la mort de Néron, non-seulement il l'embrassa indécemment devant tout le monde, mais il le tira à part pour le faire épiler et rentrer en fonctions.

XXIII. Il périt âgé de soixante-treize ans, après sept mois de règne. Le sénat lui avait décerné, dès qu'il l'avait pu, une statue qui devait être élevée sur une colonne rostrale, dans l'endroit de la place publique où il fut tué; mais Vespasien cassa le décret, croyant que Galba avait envoyé d'Espagne en Judée des assassins pour se défaire de lui.

OTHON

I. La famille d'Othon, originaire de Ferenti, était ancienne et honorée, et l'une des premières de Toscane. Son aïeul, M. Salvius Othon, né d'un père chevalier romain et d'une mère de condition obscure ou même servile, dit-on, fut fait sénateur par le crédit de Livie, chez qui il avait été élevé, et parvint à la préture. Son père, Lucius Othon, dont la mère était d'une très grande naissance et alliée aux meilleures familles de Rome, fut très chéri de Tibère, et lui ressemblait de visage, au point que quelques-uns le crurent son fils. Il exerça avec beaucoup de sévérité les magistratures de la ville, le proconsulat d'Afrique et plusieurs commandements extraordinaires. Dans celui d'Illyrie, il osa faire punir de mort en sa présence, au milieu de la place d'armes, les soldats qui, après avoir trempé dans la révolte de Camille contre Claude, s'en étaient repentis et avaient égorgé leurs chefs comme auteurs de la défection. Cette conduite d'Othon, d'autant plus hardie que Claude lui-même avait cru devoir récompenser ces soldats, lui acquit de la gloire et lui ôta son crédit auprès de l'empereur; mais il le recouvra bientôt en instruisant Claude de la conspiration d'un chevalier romain qui voulait le faire périr, et que ses esclaves dénoncèrent à Othon. Le sénat lui fit l'honneur très rare de lui décerner une statue sur le mont Palatin, et Claude, en l'agrégeant aux patriciens, fit de lui le plus magnifique éloge, et ajouta : « Je serais trop heureux, si j'avais des enfants qui lui ressemblassent. » Il eut de son épouse Albia Térentia, femme d'une naissance très illustre, deux fils, Lucius Titianus et Marcus

Salvius, qui eut comme lui le surnom d'Othon. Il eut aussi une fille, qu'il maria à Drusus, fils de Germanicus, avant qu'elle fût nubile.

II. L'empereur Othon naquit le 28 avril, sous le consulat de Camillus Arruntius et de Domitius Ænobarbus. Il fut, dès son enfance, dérangé et libertin et souvent châtié par son père. Il courait dans les rues pendant la nuit, se jetant sur les ivrognes et les estropiés, et les faisant sauter en l'air dans un manteau. Après la mort de son père, il s'attacha à une affranchie qui avait du crédit à la cour, et feignit même d'en être amoureux, quoiqu'elle fût presque décrépite. Elle le fit connaître à Néron, qui le mit bientôt au rang de ses meilleurs amis, c'est-à-dire des compagnons de ses débauches et de ses mignons. Il devint si puissant, que s'étant chargé, pour une grosse somme d'argent, de faire absoudre un homme consulaire condamné pour concussion, il le mena faire son remercîment dans le sénat avant même que d'être bien sûr de sa grâce.

III. Confident de tous les secrets de Néron, il donna un souper très délicat à ce prince et à sa mère, afin d'écarter mieux les soupçons, le jour même qu'on devait la faire périr. Il contracta un mariage simulé avec Poppée, maîtresse de Néron, qu'on avait enlevée à son mari ; et, non content de s'en être fait aimer, il devint jaloux de Néron même, au point de refuser l'entrée de sa maison à ceux que ce prince envoyait pour chercher Poppée et de le laisser lui-même devant la porte, mêlant en vain les menaces aux prières et redemandant le dépôt qu'il avait confié ; aussi son prétendu mariage fut-il cassé et lui-même envoyé en Lusitanie avec le titre de questeur, Néron se bornant à cette légère peine pour ne pas divulguer tout le scandale de cette scène. Elle fut publique cependant, et l'on fit courir ces deux vers :

Sous le nom le questeur Othon est exilé;
C'est qu'il couchait avec sa femme.

Il gouverna sa province pendant dix ans avec autant de modération que de désintéressement.

IV. Il crut voir dans la révolte de Galba une occasion de se venger. Il fut le premier à se déclarer pour lui, et conçut dès lors l'espérance de régner, tant à cause de l'état des affaires de l'empire, que sur les prédictions de l'astrologue Séleucus. Cet homme, qui lui avait prédit qu'il survivrait à Néron, vint alors le trouver à l'improviste et l'assura qu'il serait bientôt empereur. Il ne négligeait rien pour se faire des amis et des partisans. Toutes les fois qu'il donnait à souper à Galba, il distribuait des pièces d'or aux soldats qui étaient de garde; il employait d'autres moyens pour s'attacher les autres. Un soldat le prit pour arbitre dans un procès qu'il avait avec son voisin sur les limites de leurs terres; il acheta tout le terrain qui était en litige, et le donna au soldat; en sorte qu'il n'y avait personne qui ne le regardât comme seul digne de l'empire et qui ne le publiât.

V. Il espérait d'être adopté par Galba, et s'y attendait de jour en jour; mais, frustré de cette attente, il résolut d'employer la force, pressé par le désir de se venger, et encore plus par ses dettes. Il avouait qu'il n'avait de ressource que l'empire, et qu'il aimait autant succomber sous le fer de ses ennemis que sous les poursuites de ses créanciers. Il avait tiré quelques jours auparavant un million de sesterces d'un esclave de Galba, à qui il avait fait obtenir la place d'intendant; ce fut avec cette somme qu'il entreprit de détrôner le vieil empereur. Il confia son dessein à cinq soldats, qui s'en associèrent dix autres; il leur donna à chacun dix grands sesterces, et leur en promit cinquante. Ces soldats

en séduisirent quelques autres, et ne doutèrent pas de trouver un plus grand nombre de soutiens dans l'exécution même de leur entreprise.

VI. Il pensait à s'emparer du camp aussitôt après l'adoption de Pison et à surprendre Galba au moment où il serait à table; mais il renonça à ce projet par égard pour la cohorte qui était de garde : c'était la même qui avait laissé tuer Caligula et qui avait abandonné Néron; une troisième trahison l'aurait trop déshonorée. Des présages contraires et les avis de Séleucus le retinrent pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'enfin sa résolution étant prise, il dit à ceux qui étaient du complot de l'attendre dans la place publique, vis-à-vis du temple de Saturne, *à la Colonne d'or*. Il alla le matin saluer Galba, qui l'embrassa selon sa coutume; il le vit sacrifier et entendit les paroles de l'aruspice que nous avons rapportées. Ensuite, un affranchi vint lui annoncer que les architectes étaient là : c'était le mot du guet. Il sortit comme pour aller voir une maison qu'il voulait acheter, et se déroba par une porte secrète du palais pour aller au rendez-vous; d'autres disent qu'il feignit d'avoir la fièvre et qu'il dit à ceux qui étaient autour de lui de donner cette excuse à l'empereur, s'il le demandait. Caché dans une litière de femme, il prit le chemin du camp; mais les forces venant à manquer à ses porteurs, il marcha quelque temps à pied, et fut obligé de s'arrêter, parce que sa chaussure se défit. Bientôt des soldats le prirent sur leurs épaules et le proclamèrent empereur; il arriva ainsi jusqu'à la place d'armes au milieu des acclamations et entouré d'épées nues, tous ceux qu'il rencontrait se joignant à lui comme s'ils avaient été du complot. Là, il envoya des cavaliers pour se défaire de Galba et de Pison, et, pour se concilier davantage l'amitié des soldats, il leur dit qu'il ne voulait garder pour lui que ce qu'ils lui laisseraient.

VII. Le jour baissait lorsqu'il entra dans le sénat. Il dit, en peu de mots, qu'on l'avait enlevé dans la place publique, et qu'on l'avait forcé à régner; qu'il se conduirait au gré de tout le monde. De là il marcha au palais, et, parmi les compliments que lui faisait le peuple, on entendit le nom de Néron. Il ne témoigna point qu'il en fût mécontent; au contraire, on dit qu'il prit ce nom dans les premiers actes qu'il signa et dans les premières lettres qu'il écrivit aux gouverneurs des provinces. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il laissa relever les statues de Néron, qu'il rétablit dans leurs charges ses affranchis et ses officiers, et que le premier usage qu'il fit de sa puissance fut de donner cinq cent mille sesterces pour achever le palais d'or. On prétend que la nuit suivante il eut des songes affreux, qu'on l'entendit pousser des gémissements, et qu'on le trouva couché par terre à côté de son lit : il avait cru voir Galba le renverser du trône. Il fit des sacrifices expiatoires pour apaiser ses mânes; le lendemain, comme il prenait les auspices, une tempête violente le renversa, et il répéta plusieurs fois : « Tout ce que je fais est bien inutile[1]. »

VIII. Ce fut vers ce temps que l'armée d'Allemagne prêta serment à Vitellius. Dès qu'Othon le sut, il engagea le sénat à députer vers lui pour lui apprendre qu'on avait élu un empereur et pour l'exhorter à la paix et à la concorde, et, de son côté, il négocia auprès de Vitellius, lui offrant de partager l'empire avec lui et de devenir son gendre. Bientôt il fallut se résoudre à la guerre; déjà s'approchaient des troupes à qui Vitellius avait fait prendre les devants, lorsqu'Othon éprouva de la part des

[1] Littéralement : *A quoi me sert de jouer de la longue flûte ?* Proverbe grec dont on se servait lorsque l'on voulait dire qu'il n'y avait rien de bon à faire

prétoriens une marque de zèle qui pensa causer la perte du premier ordre de l'empire. Il avait ordonné de transporter des armes dans des vaisseaux, et avait chargé les milices navales de cette fonction. Comme elles s'en acquittaient pendant la nuit, ce transport d'armes fit soupçonner quelque entreprise secrète. On s'attroupe en tumulte; les soldats, sans prendre d'ordre de personne, courent au palais, demandent la mort des sénateurs, repoussent les tribuns qui veulent les contenir, en tuent quelques-uns, et, demandant à grands cris à voir l'empereur, ils entrent tout couverts de sang dans la chambre où il était à table; sa vue seule put les apaiser. Il se prépara à la guerre avec vivacité, et même avec précipitation, sans avoir égard aux auspices et sans attendre qu'on eût remis à leur place les boucliers ancilles qu'alors on portait en cérémonie, ce qui, de tout temps, était regardé comme un mauvais présage. Le même jour, les prêtres de Cybèle commençaient leurs chants lamentables. En sacrifiant à Pluton, les entrailles des victimes se trouvèrent belles, et, dans cette espèce de sacrifice, le contraire est beaucoup plus heureux. Le débordement du Tibre retarda sa marche dès le premier jour, et, à vingt milles de Rome, il trouva le chemin comblé des débris d'un édifice.

IX. C'est avec la même témérité qu'au lieu de détruire par degrés ses ennemis pressés par la disette et dans une position désavantageuse, il saisit la première occasion de combattre, soit qu'il ne pût supporter de plus longs délais, et qu'il espérât pouvoir terminer la guerre avant l'arrivée de Vitellius, soit qu'il ne fût pas le maître de contenir l'ardeur de ses soldats, qui demandaient le combat. Il remporta d'abord plusieurs avantages, mais peu considérables, auprès des Alpes, à Plaisance, et dans un autre endroit nommé Castor. Il ne se trouva point à

ces différents chocs (il était resté à Brixelles), ni à Bébriac, où l'on était convenu d'une entrevue pour traiter de la paix, et où, les ennemis ayant chargé brusquement lorsqu'on s'y attendait le moins, il fallut combattre au moment même où l'on songeait à parlementer. Othon fut battu. Il résolut de n'y pas survivre, uniquement, à ce qu'on a cru, afin de ne pas exposer plus longtemps les légions et l'empire pour l'intérêt de sa grandeur. En effet, ses affaires n'étaient pas désespérées et il pouvait compter sur le zèle des siens. Il avait encore auprès de lui des troupes fraîches qu'il avait réservées comme une ressource en cas de disgrâce ; il lui en arrivait d'autres de la Dalmatie, de la Pannonie et de la Mésie, et celles même qui avaient été défaites étaient si peu abattues, qu'elles paraissaient disposées à tirer vengeance de leur affront, sans autres forces que les leurs.

X. Mon père, Suétone Lénis, chevalier romain et tribun de la treizième légion, servait dans cette guerre. Je lui ai entendu dire souvent qu'Othon, n'étant que simple particulier, détestait la guerre civile ; que quelqu'un parlant dans un repas de la fin de Brutus et de Cassius, il en avait témoigné la plus grande horreur, qu'il n'avait même attaqué Galba que dans la persuasion que tout se passerait sans combattre ; que ce qui lui avait donné encore plus de dégoût de la vie, c'était la mort d'un soldat qui, étant venu annoncer la défaite de Bébriac et se voyant soupçonné ou de mensonge ou de poltronnerie, s'était percé de son épée aux pieds de son empereur ; qu'il s'était écrié à cette vue qu'il n'exposerait pas plus longtemps de pareils serviteurs. Il exhorta donc son frère et son neveu et chacun de ses amis à songer à leur sûreté ; il les embrassa et voulut demeurer seul. Il écrivit deux lettres, une à sa sœur pour la consoler, une autre à Messaline, femme de

Néron, et qu'il se proposait d'épouser, pour lui recommander sa mémoire et le soin de ses funérailles. Ensuite il brûla tout ce qu'il avait de lettres, afin qu'elles ne pussent nuire à personne, et partagea ce qu'il avait d'argent à ses domestiques.

XI. Il se préparait à la mort, lorsqu'il entendit quelque tumulte et s'aperçut qu'on arrêtait comme déserteurs ceux qui voulaient le quitter. « Il faut donc, dit-il, ajouter encore une nuit à notre vie. » Ce furent ses propres paroles. Il défendit qu'on fît aucune violence à personne, et laissa sa chambre ouverte jusqu'au soir, recevant tous ceux qui voulaient le voir. Il eut soif, et but de l'eau froide; puis il prit deux poignards, en essaya la pointe, en mit un sous son chevet, et, ayant fait fermer les portes de sa chambre, il dormit d'un sommeil profond. Il s'éveilla au point du jour et se perça d'un seul coup au-dessous de la mamelle gauche. On courut à lui au premier cri qu'il jeta; on le trouva expirant et cachant tour à tour ou découvrant sa plaie. Il fut enterré sur-le-champ à Véliterne. comme il l'avait ordonné. Il avait trente-huit ans, et avait régné un peu plus de trois mois.

XII. Sa taille et son extérieur ne répondaient point à tant de courage. Il était petit et avait les pieds contrefaits; soigneux de sa parure comme une femme il avait tout le corps épilé et portait des cheveux faux, arrangés avec tant d'art, qu'on les aurait pris pour sa chevelure naturelle. Tous les jours, il se rasait le visage de très près et se frottait la peau avec du pain trempé, ce qu'il avait coutume de faire depuis l'âge de puberté, afin de ne point avoir de barbe. Il célébra publiquement les fêtes d'Isis en habit de lin. Sa mort parut d'autant plus surprenante, qu'elle ne ressemblait pas à sa vie. Beaucoup de soldats lui baisèrent, en pleurant, les pieds et les mains, l'appelant un grand

homme et un empereur unique, et se tuèrent auprès de son bûcher; d'autres apprenant la nouvelle de sa mort, en conçurent tant de regrets, qu'ils se battirent entre eux pour se faire périr mutuellement. Ceux même qui l'avaient le plus haï pendant sa vie lui donnèrent les plus grandes louanges lorsqu'il fut mort, et publièrent qu'il avait détrôné Galba bien moins pour le remplacer que pour rétablir la liberté.

VITELLIUS

I. On varie beaucoup sur l'origine de Vitellius: les uns la prétendent noble et ancienne, les autres récente et obscure, même basse. J'aurais attribué cette diversité d'opinions à l'inimitié ou à la flatterie, si elle n'avait pas existé avant que Vitellius régnât. Nous avons un ouvrage de Quintus Eulogius, adressé à Quintus Vitellius, questeur d'Auguste, où il est dit que les Vitellius sont originaires de Faune, roi des Aborigènes, et de Vitellie, adorée en plusieurs lieux comme une divinité; qu'ils ont régné dans tout le Latium; que leurs descendants passèrent du pays des Sabins à Rome, et furent mis au nombre des patriciens; que des monuments de leur ancienneté ont subsisté longtemps, tels que la voie Vitellie, qui va du Janicule à la mer, et une colonie de même nom, que leur famille seule se chargea de défendre contre les Eques; qu'enfin, dans le temps de la guerre des Samnites, plusieurs Vitellius s'étant trouvés en garnison à Nucérie, s'y étaient fixés, et que leur postérité, revenue à Rome longtemps après, était entrée dans le sénat.

II. D'un autre côté, on a écrit qu'ils descendaient d'un affranchi, ou même, selon Cassius Sévère et quelques autres, d'un savetier, dont le fils, ayant gagné quelque argent dans les ventes et dans les affaires, épousa une femme du peuple, fille d'un certain Antiochus, boulanger, dont il eut un fils qui fut chevalier romain. Je n'entreprends point de discuter ces opinions diverses. Quoi qu'il en soit, Publius Vitellius de Nucérie, soit que son extraction fût noble, soit qu'elle fût méprisable, fut certainement chevalier romain et chargé des affaires d'Auguste. Il eut quatre fils du même nom, et distingués seulement par leurs prénoms : Aulus, Quintus, Publius et Lucius, qui, tous quatre, occupèrent un rang considérable. Aulus mourut étant consul avec Domitius, père de Néron; il était distingué par sa magnificence et par la bonne chère qu'il faisait. Quintus fut rayé du nombre des sénateurs par Tibère, qui réformait le sénat. Publius, attaché à Germanicus, accusa et fit condamner Pison, ennemi et empoisonneur de ce jeune prince. Après avoir géré la préture, il fut arrêté comme complice de Séjan, et ayant été donné en garde à son frère, il se coupa les veines avec un canif; mais, cédant aux instances de sa famille bien plus qu'à la crainte de la mort, il laissa fermer et guérir ses plaies, et mourut de maladie dans sa prison. Lucius, gouvernant la Syrie en qualité de proconsul, engagea, à force d'adresse, Artaban, roi des Parthes, à venir le trouver, et à rendre hommage aux aigles romaines. Il fut ensuite deux fois consul ordinaire et censeur avec Claude, il fut même chargé de gouverner l'empire en son absence pendant l'expédition d'Angleterre. C'était un homme actif, et à qui l'on ne pouvait reprocher aucun crime; mais il se déshonora par sa passion pour une affranchie, dont il avalait la salive mêlée avec du miel, comme un remède

pour la gorge, et même en présence de tout le monde. Il avait d'ailleurs un talent merveilleux pour la flatterie. C'est lui qui, le premier, imagina d'adorer Caligula comme un dieu. A son retour de Syrie, il n'osa l'aborder que la tête voilée, tournant autour de lui, et ensuite se prosternant. Pour trouver un moyen de faire sa cour à Claude, qui était absolument livré à ses femmes et à ses affranchis, il demanda à Messaline, comme la plus grande grâce qu'elle pût lui faire, la permission de la déchausser : il lui ôta son brodequin droit, qu'il porta assidûment sous sa robe, et que de temps en temps il baisait. Les statues d'or de Narcisse et de Pallas étaient placées parmi ses dieux domestiques, et lorsque Claude célébrait les jeux séculaires, il lui dit : « Puisses-tu les célébrer souvent ! »

III. Une paralysie l'enleva en deux jours. Il laissa deux fils de Sextilie, femme irréprochable et d'une naissance distinguée. Il les vit tous deux consuls dans la même année, le cadet ayant succédé à l'aîné les six derniers mois. Le sénat lui fit faire des funérailles aux dépens de l'Etat et lui érigea une statue devant la tribune aux harangues, avec cette inscription : MODÈLE D'UNE PIÉTÉ INVARIABLE ENVERS CÉSAR. Aulus Vitellius, son fils, qui fut empereur, naquit le 24 de septembre, ou, selon d'autres, le 7 du même mois, sous le consulat de Drusus César et de Norbanus Flaccus. Ses parents ayant fait tirer son horoscope, en furent si effrayés, que son père fit tous ses efforts pour que, de son vivant, il n'eût aucune fonction publique, et que sa mère, le voyant à la tête d'une armée et appelé empereur, le pleura comme si elle l'eût perdu. Il passa son enfance et sa première jeunesse à Caprée, servant aux plaisirs de Tibère, ce qui fut, dit-on, la première cause de l'élévation de son père : il en conserva le sur-

nom de *Spintria* (l'un des noms inventés par Tibère pour exprimer des débauches monstrueuses).

IV. Sa vie fut souillée de toutes sortes d'opprobres. Il eut beaucoup de crédit à la cour de Caligula, avec qui il conduisait des chars, et à celle de Claude, avec qui il jouait aux dés. Il plut encore davantage à Néron, par les mêmes moyens, et eut même auprès de lui un mérite particulier, c'est que, présidant aux jeux néroniens, et voyant que l'empereur, qui avait grande envie de chanter, et pourtant ne l'osait pas, malgré les instances du peuple, allait sortir du théâtre, il l'arrêta comme chargé de lui porter le vœu public, et l'engagea à demeurer.

V. Ainsi, bien venu auprès des trois princes, il obtint les plus grandes dignités et les sacerdoces les plus honorables. Il fut proconsul d'Afrique et édile, et se conduisit différemment dans ces deux charges. Il fut irréprochable dans son gouvernement, qui dura deux années, attendu que, pendant la seconde, il fut lieutenant de son frère; mais, dans son édilité, il enleva les offrandes et les ornements des temples, et mit du cuivre et de l'étain à la place de l'or et de l'argent.

VI. Il épousa Pétronia, fille d'un consul, et en eut un fils nommé Pétronius, qui était privé d'un œil. Sa mère le fit son héritier, en cas qu'il cessât d'être sous la puissance paternelle. Vitellius l'émancipa aussitôt, et l'on croit qu'il le fit périr en l'accusant de parricide, et qu'il prétendit que, pressé par le remords de sa conscience, son fils avait avalé le poison qu'il destinait à son père. Il épousa ensuite Galéria Fundana, fille d'un préteur, dont il eut des enfants de l'un et de l'autre sexe; mais l'enfant mâle était presque muet.

VII. Galba l'envoya commander dans la basse Germanie, au grand étonnement de tout le monde. On le crut redevable de cette place au crédit tout

puissant de Vinius, avec qui il était lié dès longtemps par leur attachement commun pour la faction des bleus; mais, sur ce que dit Galba, que personne n'était moins à craindre que ceux qui ne songeaient qu'à manger, et qu'il fallait les richesses d'une province pour assouvir la gourmandise de Vitellius, on voit dans ce choix plus de mépris que de considération. Il était si pauvre que, l'argent lui manquant pour son départ, il laissa sa femme et ses enfants dans une maison de louage, et loua la sienne pour le reste de l'année; il prit même une des boucles d'oreille de sa mère pour la mettre en gage et en tirer l'argent nécessaire pour son voyage. La foule de ses créanciers l'arrêtait dans la place publique, et, entre autres, les députés de Sinuesse et de Formies, dont il avait détourné les deniers; il ne s'en défit que par la crainte qu'ils eurent des mauvaises chicanes qu'il pouvait leur faire, et dont il avait donné un exemple à l'égard d'un affranchi qui redemandait son dû plus vivement que les autres. Il lui intenta un procès comme en ayant reçu un coup de pied, et en extorqua pour réparation cinquante grands sesterces.

L'armée qu'il allait commander, mal disposée envers le prince, et méditant une révolution, reçut comme un présent du ciel le fils d'un homme qui avait été trois fois consul, encore dans la force de l'âge, facile et dissipateur. Il venait de donner de nouvelles preuves de ce caractère, embrassant sur sa route les soldats qu'il rencontrait, caressant dans les auberges et dans les écuries les voyageurs et les muletiers, leur demandant s'ils avaient déjeuné, et rotant devant eux pour leur prouver qu'il avait déjà pris ce soin.

VIII. Arrivé dans son camp, il ne refusa rien à personne, et commença par faire grâce à tout le monde des notes d'infamie, des accusations

et des châtiments. Un mois ne s'était pas passé que, sans avoir égard ni au jour ni à l'heure, ses soldats l'enlevèrent en robe de chambre à l'entrée de la nuit, et le proclamèrent empereur. Il fut porté dans tous les villages les plus voisins et les plus fréquentés, tenant dans sa main l'épée de Jules César, qu'on avait tirée d'un temple de Mars, et qu'un soldat lui avait présentée au moment de son exaltation. Quand il revint dans sa tente, le feu était à sa cheminée, présage qui consterna tous les esprits. « Courage, leur dit-il, le jour luit pour nous. » Ce fut toute la harangue qu'il leur fit. L'armée de la haute Allemagne, qui avait déjà abandonné Galba pour ne reconnaître que le sénat, se déclara pour lui. Il prit le surnom de Germanicus, que tous lui déféraient avec empressement. Il ne voulut pas prendre encore celui d'Auguste, et persista à refuser celui de César.

IX. Instruit du meurtre de Galba, il mit ordre aux affaires de la province, et partagea ses troupes en deux corps, l'un qui prit les devants et marcha contre Othon; l'autre dont il se réserva la conduite. Le premier partit sous d'heureux auspices : un aigle parut sur la droite, fit le tour des enseignes, et vola quelque temps devant les légions, comme pour leur frayer la route. Au contraire, lorsqu'il se préparait à partir, plusieurs statues équestres qu'on lui érigeait se brisèrent tout d'un coup. Le laurier qu'il avait arrangé sur sa tête avec un soin religieux, tomba dans un ruisseau. A Vienne, comme il rendait justice sur son tribunal, un coq se percha sur son épaule et ensuite sur sa tête. L'événement confirma ces présages; ses lieutenants lui donnèrent l'empire, et il ne put le garder.

X. Il apprit dans les Gaules la victoire de Bébriac et la mort d'Othon; aussitôt il cassa par un seul édit toutes les cohortes prétoriennes

comme un corps dangereux et leur ordonna de rendre leurs armes aux tribuns. Il fit rechercher et punir de mort cent vingt soldats dont il avait trouvé des mémoires présentés à Othon, où ils demandaient la récompense du service qu'ils avaient rendu en faisant périr Galba. Cette action était belle et annonçait un grand prince, mais tout le reste de son règne fut conforme à la vie qu'il avait menée jusqu'alors et indigne d'un empereur. Pendant toute sa route, il traversa les villes en triomphe, et passa les rivières dans des barques voluptueusement ornées, couvertes de fleurs et chargées de tout l'appareil des festins. Le désordre était égal dans sa maison et dans son armée : on tournait en plaisanterie les rapines et les violences. Non contents d'un repas public qui les attendait partout où ils passaient, les gens de la suite de Vitellius mettaient en liberté les esclaves, et frappaient, blessaient et même tuaient tous ceux qui s'opposaient à ces affranchissements. Sur le champ de bataille de Bébriac, voyant quelques personnes que la vue des cadavres faisait frémir, il dit ce mot exécrable : « Un ennemi mort sent toujours bon, surtout quand c'est un concitoyen. » Cependant, pour remédier à la mauvaise odeur, il but beaucoup de vin et en fit boire à sa suite. Il n'outragea pas avec moins d'insolence la mémoire d'Othon, dont il vit le nom gravé sur une pierre qui couvrait son tombeau : « Il ne mérite pas, dit-il, un autre mausolée. » Il consacra à Mars, dans la colonie d'Agrippine, le poignard avec lequel Othon s'était tué, et fit un sacrifice et une veille nocturne sur les hauteurs de l'Apennin.

XI. Il entra dans Rome au son des trompettes, en habit de guerre, l'épée au côté, au milieu des aigles et des enseignes. Ceux de sa suite étaient vêtus d'une casaque militaire, et ses soldats avaient les armes à la main. Il com-

mença, dès lors, à fouler aux pieds toutes les lois divines et humaines. Il prit possession du souverain pontificat le jour d'*Allia* (jour de la défaite des Romains par les Gaulois); il donna les magistratures pour dix ans, s'établit consul perpétuel, et afin qu'on ne doutât pas du modèle qu'il avait choisi, il assembla les pontifes au milieu du Champ-de-Mars et fit faire des offrandes aux mânes de Néron. Il dit à un musicien qui l'amusait dans un repas de lui chanter quelque chose de Domitius : le musicien commença les chansons de Néron, et Vitellius, battit des mains.

XII. Tels furent les commencements de ce règne, qui fut celui des histrions, des cochers, et surtout d'Asiaticus l'affranchi. Il avait été attaché à Vitellius dès sa première jeunesse par un commerce de prostitution mutuelle ; dégoûté de cette vie, il s'enfuit. Son maître le retrouva à Pouzzoles, vendant de la piquette ; il le mit dans les fers, puis le délivra et se reprit d'inclination pour lui. Choqué de son humeur dure et mutine, il le vendit à un maître de gladiateurs ambulants; l'enleva de nouveau, lorsqu'il allait paraître dans l'arène, et se trouvant nommé dans le même temps au gouvernement d'Afrique, il l'affranchit. Le jour de son avénement au trône, il lui donna l'anneau d'or à table, quoique, le matin du même jour, il eût répondu à ceux qui lui demandaient cette grâce pour Asiaticus, qu'il regardait comme un abus détestable d'imprimer cette tache à l'ordre des chevaliers.

XIII. Ses vices favoris étaient la cruauté et la gourmandise. Il faisait régulièrement trois repas et souvent quatre : le déjeuner, le dîner, le souper, et le quatrième qu'il appelait débauche. Il suffisait à tous par l'habitude de vomir. Il se faisait inviter le même jour chez plusieurs personnes, et chaque repas ne coûtait pas moins de

quatre cent mille sesterces. Le plus fameux fut celui que lui donna son frère à son arrivée à Rome : on y servit deux mille poissons choisis et sept mille oiseaux. Il surpassa encore cette magnificence, en faisant l'inauguration d'un plat d'une grandeur énorme, qu'il appelait l'égide de Minerve : on y avait mêlé des foies de carrelets, des cervelles de faisans et de paons, des langues de phénicoptères, des laites de lemproies. Pour composer ce plat on avait fait courir des vaisseaux depuis le golfe de Venise jusqu'au détroit de Cadix. Sa gourmandise le dominait au point que, dans les sacrifices, il enlevait les viandes à demi rôties et les gâteaux à demi cuits, et qu'en passant dans les rues, il prenait sur les boutiques et dans les cabarets des mets tout fumants, ou qui avaient été servis la veille et étaient à demi rongés.

XIV. Toujours prêt à condamner et à sévir sur toutes sortes de prétextes, il fit périr de différentes manières des citoyens nobles qui avaient été ses camarades, et qu'il avait attirés auprès de lui par les caresses les plus séduisantes. L'un d'eux fut empoisonné dans de l'eau froide qu'il lui présenta de sa main dans un accès de fièvre. Il n'épargna presque aucun des usuriers et des receveurs qui avaient exigé de lui leur créance, ou qui lui avaient fait payer des impôts dans ses voyages. Il en envoya un au supplice dans l'instant où il venait le saluer, et, l'ayant fait revenir tout d'un coup tout le monde louait déjà sa clémence, quand i donna ordre de l'exécuter devant lui, disan qu'il voulait repaître ses yeux de son supplice Un autre, dont les deux fils demandaient la grâce, les vit condamner avec lui. Un chevalier romain qu'on menait à la mort, lui cria : « Vous êtes mon héritier. » Vitellius voulut voir son testament, et lisant qu'en effet il était nommé son héritier de moitié avec un affranchi, il fit

égorger l'affranchi et lui. Plusieurs personnes du peuple eurent le même sort pour avoir dit du mal de la faction des *bleus;* il prétendait qu'ils n'avaient eu cette hardiesse que par mépris pour lui et dans l'espérance de sa ruine. Il en voulait surtout aux astrologues domestiques, qu'il faisait périr dès qu'on les accusait. Il était aigri contre eux, parce qu'ayant donné un édit qui leur ordonnait de sortir de Rome et d'Italie avant les calendes d'octobre, ils affichèrent de leur côté un édit des Chaldéens : « Défense à Vitellius Germanicus d'être en aucun endroit du monde le jour des calendes d'octobre. » Il fut soupçonné aussi d'avoir fait mourir sa mère de faim dans une maladie, sur la prédiction d'une femme allemande qu'il croyait comme un oracle, et qui lui annonçait un règne long et tranquille s'il survivait à sa mère ; d'autres disent que, dégoûtée du présent et effrayée de l'avenir, elle lui avait demandé du poison, qu'il lui avait donné sans beaucoup de peine.

XV. Le huitième mois de son règne, les légions de Pannonie, de Mésie , de Syrie et de Judée se révoltèrent ; toutes prêtèrent serment à Vespasien absent ou présent. Vitellius, pour s'assurer de ce qui restait, eut recours aux largesses publiques et particulières portées jusqu'à l'excès ; il fit des levées dans Rome, promettant à ceux qui s'engageraient volontairement le congé après la victoire, et les récompenses des vétérans et d'un service régulier. Pressé par ses ennemis sur terre et sur mer, il leur opposa, d'un côté, son frère avec une flotte, des milices nouvelles et des gladiateurs ; de l'autre, les troupes et les généraux qui avaient vaincu à Bébriac. Bientôt, trahi ou battu de toutes parts, il fit un traité avec Flavius Sabinus, frère de Vespasien, par lequel il ne se réservait que la vie et cent millions de sesterces de revenu. Aussitôt il parut sur les degrés du

palais, déclara aux soldats qu'il renonçait à l'empire, dont il ne s'était chargé que malgré lui ; mais tous s'y opposèrent, et sa destitution fut différée. La nuit s'étant passée, il descendit au point du jour en habit de deuil jusque dans la place publique, et lut en pleurant l'acte de son abdication; le peuple et les soldats l'interrompirent encore, l'exhortant à ne pas se laisser abattre et lui promettant leurs services. Il reprit courage, fit attaquer brusquement Sabinus et ses partisans lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Ils furent poussés jusque dans le Capitole, et se retirèrent dans le temple de Jupiter, où l'on mit le feu, et où ils furent étouffés. Il regardait le combat et l'incendie du haut de la maison de Tibère, où il était à table. Il ne fut pas longtemps à se repentir de cette violence, dont il prétendit n'être pas l'auteur, et ayant assemblé le peuple, il fit jurer à tous, et jura le premier, de n'avoir rien de plus cher que la paix de l'Etat; alors, tirant son poignard, il le présenta au consul, et, sur son refus, aux magistrats et aux sénateurs. Personne ne le reçut, et il s'en allait déjà le déposer dans le temple de la Concorde, lorsque quelques-uns lui crièrent qu'il était lui-même la Concorde ; il revint sur ses pas, déclarant qu'il gardait le poignard et le nom de la Concorde.

XVI. Il engagea les sénateurs à envoyer des députés, accompagnés des vestales, pour demander la paix, ou du moins quelque temps pour délibérer. Le lendemain, comme il attendait la réponse, on lui annonça que l'ennemi approchait; aussitôt il se jeta à bas de sa litière, et, suivi seulement de deux personnes, dont l'une était son cuisinier et l'autre son boulanger, il prit secrètement le chemin du mont Aventin, où était la maison de ses pères, pour s'enfuir de là dans la Campanie. Mais le bruit s'étant répandu confusément que l'ennemi avait accordé

la paix, il se laissa reporter dans son palais; il le trouva désert; lui-même fut bientôt abandonné. Alors il s'entoura d'une ceinture pleine de pièces d'or, se réfugia dans la chambre du portier, attacha le chien devant la porte, et mit devant un lit et un matelas.

XVII. La tête de l'armée s'avançait déjà, et quelques soldats, ne rencontrant personne devant eux, se répandirent dans le palais. Ils tirèrent Vitellius de sa retraite, et, ne sachant qui il était, lui demandèrent où était l'empereur. Il cherchait à les tromper lorsqu'il fut reconnu; mais il ne cessa pas de demander la vie, disant qu'il avait des secrets à révéler qui intéressaient les jours de Vespasien, et priant qu'on le gardât en prison, jusqu'à ce qu'enfin on le traîna demi-nu sur la place publique, ses habits déchirés, la corde au cou, les mains liées derrière le dos, et ses cheveux ramassés derrière sa tête comme ceux des criminels; quelques-uns même lui relevaient le menton avec la pointe de leur épée, pour que l'on vît mieux son visage; d'autres lui jetaient de la boue et des ordures, l'appelant gourmand et incendiaire.

Le peuple lui reprochait jusqu'à ses défauts corporels, car il avait la taille d'une hauteur démesurée, le visage rouge et bourgeonné par le fréquent usage du vin, le ventre gros et une jambe plus faible que l'autre; cette dernière incommodité venait d'avoir été froissé en menant un char avec Caius. Enfin, il fut mis en pièces aux Gémonies, après avoir été longtemps tourmenté, et de là traîné avec un croc dans le Tibre.

XVIII. Il périt avec son frère et son fils, dans la cinquante-septième année de son âge, justifiant la prédiction qu'on lui avait faite à Vienne à propos du prodige que nous avons rapporté, qu'il tomberait entre les mains d'un Gaulois.

En effet, il fut détrôné par Antonius Primus, général de l'armée ennemie, qui était né à Toulouse, et qui, dans son enfance, avait eu le surnom de *Becco*, ce qui signifie en langue gauloise *le bec d'un coq*.

VESPASIEN

I. Le sceptre qui avait erré, pour ainsi dire, entre les mains de trois princes élevés au trône tour à tour et renversés par la révolte et par le meurtre, se fixa enfin et s'affermit dans la famille Flavia, obscure à la vérité, et sans aucune illustration, mais qui pourtant dut être chère aux Romains, quoiqu'elle ait produit Domitien, dont la barbarie et la cupidité furent justement punies. Titus Flavius Pétronius, de la ville municipale de Réate, servit sous Pompée dans la guerre civile, en qualité de centurion, soit par choix, soit par enrôlement. Il prit la fuite à la journée de Pharsale, et se retira chez lui ; là, ayant obtenu du vainqueur son pardon et son congé, il se fit commis d'un banquier. Son fils, surnommé Sabinus, ne porta point les armes, quoique quelques auteurs aient écrit qu'il fut centurion, et qu'il eut permission de se retirer du service à cause de sa mauvaise santé. Il fut receveur du quarantième en Asie. On montrait encore des statues qui lui avaient été érigées dans différentes villes, avec cette inscription : AU FINANCIER INCORRUPTIBLE. Ensuite il fut usurier chez les Suisses, et y mourut, laissant deux enfants de sa emme Vespasia Polla, dont l'aîné, Sabinus, fut préfet de Rome, et le cadet, Vespasien, parvint à l'empire. Polla, qui

survécut à son mari, était d'une naissance honnête. Son père, Vespasius Pollion, avait été trois fois tribun militaire et préfet du camp; son frère était sénateur et avait géré la préture. On montre encore, à six milles de Rome, sur le chemin de Nursia à Spolète, un endroit élevé qu'on nomme Vespasie, où sont plusieurs monuments des Vespasius, preuve que leur famille n'était pas sans éclat et sans ancienneté. Ce n'est pas que j'ignore que quelques-uns veulent que le père de Pétronius, né au delà du Pô, fut chef de ces troupes de laboureurs qui passent tous les ans de l'Ombrie dans le pays des Sabins pour la culture des terres; qu'il se fixa dans la petite ville de Réate, et qu'il s'y maria; mais, malgré une recherche exacte, je n'ai trouvé aucun vestige de ce fait.

II. Vespasien naquit dans le pays des Sabins, au delà de Réate, dans un petit bourg nommé Phalacrine, le 17 de novembre, au soir, sous le consulal de Quintus Sulpicius Camerinus et de Caius Poppæus Sabinus, cinq ans avant la mort d'Auguste. Il fut élevé chez son aïeule paternelle, Tertulla, dans des terres de Toscane. Lorsqu'il fut parvenu au trône, il visita souvent ce séjour de son enfance, qu'il laissa tel qu'il était, ne voulant rien changer à des objets où ses yeux étaient accoutumés. La mémoire de son aïeule lui était si chère, qu'il continua pendant toute sa vie à boire dans sa coupe d'argent les jours de fêtes solennelles. Revêtu de la robe virile, il eut longtemps beaucoup d'aversion pour le laticlave, que portait son frère, et jamais il ne l'aurait brigué, si sa mère ne l'eût forcé en joignant même les injures aux instances qu'elle lui faisait et l'appelant licteur de son frère, ce qui le toucha plus que l'autorité maternelle. Il servit dans la Thrace avec le titre de tribun militaire. Pendant sa questure, il obtint par le sort le département de la Crète et de la Cyrénaïque.

S'étant mis au rang des candidats pour l'édilité et ensuite pour la préture, il n'obtint l'une et l'autre qu'avec peine et après avoir vu passer avant lui cinq de ses compétiteurs. Ennemi du sénat lors de cette poursuite, et surtout quand il fut préteur, il chercha à flatter Caius de toutes les manières. Il demanda des jeux extraordinaires pour célébrer la victoire d'Allemagne, et fut d'avis de refuser la sépulture à ceux qui seraient condamnés pour crime de conspiration; il remercia Caius en plein sénat de l'honneur qu'il lui avait fait de l'inviter à souper.

III. Il épousa vers ce temps Flavia Domitilla, qui d'abord n'avait eu d'autre titre que celui de bourgeoisie latine, et qui avait été maîtresse de Statilius Capella, chevalier romain, de la ville de Trabaca, en Afrique, mais qui ensuite fut réclamée à Rome, reconnue par les juges pour citoyenne, et rendue à son père Flavius Liberalis de Ferenti, qui avait été greffier d'un questeur. Il en eut trois enfants : Titus, Domitien et Domitilla. Il survécut à sa femme et à sa fille, qu'il perdit étant encore simple particulier. Après la mort de sa femme, il rappela auprès de lui Cænide, affranchie et secrétaire d'Antonie, qu'il avait aimée autrefois; et depuis, étant empereur, il vécut avec elle comme avec son épouse.

IV. Sous le règne de Claude, il obtint, par le crédit de Narcisse, le poste de lieutenant d'une légion dans la Germanie; de là il passa en Angleterre, où il combattit trois fois les ennemis; il soumit deux peuples très belliqueux, prit plus de vingt villes, et soumit l'île de Vecte, voisine de l'Angleterre, tantôt sous les ordres d'Aulus Plautius, citoyen consulaire et le lieutenant de Claude, tantôt sous ceux de Claude lui-même. Aussi reçut-il les ornements triomphaux et un double sacerdoce : il fut même créé consul pendant les deux derniers mois de l'année. Depuis ce temps, jusqu'à ce qu'il fut proconsul, il vé-

cut dans la retraite, craignant Agrippine, qui avait encore du crédit auprès de son fils, et qui, après la mort de Narcisse, poursuivait les amis de ce favori. Il gouverna l'Afrique avec beaucoup d'intégrité, et s'acquit le respect des peuples, ce qui n'empêcha pas que, dans une sédition à Adrumète, on ne lui jetât des raves. Il revint pauvre et si dénué de tout crédit, qu'il engagea toutes ses terres à son frère, et fut obligé, pour réparer ses affaires, de faire le commerce de maquignon et de marchand d'esclaves, ce qui le fit surnommer *le Muletier*. Il fut convaincu d'avoir tiré deux cents grands sesterces d'un jeune homme pour lui faire obtenir, malgré son père, la dignité de sénateur; il reçut de sévères réprimandes de cette exaction. Etant du voyage de Néron, dans la Grèce, il lui arriva de sortir quelquefois ou de s'endormir pendant que ce prince chantait: il encourut sa disgrâce, et fut non-seulement privé de sa société, mais même eut défense de paraître devant lui. Il se retira dans une petite ville ignorée, et ce fut dans cette retraite, au moment où il craignait tout ce qu'on peut craindre, qu'on vint lui offrir un gouvernement et une armée. C'était une vieille tradition reçue dans tout l'Orient, que des maîtres du monde sortiraient de la Judée précisément vers ce temps-là; cet oracle, qui regardait Vespasien, comme l'événement le vérifia dans la suite, fut interprété autrement par les juifs; ils se l'appliquèrent, et, ayant secoué le joug, ils défirent et tuèrent leur gouverneur, et mirent en fuite le proconsul de Syrie, qui venait à son secours et à qui même ils enlevèrent une aigle. Pour apaiser ce soulèvement, on avait besoin d'une armée considérable et d'un chef habile, mais à qui pourtant on pût confier une entreprise de cette importance sans rien craindre de lui : on choisit Vespasien, qui joignait à des talents dont on pouvait espérer tout, une naissance et

un nom dont on croyait n'avoir rien à redouter. Ayant donc joint aux troupes de sa province deux légions, huit escadrons et dix cohortes, suivi de son fils aîné, qui servait parmi ses lieutenants, dès qu'il fut arrivé dans la Judée, il attira sur lui les yeux de tous les pays voisins, rétablissant la discipline militaire et se comportant avec tant de courage, qu'il fut blessé à un siége d'un coup de pierre au genou et qu'il reçut plusieurs traits sur son bouclier.

V. Après Néron et Galba, Othon et Vitellius se disputant l'empire, il conçut l'espérance d'y parvenir lui-même, espérance fondée depuis longtemps sur une foule de présages. Il y avait dans une maison de campagne des Flavius un chêne antique consacré à Mars qui, chaque fois que Vespasia accouchait, poussait un rejeton qui désignait la destinée de l'enfant venu au monde : le premier était faible et se dessécha bientôt; c'était une fille qui ne passa pas l'année; le second, fort élevé, annonçait un très grand bonheur; le troisième ressemblait à un arbre. Sabinus, père de Vespasien, alla aussitôt, sur la foi d'un astrologue, annoncer à sa mère qu'il venait de lui naître un petit-fils qui serait empereur. Elle se mit à rire, étonnée que son fils radotât déjà lorsqu'elle avait encore toute sa raison. Dans la suite, lorsqu'il fut édile, Caius ayant ordonné qu'on le couvrît de boue pour n'avoir pas fait balayer celle des rues, quelqu'un voyant des soldats qui lui en jetaient, annonça qu'un jour la république, foulée aux pieds et troublée par des guerres civiles, se réfugierait dans son sein comme dans un asile assuré. Un chien étranger entra chez lui pendant son dîner, tenant dans sa gueule la main d'un homme qu'il jeta sous la table ; et un autre jour qu'il était à souper, un bœuf de charrue, ayant rompu son joug, entra dans la salle où il mangeait, mit les esclaves en fuite,

et tout d'un coup, comme étant fatigué, tomba à ses pieds, baissant la tête devant lui. Un cyprès déraciné dans le champ de ses pères, sans que la tempête ou le fer l'eût abattu, se releva le lendemain plus vert et plus fort. Etant en Achaïe, avec Néron, il rêva qu'on lui annonçait un grand bonheur à lui et aux siens lorsque Néron perdrait une dent, et le lendemain, entrant dans l'antichambre de l'empereur, il trouva son médecin qui lui montra une dent qu'il venait d'arracher à Néron. Comme il consultait en Judée l'oracle du mont Carmel, on lui répondit que, quelques grands desseins qu'il méditât, il pouvait être sûr du succès. Joseph, un des prisonniers juifs les plus distingués, à l'instant où on le mettait dans les fers, assura que bientôt il serait délivré par Vespasien, et par Vespasien empereur. On lui annonçait d'autres présages venus de Rome : que Néron avait été averti en songe de tirer de son sanctuaire la statue de Jupiter, de la porter dans la maison de Vespasien et de là dans le Cirque ; que Galba, assemblant les Romains pour son second consulat, la statue de Jules César s'était tournée vers l'Orient ; qu'avant le combat de Bébriac, deux aigles s'étaient battus en présence des deux armées, et que l'un ayant été vaincu, un troisième était venu du Levant et avait mis en fuite le vainqueur.

VI. Cependant, malgré les instances des siens, il fallut pour le déterminer que le hasard fît déclarer pour lui des troupes qui ne le connaissaient pas. Deux mille hommes tirés des trois légions de Mésie apprirent, en allant au secours d'Othon, qu'il était vaincu et qu'il s'était tué, ils ne laissèrent pas de s'avancer jusqu'à Aquilée, comme doutant de cette nouvelle. Là, s'étant abandonnés à toutes sortes d'excès et de rapines, ils craignaient d'être obligés de rendre compte de leur conduite à leur retour et d'être

punis ; ils prirent le parti de faire un empereur, ne se croyant pas moins que les légions d'Espagne, qui avaient élu Galba; ni que les prétoriens, qui avaient couronné Othon; ni que l'armée d'Allemagne, qui avait mis à sa place Vitellius. Ils passèrent en revue les noms de tous les commandants consulaires, et, les rejetant tous les uns après les autres, ils se réunirent au nom de Vespasien, dont quelques soldats d'une légion qui avait passé de Syrie dans la Mésie vers le temps de la mort de Néron, leur firent un très grand éloge. Son nom fut aussitôt mis sur toutes les enseignes. Cependant cette élection n'eut pas de suite, parce que les soldats rentrèrent peu à peu dans le devoir; mais le fait s'étant répandu, Tibère Alexandre, gouverneur d'Egypte, fut le premier à faire prêter serment à Vespasien par ses légions, le jour des calendes de juillet. Ce jour, le premier du règne de Vespasien, fut dans la suite fêté religieusement. Le 11 du même mois, l'armée de Judée le reconnut pour empereur. Plusieurs circonstances favorisèrent son entreprise : la lettre vraie ou supposée d'Othon à Vespasien, où il le chargeait en mourant du soin de le venger et de secourir l'empire; le bruit qui se répandit que Vitellius avait dessein de changer les quartiers des légions et de transporter en Orient celles de Germanie pour les amollir par l'inaction et la sécurité; les secours de Mucien, qui, dépouillant l'ancienne inimitié que la jalousie avait fait naître entre Vespasien et lui, promit de lui soumettre les troupes de Syrie; enfin, la bienveillance de Vologèse, roi des Parthes, qui promit quarante mille archers.

VII. Il commença donc la guerre civile, et, ayant envoyé ses lieutenants en Italie, il passa à Alexandrie pour s'emparer des barrières de l'Egypte; là, voulant consulter les oracles sur la durée de son règne, il entra seul dans le tem-

ple de Sérapis, dont on fit sortir tout le monde, et, après avoir reçu de ce dieu des assurances de sa protection, il crut voir devant lui, en se retournant, son affranchi Basilide, qui lui offrait, comme il est d'usage dans les sacrifices, des couronnes de fleurs, de la verveine et du pain, et qui pourtant, non-seulement n'avait pu entrer dans le temple, mais même depuis longtemps pouvait à peine marcher à cause de sa goutte, et était alors fort éloigné. Aussitôt arrivèrent des lettres qui annonçaient la défaite de Vitellius à Crémone et sa mort. Un événement singulier imprima encore à la personne de Vespasien ce caractère de majesté qui manquait à un prince nouvellement monté sur un trône pour lequel il n'était pas né : deux hommes du peuple, l'un aveugle et l'autre boiteux, l'abordèrent en public, le priant de les guérir, sur l'assurance que Sérapis leur avait donnée pendant leur sommeil que l'un recouvrerait la vue si l'empereur voulait cracher sur ses yeux, et que l'autre marcherait droit s'il voulait lui donner un coup de pied. Vespasien, n'augurant aucun succès d'une telle entreprise, n'osait pas même l'essayer, mais ses amis l'encouragèrent; il essaya donc, et réussit. Vers le même temps, des devins avertirent de creuser dans un lieu sacré, à Tégrée, en Arcadie : on y trouva des vases antiques où était gravée une figure qui ressemblait à Vespasien.

VIII. Il arriva ainsi à Rome précédé de sa renommée et après avoir triomphé des juifs. Il ajouta huit consulats au premier qu'il avait obtenu autrefois; il géra aussi la censure. Pendant tout le temps de son règne, il ne s'appliqua qu'à raffermir la république ébranlée et affaiblie, et ensuite à l'illustrer. Les soldats étaient parvenus au comble de la licence et de l'audace; les uns, fiers des victoires qu'ils avaient remportées, les autres, aigris par les défaites

qu'ils avaient essuyées. Le trouble régnait dans les provinces, dans plusieurs villes libres et dans quelques royaumes. Vespasien licencia une grande partie des troupes de Vitellius et réprima l'autre. A l'égard de celles qui avaient vaincu sous lui, il fut si éloigné de leur accorder aucune grâce extraordinaire, que même il leur fit attendre ce qui leur était légitimement dû. Il ne laissait échapper aucune occasion de réformer le mœurs. Un jeune homme se présenta devant lui parfumé, pour le remercier d'une place qu'il lui avait donnée; il le regarda de très mauvais œil, lui dit d'un ton sévère: « J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail, » et révoqua la grâce qu'il lui avait faite. Les matelots qui vont tour à tour à pied d'Ostie et de Pouzzoles à Rome, lui demandèrent une gratification comme pour payer leurs chaussures; il les renvoya sans réponse et leur ordonna d'aller désormais pieds nus, et depuis ce temps ils vont ainsi. Il réduisit en provinces romaines l'Achaïe, la Lycie, Rhodes, Byzance, Samos, à qui il ôta la liberté; la Thrace, la Cilicie et la Comagène, jusqu'alors gouvernées par des rois. Il établit des légions dans la Cappadoce, exposée aux fréquentes incursions des barbares, et y envoya un commandant consulaire au lieu d'un chevalier romain. La ville était défigurée par les incendies et par les ruines : il permit à qui voudrait de bâtir sur les terrains vides, si les possesseurs n'en faisaient point usage; lui-même entreprit les réparations du Capitole; il mit le premier la main à l'ouvrage, fouilla les débris et porta de la terre sur son dos. Il fit refaire trois mille tables d'airain, détruites dans l'embrasement du Capitole, et où étaient gravés, depuis la fondation de Rome, les décrets du sénat, les plébiscites, les alliances et les priviléges. On en rechercha de tous côtés des copies, et l'on eut obligation à Vespasien d'avoir conservé le mo-

nument le plus beau et le plus ancien de l'empire.

IX. Il en éleva lui-même de nouveaux : le temple de la Paix, voisin de la place publique ; celui de Claude, sur le mont Cælius, commencé par Agrippine et presque détruit par Néron ; un amphithéâtre au milieu de la ville, qu'il savait qu'Auguste avait eu dessein de bâtir. Il purgea et compléta l'ordre des sénateurs et celui des chevaliers, épuisés tous les deux par les meurtres et souillés par d'anciens abus. Il en fit la revue, en expulsa les membres indignes, et mit à leur place les plus honnêtes citoyens de l'Italie et des provinces ; et, pour faire connaître que ces deux ordres ne différaient pas tant entre eux par les droits que par la dignité, il jugea, dans la querelle d'un sénateur et d'un chevalier romain, qu'il n'était pas permis de dire des injures à un sénateur, mais bien de lui en répondre.

X. Le nombre des procès était devenu immense, les anciens étant suspendus par les fréquentes interruptions du ministère des lois, et le trouble des temps en produisant sans cesse de nouveaux. Il établit une commission de juges tirés au sort pour faire restituer les biens enlevés à la faveur des guerres civiles et pour expédier extraordinairement les causes portées devant les centumvirs, qui étaient si nombreuses que la vie des plaideurs n'y aurait pas suffi.

XI. La débauche et le luxe ne trouvant personne qui les arrêtât, avaient fait des progrès effrayants. Il fit statuer par le sénat que toute femme qui se marierait à l'esclave d'un autre, serait réputée servante, et que les usuriers qui prêteraient aux enfants de famille ne seraient jamais payés, pas même après la mort des pères.

XII. Son règne fut d'ailleurs celui d'un prince modéré et clément, et ne se démentit en rien.

Jamais il ne dissimula la médiocrité de son origine; souvent même il s'en vanta; il tourna en ridicule quelques flatteurs qui voulaient faire remonter la famille Flavia jusqu'aux fondateurs de Reate et jusqu'à un compagnon d'Hercule, dont on voit un monument dans la voie Salaria. A l'égard des décorations extérieures, il les souhaita si peu, que le jour de son triomphe, fatigué de la longueur et de l'ennui de la cérémonie, il ne put s'empêcher de dire qu'il était justement puni pour avoir eu si peu de bon sens à son âge, que de souhaiter le triomphe, comme s'il eût été dû à son nom ou qu'il eût jamais pu l'espérer. Il ne consentit que fort tard à recevoir la puissance tribunitienne et le titre de Père de la patrie. Quant à la coutume de fouiller ceux qui venaient faire leur cour à l'empereur, il l'avait abolie dès le temps de la guerre civile.

XIII. Il souffrait très patiemment les propos libres de ses amis, les apostrophes hardies des avocats et l'esprit indépendant des philosophes. Mucien, dont on connaissait les mœurs infâmes, mais que ses services avaient enorgueilli, parlait de lui avec peu de respect; il se contenta de récriminer contre lui en secret, disant à un ami commun tout ce qu'il pouvait reprocher aux mœurs de Mucien, et il ajouta : « Quant à moi, du moins, je suis un homme. » Il sut bon gré à Salvius Liberalis d'avoir osé dire, en défendant un accusé riche : « Qu'importe à César qu'Hipparque ait un million de sesterces. » Démétrius le cynique le rencontrant après avoir perdu un procès, ne daigna pas le saluer et lui dit même quelques injures; l'empereur se contenta de l'appeler chien.

XIV. Toujours prêt à oublier les offenses et les inimitiés, il maria très honorablement la fille de Vitellius, la dota et lui fit des présents. Sous le règne de Néron, dans le temps que la cour lui était défendue, un des huissiers du palais à qui

il demanda quel parti il prendrait et où il irait, lui répondit « qu'il allât se pendre. » Vespasien, le voyant venir dans la suite pour lui demander grâce, lui fit à peu près la même réponse. et se crut assez vengé. Incapable de sacrifier personne à ses craintes ou à ses soupçons, il fit consul Métius Pomposianus, dont on l'avertissait de se défier comme d'un homme à qui on avait prédit qu'il régnerait : « Eh bien ! dit Vespasien, il se souviendra du bien que je lui ai fait. »

XV. Aucun homme innocent ne périt sous son règne, si ce n'est en son absence et sans qu'il le sût, et même malgré lui. Helvidius Priscus avait seul affecté de ne l'appeler que Vespasien à son retour de Syrie, et dans les actes de sa préture, il ne l'avait jamais nommé empereur. Vespasien ne lui en témoigna de ressentiment qu'après avoir été poussé à bout dans une querelle où Helvidius lui parla avec la plus grande insolence et le traita comme son égal ; il l'exila d'abord, et donna même ensuite l'ordre de sa mort ; mais, voulant le sauver à quelque prix que ce fût, il envoya donner un ordre contraire, et Helvidius eût été sauvé si l'on n'eût pas dit faussement à l'empereur qu'il n'était plus temps. Bien loin de se complaire dans la vengeance, il donnait des larmes même aux punitions les plus justes.

XVI. Le seul reproche qu'on lui fasse avec raison, c'est d'avoir aimé l'argent. En effet, non content d'avoir rétabli les impôts abolis sous Galba, d'en avoir ajouté de nouveaux et de plus pesants, d'avoir augmenté et même quelquefois doublé les tributs des provinces, il s'abaissa jusqu'à des négoces honteux même à un particulier, et jusqu'au métier de brocanteur. Il vendait les honneurs aux candidats et l'absolution aux accusés, tant innocents que coupables ; on prétend même qu'il élevait aux plus grands emplois les gens d'affaires les plus avides, afin de

les condamner lorsqu'ils seraient enrichis. Il avait coutume de les appeler des éponges, qu'il pressait au besoin. Cette cupidité, selon quelques-uns, était dans son caractère et lui fut reprochée par un vieux bouvier, qui, ne pouvant en obtenir la liberté gratuite lorsqu'il fut parvenu à l'empire, s'écria que le renard pouvait changer de poil, mais non pas de mœurs. Selon d'autres, c'était un effet de la nécessité : le trésor public était si pauvre qu'il fallait avoir recours aux rapines, et c'est ce qui faisait dire à Vespasien, à son avénement au trône, que l'Etat avait besoin de quatre milliards de sesterces pour se soutenir. Cette dernière opinion paraît d'autant plus vraisemblable, qu'il employait très bien l'argent mal acquis.

XVII Ses libéralités s'étendaient sur tout le monde. Il complétait le revenu des sénateurs, faisait des pensions de cinq cents grands sesterses aux consulaires pauvres. Il rétablissait avec des embellissements les villes incendiées ou renversées par des tremblements de terre.

XVIII. Il protégeait surtout les talents et les arts. Il fit payer le premier, sur le trésor public, cent grands sesterces de revenu annuel à ceux qui enseignaient les lettres grecques et latines, et payait de même les bons poëtes et les bons artistes. Il fit un présent considérable à un ouvrier qui avait relevé un colosse, et donna une grande récompense à un mécanicien qui promettait de transporter dans le Capitole, à peu de frais, des colonnes immenses. Il loua son invention et ne voulut pas s'en servir. « Permettez-moi, lui dit-il, de faire vivre le pauvre peuple. »

XIX. Il donna des représentations dramatiques dans les jeux qui furent célébrés pour la dédicace du théâtre de Marcellus, nouvellement rétabli. Apollinaris, auteur tragique, reçut quatre cents grands sesterces de gratification ; Terpnus et Diodore en eurent deux cents ; d'au-

tres cent, d'autres quarante, sans compter les couronnes d'or. Il donnait fréquemment à manger pour faire gagner les marchands de denrées; il donnait des étrennes aux hommes pendant les saturnales, et aux femmes le jour des calendes de mars; mais il ne put, malgré tout cela, se laver de l'accusation d'avarice. Les habitants d'Alexandrie l'appelèrent toujours *Cibiosacte*, du nom d'un de leur roi qui avait été très avare, et, pendant ses funérailles, le premier pantomime, nommé Favor, qui faisait le personnage de l'empereur, et contrefaisait, selon la coutume, ses paroles et ses actions, demanda combien coûterait sa pompe funèbre, et, comme on lui eut répondu qu'elle coûterait dix millions de sesterces, il s'écria : « Donnez-moi cent grands sesterces, et jetez-moi dans le Tibre. »

XX. Il avait la taille carrée, les membres forts et compactes, la figure comme celle d'un homme qui fait un effort; aussi, un bouffon, qu'il pressait de dire quelques bons mots contre lui, lui dit assez plaisamment : « J'en dirai quand vous serez quitte de vos besoins.» Il était d'une très bonne santé, quoiqu'il ne fît rien autre chose pour l'entretenir, que de se frotter tout le corps dans une salle d'exercice avec un mouvement réglé, et de faire diète un jour par mois.

XXI. Voici à peu près quelle était sa manière de vivre : tandis qu'il fut empereur, il se levait de bonne heure, et même avant le jour; après avoir lu ses lettres, ses mémoires, il faisait ouvrir sa chambre, se chaussait et s'habillait en présence de sa cour; ensuite, après avoir expédié les affaires qui pouvaient survenir, il se promenait en litière; puis il dormait, ayant à côté de lui quelqu'une des concubines qu'il avait fait venir en grand nombre pour remplacer Cænide, sa maîtresse. Il passait ensuite dans le bain, et de là dans la salle à manger :

c'était le moment où il était de l'humeur la plus douce et la plus facile, et c'était celui que ses domestiques prenaient pour lui demander des grâces.

XXII. Affable et gai à toutes les heures, il l'était surtout à table, où il permettait tout en faveur de la plaisanterie, car il était bouffon de son naturel, et même jusqu'à l'obscénité. On cite de lui des mots plaisants. Menstrius Florus, homme consulaire, l'avait averti de dire *Plaustra* et non pas *Plostra;* le lendemain il l'appela *Flaurus* au lieu de *Florus*. Ayant eu les faveurs d'une femme qui lui avait fait des avances en affectant une grande passion pour lui, il lui fit donner quatre cents grands sesterces, et comme son intendant lui demandait en quels termes cette somme serait portée sur ses registres, il lui dit d'écrire : « Pour l'amour qu'on a eu pour Vespasien. »

XXIII. Il citait fort à propos, témoin ce vers grec qu'il appliqua à un homme de grande taille et fort méchant : « Il s'avance en branlant un javelot dont l'ombre s'étend au loin sur la terre. » Un riche affranchi, nommé Cérylus, pour frauder les droits du fisc, se faisait passer pour un homme de condition libre et avait pris le nom de Lachès ; Vespasien disait de lui : « Il a beau faire, dès qu'il sera mort, il se retrouvera Cérylus. » C'est surtout dans les gains honteux qu'il faisait, qu'il cherchait la plaisanterie, pour couvrir par un bon mot ce qu'ils avaient d'odieux. Un de ses domestiques les plus chéris lui demandait une place pour un homme qu'il disait être son frère ; il le remit pendant longtemps et fit venir l'aspirant lui-même, en reçut la somme qu'il avait promise à son protecteur et l'installa sur-le-champ. Lorsque son domestique vint lui en reparler, il lui dit : « Cherche un autre frère, celui dont tu me parles est le mien. » Etant en route, il se douta

que son cocher n'était descendu pour ferrer ses mules qu'afin de donner le temps à un plaideur de l'aborder, il lui demanda combien on lui avait donné pour les fers, et voulut en avoir la moitié. Son fils Titus lui reprochait d'avoir mis un impôt sur les urines; il lui porta au nez le premier argent qu'il reçut de cet impôt, et lui demanda s'il sentait mauvais. Titus lui ayant répondu que non : « C'est pourtant de l'urine,» dit Vespasien. Des députés d'une ville lui apprenant qu'on lui avait décerné une statue colossale d'un prix considérable, il leur dit, en leur montrant le creux de sa main : « Placez-la ici, voilà la base. »

La crainte même de la mort ne l'empêchait pas de plaisanter. Quelque temps avant la sienne, le mausolée des Césars s'ouvrit tout à coup et une comète chevelue parut dans le ciel ; il prétendit que le premier de ces prodiges regardait Julia Calvina, qui était de la race d'Auguste, et que le second regardait le roi des Parthes, qui était chevelu. Il disait au commencement de sa dernière maladie : « Il me semble que je deviens dieu. »

XXIV. Il était consul pour la neuvième fois, lorsqu'étant dans la Campanie il sentit quelque légère douleur ; il revint aussitôt à Rome, et de là dans ses terres de Réate, où il avait coutume de passer l'été. Son mal augmenta par le fréquent usage de l'eau froide, qui lui détruisit l'estomac. Il ne cessait pourtant pas de faire les fonctions d'empereur, et donnait même des audiences dans son lit ; mais se sentant une défaillance totale : « Il faut dit-il, qu'un empereur meure debout ; » et pendant qu'on le soulevait il expira, le 24 juin, âgé de soixante-neuf ans un mois et sept jours.

XXV. Tout le monde convient qu'il était sûr de sa destinée et de celle de ses enfants, au point que, malgré de fréquentes conspirations

contre lui, il osa dire dans le sénat que ses enfants lui succéderaient ou personne. On dit aussi qu'il vit en songe une balance placée au milieu du vestibule de son palais, dans un parfait équilibre, portant d'un côté Claude et Néron, et de l'autre lui et ses enfants; ce qui fut confirmé par l'événement, puisque son règne et celui de ses fils remplirent le même espace de temps que les règnes de Claude et de Néron.

TITUS

I. Titus, qui s'appelait aussi Vespasien comme son père, fut l'amour et les délices du genre humain, tant il sut se concilier la bienveillance universelle, ou par son caractère, ou par son adresse, ou par son bonheur; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce prince, adoré sur le trône, fut en butte au blâme public et même à la haine étant simple particulier et pendant le règne de son père.

II. Il naquit le 29 de décembre, l'année de la mort de Caius, dans une petite chambre que l'on montre encore, qui faisait partie d'une chétive maison attenant les Sept Zones. Il fut élevé à la cour avec Britannicus, eut la même éducation et les mêmes maîtres. On dit qu'un devin, que Narcisse avait fait venir pour juger de la destinée de Britannicus par les principes de la métoposcopie, assura que jamais ce jeune prince ne régnerait, mais que Titus, qui était avec lui, serait certainement élevé à l'empire. Ils étaient si unis tous les deux, qu'on croit que Titus goûta du poison dont Britannicus mourut, et en fut longtemps et dangereusement malade. En

mémoire de cette étroite liaison, Titus lui érigea dans la suite une statue d'or dans son palais et une statue équestre d'ivoire, qu'il fit placer parmi celles des dieux avec toutes les cérémonies religieuses, et que l'on porte encore aujourd'hui dans les jeux du Cirque.

III. Les qualités du corps et de l'esprit brillèrent en lui dès son enfance, et se développèrent par degrés : une belle physionomie, qui réunissait la grâce et la majesté, une force singulière, quoiqu'il ne fût pas très grand et qu'il eût le ventre un peu gros, la plus grande disposition à tous les talents civils et militaires, une mémoire admirable, beaucoup d'habileté à manier les armes et le cheval, une connaissance profonde des lettres grecques et latines et une facilité prodigieuse à écrire de la prose et des vers dans les deux langues, et même à improviser ; assez de musique pour chanter avec agrément et exactitude. J'ai ouï dire qu'il s'était accoutumé aussi à écrire d'une vitesse extrême, en s'amusant à lutter en ce genre contre ses secrétaires, et qu'il savait si bien contrefaire les signatures qu'il disait souvent qu'il ne tiendrait qu'à lui d'être un très bon faussaire.

IV. Il servit dans le grade de tribun militaire, en Angleterre et en Allemagne, avec beaucoup de zèle et de modération, et une renommée qui y répondait, comme on peut le voir par la quantité de statues qu'on lui éleva dans ces deux provinces et par les inscriptions qu'elles portent ; ensuite il se tourna vers les études du barreau avec plus de distinction que d'assiduité. Il épousa Arricidie, fille d'un chevalier romain qui avait été préfet du prétoire, et, après sa mort, Martia Fulvia, d'une naissance illustre, dont il se sépara après en avoir eu une fille. Au sortir de la questure, il fut mis à la tête d'une légion, et prit Tarichée et Gamale, deux places fortes de Judée ; il eut un cheval tué sous lui dans un

combat, et monta celui d'un ennemi qu'il venait de renverser.

V. Lorsque Galba parvint à l'empire, il fut envoyé pour le féliciter, et partout où il passa, il attira les yeux sur lui, de manière que tout le monde croyait que Galba le faisait venir pour l'adopter ; mais, apprenant que tout se troublait de nouveau, il retourna sur ses pas et consulta l'oracle de la Vénus de Paphos sur le succès de sa navigation. L'oracle lui promit l'empire. Son père l'obtint peu de temps après, et Titus demeura dans la Judée pour achever de la soumettre. Il assiéga Jérusalem, tua de douze coups de flèches douze des soldats qui défendaient les remparts, et la prit le jour même de la naissance de sa fille. La joie des soldats fut si grande qu'ils mêlaient dans leurs acclamations le nom d'empereur, et employèrent peu de temps après les prières et les menaces pour le retenir dans son gouvernement, qu'il allait quitter, le conjurant ou de rester avec eux ou de les emmener avec lui, ce qui fit soupçonner qu'il voulait se révolter contre son père et régner en Orient. Il fortifia encore ces soupçons lorsque, allant à Alexandrie et passant par Memphis, il consacra le bœuf Apis, le diadème sur la tête ; c'était une des cérémonies requises que ce diadème, mais on voulait y voir un dessein. Instruit de ces bruits, il hâta son retour en Italie, aborda à Rhége et de là à Pouzzoles dans un vaisseau de transport, puis courut à Rome, devançant sa suite, et surprit son père, qui ne s'attendait pas à son arrivée. Il lui dit pour première parole, en l'abordant : « Me voilà pourtant, mon père, me voilà ! » C'était un reproche indirect qu'il lui faisait d'avoir cru trop aisément de faux bruits.

VI. Depuis ce moment, il partagea et soutint le pouvoir suprême ; il triompha avec son père et fut censeur et sept fois consul avec lui. Il ob-

tint encore avec lui la puissance tribunitienne. Chargé de tout détail des affaires, il écrivait et signait au nom de son père, lisait ses mémoires dans le sénat à la place du questeur. Il fut même préfet du prétoire ; jusque-là il n'y avait que des chevaliers romains qui l'eussent été. Il montra dans cette place de la dureté et de la violence ; il perdait tous ceux qui lui étaient suspects, en apostant au théâtre et dans le camp des gens qui demandaient leur mort, comme s'ils eussent parlé au nom de tous. Il fit périr, entre autres, Aulus Cécina, homme consulaire, qu'il avait invité à souper, et qui fut percé de coups sous ses yeux. Il est vrai que le danger était pressant. Titus montra le plan d'une conspiration formée dans le camp et signée par Cécina. Cette conduite le mit en sûreté pour l'avenir, mais elle le rendit odieux ; en sorte que peu de princes sont parvenus au trône avec une plus mauvaise réputation et un éloignement plus marqué de la part des peuples.

VII. On le soupçonnait de débauche autant que de cruauté ; ces soupçons étaient fondés sur des repas qu'il faisait pendant la nuit avec les citoyens les plus dissolus, sur la foule des eunuques et des hommes infâmes qui l'environnaient, sur sa passion déclarée pour Bérénice, à qui même, dit-on, il avait promis de l'épouser. On le taxait aussi d'avidité, sur ce qu'on savait qu'il tirait de l'argent de tous ceux qui avaient affaire à son père. Enfin, l'on disait ouvertement que ce serait un autre Néron.

Plus on avait eu mauvaise idée de lui, plus on lui sut gré de la démentir, lorsque, monté sur le trône, il ne montra aucun des vices qu'on craignait, et fit voir toutes les vertus opposées. Ses repas furent agréables, sans excès et sans profusion. Il choisit des amis que, dans la suite, ses successeurs approchèrent d'eux comme les

meilleurs soutiens de l'Etat. Il renvoya Bérénice malgré lui et malgré elle. Il cessa de protéger trop vivement ou même de regarder dans aucune assemblée publique ceux de sa suite qui exerçaient des talents frivoles, quoiqu'il y en eût plusieurs parmi eux qu'il aimait beaucoup et qui dansaient avec tant de perfection, qu'ils brillèrent dans la suite sur la scène. Il ne fit jamais aucun tort à qui que ce fût, respecta toujours les propriétés, et refusa même les présents qui étaient d'usage. Cependant il ne le céda à personne en magnificence. Il fit construire en très peu de temps des bains autour de l'amphithéâtre bâti par son père, et, pour en fêter la dédicace, il y donna un spectacle très magnifique et très complet. Il fit représenter aussi une bataille navale dans l'ancienne Naumachie, donna un combat de gladiateurs, et fit paraître en un jour cinq mille bêtes féroces de toute espèce.

VIII. Porté par son caractère à faire du bien, il dérogea à la coutume de ses prédécesseurs, qui, suivant les principes de Tibère, regardaient toutes les concessions faites avant eux comme nulles, s'ils ne les ratifiaient ; il les déclara toutes valides par un seul et même édit, et ne voulut pas qu'on le sollicitât pour aucune. A l'égard des autres grâces qu'on lui demandait, il avait pour maxime constante de ne renvoyer personne sans espérance ; et ses amis lui remontrant qu'il promettait plus qu'il ne pouvait tenir, il répondit que « personne ne devait sortir mécontent de l'audience d'un souverain ; » et s'étant souvenu une fois, en se mettant à table, qu'il n'avait accordé aucune grâce pendant le cours de la journée, il prononça ces mots si mémorables et si dignes d'éloges : « Mes amis, j'ai perdu un jour. »

Il traitait le peuple en toute occasion avec tant de bonté, qu'ayant annoncé un spectacle

de gladiateurs, il déclara que tout s'y passerait au gré du peuple et non pas au sien, et, en effet, il fit faire tout ce que le peuple voulut, et l'exhortait même à énoncer sa volonté. Il eut l'air de prendre parti pour les gladiateurs nommés thraces, se mêla aux applaudissements et aux plaisanteries des spectateurs, mais sans compromettre ni sa dignité ni la justice. Pour paraître encore plus populaire, il permit souvent à tout le monde d'entrer dans les bains où il se lavait.

Son règne ne fut troublé que par des accidents physiques, tels que l'éruption du Vésuve dans la Campanie, un incendie dans Rome, qui dura trois jours et trois nuits, et une peste aussi cruelle qu'il y en ait jamais eue. Il montra dans ces désastres toute la vigilance d'un monarque et toute la sensibilité d'un père, rassurant les peuples par ses édits et les secourant par ses bienfaits. Des citoyens consulaires, tirés au sort, furent chargés de soulager la Campanie. Les biens de ceux qui avaient péri par l'embrasement du Vésuve, et qui n'avaient point laissé d'héritiers, furent affectés au rétablissement des villes détruites. Après l'incendie de Rome, il déclara qu'il prenait sur lui toutes les pertes publiques, et fit porter dans les édifices et dans les temples tous les meubles qui servaient à l'ornement des maisons impériales, et, afin que le transport se fît plus promptement, il en chargea des chevaliers romains. Il prodigua aux pestiférés tous les secours divins et humains, employant toutes sortes de remèdes et de sacrifices pour les guérir ou pour fléchir les dieux.

Parmi les fléaux de ce temps, on comptait les délateurs et les espions, restes de l'ancienne tyrannie. Il les fit battre de verges et de bâtons, les exposa aux yeux du peuple dans l'amphithéâtre et dans l'arène, en réduisit une partie à la condition d'esclaves, et vendit ou exila le

reste dans les îles les plus malsaines; il voulut même mettre un frein pour la suite à leurs imitateurs, et statua, entre autres règlements à ce sujet, que jamais on ne pourrait se servir de deux lois dans une même accusation, ni inquiéter la mémoire des morts au delà d'un terme qu'il fixa.

IX. Il n'accepta le souverain pontificat que dans le dessein, disait-il, de conserver toujours ses mains pures. Il tint parole, et, depuis ce temps, il ne fut ni l'auteur ni le complice de la mort de personne; ce n'est pas que l'occasion de punir lui manquât, mais il jurait qu'il périrait plutôt que de faire périr qui que ce fût. Deux patriciens furent convaincus d'aspirer à l'empire; il se borna à les avertir de renoncer à leurs desseins, ajoutant que le trône était un présent du sort, et que, s'ils désiraient quelque chose d'ailleurs, il le leur accorderait, et il dépêcha aussitôt un de ses courriers à la mère de l'un d'eux qui était éloignée, pour la rassurer sur le sort de son fils et lui apprendre qu'il vivait. Il invita les deux conjurés à souper avec lui, et, le lendemain, il les plaça exprès à côté de lui dans un spectacle de gladiateurs et leur donna les armes des combattants à examiner; on ajouta même qu'il tira leur horoscope et leur annonça que tous deux étaient menacés d'un grand péril, mais qui ne viendrait pas de lui, ce que l'événement confirma. A l'égard de son frère Domitien, qui lui tendait sans cesse des embûches, qui cherchait presque ouvertement à soulever les armées et à s'enfuir de la cour, il ne put se résoudre ni à le faire périr ni à s'en séparer; il ne le traita pas même plus mal qu'auparavant, continuant à le regarder comme son collègue et son successeur à l'empire, et quelquefois il le prenait à part et le conjurait avec larmes de vouloir enfin vivre avec lui comme un frère.

X. C'est au milieu de ces soins qu'il fut enlevé au monde, qui perdit à sa mort bien plus que lui. Au sortir d'un spectacle, où il avait versé beaucoup de larmes, il partit pour le pays des Sabins, triste et alarmé d'un sacrifice où la victime s'était échappée et de quelques coups de tonnerre qui avaient éclaté dans un temps serein. Au premier séjour, la fièvre le prit; il continua à voyager en litière, et l'on dit que, tirant les rideaux qui le couvraient, il regarda le ciel et lui reprocha de lui envoyer la mort qu'il n'avait pas méritée, ajoutant qu'il n'avait fait en sa vie qu'une seule action dont il dût se repentir. Il ne dit point ce que c'était, et il n'est pas aisé de le deviner ; on a cru que c'était un commerce adultère avec Domitia, sa belle-sœur ; mais elle le niait avec serment, et tel était le caractère de cette femme audacieusement débauchée, que bien loin de s'en défendre, elle s'en serait vantée la première.

XI. Il mourut dans la même maison que son père, le 15 de septembre, âgé de quarante-et-un ans, après deux ans deux mois et vingt jours de règne. Dès que le bruit de sa mort se répandit, le deuil fut universel comme dans une calamité publique. Le sénat s'assembla sans être convoqué, et se renferma d'abord ; mais bientôt il ouvrit les portes, et donna au prince mort plus d'éloges qu'il n'avait jamais prodigué de flatteries à aucun de ses prédécesseurs.

DOMITIEN

I. Domitien naquit le 24 octobre, son père étant désigné consul et devant entrer en charge le mois suivant. Le lieu de sa naissance est

dans le sixième quartier de Rome; c'est une maison nommée *la Grenade*, dont il fit depuis le temple de la famille Flavia. Son enfance et sa première jeunesse furent exposés à la pauvreté et à l'infamie; il n'avait pas même à lui un vase d'argent, et Claudius Pollion, le préteur, contre qui nous avons un poëme de Néron, intitulé *le Borgne*, avait conservé et montrait quelquefois la signature de Domitien, qui lui promettait une nuit. On prétend qu'il eut le même commerce avec Nerva, son successeur. Il s'était réfugié dans le Capitole avec son oncle Sabinus et quelques troupes lorsque Vitellius y mit le feu; pressé par les ennemis et par les flammes, il alla se cacher chez un des desservants du temple, où il passa la nuit, et, le matin, couvert de l'habit d'un prêtre d'Isis, il s'échappa avec quelques autres ministres subalternes de ce culte superstitieux, et se retira au delà du Tibre, chez la mère d'un de ses camarades d'étude. Il y resta avec une seule personne à sa suite, et ne put être découvert par ceux qui le cherchaient. Il parut enfin après la victoire, fut salué César, et créé préteur de Rome avec la puissance consulaire; il n'en garda que le titre et laissa les fonctions à son collègue. Il montra d'ailleurs, par l'abus qu'il faisait de la puissance de son père, tout ce qu'il serait un jour. Après avoir séduit plusieurs dames romaines, il enleva Domitia Longina, femme d'Elius Lamia, et l'épousa. Il distribua en un seul jour plus de vingt charges à la ville et dans les provinces, et Vespasien disait qu'il était surpris que son fils ne lui envoyât pas aussi un successeur.

II. Il projetait une expédition dans les Gaules et dans l'Allemagne, quoiqu'elle ne fût pas nécessaire et malgré les conseils des amis de son père, seulement pour égaler les exploits et la considération de Titus. Vespasien lui en fit une

sévère réprimande, et, pour le faire souvenir de son âge et de sa condition, il le garda auprès de lui, et toutes les fois qu'il paraissait en public avec Titus, Domitien suivait leur chaise en litière. Il accompagna leur triomphe de Judée, monté sur un cheval blanc. Sur six consulats qu'il obtint, il n'y en eut qu'un de régulier, encore ce fut son frère Titus qui le lui céda et qui lui donna son suffrage. Il affecta alors beaucoup de modération et parut s'appliquer à la poésie, dont il n'avait aucune habitude, et pour laquelle il témoigna dans la suite beaucoup de mépris; il lut même des vers en public. Néanmoins, lorsque Vologèse, roi des Parthes, demanda qu'on lui envoyât contre les Alains un secours commandé par un des fils de Vespasien, il s'efforça d'être nommé, et le secours n'ayant point eu lieu, il essaya d'engager par des dons et par des promesses d'autres princes de l'Orient à faire la même demande. Après la mort de son père, il balança longtemps s'il n'offrirait pas aux soldats le double de la gratification ordinaire pour les écarter de leur devoir; mais il n'hésita pas à publier que son père, en mourant, l'avait associé à l'empire et que Titus avait falsifié le testament. Il ne cessa pas depuis ce temps de lui dresser des embûches ou secrètes ou déclarées, et, lorsqu'il le vit malade, il n'attendit pas qu'il eût rendu le dernier soupir pour le laisser dans l'abandon, comme s'il eût été mort. Il le fit mettre au rang des dieux, selon la coutume, sans rendre d'ailleurs aucun honneur à sa mémoire, et cherchant même à la décrier d'une manière détournée dans ses discours et dans ses édits.

III. Au commencement de son règne, il se renfermait tous les jours pendant une heure pour enfiler des mouches avec un poinçon très aigu, ce qui donna lieu à cette réponse plaisante de Vibius Crispus, à qui l'on demandait

s'il n'y avait personne avec l'empereur : « Non, dit-il, pas même une mouche. » Il répudia sa femme Domitia, qui avait une passion folle pour Pâris l'histrion. Il avait eu une fille pendant son second consulat, et, l'année suivante, il lui avait donné le titre d'*Augusta* ou d'impératrice. Mais il ne put s'en passer longtemps, et la reprit comme pour céder aux prières du peuple. A l'égard de sa conduite dans le gouvernement, elle fut très inégale et mêlée quelque temps de mal et de bien; mais bientôt ce qu'il avait de bonnes qualités se changea en vices, et, autant qu'on peut le conjecturer, les circonstances aidèrent à son penchant naturel, la pauvreté le rendant avide et la crainte le rendant cruel.

IV. Il donna des spectacles très magnifiques et très dispendieux dans l'amphithéâtre et dans le Cirque : un combat d'infanterie et de cavalerie, outre les courses de chars accoutumées; des gladiateurs et des combats de bêtes, aux flambeaux; des femmes même parurent dans l'arène avec des hommes. Il fit célébrer les spectacles de sa questure, dont il s'était dispensé lorsqu'il l'exerçait, et permit au peuple de lui demander à la fin des jeux deux paires de gladiateurs, de ceux que l'on formait pour la cour.

Pendant qu'il assistait aux jeux, il eut toujours à ses pieds un nain vêtu d'écarlate, avec qui il causait beaucoup et quelquefois sérieusement ; du moins on l'entendit demander au nain s'il savait pourquoi le gouvernement d'Egypte serait donné à Métius Rufus. Il fit représenter des batailles navales dans un vaste lac creusé auprès du Tibre : c'étaient, pour ainsi dire, des flottes entières qui se heurtaient. Il regarda le choc, malgré la pluie qui tombait en abondance. Il célébra aussi les jeux séculaires, datant, les derniers, du

règne d'Auguste et non pas de celui de Claude. Le nombre des courses de chariots y fut porté jusqu'à cent par jour; mais ils ne faisaient plus que cinq tours au lieu de sept. Il institua en l'honneur de Jupiter Capitolin un concours quinquennal de musique, de courses de chevaux et d'exercices gymniques ; on y distribuait plus de prix que dans ceux de nos jours; il y en avait un, entre autres, de prose grecque et latine, et un d'accompagnement et de chant sur la harpe. Il fit courir de jeunes vierges dans le stade, et présida lui-même à la course, vêtu d'un habit de pourpre à la grecque, portant sur la tête une couronne d'or où étaient représentés Jupiter, Junon et Minerve, et ayant auprès de lui le flamendial et les prêtres de la famille Flavia, habillés comme lui, à l'exception qu'ils avaient son portrait sur leurs couronnes.

Il solennisait tous les ans les fêtes de Minerve, et avait même établi un nouveau collége de prêtres de cette déesse, dont plusieurs membres, tirés au sort, devaient être chargés de donner de magnifiques combats de bêtes, des représentations théâtrales et des prix d'éloquence et de poésie. Il distribua trois fois au peuple trois cents sesterces par tête. Il donna un festin splendide dans les fêtes de sa préture et dans les fêtes septimontiales. Il distribua au sénat et aux chevaliers des rations de pain, et de la viande au peuple, et en mangea le premier. Le jour suivant on répandit des lots dans le public, et comme la plus grande partie était tombée parmi le peuple, Domitien en assigna cinquante à chaque banc de sénateur et de chevalier.

V. Il rétablit beaucoup de grands édifices incendiés, entre autres le Capitole, qui avait été brûlé de nouveau ; mais il faisait mettre son nom aux bâtiments rétablis, sans faire aucune

mention de l'ancien fondateur. Il bâtit un temple dans le Capitole à Jupiter Gardien, et le marché qu'on appelle le marché de Nerva ; un temple à la famille Flavia, un stade, un cabinet de musique et une naumachie. Les pierres de ce dernier bâtiment servirent depuis à la réparation du grand Cirque, dont les deux côtés avaient été brûlés.

VI. Il fit la guerre tantôt parce qu'il le voulait, et c'est ainsi qu'il la fit aux Cattes, tantôt par nécessité, contre les Sarmates, par exemple, qui avaient taillé en pièces une légion avec le commandant. Il la fit deux fois aux Daces, qui avaient défait Appius Sabinus, homme consulaire, et Cornélius Fuscus, commandant des cohortes prétoriennes, envoyés contre eux par l'empereur. Il triompha, après plusieurs combats, des Cattes et des Daces ; et, après sa victoire sur les Sarmates, il offrit une couronne de laurier à Jupiter Capitolin. Il étouffa avec un bonheur singulier, et sans sortir de Rome, un soulèvement excité en Allemagne par Lucius Antònius. Au moment du combat, le Rhin s'étant débordé tout d'un coup, empêcha les troupes des barbares de venir se joindre à celles d'Antonius; il fut battu, et les présages de cette victoire en précédèrent la nouvelle. Le jour même de la bataille, un gros aigle vola autour de la statue de Domitien en poussant des cris de joie, et, peu de temps après, le bruit de la mort d'Antonius se répandit, de manière que plusieurs prétendaient avoir vu apporter sa tête.

VII. Il fit beaucoup d'innovations. Il ramena l'usage des repas donnés au peuple et supprima les rations ; aux quatre factions du Cirque, il en ajouta deux autres, la faction de *pourpre* et la faction *dorée*. Il défendit le théâtre aux bateleurs, et ne leur permit de jouer que dans les maisons particulières. Il abolit l'usage des eunuques, et diminua beaucoup le prix de ceux

qui étaient encore chez les marchands d'esclaves. Ayant remarqué dans la même année une grande disette de blé et une grande abondance de vins, il crut que la quantité des vignes nuisait au labourage et donna un édit qui défendait que personne plantât de nouvelles vignes en Italie et qu'on laissât subsister dans les provinces plus de la moitié des anciens plants : cet édit n'eut pas de suite. Plusieurs grandes charges furent communes aux affranchis et aux soldats romains. Il fut défendu aux légions de camper les unes près des autres, et à leurs officiers de déposer auprès des enseignes plus de mille sesterces, parce que Lucius Antonius, se trouvant avoir deux légions réunies dans un même quartier d'hiver, avait été surtout encouragé à la révolte par la confiance que lui donnaient les sommes mises en réserve par les soldats. Domitien établit une quatrième paye militaire de trois pièces d'or.

VIII. Il rendit la justice avec exactitude et application, assistant au barreau sur un tribunal. Il cassa souvent de son autorité les arrêts des centumvirs, dictés par la brigue. Il avertit les juges nommés récupérateurs de ne pas croire trop légèrement les plaintes qu'on leur faisait; il nota d'infamie les juges corrompus et leurs conseillers. Il engagea les tribuns du peuple à accuser de concussion un édile avare et à demander au sénat de lui nommer des juges. Il contenait si bien les magistrats de Rome et des provinces, que jamais ils ne furent ni plus modérés, ni plus justes; nous les avons vus, après lui, accusés de toutes sortes de crimes. Réformateur des mœurs, il abolit l'usage où l'on était de permettre indifféremment à tout le monde de s'asseoir dans les bancs des chevaliers; il supprima les libelles diffamatoires que l'on répandait contre les principaux citoyens et les dames romaines, et flétrit leurs auteurs. Il

chassa du sénat un ancien questeur trop passionné pour la pantomime et pour la danse. Il priva les femmes déshonorées de l'usage de la litière et du droit de succéder et de recevoir des legs. Un chevalier romain fut rayé du nombre des juges pour avoir repris chez lui une femme répudiée pour crime d'adultère. Plusieurs citoyens des deux ordres furent condamnés en vertu de la loi Scantinia. Il punit sévèrement les débauches des vestales, sur lesquelles son père et son frère avaient trop fermé les yeux; il les faisait mourir, si elles n'avaient fait qu'une seule faute, et les faisait enterrer vives si elles en avaient fait deux. Il permit, par exemple, aux deux sœurs Ocellata et à Varonille de choisir leur genre de mort, et exila leurs séducteurs. Mais la grande vestale Cornélia, qui avait échappé aux lois longtemps auparavant, convaincue une seconde fois, fut enterrée vive; ses amants furent battus de verges jusqu'à la mort dans le Champ-de-Mars, excepté un ancien préteur, qui n'avait d'autre preuve contre lui qu'un aveu arraché dans les tourments, et qui fut exilé. Scrupuleux sur tout ce qui regardait le respect dû aux dieux, Domitien fit détruire par ses soldats un monument qu'un de ses affranchis avait élevé à son fils avec des pierres destinées au temple de Jupiter Capitolin, et fit jeter dans la mer les cendres et les os qu'il renfermait.

IX. Dans ses premières années, il parut abhorrer le sang, au point que, dans l'absence de son père, s'étant souvenu de ces vers de Virgile :

> Avant que des humains la race ingrate et dure
> De la chair des troupeaux eût fait sa nourriture, etc.

il voulut défendre qu'on immolât des bœufs. Il ne donna aucune marque de cupidité ni d'ava-

rice pendant qu'il fut particulier, ni dans les commencements de son règne ; au contraire, il fit voir beaucoup de désintéressement et de libéralité. Il comblait de présents tous ceux de sa suite et leur recommandait surtout de détester l'avarice. Il ne voulait pas accepter les successions quand les testateurs avaient des enfants ; il annula même un article du testament de Ruscius Scépion, qui laissait tous les ans une certaine somme aux sénateurs, que son héritier devait leur payer au moment où ils entreraient dans le sénat. Il abolit tous les procès avec le trésor public qui remontaient à plus de cinq ans avant son règne, et il ne permit pas qu'on en intentât de nouveaux aux mêmes personnes avant l'intervalle d'un an, encore à condition que, si l'accusateur ne gagnait pas sa cause, il serait puni par l'exil. Il accorda rémission pour le passé aux greffiers des questeurs qui négociaient malgré la loi Claudia. Les morceaux de terre qui avaient été envahis çà et là après la distribution faite aux vétérans furent laissés aux anciens possesseurs comme par droit de prescription. Il réprima les chicanes du fisc ou domaine et punit sévèrement leurs auteurs. On citait ces mots de lui : « Un prince qui ne punit pas les délateurs les encourage. »

X. Mais il ne persista ni dans son désintéressement, ni dans sa clémence, et se porta cependant plus vite à la cruauté qu'à l'avarice. Il fit périr un disciple de Pâris, le pantomime, encore enfant et alors très malade, uniquement parce qu'il ressemblait beaucoup à son maître pour la figure et pour le talent ; il traita de même Hermogène de Tarse, pour quelques traits hardis répandus dans une histoire, et les copistes qui l'avaient écrite furent pendus. Un père de famille avait dit au spectacle qu'un thrace valait bien un mirmillon, mais ne valait pas un rétiaire : il fut traîné dans l'arène et

obligé de combattre contre des chiens, avec un écriteau au dos, où on lisait : *Gladiateur impie dans ses discours*. Beaucoup de sénateurs, dont plusieurs avaient été consuls, furent mis à mort comme coupables de conspiration, entre autres Civica Céréalis, alors proconsul d'Asie, Salvidiénus Orfitus, Acilius Glabrion, qui était en exil ; d'autres sur les plus légers prétextes : Ælius Lamia, pour d'anciennes plaisanteries qui l'avaient rendu suspect, et qui étaient fort innocentes, pour avoir dit, quelques jours après l'enlèvement de sa femme, a un homme qui le louait sur la beauté de sa voix : « Hélas ! je sais encore mieux me taire, » et pour avoir répondu à Titus, qui l'exhortait à prendre une autre femme : « Est-ce que vous voulez aussi vous marier ? » Salvius Coccéianus, pour avoir célébré le jour de la naissance de l'empereur Othon, son oncle ; Métius Pomposianus, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait et parce qu'il portait dans la place des cartes géographiques qu'il expliquait au peuple, en leur lisant les harangues de Tite-Live, et pour avoir donné à ses esclaves les noms de Magon et d'Annibal ; Sallustius Lucullus, commandant en Angleterre, pour avoir permis qu'on appelât de son nom des lances d'une forme nouvelle ; Junius Rusticus, pour avoir fait l'éloge de Thraséa Pætus et d'Helvidius Priscus, et les avoir appelés des hommes très vertueux, ce qui donna occasion à l'édit qui bannissait tous les philosophes de Rome et d'Italie ; Helvidius le fils, pour avoir fait représenter une scène entre Œnone et Pâris, que Domitien prétendait être une représentation de son divorce avec sa femme ; Flavius Sabinus, l'un de ses cousins, pour s'être trompé le jour des comices, en annonçant au peuple, en qualité de héraut, que Domitien était empereur, au lieu de dire consul. Devenu plus cruel encore après sa victoire sur Antonius, il appli-

qua à un nouveau genre de question tous les partisans de ce chef rebelle, ceux même qui s'étaient tenus cachés : on leur brûlait les parties naturelles ou on leur coupait les mains. Il n'y en eut que deux qui furent épargnés parmi ceux qui étaient de quelque distinction : un tribun sénateur et un centurion, qui alléguèrent, pour preuve de leur innocence, l'infamie de leurs mœurs, qui devait leur ôter toute considération auprès du général et des soldats.

XI. Il mettait du raffinement dans ses barbaries ; il fit venir dans sa chambre un acteur qui jouait les premiers rôles, le fit asseoir à côté de lui, le renvoya plein de joie et de sécurité fit même porter chez lui des plats de sa table, et le lendemain le fit mettre en croix. Résolu de perdre Arétinus Clémens, homme consulaire, l'un de ses amis et de ses agents, il le traita aussi bien et même mieux qu'auparavant, jusqu'à ce qu'un jour étant en litière avec lui et apercevant le délateur qu'il avait aposté contre lui, il lui dit : « Voulez-vous que demain nous entendions ensemble ce méchant esclave ? » Pour insulter encore plus à la patience des malheureux, jamais il ne prononça un arrêt de mort sans un préambule de clémence, en sorte que jamais il n'inspirait plus de terreur que quand il parlait de bonté. Un jour qu'il avait présenté des accusés au sénat, il dit qu'il ferait l'épreuve ce jour-là du zèle que le sénat avait pour lui. Les accusés ne manquèrent pas d'être condamnés aux supplices usités dans l'ancienne république. Il feignit d'être effrayé de l'atrocité de la peine, et, pour adoucir ce que le jugement avait d'odieux, il dit au sénat en propres termes, car il n'est pas indifférent de les rapporter : « Souffrez, pères conscrits, que j'obtienne de votre piété ce que je sais que vous ne m'accorderez que difficilement : que les condamnés aient le choix du genre de leur mort ; vous vous épargnerez un

affreux spectacle, et l'on s'apercevra que j'entre pour quelque chose dans les délibérations du sénat. »

XII. Epuisé d'argent par ses continuelles dépenses en bâtiments et en spectacles, et par l'augmentation de la paye militaire, il imagina de diminuer le nombre des soldats pour soulager le trésor; mais, voyant que cette conduite l'exposait aux incursions des barbares sans le tirer d'embarras, il se mit à piller les morts et les vivants sans aucune retenue. Il suffisait d'avoir un accusateur pour être criminel : paroles et actions, tout devenait crime de lèse-majesté. On confisquait les héritages les plus étrangers à l'empereur, pourvu que quelqu'un affirmât avoir entendu dire au défunt que César était son héritier. Des impositions sur les juifs furent perçues plus rigoureusement que toutes les autres; on y soumettait également ceux qui suivaient la loi judaïque sans en avoir fait profession publique et ceux qui niaient qu'ils fussent de famille juive, afin de s'exempter des tributs imposés à cette nation. Je me souviens d'avoir vu, dans ma jeunesse, un receveur faire visiter, devant une foule de témoins, un vieillard de quatre-vingt-dix ans pour savoir s'il était circoncis.

Domitien fut, dès sa jeunesse, plein de présomption et de fierté dans ses discours et dans sa conduite. Cænide, maîtresse de son père, revenant d'Irsie, s'avançait pour l'embrasser, comme de coutume, il lui présenta sa main. Il trouvait très mauvais que le gendre de son frère eût des esclaves habillés de blanc, et disait : « Il n'est pas bon qu'il y ait plusieurs maîtres. »

XIII. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il osa dire dans le sénat que son père et son frère n'avaient fait que lui rendre ce qu'il leur avait donné. Lorsque ayant repris sa femme après son divorce, il dit qu'il la recevait de nouveau dans son lit, il se servit de l'expression qu'on emploie

pour signifier les coussins sur lesquels on porte les statues des dieux. Il fut très flatté que l'on criât dans l'amphithéâtre, le jour d'un festin public : « Bonheur à notre maître et à notre maîtresse! » Dans des jeux célébrés au Capitole, le peuple lui demandait unanimement la réhabilitation de Palfurius Sura, qu'il avait chassé du sénat, et qui venait de remporter le prix d'éloquence ; il ne daigna pas répondre et fit imposer silence par un héraut. Il poussa l'insolence jusqu'à dicter dans une lettre du ministre, *notre maître et notre Dieu veut*, et depuis ce temps il fut ordonné qu'on l'appellerait ainsi. Il ne permit pas qu'on lui érigeât des statues dans le Capitole, à moins qu'elles ne fussent d'or ou d'argent, et d'un certain prix. Il fit élever tant d'arcs triomphaux avec des trophées et des chars en relief, et tant de statues de Janus, que l'on mit en grec sur un de ces monuments : *C'est assez.* Il fut dix-sept fois consul, ce qui était sans exemple, et entre autres sept fois de suite; mais il ne voulait guère que le titre, et s'en démettait vers les calendes de mai, ou le plus souvent le 13 janvier. Après ses deux triomphes, il prit le surnom de Germanicus et appela de ces deux noms, Germanicus et Domitien, les mois de septembre et d'octobre; le premier, parce que c'était l'époque de son avénement au trône; le second, parce que c'était le mois où il était né.

XIV. Devenu odieux et redoutable à tout le monde, il succomba enfin sous les complots de ses amis les plus intimes, de ses affranchis et de sa femme. Il avait depuis longtemps des pressentiments sur le terme de sa vie, et même sur l'heure et le genre de sa mort. Tout lui avait été prédit dès son enfance par les Chaldéens. Son père le voyant s'abstenir de champignons dans ses repas, se moqua de lui, et lui dit que c'était le fer et non pas le poison qu'il devait craindre, s'il savait sa destinée. Toujours in-

quiet et tremblant, il prêtait l'oreille aux moindres soupçons, et l'on assure qu'il n'eut pas d'autre raison pour laisser sans effet son édit sur les vignes que deux vers grecs qui coururent dans Rome et dont le sens était: « Quand on couperait les vignes jusqu'à la racine, il y aurait toujours assez de vin pour faire des libations lorsqu'on immolera César. » Des craintes semblables l'engagèrent à refuser un honneur extraordinaire que lui avait décerné le sénat, et qui était bien fait pour flatter sa vanité : c'était que, quand il serait consul, des chevaliers romains, tirés au sort, lui serviraient de licteurs et marcheraient devant lui avec l'habit de leur dignité et la lance militaire. A mesure que le péril approchait, devenant tous les jours plus craintif, il fit garnir de pierres transparentes les galeries où il se promenait, de manière qu'il voyait comme dans un miroir tout ce qui se passait derrière lui. Jamais il ne parlait aux prisonniers que seul et en secret, et tenant leurs chaînes dans ses mains, et pour faire connaître à ses domestiques qu'il ne fallait jamais attenter aux jours de son maître, même dans une bonne intention, il fit mourir le secrétaire Epaphrodite, qu'on disait avoir aidé Néron à se tuer.

XV. Enfin il attendit à peine que Flavius Clémens, son cousin, fût sorti du consulat pour se défaire de lui sur le soupçon le plus frivole, quoique ce fût un homme sans talent et sans considération, dont il regardait les enfants comme ses successeurs, appelant l'un Vespasien et l'autre Domitien. Cette dernière cruauté hâta sa perte. Depuis huit mois il tonnait si continuellement, qu'à la fin il s'écria, entendant le bruit de la foudre : « Qu'elle frappe qui elle voudra. » Elle tomba sur le Capitole et sur le temple de la famille Flavia, sur son palais et jusque dans sa chambre. L'inscription d'une de

ses statues triomphales fut emportée par la tempête et jetée dans un tombeau ; un arbre qui s'était relevé quand Vespasien monta sur le trône, après avoir été renversé lorsqu'il était simple particulier, tomba de nouveau ; l'oracle de la Fortune de Préneste, à qui il se recommandait au commencement de chaque année, et qui lui avait toujours fait jusque-là des réponses favorables, lui en fit d'effrayantes la dernière année, et parla même de sang. Il rêva qu'une Minerve, qu'il révérait très religieusement, sortait de son sanctuaire en lui disant qu'elle ne pouvait plus le défendre et que Jupiter lui ôtait les armes des mains. Mais ce qui lui fit le plus d'impression, ce fut ce qui se passa entre lui et l'astrologue Asclétarion, qui avait prédit sa mort prochaine. Il le fit venir, et l'astrologue n'ayant point nié ce qu'il avait dit, il lui demanda s'il savait lui-même quelle serait sa fin. Asclétarion répondit qu'il serait mis en pièces par des chiens. Domitien le fit égorger, et, pour rendre sa prédiction vaine, ordonna qu'on l'ensevelît avec soin ; mais il vint un orage qui dispersa tous les apprêts, et des chiens déchirèrent le cadavre à demi brûlé ; le mime Latinus, qui en avait été témoin en passant, le raconta le soir au souper de Domitien entre autres nouvelles du jour.

XVI. La veille de sa mort, on lui apporta des truffes, qu'il fit garder pour le lendemain, ajoutant : « Si j'y suis ; » et se retournant vers ses courtisans, il leur dit que le jour suivant la lune serait ensanglantée dans le signe du Verseau, et qu'il arriverait un événement dont on parlerait par toute la terre. Il se réveilla au milieu de la nuit plein d'épouvante, et sauta de son lit. Il vit, le matin, un devin qu'on lui envoyait de Germanie et qu'il consulta sur un éclair ; le devin lui annonça une révolution dans l'empire ; il fut envoyé à la mort. Domi-

tien, en se grattant un bouton qu'il avait au front, fit venir le sang et s'écria : « Trop heureux si j'en étais quitte pour le sang que je fais couler! » Il demanda l'heure qu'il était, et, comme il craignait la cinquième heure, on lui dit que la sixième était venue. Il parut rassuré comme si le péril était passé et allait entrer dans le bain, lorsque Parthénius, le premier officier de sa chambre, l'en empêcha en lui disant qu'un homme, qui avait à lui révéler des choses pressantes et d'importance, demandait à lui parler. Il fit retirer tout le monde et entra dans son cabinet; c'est là qu'il fut tué, et voici de quelle manière, du moins selon l'opinion reçue.

XVII. Les conjurés ne sachant s'ils l'attaqueraient au bain ou à table, Stéphanus, intendant de Domitilla, alors accusé de malversation, leur offrit de prendre sur lui l'exécution du complot. Pour détourner les soupçons, il porta pendant quelques jours son bras gauche en écharpe, comme s'il eût été blessé, et, à l'instant marqué, il cacha un poignard dans les linges qui enveloppaient son bras. Il demanda à parler à l'empereur comme pour lui découvrir une conspiration et obtint audience. Tandis que Domitien lisait avec des marques d'effroi le mémoire qu'il venait de recevoir, Stéphanus lui perça le bas-ventre; le tyran, blessé, se débattait, lorsque Claudianus, vétéran décoré d'une récompense militaire; Maxime, affranchi de Parthénius; Saturius, décurion du palais, et un gladiateur fondirent sur lui et le tuèrent de sept coups de poignard. Un petit esclave qui, chargé du culte des dieux lares, se trouva là au moment du meurtre, racontait que l'empereur, au premier coup qu'il reçut, lui cria de lui apporter un poignard qui était sous son chevet et d'appeler ses gardes, mais qu'il ne trouva que le manche du poignard, et que, quand il voulut appeler, il vit toutes les portes

fermées; que, pendant ce temps, Domitien avait terrassé Stéphanus et avait lutté longtemps avec lui, s'efforçant, quoiqu'il eût les doigts coupés, tantôt de lui ôter le poignard, tantôt de lui arracher les yeux. Il périt le 24 septembre. Il avait vécu quarante-cinq ans et en avait régné quinze. Son cadavre fut transporté dans un cercueil par des fossoyeurs comme celui d'un homme du peuple. Sa nourrice Phyllis lui fit des funérailles dans une maison de campagne sur la voie Latine, porta ses restes secrètement dans le temple de la famille Flavia, et les mêla avec les cendres de Julie, fille de Titus, qu'elle avait nourrie aussi.

XVIII. Il était de grande taille, avait le visage couvert d'une rougeur modeste, les yeux grands, mais faibles, et, en général, de la grâce et de la beauté dans toute sa personne, surtout lorsqu'il était jeune, excepté pourtant qu'il avait les doigts des pieds très petits. Mais, par la suite, il devint chauve, son ventre grossit, et ses jambes, diminuées par une maladie, maigrirent beaucoup. Il savait si bien qu'il avait la figure modeste, qu'il dit un jour aux sénateurs : « Vous avez jusqu'ici trouvé de l'honnêteté dans ma conduite et sur mon visage. » Mais il était si fâché d'être chauve, qu'il se croyait insulté lorsqu'on en faisait le reproche à un autre. Cependant, dans une lettre qu'il publia sur le soin des cheveux, il disait à un ami, en se consolant avec lui : « Vous voyez que je suis grand et bien fait ; vos cheveux auront le sort des miens. Je souffre patiemment qu'ils soient vieillis avant moi. Sachez qu'il n'y a rien de si agréable, mais rien de si passager que la beauté. »

XIX. Tout travail lui était insupportable. Rarement il allait à pied dans la ville, ou à cheval à l'armée; il était toujours en litière, ne s'exerçait nullement à manier les armes, mais excel-

lait à lancer des flèches. On l'a vu, dans le voisinage d'Albe, percer à coups de traits jusqu'à cent animaux différents, et même placer des flèches sur leur tête, de manière qu'elles ressemblaient à des cornes; il en faisait passer au travers des doigts d'un enfant qui lui servait de but en tenant la main ouverte, et il ne le touchait pas.

XX. Il négligea les lettres sur le trône, quoiqu'il ait fait réparer à grands frais des bibliothèques brûlées et qu'il ait envoyé jusque dans Alexandrie pour tirer des copies exactes des ouvrages perdus. Jamais il ne s'appliqua ni à l'histoire, ni à la poésie, ni en général à écrire, même quand il le fallait. Il ne lisait rien que les mémoires et les actes du règne de Tibère. Ses lettres, ses discours et ses édits étaient toujours l'ouvrage d'un autre. Cependant sa diction ne manquait pas d'élégance; on sait même de lui des paroles remarquables : « Je voudrais, disait-il, être aussi beau que Métius croit l'être. » Il disait d'un homme dont la chevelure était moitié blanche et moitié rousse : « C'est du vin blanc versé sur de la neige, » et déplorait le sort des princes « auxquels on n'ajoutait jamais foi, sur l'article des conspirations, que quand ils étaient tués. »

XXI. Dans ses moments de loisir, il jouait aux jeux de hasard, même les jours de fête et le matin. Il se baignait pendant le jour et mangeait beaucoup à dîner, en sorte que le soir il ne prenait souvent qu'une pomme de Matius et une petite potion dans une fiole. Il donnait fréquemment à manger et avec profusion, mais toujours à la hâte, ne restait jamais à table après le soleil couché, et, au lieu de faire ce qu'on appelle la débauche de nuit, il se promenait tout seul jusqu'à ce qu'il dormît.

XXII. Il aimait trop les femmes, et mettait les plaisirs de l'amour au nombre de ses fonctions

journalières, et les appelait l'exercice du lit. Il s'amusait, à ce qu'on prétend, à épiler ses maîtresses ou à se baigner avec les femmes publiques du dernier rang. Attaché à Domitia, il refusa obstinément d'épouser la fille de son frère Titus, qu'on lui offrait en mariage; mais il la séduisit dès qu'elle fut mariée à un autre, du vivant même de Titus, et, lorsqu'elle eut perdu son père et son mari, il l'aima publiquement, et fut la cause de sa mort en l'obligeant de se faire avorter.

XXIII. La mort de Domitien fut reçue du peuple avec indifférence, mais elle mit les soldats en fureur ; ils voulurent sur-le-champ faire son apothéose, et il ne leur manqua, pour le venger, que des chefs qui voulussent les conduire ; cependant ils persistèrent à demander la mort de ses assassins, et l'obtinrent dans la suite. Le sénat, au contraire, fut au comble de la joie. Il s'assembla en foule, et déchira à l'envi la mémoire du prince mort par les plus outrageantes invectives, voulant qu'on le traînât aux Gémonies, qu'on mutilât et qu'on renversât ses statues. Tous ses titres honorifiques furent anéantis, et sa mémoire abolie par un décret.

Peu de mois avant qu'il fût tué, une corneille parla dans le Capitole, et dit en grec : « Tout va bien, » ou « Tout ira bien. » Sur quoi l'on fit deux vers qui signifiaient que la corneille qui avait parlé, n'avait pas pu dire tout va bien, mais tout ira bien. On dit aussi que Domitien rêva qu'il avait une bosse d'or derrière le cou, et qu'il en conclut que l'empire serait après lui dans un état plus heureux et plus florissant ; ce qui fut vérifié par le désintéressement et la modération des empereurs qui lui succédèrent.

FIN DE L'HISTOIRE DES DOUZE CÉSARS

CHRONOLOGIE

DE

L'HISTOIRE ROMAINE

AVANT LES DOUZE CÉSARS

TEMPS FABULEUX

LES ROIS LATINS

	Ann. av. J.-C.
Janus	1389
Saturne	1353
Picus ou Jupiter	1320
Faunus ou Mercure	1283
Latinus	1239
Énée	1204
Ascagne ou Iule	1197
Sylvius Posthumus	1159
Æneas Sylvius	1130
Latinus Sylvius	1099
Alba Sylvius	1048

	Ann av. J.-C.
Capetus ou Sylvius Atis.......	1008
Capys..........................	974
Calpetus........................	946
Tiberinus.......................	933
Agrippa.........................	925
Alladius........................	884
Aventinus.......................	864
Procas..........................	827
Numitor.........................	800
Amulius.........................	799
Numitor (rétabli par Romulus).	735

TEMPS HISTORIQUES

LES ROIS DE ROME

	Ann. av. J.-C.
Romulus.........................	735
(Interrègne)....................	716
Numa Pompilius..................	715
Tullus Hostilius................	672
Ancus Martius...................	640
Tarquin l'Ancien................	616
Servius Tullius.................	578
Tarquin le Superbe..............	534

ROME RÉPUBLIQUE

De 509 à 45 ans avant J.-C.

L'EMPIRE ROMAIN

LES DOUZE CÉSARS

I. Mort de Jules César....... 44 ans av. J.-C.
II. Auguste règne jusqu'à l'an 14 après J.-C.
III. Tibère — l'an 37 —
IV. Caligula — l'an 41 —
V. Claude — l'an 54 —
VI. Néron — l'an 68 —

Tyrans qui s'élevèrent dans l'empire sous Néron.—Julius Vindex (dans les Gaules); Claudius Macer (en Afrique) et Fontéius Capito (en Germanie).

VII. Galba règne jusqu'à l'an... 69 après J.-C.
VIII. Othon — l'an... 69 —
IX. Vitellius — l'an... 69 —
X. Vespasien — l'an... 79 —
XI. Titus — l'an... 81 —
XII. Domitien — l'an... 96 —

LES SUCCESSEURS DES DOUZE CÉSARS

Nerva....................	117	ans ap. J.-C.
Adrien....................	138	—
Antonin le Pieux..........	161	—
Marc-Aurèle et Lucius Vérus	169-180	—
Commode.................	192	—
Pertinax	193	—
Didier Julien..............	»	—
Niger	193	—
Albin......................	197	—
Septime Sévère............	211	—
Bassien et Géta............	212	—
Caracalla..................	217	—
Macrin et Diadumène......	218	—
Héliogabale...............	222	—
Alexandre Sévère.........	235	—
Maximien.................	236	—
Gordien l'Ancien Gordien le Fils }	237	—
Maxime Pupien et Balbin..	238	—
Gordien le Jeune..........	244	—
Philippe père et fils.......	249	—
Dèce et son fils	251	—
Gallus Hostilien Volusien }	252-253	—
Emilien...................	253	—
Valérien..................	260	—

Gallien, son fils...........	267 ans	ap. J.-C.

Tyrans sous Valérien et Gallien.—Sulpicius Antoninus, deux Posthumes, Victorinus, Lælianus ou Ælianus, Lollianus; Aurelius Marius, Tetricus, Ingenuus, Régilien, Macrin et ses deux fils, Balista, Valens, Pison, Æmilien, Saturnin, Trébellien, Celsus, Auréole, Mœonius et Zénobie.

Claude II, Quintille, son frère (17 jours)...........	270	—
Aurélien....................	275	—
Tacite......................	276	—
Florien (3 mois)............	»	—
Probus......................	282	—

Trois tyrans. — Saturnin, Proculus, Bonosius.

Carus......................	283	—
Carin et Numérin, son frère	284-285	—
Dioclétien.. ..... } abdiq. Maximien Hercule } en	305	—
Constance Chlore..........	306	—

Sévère II..................	307	ans ap. J.-C.
Galère	311	—

Tyrans de 284 *à* 311.—Julien, Amandus et Ælianus, Carausius, Allectus, Achileus, Maxence, Alexandre, etc.

Maximin..................	313	—
Licinius	324	—
Constantin le Grand.......	337	—
Constantin le Jeune.......	340	—
Constant frères............	350	—
Constance II..............	361	—

Tyrans sous Constance et Constant. — Magnence, Vétranion et Népotien.

Jovien	364	—
Julien l'Apostat...........	369	—
Valentinien Ier (en Occident)	375	—
Valens (en Orient)........	378	—
Gratien	383	—
Valentinien II.............	392	—
Théodose le Grand........	395	—

Tyrans sous les règnes de Gratien, de Valentinien II et de Théodose. — Magnus, Maximus, Eugène et Victor.

Ici commence la division de l'empire romain en empire d'Orient et empire d'Occident, bientôt morcelés, envahis par les barbares et définitivement détruits, pour ne laisser que de grands souvenirs et des ruines plus éloquentes que la grandeur passée. Puis, la théocratie vint à son tour s'asseoir sur ces ruines ; les papes ont remplacé les empereurs, mais la Rome pontificale n'aura plus qu'une histoire obscure, illustrée, de ci, de là, par quelques hommes de génie. Leur éclat passager fera ressortir plus tristement l'insignifiance de la majorité des pontifes-rois, dont la main débile ne saura pas retenir le pouvoir suprême, qui leur échappera tôt ou tard, comme il a échappé aux soldats heureux devenus par le glaive les maîtres du monde, et qui, eux aussi, avaient péri par le glaive.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

ECOLE MUTUELLE

COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE

EN 24 VOLUMES

Par une Société de professeurs et de publicistes

	vol
Grammaire française	1
Arithmétique et Tenue de Livres, par M. Colin	1
Histoire naturelle, par M. A. Ysabeau	1
Agriculture, par M. P. Joigneaux	1
Cosmographie, par M. J. Rambosson	1
Droit usuel, par M. A. Masson	1
Géographie générale, par M. Fléchambault	1
Physique, par M. Francolin	2

vol.

Hygiène, par M. A. Ysabeau............ 1

Musique, par M. A. Méliot............... 1

Chimie, par M. G. Francolin.............. 1

Géographie de la France, par M. Dorgère.................................... 1

Mythologie et Religions, par M. A. Genty.................................... 1

Philosophie et morale, par M. Andrieu.. 1

Botanique, par M. A. Ysabeau........... 1

Histoire de France, d'après les meilleurs historiens.............................. 2

Inventions et Découvertes, par Gaumont.................................... 1

Géométrie, par M. Faye................. 1

Histoire du moyen âge, par M. Andrieu. 1

Histoire ancienne et moderne........

Dictionnaire de la langue française usuelle, par N. David................... 2

Typ. Rouge frères et Cie, rue du Four-St-Germ.,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

Caius SALLUSTE ius Crispus

CONJURATION DE CATILINA

GUERRE DE JUGURTHA

TRADUCTION NOUVELLE

PAR VICTOR DEVELAY

DE LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Primus romana Crispus in historia.
MARTIAL.



PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1872

A JULES JANIN

Cher et honoré Maitre,

Vous avez bien voulu accepter la dédicace de cette traduction de Salluste. En me permettant de placer sous l'autorité de votre nom cette ébauche d'un des écrivains les plus purs de l'antiquité, vous avez envisagé l'effort et non le résultat.

Est-il possible de traduire? A en juger par tant d'essais malheureux, on serait tenté de croire que non. Aussi un de vos prédécesseurs dans cette tribune du journalisme, où vous régnez avec tant d'éclat, a-t-il fulminé l'anathème contre les traducteurs. *Traduttore, traditore*, il a paraphrasé cette devise avec sa verve étincelante et son sel attique, et il faut convenir qu'une fatale expérience semblait en quelque sorte lui donner raison.

Mais n'en déplaise au docte et spirituel au-

teur des *Annales littéraires*, il ne sied pas d'emprisonner l'intelligence dans un cercle déterminé. Qui peut mesurer l'essor du talent? qui osera lui dire, comme Dieu à la mer : Tu n'iras pas plus loin? Traduire, c'est lutter, et dans les conditions les plus défavorables, puisque l'adversaire a toujours pour lui le choix des armes et du terrain. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que, dans cette lutte inégale, la victoire reste indécise? Mais, je me trompe, la victoire a décerné déjà parmi nous plus d'une couronne, et, pour ne parler que de nos jours, sur une arène qui compte autant de victimes que de grains de sable, n'a-t-on pas vu hier encore Jules se mesurer avec Flaccus et sortir de ce duel formidable, *plaudente caveâ?*

Oui, cher Maître, votre traduction d'Horace a soulevé d'universels applaudissements. Et, chose rare, ce n'est pas seulement sur les bancs de l'école, ni parmi les lettrés qu'elle a conquis l'admiration; les femmes, avec leur instinct supérieur, l'ont lue, dévorée. Elle se distingue essentiellement par deux qualités peu communes, l'aisance et la sympathie. Ce qui ailleurs se traîne obscur et lourd, avec vous se révèle palpitant de vie, éblouissant de clarté. Plus de chaînes, plus d'entraves, nul effort.

Échappée au réseau de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus légère, dans les plaines du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Horace est le chantre aimé de tous. Reconnaissance, amour, amitié, patriotisme, gaieté, sarcasme, culte de l'honneur, passion du beau, toutes les cordes sont à sa lyre. Moraliste aimable, son livre est le code du galant homme. En peignant au vif la comédie humaine du siècle d'Auguste, il s'est fait le critique par excellence de tous les âges. Les empires s'écroulent, les civilisations changent, l'homme reste.

Pour faire revivre sous toutes ses faces cet esprit nerveux et délicat, le savoir ne suffit pas; il faut un tact prompt à saisir, habile à rendre. Parfum des roses de Pestum, mousse pétillante du falerne, vapeurs de l'ivresse; fraîcheur de l'ombre, gazouillement de la source, quiétude de l'âme, toutes ces nuances fugitives, poussière brillante qu'un souffle ternit, demandent, pour être reproduites, la magie de l'art, la divination du goût. Voilà pourquoi, sur les traces de Jules, tant de pèlerins s'en vont joyeux tremper leurs lèvres à la fontaine de Blandusie, et saluer avec transport les échos de Tibur.

Ce n'est donc pas une œuvre stérile et morte que de traduire. Ce genre de littérature porte ses fruits; et si quelques téméraires comme moi, plus zélés que puissants, confirment encore la théorie de Dussault, votre exemple, cher Maître, lui inflige un éclatant démenti.

VICTOR DEVELAY.

Paris, le 19 juin 1863.

CONJURATION DE CATILINA

I. Quiconque aspire à se distinguer parmi les êtres vivants, doit déployer tous ses efforts pour ne point passer sa vie silencieusement, comme la brute, que la nature a faite courbée vers la terre, esclave de ses appétits. Notre être se compose d'une âme et d'un corps : l'âme dont la mission principale est de commander, le corps destiné surtout à obéir. Par l'une nous ressemblons à la divinité, par l'autre à l'animal. La gloire que procure l'intelligence me paraît donc bien préférable à celle qui résulte des qualités physiques ; et puisque notre existence est de courte durée, nous devons faire en sorte de perpétuer notre mémoire. La richesse et la beauté sont des trésors fragiles et périssables, le mérite seul brille d'un immortel éclat. On s'est demandé fort longtemps si l'art de la guerre était plus redevable à la force matérielle qu'aux lumières de l'intelligence. Mais ne faut-il pas, avant d'agir, calculer le plan des opérations, et, ce plan une fois tracé, l'exécuter vivement? Ces deux facultés, impuissantes isolément, se vivifient donc par un mutuel concours.

II. A l'origine de la société, les rois (puisque l'on désigna d'abord sous ce nom les gouvernants) s'adonnèrent, les uns aux exercices

de l'esprit, les autres à ceux du corps. Dans ce temps-là, l'homme ne connaissait pas encore l'ambition, chacun vivait content de son sort. Plus tard, quand Cyrus en Asie, les Lacédémoniens et les Athéniens en Grèce, se furent érigés en conquérants, et que, sans autre mobile que le désir de dominer, ils eurent fait consister leur gloire à étendre le plus possible les limites de leur empire, les leçons de l'expérience prouvèrent que le génie joue le premier rôle dans l'art des combats. Si les rois et les chefs d'Etat déployaient pendant la paix autant de qualités qu'ils en montrent à la guerre, il existerait dans le monde plus d'accord et de stabilité; on ne verrait plus ces chocs, ces révolutions, ces bouleversements qui l'agitent sans cesse, car les mêmes moyens qui ont amené la conquête du pouvoir contribuent aisément à le conserver. Mais lorsque à l'activité succède la paresse, quand la justice et la modération font place aux caprices du despotisme, le destin change en même temps que les mœurs. Aussi, l'autorité passe-t-elle toujours d'un dépositaire inhabile à un plus digne. L'agriculture, la navigation, l'architecture, tous les arts sont tributaires de l'intelligence. Beaucoup de gens, il est vrai, ne vivant que pour les sens et plongés dans une ignorance grossière, ont parcouru leur existence comme des voyageurs; contrairement au vœu de la nature, la matière fut pour eux une idole, l'âme un pesant fardeau. Je ne fais pas plus de cas de leur vie que de leur mort, puisqu'elles sont l'une et l'autre dans l'oubli. Oui, je le répète, celui-là seul me paraît vivre et jouir de son être qui, poursuivant un but honorable, cherche à briller par ses hauts faits ou bien par ses talents. La nature, dans son inépuisable variété, trace à chacun une carrière différente.

III. S'il est beau de servir l'Etat en payant de sa personne, il ne l'est pas moins de se distinguer par la parole. La paix et la guerre sont deux champs ouverts à la célébrité ; parmi les noms cités avec honneur on rencontre des hommes purement d'action et d'autres qui se sont faits les historiens d'autrui. Pour ma part, bien qu'aux yeux de l'opinion, la gloire de l'écrivain et celle du héros soient loin d'être égales, je considère néanmoins l'histoire comme une tâche des plus ardues. Il faut d'abord que le récit soit à la hauteur des événements ; en second lieu, si vous flétrissez le vice, on vous taxera généralement de malveillance et d'envie ; si vous vantez un trait de courage, une généreuse action, tout ce qu'on aura jugé à son point de vue d'une exécution facile on l'acceptera volontiers : hors de là, ce ne seront que faussetés et chimères. Dès mes premières années, je fus, comme tant d'autres, entraîné par goût vers les fonctions publiques ; plus d'un écueil m'y attendait. Au lieu de l'honnêteté, du désintéressement, du mérite, régnaient l'audace, la brigue, la cupidité. Etranger au mal, mon caractère répugnait à ces vices honteux ; mais ma faible jeunesse, séduite par l'ambition, était obligée de subir ce contact impur, et, bien que je ne partageasse pas la démoralisation générale, le désir des honneurs m'exposait, comme les autres, aux traits de la médisance et de l'envie.

IV. Plus tard, fatigué de tant de pénibles épreuves, j'aspirai au repos et je résolus de passer le reste de mes jours loin de la politique. Non que je voulusse perdre les heures de ce précieux loisir dans une stérile inaction, ni m'adonner à la chasse ou aux travaux des champs, ces occupations serviles. Revenu aux études premières dont une funeste ambition

m'avait detourné, mon intention fut d'écrire quelques fragments de l'histoire du peuple romain, en choisissant les plus dignes de mémoire. J'apportais à l'exécution de ce dessein une condition spéciale, je veux dire un esprit exempt de crainte, d'espérance, de préjugés de parti. Je raconterai donc, brièvement et avec le plus de vérité possible, la conjuration de Catilina, événement que je considère comme l'un des plus mémorables pour la rareté du crime et la grandeur du péril. Disons quelques mots du caractère de cet homme avant d'aborder le récit des faits.

V. Lucius Catilina, issu d'une famille noble, était doué d'une grande énergie physique et morale; mais d'un naturel méchant et vicieux. Dès sa jeunesse, les guerres intestines, les meurtres, les rapines, les discordes civiles eurent pour lui un vif attrait; il en fit l'occupation constante de son âge mûr. On aurait peine à croire jusqu'à quel point sa constitution robuste pouvait endurer la faim, l'insomnie, le froid. Plein d'audace, de ruse et de souplesse, il excellait à feindre et à dissimuler; avide du bien d'autrui, il prodiguait le sien; toutes ses passions étaient fougueuses; il maniait la parole avec assez d'aisance, mais peu de jugement. Son âme insatiable visait sans cesse à l'exagération, au merveilleux, au gigantesque. Depuis la domination de Lucius Sylla, il avait conçu un violent désir de s'emparer du gouvernement; peu lui importaient les moyens à prendre, pourvu qu'il arrivât au pouvoir suprême. La ruine de sa fortune et la conscience de ses crimes, deux choses qui n'avaient fait que s'accroître avec les dispositions que je viens de dire, aiguillonnaient chaque jour davantage cet esprit ambitieux. Ce qui le stimulait encore, c'était la corruption de Rome en proie à deux fléaux contagieux et diamétrale-

ment opposés : l'amour du luxe et la cupidité. Puisque j'en suis sur les mœurs de Rome, c'est le cas de jeter en arrière un rapide coup d'œil, afin d'examiner quels furent les principes qui ont dirigé nos aïeux, comment ils surent gouverner la République en paix et en guerre, dans quel état de grandeur ils l'ont laissée, et par quelle gradation de modèle des Etats elle est devenue le foyer des plus honteux désordres.

VI. Rome, si j'en crois la tradition, fut fondée et habitée d'abord par des Troyens qui, chassés de leur patrie, après avoir erré d'asile en asile, sous la conduite d'Enée, finirent par se joindre aux Aborigènes, peuplade sauvage, sans lois, sans gouvernement, vivant avec une entière licence. Réunies dans la même enceinte, ces deux races, différentes d'origine, de langage et de mœurs, se mélangèrent avec une étonnante facilité. Mais aussitôt que ce nouvel Etat, accru en population, en civilisation, en territoire, parut en voie de prospérer et de grandir, son opulence, par une conséquence ordinaire, excita l'envie. Les rois et les peuples voisins lui déclarèrent la guerre; nos pères durent peu compter sur l'assistance de leurs amis qui, presque tous, cédant à la peur, se tinrent à l'écart. Malgré cela, toujours en éveil et pleins d'activité, en paix ou en guerre, les Romains organisaient leurs préparatifs de défense; ils s'encourageaient mutuellement et marchaient à l'ennemi pour couvrir de leurs armes leur indépendance, leur patrie, leurs familles. Puis quand, à force de bravoure, ils avaient conjuré le danger, ils portaient secours à leurs alliés et à leurs amis, car c'est en donnant bien plus qu'en recevant des marques de générosité qu'ils se ménageaient des alliances. Leur gouvernement était une monarchie tempérée par des lois. Des hommes, courbés sous

le poids des ans, mais forts de lumières et d'expérience, avaient mission de veiller aux intérêts de l'Etat; soit en raison de leur âge, soit par analogie avec le caractère de leurs fonctions, on les désignait sous le titre de Pères. Plus tard, quand le pouvoir royal, établi primitivement pour la conservation de la liberté et l'agrandissement de l'Etat, eut dégénéré en une orgueilleuse tyrannie, une révolution s'opéra et un gouvernement annuel fut institué sous la direction de deux magistrats. On voulut, en agissant ainsi, prévenir les excès qu'engendre l'abus de l'autorité.

VII. Dès lors, on vit paraître l'initiative individuelle, et les talents surgirent; car la vertu, plus encore que le vice, déplaît aux rois, et toujours le mérite d'autrui leur fait ombrage. Mais une fois rendue à la liberté, Rome acquit bientôt un développement prodigieux. C'est que l'amour de la gloire s'était emparé de tous les cœurs. Aussitôt que la jeunesse pouvait supporter les travaux de la guerre, on la dressait à la vie des camps; de belles armes, des chevaux de bataille avaient pour elle plus d'attrait que les festins et les courtisanes. Aussi, pour de tels hommes, pas de fatigue qui les rebutât, pas un terrain, si escarpé qu'il fût, qu'ils ne pussent franchir, pas d'adversaire qui les fît trembler. Leur valeur triomphait de tous les obstacles. Une généreuse émulation régnait entre eux : c'était à qui serait vu le premier terrassant l'ennemi, escaladant un rempart, se signalant par une action d'éclat; là était pour eux la fortune, la célébrité, la vraie noblesse. Avides d'éloges, ils ne tenaient point à l'argent; insatiables de gloire, ils se contentaient d'une aisance honnête. Je pourrais citer nombre de lieux où le peuple romain, réduit à une poignée d'hommes, a mis en déroute des masses con-

sidérables d'ennemis, dire combien de villes fortifiées par la nature il a prises d'assaut; mais ces détails me mèneraient trop loin.

VIII. On ne saurait nier que la fortune exerce ici-bas une influence souveraine; sans tenir compte de l'importance des événements, elle les embellit et les obscurcit à son gré. L'histoire des Athéniens présente, je l'avoue, des traits d'une grandeur et d'une beauté incontestables, mais qui, pourtant, sont bien au-dessous de ce qu'en publie la renommée. Grâce au rare talent des écrivains qu'elle a produits, Athènes a vu ses exploits célébrés par tout l'univers comme les plus éclatants. Le mérite de ses héros paraît donc d'autant plus grand qu'il a rencontré de plus habiles panégyristes. Cet avantage a été refusé aux Romains. Chez eux, les hommes les plus éclairés étaient tout absorbés par les affaires; nul ne cultivait son intelligence sans exercer ses bras; plus partisans de l'action que de la parole, les meilleurs citoyens ont préféré léguer des exemples dignes d'éloges à se faire les historiens d'autrui.

IX. Je disais donc que les Romains, en paix comme en guerre, se distinguaient par leur moralité. Vivant tous en parfait accord, la cupidité leur était inconnue; l'instinct, bien plus que la loi, les guidait dans le sentier du juste et de l'honnête. Ils n'avaient de disputes, de querelles, de mésintelligence qu'avec l'ennemi; de citoyen à citoyen, le seul objet de rivalité c'était la vertu. Ils étaient magnifiques dans leurs offrandes aux dieux, économes dans leur intérieur, fidèles à leurs amis. L'audace à la guerre, la modération sitôt que la paix renaissait, tels furent, pour eux, les deux principes tutélaires de la société et de l'Etat. Ce qui me le démontre d'une manière

frappante, c'est qu'en guerre, ceux qui avaient combattu malgré la défense du général, ou qui, rappelés du champ de bataille, avaient tardé à obéir, ont été plus fréquemment punis que ceux qui avaient osé abandonner leurs enseignes ou lâcher pied devant l'ennemi ; c'est qu'en paix, le pouvoir usait de bienveillance plutôt que d'intimidation, et que l'on aimait mieux pardonner une injure que de s'en venger.

X. Tant que la justice et l'activité présidèrent au développement de la République, ses armes lui soumirent de grands monarques, elle fit la conquête de nations belliqueuses et de peuples puissants; Carthage, l'émule de Rome, fut détruite de fond en comble. Toutes les barrières des mers et des continents nous étaient ouvertes, lorsque la fortune, avec une implacable rigueur, se mit à tout bouleverser. Ces mêmes hommes que les fatigues, les dangers, les crises et les désastres n'avaient pu ébranler, succombèrent malheureusement sous le faix du loisir et des richesses que tout le monde envie. A l'amour de l'or se joignit bientôt la passion du pouvoir, et il en résulta un déluge de maux. La cupidité fit disparaître l'honneur, la probité et les autres vertus; en revanche, elle enseigna l'orgueil, la cruauté l'oubli des dieux ; elle apprit à faire argent de tout. L'ambition rendit nécessaire le masque de la duplicité; le langage des lèvres ne fut plus l'écho des sentiments du cœur; l'amitié et la haine n'eurent d'autre fondement légitime que l'intérêt; on prisa moins les qualités morales que les avantages extérieurs. Ces vices, dont le progrès fut d'abord peu sensible, provoquèrent de temps à autre des mesures coercitives. Mais la contagion, comme un fléau pestilentiel, finit par tout envahir; Rome changea de face; son empire, basé sur la

justice et le plus paternel de tous, devin une tyrannie révoltante.

XI. L'ambition, plus encore que le désir d'amasser, a d'abord tourmenté les hommes. Cette passion ne laisse pas d'avoir quelque ressemblance avec la vertu, car la gloire, les honneurs, le pouvoir sont le point de mire commun du talent et de la nullité; avec cette différence que l'un poursuit son but sans s'écarter de la ligne du devoir, tandis que l'autre, dépourvue de mérite, marche en s'appuyant sur la ruse et le mensonge. Le désir d'amasser implique la soif de l'or que les esprits sages n'ont jamais connue. Cette passion, comme un venin subtil, ôte toute énergie physique et morale; d'une insatiabilité sans bornes, le superflu pas plus que l'indigence ne saurait la modérer. La conquête du pouvoir par L. Sylla, justement applaudie d'abord, eut des conséquences déplorables; on ne vit bientôt que rapines et brigandages; celui-ci avait envie d'une maison, celui-là d'un champ; dans leurs insolentes prétentions, les vainqueurs, foulant aux pieds toute retenue, prodiguèrent aux citoyens mille outrages, mille cruautés. Tout cela par le fait de Sylla qui, pour dévouer à son parti l'armée, dont il eut le commandement en Asie, l'avait entretenue, au mépris de l'ancienne discipline, dans des habitudes inouïes de mollesse et de licence. Sous ce riant climat, séjour de la volupté, l'oisiveté eut bien vite affaibli le mâle courage de nos soldats. C'est ici que pour la première fois l'armée du peuple romain contracta le goût du libertinage et de l'intempérance; les statues, les tableaux, les objets d'art éveillèrent sa convoitise, elle en dépouilla les villes et les particuliers, dévasta les temples et ne respecta, dans ses spoliations, ni le profane ni le sacré. Aussi ces troupes, une fois maîtresses

de la victoire, ne laissèrent-elles absolument rien aux vaincus. Si la prospérité enivre même le sage, quelle modération fallait-il attendre de ces vainqueurs dissolus ?

XII. Du jour où les richesses, mises en honneur, eurent pour escorte la gloire, la puissance et le crédit, la vertu pâlit, la pauvreté devint un opprobre, l'intégrité fut taxée de malveillance. Ces richess s introduisirent parmi la génération, avec l'orgueil, le goût du luxe et la cupidité; on ne vit dès lors qu'extorsions et prodigalités; sans tenir aux biens que l'on possédait, on convoita ceux d'autrui; honneur, amour-propre, religion, devoir, ne furent plus que de vains mots; on abjura toute retenue et tout respect. Quand vous aurez parcouru ces maisons de plaisance et ces palais récemment construits, qui ressemblent à des villes, vous ferez bien d'aller visiter les temples que, dans la plénitude de leur ferveur, nos pères ont élevés aux dieux. Vous verrez que la piété composait tout l'embellissement de leurs temples, comme la gloire était l'ornement de leurs habitations; la seule chose qu'ils ôtassent aux vaincus, c'était la faculté de nuire. Quel contraste aujourd'hui! des hommes d'une lâcheté insigne, par un inqualifiable attentat, extorquent à leurs alliés tout ce que des héros, après la victoire, abandonnaient à leurs ennemis. L'injustice serait-elle donc, désormais, l'unique apanage de l'autorité ?

XIII. Rappellerai-je ces monstruosités incroyables pour quiconque ne les a vues, ces montagnes rasées de la surface du sol, ces mers parsemés d'édifices aux frais de simples particuliers ? Ces gens-là me paraissent n'avoir envisagé dans leur fortune qu'un jouet, puisqu'au lieu de l'employer d'une manière honorable, ils se sont plu à la gaspiller indigne-

ment. La débauche, l'intempérance, tous les raffinements de la sensualité atteignirent d'aussi vastes proportions. On vit des hommes outrager leur sexe, des femmes afficher la prostitution; pour suffire aux délicatesses de la table, on fouilla les mers et les continents; on n'attendit plus l'heure du sommeil pour se livrer au repos; au lieu de consulter la faim, la soif, le froid, la fatigue, on ne connut d'autre règle que le caprice. Avec de semblables dispositions, les jeunes gens, après avoir dissipé leur patrimoine, ne rêvaient que le désordre. Ces âmes, nourries dans des habitudes perverses, rompaient difficilement avec leurs passions; elles n'en étaient que plus tourmentées du désir de s'enrichir à tout prix pour être à même de dépenser.

XIV. Au centre d'une capitale si populeuse et si corrompue, Catilina n'avait pas eu de peine à grouper autour de sa personne, comme autant de satellites, toutes les turpitudes, tous les forfaits. Les impudiques, les adultères, les piliers de taverne, ruinés qui au jeu, qui à la table, qui à la débauche; les gens perdus de dettes pour avoir acheté l'impunité d'une infamie ou d'un crime; un ramas de parricides, de sacriléges, de scélérats frappés par des condamnations ou menacés d'en subir; les bouches qui trafiquaient du parjure, les mains repues du sang des citoyens; en un mot, tous les misérables aux prises avec le déshonneur, l'indigence, le remords, voila quels étaient les amis, l'entourage intime de Catilina. Si par hasard quelqu'un, jusque là sans reproche, nouait des rapports avec lui, son esprit fascinateur et l'influence d'un contact journalier le rendaient bientôt l'émule et la copie des autres. Mais il ambitionnait surtout l'amitié des jeunes gens; leur imagination faible et impressionnable cédait sans peine à ses amorces. Aussi, suivant

les goûts favoris de leur âge, aux uns il procurait des courtisanes, aux autres il achetait des meutes et des chevaux ; argent, honneur, rien ne lui coûtait pour s'en faire des partisans dévoués. Je sais que l'on a prétendu que la jeunesse qui fréquentait la maison de Catilina commettait des outrages à la pudeur, mais cette imputation repose sur de simples conjectures et n'a rien de fondé.

XV. Dès son adolescence, Catilina s'était signalé par plus d'un acte scandaleux : il avait déshonoré une jeune fille noble et une prêtresse de Vesta, sans parler d'autres attentats aux mœurs et à la religion. Plus tard, il devint éperdument amoureux d'Aurélia Orestilla, qui, au dire des honnêtes gens, n'avait de louable que sa beauté. Cette femme, hésitant à lui donner sa main, par crainte d'un fils déjà grand qu'il avait eu d'un premier lit, c'est un fait avéré que Catilina, pour aplanir cet obstacle, fit périr son fils et se remaria sous les auspices du parricide. C'est ce crime qui, à mon sens, l'a poussé tout d'abord à conspirer contre sa patrie. Cet être impur, réprouvé des dieux et des hommes, ne pouvait goûter de calme ni dans le sommeil ni debout, tant l'aiguillon du remords tenait son âme en éveil. Son teint était livide, ses yeux hagards, sa démarche tantôt lente, tantôt rapide. Sur sa physionomie, dans toute sa personne se lisaient les symptômes de la démence.

XVI. Catilina usait de mille moyens pour façonner au crime les jeunes gens qu'il avait su captiver. Il recrutait parmi eux de faux témoins et des faussaires, sacrifiait leur conscience, leur fortune, leurs personnes ; puis quand il les avait perdus complétement d'honneur et de réputation, il exigeait d'eux davantage. L'occasion d'un mauvais coup tardait-elle à se produire, il faisait attaquer des

gens qui ne lui avaient rien fait et les immolait comme autant d'ennemis, car plutôt que de laisser languir dans l'inaction le bras et le cœur de ses complices, il obéissait gratuitement au génie du mal et de la cruauté. Fort du concours dévoué de tels partisans, sachant de plus que dans tout l'empire les particuliers étaient écrasés de dettes, et que la majeure partie des soldats de Sylla, ruinés par leurs dissipations, souhaitaient avec ardeur une guerre civile, au souvenir des rapines qui avaient signalé jadis leur victoire, Catilina forma le dessein d'anéantir la République. L'Italie était sans armée; Pompée faisait la guerre aux extrémités du monde; Catilina avait grand espoir de faire triompher sa candidature au consulat; le sénat vivait dans une entière sécurité; partout régnait un calme absolu; ces circonstances favorisaient à merveille notre conspirateur.

XVII. En conséquence, vers les premiers jours de juin, sous les consuls L. César et C. Figulus, Catilina vit d'abord chacun de ses complices personnellement; il encouragea les uns, sonda les autres et leur exposa à tous l'état de ses ressources, la situation précaire de la République, les riches trophées de la conjuration. Quand il eut bien pris ses mesures, il réunit en commun tous ceux à qui la pression du besoin inspirait le plus d'audace. Parurent à cette réunion, du rang des sénateurs: P. Lentulus Sura, P. Autronius, L. Cassius Longinus, C. Céthégus, Publius et Servius Sylla, tous deux fils de Servius, L. Vargunteius, Q. Annius, M. Porcius Léca, L. Bestia, Q. Curius; de l'ordre des chevaliers: M. Fulvius Nobilior, L. Statilius, P. Gabinius Capito, C. Cornélius; puis beaucoup de personnages des colonies et des municipes, jouissant d'une grande influence dans leur pays.

Divers membres de la noblesse s'étaient affiliés à la conjuration avec un peu plus de réserve, ceux-là stimulés par l'appât du pouvoir plutôt que par l'indigence ou toute autre nécessité. Mais les jeunes gens surtout, et principalement les nobles, partageaient avec chaleur les vues de Catilina. Libres de mener une vie tranquille dans le luxe ou dans l'aisance, ils préféraient au certain l'incertain, à la paix la guerre. Le bruit courut même à cette époque que Licinius Crassus n'était point étranger au complot. On prétendait que jaloux de sentir Pompée à la tête d'une armée considérable, il ne demandait pas mieux qu'un parti, n'importe lequel, pût contre-balancer la puissance de son rival, et qu'en outre, dans le cas où la conjuration eût triomphé, il se flattait d'en devenir aisément le chef. Précédemment déjà, quelques mécontents avaient formé contre la République une conspiration dont Catilina faisait partie. Je vais en parler, en me rapprochant le plus que je pourrai de la vérité.

XVIII. Sous le consulat de L. Tullus et de M. Lépidus, les consuls désignés, P. Autronius et P. Sylla, cités devant les tribunaux sous l'inculpation de brigue, avaient été condamnés. Peu de temps après, Catilina, accusé de concussion, avait été exclu du consulat pour n'avoir pu produire sa candidature dans le délai légal. A la même époque vivait à Rome Cn. Pison, jeune noble d'une rare audace, pauvre, factieux, poussé par l'indigence et l'inconduite à vouloir le bouleversement de l'Etat. Catilina et Autronius s'entendirent avec lui, vers les nones de décembre, pour concerter leur plan. Ils devaient, le 1er janvier, tuer, en plein capitole, les consuls L. Cotta et L. Torquatus; Catilina et Autronius s'empareraient des faisceaux, et Pison, à la tête d'une armée, irait prendre possession des

deux Espagnes. Ce complot s'étant ébruité, ils ajournèrent leur assassinat au 5 février. Cette fois, ce n'étaient pas seulement les consuls, mais presque tous les sénateurs qu'ils voulaient immoler, et si Catilina, à la porte du sénat, ne se fût trop hâté de donner le signal à ses complices, ce jour eût vu s'accomplir un attentat inouï dans les annales de Rome. Les conjurés, armés de poignards, n'étant pas encore arrivés en nombre, la conspiration avorta.

XIX. Plus tard, Pison, quoique simple questeur, fut envoyé dans l'Espagne citérieure, en qualité de préteur, grâce à l'appui de Crassus, qui le savait ennemi déclaré de Pompée. Le sénat lui accorda, même sans regret, ce gouvernement; il n'était pas fâché d'éloigner du centre des affaires un homme dangereux, et d'ailleurs, pour bien des esprits sages, ce choix était une garantie contre la puissance de Pompée, qui commençait à inspirer des craintes. Quoi qu'il en soit, ce même Pison, en faisant une tournée dans sa province, fut tué par des cavaliers espagnols de son armée, qui lui servaient d'escorte. Les uns prétendent que ces barbares n'avaient pu souffrir son commandement injuste, tyrannique et dur; d'autres veulent que ces cavaliers, attachés à Pompée par un patronage de longue date, aient commis ce meurtre à son instigation, alléguant qu'on n'avait eu jusqu'alors aucun reproche de ce genre à faire aux Espagnols, dont la patience, souvent poussée à bout par plus d'un gouverneur, ne s'était jamais démentie. Nous n'essayerons pas de trancher cette question. En voilà assez sur la première conjuration.

XX. Catilina, voyant réunis ceux de ses complices dont j'ai parlé tout-à-l'heure, bien qu'il les eût entretenus plusieurs fois séparé-

ment, crut devoir leur adresser à tous en commun des paroles d'encouragement. Il les fit passer dans le coin le plus reculé de sa demeure, et là, loin de toute oreille indiscrète, il leur tint ce langage :

« Si je ne connaissais à fond votre courage » et votre dévouement, c'est en vain qu'une » heureuse occasion nous serait offerte aujour- » d'hui ; l'espérance la plus belle, celle de ré- » gner se fût évanouie dans vos mains, car, » avec des âmes pusillanimes ou frivoles, je » n'eusse point voulu échanger le certain con- » tre l'incertain. Mais comme, dans mille cir- » constances critiques, j'avais acquis la preuve » de votre fermeté et de votre attachement à » ma personne, j'ai osé entreprendre l'œuvre la » plus méritoire et la plus glorieuse. D'ailleurs » je le sais, votre bonheur est le mien, vos » souffrances sont les miennes; or, former les » mêmes vœux, partager les mêmes aversions, » n'est-ce pas la marque d'une indissoluble » amitié? Le projet que j'ai conçu, des révé- » lations particulières vous l'ont fait connaître » à tous précédemment. Oui, chaque jour mon » cœur s'échauffe davantage quand je songe » aux conditions d'existence qui nous at- » tendent, si nous ne revendiquons nous- » mêmes notre liberté. Depuis que la Républi- » que est tombée au pouvoir et à la merci » d'une caste, c'est pour elle seule que les » rois et les tétrarques payent des tributs, que » les peuples et les nations acquittent des im- » pôts; tous, tant que nous sommes, gens » d'honneur et d'intelligence, nobles et rotu- » riers, nous n'avons plus été qu'une vile mul- » titude sans considération, sans influence, » sous l'entière dépendance de ceux qui, si la » République n'était pas un vain mot, trem- » bleraient devant nous. A eux et à leurs créa- » tures appartiennent exclusivement crédit,

» puissance, honneurs, richesses; ils nous ont
» laissé en partage les affronts, les dangers,
» les condamnations, l'indigence. Jusques à
» quand souffrirez-vous donc de tels abus,
» mes braves amis? Ne vaut-il pas mieux cent
» fois mourir avec héroïsme que de quitter
» lâchement une vie de souffrances et de honte,
» passée à servir de jouet à l'arrogance d'au-
» trui? Mais que dis-je? J'en atteste le ciel et
» la terre, la victoire est dans nos mains.
» Nous sommes pleins de jeunesse et d'éner-
» gie; nos ennemis, au contraire, courbés sous
» le poids des ans et des richesses, tombent
» de caducité. Il ne s'agit que d'entamer l'œu-
» vre; tout le reste ira de soi. Quel mortel,
» je le demande, pour peu qu'il ait un cœur
» d'homme, pourrait voir de sang-froid ces
» favoris de l'opulence, prodiguant leur super-
» flu à bâtir dans les profondeurs de la mer
» et à raser des montagnes, quand à nous,
» tout manque, même le nécessaire? Ils élèvent
» à la file l'un de l'autre deux palais et plus,
» lorsque nulle part nous n'avons un coin où
» reposer la tête. On les voit réunir à grands
» frais tableaux, statues, objets d'art, renver-
» ser des constructions neuves pour en re-
» bâtir de nouvelles, en un mot gaspiller à
» plaisir leur argent par tous les moyens
» imaginables, sans que les fantaisies les
» plus bizarres puissent jamais tarir leurs
» trésors. Et nous, quel est notre lot? Au lo-
» gis l'indigence, au dehors les dettes, un
» présent désastreux, un avenir plus sinistre
» encore, en somme, pour toute perspective
» une existence misérable. Eh bien! secouez
» donc votre sommeil léthargique. La voilà,
» oui, la voilà cette liberté, l'ardent objet de
» vos rêves; avec elle sont étalés sous vos
» yeux les richesses, les honneurs, la gloire;
» tous ces fruits de la victoire, la fortune vous

» les promet. Les circonstances, l'occasion, » votre situation critique, votre dénûment, » les magnifiques trophées de la guerre doi- » vent être pour vous des stimulants plus élo- » quents que tous mes discours. Usez de moi » comme général ou comme simple soldat; » mon cœur et ma personne vous suivront » partout. J'espère même concourir à la réali- » sation de notre œuvre comme consul, à » moins que mes pressentiments ne me trom- » pent et que vous ne préfériez la servitude à » la domination. »

XXI. Ceux à qui ces paroles s'adressaient étaient tout ce qu'il y avait de plus misérables, sans espoir de se relever jamais par des moyens honnêtes; ils avaient donc grand intérêt à vouloir un bouleversement. Néanmoins ils demandèrent qu'on leur exposât quelles étaient les conditions de la guerre, les avantages réservés à leurs efforts, la nature et la situation des ressources sur lesquelles ils pouvaient compter. Alors Catilina leur promit l'abolition des dettes, la proscription des riches, les magistratures, les sacerdoces, le pillage, bref tout ce qu'autorisent la guerre et le caprice de la victoire. Il annonça que Pison, dans l'Espagne citérieure, et P. Sittius de Nocéra, maître d'une armée en Mauritanie, avaient adopté ses projets; qu'Antoine, son intime ami, dévoré de besoins, aspirait au consulat, qu'il comptait l'avoir pour collègue, et qu'aussitôt nommés ils se mettraient tous deux à la tête du mouvement. Pour terminer, il vomit un torrent d'invectives contre les honnêtes gens, et fit l'éloge de chacun de ses complices qu'il désignait par son nom, rappelant à celui-ci son dénûment, à celui-là son ambition, à d'autres les dangers ou les opprobres qui les menaçaient, à plusieurs la victoire de Sylla qui les avait enrichis. Lorsqu'il les

vit tous électrisés, il leur recommanda d'appuyer chaudement sa candidature et congédia l'assemblée.

XXII. On a prétendu jadis qu'après son discours, Catilina voulant lier tous ses affidés par un serment, fit circuler à la ronde, dans des coupes, du vin mélangé de sang humain; puis quand chacun eut trempé ses lèvres dans ce breuvage, en formulant des imprécations, comme cela se fait dans les sacrifices, il aurait dévoilé son plan. En agissant ainsi, il aurait voulu, dit-on, unir par des liens indissolubles les complices d'un acte aussi exécrable. D'autres soutiennent que ce grief et plusieurs du même genre ont été forgés pour noircir les coupables, après l'expiation de leur crime, dans le but de dissiper la haine amassée plus tard contre Cicéron. Toujours est-il que ce fait, en raison de son atrocité, me paraît peu probable.

XXIII. Faisait partie de cette réunion, Quintus Curius, personnage d'assez bonne maison, mais couvert d'infamies et de crimes, et que les censeurs, à cause de ses désordres, avaient exclu du sénat. Cet homme, d'un caractère aussi étourdi qu'aventureux, ne savait ni garder un secret ni même dissimuler ses actes les plus compromettants; dans sa conduite, dans ses paroles il était d'une indiscrétion sans égale. Il avait eu longtemps pour maîtresse une patricienne, nommée Fulvie. Déchu dans les faveurs de cette femme, depuis que le dénûment l'avait contraint de réduire ses largesses, il se présenta tout à coup devant elle d'un air triomphant, lui promettant monts et merveilles, allant même jusqu'à la menacer du poignard, si elle ne se prêtait pas à ses désirs; bref, son attitude et son langage respirèrent un ton d'assurance qui ne lui était point ordinaire. Fulvie, instruite des

motifs du changement produit dans Curius, ne fit point mystère du danger que courait la République ; sans désigner le dénonciateur, elle raconta en détail à différentes personnes tout ce qu'elle avait appris de la conjuration de Catilina. Cette révélation fut cause que tous les suffrages se réunirent d'un commun accord pour porter au consulat M. Tullius Cicéron. Jusqu'alors, la majeure partie de la noblesse était dévorée d'un sentiment de jalousie ; elle eût crié au scandale, si un homme nouveau, malgré les plus éminentes qualités, avait été revêtu de la pourpre consulaire ; mais, en face du péril, l'orgueil et la jalousie furent mis de côté.

XXIV. Aux prochains comices, Cicéron et Antoine furent donc nommés consuls. Cet événement avait été comme un coup de foudre pour les conjurés. Catilina, loin de se laisser abattre, redoubla d'activité. Il faisait préparer des armes sur les principaux points de l'Italie ; il empruntait, en son nom et au nom de ses amis, des sommes qu'il expédiait à Fiesoli, entre les mains d'un nommé Mallius, chargé plus tard de commencer les hostilités. C'est alors, dit-on, qu'il enrôla dans son parti une foule d'individus de toute condition et même des femmes. Ces dernières étaient des prostituées qui, en trafiquant de leurs charmes, avaient d'abord suffi à des dépenses énormes, mais qui, ensuite, quand l'âge eut restreint leurs gains, sans modérer leur amour du luxe, avaient contracté une masse de dettes. Catilina comptait sur elles pour soulever les esclaves dans Rome, mettre le feu à la ville, gagner leurs maris à sa cause ou se défaire d'eux.

XXV. Dans le nombre se trouvait Sempronia, auteur de plusieurs crimes, exécutés avec une audace au-dessus de son sexe. Heureuse-

ment douée sous le rapport de la naissance et de la beauté, Sempronia pouvait être fière de son mari et de ses enfants; les littératures grecque et latine lui étaient familières; elle excellait dans la musique et la danse plus qu'il ne sied à une femme honnête; elle possédait en outre tous les arts d'agrément qui forment le cortége de la volupté. Jamais rien ne lui coûta moins à sacrifier que l'honneur et la décence. Fut-elle plus avare de sa bourse que de sa réputation, on serait embarrassé de le dire; car, avec son tempérament lascif, elle provoquait les hommes plus encore qu'elle n'en était provoquée. En mainte circonstance déjà, elle avait trahi sa parole, nié un dépôt, trempé dans un assassinat; le goût des dépenses et l'impossibilité d'y suffire avaient précipité sa ruine. Toutefois son esprit n'était point ordinaire; elle savait composer des vers, manier la plaisanterie, se montrer dans la conversation réservée, tendre ou licencieuse; en un mot, toute sa personne était un modèle de grace et d'enjouement.

XXVI. Ces dispositions faites, Catilina, sans se déconcerter, se replaça sur les rangs pour le consulat de l'année suivante, se flattant, s'il était désigné, de diriger Antoine à son gré. En attendant, il ne restait point inactif et mettait tout en œuvre pour attenter à la vie de Cicéron. Celui-ci, de son côté, ne manquait ni de ruse ni d'astuce pour se défendre. Dès les premiers jours de son consulat, il avait, par l'entremise de Fulvie, gagné, à force de promesses, ce Curius dont je viens de parler, et obtenu de lui la révélation des projets de Catilina. En outre, pour dissuader son collègue Antoine de toute entreprise contre la République, il avait fait avec lui l'echange de sa province. Il s'entourait secrètement d'une garde composée de ses amis et de ses clients.

Le jour des comices venu, Catilina vit échouer et sa candidature et le complot qu'il avait organisé au Champ de Mars contre le consul; convaincu que ses trames occultes n'aboutissaient qu'à lui nuire en le rendant odieux, il résolut de faire guerre ouverte et de recourir à tous les moyens extrêmes.

XXVII. En conséquence, il envoya C. Mallius à Fiesoli, au centre de l'Etrurie, un nommé Septimius de Camérino dans le Picénum, C. Julius dans l'Apulie, et d'autres encore sur différents points où leur présence lui parut nécessaire. En même temps à Rome vingt projets divers l'occupaient à la fois; il attentait à la vie du consul, organisait des préparatifs d'incendie, investissait à l'aide d'une force armée les quartiers principaux. Il portait un poignard, voulait que ses complices en fussent tous munis, et leur recommandait d'être sans cesse sur le qui-vive, prêts à obéir au premier signal; lui-même, jour et nuit debout, ni l'insomnie ni la fatigue n'avaient prise sur lui. Enfin, voyant que, malgré toute son activité, rien n'avançait, il convoqua de nouveau, par une nuit obscure, les principaux conjurés chez M. Porcius Léca. Là, après s'être plaint amèrement de leur inaction, il leur annonce : « que, d'après ses ordres, Mal-
» lius est allé rejoindre le rassemblement d
» troupes qui devait prendre les armes; qu
» d'autres émissaires se sont rendus égal
» ment dans des localités importantes, afin d
» commencer les hostilités; que son intenti
» est de partir en personne pour l'armée, m
» qu'avant tout il fallait se défaire de Cicéro
» le plus grand obstacle à ses desseins. »

XXVIII. L'hésitation et la peur régnaie dans l'assemblée, quand C. Cornélius, chev lier romain, offrit ses services que le sénate L. Varguntéius promit de seconder. Ils ré

lurent de s'introduire cette nuit même, dans quelques heures, avec des gens armés, chez Cicéron, sous prétexte de le saluer, de le surprendre ainsi sans défense dans son appartement et de le poignarder. Curius, voyant le péril qui menaçait le consul, l'informa en toute hâte par Fulvie, du complot qui se tramait. Les assassins prévenus trouvèrent porte close et se retirèrent désappointés. Sur ces entrefaites, Mallius, en Etrurie, insurgeait le peuple qui, doublement aigri par l'indigence et le ressentiment du jour où, sous la domination de Sylla, il s'était vu déposséder de ses terres et de ses biens, ne demandait qu'une révolution. Il recrutait encore toute sorte de brigands dont ce pays était infesté, et d'anciens colons de Sylla, à qui le goût du luxe et des plaisirs n'avaient rien laissé de leurs nombreuses rapines.

XXIX. A la nouvelle de ces événements, Cicéron fut frappé du double péril de la situation. Ne pouvant, de son autorité privée, défendre plus longtemps Rome contre une surprise, ne connaissant qu'imparfaitement le nombre et les intentions de l'armée de Mallius, il saisit le sénat de cette affaire qui, depuis quelque temps déjà semait le trouble dans les esprits. Aussitôt le sénat, suivant l'usage adopté dans les circonstances extraordinaires, décrète : « *Que les consuls aviseront à ce que la République ne souffre aucun dommage.* » Ce sénatus-consulte, d'après les institutions de Rome, confère au magistrat les pouvoirs les plus étendus ; il lui permet de lever une armée, de déclarer la guerre, d'user de toutes les mesures coercitives à l'égard des alliés et des citoyens ; avec le commandement en chef des troupes, il lui assigne à l'intérieur une autorité absolue. En l'absence de cette formalité ou sans une autorisation

expresse du peuple, les attributions du consul ne comportent rien de tout cela.

XXX. Peu de jours après, le sénateur L. Sénius lut au sénat une lettre qu'il disait avoir reçue de Fiesoli et dans laquelle on l'informait que Mallius, à la tête d'un nombreux rassemblement, avait pris les armes le 27 octobre. En même temps, comme il arrive toujours en pareil cas, des sénateurs signalèrent l'apparition de phénomènes et de prodiges; d'autres parlèrent de réunions populaires, de transports d'armes, d'une insurrection des esclaves à Capoue et dans l'Apulie. En conséquence, sur un décret du sénat, Q. Marcius Rex fut envoyé à Fiesoli, Q. Métellus le Crétique dans l'Apulie et les pays voisins. Ces deux généraux, proclamés impérators, étaient aux portes de Rome, attendant le triomphe que leur contestaient les cabales de quelques misérables, habitués à faire argent de tout. Les préteurs Q. Pompéius Rufus et Q. Métellus Céler partirent l'un pour Capoue, l'autre pour le Picénum, avec l'autorisation de lever une armée en raison de la gravité des circonstances. On décréta en outre : « Que tout individu qui ferait des révélations au sujet du complot » formé contre la République serait récompensé : l'esclave en recevant la liberté et » une gratification de cent mille sesterces ; » l'homme libre, par l'amnistie et le don de » deux cent mille sesterces. » On arrêta également : « Que des troupes de gladiateurs seraient réparties à Capoue et dans les principaux municipes, suivant leur importance ; » qu'à Rome on installerait des gardes dans » tous les quartiers, sous les ordres des magistrats subalternes. »

XXXI. Alarmée de ces mesures, Rome changea complétement d'aspect. A la vie joyeuse et dissolue qu'avait produite un long calme,

succéda soudain une tristesse morne. Tout le monde était inquiet, agité; les personnes, les lieux devenaient suspects; on n'avait pas la guerre, on n'était pas en paix; chacun mesurait le péril à ses craintes. Les femmes principalement qui jusqu'alors, grâce à la prospérité de la République, n'avaient jamais eu à redouter la guerre, étaient dans la consternation; elles levaient au ciel des mains suppliantes, pleuraient sur leurs enfants en bas âge, faisaient mille questions, s'épouvantaient de tout; ne songeant plus à la vanité ni aux plaisirs, elles désespéraient d'elles-mêmes et de la patrie. L'impitoyable Catilina n'en poursuivait pas moins son plan, malgré le déploiement de la force armée et en dépit des poursuites judiciaires que lui intenta L. Paullus, en vertu de la loi Plautia. En dernier lieu, pour donner le change et en quelque sorte se disculper des imputations calomnieuses dont il se prétendait victime, il se rendit au sénat. C'est dans cette circonstance que le consul Cicéron, soit pour détruire l'effet de sa présence, soit qu'il n'obéît qu'à un sentiment d'indignation, prononça ce fameux discours qui a sauvé la République, et qu'il publia depuis. A peine s'était-il assis que Catilina, voulant démentir toutes ses accusations, prit la parole d'un ton suppliant et les yeux baissés: « Pères conscrits, dit-il, ne vous faites pas » une idée fausse de ma personne. La famille » dont je sors, la carrière que j'ai fournie me » donnent en perspective la plus brillante si- » tuation. N'allez pas croire qu'un patricien » comme moi, qui, par lui-même et par ses » aïeux a tant de titres à la reconnaissance du » peuple romain, eût intérêt à renverser la » République, pour laisser l'honneur de la sau- » ver à Cicéron qui, dans Rome, ne possède » pas un toit. » Il se répandait en invectives,

quand la salle entière, par ses murmures, l'interrompit : on cria de toutes parts : « Le par-
» ricide, hors la loi ! » Alors, transporté de rage : « Eh bien ! s'écria-t-il, puisque je ne
» rencontre ici que des ennemis acharnés à
» me perdre, j'étoufferai sous des ruines l'in
» cendie allumé contre moi. »

XXXII. A ces mots, il sort précipitamme du sénat et rentre chez lui. Là, en proie ses réflexions, voyant qu'il ne pouvait ri contre la vie du consul, et que Rome, ento rée de gardes, était à l'abri de l'incendie, jugea que ce qu'il avait de mieux à faire étai de grossir son armée et de se préparer à l'attaque avant l'enrôlement des légions. Il partit donc au milieu de la nuit, avec une faible escorte, pour le camp de Mallius. Il laissa pour instructions à Céthégus, à Lentulus et à d'autres, qu'il savait hardis et entreprenants, d'accroître, de tous leurs efforts, les ressources du parti, de hâter la mort du consul, de se tenir prêts au massacre, à l'incendie et à toutes les horreurs de la guerre; il leur promettait d'arriver incessamment, sous les murs de Rome, à la tête d'une puissante armée.

XXXIII. Sur ces entrefaites, Mallius envoya des gens de sa bande en députation auprès de Marcius Rex, avec le message suivant : « Nous
» en attestons les dieux et les hommes, Im-
» pérator, si nous avons pris les armes, ce
» n'est pas que nous ayons l'intention d'agir
» contre la patrie, ni de nuire à qui que ce
» soit; nous avons voulu simplement mettre
» nos personnes à l'abri de l'insulte. Tombés
» dans la misère et le besoin, par suite des
» traitements barbares des usuriers, nous
» sommes la plupart sans patrie, tous sans
» fortune ni considération. Pas un de nous qui
» ait pu invoquer la loi qui a régi nos pères,
» et, après le sacrifice de son patrimoine, con-

» server du moins la liberté de sa personne, » tant les usuriers, soutenus par le préteur, » se sont montrés durs et impitoyables. En » diverses circonstances, vos aïeux, prenant » pitié du peuple romain, l'ont soulagé » par leurs décrets; et sans aller plus loin, » n'avons-nous pas vu nous-mêmes une épo- » que où, en raison de l'énormité des dettes, » tous les honnêtes gens décidèrent, d'un » commun accord, que, dans les paiements, le » cuivre aurait la valeur de l'argent? Plusieurs » fois, ce peuple dont nous parlons, entraîné » par le désir de dominer, ou vexé de l'arbi- » traire des magistrats, a pris les armes et » s'est révolté contre le sénat. Mais nous, ce » n'est ni le pouvoir ni la fortune, ces causes » éternelles de guerres et de discordes, que » nous convoitons, nous ne demandons qu'une » chose, la liberté, qu'un homme de cœur ne » perd jamais qu'avec la vie. Nous vous con- » jurons donc, vous et le sénat, de venir en » aide à de malheureux concitoyens; rendez- » nous l'appui de la loi, dont le préteur nous » a injustement frustrés, et ne nous réduisez » pas à l'affreuse nécessité de périr, en ven- » dant chèrement notre sang. »

XXXIV. Marcius leur répondit : « Que s'ils » voulaient obtenir quelque chose du sénat, » ils n'avaient qu'à déposer les armes et à se » rendre à Rome en suppliants; que la clé- » mence et la compassion du sénat et du peu- » ple romain ne s'étaient jamais démenties, » chaque fois que l'on avait eu recours à leur » protection. » Cependant Catilina écrivit, chemin faisant, à plusieurs consulaires et à d'autres notabilités. Il leur disait : « Qu'en » butte à de fausses accusations, et dans » l'impuissance de combattre le parti qui lui » était hostile; il cédait au destin et s'exilait » à Marseille; non qu'il eût à se reprocher les

» intentions criminelles qu'on lui supposait, » mais uniquement pour procurer le calme à » la République et empêcher que ses querelles » personnelles ne soulevassent une sédition. » Q. Catulus fit lecture au sénat d'une lettre bien différente qu'il déclarait lui avoir été remise de la part de Catilina. En voici la teneur :

XXXV. « L. Catilina à Q. Catulus, salut.

» Le rare dévouement dont vous m'avez » donné la preuve fait que je suis heureux de » vous adresser une prière dans les circons- » tances critiques où je me trouve. Je n'es- » sayerai pas de justifier à vos yeux la réso- » lution que je viens de prendre ; qu'il me » suffise de vous affirmer que ma conscience » est à l'abri de tout reproche, car, j'en at- » teste la bonne foi, vous reconnaîtrez un jour » la sincérité de cet aveu. Abreuvé d'injus- » tices et d'humiliations, voyant qu'en dépit » de mes travaux et de mes services j'étais » privé du rang auquel j'avais droit de pré- » tendre, je n'ai fait qu'obéir à mes habitudes » en me constituant le défenseur de tous les » opprimés. Je puis aisément, avec mes pro- » priétés, payer toutes les dettes qui me sont » personnelles ; quant à celles que j'ai con- » tractées pour d'autres, Orestilla n'hésiterait » pas a les acquitter de ses deniers et de ceux » de sa fille. Ce n'est donc point l'intérêt qui » me fait agir, mais l'indignation de voir com- » blés d'honneurs des hommes qui n'en sont » pas dignes, tandis que moi, la calomnie me » frappe d'inutilité. Voilà pourquoi j'ai em- » brassé le seul parti honorable que j'eusse à » prendre, dans ma disgrâce, pour ne pas per- » dre toute considération. Je voulais vous en » dire davantage, mais on m'annonce que ma » vie est en danger. Je termine en vous re- » commandant Orestilla, que je place sous

» votre sauvegarde ; préservez-la de toute in-
» sulte, je vous en conjure au nom de vos
» enfants. Adieu. »

XXXVI. Catilina, après quelques jours passés chez C. Flaminius Flamma, dans le pays d'Arrezo, pour distribuer des armes aux partisans qu'il s'était faits dans cette contrée, se dirigea vers le camp de Mallius, précédé des faisceaux et autres insignes du pouvoir. Aussitôt que cette nouvelle parvint à Rome, le sénat déclara Catilina et Mallius hors la loi, et somma leur rassemblement de déposer les armes avant un jour désigné, en lui promettant l'impunité à l'exception des condamnés à mort. Il arrêta en outre que les consuls feraient des levées; qu'Antoine, à la tête d'une armée, marcherait au plus tôt contre Catilina; que Cicéron veillerait à la sûreté de Rome. Jamais, à aucune époque de son histoire, le peuple romain n'a offert l'exemple d'une situation aussi déplorable. De l'Orient à l'Occident, tout reconnaissait la puissance de ses armes. A l'intérieur, il vivait dans l'opulence et le repos, ces biens que l'on considère comme les premiers de tous; et pourtant il s'est trouvé des citoyens assez aveugles pour vouloir engloutir dans un abîme commun eux et la République. Malgré les deux décrets du sénat, de cette foule immense de conjurés, pas un ne fut séduit par l'appât des récompenses et ne fit la moindre révélation; pas un seul ne consentit à déserter le camp de Catilina. Tant la violence du mal, comme une épidémie contagieuse, avait gagné presque tous les citoyens!

XXXVII. L'esprit de révolte ne se bornait pas aux membres de la conjuration; dans tout l'empire le peuple en général, désireux d'un changement, partageait les vues de Catilina. Il ne faisait en cela qu'obéir au penchant qui l'entraîne. Dans toute société, la classe

pauvre, animée contre les honnêtes gens d'une haine jalouse, préconise les méchants; ennemie des vieilles institutions elle en veut de nouvelles; mécontente de son sort elle ne rêve que bouleversements; peu importent les secousses révolutionnaires à celui que l'indigence met complétement hors d'atteinte. Quant au peuple de Rome en particulier plusieurs motifs contribuaient à le perdre. D'abord tout ce qu'il y avait au monde de plus taré et de plus aventureux, les dissipateurs ruinés par de honteuses dépenses; tous ceux enfin qu'une flétrissure ou un crime avait bannis de leurs foyers affluaient à Rome comme dans un égout. D'un autre côté, parmi les contemporains du triomphe de Sylla, beaucoup de gens voyant de simples soldats devenus ceux-ci sénateurs, ceux-là tellement riches qu'ils étalaient une table et un luxe princiers, s'imaginaient à leur tour qu'en prenant les armes, la victoire leur procurerait les mêmes avantages. En outre, la jeunesse des campagnes qui jusque-là avait puisé dans des travaux manuels un aliment à ses besoins, attirée par les largesses privées et les distributions publiques, préférait l'oisiveté de la capitale à un labeur ingrat. Tous, tant qu'ils étaient, vivaient aux dépens de la sûreté générale. Faut-il donc s'étonner que des hommes sans ressources, sans mœurs, d'une ambition démesurée, aient voulu jouer du même coup leur sort et celui de l'Etat? Ce n'est pas tout: les victimes de la victoire de Sylla, dont les pères avaient été proscrits, les biens confisqués, les droits civiques anéantis, désiraient la guerre avec non moins d'ardeur. De plus, tous ceux du parti opposé au sénat aimaient mieux voir la République renversée que leur influence compromise; rivalité fatale qui, longtemps éteinte, venait de se rallumer.

XXXVIII. Lorsque, sous les consuls Cn. Pompée et M. Crassus, le tribunat eût été rétabli, ce pouvoir considérable fut confié à de jeunes hommes, d'un âge et d'un caractère ardents, qui, pour agiter le peuple, commencèrent par incriminer le sénat. Ensuite, à force de libéralités et de promesses, ils accrurent l'irritation des masses, et gagnèrent ainsi une large part d'influence et de célébrité. Ils rencontrèrent une vive résistance dans la majorité de la noblesse qui, sous prétexte d'embrasser la cause du sénat, n'envisageait que le maintien de sa prépondérance. Car pour dire en deux mots la vérité, tous ceux qui, à cette époque, se sont mêlés de politique, prirent pour devise l'amour du bien public, s'annonçant les uns comme défenseurs des droits du peuple, les autres comme soutiens des prérogatives du sénat, mais chacun ne luttait que pour son propre compte. Nul égard, nulle modération parmi les combattants; les vainqueurs se livraient tour à tour à d'horribles excès.

XXXIX. Du jour où Pompée fut désigné pour marcher sur les corsaires et contre Mithridate, la puissance du peuple déclina, celle des grands s'accrut. Ces derniers accaparèrent les magistratures, les gouvernements, tous les honneurs; désormais inattaquables, triomphants, exempts d'alarmes, ils menacèrent les tribuns de la rigueur des lois et les contraignirent à donner au peuple une direction plus calme. Mais, aussitôt que la gravité des circonstances eut fait luire l'espoir d'un changement, le vieux levain de la discorde fermenta dans les cœurs. Et si la première bataille de Catilina eût été gagnée ou même indécise, la République allait infailliblement subir un désastre et des malheurs irréparables; les vainqueurs n'auraient pas joui longtemps de leur triomphe; la lutte se

fût prolongée jusqu'à ce que, sur des monceaux de cadavres, le plus fort eût extorqué le pouvoir et la liberté. Cependant une foule d'individus, sans appartenir à la conjuration, s'empressèrent de rejoindre Catilina. Dans le nombre se trouvait le fils d'un sénateur, A. Fulvius, qui, par ordre de son père, fut arrêté en route, ramené et mis à mort. En même temps, à Rome, Lentulus, fidèle aux instructions de Catilina, poussait à l'insurrection, soit par lui-même, soit par ses agents, tous ceux que leurs mœurs ou leur position faisait supposer amis d'un changement; il ne s'adressait pas seulement aux citoyens, il recrutait des gens de toute classe, pourvu qu'ils fussent aptes à la guerre.

XL. Il chargea donc un nommé P. Umbrénus de voir les députés des Allobroges et de les engager, s'il était possible, à prendre les armes pour faire cause commune avec les conjurés. Sachant les Allobroges écrasés de dettes publiques et privées, songeant en outre au caractère belliqueux de cette nation gauloise, il comptait que ses représentants ne refuseraient pas d'accueillir une semblable proposition. Umbrénus avait fait le commerce dans la Gaule; il connaissait presque tous les personnages marquants de cette contrée et en était connu. Aussi, sans plus tarder, la première fois qu'il aperçut les députés au Forum, il les questionna sur les affaires de leur pays, parut désolé d'apprendre qu'elles étaient au pis et leur demanda comment ils espéraient sortir de cet abîme. Alors les députés de se plaindre de la cupidité des magistrats, d'accuser le sénat qui restait sourd à leurs prières, de dire que la mort était le seul remède à leurs maux. « Eh bien, moi, répliqua Umbré-
» nus, pour peu que vous veuillez agir en
» hommes de cœur, je vous indiquerai le

« moyen de vous sauver. » A ces paroles, les Allobroges, sentant l'espoir renaître, supplient Umbrénus de vouloir bien s'intéresser à eux; ils lui jurent qu'ils ne reculeront devant aucun obstacle, devant aucune difficulté, à la condition d'affranchir leur pays de ses dettes. Umbrénus les conduit, à deux pas du Forum, dans la demeure de Décimus Brutus, dont le maître était alors absent de Rome, mais qui, par Sempronia, n'était point étrangère au complot. Afin de donner plus de poids à ses ouvertures, il fit venir Gabinius, devant lequel il dévoila le plan de la conjuration, en désigna les complices, nommant même, pour inspirer plus de confiance aux députés, une foule d'individus de tout rang qui n'en faisaient point partie; puis, sur la promesse de leur concours, il les quitta.

XLI. Les Allobroges furent longtemps indécis sur le parti qu'ils avaient à prendre. Ils considéraient d'un côté leurs dettes, leur amour de la guerre, les riches profits attachés à la victoire; d'autre part, ils entrevoyaient des avantages plus précieux encore, une résolution exempte de risque, au lieu d'un espoir incertain une récompense assurée. Toutes réflexions faites, le destin de la République l'emporta. Ils allèrent trouver Q. Fabius Sanga, qui avait pris sous son patronage spécial les intérêts de leur pays, et lui confièrent tout ce qu'ils savaient. Cicéron, informé de cet incident par Sanga, recommanda aux députés d'affecter le plus grand zèle pour la conjuration, de se mettre en contact avec les complices, de leur faire mille promesses et de ne rien négliger pour lire à fond dans leurs desseins.

XLII. Les Gaules citérieure et ultérieure, le Picénum, le Bruttium, l'Apulie devinrent presque simultanément le théâtre de mouvements

séditieux. Les agents de Catilina, envoyés précédemment dans ces diverses localités, se conduisant avec un aveuglement qui approchait du délire, auraient voulu tout faire à la fois ; leurs réunions nocturnes, leurs transports d'armes de défense et d'attaque, leur activité, leur précipitation avaient causé plus d'inquiétude que de préjudice. Le préteur Q. Métellus Céler, en vertu du sénatus-consulte, informa contre les perturbateurs, et en fit jeter bon nombre en prison ; C. Muréna, gouverneur de la Gaule ultérieure, agit de même.

XLIII. Cependant, à Rome, Lentulus et les principaux conjurés, sentant derrière eux des renforts considérables, avaient arrêté leurs dispositions. Aussitôt que Catilina serait arrivé à Fiesoli, le tribun L. Bestia devait prendre la parole devant le peuple pour attaquer les actes de Cicéron et rejeter sur cet éminent consul la responsabilité des horreurs de la guerre. Avertie par ce signal, la masse des conjurés avait ordre d'exécuter, la nuit suivante, chacun leur tâche. Voici qu'elle était, dit-on, la répartition des rôles : Statilius et Gabinius, à la tête d'une troupe nombreuse incendieraient en même temps les douze principaux quartiers de Rome, afin que, dans le désordre, on pût pénétrer plus aisément prés du consul et de tous ceux dont la perte était résolue. Céthégus forcerait la porte de Cicéron et le frapperait mortellement ; chaque assassin avait sa victime désignée d'avance ; jusqu'à des fils, sous la dépendance paternelle, appartenant presque tous à la noblesse, qui devaient égorger leur père, et, à travers le tumulte du carnage et de l'incendie, s'enfuir vers Catilina. Dans l'intervalle de ces préparatifs et de ces mesures, Céthégus ne cessait de gourmander ses complices de leur peu d'activité. Il disait : « qu'à force d'hésitations et de len-

» teurs on perdait les plus belles occasions; » que dans une affaire aussi périlleuse, il fal- » lait agir et non délibérer, ajoutant que s'ils » persévéraient dans leur nonchalance, il irait, » aidé de quelques hommes résolus, renverser » le sénat. » D'un caractère hardi, fougueux, entreprenant, Céthégus ne comptait que sur la célérité.

XLIV. Les Allobroges, obéissant à Cicéron, correspondent, par l'entremise de Gabinius, avec les principaux conjurés. Ils exigent de Lentulus, de Céthégus, de Statilius, voire même de Cassius, un engagement revêtu de leur sceau, qu'ils présenteront à leurs compatriotes, alléguant que sans cela ils pourront difficilement les entraîner dans une affaire aussi grave. Les trois premiers remettent cette pièce sans le moindre soupçon, Cassius promet aux députés de se rendre prochainement dans leur pays et quitte Rome quelques heures avant eux. Lentulus adjoint aux Allobroges pour compagnon de voyage un crotoniate nommé Vulturcius, qui, en route, devait les mettre en rapport avec Catilina pour la ratification mutuelle de la convention. Il confie en outre à Vulturcius une lettre pour Catilina ainsi conçue :

« Le porteur de cette dépêche te dira qui je » suis. Songe à la crise terrible où tu te trou- » ves et sois homme. Considère ce que récla- » ment tes intérêts. Cherche des appuis par- » tout, même dans les rangs les plus bas. »

A cette note, Lentulus ajoute ces instructions verbales : « Puisque Catilina avait été » mis hors la loi par le sénat, à quoi bon re- » jeter le concours des esclaves? A Rome, tout » ce qu'il avait ordonné était prêt; on n'atten- » dait plus que son arrivée. »

XLV. Ces dispositions prises, on fixa la nuit du départ des députés. Cicéron, qu'ils

tenaient informé de tout, ordonne aux préteurs L. Valérius Flaccus et C. Pomptinus de dresser une embuscade au Pont Milvius, pour saisir le convoi des Allobroges; il leur avoue franchement le but de leur mission, et les autorise à faire tout ce qu'ils jugeront utile à sa réussite. Ces deux généraux font avancer des troupes sans bruit, et, comme ils en avaient reçu l'ordre, cernent le pont sans être vus. Aussitôt que les députés, suivis de Vulturcius, arrivèrent à l'endroit désigné, des cris partirent en même temps des deux extrémités du pont. Les Allobroges, sachant de suite ce dont il s'agissait, se rendent aux préteurs sans hésiter. Vulturcius, de prime abord, excite ses compagnons et se défend à coups d'épée contre ceux qui l'entourent; puis, voyant que les députés l'abandonnent, il conjure instamment Pomptinus, dont il était connu, de le laisser évader; enfin, tremblant, désespéré, il se constitue prisonnier comme il eût fait sur un champ de bataille.

XLVI. Cette mission remplie, des courriers en portèrent rapidement la nouvelle au consul. Elle le remplit à la fois de joie et d'amertume. Il était heureux de voir que la découverte de la conjuration allait sauver Rome, mais aussi il n'était pas sans anxiété en songeant qu'il aurait à prononcer sur des citoyens puissants, impliqués dans cet horrible complot. Les punir, c'était assumer sur sa tête une lourde responsabilité; leur faire grâce, c'était sacrifier la République. Animé d'une noble résolution, il mande auprès de lui Lentulus, Céthégus, Statilius, Gabinius, et avec eux un nommé Céparius de Terracine qui devait partir en Apulie pour insurger les esclaves. Ils se présentent tous immédiatement, à l'exception de Céparius, qui venait de sortir de chez lui et qui ayant conçu des soupçons

s'était enfui de Rome. Le consul, respectant dans Lentulus sa qualité de préteur, le prend par la main et le conduit au temple de la Concorde ; il enjoint aux autres de s'y rendre accompagnés de gardes. Là, Cicéron convoque le sénat et devant une réunion nombreuse de ses membres fait comparaître Vulturcius et les Allobroges ; il ordonne au préteur Flaccus de placer sous les yeux de l'assemblée le coffre renfermant les lettres que lui ont remises les députés.

XLVII. Vulturcius, interrogé sur son voyage, sur ses dépêches, sommé de déclarer quels étaient ses projets et ses intentions, prétexta d'abord des motifs étrangers à la conjuration, mais lorsqu'on le mit en demeure de parler sous la garantie de la foi publique, il raconta les choses telles qu'elles s'étaient passées. Il ajouta : « Qu'initié au complot depuis quel-
» ques jours seulement par Gabinius et Céparius, il ne savait rien de plus que les députés,
» qu'il avait entendu dire plusieurs fois à Gabinius que P. Autronius, Servius Sylla, L.
» Varguntéius et d'autres encore faisaient
» partie de la conjuration. » Les Gaulois déposèrent dans les mêmes termes, et comme Lentulus niait, ils citèrent à sa charge, indépendamment de sa lettre, les propos suivants qu'il avait tenus : « Les livres sibyllins prédi-
» sent que trois Cornélius régneront à Rome ;
» on en a vu déjà deux dans Cinna et Sylla ;
» je suis le troisième à qui le destin réserve
» l'empire. Voici d'ailleurs la vingtième année
» qui court depuis l'incendie du Capitole ; or,
» les aruspices ont annoncé souvent, d'après
» des phénomènes, que cette époque serait
» ensanglantée par la guerre civile. » On procéda ensuite à la lecture des lettres, après avoir préalablement fait reconnaître aux accusés leurs sceaux. L'arrêt du sénat fut :

« Que Lentulus était déclaré déchu de sa ma- » gistrature et qu'il serait, ainsi que ses co- » accusés, gardé à vue, » En conséquence, on confia Lentulus à l'édile P. Lentulus Spinther; Céthégus à Q. Cornificius; Statilius à C. César; Gabinius à M. Crassus; Cæparius, qui venait d'être arrêté dans sa fuite, au sénateur Cn. Térentius.

XLVIII. Le peuple qui, jusque-là, dans l'espoir d'une révolution, nourrissait avec enthousiasme la pensée de la guerre, en apprenant la découverte de la conjuration, changea complétement d'avis. Plein d'horreur pour les projets de Catilina, il porta Cicéron aux nues; comme un esclave rendu à la liberté, il s'abandonnait à tous les transports de la joie. C'est qu'il avait entrevu dans la guerre plus de profit que de dommage; mais l'incendie lui parut une chose révoltante, une monstruosité, et pour lui surtout le plus affreux malheur, puisque ses seules ressources consistaient en objets de première nécessité et d'un usage quotidien. Le jour suivant, on fit comparaître devant le sénat un nommé L. Tarquinius, soupçonné d'avoir voulu rejoindre Catilina et arrêté en route. Cet homme promettant de faire des révélations si on lui accordait sa grâce, le consul le somma de déclarer tout ce qu'il savait. Il fit alors au sénat le même récit que Vulturcius relativement aux préparatifs d'incendie, au massacre des honnêtes gens, à la marche des insurgés. Il ajouta « qu'il était envoyé par » Crassus auprès de Catilina pour lui dire de » ne point s'effrayer de l'arrestation de Len- » tulus, de Céthégus et des autres conjurés, » de hâter au contraire son mouvement sur » Rome, afin de ranimer l'ardeur de ses com- » plices et de faciliter la délivrance des pri- » sonniers. » A peine Tarquinius eût-il prononcé le nom de Crassus, personnage noble,

colossalement riche et très puissant, que, parmi l'auditoire, quelques-uns crurent la chose impossible; d'autres, bien que la jugeant vraie, pensèrent qu'en pareille circonstance il valait mieux ménager l'immense crédit de cet homme que de le blesser; le plus grand nombre, créatures de Crassus, crièrent au faux témoin et demandèrent que le sénat vidât cet incident. A l'instant même, Cicéron recueillit les voix, et la décision unanime du sénat fut « que » le rapport du témoin lui paraissait une faus- » seté; que Tarquinius serait retenu dans les » fers, et qu'il lui était interdit de continuer » sa déposition, à moins d'avouer qui avait pu » lui suggérer l'idée d'une telle imposture. » Plusieurs personnes, dans ce temps-là, attribuèrent cette délation à P. Autronius, qui, en faisant intervenir Crassus, l'aurait rendu solidaire du péril, afin de couvrir de son crédit les accusés. D'autres ont prétendu que Tarquinius était l'instrument de Cicéron, qui voulait empêcher que Crassus, cédant à son ambition, ne prît en mains la cause des pervers pour renverser la République. Moi-même j'ai entendu plus tard Crassus déclarer hautement que cette noirceur lui venait de Cicéron.

XLIX. Toujours est-il que, dans ces circonstances, Q. Catulus et C. Pison essayèrent en vain tous les moyens imaginables, influence, prieres, or, pour engager Cicéron à faire figurer faussement, soit par les Allobroges, soit par tout autre délateur, le nom de César dans la conjuration. Ces deux personnages étaient ennemis jurés de César. Pison lui en voulait de l'avoir fait condamner dans un procès de concussion, au sujet de l'exécution illégale d'un Gaulois transpadan; Catulus était dévoré de haine depuis que, dans sa candidature au pontificat, malgré son grand âge et quoiqu'il

eût passé par les plus hautes dignités, César, tout jeune encore, l'avait supplanté. La vengeance leur paraissait d'autant plus certaine que César, pour suffire aux largesses de sa vie privée et pour donner au public des spectacles d'une magnificence sans égale, s'était fort endetté. Voyant que le consul se refusait à ce rôle infâme, ils se firent eux-mêmes les colporteurs de cette calomnie, disant à qui voulait l'entendre qu'ils tenaient le fait de Vulturcius et des Allobroges. Il en résulta contre César une vive animosité jusque-là que plusieurs chevaliers romains, qui étaient de garde et en armes autour du temple de la Concorde, effrayés de la grandeur du péril ou par un mouvement de généreuse indignation, voulant protester de leur dévouement à la République, menacèrent de l'épée César au sortir du sénat.

L. Tandis que ces événements se passaient au sénat et que, pour prix de leurs révélations, on décernait des récompenses aux députés des Allobroges et à Titus Vulturcius, les affranchis de Lentulus et quelques-uns de ses clients, répandus sur tous les points de Rome, faisaient appel, pour la délivrance de leur patron, aux ouvriers et aux esclaves. Ils s'adressaient aussi aux chefs de bandes, toujours prêts, pour de l'argent, à semer le trouble dans le gouvernement. Céthégus, de son côté, à l'aide d'émissaires, conjurait ses esclaves et ses affranchis, tous gens de choix, habitués aux coups hardis, de se réunir en masse et de se faire jour jusqu'à lui, les armes à la main. Le consul, instruit de ces manœuvres, distribua la force armée partout où la sûreté l'exigeait; il convoqua ensuite le sénat et le mit en demeure de statuer sur le parti à prendre à l'égard des prisonniers. Précédemment déjà, le sénat, à l'unanimité, les avait reconnus

coupables d'attentat contre la République. Cette fois D. Junius Silanus qui, à titre de consul désigné, devait le premier donner son avis, vota d'abord pour l'exécution des détenus, voulant de plus qu'on agit de même à l'égard de L. Cassius, P. Furius, P. Umbrénus, Q. Annius, si on les arrêtait. Mais ensuite, frappé du discours de César, il déclara se rallier à Tibérius Néro, qui avait proposé d'ajourner la discussion jusqu'à ce qu'on eût doublé la force armée. Quand vint le tour de César, sur l'invitation du consul, il parla en ces termes :

LI. « Lorsqu'on aborde une question grave, » Pères conscrits, l'on doit exclure tout senti- » ment de haine ou de faveur, de vengeance » ou de compassion. L'esprit, devant ces nua- » ges, perd le discernement du vrai : jamais » le caprice et la politique n'ont marché de » pair. La raison n'a de force qu'autant » qu'on lui laisse un libre essor ; si la passion » s'en mêle, elle prend le dessus et éclipse la » raison. Je pourrais vous citer, Pères cons- » crits, une foule d'exemples de peuples et de » rois qui, pour avoir cédé à la colère ou à la » pitié, ont fait fausse route ; mais je préfère » invoquer les souvenirs de nos aïeux qui, » sans tenir compte de leurs impressions per- » sonnelles, ont agi avec sagesse et mesure. » Pendant la guerre de Macédoine, que nous » eûmes à soutenir contre le roi Persée, la » ville de Rhodes, qui était redevable au peu- » ple romain de son importance et de son » éclat, se déclara perfidement contre nous. » Eh ! bien, à l'issue de la campagne, quand » on délibéra sur le sort des habitants de » Rhodes, nos pères, dans la crainte qu'on n'at- » tribuât les hostilités à un sordide amour des » richesses plutôt qu'à une légitime vengean- » ce, leur accordèrent l'amnistie. Ils ont agi

» de même dans toutes les guerres puniques.
» Quoique les Carthaginois se fussent portés
» mille fois, malgré les trêves et les armis-
» tices, à des actes révoltants, nos pères, dans
» l'occasion, n'usèrent jamais de représailles;
» ils consultèrent toujours dans ces circons-
» tances non l'étendue de leurs droits, mais
» le sentiment de leur dignité. Que cette con-
» duite soit votre modèle, Pères conscrits, que
» le crime de Lentulus et de ses complices ne
» vous fasse point oublier votre dignité; pre-
» nez conseil non de votre animosité, mais de
» votre propre considération! Ah! s'il existe
» un châtiment proportionné au crime, je con-
» sens volontiers à l'adoption d'une mesure nou-
» velle; mais si, au contraire, ce forfait, par ex-
» ception, est au-dessus de tout ce que l'on peut
» imaginer, je suis d'avis que l'on se borne à
» faire l'application de la loi. La plupart de
» ceux qui, avant moi, ont développé leur opi-
» nion, se sont apitoyés en un langage ma-
» gnifique et plein d'art, sur les malheurs qui
» allaient frapper la République. Ils ont énu-
» méré les horreurs de la guerre, les désastres
» des vaincus; ils ont dépeint la jeunesse des
» deux sexes déshonorée, les enfants arrachés
» aux étreintes de leurs parents, les femmes
» honnêtes en butte aux brutalités des vain-
» queurs, les temples et les habitations sac-
» cagés, les fureurs du carnage et de l'incen-
» die, le sol jonché d'armes et de cadavres,
» partout, en un mot, l'image du sang et du
» deuil. Mais, je le demande, à quoi bon tous
» ces frais d'éloquence, grands dieux? Est-ce
» pour exciter dans vos cœurs la haine de la
» conjuration? comme si l'homme, qui reste
» froid devant la seule pensée d'un aussi exé-
» crable attentat, serait plus sensible à des
» phrases. Non, ce n'est point là ce qu'ils ont
» voulu. Tout ce qui nous blesse personnelle-

» ment ne nous semble jamais léger ; on n'est » que trop enclin à s'exagérer une offense. » Mais ce qu'un tel peut se permettre, Pères conscrits, dans un autre serait impardonna- » ble. Que des gens de bas étage se rendent » coupables d'un accès de colère, ils seront » peu remarqués car la sphère où ils se meu- » vent est étroite comme leur condition ; mais » ceux qui vivent dans les hautes régions du » pouvoir ont pour témoin de leurs actes le » monde entier. Ainsi donc, plus on appartient » à un rang élevé, plus il faut s'imposer de » réserve, l'impartialité est de rigueur et » surtout le sang-froid. Ce qui chez d'au- » tres se nomme animosité, passe chez les » gouvernants pour despotisme et cruauté. » Assurément, Pères conscrits, je suis bien » convaincu que toutes les tortures sont au- » dessous du complot de ces misérables. Mais » je sais aussi que le public ne se préoc- » cupe d'ordinaire que du dénouement ; dans » les procès de cette nature, il oublie le crime » et discute la peine, pour peu qu'elle soit » empreinte de sévérité. Décimus Silanus, » dont j'honore les lumières et la fermeté, a » puisé son avis, j'en suis certain, dans son » attachement au bien public ; c'est avec une » entière impartialité qu'il s'est prononcé dans » une question aussi grave ; je n'en veux pour » preuve que sa modération bien connue. Ce » n'est donc pas moi qui taxerai son vote de » cruel, car rien d'assez barbare ne saurait » être imaginé pour de pareils hommes, mais » je le crois contraire à nos institutions. Il n'y » a que la peur ou la gravité du crime qui » ait pu vous déterminer, vous consul désigné, » à proposer une pénalité nouvelle. La peur, » où peut-elle exister quand le zèle vigilant de » notre éminent consul a déployé partout la » force armée ? Quant au châtiment proposé,

» il nous est facile de l'apprécier à sa juste
» valeur : dans l'affliction et les larmes, la
» mort n'est point un tourment, c'est le som-
» meil de la douleur, elle supprime radicale-
» ment les maux de l'humanité, après elle,
» plus d'angoisses, plus de joie. Pourquoi
» donc, je vous le demande, n'avez-vous pas
» ajouté à votre vote que les coupables seraient
» préalablement frappés de verges? — La loi
» Porcia s'y oppose. — Mais d'autres lois in-
» terdisent également d'ôter la vie aux citoyens
» condamnés et ne reconnaissent pour eux que
» la peine de l'exil. Est-ce que le supplice des
» verges serait plus rigoureux que celui de la
» mort? Mais quels raffinements de cruauté ne
» méritent pas des hommes convaincus d'un
» pareil attentat? Si au contraire vous recon-
» naissez que les verges sont un châtiment
» plus doux, à quoi bon respecter la loi pour un
» cas secondaire, puisque vous la violez sur
» un point beaucoup plus important. Qui donc
» osera blâmer, dites-vous, les mesures prises
» contre les assassins de la République? Qui!
» le temps, l'occasion, la fortune, cette reine
» capricieuse du monde. Certes, quoi qu'il ad-
» vienne, ils n'auront que trop mérité leur
» sort. Mais vous, Pères conscrits, songez à la
» portée de vos arrêts. On a vu de fausses
» applications dénaturer les meilleurs exem-
» ples. Chaque fois que le pouvoir passe à des
» agents inhabiles ou malveillants, les arrêts
» exceptionnels, rendus avec justice pour punir
» des coupables, retombent sur des têtes inno-
» centes, dignes d'être respectées. Les Lacé-
« démoniens, maîtres d'Athènes, placèrent à
» la tête du gouvernement des vaincus trente
» magistrats. Leur premier soin fut de met-
» tre à mort sans jugement tout criminel
» qui avait encouru l'animadversion publi-
» que. Le peuple d'applaudir avec transport

» à ces exécutions. Bientôt, cette autorité
» sans frein dépassa peu à peu les bornes;
» bons et mauvais tombèrent indistinctement
» sous le glaive de l'arbitraire; les survivants
» furent glacés de terreur. Ainsi Athènes,
» sous l'étreinte du despotisme, paya bien
» cher sa stupide joie. De nos jours, quand
» Sylla, vainqueur, fit égorger Damasippe et
» d'autres scélérats de même trempe, qui s'é-
» taient engraissés aux dépens de la Républi-
» que, il n'y eut qu'un cri pour vanter sa con-
» duite. Le supplice de ces malfaiteurs, arti-
» sans de troubles et de séditions, parut de
» toute justice. Eh! bien, il fut le prélude de
» sanglantes catastrophes. Les premiers ve-
» nus, jaloux de s'approprier qui la maison,
» qui la villa, qui même un simple objet de
» curiosité ou le vêtement de son voisin, tra-
» vaillèrent à faire inscrire celui-ci sur les
» listes de proscription. Les prôneurs de l'exé-
» cution de Damasippe ne tardèrent pas de le
» rejoindre à leur tour, et le massacre ne
» cessa que quand Sylla eut gorgé de richesses
» tous ses satellites. J'avoue que dans les cir-
» constances actuelles, sous le consulat de Ci-
» céron, rien de semblable n'est à redouter.
» Mais un vaste Etat fourmille de caractères
» différents : il peut arriver qu'à une autre
» époque, avec un autre consul ayant égale-
» ment une armée dans la main, il peut ar-
» river, dis-je, que l'on prenne l'ombre pour la
» réalité. Alors si, se prévalant de votre exem-
» ple, ce consul, autorisé par un décret du
» sénat, tire le glaive du fourreau, qui arrê-
» tera cet élan fatal? qui fera cesser l'effu-
» sion du sang? Nos aïeux, Pères conscrits,
» ne sauraient être accusés sous aucun rap-
» port, ni de faiblesse, ni d'incapacité; tou-
» tefois, ils n'ont pas dédaigné de copier
» parmi les usages des nations étrangères

» ceux qui leur parurent bons. Ils empruntè-
» rent aux Samnites leurs armes offensives et
» défensives; aux Toscans, la plupart des in-
» signes de la magistrature; en un mot, cha-
» que fois qu'ils découvrirent quelque part un
» système avantageux, soit chez leurs alliés,
» soit chez leurs ennemis, ils se sont empres-
» sés de l'introduire chez eux, aimant mieux
» imiter les bonnes choses que de les répudier.
» A l'époque dont je parle, conformément à la
» législation grecque, on punissait de verges
» les citoyens, on faisait subir aux condamnés
» le dernier supplice. Plus tard, quand la Ré-
» publique se fut agrandie, et qu'au sein d'une
» population nombreuse les factions eurent
» acquis de la force, des innocents payèrent
» de leurs têtes; les abus les plus révoltants
» eurent lieu. Alors parut la loi Porcia, suivie
» de plusieurs autres qui, pour châtiment lé-
» gal, assignèrent l'exil aux condamnés. Cette
» considération, Pères conscrits, est, selon
» moi, un motif impérieux de ne point nous
» engager dans la carrière des innovations.
» Certes, on ne saurait nier que les fondateurs
» de cet empire, qui, avec de faibles ressour-
» ces, l'ont amené à un si haut degré de puis-
» sance, furent plus sages et plus habiles que
» nous, qui avons peine à conserver leur glo-
» rieux héritage. Est-ce à dire que je veuille
» qu'on élargisse les prisonniers pour qu'ils
» aillent renforcer d'autant l'armée de Cati-
» lina? Non, assurément. Ma proposition, la
» voici : les biens des coupables seront confis-
» qués, leurs personnes mises aux fers dans
» des municipes de premier ordre; défense
» sera faite à qui que ce soit d'en référer dé-
» sormais au sénat ou d'en appeler au peuple;
» quiconque enfreindra cette défense sera dé-
» claré par le sénat rebelle au gouvernement
» et ennemi de la sûreté publique. »

LII. Les votes qui suivirent ce discours de César ne furent que la reproduction pure et simple des diverses motions émises précédemment. M. Porcius Caton, invité à fournir son avis, prit la parole en ces termes :

« Bien différentes sont mes impressions,
» Pères conscrits, lorsque j'envisage avec tous
» ses dangers la question qui nous est sou-
» mise, et quand je pèse en moi-même la plu-
» part des avis proposés. On discute le châti-
» ment que méritent des hommes qui ont
» voulu porter la guerre dans leur patrie, au
» sein de leurs familles, au milieu de leurs
» autels et de leurs foyers; mais ne devons-
» nous pas d'abord nous garantir de leurs at-
» taques avant de délibérer sur ce que nous
» ferons d'eux. D'ordinaire, on ne punit
» le crime que lorsqu'il a été commis, mais
» si vous n'étouffez dans son germe l'atten-
» tat qui vous menace, c'est en vain, quand
» il aura éclaté, que vous implorerez l'ap-
» pui des lois. Une fois la ville prise, plus
» d'espoir aux vaincus. Au nom des dieux, je
» vous adjure, vous qui toujours avez mis
» au-dessus de l'intérêt général vos palais,
» vos maisons de campagne, vos statues, vos
» tableaux, si ces frivolités de toute sorte, qui
» vous sont si chères, vous voulez les garder,
» si, plongés dans les plaisirs, vous tenez à n'en
» point interrompre le cours, réveillez-vous
» donc et prenez en main le timon de l'Etat.
» Il ne s'agit ni de percevoir des impôts, ni
» de venger les offenses faites à nos alliés;
» notre liberté, notre existence tiennent à un
» fil! Ce n'est pas d'aujourd'hui, Pères cons-
» crits, que je prends la parole devant vous;
» je me suis souvent élevé dans cette enceinte
» contre l'amour du luxe et la cupidité qui
» règnent parmi nos concitoyens. Je me suis
» attiré de la sorte bien des inimitiés. Moi qui

» ne me serais jamais pardonné l'ombre d'une
» faute, pouvais-je user d'indulgence pour les
» vices d'autrui? Malgré le peu de cas que
» vous faisiez de mes remontrances, la situa-
» tion prospère de la République compensait
» votre aveuglement. Mais aujourd'hui il n'est
» plus question de discuter si nos mœurs se-
» ront bonnes ou mauvaises, si l'empire du
» peuple romain gagnera en étendue et en
» éclat, il s'agit de savoir si le régime actuel,
» quel qu'il soit, doit nous rester ou bien de-
» venir avec nous-mêmes la proie de l'ennemi.
» On parle de compassion et d'humanité!
» Ah! depuis longtemps les mots ont perdu
» chez nous leur véritable sens : prodiguer
» le bien d'autrui c'est être libéral, l'audace
» du crime c'est de l'héroïsme; voilà ce
» qui a mis la République à deux doigts de
» sa perte. Eh! bien! puisque le veut ainsi la
» morale du jour, exercez vos libéralités avec
» les richesses de nos alliés; montrez-vous
» pleins d'indulgence pour ceux qui volent le
» trésor, mais soyez avares de notre sang et
» n'allez point, par égard pour trois ou quatre
» scélérats, provoquer la ruine de tous les
» honnêtes gens. Tout à l'heure, César a dé-
» veloppé devant vous, d'une façon brillante,
» sa théorie sur la vie et la mort. A l'en
» croire, il n'y a que chimères dans tout ce
» que rapporte la tradition du séjour des en-
» fers, où, séparés des bons, les méchants ha-
» bitent une retraite sauvage et ténébreuse,
» asile horrible de l'épouvante. Aussi veut-il :
» *Que l'on confisque les biens des coupables et*
» *que leurs personnes soient incarcérées dans*
» *des municipes*. Il appréhende sans doute, en
» les laissant à Rome, que les complices de la
» conjuration ou la multitude soudoyée ne
» parviennent à les enlever de force. Comme
» si le nombre des malfaiteurs, restreint exclu-

» sivement à Rome, n'était pas répandu par
» toute l'Italie; comme si l'audace n'avait pas
» plus de chances de réussir là où la résistance
» a moins d'action. Ainsi donc, si César consi-
» dère les coupables comme dangereux, le
» parti qu'il propose à leur égard est illusoire;
» si, au contraire, au milieu des alarmes uni-
» verselles, ce préopinant est le seul qui ne
» conçoive aucune crainte, c'est une raison de
» plus pour vous et pour moi de trembler.

» Soyez certains, Pères conscrits, qu'en dé-
» cidant du sort de Lentulus et de ses com-
» plices, votre arrêt frappera du même coup
» l'armée de Catilina et tous les conjurés.
» Plus vous ferez preuve d'énergie, plus leur
» ardeur s'émoussera; pour peu que vous ma-
» nifestiez d'hésitation, à l'instant même vous
» les verrez tous accourir ici triomphants. Ne
» croyez pas que nos pères ont dû à la force
» des armes l'agrandissement successif de la
» République. S'il en était ainsi, nous l'eussions
» élevée nous-mêmes à un degré de splendeur
» cent fois plus haut. Ne leur sommes-nous
» pas supérieurs en ressources? N'avons-nous
» pas plus d'alliés, plus d'armes, plus de che-
» vaux? Ils furent redevables de leur gran-
» deur à d'autres éléments de puissance que
» l'on chercherait en vain parmi nous; je veux
» dire à leur activité au dedans, à l'équité de
» leur gouvernement au dehors, à l'indépen-
» dance de leurs délibérations, exemptes d'une
» connivence coupable et de vues intéressées.
» En échange de ces mâles vertus, nous con-
» naissons l'amour du luxe et la cupidité,
» quand le trésor public est vide, de simples
» particuliers nagent dans l'opulence; idolâtres
» des richesses, nous végétons dans l'oisiveté;
» nous ne faisons nulle différence entre l'hon-
» nête homme et le méchant; tous les hon-
» neurs dus au mérite sont le partage de l'in-

» trigue. Or, du moment que chacun de vous
» ne consulte qu'un étroit égoïsme, du mo-
» ment que vous n'obéissez chez vous qu'aux
» plaisirs, ici, qu'à l'argent et à la faveur, il
» n'y a rien d'étonnant que l'on attaque la
» République délaissée. Mais je passe sur
» ces considérations. Des citoyens de haute
» naissance ont comploté de mettre leur pa-
» trie à feu et à sang ; ils associent à leurs
» projets une nation gauloise, ennemie dé-
» clarée du nom romain. Le chef de l'insur-
» rection, à la tête d'une armée, va fondre sur
» vous. Vous le savez et vous hésitez encore,
» et vous vous demandez ce qu'il faut faire des
» ennemis saisis au cœur de la place. Grâciez-
» les, je le veux, ce sont de pauvres jeunes
» gens égarés par l'ambition. Faites plus, ren-
» voyez-les avec leurs armes. Mais, prenez-y
» garde, aussitôt qu'ils les tiendront ces ar-
» mes, votre fausse pitié, votre humanité in-
» tempestive se changeront en désespoir. La
» situation est embarrassante, dites-vous, mais
» nous ne craignons rien. Si fait, vous trem-
» blez de frayeur, mais, dominés par l'indo-
» lence et l'apathie, chacun de vous, au lieu
» d'agir, se repose sur son voisin. Vous
» comptez apparemment sur un coup du ciel
» qui tant de fois a sauvé la République de
» terribles catastrophes. Ce n'est ni par des
» offrandes, ni par des prières féminines, que
» l'on obtient l'assistance des dieux ; la vigi-
» lance, l'activité, de sages résolutions, voilà
» les vrais garants du succès. Les cœurs in-
» souciants et lâches implorent en vain l'ap-
» pui du ciel ; ils ne trouvent en lui qu'un ven-
» geur courroucé. Du vivant de nos pères,
» pendant la guerre des Gaulois, T. Manlius
» Torquatus ordonna que l'on mît à mort son
» propre fils, pour s'être battu contre l'en-
» nemi, malgré la défense du général, et

» ce jeune héros paya de sa tête un excès de bra-
» voure. Et vous, appelés à prononcer sur le
» sort des parricides les plus barbares, vous
» hésitez! Serait-ce donc que les antécédents
» des coupables atténuassent leur crime? Eh
» bien, ayez égard au rang de Lentulus, si de
» sa vie il a lui-même respecté tant soit peu
» l'honneur, son nom, la morale, la religion;
» pardonnez à la jeunesse de Céthégus, si ce
» n'est pas la seconde fois qu'il s'arme contre
» sa patrie. Que dire de Gabinius, de Stati-
» lius, de Céparius? Si ces hommes avaient eu
» jamais le moindre sentiment du devoir,
» auraient-ils conçu de pareils projets?

» Je termine, Pères conscrits, et je vous dé-
» clare franchement que si la situation per-
» mettait de risquer une faute, je laisserais
» volontiers aux événements le soin de vous
» donner une leçon, puisque vous ne faites
» aucun cas de mes paroles. Mais nous som-
» mes sur un volcan; Catilina, avec son ar-
» mée, nous tient l'épée sous la gorge; il a de
» nombreuses intelligences dans nos murs,
» au cœur même de la place; nous ne pou-
» vons rien faire, rien décider qu'on ne le
» sache; il n'y a donc pas un instant à per-
» dre. Voici ma conclusion: Attendu que des
» citoyens ont formé le projet sacrilége de
» renverser la République; attendu que, sur
» les dépositions de T. Vulturcius et des dé-
» putés allobroges, ces mêmes citoyens, re-
» connus coupables, ont avoué qu'ils voulaient
» mettre leur patrie à feu et à sang et rendre
» leurs compatriotes victimes des plus épou-
» vantables forfaits, il faut, à l'exemple de
» nos pères, qui, en matière criminelle, répu-
» taient l'intention à l'égal du fait, punir les
» coupables du dernier supplice. »

LIII. Lorsque Caton se fut assis, tous les consulaires et une grande partie des sénateurs

lui adressèrent leurs félicitations et portèrent aux nues sa fermeté de caractère. On s'accusait réciproquement de pusillanimité; Caton, seul, au dire de tous, s'était montré d'une manière éclatante à la hauteur de la situation; l'arrêt du sénat fut la reproduction exacte de son vote. A force de lire et d'entendre raconter les grandes choses que le peuple romain a faites, en paix ou en guerre, sur la mer et sur le continent, j'ai eu la curiosité de connaître qu'elle avait été la clef de voûte de tant d'entreprises gigantesques. Je savais qu'en mainte circonstance une poignée de Romains tinrent tête à des troupes considérables, qu'ils osèrent avec de faibles ressources lutter contre des rois puissants, et que souvent même ils essuyèrent les rigueurs de la fortune; je n'ignorais pas non plus que les Grecs les ont surpassés par le talent de la parole et les Gaulois par l'éclat des armes. Après de mûres réflexions, je restai convaincu que le mérite transcendant de quelques citoyens avait à lui seul accompli tant de merveilles et opéré ce phénomène du triomphe de la pauvreté sur les richesses et du petit nombre sur les masses. Quand le luxe et la mollesse eurent propagé leur influence corruptrice, la République puisa dans sa propre grandeur un contre-poids à l'inaptitude de ses généraux et de ses magistrats; Rome, comme une mère dont les flancs seraient taris, fut de longues années sans produire un seul personnage marquant. Notre époque, plus heureuse, à vu naître deux hommes qui, avec un caractère différent, ont eu des talents hors ligne, j'ai nommé Caton et César. Puisque mon sujet les a mis tous deux en scène, je ne veux pas aller plus loin avant d'avoir esquissé de mon mieux leur portrait.

LIV. A peu près égaux sous le rapport de la naissance, de l'âge, de l'éloquence, ils eurent

tous deux autant de noblesse de caractère, autant de célébrité, mais à des titres différents. César se distinguait par ses bienfaits et ses largesses; Caton par la pureté de sa vie. Le premier se fit un nom par son humanité et sa clémence; le second par sa raideur. César était connu pour sa générosité, son obligeance, sa longanimité; Caton pour ne donner jamais. Celui-ci était le refuge des malheureux; celui-là le fléau des méchants. On vantait la douceur de l'un, la fermeté de l'autre. César avait pour devise une activité incessante; soigneux des intérêts de ses amis, il négligeait les siens; sa main ne savait pas refuser tout ce qui pouvait s'offrir avec honneur; il ambitionnait pour sa part un vaste gouvernement, une armée, une guerre nouvelle où ses talents pussent ressortir. Caton, au contraire, avait pour règle de ne s'écarter jamais des limites du devoir, et il professait pour lui-même une sévérité inflexible; il ne cherchait point à rivaliser d'opulence avec le riche, d'intrigue avec l'ambitieux, mais à surpasser le brave en courage, le sage en modération, l'intègre en désintéressement; il aimait mieux être vertueux que de le paraître, aussi, moins il faisait d'efforts pour obtenir de la célébrité, plus sa réputation grandissait.

LV. Aussitôt que le sénat eut adopté, comme je viens de le dire, la motion de Caton, le consul jugea que le parti le plus sage était d'agir immédiatement, avant l'approche de la nuit, de peur que dans l'intervalle un changement ne survînt. Il donna ordre aux triumvirs de faire les apprêts de l'exécution, puis, assisté de la force armée, il conduisit lui-même Lentulus en prison; les autres complices s'y rendirent également escortés par des préteurs. Dans la prison, en descendant à gauche quelques degrés, on entre dans un

souterrain, large d'environ douze pieds, connu sous le nom de Tullien. Entouré de murs épais, voûté d'arceaux de pierres massives, ce cachot nu, ténébreux, fétide, saisit d'épouvante. Dès que Lentulus y eut pénétré, les exécuteurs lui passèrent le lacet autour de la gorge, et l'étranglèrent. Ainsi mourut ce patricien, qui appartenait à l'illustre maison des Cornélius, et qui avait exercé à Rome l'autorité consulaire; sa fin fut la juste récompense de sa vie publique et privée. Céthégus, Statilius, Gabinius et Céparius subirent à leur tour le même genre de supplice.

LVI. Pendant le cours de ces événements, Catilina, avec les troupes qu'il avait amenées en personne et celles de Mallius, forma deux légions. Il proportionna d'abord ses cohortes au nombre de ses soldats, puis, à mesure qu'un volontaire ou un complice arrivait au camp, il garnit ses cadres et eut bientôt deux légions complètes, quoique dans l'origine il ne comptât guère plus de deux mille hommes. Mais sur ce nombreux effectif un quart à peine était pourvu d'armes de guerre, le reste s'était muni au hasard de piques, de dards, de bâtons ferrés. Quand il sut qu'Antoine marchait sur lui à la tête d'un corps d'armée, Catilina s'enfonça dans les montagnes, se dirigeant tantôt vers Rome, tantôt du côté de la Gaule, pour éviter de fournir à son adversaire l'occasion d'une bataille. Il comptait réunir d'un jour à l'autre des forces considérables si ses partisans de Rome réalisaient leur plan. Attendant tout des conjurés, il persistait à repousser le concours des esclaves, qui, tout d'abord, étaient accourus en masse auprès de lui; il considérait comme un acte impolitique de sa part d'associer ouvertement à la cause des citoyens une tourbe d'esclaves vagabonds.

LVII. Mais lorsque la nouvelle parvînt au camp qu'à Rome la conjuration était découverte, que Lentulus, Céthégus et ceux de leurs complices que j'ai nommés plus haut avaient été mis à mort, une masse d'insurgés, attirés sous les drapeaux par l'espoir du pillage et le désir d'une révolution, désertèrent. Catilina emmena le reste de sa troupe à travers des hauteurs escarpées, se repliant à marches forcées sur le territoire de Pistoie, dans le but de gagner la Gaule par des chemins dérobés. Q. Métellus Céler, qui gardait le Picénum avec trois légions, devina, d'après la situation critique de Catilina, quelles étaient ses intentions. Instruit par des transfuges de la route que suivait ce dernier, il courut prendre position au pied même des montagnes par où Catilina devait opérer sa retraite. En outre, à peu de distance de là, Antoine, à la tête d'une nombreuse armée, campée dans la plaine, était prêt à donner la chasse aux fuyards. Catilina se voyant cerné dans des montagnes, entre deux armées ennemies, sachant Rome soulevée contre lui, n'espérant plus aucun secours, mis dans l'impossibilité de fuir, jugea qu'il n'avait rien de mieux à faire dans cette occurence que de tenter le sort des armes et résolut de livrer bataille à Antoine sans plus tarder. Il réunit donc ses troupes et leur parla en ces termes :

LVIII. « Je sais parfaitement, soldats, que » des paroles ne communiquent pas le cou- » rage, et que toutes les harangues d'un gé- » néral à son armée ne sauraient faire un » brave d'un lâche, ni convertir en héros un » poltron. On n'est intrépide sur un champ de » bataille qu'autant que le permet la nature » ou l'éducation. Quiconque est insensible à la » gloire et aux dangers reste sourd aux exhor- » tations; la peur lui bouche les oreilles. Si je

» vous ai réunis, ce n'est que pour vous don-
» ner quelques conseils et en même temps
» pour vous expliquer les motifs de ma réso-
» lution. Vous ne savez que trop, soldats, dans
» quelle terrible catastrophe la négligence et
» la mollesse de Lentulus l'ont plongé, ainsi
» que nous et par quelle fatalité, tandis que
» j'attendais des secours de Rome, je me suis
» vu fermer la route de la Gaule. Vous com-
» prenez tous aussi bien que moi où nous en
» sommes à l'heure qu'il est. Deux armées
» ennemies nous barrent, l'une le chemin de
» Rome, l'autre celui de la Gaule. Eussions-
» nous le désir de prolonger notre séjour ici,
» le manque absolu de subsistances nous en
» empêche. De quelque côté que nous vou-
» lions diriger nos pas, il faudra nous
» frayer un passage à la pointe de l'épée.
» Je vous engage donc à faire preuve de
» courage et d'abnégation; souvenez-vous, en
» allant au combat, que vous tenez dans vos
» mains votre fortune, votre honneur, votre
» gloire, je dis plus, votre liberté et votre pa-
» trie. Si la victoire nous reste, nous sommes
» sauvés ; les vivres nous arriveront en abon-
» dance, les colonies et les municipes nous
» ouvriront leurs portes. Si, au contraire, la
» crainte nous fait reculer, nous ne trouve-
» rons partout que des obstacles; nul abri
» protecteur, nulle main amie pour qui ne sait
» pas se couvrir de ses armes. D'ailleurs, sol-
» dats, nous obéissons à une nécessité impé-
» rieuse que l'ennemi est loin de partager.
» Nous combattons, nous, pour la patrie, pour
» l'indépendance, pour la vie; lui, que lui im-
» porte de verser son sang au profit de quel-
» ques privilégiés. Attaquez-le donc résolû-
» ment et soyez dignes de vos anciens exploits!
» Il dépendait de nous de traîner dans l'exil
» une vie déshonorée; vous pouviez la plu-

» part, après la perte de vos biens, mendier à
» Rome l'assistance d'autrui. C'est parce que
» vous maudissiez ces conditions d'existence,
» inadmissibles pour tout homme de cœur, que
» vous avez voulu suivre mon drapeau. Vous
» ne le quitterez qu'en payant d'audace. La
» victoire seule permet d'échanger la guerre
» contre la paix. Considérer la fuite comme un
» moyen de salut, et par l'abandon de ses ar-
» mes, s'exposer sans défense aux coups de
» l'ennemi, c'est de la folie. A la guerre, les
» plus timides courent le plus de risques, l'au-
» dace vaut un rempart. En vous voyant, sol-
» dats, en songeant à votre passé, j'ai grand
» espoir que nous allons être victorieux. Tout
» me le dit, votre ardeur, votre jeunesse, vo-
» tre courage et plus encore cette nécessité
» qui inspire même aux lâches des actes de
» bravoure. Quant à la supériorité numérique
» de l'ennemi, les défilés s'opposent à ce qu'il
» puisse nous envelopper. Que si par hasard
» la fortune venait à trahir vos efforts, ven-
» dez du moins chèrement votre vie; plutôt
» que de vous rendre pour être égorgés com-
» me un vil troupeau, luttez avec héroïsme et
» ne laissez à l'ennemi qu'une victoire arrosée
» de sang et de larmes. »

LIX. Ces paroles dites, Catilina, sans plus tarder, fait lever les enseignes et dirige ses troupes en bon ordre vers la plaine. Là, après avoir mis tous les chevaux à l'écart pour augmenter le courage de ses soldats en rendant les risques égaux, lui-même à pied il range son armée en bataille suivant son effectif et d'après la nature du terrain. C'était une plaine flanquée à gauche par des montagnes, à droite par les rochers à pic. Catilina déploya huit cohortes de front; le reste de sa troupe, en colonne serrée, formait la réserve. Il fit sortir des rangs tous ses centurions avec

les simples soldats les plus braves et les mieux armés, et les plaça en première ligne. Il donna le commandement de la droite à Mallius, et celui de la gauche à un individu de Fiesoli; pour lui, entouré d'un groupe de ses affranchis et de ses colons, il se tint en personne à côté d'une aigle qui avait appartenu, disait-on, à l'armée de Marius pendant la guerre des Cimbres. De l'autre côté, Antoine, que la goutte empêchait d'assister au combat, confia son armée au lieutenant M. Pétréius. Celui-ci place en tête les cohortes de vétérans qu'il avait levées au début de l'insurrection et derrière elles dispose le reste de ses troupes en réserve. Pétréius, à cheval, parcourt les rangs; appelant chaque soldat par son nom, il les encourage, il les prie de songer qu'ils ont affaire à des brigands sans armes, qui en veulent à leur patrie, à leurs enfants, à leurs autels et à leurs foyers. Vieilli dans les camps, où, pendant plus le trente années, il avait occupé avec honneur les grades de tribun, de préfet, de lieutenant, de général, Pétréius connaissait presque tous ses soldats, il avait été témoin de leurs actions d'éclat, et, en évoquant devant eux ces souvenirs, il les électrisait.

LX. Après avoir pris toutes ses dispositions, Pétréius fait sonner les trompettes et commande à ses cohortes d'avancer au pas. L'ennemi en fait autant. Arrivés à portée de trait, les combattants poussèrent des cris terribles et se chargèrent avec fureur; on laissa de côté les armes de jet pour en venir à l'épée. Les vétérans, fidèles à leur ancienne bravoure, abordent l'ennemi avec vigueur; celui-ci oppose une résistance énergique. L'action s'engage avec une extrême violence. Catilina, toujours au premier rang, en tête de ses troupes légères, ranime ceux qui plient, remplace les blessés par des hommes valides et pour-

voit à tout ; se prodiguant dans la mêlée, il terrasse de son bras bon nombre d'ennemis ; tout à la fois intrépide soldat et général accompli. Pétréius, voyant que Catilina lui opposait une résistance à laquelle il était loin de s'attendre, lance sa cohorte prétorienne sur le centre de l'ennemi. Il l'enfonce, et après lui avoir fait essuyer de grandes pertes, il l'enveloppe sur ses deux flancs. Mallius et le commandant de Fiesoli succombent à la tête des leurs. Dans la défaite générale des siens, Catilina n'ayant plus avec lui qu'une poignée d'hommes, ne voulut point démentir la noblesse de son origine, il se précipita, les armes à la main, au plus épais des rangs ennemis, et tomba percé de coups.

LXI. Ce n'est qu'à la fin de la bataille que l'on put apprécier au juste le degré de courage et d'énergie dont fit preuve l'armée de Catilina. Presque tous ses soldats couvraient de leur corps inanimé la place où ils avaient combattu ; au centre seulement, quelques-uns, enfoncés par la cohorte prétorienne, jonchaient le sol un peu à l'écart, mais tous blessés par devant. Catilina fut trouvé à une grande distance en avant des siens sur un monceau de cadavres ennemis ; il respirait encore, son visage n'avait rien perdu de cette fierté qu'il avait eue vivant. En somme, sur la masse entière des insurgés pas un seul citoyen de condition libre ne fut fait prisonnier ni sur le champ de bataille, ni dans la déroute, tant ils se montrèrent tous aussi peu avares de leur vie que de celle des ennemis. Toutefois, l'armée du peuple romain n'obtint la victoire qu'au prix de bien des larmes et de bien du sang; les plus braves parmi elle périrent dans la mêlée, ou furent grièvement blessés. Plusieurs soldats, attirés hors du camp par la curiosité ou par le désir du pillage, retrouvé-

rent, en remuant les cadavres des rebelles, ceux-ci un ami, ceux-là un hôte, un parent; d'autres reconnurent leurs ennemis personnels. Aussi l'armée offrait-elle un singulier mélange de joie et de douleur, d'allégresse et de deuil.

GUERRE DE JUGURTHA

I. C'est à tort qu'alléguant la faiblesse et la courte durée de la nature humaine, on l'accuse de dépendre du hasard plutôt que du mérite individuel. Loin de là, pour qui veut réfléchir il n'est rien de plus noble, rien de plus admirable que notre nature, et si quelque chose lui manque c'est moins la vigueur et le temps qu'une sage direction. Le guide suprême de l'homme dans la vie, son véritable souverain, c'est l'âme. Marche-t-il à la gloire dans le sentier de la vertu, puissance, fécondité, célébrité même, il aura tout à souhait, sans le secours de la fortune qui ne saurait donner ni ôter à personne la droiture, l'activité et les autres qualités morales. Mais si, cédant à de coupables penchants, il s'abandonne malheureusement à la paresse et aux plaisirs sensuels, il a vite épuisé ces funestes jouissances, et quand ses forces, son temps, son intelligence se sont usés follement, il s'en prend à l'infirmité de son être et impute à la fatalité un mal dont lui seul est l'auteur. Ah! si l'homme appliquait au bien cette ardeur singulière qu'il déploie pour des bagatelles dont il ne tire aucun profit, qui souvent même lui sont nuisibles, au lieu d'être le jouet de la fortune, il la maîtriserait; et après avoir fourni la plus brillante carrière, tout mortel qu'il est, la gloire lui assurerait l'immortalité.

II. En effet, comme notre être se compose d'un corps et d'une âme, il en résulte que tout ce qui est de notre domaine, tout ce qu'embrassent nos facultés partage la condition respective de ces deux éléments. Ainsi la beauté, les richesses, la force corporelle et les autres avantages de ce genre n'ont qu'une durée passagère, tandis que lés œuvres de l'intelligence sont, comme l'âme, impérissables. En d'autres termes, les qualités physiques et la fortune, par cela même qu'elles ont un commencement, ont aussi une fin; tout ce qui naît meurt, tout ce qui grandit décline; l'âme, au contraire, incorruptible, immortelle, est la reine du monde, elle étend sur toutes choses sa domination absolue et ne relève que d'elle-même. Aussi ne peut-on trop s'étonner de l'aveuglement de ces hommes qui, esclaves des jouissances matérielles, passent leur vie au sein de l'intempérance et de l'oisiveté, condamnant ainsi leur intelligence, le plus estimable et le plus précieux don de l'humanité, à croupir dans une grossière inaction, et cela quand il est pour le talent tant de moyens divers de parvenir à une haute célébrité.

III. Toutefois, je ne prétends point dire par là qu'il faille ambitionner les magistratures, les commandements, ni en général aucune fonction publique, car, par le temps qui court, les honneurs ne sont point la récompense du mérite, et ceux que l'intrigue a mis en possession de l'autorité n'y gagnent ni en sûreté ni en considération. Vouloir imposer à sa patrie et à ceux de qui l'on tient la vie le régime de la force, en admettant qu'on le puisse et qu'on parvienne même à réformer des abus, est toujours regrettable, puisqu'une réaction entraîne forcément le meurtre, l'exil, la violence. Mais se consumer en stériles efforts, et pour prix de ses fatigues ne recueil-

lir que la haine, c'est pure folie. Je ne parle pas des âmes assez basses et assez mal inspirées pour sacrifier aux favoris du pouvoir leur honneur et leur indépendance.

IV. De toutes les occupations qui sont du ressort de l'intelligence, une des plus utiles assurément c'est le récit des événements passés. L'excellence de cette étude a été proclamée tant de fois, que je m'abstiens d'en parler; d'ailleurs, je craindrais qu'on ne taxât de vanité personnelle l'apologie d'un art auquel je me suis adonné. Toutefois, parce que j'ai résolu de vivre en dehors des affaires publiques, il est des gens, je le sais, qui qualifieront d'oiseuse la difficile et importante tâche que j'ai entreprise; ainsi l'apprécieront sans doute ceux dont toute l'application consiste à courtiser le peuple et à briguer sa faveur par des festins. Qu'ils daignent se rappeler, ces censeurs, les différentes époques où j'ai parcouru la carrière des honneurs, les citoyens méritants qui en ont été exclus, l'espèce d'hommes qui depuis furent introduits dans le sénat, et à coup sûr ils reconnaîtront que si j'ai changé de manière de voir, ce n'est point par faiblesse, mais par raison, et ils avoueront que mes loisirs seront plus profitables à la République que l'activité de tant d'autres. J'ai souvent ouï dire que Fabius Maximus, P. Scipion et d'autres personnages éminents de Rome, ont déclaré, qu'en contemplant les portraits de leurs ancêtres, leurs âmes s'embrasaient d'un vif amour pour la vertu. Assurément, ce n'était point ces figures de cire qui produisaient ce phénomène; c'était les souvenirs qu'elles rappelaient, qui allumaient au cœur de ces grands citoyens une flamme dont les ardeurs ne s'éteignaient pas qu'ils n'eussent atteint la célébrité glorieuse de leurs modèles. Quelle dif-

férence dans nos mœurs ! Aujourd'hui ce n'est ni en droiture ni en zèle que l'on vise à surpasser ses aïeux, mais en richesses et en prodigalités. Les hommes nouveaux eux-mêmes, qui jadis s'efforçaient d'éclipser la noblesse par leur mérite, s'appuyent, pour arriver aux commandements et aux honneurs, sur la spoliation et le brigandage. Comme si la préture, le consulat et les autres dignités fournissaient par elles-mêmes des titres à l'illustration et n'empruntaient pas tout leur éclat du mérite des hommes qui en sont revêtus. Mais ces considérations tristes et affligeantes sur les mœurs de Rome m'ont entraîné trop loin ; je passe à mon sujet.

V. Je me propose de raconter la guerre que le peuple romain eut à soutenir contre Jugurtha, guerre longue, sanglante, mêlée de succès et de revers, et qui donna naissance à l'insurrection contre la tyrannie de la noblesse. Durant cette insurrection, les lois divines et humaines furent méconnues, et les fureurs de la discorde ne cessèrent que quand la guerre civile eut promené ses ravages sur toute l'Italie. Avant d'aborder ce récit, je vais retracer quelques faits préliminaires qui jetteront plus de clarté sur la marche des événements. Pendant la seconde guerre punique, les Carthaginois, sous la conduite d'Annibal, portèrent à l'Italie les plus rudes coups qu'ait jamais ressentis la puissance romaine. A cette époque, Masinissa, roi des Numides, admis à notre alliance par P. Scipion, que ses exploits firent depuis surnommer l'Africain, Masinissa, dis-je, s'était signalé par de nombreux et brillants faits d'armes. En récompense de ses services, après la défaite des Carthaginois et la prise de Syphax, un des monarques les plus riches et les plus puissants de l'Afrique, le peuple romain fit don à Masinissa de toutes les villes

et de toutes les terres qu'il avait conquises. Aussi ce prince continua-t-il à nous témoigner un dévouement sincère et qui lui mérita toute notre estime. Il termina ses jours et son règne. Micipsa resta seul héritier du trône, ses frères Manastabal et Gulussa étant morts de maladie. Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal; il recueillit dans son palais et fit élever avec autant de soin que ses enfants son neveu Jugurtha, fils de Manastabal, que Masinissa avait tenu dans la condition privée, parce qu'il était né d'une concubine.

VI. Dès sa première jeunesse, Jugurtha, doué d'une constitution robuste, d'un extérieur distingué, et surtout d'une intelligence des plus remarquables, ne se laissa point énerver par les plaisirs et l'oisiveté. Fidèle aux usages du pays, il s'adonna avec les jeunes gens de son âge aux exercices de l'équitation, du tir et de la course; bien qu'il éclipsât tous ses rivaux, il sut néanmoins se faire aimer de tous; la chasse prenait aussi une grande partie de son temps; il était toujours le premier ou l'un des premiers à terrasser le lion et d'autres animaux carnassiers. D'une activité sans égale, il ne parlait jamais de lui. D'aussi belles qualités charmèrent d'abord Micipsa, qui en conclut que son neveu serait un jour la gloire de son règne. Mais ensuite, lorsqu'il vit grandir de plus en plus le crédit de Jugurtha, qui était devenu un homme fait, et qu'il songea à sa vieillesse, à ses enfants en bas âge, ce rapprochement le frappa et le fit réfléchir. Il se disait non sans épouvante que l'homme est avide de commander, et qu'il n'hésite pas à tout sacrifier à cette passion; d'ailleurs son âge et celui de ses enfants offraient à la cupidité une de ces occasions qui égarent jusqu'aux âmes les moins ambitieuses. Mais d'un autre côté, Jugurtha jouissait parmi les

Numides d'une popularité immense, et il était à craindre que le meurtre d'un personnage aussi influent ne devînt le signal d'une révolte ou d'une guerre civile.

VII. Au milieu de ces perplexités, Micipsa comprit qu'il ne pouvait recourir ni au poignard ni au poison pour se défaire d'un homme qui était adoré de ses compatriotes; connaissant la témérité de Jugurtha et sa passion pour la gloire des armes, il résolut de l'exposer aux dangers et de tenter ainsi les hasards de la fortune. Lors de la guerre de Numance, Micipsa fut tenu de fournir au peuple romain des troupes auxiliaires de cavalerie et d'infanterie. Il remit à Jugurtha le commandement des Numides qu'il envoyait en Espagne, dans l'espoir que celui-ci ne tarderait pas à être victime de son brillant courage ou de la fureur de l'ennemi. Mais l'événement fut loin de répondre à son attente. Jugurtha, avec son esprit vif et pénétrant, s'appliqua d'abord à connaître le caractère de P. Scipion, qui commandait alors les Romains, et à se rendre compte des habitudes de l'ennemi; son activité, sa vigilance, sa subordination parfaite, son mépris du danger, portèrent si haut sa réputation qu'en peu de temps il devint l'idole de nos soldats et la terreur des Numantins. Il réunissait deux qualités qui vont rarement de pair, la bravoure sur le champ de bataille et la sagesse dans les conseils; l'une, fille de l'audace, accuse ordinairement un esprit aventureux, l'autre, basée sur la prudence, implique une certaine timidité. Aussi le général en chef confiait-il à Jugurtha presque toutes les missions difficiles, il lui témoignait une affection dont les liens se resserraient chaque jour davantage, car tous ses avis, toutes ses entreprises étaient couronnées de succès. La générosité de Jugurtha

et l'agrément de son caractère lui concilièrent encore de nombreux amis parmi les Romains.

VIII. Il y avait alors dans notre armée une foule d'hommes nouveaux et de nobles, plus épris de l'argent que de l'honneur et du devoir, remuants, jouissant à Rome d'un puissant crédit et chez nos alliés de plus de notoriété que de considération. Ils enflammèrent l'esprit naturellement ambitieux de Jugurtha, en lui persuadant qu'après la mort de Micipsa, il resterait seul maître du royaume de Numidie. N'était-il pas à tous égards le plus méritant, et d'ailleurs à Rome tout s'achetait. Numance détruite, Scipion voulut congédier ses auxiliaires et rentrer dans ses foyers. Après avoir comblé Jugurtha, devant toute l'armée, d'éloges et de présents magnifiques, il l'emmena dans sa tente. Là, dans le secret de l'intimité, il lui recommanda de cultiver la faveur du peuple romain par des services publics, plutôt qu'en satisfaisant des intérêts privés, de s'interdire par conséquent les largesses individuelles, car il était peu sage de demander à quelques créatures l'appui d'une nation. « Persévère, ajouta-t-il, dans ta noble con- » duite, la gloire et la couronne viendront à » toi sans que tu les cherches ; mais si au con- » traire tu veux trop te hâter, ton or n'abou- » tira qu'à te perdre. »

IX. Sur ces paroles, Scipion le congédia en lui remettant pour Micipsa une lettre ainsi conçue : « Ton cher Jugurtha a fait preuve, pendant » le siége de Numance, d'une bravoure in- » comparable. Tu l'apprendras, j'en suis sûr, » avec beaucoup de joie. Ses éminents ser- » vices lui ont acquis toute mon affection ; je » ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'il » obtienne celle du sénat et du peuple romain. » Je te félicite sincèrement, au nom de l'ami- » tié qui nous lie, de posséder un neveu di-

» gne de toi et de son aïeul Masinissa. »
Micipsa, voyant tout ce que lui avait appris la voix publique, confirmé par le témoignage de Scipion, touché, d'ailleurs, des grandes qualités et du crédit de son neveu, s'adoucit à son égard et voulut le gagner à force de bienfaits. Il l'adopta sur-le-champ et l'institua, par testament, son héritier au même titre que ses enfants. Quelques années après, accablé de vieillesse et d'infirmités, Micipsa, sentant sa fin prochaine, réunit ses amis et ses proches, et, en présence de ses deux fils Adherbal et Hiempsal, il tint ce discours à Jugurtha :

X. « Lorsque je t'ai approché de mon trône,
» Jugurtha, tu n'étais qu'un petit orphelin,
» pauvre et sans avenir. J'ai pensé qu'en rai-
» son de mes bienfaits, ton affection pour moi
» serait aussi sincère que celle des enfants que
» le ciel pourrait un jour me donner. Mes pré-
» visions n'ont pas été fausses. Sans parler
» d'une foule de brillants faits d'armes par les-
» quels tu t'es distingué, ton retour de Nu-
» mance, dont le souvenir est tout récent, a
» été pour moi et pour mes Etats un véritable
» triomphe. Grâce à ta valeur, notre alliance
» avec les Romains s'est resserrée d'une ma-
» nière indissoluble, notre famille a repris en
» Espagne son ancien éclat, et, chose surpre-
» nante, ta gloire a désarmé l'envie. Mainte-
» nant, puisque la nature me condamne à
» quitter la vie, je t'adresserai une dernière
» recommandation, une seule prière : jure-moi
» par cette main défaillante, au nom de la re-
» ligion du trône, de chérir toujours ces enfants
» qui sont tes proches par la naissance, tes
» frères par mes bienfaits; de respecter en eux
» les liens du sang et de ne leur préférer ja-
» mais l'appui de l'étranger. Ce ne sont ni les
» armées, ni les trésors qui protègent un Etat,
» mais les amis; ceux-là on ne les gagne point

» par les armes, on ne les achète pas avec de
» l'or, les égards et le dévouement seuls les
» font naître. Or, quel meilleur ami qu'un frère
» pour son frère? Quel étranger te sera fidèle,
» Jugurtha, si tu te déclares l'ennemi des tiens?
» Je vous laisse, mes enfants, un trône iné-
» branlable, si vous êtes sages; dans le cas
» contraire, chancelant. Avec la concorde, un
» humble État grandit; la désunion fait écrou-
» ler les empires les plus puissants. C'est à toi,
» Jugurtha, à toi le plus avancé en âge et
» en expérience, qu'il convient surtout de
» veiller à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux.
» Dans tout conflit, le plus fort, fût-il l'offensé,
» passe généralement pour l'agresseur, par cela
» seul qu'il peut davantage. Quant à vous,
» Adherbal et Hiempsal, soyez pleins d'égards
» et de déférence pour votre aîné; imitez ses
» vertus et rivalisez d'efforts pour qu'on ne
» dise pas un jour que l'adoption m'a rendu
» plus heureux père que la nature. »

XI. Jugurtha vit bien tout ce qu'il y avait de politique dans ce langage, et dans le fond il était loin de le partager; néanmoins, en raison de la circonstance, il fit au roi une réponse affectueuse. A quelques jours de là, Micipsa mourut. Après avoir célébré ses obsèques avec la magnificence usitée en pareil cas, les princes se réunirent pour délibérer en commun sur la conduite des affaires. Hiempsal, le plus jeune d'entre eux, dont l'humeur altière avait toujours manifesté du mépris pour la naissance de Jugurtha, à cause de la basse extraction de sa mère, s'assit à la droite d'Adherbal, afin d'empêcher Jugurtha d'occuper le siége du milieu, que les Numides considèrent comme la place d'honneur. A la fin pourtant, fatigué des instances de son frère, qui le pressait de céder devant la supériorité de l'âge, il consentit, non sans répu-

gnance, à se déplacer. Dans le cours de cette conférence sur l'administration du royaume, Jugurtha proposa entre autres d'annuler tous les décrets et ordonnances rendus depuis cinq ans, attendu que, durant cette période, le grand âge de Micipsa avait affaibli ses facultés. « Bien volontiers, lui répliqua Hiempsal, » car l'adoption qui te confère des droits à » l'hérédité du trône ne date que de trois » ans. » Ce mot blessa Jugurtha au delà de toute expression. A partir de ce moment, dominé par la colère et la peur, il nourrit mille projets de vengeance, et ne songea plus qu'aux moyens de se débarrasser d'Hiempsal. Trouvant ses combinaisons trop lentes et n'écoutant que son animosité, il résolut d'en finir à tout prix.

XII. Dans cette première réunion dont je viens de parler, les princes, pour éviter toute mésintelligence, étaient convenus de faire entre eux le partage des trésors et du territoire de l'Etat. On fixa l'époque à laquelle ces deux opérations auraient lieu, en stipulant que l'on procéderait d'abord à la répartition des fonds. Les princes, en attendant, se retirèrent chacun dans différentes places où étaient déposés les trésors. Le hasard voulut que Hiempsal, à Thirmida, choisit pour résidence la maison d'un aide de camp de Jugurtha, qui jouissait depuis longtemps de la confiance et de l'amitié de son maître. Cet homme était un instrument offert par la fortune. Jugurtha, à force de promesses, obtint de lui que, sous prétexte d'aller visiter sa demeure, il se procurerait de fausses clefs, sachant que toutes les clefs des portes étaient remises à Hiempsal. Il se réservait d'arriver lui-même au moment donné, à la tête d'une troupe considérable. Le Numide s'empresse d'exécuter cet ordre, et, conformément à ses instruc-

tions, il introduit pendant la nuit les satellites de Jugurtha. Ceux-ci forcent les appartements, courent dans toutes les directions à la recherche du roi, massacrent ses gardes, les uns endormis, les autres accourant, fouillent les endroits les plus secrets, brisent les cloisons, répandant partout un effroyable tumulte. On finit par découvrir Hiempsal, caché dans l'humble réduit d'une esclave, où dans son trouble et son ignorance des lieux, il avait eu hâte de se réfugier. Les Numides, ainsi qu'on le leur avait enjoint, rapportèrent sa tête à Jugurtha.

XIII. La nouvelle de cet horrible attentat fut bientôt connue de toute l'Afrique. Adherbal et les anciens sujets de Micipsa tremblèrent. Il se forma deux partis. Le plus grand nombre se déclara pour Adherbal; mais les plus belliqueux se rallièrent autour de Jugurtha. Celui-ci arme le plus de troupes qu'il peut, soumet de gré ou de force plusieurs villes et se dispose à régner sur toute la Numidie. Adherbal avait eu soin d'envoyer à Rome une députation pour informer le sénat du meurtre de son frère et de ses dangers personnels, néanmoins comptant sur le nombre de ses soldats, il se mit en devoir de soutenir ses droits par les armes. Vaincu dans le premier engagement qui eut lieu, il s'enfuit du champ de bataille dans la province romaine et de là se rendit à Rome. Jugurtha avait réalisé ses vœux; il restait seul maître de la Numidie. Envisageant alors avec sangfroid le crime qu'il avait commis, il appréhenda la colère du peuple romain et ne vit d'autres moyens de la conjurer que ses trésors et la cupidité des nobles. Il se hâte de faire partir pour Rome des ambassadeurs chargés d'or et d'argent, avec mission de combler de présents ses anciens amis d'abord, puis de lui en

gagner de nouveaux, enfin de ne reculer devant aucune dépense dans l'intérêt de sa cause. En arrivant à Rome, les ambassadeurs, fidèles à leurs instructions, offrirent des dons magnifiques aux hôtes du roi et aux membres les plus influents du sénat. Aussitôt tout changea de face. Les nobles, qui tout à l'heure étaient outrés d'indignation contre Jugurtha, lui accordèrent leur faveur et leur appui. Stimulés, ceux-ci par le gain, ceux-là par l'espérance, ils sollicitèrent en particulier chaque sénateur et firent tous leurs efforts pour adoucir l'arrêt qui allait être rendu. Quand les ambassadeurs eurent conçu bon espoir, on fixa le jour de l'audience et les deux parties comparurent devant le sénat. Adherbal, dit-on, prit la parole en ces termes :

XIV. « Pères conscrits, Micipsa, mon père, me » prescrivit en mourant de ne me considérer » que comme simple gouverneur du royaume de » Numidie, dont la souveraineté absolue réside » en vous ; il me recommanda de m'appliquer » constamment, en paix ou en guerre, à servir de toutes mes forces les intérêts du peu» ple romain, de me conduire à votre égard » comme envers des parents, des frères, me » promettant qu'à ces conditions je trouverais » dans votre amitié une armée et des trésors, » ces solides bases d'un trône. Je me disposais » à suivre les instructions de mon père, quand » l'homme le plus scélérat de la terre, Jugur» tha, au mépris de votre autorité, m'a dé» possédé de tous mes biens, m'a chassé de » mes Etats, moi, petit-fils de Masinissa, que » des liens héréditaires d'alliance et d'amitié » unissent depuis un siècle au peuple romain. » Puisque la destinée me réservait de telles » infortunes, Pères conscrits, j'aurais voulu » pouvoir, en invoquant votre appui, rappeler

» mes propres services et non ceux de mes
» ancêtres. Mon vœu le plus cher eût été de
» conquérir personnellement des titres à la
» bienveillance du peuple romain sans avoir à
» les revendiquer jamais, ou bien, s'il le fal-
» lait, de réclamer son assistance comme une
» dette d'honneur. Mais puisque la droiture est
» impuissante à se défendre elle-même et que
» d'ailleurs je n'avais aucune prise sur l'âme
» de Jugurtha, je suis venu me jeter dans vos
» bras, Pères conscrits, en regrettant amère-
» ment que la fatalité m'oblige de vous être
» à charge, sans que j'aie pu vous rendre le
» moindre service. La plupart des rois ont
» embrassé votre alliance ou après une défaite,
» ou dans un moment de crise qui leur faisait
» ambitionner vivement cette faveur. L'al-
» liance de notre maison avec le peuple ro-
» main date de la guerre de Carthage, et à
» cette époque la fortune de Rome était moins
» séduisante que sa loyauté. Vous ne souffri-
» rez pas, Pères conscrits, qu'un descendant
» de cette maison, que le petit-fils de Masi-
» nissa sollicite en vain votre appui. N'eussé-
» je d'autre titre que ma déplorable situation,
» ne vissiez-vous en moi qu'un prince, issu
» d'une famille de rois, hier riche, puissant,
» considéré, aujourd'hui courbé sous le poids
» du malheur et réduit dans son dénûment à
» invoquer l'assistance d'autrui, il siérait en-
» core à la dignité du peuple romain de punir
» l'injustice et d'empêcher que le crime ne
» devînt pour personne le marche-pied du
» trône. Mais les États d'où je suis banni, mes
» ancêtres les ont reçus de la munificence du
» peuple romain; c'est de ce même territoire
» qu'en combattant à vos côtés, mon aïeul
» et mon père chassèrent Syphax et les
» Carthaginois. Ce sont vos bienfaits qu'on
» m'arrache, Pères conscrits; cet outrage

» rejaillit sur vous. Suis-je assez malheu-
» reux ! Voilà donc l'effet de vos bontés,
» Micipsa, mon père ? Cet homme que vous
» avez traité comme l'un de vos enfants, en
» l'appelant au partage de votre couronne,
» vous ne l'aviez choisi que pour être l'exter-
» minateur de votre race. Notre famille ne
» jouira-t-elle jamais d'un instant de repos ?
» Sommes-nous condamnés à vivre perpétuel-
» lement dans le sang, dans les combats, dans
» l'exil ? Tant que Carthage fut debout, nous
» endurâmes comme de juste de cruelles souf-
» frances : l'ennemi nous entourait ; vous, nos
» amis, vous étiez trop loin ; nous n'avions
» d'espoir que dans nos armes. L'Afrique une
» fois délivrée de ce fléau, nous goûtions les
» douceurs de la paix, n'ayant d'ennemis en
» perspective que ceux qu'il vous plairait de
» nous imposer. Et voilà que tout d'un coup,
» Jugurtha, avec une audace inouïe, possédé
» de la rage du crime, assassine mon frère,
» qui était devenu le sien, et fait du royaume
» de sa victime un criminel trophée ; puis,
» désespérant de me faire subir le même sort,
» lorsque sous l'égide de votre puissance je
» me croyais complétement hors d'atteinte, il
» s'arme contre moi et me laisse, comme vous
» le voyez, sans patrie, sans foyers, sans res-
» sources, accablé de maux, partout ailleurs
» plus en sûreté que dans mes propres Etats.
» J'ai toujours pensé, Pères conscrits, et mon
» père me l'a dit souvent, qu'en épousant
» votre alliance, on s'imposait une lourde
» tâche, mais qu'en revanche on pouvait s'at-
» tendre à la plus entière sécurité. Notre mai-
» son, autant qu'elle l'a pu, vous a assistés
» dans toutes vos guerres ; il dépend de vous,
» Pères conscrits, que nous ne soyons point
» troublés en pleine paix. Nous étions deux
» frères ; mon père nous en donna un troisième

» dans Jugurtha, croyant nous l'attacher par
» ses bienfaits. L'un a été massacré, et ce
» n'est pas sans peine que j'ai échappé moi-
» même aux mains fratricides de l'autre.
» Que faire? A qui m'adresser dans mon in-
» fortune? Les soutiens de ma famille ont
» tous disparu; mon père, suivant la loi com-
» mune, a payé son tribut à la nature; mon
» frère, par une violation des liens les plus
» sacrés, est mort victime de la scélératesse
» d'un parent; mes alliés, mes amis, mes
» proches ont tous subi différentes formes de
» supplice. Prisonniers de Jugurtha, les uns
» ont été mis en croix, les autres exposés aux
» bêtes, le petit nombre de ceux qui survi-
» vent traîne au fond des cachots, dans les
» larmes du désespoir, une existence plus
» affreuse que la mort. N'eussé-je à dé-
» plorer aucune de toutes les pertes qui m'ont
» frappé, n'eussé-je rencontré dans le sein
» de ma famille aucune trahison, qu'au pre-
» mier événement fâcheux qui me serait
» survenu, j'aurais eu recours à vous, Pères
» conscrits, car l'ascendant de votre autorité
» vous institue les gardiens de la justice et
» les vengeurs du moindre passe-droit. Main-
» tenant exilé de ma patrie, chassé de mes
» foyers, seul, privé de toute espèce de res-
» sources, où aller? à qui m'adresser? Est-ce
» à ces nations, est-ce à ces rois qui, tous ont
» juré haine à notre famille à cause de son al-
» liance avec vous? Je ne puis faire un pas
» sans rencontrer partout les traces des hos-
» tilités qu'exercèrent mes aïeux. Et qui donc
» voudrait s'intéresser à moi, pour peu qu'il
» ait jamais été votre ennemi? D'ailleurs, Pè-
» res conscrits, Masinissa nous a légué pour
» principe de nous attacher exclusivement
» au peuple romain, de ne contracter avec
» personne autre, ni alliance, ni traité, disant

» que nous trouverions dans votre amitié tous
» les appuis désirables, et que, dans le cas où
» la fortune vous deviendrait infidèle, nous
» devions périr avec vous. Grâce à votre sa-
» gesse et à l'assistance des dieux, la gran-
» deur et l'opulence sont votre partage ; tout
» vous sourit, tout s'incline devant votre do-
» mination. Il vous est donc facile de punir
» les injures faites à vos alliés. Je ne crains
» qu'une chose, c'est l'opposition de certains
» hommes qui, connaissant mal Jugurtha, se
» sont déclarés ses amis. J'apprends qu'ils font
» mouvoir toute leur influence, et qu'ils vous
» obsèdent tour à tour de sollicitations pour
» que vous ne prononciez pas sur la personne
» d'un absent sans l'avoir entendu. Mes do-
» léances, à les en croire, sont de pures chi-
» mères, ma fuite n'est qu'une feinte, car j'é-
» tais libre, suivant eux, de rester dans mes
» États. Plût au ciel que ce rôle qu'on me prête
» je le visse jouer un jour par celui dont les
» forfaits m'ont plongé dans un abîme de
» maux ! Oui, il viendra un jour que votre
» bras ou bien celui des dieux immortels se
» lèvera pour venger l'humanité outragée. Et
» alors ce scélérat qui, à cette heure, s'enor-
» gueillit insolemment de ses crimes, torturé
» à son tour par mille souffrances, expiera
» cruellement et son ingratitude envers mon
» père et l'assassinat de mon frère, et toutes
» les tribulations dont il m'a abreuvé. O mon
» frère ! tendre objet de mes affections, la
» main qui devait le plus respecter tes jours,
» t'a frappé d'un coup mortel à la fleur de ton
» âge. Eh bien ! loin de plaindre ton sort, je
» devrais le bénir ; car, en mourant, ce n'est
» point une couronne que tu perds, tu échappes
» à la fuite, à l'exil, à l'indigence, à toutes les
» angoisses qui m'accablent à la fois. Pour
» moi, hélas ! précipité du trône de mes pères

» au dernier degré de l'infortune, j'étale à tous
» les regards le spectacle des vicissitudes hu-
» maines. Que faire désormais? Poursuivre ta
» vengeance? Mais j'ai moi-même besoin de
» secours. Recouvrer mon royaume? Mais
» ma vie et ma mort sont toutes deux à la
» merci d'autrui. Que la mort n'est-elle devenue
» le terme honorable de mes disgrâces. J'eusse
» évité du moins la dérision qui m'attend, si,
» pour comble de malheur, je devais laisser
» l'injustice triompher librement. Maintenant
» la vie est pour moi sans attrait; la mort se-
» rait une honte. Pères conscrits, je vous en
» conjure au nom de vous, au nom de vos en-
» fants et de vos aïeux, au nom de la majesté
» du peuple romain, secourez-moi dans ma
» détresse, punissez l'injustice, ne souffrez
» pas que le royaume de Numidie, qui vous
» appartient, se fonde dans le sang de
» notre famille, sous le poignard d'un assas-
» sin. »

XV. A ce discours du roi, les ambassadeurs de Jugurtha, comptant bien plus sur l'effet de leurs largesses que sur la bonté de leur cause, firent une courte réplique : « La cruauté » d'Hiempsal, dirent-ils, a seule provoqué son » assassinat par les Numides. C'est Adherbal » qui le premier a déclaré la guerre, et, parce » qu'on l'a vaincu, il se plaint d'être réduit à » l'impuissance de nuire. Jugurtha prie le » sénat de le juger tel qu'il s'est fait connaî- » tre à Numance, et d'en croire plutôt son » passé que les allégations d'un ennemi. » Ensuite les deux parties quittèrent la salle, et l'on se mit à délibérer. Les partisans des ambassadeurs et bon nombre de sénateurs vendus tournèrent en ridicule les plaintes d'Adherbal et se répandirent en pompeux éloges sur le mérite de Jugurtha. Caresses, intimida-

tion, ils usèrent de tous les moyens possibles pour pallier le crime et la honte d'un étranger, comme s'il se fût agi de leur propre honneur. Quelques-uns pourtant, plus sensibles au bien et à la justice qu'à l'intérêt privé, proposèrent de secourir Adherbal et de venger d'une manière éclatante la mort de son frère. Le plus empressé de tous à soutenir cet avis était Emilius Scaurus, de haute naissance, actif, remuant, avide de pouvoir, de richesses et d'honneurs, mais sachant masquer adroitement ses défauts. Scaurus, voyant que les largesses de Jugurtha se produisaient sans pudeur sous les yeux du public, craignit les suites ordinaires d'un pareil scandale, et pour ne pas se faire un mauvais parti, cette fois par exception il réprima sa cupidité.

XVI. Néanmoins, la victoire fut pour ceux qui préféraient au sentiment du juste l'or et le crédit. On décréta que dix commissaires partageraient entre Jugurtha et Adherbal le territoire concédé jadis à Micipsa. On nomma président de cette commission L. Opimius, personnage distingué, qui jouissait alors dans le sénat d'une influence considérable. C'était lui qui, après la mort violente de C. Gracchus et de M. Fulvius Flaccus, s'était montré, comme consul, l'agent le plus fougueux de la réaction des nobles contre le peuple. Jugurtha, qui le comptait déjà parmi ses amis de Rome, lui fit l'accueil le plus flatteur. Comblé de dons et de promesses, Opimius en vint à oublier sa réputation, son honneur, ses intérêts les plus chers pour servir l'ambition de ce prince. Les autres membres de la commission cédèrent presque tous aux mêmes amorces; bien peu préférèrent l'honneur à l'argent. Dans le partage, la contrée de la Numidie voisine de la Mauritanie, la plus riche en territoire et en

population, fut adjugée à Jugurtha; l'autre moitié, qui, plus garnie de ports et mieux bâtie, a plus d'apparence que de valeur réelle, devint le lot d'Adherbal.

XVII. C'est ici le cas de tracer une description sommaire de l'Afrique et de parler des différents peuples de cette contrée, qui embrassèrent notre alliance ou que nous eûmes à combattre. Quant aux pays que l'extrême chaleur du climat, l'aridité du sol et les déserts ont rendus presque inhabitables, il me serait difficile d'en donner une idée juste. Je me bornerai à une rapide esquisse des nations qui nous sont connues.

Dans la division du globe terrestre, l'Afrique est regardée généralement comme la troisième partie du monde; quelques auteurs, qui ne reconnaissent que deux grandes sections, l'Asie et l'Europe, comprennent l'Afrique dans cette dernière. L'Afrique est bornée au couchant par le détroit qui relie notre mer à l'Océan; au levant, par un vaste plateau incliné que les habitants du pays nomment *Catabathmon*. La mer y est orageuse, les côtes sont privées de ports; le territoire, fertile en céréales et en pâturages, se refuse à la végétation des arbres; la sécheresse du sol et du climat rend l'eau excessivement rare. Les hommes sont doués d'une vigoureuse constitution, agiles et rompus à la fatigue. Ils meurent presque tous de vieillesse, à moins que leur vie ne soit abrégée par le fer ou par la dent des animaux, car si la maladie les frappe rarement, en revanche ils sont à la merci de quantité de bêtes malfaisantes. Je sais qu'en parlant des premiers possesseurs de l'Afrique, des étrangers qui vinrent ensuite s'y fixer et de la manière dont s'opéra cette fusion des races, je vais être en désaccord avec la tradition régnante; néanmoins ie résumerai briè-

vement sur ces questions les renseignements que j'ai puisés moi-même dans les livres puniques, attribués au roi Hiempsal, et l'opinion que professent à cet égard les habitants du pays. Il va sans dire que je laisse à ces autorités la responsabilité de leurs assertions.

XVIII. L'Afrique fut habitée d'abord par les Gétules et les Libyens, peuples barbares et grossiers, qui se nourrissaient de la chair des animaux sauvages et mangeaient l'herbe des champs, comme des troupeaux. Sans coutumes, sans lois, sans gouvernement, ils erraient au hasard, campant là où la nuit les surprenait. Lorsque Hercule fut mort en Espagne, suivant la tradition des Africains, son armée, qui était un ramassis de diverses nations, veuve de son chef et en proie à la mésintelligence d'une foule d'ambitieux qui se disputaient le commandement, se dispersa. Les Mèdes, les Perses et les Arméniens, qui en faisaient partie, s'embarquèrent pour l'Afrique et s'établirent le long des côtes que baigne notre mer. Les Perses se rapprochèrent davantage de l'Océan; à l'aide des carcasses de leurs vaisseaux renversées ils se firent des cabanes, car le pays était complètement dépourvu de bois, et en tirer d'Espagne par achats ou par échanges n'était pas possible, à cause de l'étendue de la mer et de l'ignorance réciproque des deux langues qui interdisaient les relations. Leur mélange avec les Gétules s'opéra peu à peu par des mariages; et comme dans leurs excursions interminables, ils séjournaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, ils se donnèrent eux-mêmes le nom de Numides. Aujourd'hui encore les habitations des paysans numides, ou, comme ils disent, leurs huttes, rappellent par leur forme oblongue et leurs toits cintrés la coque d'un navire. Les Libyens, placés dans le voisi-

nage de la mer d'Afrique, à l'opposite des Gétules confinés au midi, presque sous la zône torride, les Libyens, dis-je, accueillirent les Mèdes et les Arméniens. Ceux-ci ne tardèrent pas à fonder des villes, car, séparés de l'Espagne par un simple détroit, il existait déjà un commerce d'échange entre les deux pays. Les Libyens dénaturèrent à la longue la dénomination des nouveaux venus; au nom de Mèdes ils substituèrent, dans leur idiome barbare, celui de Maures. Les Perses acquirent bientôt une situation florissante. Devenus trop nombreux, les plus jeunes se séparèrent de leurs pères, et vinrent, sous le nom de Numides, occuper les environs de Carthage qui forment la Numidie. Ensuite les uns et les autres, marchant réunis, soumirent par la force ou par la terreur les tribus voisines. Ils se firent un puissant renom, notamment ceux qui, établis le long des côtes de notre mer, eurent affaire aux Libyens moins belliqueux que les Gétules. Enfin presque toute la partie basse de l'Afrique tomba au pouvoir des Numides; tous les vaincus furent incorporés au peuple conquérant dont ils prirent le nom.

XIX. Plus tard, les Phéniciens voulant, les uns diminuer l'excès de leur population, les autres accroître leur prépondérance, firent appel à des gens du peuple, à des aventuriers, et vinrent fonder sur le littoral de la mer Hippone, Adrumète, Leptis et d'autres cités. Ces colonies prospérèrent en peu de temps et contribuèrent soit à la défense de la métropole, soit à sa splendeur. Quant à Carthage, j'aime mieux n'en rien dire que d'en parler superficiellement, pressé que je suis de reprendre le fil de mon sujet. A partir du Catabathmon, plateau qui sépare l'Egypte de l'Afrique, la première ville qui se présente, en longeant la mer, est Cyrène, colonie de Théra; immédia-

tement après viennent les deux Syrtes entre lesquelles est bâtie Leptis; ensuite les autels des Philènes qui bornaient, du côté de l'Egypte, l'empire carthaginois; puis plusieurs villes puniques. Le reste du pays jusqu'à la Mauritanie appartient aux Numides. Les Maures sont tout près de l'Espagne. Au-dessus de la Numidie, les Gétules, dit-on, vivent les uns sous des huttes, les autres plus barbares sont toujours errants. Or, à l'époque de la guerre de Jugurtha, la plupart des villes puniques et tout le territoire que possédèrent en dernier lieu les Carthaginois, étaient gouvernés par des magistrats du peuple romain; une grande partie des Gétules et la Numidie jusqu'aux bords de la Malûca, étaient sous la dépendance de Jugurtha; la Mauritanie entière obéissait au roi Bocchus. Ce prince ne connaissait le peuple romain que de nom; de notre côté, nous n'avions eu avec lui aucune espèce de relations, ni amicales ni hostiles. En voilà assez sur l'Afrique et ses habitants pour l'intelligence du récit.

XX. Après le partage du royaume, les commissaires quittèrent l'Afrique; Jugurtha, qui n'avait pas été sans inquiétude, put jouir à l'aise du fruit de son crime. Convaincu que ses amis lui avaient dit vrai devant Numance, en lui affirmant qu'à Rome tout s'achetait, excité d'ailleurs par les promesses de ceux qu'il venait de combler de présents, il jeta ses vues sur le royaume d'Adherbal. N'était-il pas, lui, plein de feu et d'humeur belliqueuse, tandis que son adversaire ami du repos, mou, pacifique, sans défense, était homme à trembler plutôt qu'à inspirer de la crainte? Il envahit donc brusquement, à la tête d'une troupe considérable, le territoire d'Adherbal, fait prisonniers un grand nombre de ses sujets, s'empare de leurs

troupeaux et de leurs biens, brûle leurs habitations et ravage avec sa cavalerie une vaste étendue de pays. Ensuite, chargé d'un immense butin, il rentre dans ses États, espérant qu'Adherbal indigné s'armerait pour venger cette offense et que la guerre allait s'ensuivre. Mais ce prince, jugeant qu'il n'était pas de force à lutter et que l'amitié du peuple romain le défendrait mieux que les Numides, envoya des ambassadeurs auprès de Jugurtha, pour se plaindre des outrages dont il avait été victime. Ceux-ci n'obtinrent qu'une réponse injurieuse; néanmoins Adherbal, songeant au triste résultat de sa première levée de boucliers, résolut de tout supporter plutôt que de reprendre les armes. Cette modération n'ébranla pas les desseins ambitieux de Jugurtha, qui considérait déjà comme un fait accompli la conquête du royaume entier de son rival. Aussi, au lieu d'une bande de pillards comme la première fois, il lève une nombreuse armée, commence la guerre, et affiche la prétention de régner sur toute la Numidie. Partout, sur son passage, il dévaste les villes et les campagnes, recueille un riche butin, remplit les siens d'ardeur, l'ennemi d'épouvante.

XXI. Adherbal, se voyant réduit à l'alternative d'évacuer son royaume ou de le défendre les armes à la main, obéit à la nécessité : il organise des troupes et marche à la rencontre de Jugurtha. Les deux armées prirent position, non loin de la mer, près de la ville de Cirta, et comme le jour était sur son déclin, la bataille ne fut point engagée. Au milieu de la nuit, favorisées par les ténèbres, les troupes de Jugurtha, à un signal donné, fondent sur le camp ennemi. Surpris, les uns dans le sommeil, les autres cherchant leurs armes, les Numides essuient un désastre complet.

Adherbal, escorté de quelques cavaliers, se réfugie dans Cirta, et, sans l'intervention d'une foule de citoyens romains, qui empêchèrent les poursuivants de pénétrer dans la ville, la même journée eût vu commencer et finir la lutte entre les deux rois. Jugurtha investit la place; pour s'en rendre maître, il construit des mantelets, des tours, des machines de toute espèce avec une activité extraordinaire, car il savait qu'Adherbal, avant d'en venir aux mains, avait envoyé à Rome des ambassadeurs, et il avait hâte de prévenir leur retour. Aussitôt que le sénat fut instruit de ces hostilités, il fit partir pour l'Afrique trois jeunes gens chargés de se rendre auprès des deux rois, afin de les sommer, au nom du sénat et du peuple romain, de mettre bas les armes et de vider leurs différends par la raison plutôt que par la force, ainsi que le voulaient leur propre dignité et celle des Romains.

XXII. Ces commissaires gagnèrent l'Afrique avec d'autant plus de diligence, qu'au moment de leur départ le bruit courait à Rome qu'une bataille avait eu lieu et que Cirta était assiégée; mais ce bruit n'avait encore rien d'officiel. A leur message, Jugurtha répondit: «Qu'il ne connaissait rien au monde » de plus respectable et de plus sacré que » la volonté du sénat; que, dès son jeune âge, » il avait visé à conquérir l'estime des gens » les plus honorables; que s'il avait obtenu » l'amitié de Scipion, ce personnage si émi» nent, il le devait à son mérite et non à de » coupables manœuvres; que Micipsa, en l'ap» pelant par l'adoption au partage de sa cou» ronne sans qu'il eût à invoquer l'absence » d'héritiers naturels, avait subi la même sé» duction. Mais, plus sa vie était marquée de » nobles et généreuses actions, moins son » caractère pouvait se courber devant un ou-

» trage. Adherbal avait essayé d'attenter à » ses jours; convaincu de ce criminel projet, » il s'était levé contre l'assassin. Il ne serait » ni juste ni convenable que le peuple romain » voulût lui interdire l'exercice d'un droit re- » connu par toutes les nations. Au surplus, » il enverrait prochainement à Rome des am- » bassadeurs pour fournir toutes les explica- » tions désirables. » Là-dessus, Jugurtha congédia les commissaires, sans leur permettre de communiquer avec Adherbal.

XXIII. Dès qu'il les sut hors d'Afrique, désespérant d'enlever Cirta d'assaut à cause de ses fortifications naturelles, il entoura cette place d'un fossé palissadé, qu'il flanqua de tours garnies de combattants. Nuit et jour il dirige contre les assiégés des attaques de vive force ou des surprises; il cherche à ébranler les défenseurs de la place, tantôt par des promesses, tantôt par des menaces; il relève, en leur parlant, le courage de ses soldats; bref, sans cesse debout, il n'omet rien pour réussir. Adherbal, voyant que tout était perdu, qu'il avait affaire à un ennemi acharné, sans espoir d'être secouru, et dans un dénûment tel qu'il lui était impossible de prolonger la guerre, choisit, parmi ceux qui l'avaient accompagné à Cirta, les deux hommes les plus résolus; il les comble de promesses, les intéresse à son infortune et les décide à traverser pendant la nuit les lignes des assiégeants pour gagner la plage voisine, et de là se rendre à Rome.

XXIV. En peu de jours, ces Numides accomplirent leur mission. On lut au sénat un message d'Adherbal ainsi conçu :

« Ne m'en veuillez pas, Pères conscrits, si » je vous importune encore de mes prières; » les violences de Jugurtha m'en font une né- » cessité. Cet homme a tellement soif de ma

» ruine que le respect de votre autorité, la
» crainte des dieux immortels ne sont rien
» pour lui; insensible à tout, c'est mon sang
» qu'il veut. Depuis cinq mois, malgré l'al-
» liance et l'amitié qui m'unissent au peuple
» romain, j'endure toutes les rigueurs d'un
» siége, sans que la mémoire des bienfaits de
» Micipsa mon père, sans que vos décrets
» m'aient protégé. Décimé par le fer et par la
» famine, je ne saurais dire lequel de ces deux
» fléaux m'accable le plus. Ma destinée me
» dissuade d'insister de nouveau sur la con-
« duite de Jugurtha; j'ai trop éprouvé na-
» guère combien peu de créance est accordée
» au malheur. Mais il est évident qu'il vise
» au-dessus de moi. Il ne peut se flatter de
» posséder à la fois et votre alliance et ma
» couronne; l'objet de sa préférence, personne
» ne l'ignore. Il a commencé par l'assassinat
» de mon frère Hiempsal, puis il m'a chassé
» du royaume de mes pères. Que ce soit là des
» offenses purement personnelles et qui ne
» vous touchent en rien, je l'admets. Mais
» aujourd'hui, c'est votre empire que ses ar-
» mes ont envahi, c'est le chef imposé par
» vous aux Numides qu'il tient assiégé;
» quant aux représentations de vos envoyés,
» le péril de ma situation montre assez le cas
» qu'il en a fait. Quel autre moyen d'action
» vous reste-t-il donc sur lui, si ce n'est la
» force dont vous disposez? Ah! je voudrais
» de grand cœur que toutes ces doléances et
» celles dont j'ai fait part dernièrement au sé-
» nat fussent de vaines chimères et non le ta-
» bleau fidèle de mes infortunes. Mais, puis-
» que je suis né pour être une preuve vivante
» des scélératesses de Jugurtha, je ne re-
» doute ni la mort ni les tribulations, je ne
» demande en grâce que d'échapper au joug
» de mon ennemi et aux tourments affreux

» qu'il me prépare. Le royaume de Numidie
» est à vous, disposez-en à votre gré ; mais
» arrachez-moi des mains d'un sacrilége, je
» vous en supplie, au nom de la majesté de
» votre empire, au nom sacré de l'amitié, s'il
» vous reste encore quelque souvenir de mon
» aïeul Masinissa. »

XXV. Après la lecture de ce message, quelques voix proposèrent d'envoyer une armée en Afrique pour secourir Adherbal avant tout, et en attendant de prendre une résolution sur la désobéissance de Jugurtha aux ordres des députés. Mais les créatures de ce roi, revenant à la charge, firent tant qu'elles empêchèrent l'adoption de ces mesures. Ainsi l'intérêt public, comme cela arrive souvent en politique, fut sacrifié aux convenances privées. On nomma néanmoins une nouvelle commission pour l'Afrique, composée cette fois d'hommes recommandables par l'âge, par la naissance et par les hauts emplois qu'ils avaient exercés ; dans le nombre figurait M. Scaurus, dont j'ai déjà parlé, ancien consul et prince du sénat. Ces commissaires, cédant à l'indignation générale qu'avait soulevée cette affaire, et aux vives instances des Numides, s'embarquèrent dans les trois jours ; ils furent bientôt à Utique, d'où ils écrivirent à Jugurtha : « Qu'il ait à se rendre immé-
» diatement dans la province romaine, où ils
» l'attendaient par ordre du sénat. » En apprenant que des personnages de distinction, qu'il savait jouir à Rome d'un puissant crédit, étaient venus pour traverser ses desseins, Jugurtha, troublé d'abord, flotta entre la crainte et l'ambition. Il appréhendait les vengeances du sénat, en n'obéissant pas à ses envoyés, mais en même temps son âme, aveuglée par la passion, le poussait à consommer son crime. Dans ce cœur ambitieux ce fut le

parti du mal qui triompha. Il déploie son armée autour de Cirta, et tente les plus violents efforts pour emporter la place. Il comptait, en obligeant l'ennemi à disséminer sa faible garnison, trouver, soit de vive force, soit par surprise, une occasion de vaincre. Déçu dans cet espoir et n'ayant pu, comme il le voulait, s'emparer d'Adherbal avant de se présenter devant les commissaires, Jugurtha, pour ne point irriter par de nouveaux délais Scaurus, qu'il redoutait surtout, se rendit dans la province romaine, escorté de quelques cavaliers. Là, des menaces terribles lui furent faites, au nom du sénat, s'il persistait à continuer le siége; ce fut en vain; après de longs pourparlers, les commissaires se retirèrent sans avoir rien obtenu.

XXVI. Informés de ce résultat, les Italiens, qui s'étaient dévoués à la défense de Cirta, crurent qu'en capitulant, le respect du nom romain garantirait leur sûreté; ils engagèrent Adherbal à livrer à Jugurtha sa personne et la place, sous la seule condition qu'il aurait la vie sauve et en laissant au sénat le soin des autres arrangements. Ce prince eût préféré mille fois tout hasarder plutôt que de se fier à la parole de Jugurtha; mais comme ceux qui lui donnaient ce conseil pouvaient le contraindre à le suivre, malgré sa résistance, il céda aux représentations des Italiens et se rendit. Jugurtha, commençant par Adherbal, le fit périr dans d'affreuses tortures; ensuite tous les Numides hors de l'enfance et les Italiens, que le commerce avait fixés dans Cirta, furent massacrés indistinctement, à mesure qu'ils se présentaient au fer des soldats.

XXVII. Dès que la nouvelle de cet événement parvint à Rome, le sénat en fut saisi. Les anciens agents de Jugurtha, soit en interrompant les délibérations, soit en faisant

valoir leur influence, soit même en provoquant des altercations, cherchèrent à gagner du temps, afin de pallier l'atrocité du forfait. Et si C. Memmius, tribun désigné, homme énergique et ennemi juré de la prépondérance des nobles, n'eût averti le peuple que ces délais étaient l'œuvre d'intrigants, jaloux d'assurer au roi numide l'impunité de ses crimes, nul doute que, à force d'ajourner la décision, l'indignation publique se fût éteinte, sous la pression de l'or et du crédit de Jugurtha. Le sénat, qui se sentait coupable, craignit d'irriter le peuple. On assigna aux nouveaux consuls, d'après la loi Sempronia, les gouvernements de la Numidie et de l'Italie. Furent nommés consuls P. Scipion Nasica et L. Bestia Calpurnius; celui-ci obtint la Numidie, et l'autre l'Italie. On lève une armée expéditionnaire pour l'Afrique; on vote la solde et les diverses dépenses de la guerre.

XXVIII. Jugurtha, imbu de l'idée qu'à Rome tout se vendait, fut fort étonné d'apprendre ces préparatifs. Il envoya en ambassade auprès du sénat son fils et avec lui deux de ses confidents. Leurs instructions étaient les mêmes que celles de la députation envoyée précédemment après la mort d'Hiempsal, c'est-à-dire d'acheter toutes les consciences sans marchander. Lorsqu'ils approchèrent de Rome, Calpurnius demanda au sénat s'il consentait à ce que les ambassadeurs de Jugurtha entrassent dans la ville. La réponse fut : « que s'ils » n'apportaient pas la soumission du royaume » et de la personne de leur maître, ces en» voyés eussent à quitter l'Italie sous dix » jours. » Le consul transmet cette décision du sénat aux Numides, qui repartent aussitôt sans avoir rien fait. Cependant Calpurnius, dont l'armée était prête, choisit pour ses lieutenants des patriciens influents, sous le nom

desquels il comptait couvrir au besoin ses prévarications; dans le nombre on remarquait Scaurus, dont nous avons dépeint plus haut le caractère et les mœurs. Notre consul était doué de grandes qualités physiques et morales, mais l'amour de l'argent les déparait. Infatigable, énergique, prévoyant, il connaissait la guerre et savait mieux que personne éviter les situations dangereuses et les surprises. Les légions traversent l'Italie jusqu'à Reggio, d'où elles s'embarquent pour la Sicile et de là passent en Afrique. Calpurnius, après s'être muni d'approvisionnements, fond sur la Numidie; il prend de vive force quelques villes et fait de nombreux prisonniers.

XXIX. Mais dès que les émissaires de Jugurtha eurent fait briller l'or à ses yeux, en lui montrant les difficultés de la guerre qu'il allait entreprendre, il se fit dans cette âme ouverte à la cupidité un brusque changement. Il adopta, pour complice et pour instrument de ses desseins, Scaurus qui, dans le principe, malgré la corruption presque générale de son parti, s'était déclaré l'un des plus fougueux adversaires du roi, mais qui, maintenant, séduit par des offres splendides, sacrifiait le devoir et l'honneur à une connivence coupable. Jugurtha n'avait eu d'abord d'autre intention que d'acheter une suspension d'armes, durant laquelle il comptait réussir à Rome par l'intrigue et par l'argent. Mais quand il sut que Scaurus trempait dans la négociation, plein d'espoir de recouvrer la paix, il résolut d'aller en personne auprès des deux plénipotentiaires pour en fixer les conditions. Auparavant, le questeur Sextius fut envoyé comme ôtage par le consul à Béja, une des places fortes de Jugurtha; cette mission avait pour prétexte la réception des blés que Calpurnius avait exigés publiquement des émissaires du roi pour

prix de la trêve qu'il lui accordait en attendant sa soumission. Jugurtha, comme il l'avait annoncé, arrive au camp romain; admis devant le conseil, il essaie en quelques mots de justifier sa conduite et offre de se soumettre. Calpurnius et Scaurus concluent avec ce prince des arrangements secrets. Le lendemain, on va aux voix sans discussion préalable, et la soumission est acceptée. D'après les conditions stipulées devant le conseil, trente éléphants, des chevaux, du bétail en assez grande quantité et un lingot d'argent peu considérable furent remis au questeur. Calpurnius retourne à Rome pour présider l'élection des magistrats; en Numidie et dans notre armée, il n'est plus question que de paix.

XXX. Aussitôt que les événements d'Afrique, avec tous leurs détails, eurent été divulgués, on ne s'entretint à Rome, dans les lieux publics et dans les réunions particulières que de la conduite du consul. Le peuple fut saisi d'indignation, les sénateurs pleins d'anxiété. Approuveraient-ils une telle infamie? Casseraient-ils la décision du consul? Ils ne savaient quel parti prendre, car l'influence de Scaurus, que l'on disait le complice et l'instigateur de Calpurnius, étouffait en eux la justice et la vérité. Memmius, dont nous avons signalé plus haut l'indépendance de caractère et la haine profonde contre la domination de la noblesse, profite des lenteurs et des hésitations du sénat pour assembler le peuple et l'exciter à faire lui-même justice. Il lui recommande de ne point déserter la cause de la République, de ne point abjurer sa liberté; il étale sous ses yeux mille traits du despotisme et de la cruauté des nobles; en un mot, il ne néglige rien pour enflammer les passions de la multitude. Comme Memmius a joui, dans son temps, d'une grande réputation

d'éloquence, peut-être ferais-je bien de transcrire ici un de ses nombreux discours. Je choisis de préférence celui qu'il adressa au peuple après le retour de Calpurnius.

XXXI. « Bien des motifs, Romains, m'éloi-
» gneraient de cette tribune, si mon zèle pour
» le bien public n'était au-dessus de toutes les
» considérations. Une faction puissante, abu-
» sant de votre patience, anéantit tous les
» droits, et malheureusement, à proclamer la
» vérité, il y a plus de péril que de gloire. De-
» puis quinze ans, je rougis de le dire, vous
» êtes le jouet d'une cabale tyrannique; vos
» défenseurs, victimes de sa barbarie, ont tous
» péri sans vengeance; tant l'indolence et l'i-
» nertie avaient engourdi vos âmes, et aujour-
» d'hui que vos ennemis marchent à leur perte,
» vous restez endormis. Oui, aujourd'hui en-
» core, vous avez peur de ceux que vous de-
» vriez faire trembler. Eh bien, quoi qu'il en
» soit, ma conscience me crie de lutter contre
» la prépondérance de cette faction. Je ferai
» du moins l'essai de cette indépendance que
» mon père m'a léguée. Mes efforts seront-ils
» vains ou efficaces? Cela dépend de vous,
» Romains. Je ne vous conseille pas d'imiter
» l'exemple souvent donné par vos aïeux en
» repoussant l'injure les armes à la main. Non,
» point de violence, point de scission; laissez
» vos adversaires tomber d'eux-mêmes dans
» l'abîme où ils courent. Après l'assassinat de
» Tibérius Gracchus, qu'ils accusaient de pré-
» tendre à la royauté, le peuple fut en butte à
» de rigoureuses poursuites. Après le meurtre
» de Caïus Gracchus et de M. Fulvius, un grand
» nombre de vos frères furent égorgés dans
» les prisons. Ces deux époques sanglantes
» n'eurent d'autre terme légal que la satiété
» des bourreaux. Mais admettons que vouloir
» rétablir le peuple dans ses droits, c'est se

» frayer le chemin du trône, et, pour éviter
» des représailles sanguinaires, tenons pour
» légitime tout ce qui s'est fait. Depuis plu-
» sieurs années, vous voyez avec une muette
» indignation le trésor dilapidé, des rois et des
» peuples libres tributaires d'une poignée de
» nobles, tous les honneurs, toutes les riches-
» ses érigées en monopole. Ces abus révoltants
» demeurés impunis n'ont pas suffi à leurs
» auteurs; ils ont été plus loin; vos lois, votre
» dignité, tout ce qu'il y a de respectable de-
» vant les dieux et devant les hommes, ils
» l'ont sacrifié à l'ennemi. Encore, si après
» cela ils manifestaient le moindre senti-
» ment de repentir ou de honte! Mais non.
» Ils promènent sous vos yeux toutes les ma-
» gnificences du luxe, se pavanant les uns de
» leurs sacerdoces et de leurs consulats, les
» autres de leurs décorations triomphales,
» comme si ces titres, ils les avaient acquis
» avec gloire et non indignement usurpés.
» Des esclaves, que l'on achète pour un vil
» métal, ne supportent point les caprices de
» leur maître, et vous, Romains, nés pour
» l'empire du monde, vous subissez sans mur-
» mure un pareil esclavage? Mais qui sont-
» ils donc, ces oppresseurs de la République?
» Des scélérats couverts de sang, d'une cu-
» pidité insatiable, et qui font trophée de leurs
» crimes; probité, honneur, devoir, ce
» que l'honnêteté avoue, ce qu'elle rejette,
» tout est pour eux trafic. Ils se font un rem-
» part, ceux-ci de l'assassinat de vos tribuns,
» ceux-là des tortures auxquelles ils vous ont
» injustement soumis, le plus grand nombre
» de vos têtes qu'ils ont abattues. Et plus
» leurs forfaits sont énormes, plus entière est
» leur sécurité, puisque la terreur que devrait
» leur inspirer une conscience coupable, ils l'ont
» fait passer dans vos âmes pusillanimes. Les

» mêmes désirs, les mêmes haines, les mêmes
» craintes les réunissent étroitement; mais cet
« accord, qui entre honnêtes gens produit la
» confraternité, n'est parmi les méchants
» qu'une ligue détestable. Ah! si vous ressen-
» tiez pour la liberté autant d'amour que vos
» adversaires montrent de zèle pour le despo-
» tisme, assurément nous ne verrions point,
» comme aujourd'hui, la République mise au
» pillage; vos faveurs seraient réservées aux
» plus dignes et non aux plus audacieux.
» Vos pères, afin de conquérir leurs droits
» et de faire reconnaître leur autorité, ont
» pris les armes, à deux périodes succes-
» sives, et se sont retirés sur le mont Aven-
» tin; et vous, pour conserver cette liberté
» qu'ils vous ont transmise, vous ne dé-
» ploieriez pas d'énergiques efforts! Si fait,
» vous le devez cent fois, car il y a plus de
» déshonneur à perdre un bien que l'on pos-
» sède qu'à ne l'avoir jamais acquis. Vous al-
» lez me demander ce que je propose. Je veux
» que l'on fasse justice des traîtres qui ont
» livré la République à l'ennemi, non par des
» voies de fait (ces rigueurs, que leur con-
» duite justifierait, sont indignes de vous)
» mais en les citant devant les tribunaux et
» en invoquant le témoignage personnel de
» Jugurtha. Si ce prince est véritablement
» soumis, il obéira de suite à votre appel; si
» au contraire il n'en tient pas compte, vous
» apprécierez au juste la nature de cette paix
» et de cette soumission qui auront valu à
» Jugurtha l'impunité de ses crimes, aux hom-
» mes du pouvoir des richesses immenses et
» à la République la ruine de son honneur et
» de ses intérêts. Peut-être n'êtes-vous point
» encore rassasiés de la tyrannie et apparem-
» ment vous préférez à notre époque le temps
» où une minorité puissante dirigeait à son

» gré royaumes, provinces, institutions, lois,
» tribunaux, guerres, alliances, en un mot
» tous les pouvoirs civils et religieux; dans
» ce temps-là vous qui êtes le peuple romain,
» vous que nul ennemi n'a pu vaincre, les maî-
» tres de toutes les nations, vous vous estimiez
» heureux que l'on vous laissât vivre, car pas
» un d'entre vous n'eût osé alors protester
» contre la servitude. Je ne sache rien de
» plus humiliant pour un homme de cœur que
» de subir une offense sans la venger; néan-
» moins je ne m'opposerais pas à ce que vous
» pardonniez à ces grands coupables, qui après
» tout sont vos concitoyens, si la compassion
» ne vous perdait infailliblement. Sachez-le,
» vos adversaires, dans la fièvre d'activité qui
» les possède, se souciant peu de rester impu-
» nis, ne se calmeront que lorsqu'ils seront
» réduits à l'impuissance d'agir; et vous,
» vous demeurerez éternellement sur le qui-
» vive, tant que vous aurez en perspective
» l'obligation de ramper ou de défendre votre
» liberté les armes à la main. Comment espé-
» rer jamais avec eux une réconciliation sin-
» cère? Ils veulent dominer, vous voulez être
» libres; ils veulent commettre des abus,
» vous voulez les détruire; enfin vos alliés
» sont pour eux des ennemis, et vos ennemis
» des alliés. Quel accord, quelle amitié possi-
» ble avec des vues si foncièrement opposées?
» Je vous le répète donc, croyez-moi, ne lais-
» sez point impuni un tel attentat. Il ne s'a-
» git ni de dilapidations du trésor, ni d'ex-
» torsions faites à nos alliés; ces actes mons-
» trueux sont consacrés par l'habitude et
» comptent aujourd'hui pour rien. Vis-à-vis
» de votre ennemi le plus implacable, on a
» trahi l'autorité du sénat, trahi votre souve-
» raineté; la République, au dedans et au-de-
» hors, a été vendue. Si l'on ne procède point

» à une enquête, si justice n'est pas faite des » coupables, il ne nous reste plus qu'à vivre » sous la dépendance de l'arbitraire, car, enfin, » faire impunément tout ce que l'on veut, » c'est agir en roi. Est-ce à dire pour cela, » Romains, que vous deviez être plus dési- » reux de condamner vos concitoyens que de » les absoudre? Non. Mais gardez-vous, en » amnistiant les pervers de compromettre tous » les honnêtes gens. D'ailleurs, en politique, » il vaut mieux se montrer indifférent pour » le bien que pour le mal. L'honnête homme, » méconnu, se refroidira peut-être, tandis que » le méchant n'en devient que plus dange- » reux. Au surplus, en empêchant le mal, on » se dispense de lui résister. »

XXXII. Par ce discours et par d'autres du même genre souvent répétés, Memmius décide le peuple à envoyer auprès de Jugurtha L. Cassius, qui était alors préteur. Il devait amener ce prince à Rome, sous la garantie de la foi publique, afin que ses dépositions missent à nu la culpabilité de Scaurus et celle des autres sénateurs accusés de prévarication. Pendant que ces événements se passaient à Rome, les chefs que Calpurnius avait laissés à la tête de l'armée de Numidie, imitant l'exemple de leur général, se livraient aux actes les plus scandaleux. Les uns, séduits par l'or de Jugurtha, lui abandonnaient les éléphants, d'autres lui vendaient les transfuges, d'autres pillaient des cantons amis; la cupidité, comme une lèpre contagieuse, avait infecté tous les rangs. La proposition de Memmius ayant été votée par le peuple au grand désespoir de la noblesse, Cassius se rendit auprès de Jugurtha. Ce prince, que le sentiment de sa conduite ne rassurait guère pour son compte, manifesta d'abord de l'hésitation. Cassius lui représenta que « puisqu'il avait fait acte de

» soumission au peuple romain, il valait mieux
» pour lui s'en rapporter à sa clémence que de
» s'exposer à sa sévérité. » Il lui donna même sa parole d'honneur qu'il ne courrait aucun risque, engagement qui, aux yeux du roi, avait autant de valeur que la garantie de la foi publique, tant Cassius jouissait alors d'un grand renom d'honnêteté.

XXXIII. Echangeant le faste de la royauté contre les dehors les plus capables d'exciter la commisération, Jugurtha vint à Rome, accompagné de Cassius. Bien que l'audace ne lui manquât pas, sur les instances unanimes de ceux qui, par leur crédit ou par leur bassesse, l'avaient mis à même d'exécuter tout ce que nous venons de voir, il acheta à grands frais le tribun du peuple C. Bébius, dont l'impudence devait lui servir de bouclier contre la loi et contre l'insulte. Cependant Memmius convoque l'assemblée. L'irritation du peuple contre le roi fut extrême : les uns voulaient qu'on le mît aux fers ; d'autres que, s'il refusait de nommer ses complices, on lui appliquât les anciennes coutumes, en le punissant de mort comme ennemi public. Memmius, sourd à tout esprit de vengeance, n'écoute que l'honneur ; il apaise l'effervescence générale, ramène le peuple à la modération et proteste qu'il ne souffrira jamais que la foi publique soit violée. Lorsque le silence est rétabli, il fait comparaître Jugurtha et prend la parole. Après avoir énuméré les coupables manœuvres de ce prince tant à Rome qu'en Numidie, et rappelé ses crimes envers son père et ses frères, il ajoute : « Ceux qui t'ont prêté dans
» cette voie leur concours et leur appui, Ju-
» gurtha, le peuple romain les connaît ; néan-
» moins il veut que ton témoignage dissipe tous
» les doutes. Si la vérité sort de ta bouche, tu
» peux compter sans crainte sur la clémence

» et la loyauté de Rome; ton silence, loin de » sauver tes complices, entraînera ta perte et » la leur. »

XXXIV. Lorsque Memmius eut achevé son discours, Jugurtha fut sommé d'y répondre, Au même instant, Bébius, ce tribun du peuple qui, comme nous l'avons dit tout à l'heure, s'était vendu, interdit au roi de parler. L'assemblée tout entière, frémissante d'indignation, menaça Bébius de ses cris, de ses regards, de ses gestes, en un mot elle s'abandonna aux transports de la plus violente colère; rien n'y fit; l'impudence du tribun triompha. Le peuple se retira mystifié. Jugurtha, Calpurnius et tous ceux qu'alarmait cette enquête, redoublèrent d'assurance.

XXXV. A cette époque, vivait à Rome un Numide, nommé Massiva, fils de Gulussa et petit-fils de Masinissa. Dans la querelle des princes, il avait pris parti contre Jugurtha, et, après la reddition de Cirta où périt Adherbal, il s'était enfui hors d'Afrique Spurius Albinus qui, avec C. Minucius Rufus, avait remplacé Calpurnius au consulat, fit entendre à ce Numide que, descendant de Masinissa, il devait profiter de l'impopularité formidable que Jugurtha s'était attirée par ses crimes, pour solliciter du sénat le trône de Numidie. Avide de faire la guerre, ce consul préférait les orages de la discorde à une stérile inaction; il avait pour gouvernement la Numidie, et Minucius la Macédoine. Dès les premières démarches de Massiva, Jugurtha s'aperçut qu'il devait peu compter sur l'assistance de ses amis retenus, l'un par sa conscience, l'autre par sa mauvaise réputation, un troisième par la crainte. Il charge Bomilcar, son confident le plus dévoué, de lui procurer à prix d'or, sa ressource habituelle, des sicaires pour assassiner Massiva. Il lui recommande d'agir avec le plus

grand mystère, mais dans le cas où cela demanderait trop de temps, il l'autorise à le débarrasser de ce rival n'importe comment. Bomilcar s'empresse d'exécuter les ordres de son maître. Il fait épier, par des agents experts en pareille besogne, les allées et venues de Massiva, s'assure des lieux qu'il fréquente, des heures où il sort, et, au moment donné, il dresse son embuscade. Un des assassins apostés, sans prendre garde, s'élance sur Massiva et le tue. Arrêté aussitôt, il céda aux nombreuses instances qui lui furent faites, notamment par le consul Albinus, et révéla tout. Les principes d'équité et de justice prévalant sur le droit des gens, Bomilcar fut mis en accusation, bien qu'il appartînt à la suite d'un prince venu à Rome sous la garantie de la foi publique. Jugurtha, malgré les preuves acquises de sa culpabilité, ne cessa de lutter contre l'évidence qu'après avoir reconnu que son influence et son or étaient impuissants à dissiper l'horreur de cet assassinat. Au début du procès, il s'était fait cautionner par cinquante de ses amis; mais bientôt, plus inquiet de sa couronne que de ses cautions, il renvoya secrètement Bomilcar en Numidie. Il craignait que l'exécution de ce favori, en intimidant ses sujets, ne les détournât de lui obéir. Il partit lui-même quelques jours après, sur l'ordre que lui intima le sénat de quitter l'Italie. On raconte qu'en sortant de Rome, il se retourna plusieurs fois pour regarder sans mot dire, et qu'à la fin il s'écria : « Ville à » vendre, ta perte est assurée le jour où tu » trouveras un acheteur. »

XXXVI. Les hostilités recommencent. Albinus se hâte de faire transporter en Afrique des vivres, de l'argent et tout ce que réclament les besoins d'une armée. Il part lui-même immédiatement, afin de pouvoir, avant

les comices, dont l'époque n'était pas éloignée, terminer la guerre, soit de vive force, soit par la soumission volontaire de l'ennemi; enfin, d'une manière quelconque. De son côté, Jugurtha résolu à traîner les choses en longueur, fait naître délais sur délais; il promet de se rendre, puis il affecte la défiance; il plie devant nos armes, et un moment après, pour ne point décourager les siens, il prend l'initiative de l'attaque; c'est ainsi qu'ajournant tantôt la paix, tantôt la guerre, il se joue du consul. On soupçonna même Albinus de n'être point étranger aux maneges du roi; tant de relâchement de sa part, succédant à une si étonnante activité, paraissait la conséquence non de l'inertie mais de la trahison. Le temps s'était écoulé et le jour des Comices approchait. Albinus laisse son frère Aulus à la tête des troupes, et part pour Rome.

XXXVII. En ce moment à Rome les dissensions des tribuns avaient complétement désorganisé le gouvernement. Les tribuns du peuple P. Lucullus et L. Annius voulaient à toute force, malgré l'opposition de leurs collègues, proroger la durée de leurs fonctions, et ce conflit suspendait toutes les élections aux magistratures de l'année. Aulus qui, comme nous venons de le dire, avait reçu le commandement de l'armée, voulut profiter de ce retard pour terminer la guerre ou pour intimider Jugurtha et en tirer de l'argent. Au mois de janvier, il fait sortir ses troupes de leurs quartiers d'hiver et les conduit, à marches forcées, par un temps fort rude, jusqu'à Guelma, où se trouvaient les trésors du roi. Cette place, grâce aux avantages de sa position et aux rigueurs de la saison, ne pouvait être ni prise d'assaut, ni même assiégée, car tout autour de son mur d'enceinte, bâti au bord d'un roc escarpé, s'étendait une plaine

fangeuse, que les pluies de l'hiver avaient convertie en marais. Néanmoins, soit qu'il cherchât simplement à effrayer le roi, soit que le désir de s'emparer des trésors renfermés dans la place l'aveuglât, Aulus dresse des mantelets, élève une terrasse et dispose activement tous les préparatifs d'un siége.

XXXVIII. Voyant qu'il avait affaire à un général aussi présomptueux qu'inhabile, le rusé Jugurtha s'applique à redoubler sa folle confiance. Il lui adresse coup sur coup des messages suppliants, puis, feignant de l'éviter, il emmène son armée dans des lieux coupés de bois et de défilés. Ensuite, sous prétexte de conclure un accommodement, il décide Aulus à lever le siége de Guelma, pour s'enfoncer, tout en ayant l'air de le poursuivre, dans des pays inconnus, où le mystère couvrirait ses prévarications. En attendant, Jugurtha, à l'aide d'émissaires adroits, entretenait, jour et nuit, des intelligences avec notre armée; il gagna des centurions et des officiers de cavalerie qui promirent les uns de passer à lui, les autres d'abandonner, au premier signal, leurs positions. Lorsqu'il eut bien pris ses mesures, Jugurtha, par une nuit profonde, lança soudain sur le camp d'Aulus tous ses Numides. Dans la surprise où cette brusque attaque jette nos soldats, les uns saisissent leurs armes, d'autres se cachent, d'autres rassurent les timides; la confusion règne partout. Le nombre considérable des assaillants, les épaisses ténèbres de la nuit redoublent le danger; dans cette situation les nôtres ne savent s'il est plus prudent de fuir ou de rester. C'est alors que parmi les traîtres qui s'étaient vendus à Jugurtha, une cohorte de Liguriens, deux escadrons de Thraces et quelques simples soldats passèrent à l'ennemi. Le centurion primipilaire de la troisième lé-

gion, chargé de défendre une partie des retranchements, livra passage aux Numides qui s'y précipitèrent en masse. Les nôtres fuient honteusement, en jetant presque tous leurs armes, et gagnent une hauteur voisine. La nuit et le pillage du camp empêchèrent l'ennemi de profiter de sa victoire. Le lendemain Jugurtha eut une conférence avec Aulus et lui exposa : « Que l'armée romaine et » son général, cernés par l'ennemi et par la » famine étaient à sa merci, mais qu'en con- » sidération des vicissitudes humaines, moyen- » nant un traité, il leur garantirait la vie à » tous, à la condition de passer sous le joug » et d'évacuer, dans un délai de dix jours, la » Numidie. » Quelque dures, quelque flétrissantes que fussent ces conditions, comme elles ne laissaient d'autre alternative que la mort, on signa la paix sur les bases dictées par le roi.

XXXIX. La nouvelle de ce désastre répandit dans Rome la terreur et la consternation. Les uns s'affligeaient pour la gloire de l'empire; d'autres, étrangers aux hasards des batailles, tremblaient pour l'indépendance; tous étaient indignés contre Aulus; les gens de guerre surtout qui s'étaient signalés par leurs exploits, ne pouvaient comprendre qu'un homme qui portait une épée eût cherché son salut dans le déshonneur et non dans la puissance de son bras. Dans ces conjonctures, le consul Albinus, craignant que la faute de son frère, en faisant rejaillir sur sa personne la colère publique, ne lui devînt funeste, consulta le sénat sur la validité du traité. En même temps, il fit de nouveaux enrôlements, leva des auxiliaires chez les alliés italiens et latins, et déploya une activité extraordinaire. La déclaration du sénat fut, comme de juste, que, sans son autorisation et celle du peuple, aucun traité n'avait pu

être conclu. Le consul, sur la défense que lui firent les tribuns du peuple d'embarquer les troupes qu'il avait levées, n'hésita point à partir seul pour l'Afrique. Toute l'armée, d'après les conventions faites, avait évacué la Numidie et prenait ses quartiers d'hiver dans la province romaine. A son arrivée, Albinus brûlait du désir de marcher à la poursuite de Jugurtha, pour détourner l'orage qui menaçait son frère, mais en voyant la démoralisation des troupes, que le manque absolu d'autorité, plus encore que la fuite, avait plongées dans la licence et l'indiscipline, il comprit qu'avec de pareils éléments d'action, il devait se résigner à ne rien faire.

XL. Sur ces entrefaites, à Rome, le tribun C. Mamilius Limétanus soumet au peuple un projet de loi tendant à ouvrir une enquête : « contre les perturbateurs qui ont poussé Jugurtha à braver les décrets du sénat ; contre les généraux et les commissaires qui ont accepté l'argent de ce prince ; contre ceux qui lui ont vendu les éléphants et livré les transfuges ; contre ceux enfin qui ont pactisé avec l'ennemi, soit pour la guerre, soit pour la paix. » Cette motion alarma les nobles, les uns parce qu'ils se sentaient coupables, les autres parce qu'ils redoutaient les vengeances de l'esprit de parti. Ne pouvant la combattre ouvertement, ce qui eût été applaudir les désordres qu'elle condamnait et le vice en général, ils firent agir en secret leurs amis, et principalement des gens du Latium et des alliés italiens pour empêcher qu'elle ne passât. Mais le peuple vota ce projet de loi avec un entrain et un enthousiasme impossibles à retracer ; il agissait en cela moins par zèle pour le bien public que par animosité contre la noblesse, que cette mesure allait frapper, tant la passion domine les partis !

Les nobles sont atterrés; ceux qui se savent compromis prennent la fuite; le peuple triomphe de joie. Dans ces circonstances, malgré l'agitation qui régnait à Rome, M. Scaurus, l'ancien lieutenant de Calpurnius, parvint à se faire comprendre dans le choix des trois commissaires dont la loi Mamilia provoquait la création. L'enquête n'en fut pas moins conduite d'une façon violente et cruelle, au gré des caprices et des rumeurs populaires. L'insolence que la noblesse avait si souvent puisée dans le succès, le peuple se l'arrogeait cette fois.

XLI. Cette distinction de parti du peuple et de faction du sénat, source de mauvaises passions, s'était nouvellement introduite à Rome avec l'oisiveté et la satisfaction des jouissances matérielles que l'homme envie par-dessus tout. Avant la ruine de Carthage, le peuple et le sénat gouvernaient la République, d'un commun accord, avec une sage modération; le pouvoir et les honneurs n'excitaient aucune rivalité entre les citoyens; la crainte de l'ennemi affermissait dans Rome la pratique de toutes les vertus. Mais dès que cette crainte salutaire fut bannie des esprits, on vit paraître l'intempérance et l'orgueil, qui accompagnent la prospérité. Ainsi le repos, après lequel on soupirait dans l'adversité, devint, une fois qu'on le posséda, plus cuisant et plus désastreux que la guerre. Dès lors, en effet, la noblesse abusa de ses prérogatives, le peuple de sa liberté; chacun, ne consultant qu'un étroit égoïsme, voulut tout envahir, tout accaparer. Il se forma deux partis distincts; la République, placée entre les deux, fut mise en pièces. La noblesse puisait sa force dans sa cohésion; le peuple, sans unité, sans lien, quoique beaucoup plus nombreux, gardait l'infériorité. Une minorité puissante dictait à

son gré la guerre ou la paix, elle disposait en souveraine du trésor public, des gouvernements, des magistratures, des dignités, des triomphes. Au peuple étaient réservées la vie dure des camps et la misère. Tandis que le général partageait avec ses favoris le butin de la guerre, la famille du soldat et ses jeunes enfants, pour peu qu'ils eussent affaire à un voisin puissant, étaient chassés de leurs foyers. Aussi la cupidité, pouvant tout se permettre, ne connut plus de bornes; empiètements, profanations, pillages, rien ne l'arrêta, rien ne lui fut sacré, jusqu'à ce qu'on la vît s'engloutir dans le gouffre qu'elle avait creusé. Car du jour ou quelques membres de la noblesse préférèrent la vraie gloire à une injuste domination, une révolution surgit, l'Etat fut bouleversé comme par un tremblement de terre.

XLII. Tibérius et Caïus Gracchus, dont les ancêtres avaient puissamment contribué à l'agrandissement de la République, pendant la guerre punique et en d'autres campagnes, furent les premiers qui invitèrent le peuple à revendiquer sa liberté, en lui signalant les crimes de ses oppresseurs. Les nobles, se sentant coupables, tremblèrent. Ils combattirent les tentatives des Gracques, à l'aide des alliés latins et italiens et par l'intermédiaire des chevaliers romains qui, ambitieux de s'unir aux patriciens, s'étaient détachés du peuple. Ils immolèrent d'abord Tiberius pendant son tribunat; quelque temps après, Caïus, triumvir délégué pour l'établissement des colons, ayant voulu marcher sur les traces de son frère, fut massacré avec M. Fulvius Flaccus. Assurément, les Gracques, dans le désir qu'ils avaient de triompher, ne montrèrent pas assez de modération; mais mieux vaut succomber honorablement que de se venger par de coupables moyens. Les nobles usèrent de leur victoire

avec l'acharnement de la passion, frappant de mort ou d'exil une foule de citoyens; ils y gagnèrent plus d'inquiétude pour l'avenir que de puissance. Ce qui a souvent causé la ruine de plus d'un grand Etat, c'est cette soif de vaincre à tout prix qui enflamme les partis rivaux, et ces vengeances impitoyables exercées contre les vaincus. Mais si je voulais passer en revue les luttes des partis et tracer un tableau complet de la politique romaine, le temps me manquerait plutôt que le sujet. Je reprends donc mon récit.

XLIII. Après le traité d'Aulus et la honteuse retraite de notre armée, les consuls désignés, Q. Métellus et M. Silanus, avaient tiré au sort leurs gouvernements. La Numidie était échue à Métellus, homme énergique, qui, malgré ses opinions contraires au parti du peuple, jouissait d'une estime et d'un respect général. A son entrée en charge, se renfermant strictement dans ses attributions, il s'occupa de la guerre qu'il allait soutenir. Comptant peu sur l'ancienne armée, il fait des enrôlements et requiert des renforts de tous côtés : armes de défense et d'attaque, chevaux, matériel de guerre, subsistances, il rassemble tout l'approvisionnement nécessaire pour une campagne pleine de hasards et qui exigeait de puissants moyens d'action. Tout concourut à réaliser ces mesures : le sénat en les appuyant de son autorité, les alliés italiens, les Latins, les rois en s'empressant d'envoyer des auxiliaires; Rome enfin, en manifestant le plus vif enthousiasme. Lorsque tout fut prêt et disposé comme il le voulait, Métellus partit pour la Numidie. Il laissa Rome pleine d'espoir, car, indépendamment de ses talents, on le savait inaccessible à la séduction des richesses; or, la cupidité seule de nos gouverneurs avait causé, jusqu'à ce jour, nos désas-

tres en Numidie et fait la force de l'ennemi.

XLIV. Arrivé en Afrique, il reçut des mains du proconsul Albinus une armée sans vigueur, sans courage, incapable de résister aux dangers et à la fatigue, plus portée à discuter qu'à agir, pillant nos alliés et dévalisée à son tour par l'ennemi, déshabituée de l'obéissance et de la discipline. Cette démoralisation inquiéta plus le nouveau général que cet accroissement de forces ne le rassura. L'ajournement des comices avait abrégé la saison des opérations militaires, et Métellus savait que Rome, dans l'attente du dénoûment, avait les yeux fixés sur lui; néanmoins, il ne voulut pas ouvrir la campagne sans avoir fait travailler ses soldats, suivant la méthode de nos pères. Albinus, frappé de la défaite qu'avait subie l'armée conduite par son frère, n'avait point osé dépasser la province romaine. Tant que dura son commandement, pendant les quartiers d'été, il avait tenu ses troupes dans des campements fixes, ne changeant de place qu'autant que la corruption de l'air ou le manque de fourrage l'exigeait. Mais, au mépris des usages militaires, il n'était question ni de retranchements, ni de gardes. Chaque homme s'écartait des enseignes, si bon lui semblait. Valets et soldats erraient jour et nuit hors du camp, ravageant les campagnes, forçant les maisons de plaisance, faisant main-basse sur les troupeaux et les esclaves, qu'ils se disputaient pour les échanger à des marchands contre des vins étrangers et autres délicatesses de ce genre. On vendait la provision de blé fournie par l'Etat; on achetait le pain au jour le jour; bref tous les désordres qu'entraînent la paresse et la débauche infectaient cette armée, à un point qu'on ne saurait dire ni même imaginer.

XLV. En présence de ces difficultés, Métel-

lui montra, selon moi, autant de génie et de prudence que sur les champs de bataille. Il sut garder une juste mesure entre l'indulgence et la sévérité. Il fit dispara tre d'abord, par un édit, tout ce qui étayait la paresse ; il prohiba dans le camp la vente du pain et de tout aliment cuit, défendit aux vivandiers de suivre l'armée, interdit aux simples soldats d'avoir, soit au camp, soit en marche, ni esclave ni bête de somme, et n'accorda aux autres légionnaires que l'indispensable. Ensuite, conduisant ses troupes par des chemins de traverse, il changea de campement tous les jours, et, comme s'il eût été en face de l'ennemi, il construisit des retranchements palissadés, établit des postes nombreux et fit lui-même des rondes avec ses lieutenants. Pendant les marches, on le voyait tantôt à la tête, tantôt à la queue, souvent au centre, veillant à ce que personne ne sortît des rangs, à ce qu'on marchât réunis autour des enseignes, à ce que le soldat portât ses vivres et ses armes. C'est ainsi que, visant à prévenir les fautes au lieu de les punir, il raffermit promptement son armée.

XLVI. Cependant Jugurtha, ayant appris par ses émissaires la conduite de Métellus, dont il avait d'ailleurs apprécié l'intégrité pendant son séjour à Rome, commença à désespérer de sa fortune, et, pour la première fois, songea sérieusement à se rendre. Il envoya auprès du consul une députation, dans un appareil suppliant, chargée d'implorer seulement la vie sauve pour lui et ses enfants, et d'abandonner tout le reste à la discrétion du peuple romain. Métellus savait depuis longtemps par expérience combien les Numides ont le caractère faux, mobile, aventureux. Il prit chaque député à part, les sonda peu à peu, et, lorsqu'il se fut assuré de leurs dis-

positions, il les combla de promesses et obtint d'eux qu'ils feraient tout leur possible pour lui livrer Jugurtha vivant, ou en cas d'empêchement, mort. Devant le public, il leur dit d'annoncer à leur maître qu'il serait fait suivant son désir. Quelques jours après, Métellus, à la tête d'une armée imposante et pleine d'ardeur, entre en Numidie. Rien n'y respirait la guerre; les maisons étaient garnies d'habitants, les champs de troupeaux et de laboureurs; aux portes des villes et des villages les préfets du roi accouraient à notre rencontre, prêts à nous fournir des vivres, des transports, en un mot à faire toutes nos volontés. Métellus n'en agit pas moins avec autant de circonspection que s'il se fût trouvé en face de l'ennemi. Il s'avance en ordre de bataille et pousse des reconnaissances dans un vaste rayon, persuadé que ces marques de soumission n'étaient qu'un piége qui cachait le projet d'une sourde attaque. Il se tenait en personne à l'avant-garde, composée de cohortes légères et d'une troupe d'élite d'archers et de frondeurs; son lieutenant C. Marius veillait sur les derrières à la tête de la cavalerie. Sur les deux ailes étaient échelonnés les cavaliers auxiliaires, sous les ordres des tribuns de légions et des préfets de cohortes; des vélites, mêlés aux troupes à cheval, permettaient de repousser les escadrons ennemis partout où ils se présenteraient. Jugurtha était si fécond en stratagèmes, il possédait une telle connaissance des armes et des localités qu'on ne savait que redouter le plus de son absence ou de sa présence, de ses offres de paix ou de ses déclarations de guerre.

XLVII. A peu de distance de la route que suivait Métellus, se trouvait une ville numide nommée Béja, où se tenait le marché le plus important du royaume et qu'habitait une foule

de commerçants italiens. Le consul, dans le double espoir d'attirer Jugurtha et de profiter des avantages de cette position, jeta une garnison dans Béja. Il donna ordre d'y réunir des vivres et d'y établir des magasins; jugeant avec raison que l'abondance des transactions commerciales procurerait à son armée de précieuses ressources, et que, d'autre part, la possession de cette place consoliderait ses conquêtes. Sur ces entrefaites, Jugurtha envoyait de plus belle des ambassades suppliantes pour implorer la paix, répétant qu'à la seule condition que lui et ses enfants auraient la vie sauve, il faisait abandon de tout à Métellus. Celui-ci congédiait ces nouveaux émissaires comme il avait fait des premiers, en les poussant à livrer leur maître. Sans accorder ni refuser la paix que le roi sollicitait, il attendait de jour en jour le résultat des promesses de ses ambassadeurs.

XLVIII. Jugurtha, en comparant le langage et la conduite de Métellus, vit clairement qu'on le combattait avec ses propres armes. Tout en lui adressant des paroles de paix, on lui faisait une guerre acharnée; il venait de perdre sa ville la plus considérable ; l'ennemi avait eu le temps d'étudier le terrain et d'ébranler la fidélité de ses sujets. Sous la pression de la nécessité, il se décide à en venir aux mains. Il épie la marche de l'ennemi, et, se flattant de le battre à l'aide d'une position avantageuse, il rassemble des troupes de toutes armes, en plus grand nombre possible, s'enfonce dans des chemins détournés et devance l'armée de Métellus. Dans la contrée de la Numidie qu'Adherbal avait reçue en partage, coule le Muthul, qui prend sa source au midi. A vingt milles de ce fleuve environ, sur une ligne parallèle à son cours, s'étend une montagne que la nature et la main de

l'homme ont laissée nue. A mi-côte s'allonge à perte de vue un plateau couvert d'oliviers, de myrtes et autres arbres qui naissent dans un sol aride et sablonneux. La plaine intermédiaire est stérile faute d'eau; mais les bords du fleuve sont plantés d'arbres, garnis de troupeaux et de laboureurs.

XLIX. C'est sur ce plateau formant, comme nous venons de le dire, une longue ligne transversale, que Jugurtha déploie son armée en bataille sur un vaste front. Il confie à Bomilcar les éléphants avec une partie des troupes à pied, et lui transmet ses instructions. Il garde le commandement de toute la cavalerie et d'une infanterie d'élite qu'il poste plus près de la montagne; ensuite, parcourant chaque escadron, chaque compagnie, il rappelle à ses soldats le souvenir de leur ancienne valeur, qu'a couronnée la victoire ; il les conjure de le défendre, lui et son royaume, contre la cupidité des Romains : « Ceux que vous allez » combattre, vous les avez vaincus naguère et » courbés sous le joug. Ils ont pu changer de » chef, ils n'ont pas changé de cœur. Toutes » les mesures que la prudenee impose à un » général je les ai prises. Vous avez sur vos » adversaires le double avantage des positions » et de la connaissance du terrain ; vous êtes » tout aussi nombreux, tout aussi expéri- » mentés. Soyez donc pleins de résolution et » préparez-vous, au premier signal, à fondre » sur les Romains; car, ou cette journée ci- » mentera nos travaux et nos victoires, ou » elle sera le prélude des plus affreux mal- » heurs. » Ces paroles dites, il aborde chaque homme individuellement; s'il en est qui, par un trait de bravoure, ont obtenu une gratification pécuniaire ou honorifique, il leur rappelle cette faveur et les signale à l'émulation de leurs camarades; employant tour à tour

promesses, menaces, prières, il varie ses exhortations suivant le caractère des individus. Sur ces entrefaites, Métellus, sans soupçonner la présence de l'ennemi, descendait la montagne à la tête de son armée. Ses regards sont frappés d'un spectacle étrange, qu'il ne s'explique pas d'abord. Les Numides et leurs chevaux étaient embusqués dans des broussailles dont la hauteur, sans les masquer complétement, suffisait pour tromper l'œil; à l'aide d'un stratagème que favorisaient les accidents du terrain, soldats et enseignes disparaissaient dans l'ombre. Métellus reconnaît bientôt qu'il s'agit d'une embuscade et fait arrêter ses troupes un instant. Il change immédiatement la disposition de ses rangs; appuyant à droite, du côté de l'ennemi, il forme son armée en bataille sur trois lignes, incorpore dans chaque manipule des archers et des frondeurs, et place toute la cavalerie sur les ailes. Après une courte harangue, comme les circonstances la voulaient, il conduit son armée dans la plaine par une marche de flanc.

L. Les Numides immobiles ne paraissaient pas vouloir descendre du plateau. Métellus, dans la crainte que son armée ne pérît de soif en séjournant par cette saison sur un sol desséché, envoie sur les bords du fleuve le lieutenant Rutilius avec les cohortes légères et une partie de la cavalerie, afin d'assurer d'abord l'emplacement d'un camp. Il n'ignorait pas que l'ennemi, pour retarder sa marche, dirigerait sur son corps d'armée de vigoureuses attaques de flanc, et que n'osant en venir à une bataille rangée, il essaierait de le vaincre par la fatigue et la soif. Cette diversion faite, Métellus, ainsi que l'exigeaient le terrain et les circonstances, s'avance lentement dans l'ordre qu'il avait adopté en descendant la montagne ; il place Marius sur ses

derrières, et se tient en personne auprès de la cavalerie de l'aile gauche, devenue la tête de la colonne. Jugurtha, sitôt que notre arrière-garde eût dépassé le front de son armée, fit occuper par deux mille hommes environ la montagne par où nous étions descendus, afin de nous ôter, en cas de retraite, cet asile où nous aurions pu nous retrancher. Ensuite il donne le signal et fond sur nous. Les Numides nous écrasent en queue et nous enveloppent sur les deux flancs ; leurs attaques furieuses et multipliées désorganisent nos rangs. Ceux de nos soldats qui, animés d'un courage plus ferme, allaient droit à l'ennemi, étaient déconcertés par une tactique à laquelle il ne s'attendaient nullement ; on les blessait de loin, sans qu'il leur fût possible de frapper à leur tour, ni de joindre les assaillants. Car, suivant les leçons de Jugurtha, les cavaliers numides, dès qu'une bande de Romains s'apprêtait à les charger, au lieu de se replier en troupe et d'un même côté, s'éparpillaient dans toutes les directions. Il en résultait que si les nôtres s'échauffaient à la poursuite, l'ennemi, profitant de leur dispersion, revenait en nombre les prendre à dos et en flanc. D'ailleurs, les Numides trouvaient dans le plateau une retraite que n'offrait pas la plaine ; leurs chevaux, qui en avaient l'habitude, se glissaient aisément à travers les taillis, tandis que les nôtres reculaient devant ces obstacles auxquels ils n'étaient point faits.

LI. Au reste, ce champ de bataille, mêlé de succès et de revers, présentait le triste spectacle d'une affreuse confusion. Les uns fuient débandés, les autres poursuivent de même ; les rangs sont vides, les enseignes désertes ; chacun résiste et combat là où le danger le surprend ; boucliers, traits, chevaux, cavaliers, Numides, Romains, tout est pêle-mêle ;

l'intelligence et le commandement sont nuls, le hasard dirige tout. Aussi le jour touchait à sa fin que rien n'était encore décidé. On mourait de chaleur et de fatigue. Métellus, voyant l'ardeur des Numides se ralentir, rallie peu à peu ses troupes, réorganise leurs rangs, et dispose quatre cohortes légionnaires pour faire face à l'infanterie de l'ennemi, dont la majeure partie, brisée de lassitude, se reposait sur les hauteurs. En même temps, il conjure instamment ses soldats de ne point perdre courage, de ne point abandonner la victoire à un ennemi qui ne sait que fuir; il leur représente qu'ils n'ont ni camp, ni retranchement pour opérer leur retraite, et que tout leur espoir est dans leurs armes. Jugurtha, de son côté, ne reste point inactif. Il parcourt ses rangs, prodigue les encouragements, renouvelle la lutte, et, à la tête d'une troupe d'élite, déploie d'énergiques efforts; il dégage les siens, pousse l'ennemi qui chancelle, et contient, en les chargeant à distance, ceux qui veulent lui résister.

LII. C'est ainsi que se disputaient la victoire deux grands capitaines, d'un mérite égal, mais dont les ressources différaient. Métellus, avec de vaillants soldats, luttait sur un terrain désavantageux; tout, à l'exception de ses troupes, favorisait Jugurtha. Enfin, les Romains, voyant qu'il ne leur reste aucun moyen de retraite, que l'ennemi refuse de livrer bataille, et que la nuit approche, exécutent l'ordre qui leur est donné de gravir le plateau voisin. Cette position enlevée, les Numides furent mis en pleine déroute; il en périt peu; leur agilité, jointe à notre défaut de connaissance du pays, les sauva presque tous. Bomilcar, nous l'avons dit plus haut, avait reçu de Jugurtha le commandement des éléphants et d'une partie de l'infanterie. Sitôt

que Rutilius l'eut dépassé, il achemina lentement ses troupes dans la plaine. Tandis que notre lieutenant ne songeait qu'à exécuter au plus vite sa mission sur les bords du fleuve, Bomilcar, fidèle au plan qu'on lui avait tracé, range son armée en bataille et surveille avec attention les mouvements de l'ennemi. Rutilius venait de prendre position et ne manifestait aucune inquiétude, lorsque, du côté de Jugurtha, les cris des combattants retentirent avec force. Dans la crainte que Rutilius, éveillé par ce bruit, ne voulût porter secours aux siens, Bomilcar, qui avait réuni ses soldats en colonne serrée, par défiance de leur courage, les déploie en lignes pour barrer le retour de l'ennemi, et s'avance dans cet ordre vers le camp des Romains.

LIII. Ceux-ci aperçoivent tout à coup un nuage de poussière, car le rideau d'arbres dont la campagne était couverte leur masquait la vue. Ils crurent d'abord que c'étaient des tourbillons de sable soulevé par le vent, mais comme ce nuage conservait la même densité et qu'il se rapprochait de plus en plus avec la régularité d'une armée en marche, les Romains édifiés coururent aux armes et se rangèrent, à la voix de leurs chefs, en avant du camp. Dès qu'ils furent en présence, les deux partis se chargèrent en poussant de grands cris. Les Numides tinrent pied tant qu'ils comptèrent sur leurs éléphants; lorsqu'ils virent ces animaux, embarrassés dans les branchages, tomber épars sous les coups de l'ennemi, ils prirent la fuite. La plupart, jetant leurs armes, parvinrent à s'évader, à la faveur du plateau et de la nuit qui tombait. Quatre éléphants furent pris; tout le reste, au nombre de quarante, fut tué. Après avoir fourni une longue route, retranché un camp et livré un combat, les Romains étaient exténués de

fatigue mais joyeux. Toutefois, comme Métellus tardait à paraître, ils marchèrent à sa rencontre en bon ordre et sous les armes, car avec la ruse des Numides il fallait être sans cesse sur le qui-vive et ne pas s'oublier un instant. La nuit était sombre; quand les deux armées furent sur le point de se joindre, le bruit de leur approche faisant croire à un retour offensif de l'ennemi, elles prirent simultanément l'alarme et se préparèrent à attaquer. Cette méprise allait amener une déplorable catastrophe, si des cavaliers, détachés de part et d'autre, n'eussent reconnu la vérité. A la crainte succède aussitôt la joie; les soldats de s'aborder avec des transports d'allégresse, de se raconter mutuellement ce qui s'est passé, tous de porter aux nues leurs propres exploits. Car ainsi va le monde : le succès autorise même le lâche à se glorifier; les revers ternissent jusqu'à la bravoure.

LIV. Métellus reste quatre jours campé en cet endroit. Il donne des soins aux blessés et décerne les récompenses voulues à ceux qui se sont distingués dans les deux combats. Il adresse à toute son armée réunie des félicitations et des remercîments; il l'engage à montrer le même zèle dans les travaux moins rudes qui l'attendent : « Nous avons assez com- » battu pour la victoire, dit-il; notre seule » tâche désormais sera d'amasser un riche » butin. » En même temps il fait battre la campagne par ses transfuges et ses espions, pour découvrir la retraite de Jugurtha, ses projets, s'il possède une poignée d'hommes ou une armée, enfin quelle est son attitude depuis sa défaite. Ce prince s'était réfugié dans un pays boisé, fortifié par la nature; il y rassemblait une armée plus nombreuse que la première, mais sans force ni consistance, composée d'individus qui connaissaient mieux les champs et le

bétail que la guerre. Il en était réduit là, parce qu'après une déroute, pas un Numide, à l'exception des cavaliers de la garde, n'accompagne le roi; chacun d'eux va où bon lui semble, sans crainte de faillir à l'honneur: c'est l'usage qui le veut. Métellus, voyant que Jugurtha conservait encore toute sa fierté, qu'il allait recommencer une guerre qu'il serait libre de diriger à son gré et dont l'issue d'ailleurs ne pouvait qu'être funeste aux Romains, puisqu'ils perdraient plus à vaincre que les Numides à être battus, Métellus, dis-je, renonce aux combats et aux batailles pour suivre un nouveau plan d'opérations. Il se porte vers les plus riches cantons de la Numidie, ravage les campagnes, prend et réduit en cendres un grand nombre de châteaux et de places, mal fortifiés ou dépourvus de garnisons, passe les adultes au fil de l'épée et abandonne tout le reste à ses soldats. Les Numides, épouvantés, vinrent en foule offrir des otages aux Romains, ils les pourvurent abondamment de vivres et d'approvisionnements, et acceptèrent des garnisons sur les points importants de leur territoire. Cette tactique effraya Jugurtha cent fois plus que ne l'eût fait la déroute de son armée. Quand tout son espoir consistait à éviter l'ennemi, il se voyait forcé de le poursuivre; lui qui n'avait pu défendre des positions de son choix, il lui fallait maintenant combattre son adversaire sur son propre terrain. Il adopta néanmoins le meilleur parti qu'il eût à prendre dans les circonstances. Il laisse le gros de son armée en réserve dans l'emplacement qu'elle occupait, et se dirige, à la tête d'une cavalerie d'élite, du côté de Métellus, dérobant son approche par des marches de nuit à travers des chemins écartés; il surprend quelques Romains répandus dans la campagne, et fond sur eux à l'improviste. La

plupart sans armes succombent, plusieurs sont faits prisonniers, pas un ne s'échappe sans blessures. Avant qu'un renfort n'arrivât du camp, les Numides, ainsi qu'on le leur avait enjoint, se retirèrent sur les hauteurs voisines.

LV. Cependant à Rome une vive allégresse accueillit la nouvelle des opérations de Métellus; quand on sut que lui et son armée faisaient revivre les traditions de nos pères; que sur un champ de bataille, hérissé d'obstacles, il avait triomphé par sa seule énergie; qu'il était maître du territoire de l'ennemi; enfin que Jugurtha, si présomptueux depuis la lâcheté d'Aulus, était contraint pour sa sûreté de fuir dans ses déserts. Pour célébrer ces heureux événements, le sénat ordonne des prières publiques dans les temples. Rome qui, hier encore, tremblait d'inquiétude sur l'issue de la guerre, s'abandonne aux transports de la joie. Le nom de Métellus est cité partout. Ce consul, animé d'un nouveau zèle, n'en fut que plus désireux de hâter, par tous les moyens possibles, l'achèvement de sa conquête, sans toutefois donner prise à l'ennemi. Sachant bien que la gloire a pour compagne l'envie, l'illustration qu'il venait d'acquérir redoublait sa sollicitude. Depuis l'échauffourée de Jugurtha, défense avait été faite aux troupes de se débander pour aller au pillage; quand le besoin de blé ou de fourrage se faisait sentir, les cohortes alliées et toute la cavalerie escortaient les fourrageurs. Métellus dirigeait en personne une moitié de l'armée, l'autre était sous les ordres de Marius; au lieu de piller les campagnes on les incendiait. Ces deux corps campaient à peu de distance l'un de l'autre pour se réunir en cas d'alerte, mais ils agissaient séparément afin de provoquer sur une plus vaste étendue la fuite et la ter-

reur. Pendant ce temps, Jugurtha, longeant les hauteurs à proximité des Romains, épiait l'heure et le lieu propices à une attaque; partout où il savait que l'ennemi devait passer, il détruisait le fourrage et le peu de sources qui alimentaient la contrée. Arrivant en vue tantôt de Métellus, tantôt de Marius, il poussait une charge sur nos derrières, puis regagnait aussitôt les hauteurs; il revenait ensuite inquiéter alternativement nos deux corps d'armée; soigneux d'éviter une bataille, il ne visait qu'à tenir l'ennemi sans cesse en éveil, pour mettre obstacle à ses desseins.

LVI. Le général romain, fatigué de cette guerre de chicane qui ne lui permettait pas d'aborder l'ennemi, résolut de mettre le siége devant Zama, ville considérable, boulevard de la partie du royaume où elle était située. Il prévoyait, selon toute apparence, que Jugurtha n'hésiterait point à venir au secours des assiégés et qu'il pourrait alors lui livrer bataille. Ce prince, informé de ce projet par des transfuges, devance Métellus en marchant à grandes journées. Il engage les habitants de Zama à défendre leurs murs, leur donne pour auxiliaires les transfuges, de tous ses soldats les meilleurs assurément, parce qu'ils étaient dans l'impossibilité de trahir; en outre, il leur promet d'arriver, quand il en sera temps, à la tête de son armée. Ces dispositions prises, il s'enfonce dans une retraite impénétrable. Il apprend bientôt que Marius, pour faire un approvisionnement de blé, s'est porté, avec un détachement de quelques cohortes, sur Sicca, ville qui, la première de toutes, avait abandonné le roi après sa défaite. Jugurtha s'y rend la nuit avec ses cavaliers d'élite, trouve les Romains qui en sortaient et les attaque aux portes. En même temps, il crie aux habitants de Sicca de tomber sur les derrières des co-

hortes. « La fortune, leur dit-il, vous présente » l'occasion d'un brillant exploit. Saisissez-la, » et nous serons désormais paisibles pos- » sesseurs, vous de votre indépendance, moi » de ma couronne. » Et si Marius ne se fût hâté de lever les enseignes et d'évacuer la ville, nul doute que tous les habitants de Sicca, ou du moins la majeure partie d'entre eux se seraient tournés contre nous, tant les Numides sont changeants. Les soldats de Jugurtha tinrent bon un instant, grâce aux efforts du roi, mais, poussés par des charges vigoureuses, ils se replièrent en désordre, après avoir perdu un petit nombre des leurs.

LVII. Marius arriva devant Zama. Cette place, située en plaine, fortifiée par l'art plus que par la nature, ne laissait rien à désirer en fait d'approvisionnements et était abondamment pourvue d'armes et de combattants. Métellus, après avoir fait tous les préparatifs que nécessitent les conditions de la défense, investit complétement les remparts et dicte à ses lieutenants les instructions qui les concernent. Au signal donné, de grands cris partent à la fois sur toute la ligne des assiégeants. Les Numides, impassibles à ces démonstrations, attendent l'ennemi de pied ferme et sans se déconcerter. L'action s'engage. Parmi les Romains, suivant la trempe des caractères, les uns, se tenant à distance, lancent des balles de plomb et des pierres; d'autres s'approchent du rempart pour le saper ou l'escalader, brûlant de lutter corps à corps. Les assiégés, à leur tour, précipitent des blocs de pierre sur les plus avancés et font pleuvoir une grêle de pieux et de traits enflammés enduits de poix, de soufre et de résine. Ceux des nôtres que la timidité avait relégués à l'écart n'étaient pas pour cela à l'abri des coups, car presque tous étaient atteints des projectiles

lancés à la main ou par les machines ; braves et lâches partageaient donc les mêmes dangers sans recueillir la même gloire.

LVIII. Tandis que l'on se battait ainsi devant Zama, Jugurtha, à la tête d'une troupe considérable, fond à l'improviste sur le camp ennemi, et comme les soldats qui le gardaient, ne s'attendant rien moins qu'à une attaque, n'étaient pas sur la défensive, il en force les portes. Les nôtres, saisis d'une terreur panique, obéissent à leurs inspirations personnelles; les uns fuient, d'autres s'arment, plusieurs sont blessés ou tués. De tous, une quarantaine seulement, fidèles à l'honneur du nom romain, se forment en peloton et s'établissent sur un monticule. Là, ils soutinrent sans fléchir tous les assauts de l'ennemi. Leur lançait-on des traits de loin, ils les renvoyaient à leur tour avec d'autant plus de sûreté qu'ils avaient affaire à une masse plus compacte ; si au contraire les Numides s'avançaient jusqu'à eux, cette poignée d'hommes héroïques les chargeait avec fureur, les taillait en pièces, et les dispersait. Cependant Métellus était au plus fort de l'attaque, lorsque des cris de guerre retentirent derrière lui. Il tourne bride et aperçoit une bande de fuyards qui se dirigeaient de son côté. Cet indice annonçait évidemment des compatriotes; il fait partir aussitôt vers le camp toute la cavalerie, suivie de cohortes alliées sous la conduite de Marius. Il conjure avec larmes ce général, au nom de l'amitié, au nom de la République, de ne point souffrir qu'un pareil affront soit infligé à son armée victorieuse, ni que l'ennemi se retire impuni. Marius s'acquitta promptement de sa mission. Jugurtha, gêné par l'enceinte du camp, voyant ses soldats sauter par dessus les retranchements ou s'étouffer, dans leur précipitation, au passage

des portes, essuya des pertes considérables et se retira dans une forte position. Métellus, à la tombée de la nuit, n'ayant pas réussi dans sa tentative, ramena ses troupes au camp.

LIX. Le lendemain, avant de marcher à l'assaut, il déploie toute sa cavalerie en dehors du camp, du côté ou le roi pouvait se présenter; il confie aux tribuns la garde des portes et de leurs abords, puis il se dirige en personne vers la place pour y renouveler l'attaque de la veille. Jugurtha, qui se tenait caché, saisit ce moment pour fondre sur les nôtres. Nos avant-postes, surpris, montrèrent d'abord de l'hésitation, mais on accourut bientôt à leur aide. La résistance des Numides eût été de courte durée, sans le dommage sérieux que nous causèrent leurs fantassins mêlés aux cavaliers. Forts de cet appui, les cavaliers, au lieu de se replier après la charge, comme cela se fait toujours, arrivaient sur nous à bride abattue, culbutaient nos rangs, les enfoncaient et abandonnaient ensuite à leurs troupes légères un ennemi à moitié vaincu.

LX. En même temps, on livrait devant Zama une lutte acharnée. Là où commande un lieutenant où un tribun, nos soldats font des prodiges de bravoure; oubliant son voisin, chacun paie de sa personne. Même ardeur chez les assiégés; partout l'attaque rencontre la résistance; de part et d'autre, on songe moins à parer les coups qu'à en porter. Des cris confus d'encouragement, de joie, de douleur, retentissent à travers le fracas des armes; les traits volent et se croisent. Les défenseurs de la place, chaque fois que l'ennemi interrompait tant soit peu l'attaque, suivaient des yeux les charges de la cavalerie de Jugurtha. Selon les chances plus ou moins

heureuses de ce combat, on les voyait tour à tour joyeux et attristés ; comme si leurs compatriotes eussent pu les entendre ou les apercevoir, ils leur adressaient des recommandations ou des encouragements, leur faisaient signe de la main, et par leur attitude, tantôt en s'effaçant, tantôt en se redressant, les poussaient à éviter ou à lancer le trait. Marius, qui commandait de ce côté, témoin de la préoccupation des assiégés, modère encore plus l'attaque, et affectant de paraître découragé, laisse les Numides contempler à l'aise l'engagement du roi. Leur attention était absorbée par l'intérêt de cette lutte quand tout à coup Marius renouvelle l'assaut avec une extrême vigueur. Déjà, montés sur des échelles, nos soldats touchaient presque au sommet du rempart ; les assiégés accourent : pierres, feux, traits, ils font pleuvoir tout ce qui leur tombe sous la main. Les nôtres de résister, mais bientôt, deux ou trois échelles venant à se rompre, ceux qui étaient dessus furent renversés ; les autres se sauvèrent comme ils purent, quelques-uns sains et saufs, la plupart criblés de blessures. Enfin la nuit sépara les combattants.

LXI. Métellus désappointé, voyant qu'il ne pouvait se rendre maître de la place, que Jugurtha ne combattait que par surprise ou sur un terrain de son choix, et que d'ailleurs l'été touchait à sa fin, leva le siége de Zama. Il mit des garnisons dans les villes qui avaient reconnu son autorité, et que protégeaient suffisamment leurs murailles ou leur position, puis il établit le reste de son armée en quartiers d'hiver sur les confins de la province romaine qui avoisinent la Numidie. Ce temps d'arrêt, il ne l'accorda point, comme tant d'autres généraux, au repos ni à la débauche ; convaincu que la force était impuissante à

terminer promptement la guerre, il imagina de se servir des amis de Jugurtha pour le perdre, en se faisant une arme de leur perfidie. Bomilcar, qui avait accompagné Jugurtha à Rome, d'où, pour éviter une condamnation comme assassin de Massiva, il s'était enfui clandestinement, après s'être fait cautionner, Bomilcar, dis-je, jouissant de l'entière confiance de ce prince, était mieux que personne en position de le trahir. Métellus lui adressa les offres les plus séduisantes, et l'amena à une entrevue secrète. Là, il lui donna sa parole que, s'il consentait à livrer Jugurtha mort ou vif, le sénat lui garantirait, outre l'impunité de son crime, la conservation de tous ses biens. Le Numide accéda volontiers à cette proposition, car, indépendamment de la déloyauté de son caractère, il appréhendait que, dans le cas où la paix viendrait à se conclure, les Romains ne demandassent sa tête par une clause du traité.

LXII. A la première occasion, dès qu'il vit Jugurtha chagrin se lamenter sur sa mauvaise fortune, Bomilcar le conjura en pleurant de songer enfin à sauver sa personne, ses enfants et cette brave nation qui s'était sacrifiée pour lui. « Nous avons été vaincus, ajouta-t-il, » dans tous les combats; nos campagnes sont » dévastées; le chiffre de nos prisonniers et » de nos morts est incalculable, les ressources » du royaume sont épuisées. Vous n'avez que » trop mis à l'épreuve le courage de vos sol- » dats et les rigueurs de la fortune. N'est-il » pas à craindre que, profitant de vos hésita- » tions, les Numides n'avisent eux-mêmes à » leur sûreté? » A force d'insister sur ce ton, il détermine le roi à se rendre. Des ambassadeurs, envoyés auprès du général romain, lui annoncent que Jugurtha est disposé à faire acte d'obéissance et à remettre entre ses

mains, sans condition aucune, son royaume et sa personne. Métellus mande aussitôt tous les sénateurs qui faisaient partie de son armée, il leur adjoint d'autres officiers capables et les réunit en conseil. Après avoir pris l'avis du conseil, ainsi qu'en usaient nos pères, il exigea de Jugurtha, par l'intermédiaire des ambassadeurs, deux cent mille livres d'argent, tous ses éléphants, une partie de ses chevaux et de ses armes. Ces prescriptions furent exécutées sur-le-champ. Métellus voulut encore que tous les transfuges lui fussent amenés enchaînés. On les lui amena tous, sauf quelques-uns qui, au début de la soumission, s'étaient réfugiés en Mauritanie, auprès du roi Bocchus. Jugurtha, dépouillé de ses armes, de ses soldats, de ses trésors, se voyant appelé à Tisidium, pour y recevoir de nouveaux ordres, appréhenda le juste châtiment de sa criminelle conduite et sentit chanceler sa résolution. Plusieurs jours s'écoulèrent en hésitations; quelquefois, las des rigueurs de la fortune, il était prêt à tout subir plutôt que de reprendre les armes; mais, réfléchissant combien il était dur de tomber du trone dans l'esclavage, il se décida, après avoir abandonné en pure perte la plupart de ses ressources et les meilleures, à recommencer la guerre. A Rome, le sénat, dans la répartition des provinces, avait prorogé à Métellus le gouvernement de la Numidie.

LXIII. Vers ce temps-là, un jour qu'à Utique Marius offrait un sacrifice aux dieux, l'aruspice lui prédit de hautes et merveilleuses destinées. « Il pouvait donner carrière à » tous ses projets, certain de l'appui du ciel, » et ne point se lasser de mettre la fortune à » l'épreuve, car toutes ses entreprises seraient » couronnées de succès. » Or, depuis longtemps déjà, Marius était tourmenté de l'am-

bition du consulat. Pour l'obtenir, à part la naissance, il possédait largement tous les titres désirables : talent, droiture, connaissance profonde du métier des armes, une âme grande à la guerre, simple dans ses foyers, inaccessible aux plaisirs et à la cupidité, et qui ne respirait que la gloire. Natif d'Arpinum, il y passa toute son enfance. Aussitôt qu'il fut en âge de servir, laissant de côté les rhéteurs subtils et le monde élégant, il s'adonna tout entier à la vie des camps; grâce à cette école salutaire, il contracta de bonne heure un esprit sain et vigoureux. Aussi, lorsqu'il se présenta devant le peuple pour solliciter le tribunat militaire, quoiqu'il fût peu connu personnellement, le bruit de sa réputation le fit nommer par toutes les tribus. Il monta ensuite d'échelon en échelon dans la carrière des emplois, se conduisant toujours dans le poste qu'il occupait de telle sorte qu'on le jugeait digne d'un rang plus élevé. Néanmoins cet illustre citoyen, qui plus tard fut victime de son ambition, n'avait pas osé encore briguer le consulat. Car, à cette époque, si le peuple avait accès aux autres magistratures, le consulat était le patrimoine exclusif de la noblesse; tout homme nouveau, si éminent qu'il fût, quelque gloire qu'il eût acquise, était réputé indigne de cet honneur, comme s'il eût été flétri.

LXIV. Marius, voyant que les paroles de l'aruspice répondaient à son vœu le plus ardent, demande un congé à Métellus pour présenter sa candidature. Métellus, bien que doué d'un rare mérite, d'un grand nom et des qualités les plus estimables, n'était pas exempt de cette hauteur et de cette morgue que l'on reproche communément à la noblesse. Surpris de cette proposition inattendue, il se récria d'abord contre un tel dessein, et affectant le

ton de l'amitié, il conseilla à Marius de ne point commettre une pareille folie, en affichant des prétentions aussi présomptueuses. « A cha» cun son rôle, lui dit-il, ta position est assez » belle; ne t'expose donc pas, en demandant » au peuple une semblable faveur, a essuyer » un refus légitime. » Comme toutes ses représentations ne parvenaient point a dissuader Marius, il lui promit de faire droit à sa demande sitôt que le service le permettrait. Plus tard Marius réitérant ses instances, il lui aurait répondu: « Que rien ne pressait; qu'il « serait toujours assez tôt pour lui de solli» citer le consulat avec son fils. » Or, ce fils de Métellus faisait alors ses premières armes sous l'œil de son père et avait tout au plus vingt ans. Ce persifflage, en redoublant dans Marius la passion du consulat, l'irrita profondément contre Métellus. Il n'écouta plus que la colère et l'ambition, ces détestables conseillers. Tous ses actes, toutes ses paroles tendirent à le populariser. Vis-à-vis des soldats campés sous ses ordres, il relâcha les liens de la discipline; devant les négociants romains, fort nombreux à Utique, il parla de la guerre d'un ton frondeur et fanfaron. « Qu'on me donne, disait-il, la moitié de l'ar» mée, et, en peu de jours, je tiendrai Jugur» tha dans les fers. Le général fait exprès de » traîner les choses en longueur; sa vanité, » sa morgue de roi ne sauraient se passer du » commandement. » Ces propos paraissaient aux auditeurs d'autant mieux fondés que la prolongation de la guerre les ruinait, et qu'au gré de l'impatience rien ne marche assez vite.

LXV. Il y avait alors dans notre armée un Numide nommé Gauda, fils de Manastabal, petit-fils de Masinissa, et que Micipsa, par une disposition testamentaire, avait institué son

héritier au second chef. Ce prince était atteint d'une maladie qui influait un peu sur sa raison Invoquant les prérogatives royales, il avait demandé à Métellus qu'on lui dressât un siége à côté du consul, puis qu'on lui donnât pour sa garde un escadron de Romains. Métellus lui avait refusé ces deux marques d'honneur, en disant que la première n'appartenait qu'aux rois que le peuple romain avait reconnus, et que, pour la seconde, il serait humiliant de transformer des cavaliers romains en satellites d'un Numide. Marius va trouver ce prince mécontent, lui offre son concours et l'engage à se venger des affronts du général. Sachant que la maladie avait affaibli son jugement, il le flatte outre mesure : « Petit-fils » de Masinissa, lui dit-il, le trône t'appartient; » tu possèdes pour régner toutes les qualités » voulues. Jugurtha, une fois pris ou tué, c'est » à toi que revient sans conteste la couronne de » Numidie. Cet événement se réaliserait bien» tôt, si j'étais chargé, comme consul, de diri» ger la guerre. » Ce prince et les chevaliers romains, militaires ou négociants, séduits les uns par des caresses, les autres par l'espoir de la paix, écrivirent à leurs amis de Rome pour blâmer la conduite de Métellus et demander que Marius fût nommé général en chef. Les suffrages les plus honorables le désignaient donc d'avance au consulat; en outre, le peuple qui, par la loi Mamilia, venait de terrasser la noblesse, élevait aux honneurs des hommes pris dans son sein. Ainsi, tout souriait à Marius.

LXVI. Cependant Jugurtha, ayant renoncé à se rendre pour recommencer la guerre, faisait tous ses préparatifs avec autant de zèle que de soin. Il lève une armée, tâche de ramener à l'obéissance, par l'intimidation ou par l'appât des récompenses, les villes re-

belles, fortifie ses positions, remplace par des achats et de nouvelles fabrications le matériel de guerre sacrifié dans l'espoir de la paix, invite à la défection les esclaves des Romains, s'efforce de corrompre à prix d'or jusqu'aux troupes de nos garnisons; bref, il remue ciel et terre dans sa dévorante activité. Métellus, au début de la pacification de Jugurtha, avait mis garnison dans Béja. Les notables de cette ville, qui jusqu'alors s'étaient bien conduits à notre égard, finirent par céder aux prières du roi et ourdirent entre eux une conjuration. Ils connaissaient assez l'esprit du peuple qui là surtout, avec l'inconstance des Numides, avait le goût de la discorde et de la révolte, l'amour du changement, la haine du repos et de la tranquillité. Après avoir concerté leur plan, les conjurés en fixèrent l'exécution à trois jours de là, époque où une fête solennelle, célébrée dans toute l'Afrique, éloignait les soupçons, en ne montrant que plaisirs et divertissements. Au jour dit, ils invitent à leur table les centurions, les tribuns et même le commandant de la place, T. Turpilius Silanus. Tous ces officiers, à l'exception de Turpilius, furent massacrés par leurs hôtes au milieu du festin. Les meurtriers se jettent ensuite sur nos soldats qui, exempts de service en raison de la fête, étaient sans armes et dispersés. Le peuple s'associe au carnage. Quelques-uns étaient poussés par la noblesse; mais le plus grand nombre agissait d'instinct; ignorant l'existence d'un complot, leur seul mobile était la passion du désordre et de la nouveauté.

LXVII. Sous le coup de cette agression inattendue, les soldats romains, déconcertés, ne sachant quel parti prendre, se précipitent vers la citadelle de la place, où étaient déposés leurs armes et leurs boucliers. Un détachement

ennemi, déjà maître des portes, leur barre la retraite; en même temps, du haut des toits, femmes et enfants font pleuvoir sur eux, avec une grêle de pierres, tout ce qui se trouve à leur portée. Nul moyen d'échapper à ce guet-apens; le plus vaillant succombe devant le sexe le plus débile; braves et lâches, forts et faibles périssent indistinctement sans que leur mort puisse être vengée. Au milieu de cette boucherie, quoique les Numides, pour mieux assouvir leur cruauté, eussent soigneusement fermé la ville, Turpilius, seul de tous les Italiens, se sauva sans la plus légère blessure. Dut-il son salut à l'humanité de son hôte, à la trahison, au hasard? Je l'ignore. Toujours est-il que l'homme qui, dans une pareille catastrophe, préféra vivre déshonoré plutôt que de laisser un nom sans tache, ne saurait être qu'un misérable de la pire espèce.

LXVIII. A la nouvelle des événements de Béja, Métellus, le cœur navré, se déroba d'abord à tous les regards; mais bientôt la douleur faisant place à l'indignation, il résolut de tirer de ce désastre une prompte et éclatante vengeance. A la légion cantonnée auprès de lui il adjoint tous les cavaliers numides dont il peut disposer, et, sans prendre de bagages, il part à la nuit tombante. Le lendemain, vers la troisième heure, il arrive dans une plaine, entourée d'un rideau de collines. Ses soldats, exténués de fatigue, n'en pouvaient plus. Métellus leur représente qu'ils ne sont qu'à un mille de Béja et qu'il importe de ne pas reculer devant un dernier effort pour venger de braves concitoyens si indignement traités; il fait briller en outre l'appât du butin. Ranimés par ces paroles, on se remet en marche, la cavalerie déployée en avant, l'infanterie serrée en colonne, les enseignes cachées.

LXIX. Les habitants de Béja, en aperce-

vant une armée qui s'avançait dans leur direction, crurent d'abord, avec raison, que c'était Métellus, et ils barricadèrent leurs portes. Mais lorsqu'ils virent que les champs étaient respectés et qu'ils eurent reconnu en tête de la colonne des cavaliers numides, s'imaginant que c'était Jugurtha, ils se portèrent à sa rencontre avec de grandes démonstrations de joie. Tout à coup, à un signal donné, cavaliers et fantassins s'élancent; les uns taillent en pièces la foule répandue hors des murs; d'autres courent aux portes, d'autres s'emparent des tours. La vengeance et l'espoir du butin l'emportent sur la fatigue. La perfide Béja n'eut que deux jours de triomphe. Cette vaste et opulente cité fut vouée tout entière au glaive et au pillage. Turpilius, ce commandant de la place que nous avons vu plus haut échapper seul au massacre général, traduit devant Métellus et n'ayant pu justifier sa conduite, fut condamné au supplice des verges, attendu qu'il n'était que citoyen latin, et eut la tête tranchée.

LXX. Dans le même temps, Bomilcar, à l'instigation duquel Jugurtha, avait formé le projet de se rendre, projet que la crainte lui avait fait abandonner, était devenu suspect à son maître et s'en méfiait à son tour. Voulant sortir de cette situation, il ne rêva plus, jour et nuit, qu'au moyen de se débarrasser du roi. A force de chercher, il finit par trouver un complice dans Nabdalsa, homme de naissance, fort riche, et qui jouissait d'une grande popularité. Nabdalsa commandait l'armée en l'absence du roi; il traitait toutes les affaires que la fatigue ou des soins plus importants empêchaient Jugurtha d'examiner. Ces hauts emplois lui avaient valu fortune et considération. Bomilcar et lui arrêtent le jour de l'exécution de leur complot, et s'en remettent

pour les détails aux exigences du moment. Nabdalsa partit rejoindre l'armée qui, d'après l'ordre du roi était établie dans le voisinage des camps romains, afin de réprimer les dévastations de l'ennemi. Ce conjuré, frappé de l'énormité du crime, ne parut point au jour dit, et son hésitation fit tout avorter. Bomilcar, impatient d'en finir et craignant que son complice intimidé ne substituât à son premier projet des intentions toutes différentes, lui adresse, par des mains sûres, une lettre dans laquelle il lui reproche sa mollesse et son apathie : « Au nom des dieux qui ont reçu ton » serment, lui disait-il, ne convertis pas en » vengeances terribles les promesses de Mé» tellus. La ruine de Jugurtha est imminente. » Périra-t-il de ton bras ou de celui de Mé» tellus? là est toute la question. Réfléchis » donc bien, et vois ce que tu préfères des ré» compenses ou des tortures. »

LXXI. Lorsqu'on lui remit cette dépêche, Nabdalsa, accablé de fatigue, reposait sur son lit. Les menaces de Bomilcar le bouleversèrent d'abord, puis, comme il survient après une forte émotion, le sommeil le prit. Il avait pour secrétaire un Numide qui jouissait de toute sa confiance, et pour qui, à l'exception de son dernier projet, il n'avait rien de caché. Sachant qu'on venait d'apporter une lettre, cet homme crut naturellement qu'elle réclamait son ministère ou son avis, et entra dans la tente de son maître. Il le trouve endormi, la lettre posée par mégarde sur l'oreiller au-dessus de sa tête. Il la prend, la lit d'un bout à l'autre, et voyant qu'il s'agissait d'un complot, il court sur-le-champ auprès du roi. Quelques instants après, Nabdalsa se réveille; ne retrouvant plus sa lettre, il s'informe de l'auteur de cet enlèvement et envoie aussitôt des gens à sa poursuite. N'ayant pu le rattraper,

Il alla trouver Jugurtha pour désarmer sa colère. Il lui dit qu'un client perfide l'a devancé dans une dénonciation qu'il se proposait de faire lui-même. Il conjure le roi avec larmes, au nom de leur amitié, en considération de ses longs et loyaux services, de ne pas le soupçonner de tremper dans un crime aussi noir.

LXXII. Jugurtha accueillit ces protestations avec une bienveillance qu'il était loin de ressentir. Se bornant à faire périr Bomilcar et plusieurs de ses complices, il comprima sa vengeance contre Nabdalsa, dans la crainte de soulever une révolte. Ce prince, à partir de ce moment, ne goûta de repos ni jour ni nuit; pas un lieu, pas un vivant, pas une heure qui n'éveillât sa méfiance; ses sujets lui semblaient autant d'ennemis; il promenait partout des regards inquiets, tremblait au moindre bruit; couchant tantôt ici, tantôt là, sans souci de la dignité royale, il se réveillait en sursaut, saisissait ses armes et mettait tout en émoi. Ses terreurs incessantes tenaient du délire.

LXXIII. Dès que Métellus eut appris par des transfuges le sort de Bomilcar et la découverte de la conjuration, il s'empressa de faire toutes ses dispositions, comme s'il se fût agi de recommencer la campagne. Comptant peu sur Marius, qu'il haïssait et dont il était haï, il finit par céder à ses instances en lui accordant un congé. A Rome, le peuple, informé du parallèle qu'établissait entre Métellus et Marius la correspondance d'Afrique, y avait applaudi avec transport. La noblesse du général en chef, si considérée naguère, le décriait, tandis que son rival puisait dans son humble origine un surcroît de popularité. Au reste, l'esprit de parti influait sur l'opinion beaucoup plus que les qualités ou les défauts

des deux compétiteurs. Ajoutez les propos séditieux des tribuns qui, dans toutes leurs harangues, accusaient Métellus de haute trahison et portaient aux nues les vertus de Marius. Enfin l'enthousiasme populaire fut tel qu'une foule d'ouvriers et de paysans, qui n'avaient d'autres moyens d'existence que leurs bras, cessèrent leurs travaux pour faire cortége à Marius, et sacrifièrent à son élévation jusqu'à leurs besoins. Aussi, à la grande consternation de la noblesse, ce qui ne s'était pas vu depuis nombre d'années, le consulat fut déféré à un homme nouveau. Et, quelques jours après, le tribun Manilius Mancinus ayant demandé au peuple de nommer un général de son choix pour combattre Jugurtha, Marius réunit tous les suffrages. Le décret du sénat, qui venait d'assigner la Numidie à Métellus, fut révoqué.

LXXIV. Cependant Jugurtha restait sans amis ; il en avait fait périr un certain nombre, et les autres, dans leur épouvante, s'étaient réfugiés soit vers les Romains, soit auprès du roi Bocchus. Ne pouvant faire la guerre à lui seul, et, après tant de marques de perfidie de la part de ses anciens lieutenants, n'osant mettre à l'épreuve de nouvelles fidélités, il vivait dans une perpétuelle irrésolution. Ses ressources, ses projets, ses généraux, rien ne le contentait ; il changeait tous les jours de plan de campagne et de lieutenants ; tantôt il marchait à l'ennemi, tantôt il s'enfonçait dans le désert. Résolu de fuir, un instant après il voulait combattre ; autre embarras : la valeur de ses sujets ne lui inspirait guère plus de confiance que leur fidélité ; en somme, de quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait que désastres. Au milieu de ces hésitations, Métellus parut tout à coup à la tête de son armée. Jugurtha range ses Numides en bataille du mieux qu'il peut, et l'action s'engage.

Là où se trouvait le roi, le combat se soutint quelque temps ; partout ailleurs, ses troupes furent, du premier choc, culbutées et mises en déroute. Les Romains restèrent maîtres d'une certaine quantité d'armes et d'enseignes, mais ils firent peu de prisonniers, car presque toujours les Numides, après une bataille, préfèrent le secours de leurs jambes à celui de leurs armes.

LXXV. Après cette défaite, Jugurtha, plus découragé que jamais, traversa le désert, suivi de ses transfuges et d'une partie de sa cavalerie, pour se rendre à Thala. Cette grande et opulente cité renfermait la plupart de ses trésors et toutes les magnificences du luxe dont il entourait l'enfance de ses fils. Métellus fut informé de la retraite du roi. Il savait que de Thala au fleuve le plus voisin s'étendait, sur un espace de cinquante milles, une plaine aride et nue ; néanmoins, dans l'espoir de terminer la guerre par la prise de cette place, il résolut de surmonter tous les obstacles et de vaincre même la nature. Supprimant tous les bagages, il charge les bêtes de somme d'une provision de blé pour dix jours, d'outres et autres objets pouvant contenir de l'eau. Il requiert dans les campagnes le plus qu'il peut d'animaux domestiques, qu'il charge de barriques de toute espèce, principalement en bois, recueillies dans les chaumières des Numides. Enfin, il enjoint aux habitants des cantons voisins qui s'étaient soumis à lui, depuis la défaite du roi, de transporter chacun la plus grande quantité d'eau possible, en leur fixant le jour et le lieu du rendez-vous. Métellus effectue le chargement des bêtes de somme au bord du fleuve le plus rapproché de Thala, et cet approvisionnement fait, il se dirige vers sa destination. En arrivant à l'endroit désigné aux Numides, à peine avait-

on dressé les tentes et retranché le camp, qu'une pluie tomba tout à coup avec tant d'abondance, dit-on, qu'elle pouvait suffire et au delà aux besoins de l'armée. Du reste, les approvisionnements fournis dépassaient les prévisions, car les Numides, comme tout peuple nouvellement soumis, avaient fait plus qu'on ne leur demandait. Mais nos soldats, par un sentiment religieux, préférèrent se servir de l'eau du ciel. Cet incident exalta leur courage, en leur persuadant que les dieux immortels veillaient spécialement sur eux. Le lendemain, au grand étonnement de Jugurtha, ils arrivèrent sous les murs de Thala. Les habitants, qui s'étaient crus protégés par des distances infranchissables, furent frappés d'une si prodigieuse audace. Toutefois, ils se disposèrent à soutenir la guerre énergiquement; les nôtres firent de même.

LXXVI. Convaincu que désormais rien n'était impossible à Métellus, dont le génie, après avoir triomphé de la force armée, des positions, des circonstances, venait enfin de vaincre la nature elle-même, cette souveraine absolue, Jugurtha s'enfuit de la place pendant la nuit, avec ses enfants et une grande partie de ses trésors. Dès lors il ne s'arrêta nulle part plus d'un jour ou d'une nuit. Pour expliquer cette précipitation, il prétextait des affaires pressantes, mais en réalité il craignait la trahison, et la rapidité de sa marche n'avait d'autre but que d'ôter aux conspirateurs le temps de saisir une occasion. Métellus, voyant les habitants de Thala résolus à défendre leur ville, doublement fortifiée par l'art et par la nature, entoure les remparts d'un fossé revêtu de palissades. Ensuite il dresse des mantelets aux endroits voulus, et construit une terrasse surmontée de tours pour couvrir les ouvrages et les travailleurs. A ces mesures les assiégés

opposent de vigoureux préparatifs de défense. Rien de ce qu'exigent la résistance et l'attaque n'est oublié. Enfin, après quarante jours d'un siége qui leur coûta bien des sueurs et des combats, les Romains s'emparèrent de la place, mais non du butin qui avait été complétement détruit par les transfuges. Ceux-ci, au premier choc du bélier contre les murailles, voyant qu'ils étaient perdus sans ressources, transportèrent au palais du roi l'or, l'argent et les objets les plus précieux. Là, après s'être gorgés de vin et de bonne chère, ils livrèrent aux flammes le palais, les trésors et jusqu'à leurs personnes, s'infligeant eux-mêmes le châtiment qu'ils redoutaient de la vengeance du vainqueur.

LXXVII. Au moment de la prise de Thala, les députés de la ville de Leptis vinrent prier Métellus de leur envoyer une garnison et un gouverneur. Ils lui dirent : « qu'un noble, d'un « grand crédit, nommé Hamilcar, préparait « chez eux une révolution; que l'autorité des « magistrats, celle des lois étaient impuissantes « contre ses tentatives, et qu'à moins d'un « prompt secours, eux et leurs compatriotes, « alliés des Romains, couraient les plus grands « dangers. » Dès le commencement de la guerre contre Jugurtha, les habitants de Leptis avaient sollicité auprès du consul Calpurnius et ensuite à Rome notre alliance et notre amitié. Une fois en possession de ces titres, ils donnèrent constamment des preuves d'une honorable fidélité, et se conformèrent avec empressement aux ordres de Calpurnius, d'Albinus et de Métellus. Aussi ce dernier consentit volontiers à leur demande, et leur envoya quatre cohortes liguriennes sous le commandement de C. Annius.

LXXVIII. Leptis fut fondée, dit-on, par des Sidoniens, qui, bannis de leur patrie à la suite

de discordes civiles, débarquèrent sur cette côte. Elle est située entre les Syrtes. On appelle ainsi, par allusion à un phénomène, deux baies, presque à l'extrémité de l'Afrique, d'inégale étendue, mais soumises aux mêmes variations. Les eaux qui baignent la rive y sont très hautes : partout ailleurs elles sont, accidentellement, tantôt profondes, tantôt basses. Quand la mer grossit, agitée par de violentes tempêtes, ses flots entraînent de la vase, du sable et jusqu'à des pierres énormes dans ces baies, ce qui fait que leur configuration varie avec le vent. Ce peuple, à l'exception de sa langue qui s'est altérée par la fusion avec le sang numide, a conservé généralement les lois et les usages de Sidon, et cela d'autant plus facilement qu'il vivait loin du centre de l'autorité royale, et que de vastes déserts le séparaient de la partie la plus peuplée de la Numidie.

LXXIX. Puisque les affaires des habitants de Leptis m'ont conduit dans leur pays, il ne sera pas hors de propos de citer un trait d'héroïsme, offert à notre admiration par deux Carthaginois. C'est un souvenir local. A l'époque où Carthage régnait sur presque toute l'Afrique, Cyrène était aussi renommée pour son importance et ses richesses. Entre ces deux Etats s'étendait une plaine sablonneuse et uniforme ; pas un cours d'eau, pas une colline pour fixer leurs frontières respectives. Cette difficulté fit naître une guerre longue et sanglante. Après bien des désastres essuyés de part et d'autre, sur terre et sur mer, où les deux peuples s'étaient réciproquement affaiblis, vaincus et vainqueurs, craignant qu'un tiers ne profitât de leur épuisement pour les attaquer, consentirent une trêve. Il fut convenu que des délégués partiraient de chaque capitale à un jour déterminé, et que le lieu de

leur rencontre formerait la limite des deux territoires. Carthage envoya deux frères, nommés Philènes, qui marchèrent avec rapidité. Les Cyrénéens allèrent moins vite. Fût-ce par négligence ou par accident? je ne saurais le dire, car souvent, au milieu de ces contrées, des ouragans vous arrêtent comme en pleine mer. Lorsque dans ces déserts privés de toute végétation, un vent impétueux soulève le sable du sol, d'épais tourbillons de poussière remplissent la bouche et les yeux du voyageur, et l'empêchent de reconnaître son chemin. Les Cyrénéens, se voyant quelque peu devancés et appréhendant que leurs compatriotes ne les punissent pour avoir compromis leur mission, accusent les Carthaginois d'être partis avant l'heure, méconnaissent la convention et finissent par déclarer qu'ils accepteront toute espèce d'engagement plutot que d'emporter la nouvelle d'une défaite. Les Carthaginois veulent bien admettre de nouvelles propositions, pourvu qu'elles soient réciproquement obligatoires. Alors les Cyrénéens leur donnent à choisir : ou d'être enterrés vifs sur l'emplacement qu'ils revendiquaient pour la frontière de leur pays, ou de laisser, à la même condition, leurs antagonistes s'avancer jusqu'où ils voudraient. Les Philènes acceptèrent l'offre ; ils firent à leur patrie le généreux sacrifice de leurs personnes et de leur vie, et furent enterrés vifs. Carthage a élevé des autels aux deux frères sur le théâtre de leur dévouement et leur a décerné dans ses murs de magnifiques honneurs. Maintenant je passe à mon sujet.

LXXX. Après la prise de Thala, Jugurtha, n'ayant plus aucun rempart à opposer à Métellus, s'enfonce dans de vastes déserts, accompagné d'une faible escorte, et arrive chez les Gétules, peuple sauvage et grossier, qui, à

cette époque, ignorait jusqu'à l'existence de Rome. Il réunit cette nombreuse population en un seul corps d'armée, et l'habitue peu à peu à garder les rangs, à suivre les enseignes, à obéir au commandement, à observer enfin tous les détails de la discipline militaire. En outre, à l'aide de magnifiques présents et de promesses plus magnifiques encore, il mit dans ses intérêts les confidents du roi Bocchus, et, par leur intermédiaire, il décida ce monarque à déclarer la guerre aux Romains. Une circonstance contribua surtout au succès de cette négociation. Bocchus, au commencement de la guerre, avait envoyé à Rome une ambassade pour solliciter notre alliance, et cette proposition, si avantageuse pour nous à l'ouverture des hostilités, avait été rejetée par quelques intrigants d'une cupidité aveugle, habitués à trafiquer de leurs votes, qu'ils fussent justes ou non. Ajoutons que précédemment Jugurtha avait épousé une fille de Bocchus. Mais ces relations de parenté étaient de mince valeur chez les Numides et les Maures, jaloux de posséder autant de femmes que leur fortune le permet. Les uns en comptent dix, d'autres davantage, les rois en ont un nombre illimité. Il en résulte que, partagée à l'infini, toute affection disparaît; aucune de ces femmes n'a le rang d'épouse; leur mari les voit toutes avec une égale indifférence.

LXXXI. Les deux princes réunissent donc leurs armées dans un lieu convenu. Là, après un mutuel échange de serments, Jugurtha anime Bocchus contre les Romains. « Ce peuple » sans foi, lui dit-il, d'une cupidité insatiable, » est l'ennemi né du genre humain. Les Ro» mains ne me ménageront pas plus qu'ils n'ont » fait de moi et de tant d'autres. Avides d'é» tendre leur domination, tous les trônes leur » portent ombrage. Aujourd'hui c'est à moi

» qu'ils en veulent; hier c'était à Carthage, » c'était au roi Persée; demain, ce sera à la » première puissance qui excitera leur envie. » A la suite de cette conférence, les deux rois se dirigent sur Cirta, où Métellus avait déposé son butin, ses prisonniers et ses bagages. En agissant ainsi, Jugurtha comptait, ou que la prise de cette place lui assurerait un brillant trophée, ou que les Romains, en arrivant au secours de leur garnison, donneraient lieu à une bataille. Or, le rusé Numide n'avait rien de plus pressé que de rompre les relations pacifiques de Bocchus avec Rome, dans la crainte qu'un délai ne changeât les dispositions belliqueuses de ce monarque.

LXXXII. Métellus, informé de la ligue des deux rois, ne voulut plus livrer bataille au hasard et partout, comme il avait fait précédemment avec Jugurtha tant de fois vaincu. Il attendit donc les princes dans un camp retranché, non loin de Cirta, persuadé qu'il valait mieux combattre avec les avantages de la position, avant d'avoir apprécié les Maures, qui étaient pour lui des adversaires nouveaux. Dans l'intervalle, des lettres de Rome lui annoncent que le gouvernement de la Numidie vient d'être donné à Marius, dont il avait appris depuis peu la promotion au consulat. Ces événements l'impressionnèrent outre mesure; sans respect pour les convenances, il ne sut ni retenir ses larmes, ni modérer ses plaintes. Doué de qualités éminentes, Métellus eut le tort de s'affecter trop vivement. Les uns attribuaient cette faiblesse à l'orgueil; d'autres à la noble indignation d'un cœur outragé; plusieurs au dépit de voir arracher de ses mains une conquête presque faite. Pour moi, je suis convaincu que l'élévation de Marius lui fut plus cruelle que sa propre disgrâce, et qu'il aurait éprouvé moins d'irritation si

tout autre que Marius l'eût remplacé dans son gouvernement.

LXXXIII. Métellus, à qui le chagrin ôtait la force d'agir et qui d'ailleurs pensait que ce serait folie de soutenir, à ses risques et périls, un commandement qui n'était plus le sien, envoya une députation à Bocchus pour l'inviter à ne point se déclarer l'ennemi du peuple romain. « Tu as, lui disait-il, une belle » occasion de conclure avec nous un traité » d'alliance et d'amitié bien préférable à la » guerre. Quelque confiance que t'inspirent » tes forces, tu aurais tort d'échanger le cer- » tain pour l'incertain. Il est facile de com- » mencer la guerre, mais rien ne l'est moins » que de la terminer. Celui qui l'entreprend » n'est pas toujours maître de la finir. Le » premier venu, si lâche qu'il soit, est libre de » prendre les armes; la victoire seule permet » de les déposer. Veuille donc prendre en con- » sidération tes intérêts propres ainsi que » ceux de ton royaume, et ne pas associer ta » fortune prospère à la ruine de Jugurtha. » A ces ouvertures, Bocchus répondit d'un ton très doux : « que personnellement il désirait » la paix, mais que les malheurs de Jugurtha » l'intéressaient vivement, et que si l'on fai- » sait à ce prince les memes offres qu'à lui, » on serait bientôt d'accord. » Métellus répliqua par de nouvelles propositions. Bocchus d'accepter les unes et de rejeter les autres. A force de messages et de contre-messages, le temps s'écoula et Métellus atteignit son but, qui était d'ajourner la reprise des hostilités.

LXXXIV. Marius, comme je l'ai dit, élu consul par les suffrages unanimes du peuple qui l'avait encore investi du gouvernement de la Numidie, s'abandonna plus que jamais à tout l'acharnement de sa vieille haine contre les nobles. Il les poursuivait de ses invectives

individuellement et en masse, répétait sans cesse que son consulat était une dépouille arrachée à des vaincus, et se plaisait à se glorifier lui-même en insultant les patriciens. Cependant ses premiers soins furent consacrés à la guerre : il demande un supplément aux légions, emprunte des auxiliaires aux peuples, aux rois et aux alliés, tire du Latium des soldats d'élite dont la plupart avaient servi sous ses ordres, et dont les autres lui étaient connus de réputation, puis à force de caresses il décide à le suivre les vétérans qui avaient reçu leur congé. Le sénat, quoique hostile au consul, n'osait rien lui refuser; il avait même accordé avec joie le supplément de légionnaires, dans la pensée qu'un appel sous les drapeaux mécontenterait le peuple, et que Marius perdrait ainsi ou ses moyens d'action ou sa popularité. Mais cet espoir fut déçu, car presque toutes les têtes brûlaient du désir d'accompagner Marius. Chacun, sous le charme des plus belles espérances, se voyait déjà possesseur d'un riche butin, et ramené par la victoire dans ses foyers. Marius, par son langage, n'avait pas peu contribué à cet enivrement. En effet, lorsqu'on eut consenti par décrets à toutes ses demandes, avant de commencer l'enrôlement, il convoqua l'assemblée du peuple, afin d'encourager la multitude et de réitérer ses attaques contre la noblesse. Voici le discours qu'il prononça :

LXXXV. « Je sais, Romains, que la plupart » des candidats tiennent une conduite bien » différente lorsqu'ils aspirent à vos suffrages » et quand ils les ont obtenus; pleins d'acti- » vité d'abord, de déférence et de modestie, » ils se laissent aller ensuite à l'indolence et » à l'orgueil. C'est, à mon avis, un contre-sens, » car autant la République entière est au-dessus » de la préture et du consulat, autant doit-on

» déployer plus de zèle à la gouverner qu'à » solliciter les honneurs. Je n'ignore pas com- » bien est lourde la tâche que vos précieuses » faveurs m'ont imposée. Préparer la guerre » en ménageant le Trésor; enrôler des troupes » sans faire de mécontents; diriger les affaires du » dedans et du dehors, malgré les jalousies, » les résistances, les factions, tout cela, Ro- » mains, est plus difficile qu'on ne croit. » D'ailleurs, qu'un autre vienne à faillir, l'an- » tiquité de sa race, les hauts faits de ses » aïeux, le crédit de ses parents et de ses » alliés, ses nombreux clients, tout conspire » à le défendre; tandis que moi, je n'ai d'es- » poir qu'en moi seul. Je dois donc forcément » m'appuyer sur le mérite et l'intégrité, les » seuls soutiens sérieux. Je sens, Romains, » que tous les regards sont fixés sur moi ; les » citoyens honnêtes et impartiaux, convain- » cus que mes services profiteront à la Répu- » blique, m'entourent de leurs sympathies, » mais les nobles épient le moment de fondre » sur nous. Aussi n'épargnerai-je rien pour » vous garantir et tromper leur attente. De- » puis mon enfance jusqu'à ce jour, j'ai cons- » tamment vécu au milieu des fatigues et des » dangers. Ce que je faisais gratuitement » avant d'avoir obtenu vos bienfaits, je ne » suis pas homme à y renoncer maintenant que » j'ai reçu ma récompense, Romains. Ceux qui, » par politique, prennent le masque de l'hon- » nêteté, ont peine à se contenir lorsqu'ils ar- » rivent au pouvoir ; pour moi, nourri dans la » pratique des mâles vertus, l'habitude m'a » rendu naturel l'exercice du bien. Vous m'a- » vez nommé pour diriger la guerre contre » Jugurtha; la noblesse est irritée de votre » choix. De grâce, examinez donc bien s'il » ne conviendrait pas de revenir sur votre » décision. Ne feriez-vous pas mieux, pour

» cette expédition et en général pour toutes,
» de prendre dans ce tas de nobles un homme
» de haute lignée qui comptera beaucoup
» d'images et pas une seule campagne, afin
» qu'en présence d'une pareille tâche, igno-
» rant de tout, embarrassé, tremblant, il de-
» mande à un obscur plébéien de lui faire la
» leçon. Car, le plus souvent, ceux que vous
» chargez de vous commander se choisissent
» un chef à leur tour. J'en connais, Romains,
» qui attendent qu'ils soient nommés consuls
» pour se mettre à feuilleter l'histoire de nos
» pères et les traités des Grecs sur l'art mili-
» taire. C'est agir à rebours, car bien que l'on
» ne puisse remplir une charge qu'après l'élec-
» tion, il faut s'y préparer d'avance par le sa-
» voir et la pratique. Comparez maintenant,
» Romains, à ces patriciens orgueilleux Marius,
» homme nouveau. Ce qu'ils se contentent de
» lire et d'écouter, je l'ai vu faire ou je l'ai fait
» moi-même; ce qu'ils ont appris dans les li-
» vres, je l'ai étudié dans les camps. A vous
» d'apprécier la différence qui existe entre la
» pratique et la théorie. Ils font fi de ma nou-
» veauté, et moi de leur lâcheté; ils me repro-
» chent ma condition, et moi leur déshonneur.
« Dans l'ordre de la nature, j'estime que nous
» sommes tous égaux, mais je reconnais que
» la bravoure est la pierre de touche des
» hommes supérieurs. Supposons un instant
» qu'on pût demander aux aïeux d'Albinus et
» de Calpurnius, qui de moi ou de leurs fils
» flatterait davantage leur paternité, ils répon-
» draient, soyez-en sûrs, qu'ils ont ambitionné
» des enfants d'une conduite exemplaire. S'ils
» ont le droit de me mépriser, qu'ils mépri-
» sent donc leurs ancêtres qui, comme moi,
» ont fondé leur noblesse sur leur mérite per-
» sonnel. Ils envient ma dignité; que n'en-
» vient-ils aussi mes travaux, mon désinté-

» ressement, et même les périls que j'ai cou-
» rus, puisque c'est à tout cela que je la dois.
» Mais non, infatués d'orgueil, ces hommes
» vivent comme s'ils dédaignaient vos hon-
» neurs, et ils les réclament comme si leur
» vie était sans reproches. Ah! ils s'abusent
» étrangement lorsqu'ils prétendent réunir ce
» qu'il y a de plus incompatible, les délices de
» la paresse et les récompenses du mérite.
» Chaque fois qu'ils prennent la parole soit
» devant vous, soit au sénat, ils énumèrent
» longuement les exploits de leurs ancêtres,
» croyant par là se grandir eux-mêmes; mais
» c'est tout le contraire, car plus la car-
» rière des uns a été brillante, plus se mani-
» feste la honteuse nullité des autres. Oui,
» l'évidence le prouve, la gloire des aïeux est
» pour leur postérité comme un flambeau; le
» bien, le mal, elle éclaire tout de ses rayons.
» Cet avantage m'est refusé, Romains, mais,
» ce qui est bien préférable, je puis citer mes
» propres actions. Et voyez jusqu'où va la
» déloyauté de ces hommes: ils usurpent des
» titres qui leur sont étrangers, et ils ne veu-
» lent pas que je me glorifie de ceux qui
» m'appartiennent. Ils disent à cela que je n'ai
» point d'images et que ma noblesse est de
» fraîche date; mais ne vaut-il pas mieux, je
» le demande, créer soi-même son illustration
» que de souiller celle qui nous est transmise?
» Je sais parfaitement que pour me répondre
» les phrases sonores et compassées ne leur
» manquent pas. Mais depuis que vous m'a-
» vez comblé de vos faveurs, voyant qu'ils ne
» cessaient de nous déchirer d'injures vous et
» moi, je n'ai point jugé convenable de me
» taire, de peur que mon silence ne fût pris en
» mauvaise part. Pour ce qui est de ma per-
» sonne, j'ai la conviction intime que tous les
» discours du monde ne sauraient me porter

» atteinte; si c'est la vérité qui parle, elle » n'aura que des louanges à proclamer; si » c'est le mensonge, ma vie et mes mœurs » sont là pour l'écraser. Cependant, puisqu'on » vous fait un crime de m'avoir imposé à » la fois la plus haute dignité et la plus » lourde tâche, veuillez mûrement réfléchir » si votre choix n'est point à regretter. Je » ne puis, pour justifier votre confiance, » étaler les images, les triomphes, les con- » sulats de mes pères; mais je produirai, » s'il le faut, des javelines, un étendard, des » colliers d'honneur, vingt autres décora- » tions gagnées sur les champs de bataille; je » montrerai les cicatrices dont ma poitrine est » sillonnée. Voilà mes images! voilà ma no- » blesse! elle ne m'a point été transmise, com- » me la leur, par succession; elle est le prix » des plus rudes travaux et des plus grands dan- » gers. Mes discours, disent-ils, sont sans ap- » prêt; peu m'importe, la vertu brille assez d'elle- » même; ce sont eux qui ont besoin des arti- » fices du langage pour déguiser leur infamie. » Si je n'ai point étudié la littérature grecque, » c'est que je me sentais peu de goût pour un » art qui n'a pas su rendre braves ceux qui » l'enseignent. Mais je possède des connais- » sances cent fois plus utiles à la République : j'ai appris à terrasser l'ennemi, à garder un poste, à ne craindre qu'une chose, le déshonneur, à endurer indifféremment le chaud et le froid, à coucher sur la dure, à supporter à la fois la fatigue et la faim. C'est par de telles leçons que j'enflammerai le zèle de mes soldats. On ne me verra point faire peser sur eux les rigueurs de la discipline, et » réservant pour moi les jouissances du luxe, » baser ma gloire sur leurs travaux. Voilà ce » que j'appelle commander d'une manière effi- » cace et digne d'un peuple libre; car vivre

» soi-même dans la mollesse et gouverner son
» armée par les châtiments, c'est agir en des-
» pote et non en général. C'est en s'appuyant
» sur de tels principes que vos ancêtres ont
» élevé si haut eux et la République. Fiers de
» descendre de ces hommes auxquels ils res-
» semblent si peu, les nobles nous méprisent,
» nous les émules de leurs pères; ils récla-
» ment de vous tous les honneurs non com-
» me le prix du mérite, mais comme une
» dette. Étrange illusion de l'orgueil! Leurs
» aïeux leur ont transmis tout ce qu'ils ont
» pu, richesses, images, souvenirs glo-
» rieux; ils ne leur ont pas légué leur mé-
» rite, ils ne le pouvaient pas, car c'est
» la seule chose qu'on ne puisse ni donner, ni
» recevoir. Ils disent que je suis grossier et
» sans éducation, parce que je ne brille pas
» par le luxe de ma table, que je n'ai point
» d'histrion, et que je ne paye pas un cuisi-
» nier plus cher qu'un intendant de métairie.
» Oui, j'ai ce tort-là, je le confesse volontiers.
» Je tiens de mon père et d'autres personnes
» respectables que l'élégance est l'apanage de
» la femme, le travail celui de l'homme;
» qu'aux cœurs bien nés la gloire sied mieux
» que la richesse, et qu'un trophée d'armes
» compose le plus bel ameublement. Eh bien!
» ces jouissances dont ils font tant de cas,
» qu'ils les goûtent donc indéfiniment; qu'ils
» aient des femmes, qu'ils s'enivrent, qu'ils
» passent leurs vieux ans comme ils ont fait
» de leur jeunesse, attablés dans les festins,
» esclaves de leur ventre et des plus basses
» sensualités; qu'ils nous laissent à nous la
» sueur, la poussière, les privations, nous les
» trouvons plus attrayantes que leurs orgies.
» Mais non; après s'être traînés dans la fan-
» ge des plus honteux désordres, ces êtres im-
» mondes osent ravir les récompenses de la

» vertu, et, par une injustice révoltante, la
» débauche et la paresse, ces deux vices exé-
» crables, sans nuire à ceux qui les affichent,
» frappent au cœur la République innocente.
» Maintenant que j'ai répondu à leurs at-
» taques, autant que je le devais à mon carac-
» tère, mais pas autant que l'exigerait leur
» scandaleuse conduite, je dirai quelques mots
» de nos affaires politiques. Et d'abord, Ro-
» mains, ayez bon espoir au sujet de la Nu-
» midie. Tout ce qui faisait jusqu'à présent
» la force de Jugurtha, la cupidité, l'impé-
» ritie, l'orgueil, vous l'avez écarté. L'armée
» expéditionnaire possède la connaissance du
» pays, et si malheureusement le succès n'a
» point répondu à sa bravoure, c'est que
» la cupidité et l'imprévoyance de ses chefs
» l'ont presque entièrement sacrifiée. Vous
» tous qui êtes en état de servir, unissez
» donc vos efforts aux miens, dans l'in-
» térêt de la République. Ne craignez rien
» des désastres de vos devanciers ni de l'ar-
» rogance de mes prédécesseurs. Vous me ver-
» rez à vos côtés, dans les marches, dans les
» combats, vous guider de mes conseils et
» partager vos périls ; désormais entre vous
» et moi tout sera commun. A coup sûr, le
» ciel aidant, la victoire, le butin, les lauriers
» nous attendent ; mais ces espérances fussent-
» elles douteuses ou éloignées, ce serait un
» devoir pour tout bon citoyen de venir en
» aide à la République. Rappelez-vous que l'in-
» dolence ne conduit personne à l'immortalité,
» et que le vœu d'un père n'est pas que ses
» enfants vivent éternellement, mais que leur
» vie soit entourée d'honneur et de considéra-
» tion. J'insisterais davantage, Romains, si des
» paroles donnaient le courage à ceux qui ne
» l'ont pas, mais pour les gens de cœur j'en
» ai dit assez. »

LXXXVI. Marius, voyant le peuple électrisé par son discours, s'empresse d'embarquer des vivres, de l'argent, des armes, tous les approvisionnements nécessaires, et fait partir à la tête de ce convoi le lieutenant A. Manlius. En même temps, il dirige en personne l'enrôlement, non par rang de classes comme le voulait l'ancien usage, mais en acceptant indistinctement tous ceux qui se présentaient, prolétaires pour la plupart. Les uns attribuèrent cette mesure à la rareté des sujets, d'autres y virent un calcul de la part du consul, jaloux de flatter la classe indigente, à qui il devait son crédit et son élévation; car l'ambitieux qui vise au pouvoir n'a pas de meilleurs auxiliaires que les gens sans ressources; ne possédant rien, ils n'ont rien à ménager, et tout ce qui leur profite leur paraît légitime. Marius partit donc pour l'Afrique avec plus de troupes que le décret ne lui en avait accordé, et, en peu de jours, il débarqua à Utique. L'armée lui fut remise par le lieutenant P. Rutilius. Métellus avait fui son approche, pour ne pas être témoin d'un état de choses dont la simple nouvelle l'avait cruellement affecté.

LXXXVII. Marius, après avoir complété les cadres des légions et des cohortes auxiliaires, se dirige vers un canton riche et fertile, s'empare d'un butin considérable et le distribue à ses soldats. Ensuite, il attaque des châteaux, des bourgs mal fortifiés ou défendus par de faibles garnisons, et livre coup sur coup une foule d'engagements peu sérieux. Les volontaires s'habituaient de la sorte à envisager sans crainte le combat; en voyant les fuyards pris ou tués, ils comprenaient que la bravoure est la sauvegarde la plus sûre; ils sentaient que les armes sont le boulevard de la liberté, de la patrie, de la famille, de tout ce qu'on a

de plus cher, et que même elles conduisent à la fortune et à la gloire. Aussi, conscrits et vétérans ne firent bientôt qu'un et déployèrent tous une même valeur. En apprenant l'approche de Marius, les deux rois se retirèrent, chacun de leur côté, dans des positions d'un difficile accès. Jugurtha l'avait ainsi voulu, se flattant de pouvoir prochainement assaillir les forces éparpillées de l'ennemi, car il pensait que les Romains, comme il arrive d'ordinaire, n'ayant plus d'inquiétude, se tiendraient moins sur leurs gardes.

LXXXVIII. Sur ces entrefaites, Métellus, de retour à Rome, y était accueilli, contre son attente, avec un enthousiasme indicible; une fois l'envie désarmée, plébéiens et patriciens lui témoignèrent une égale affection. Quant à Marius, l'œil constamment ouvert sur sa position et sur celle de l'ennemi, il examinait les chances favorables ou contraires aux deux partis, poussait des reconnaissances dans la direction suivie par les princes, afin de prévenir leurs desseins et de déjouer leurs piéges; sans cesse sur le qui-vive, il ne laissait prendre à ses adversaires aucun avantage. C'est ainsi que plusieurs fois il avait battu les Gétules et Jugurtha, au retour de leurs excursions sur le territoire de nos alliés, et que le roi lui-même s'était vu dépouiller de ses armes à peu de distance de Cirta. Comme ces expéditions purement glorieuses n'influaient pas sur l'issue de la guerre, Marius résolut d'investir tour à tour les places qui, par leur garnison ou leur position, gênaient ses mouvements et servaient de points d'appui à l'ennemi; il enlèverait ainsi à Jugurtha ses principales ressources, si ce dernier laissait faire, ou bien il l'obligerait à livrer bataille. Bocchus, par de nombreux messages, avait réitéré au consul l'assurance qu'il désirait l'a-

mitié du peuple romain et qu'on n'avait à redouter de sa part aucune démonstration hostile. Était-ce un piége qu'il nous tendait pour mieux nous surprendre? Etait-ce un effet de cette légèreté d'esprit qui le poussait tantôt vers la paix, tantôt vers la guerre? On ne l'a jamais su.

LXXXIX. Marius, conformément à son plan, se porte vers les villes et les châteaux-forts qu'il enlève à l'ennemi soit par la force, soit par la crainte, soit par l'appât des récompenses. Il débuta avec une certaine réserve, dans la pensée que Jugurtha, pour secourir les siens, se déciderait à en venir aux mains; mais ayant appris que ce prince se tenait éloigné et avait d'autres projets en tête, il jugea qu'il était temps d'entreprendre de grandes et difficiles opérations. Au milieu de vastes déserts s'élevait une grande et riche cité, nommée Capsa, dont on attribuait la fondation à l'Hercule de Lybie. Les habitants de Capsa, exemptés d'impôts et gouvernés avec douceur par Jugurtha, étaient réputés pleins d'attachement pour ce prince; ils avaient pour se défendre contre l'ennemi des remparts, des armes, une garnison, et mieux encore, des abords impraticables. Sauf les alentours de la place, ce n'est partout qu'un terrain nu, inculte, sans eau, infesté de serpents que le manque de nourriture irrite, de même que les autres bêtes carnassières, et dont la férocité naturelle s'accroît principalement dans les ardeurs de la soif. La conquête de cette place excitait à un haut degré l'ambition de Marius; indépendamment des avantages qu'elle lui procurerait, c'était une œuvre des plus difficiles, et il savait que Métellus s'était couvert de gloire par la prise de Thala. Ces deux villes étaient situées et fortifiées dans des conditions analogues, avec cette différence qu'à Thala quel-

ques sources coulaient à peu de distance des remparts, tandis que les habitants de Capsa n'avaient qu'une seule fontaine intarissable dans l'intérieur de la place et se servaient communément d'eau de pluie. Ce peuple, à l'instar des Africains, que l'éloignement de la mer condamne à une vie sobre, était d'autant moins sensible à cette privation que les Numides se nourrissent généralement de lait et d'animaux sauvages; ils ne recherchent ni le sel, ni les épices; pour eux, les aliments sont destinés à apaiser la faim et la soif et non à satisfaire les caprices de la sensualité.

XC. Le consul, après avoir envisagé cette entreprise sous toutes ses faces, compta évidemment sur l'assistance divine, car tout son génie était impuissant à lutter contre de pareils obstacles. Pour surcroît d'embarras il avait à craindre la disette. Les Numides s'adonnent plus volontiers aux soins des troupeaux qu'à la culture des terres; d'après les ordres du roi, ils avaient transporté toutes leurs récoltes dans des postes fortifiés, et comme on touchait à la fin de l'été, les champs dépouillés de leurs moissons étaient complétement nus. Marius n'en fit pas moins ses dispositions avec autant de sagesse que les circonstances le permettaient. Il confie à la cavalerie auxiliaire la conduite de tout le bétail enlevé les jours précédents, il enjoint au lieutenant A. Manlius de gagner avec les cohortes légères la ville de Laris, où étaient déposés le trésor et les vivres de l'armée, et déclare qu'il s'y rendra lui-même incessamment après avoir pillé le pays. Déguisant ainsi son projet, il se dirige vers le fleuve de la Tana.

XCI. En marche, il distribue chaque jour à son armée, par centuries et par escadrons, un nombre proportionné de têtes de bétail, en

ayant soin de faire fabriquer des outres avec les peaux. Il ménageait ainsi ses approvisionnements de blé et préparait, sans que personne s'en doutât, un matériel qui devait lui être d'une grande utilité. Au bout de six jours, lorsqu'on arriva sur les bords du fleuve, une quantité considérable d'outres se trouva confectionnée. Là, après s'être légèrement retranché, Marius fait repaître ses soldats et leur enjoint de se tenir prêts à partir au coucher du soleil; laissant de côté tous les bagages, hommes et bêtes de somme devaient se charger exclusivement d'une provision d'eau. A l'heure dite, il décampe, marche toute la nuit et prend position. La nuit suivante, il en fait autant. La troisième nuit, il atteignit, bien avant l'aurore, un lieu accidenté de collines, situé à deux milles de Capsa; il y cache ses troupes le mieux qu'il peut et attend. Dès que le jour parut, les Numides, qui étaient loin de s'attendre à une attaque, sortirent en foule de leur ville. Aussitôt Marius ordonna à toute sa cavalerie et aux plus agiles de ses fantassins de se porter au pas de course sur Capsa et de s'emparer des portes. Il les suit rapidement en bon ordre et avec défense aux soldats de piller. A cette vue, les habitants de Capsa, déconcertés et tremblants, ne sachant comment se soustraire au danger qui fondait sur eux, voyant de plus au pouvoir de l'ennemi ceux de leurs compatriotes qui étaient répandus hors des murs, furent contraints à se rendre. Néanmoins la ville fut réduite en cendres; tous les Numides en âge de porter les armes furent mis à mort; on vendit les autres et le butin fut partagé entre les soldats. Cet attentat au droit des gens n'eut pour cause ni la cupidité ni la cruauté du consul; Capsa, position excellente pour Jugurtha, était pour nous d'un

accès difficile; le caractère changeant et perfide de ses habitants ne pouvait être enchaîné ni par la crainte ni par la reconnaissance.

XCII. Cet important résultat obtenu sans avoir perdu un seul homme, Marius, déjà grand et illustre, parut plus grand et plus illustre encore. Ses projets les plus hasardés passaient pour l'œuvre du génie. Ses soldats, commandés avec douceur et enrichis par le butin, le portaient aux nues; les Numides le redoutaient comme un être surhumain; alliés et ennemis, tous lui accordaient une intelligence divine, et lisaient dans chacun de ses actes une inspiration des dieux. Encouragé par ce succès, le consul se dirige vers de nouvelles places; quelques-unes font résistance et sont prises d'assaut; la plupart, abandonnées de leurs habitants, que le désastre de Capsa a terrifiés, sont livrées aux flammes; partout règnent le deuil et le carnage. Enfin, après s'être rendu maître d'un grand nombre de positions, presque sans coup férir, Marius conçut un projet qui, sans paraître aussi ardu que la prise de Capsa, présentait des obstacles non moins grands. A peu de distance de la Malûca, qui fait limite entre les Etats de Bocchus et ceux de Jugurtha, s'élevait, au milieu d'une vaste plaine, un rocher d'une hauteur prodigieuse dont la cime était entièrement garnie d'une petite forteresse à laquelle aboutissait un seul passage très étroit. La nature avait retranché cette position comme auraient pu le faire l'art et la main de l'homme. Marius, sachant que les trésors du roi étaient renfermés dans ce fort, mit tout en œuvre pour s'en emparer. Mais en cette circonstance le hasard le servit mieux que son génie. Le fort, suffisamment pourvu d'armes et de combattants, possédait des approvisionnements de blé considérables et une source d'eau vive. Ni terrasses,

ni tours, ni aucune machine de guerre ne pouvaient en approcher; le sentier extrêmement étroit qui conduisait au sommet était coupé à pic des deux côtés. Les mantelets, d'un usage nul, exposaient les assiégeants à de grands périls, car à peine avait-on fait quelques pas sous cet abri qu'il disparaissait sous le choc des pierres et des matières enflammées. L'escarpement du sol empêchait nos soldats de travailler à découvert, et ils ne pouvaient agir impunément sous la protection des mantelets. En voyant les plus braves tomber morts ou blessés, un découragement profond s'emparait des autres.

XCIII. Après plusieurs jours d'inutiles travaux, Marius, plein d'anxiété, se demanda s'il devait renoncer à une entreprise qui paraissait irréalisable, ou bien attendre un secours de la fortune, qui l'avait tant de fois comblé de ses faveurs. Cette incertitude le plongeait, jour et nuit, dans une fiévreuse agitation. Le hasard voulut qu'un Ligurien, simple soldat des cohortes auxiliaires, étant sorti du camp pour aller à l'eau, remarquât, vers un endroit du fort opposé à l'attaque, des escargots qui rampaient le long des rochers. Il en prend un, puis deux, puis davantage, et, dans l'ardeur de sa chasse, il parvient insensiblement presque au sommet de la hauteur. Frappé de la solitude qui y règne, un sentiment de curiosité naturelle le pousse à examiner les lieux. Un chêne énorme avait pris naissance par hasard dans la fissure du rocher; son tronc, légèrement incliné d'abord, se redressait pour étaler ses rameaux puissants dans une direction verticale, d'après la loi commune à tous les végétaux. S'aidant tantôt des branches de cet arbre, tantôt des saillies du rocher, le Ligurien dessine dans sa tête l'esplanade du fort, pendant que l'attention

des Numides était absorbée par le combat. Après une reconnaissance minutieuse, qu'il se promettait de mettre bientôt à profit, il redescendit sur ses pas, non plus avec insouciance comme il était monté, mais en sondant le passage et en promenant partout un œil investigateur. Aussitôt il court vers Marius, lui raconte ce qu'il vient de faire, l'engage à tenter l'escalade du fort par où il avait gravi, offrant de servir de guide et de braver les premiers coups. Marius, pour apprécier la valeur de cette proposition, fait accompagner le Ligurien par quelques officiers qu'il avait auprès de lui. Ceux-ci, suivant la mesure de leur caractère, déclarèrent, les uns que la chose était possible, les autres qu'elle ne l'était pas. Le consul néanmoins sentit l'espoir renaître dans son âme. Il choisit parmi les trompettes et les sonneurs de cor les cinq hommes les plus agiles, leur adjoint, pour les soutenir, quatre centurions, leur commande d'obéir tous au Ligurien, et fixe au jour suivant l'exécution du projet.

XCIV. A l'heure dite, tout étant prêt et en bon ordre, on se dirigea vers l'endroit désigné. Sur les conseils de leur guide, les centurions avaient eu soin de changer d'armes et d'équipement. Ils avaient la tête et les pieds nus, afin de voir librement devant eux et de s'appuyer plus aisément sur les rochers. Ils portaient à dos l'épée et le bouclier; ce bouclier, emprunté aux Numides, était de cuir, ce qui le rendait à la fois plus léger et moins bruyant au choc. Le Ligurien s'avance le premier. Aux pointes des rochers et aux vieilles souches sortant de terre il attache des nœuds coulants pour aider les soldats à monter; de temps à autre il tend la main à ceux qu'un trajet si nouveau intimide; si la pente devient trop roide, il laisse défiler devant lui,

l'un après l'autre, ses compagnons désarmés et les suit en portant leurs armes; si le terrain présente une solidité douteuse, il sonde le passage, monte et descend à diverses reprises la rampe suspecte, et continue son ascension sans sourciller pour enhardir sa petite troupe. Enfin, après beaucoup de temps et de fatigues, ils parvinrent à l'entrée du fort qui se trouva déserte en cet endroit, car toute la garnison était alors, comme les jours précédents, engagée avec l'ennemi. Informé que le Ligurien avait achevé son escalade, Marius, qui, toute la journée, n'avait cessé de tenir les Numides en haleine, ranime le courage de ses soldats, sort lui-même hors des mantelets, et ordonne à ses troupes d'avancer en formant la tortue, pendant que les machines, les archers et les frondeurs accableront l'ennemi de projectiles. Les Numides qui, plusieurs fois déjà, avaient détruit ou brûlé les ouvrages des Romains, négligeaient de s'abriter dans l'intérieur du fort; ils se tenaient, jour et nuit, en avant des remparts, nous prodiguant l'insulte, accusant Marius de démence, menaçant nos soldats des fers de Jugurtha, en un mot se livrant à toute l'exaltation du succès. Cependant Romains et Numides combattaient avec acharnement, les uns pour la gloire et la conquête, les autres pour la défense de leurs vies, quand tout à coup un bruit de trompettes éclate derrière les assiégés. Les femmes et les enfants, qu'avait attirés le spectacle du combat, se replièrent dans le fort; les plus rapprochés du rempart en firent autant, et cet exemple fut suivi par toute la multitude armée ou non. A cette vue, les Romains redoublent de vigueur, et pour se faire jour criblent de blessures les assiégés. Bientôt ils foulent des monceaux de cadavres, et sans perdre le temps à piller, tous, pleins d'une noble émulation, se précipitent à l'as-

saut. C'est ainsi que le hasard répara la témérité de Marius et lui valut, au lieu d'un blâme, un nouveau titre de gloire.

XCV. Sur ces entrefaites, le questeur L. Sylla, qui avait été laissé à Rome pour lever des troupes dans le Latium et les pays alliés, arriva au camp avec un corps nombreux de cavalerie. Mais, puisque le sujet m'a fait nommer cet illustre personnage, c'est le cas de dire quelques mots de son caractère et de ses mœurs, d'autant plus que je n'aurai pas occasion d'en reparler dans la suite, et que L. Sisenna, le meilleur et le plus exact de ses historiens, ne me paraît pas l'avoir apprécié avec assez d'indépendance. Sylla descendait d'une famille patricienne de premier ordre, mais d'une branche presque éteinte par la nullité de ses aïeux. Il possédait également à fond les lettres grecques et latines. Doué d'une vaste intelligence, il aimait les plaisirs, mais encore plus la gloire. Voluptueux au sein du repos, on ne le vit jamais sacrifier le devoir à la volupté, à cela près qu'il eût pu respecter davantage les convenances envers sa femme. Eloquent, artificieux, d'un caractère liant, il savait se rendre impénétrable et dissimuler au delà de toute expression; il était prodigue de tout et particulièrement d'argent. Le plus heureux des mortels, assurément, jusqu'au jour où il triompha de ses concitoyens, on le vit sans cesse s'élever par son mérite au niveau de sa fortune, et même bien des personnes se sont demandé s'il n'a pas eu plus d'habileté que de bonheur. Quant à la fin de sa carrière, je ne saurais dire s'il y a plus à en rougir qu'à la déplorer.

XCVI. A son arrivée en Afrique où, comme on vient de le voir, il amena au camp de Marius un corps de cavalerie, Sylla était encore neuf et inexpérimenté dans le métier des

armes, mais en peu de temps il sut y acquérir une habileté sans égale. En outre, plein d'affabilité pour les soldats, il s'était fait une loi de satisfaire à toutes leurs demandes, souvent même de les prévenir; ce n'est qu'à contre-cœur qu'il acceptait un service, et alors il mettait plus d'empressement à s'acquitter que s'il se fût agi de rembourser une dette. Ne réclamant jamais le prix d'un bienfait, il ne visait qu'à accroître le nombre de ses obligés. Tour à tour enjoué et sérieux avec les plus humbles des soldats, on le voyait constamment parmi les travailleurs, dans les marches, dans les gardes de nuit. Sans jamais décrier le consul ou les officiers de mérite, comme font d'ordinaire les bas courtisans de popularité, il n'était jaloux que d'une chose, c'est de ne se laisser devancer par personne au conseil ou sur le champ de bataille, et de se distinguer entre tous. Grâce à un tel système de conduite, Sylla devint bientôt l'idole de Marius et de l'armée.

XCVII. Cependant Jugurtha, se voyant dépossédé de Capsa, d'un grand nombre de places fortes très importantes, et même de la majeure partie de ses trésors, avait fait dire à Bocchus d'amener ses troupes sans retard en Numidie, car il était temps de livrer bataille. Sur la nouvelle que ce prince irrésolu balançait entre la paix et la guerre, il renouvela ses précédentes manœuvres en gagnant son entourage à force de présents, et promit au roi maure le tiers de la Numidie si les Romains étaient chassés de l'Afrique, ou si, à l'issue de la guerre, il restait maître de tout son territoire. Séduit par cette offre, Bocchus, à la tête d'une armée considérable, rejoint Jugurtha. Les deux princes, ayant réuni leurs forces, fondent sur Marius, alors en marche pour gagner ses quartiers d'hiver. Il restait à peine

une heure de jour. Les princes avaient calculé que la nuit qui tombait les garantirait en cas de défaite, et que, s'ils étaient victorieux, elle ne saurait gêner leurs mouvements, puisqu'ils connaissaient parfaitement le pays, tandis que les Romains, dans l'une et l'autre éventualité, rencontreraient dans les ténèbres des obstacles sérieux. Quand des rapports venus de tous côtés informèrent Marius de l'approche des ennemis, ceux-ci étaient déjà sur nous. Avant que l'armée ait pu se déployer en lignes et rassembler les bagages, avant même qu'elle ait eu le temps de recevoir le mot d'ordre et le moindre commandement, les cavaliers maures et gétules, accourant, non par escadrons ni en ordre de bataille, mais par bandes confuses, groupées au hasard, se précipitent sur nos soldats. Malgré la surprise de cette attaque soudaine, les Romains conservent toute leur bravoure. Les uns saisissent leurs armes et défendent contre l'ennemi leurs camarades qui s'armaient; d'autres montent à cheval et vont droit aux assaillants. On eût dit une attaque de brigands plutôt qu'un combat véritable; plus d'enseignes, plus de rangs, cavaliers et fantassins sont pêle-mêle; ceux-ci ont les flancs percés par l'épée des Numides, ceux-là la tête tranchée; tel qui lutte vaillamment corps à corps se trouve pris à dos; la valeur, les armes sont des remparts impuissants contre des adversaires supérieurs en nombre et qui débordent de tous les côtés à la fois. Enfin nos conscrits se modelant sur les vétérans, au fur et à mesure que le terrain ou le hasard les rassemble, se forment en cercles; grâce à cette manœuvre qui les garantit complétement, ils résistent aux charges de l'ennemi.

XCVIII. Marius, dans cette conjoncture critique, loin de se déconcerter, fit preuve de ce rare courage qu'il avait déployé tant de fois.

A la tête de son escorte, recrutée parmi les plus braves plutôt que parmi ses favoris, il vole partout, prête main-forte à ceux des siens qui plient, se jette au plus épais des rangs ennemis; c'est en payant de sa personne qu'il veille au salut de ses soldats, puisque dans le désordre de la mêlée sa voix ne peut plus les diriger. Le jour avait entièrement disparu, mais les Barbares, au lieu de se ralentir, convaincus, sur les avis de leurs chefs, que la nuit ne ferait que les seconder, nous pressaient avec plus d'acharnement. Alors Marius se règle sur les circonstances : pour ménager une retraite à son armée, il s'empare de deux collines contiguës; l'une, trop étroite pour s'y retrancher, était pourvue d'une source abondante d'eau vive; l'autre, élevée, presque entièrement à pic, était avantageuse pour l'emplacement d'un camp, et n'exigeait que peu de travaux de fortification. Il ordonne à Sylla de passer la nuit avec la cavalerie auprès de la source. Lui-même, au milieu de la confusion générale, rallie peu à peu ses fantassins épars, les forme en un seul corps, et les conduit, au pas accéléré, sur l'autre colline. Les rois, dans l'impossibilité d'enlever les positions, cessèrent le combat, mais ne se replièrent pas. Ils laissèrent leurs troupes se répandre sans ordre autour des deux hauteurs. Les Barbares allumèrent des feux de tous côtés et passèrent la majeure partie de la nuit à se réjouir à leur manière, par des danses et des cris perçants. Les chefs eux-mêmes, se croyant vainqueurs parce qu'ils n'avaient pas fui, partagèrent cet enivrement. Témoins de cette scène, qu'ils contemplaient à l'aise du haut des collines plongées dans les ténèbres, les Romains s'en félicitaient.

XCIX. Pleinement rassuré par l'inhabileté

de ses adversaires, Marius impose le silence le plus profond et défend même de signaler, comme à l'ordinaire, la fin de chaque veille. À la pointe du jour, alors que l'ennemi, brisé de fatigue, venait de céder au sommeil, il ordonne aux trompettes des postes avancés, des cohortes, des escadrons, des légions, de sonner tous à la fois; en même temps les soldats poussent de grands cris et se précipitent hors du camp. Réveillés en sursaut par ce bruit horrible et inouï, les Maures et les Gétules ne songent ni à fuir, ni à prendre les armes, ils restent immobiles et interdits; le son aigu des trompettes, les cris des assaillants, l'inertie de leurs chefs, les coups terribles des nôtres, le tumulte, l'épouvante les glacent de stupeur. Ils furent complétement taillés en pièces et mis en déroute. Nous enlevâmes à l'ennemi un grand nombre d'armes et d'étendards. Il perdit plus de morts dans cette affaire que dans tous les combats précédents; cloué par le sommeil et la peur, l'idée de fuir ne lui était pas venue.

C. Marius reprit ensuite la route de ses quartiers d'hiver, qu'il avait résolu d'établir dans des places maritimes, à cause de la facilité des approvisionnements. Nullement enorgueilli de sa victoire et toujours vigilant, il dispose ses troupes en carré et marche comme en présence de l'ennemi. Sylla occupait la droite à la tête de la cavalerie; Manlius, la gauche avec les frondeurs, les archers et les cohortes liguriennes; la tête et la queue se composaient de compagnies légères aux ordres des tribuns. Les transfuges, dont on faisait moins de cas et qui connaissaient parfaitement le pays, étaient à la piste de l'ennemi. Le consul, comme s'il n'eût pas eu de chefs subalternes, veillait à tout, allait vers tous, adressant à qui de droit l'éloge ou le blâme;

sans cesse armé et debout, il exigeait que ses soldats l'imitassent. Il ne prenait pas moins de précautions en campement qu'en marche. Des cohortes légionnaires montaient la garde aux portes; des cavaliers auxiliaires étaient en vedettes en avant du camp; des sentinelles stationnaient encore le long du parapet dans des réduits fortifiés. Marius visitait en personne ces différents postes, non qu'il doutât de l'exécution de ses ordres, mais afin d'exciter le zèle de ses soldats en s'associant à leurs travaux. On doit lui rendre cette justice que, dans cette campagne et dans toutes celles qu'il fit, il sut maintenir son armée par le sentiment de l'honneur plus que par la crainte des châtiments. Bien des gens y voyaient un système de popularité, d'autres l'habitude, contractée dès l'enfance, d'une vie dure et l'amour de tout ce que le commun des hommes considère comme des privations. Toujours est-il que Marius servit la République avec non moins de fruit et d'éclat que s'il eût imposé la discipline la plus sévère.

CI. Enfin, après quatre jours de marche, à peu de distance de Cirta, nos éclaireurs, accourant à toute bride, parurent de tous les côtés à la fois. Evidemment l'ennemi approchait. Mais comme ces éclaireurs, arrivant des points les plus opposés, étaient unanimes dans leurs rapports, le consul, ne sachant quel ordre de bataille adopter, ne changea rien à ses dispositions et attendit de pied ferme, en mesure de faire face partout. Cette attitude déjoua le calcul de Jugurtha, qui avait distribué ses troupes en quatre colonnes, dans l'espoir que l'une d'elles ne manquerait pas de nous prendre en queue. Cependant Sylla, qui le premier avait joint l'ennemi, encourage les siens et fond en personne sur les Maures, avec une partie de ses cavaliers formés en esca-

drons compactes ; les autres, restant immobiles, se bornent à éviter les traits qu'on leur lance de loin et massacrent tout ce qui leur tombe sous la main. Pendant cet engagement de la cavalerie, Bocchus, à la tête d'un corps d'infanterie que son fils Volux lui avait amené, et qui, par suite d'un retard, n'avait pu assister au combat précédent, tombe sur l'arrière-garde des Romains. Marius était alors à l'avant-garde où Jugurtha attaquait en force. Le Numide, informé de l'arrivée de Bocchus, se dirige, avec une faible escorte et en dérobant sa marche, vers l'infanterie de son allié. Là, il s'écrie en latin (il avait appris à parler cette langue sous Numance) : « que c'est en vain » que nos soldats résistent; qu'il vient de tuer » Marius de sa propre main. » En même temps il montre son épée tout ensanglantée qu'en combattant avec sa vaillance ordinaire il avait trempée dans le sang de nos fantassins. Nos soldats, sans trop ajouter foi à cette nouvelle, s'émurent de l'horreur d'une telle supposition ; les Barbares reprirent confiance et chargèrent avec fureur nos rangs ébranlés. Nous étions sur le point de lâcher pied, lorsque Sylla, qui avait battu ses adversaires, revint prendre les Maures en flanc. Bocchus se replia aussitôt. Jugurtha persiste à ranimer le courage de ses troupes, ne pouvant se résoudre à laisser échapper une victoire presque certaine. Nos cavaliers l'enveloppent; il voit tomber à droite et à gauche tout son entourage ; lui seul, parant les coups, s'échappe à travers une grêle de traits. De son côté, Marius, après avoir repoussé la cavalerie, accourt à l'aide des siens dont il venait d'apprendre l'échec. L'ennemi fut mis en déroute sur tous les points. C'est alors que dans toute l'étendue de la plaine parut un horrible spectacle : les uns poursuivent, les autres fuient ; on tue, on fait des

prisonniers ; hommes et chevaux jonchent la terre; un grand nombre de blessés, ne pouvant ni fuir, ni rester en place, essaient de se relever et retombent aussitôt. Enfin, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'était partout que des monceaux de traits, de boucliers, de cadavres, et dans les intervalles des mares de sang.

CII. A la suite de cette victoire complète, le consul se rendit à Cirta où il avait d'abord dirigé sa marche. Là, cinq jours après la seconde défaite des Barbares, des députes vinrent le prier de la part de Bocchus de déléguer à leur maître deux hommes investis de toute sa confiance. « Ce prince désirait conférer avec » eux sur ses intérêts et sur ceux du peuple » romain. » Marius fit partir à l'instant Sylla et Manlius. Quoique leur démarche fût motivée par une invitation, les deux envoyés jugèrent à propos de faire les premières ouvertures au roi, afin de dissiper les ombrages qu'il aurait pu concevoir et de l'affermir davantage dans son désir de la paix. Sylla, moins âgé, mais plus éloquent que Manlius, prit la parole avec l'agrément de son collègue et s'exprima en ces termes :

« Roi Bocchus, nous sommes heureux d'apprendre qu'un monarque tel que vous, cédant à la voix du ciel, préfère enfin la paix à la guerre, refuse de ternir son noble caractère par des rapports avec le plus méprisable des hommes, avec Jugurtha, et nous épargne ainsi la douloureuse nécessité de punir à la fois un moment d'oubli et la plus noire scélératesse. D'ailleurs la politique traditionnelle du peuple romain a toujours été de se créer des amis plutôt que des esclaves; il sait qu'il vaut mieux régner par l'affection que par la force. Or, aucune amitié ne vous offrira autant d'avantages que la nôtre. Pre-

» mièrement, en raison de toute la distance
» qui nous sépare, les causes de mésintelli-
» gence seront extrêmement rares, et la faveur
sera la même que si nous fussions voisins;
» ensuite, quoique à la tête de nombreux su-
» jets, nous ne saurions, pas plus que le der-
» nier des mortels, compter trop d'amis. Et plût
» au ciel que vous eussiez de prime abord adop-
» té cette résolution! Assurément à ce prix vous
» auriez reçu jusqu'à ce jour cent fois plus de
» bienfaits que vous n'avez enduré de maux.
» Mais puisque la fortune, cette maîtresse abso-
» lue de nos destinées, a voulu sans doute que
» vous fissiez tour à tour l'épreuve de nos ar-
» mes et de notre bienveillance, aujourd'hui
» qu'elle vous engage dans une voie nouvelle,
» hâtez-vous de lui obéir et d'achever ce que
» vous avez commencé. Vous avez sous la
» main plus d'une occasion d'effacer votre er-
» reur par d'importants services, et cela sans
» qu'il vous en coûte. Je n'ajouterai qu'un
» mot; gravez-le profondément dans votre
» âme: c'est que jamais le peuple romain ne
» s'est laissé vaincre en générosité; quant à
» la puissance de ses armes; vous la con-
» naissez par vous-même. » Bocchus ré-
pondit à ce discours avec douceur et bon-
té, puis ajouta quelques mots de justi-
fication. « S'il avait pris les armes, ce n'é-
» tait point dans des intentions hostiles, mais
» pour défendre ses Etats. La partie de la Nu-
» midie qu'il avait enlevée à Jugurtha était
» devenue sa propriété par le droit de la
» guerre; il ne pouvait donc souffrir que Ma-
» rius la dévastât. N'avait-il pas auparavant
» envoyé à Rome une ambassade dont on avait
» repoussé les propositions amicales? Mais il
» oubliait le passé, et, avec l'autorisation de
» Marius, il enverrait une nouvelle députation
» au sénat. » Cette autorisation lui fut accor-

dée, mais déjà le Barbare avait changé d'avis, d'après l'instigation de son entourage. Jugurtha, informé de la mission de Sylla et de Manlius et en redoutant les résultats, avait gagné les conseillers du prince à force de présents.

CIII. Cependant Marius, après avoir établi son armée en quartiers d'hiver, partit, à la tête des cohortes légères et d'une partie de la cavalerie, pour assiéger une forteresse royale située dans le désert, et où Jugurtha avait mis en garnison tous ses transfuges. Dans l'intervalle, Bocchus revint de nouveau sur sa détermination, soit qu'il eût réfléchi au triste résultat des deux batailles précédentes, soit qu'il écoutât les représentations de ceux de ses confidents que Jugurtha n'avait pu séduire. Il choisit cinq de ses courtisans d'un dévouement éprouvé et d'une capacité supérieure, qu'il charge d'aller auprès de Marius, et si ce consul les y autorise, de se rendre en ambassade jusqu'à Rome, avec pleins pouvoirs de négocier et de terminer la guerre à tout prix. Ces députés se dirigèrent en toute hâte vers le camp romain. Chemin faisant, des brigands gétules les attaquent et les dépouillent. Tremblants de peur et réduits à la plus humiliante situation, ils se réfugient auprès de Sylla, à qui le consul, en partant pour son expédition, avait remis le commandement de l'armée. Sylla, au lieu de les traiter en ennemis sans foi, comme ils le méritaient, les accueillit avec empressement et générosité. Charmés de cette réception, les Barbares en conclurent que le reproche de cupidité fait aux Romains était une calomnie, et attribuèrent la munificence de Sylla à leur égard aux sentiments d'un véritable ami. On ne connaissait guère à cette époque les largesses dictées par l'intérêt; toute libéralité semblait partir du cœur; la bienfaisance était considérée comme une marque de sym-

pathie. Ils communiquèrent donc au questeur les instructions de Bocchus, en implorant ses conseils et son appui ; ils vantèrent les ressources, la loyauté, la puissance de leur maître, firent ressortir les avantages d'une alliance et n'omirent rien pour se concilier le médiateur. Sylla, se prêtant à tous leurs désirs, leur dicta le langage qu'ils devaient tenir à Marius et même devant le sénat. Ils restèrent au camp une quarantaine de jours à attendre le consul.

CIV. Marius revint à Cirta sans avoir réussi dans sa tentative. Informé de l'arrivée des députés, il les mande auprès de lui ainsi que Sylla ; il fait venir également L. Belliénus, gouverneur d'Utique, et tous les membres du sénat qui se trouvaient en Afrique. Entouré de ces conseillers, il prit connaissance des instructions de Bocchus. Ce prince demandait que le consul permît à ses ambassadeurs d'aller à Rome et accordât une suspension d'armes pendant la durée de la négociation. Sylla et la majorité du conseil appuyèrent ces propositions ; quelques-uns les combattirent durement, dans leur ignorance du cours des choses humaines qui, inconstantes et mobiles, changent d'un jour à l'autre d'aspect. Néanmoins les Maures obtinrent tout ce qu'ils demandaient. Trois d'entre eux partirent pour Rome avec le questeur Cn. Octavius Rufus qui avait apporté en Afrique la solde de l'armée. Les deux autres retournèrent auprès de Bocchus, qui fut enchanté d'apprendre le résultat de leur mission et surtout la conduite généreuse et cordiale de Sylla. Arrivés à Rome, ses ambassadeurs implorèrent la grâce de leur maître, en rejetant sa faute sur le crime de Jugurtha, et firent la demande d'un traité d'alliance et d'amitié. On leur répondit : « Le sénat et le » peuple romain n'oublient jamais ni un ser-

» vice ni une injure; mais puisque Bocchus se
» repent, on lui pardonne ses torts. Quant au
» traité d'alliance et d'amitié, avant de le con-
» clure, qu'il le mérite. »

CV. Instruit de cette réponse, Bocchus écrivit à Marius en le priant de lui envoyer Sylla qu'il désirait prendre comme médiateur dans la négociation. Sylla se met en route avec une escorte de cavalerie et d'infanterie, des frondeurs baléares, des archers et une cohorte de Péligniens dont l'armure, empruntée aux vélites, avait l'avantage de ne point gêner la marche et de garantir aussi bien que des armes pesantes contre les traits légers de l'ennemi. Ils étaient en marche depuis cinq jours lorsque Volux, fils de Bocchus, parut soudain dans une plaine à la tête de mille cavaliers environ. Comme ces derniers s'avançaient sans ordre et à la débandade, Sylla et sa troupe crurent que le nombre en était plus considérable et qu'ils allaient avoir affaire à l'ennemi. Chacun se met aussitôt en mesure de défense; on apprête ses armes, on saisit les javelots, on bande les arcs; un peu de crainte se glissait dans les âmes, mais la confiance dominait. Ne sont-ils pas des vainqueurs en présence d'ennemis plusieurs fois vaincus? Dans l'intervalle, des cavaliers envoyés en éclaireurs revinrent dire qu'on n'avait à craindre aucune hostilité.

CVI. Volux s'approchant déclare au questeur: « qu'il vient de la part de Bocchus, son
» père, au-devant des Romains, en témoi-
» gnage d'honneur et pour leur servir d'es-
» corte. » Ce jour-là et le suivant, on fit route ensemble en toute sécurité. Le surlendemain au soir, on venait de camper quand tout à coup le Maure, les traits bouleversés par la peur, accourt vers Sylla. Il lui apprend que, d'après le rapport de ses éclaireurs, Jugurtha

n'est pas éloigné ; il le conjure avec instances de partir avec lui secrètement pendant la nuit. Sylla, sans se troubler, réplique fièrement : « qu'il ne saurait craindre le Numide qu'il a » tant de fois battu ; que sa confiance est en- » tière dans la valeur de ses soldats ; que fût- » il certain de périr, il resterait encore plutôt » que de sacrifier ceux dont il est le chef et » de conserver par une fuite honteuse une vie » précaire que la maladie peut lui ôter un ins- » tant après. » Cependant comme Volux l'engageait à décamper la nuit même, il approuve ce dessein et ordonne qu'immédiatement après leur repas, les soldats allumeront le plus de feux possible dans le camp et partiront en silence à la première veille. La colonne était exténuée de cette marche nocturne, et Sylla, au lever du soleil, traçait l'emplacement du camp, lorsque des cavaliers maures annoncèrent que Jugurtha avait pris position en avant à deux milles environ de distance. Cette nouvelle saisit les nôtres d'épouvante ; ils se crurent trahis par Volux et victimes d'une embuscade. Quelques-uns même s'écrièrent qu'il fallait faire prompte justice du traître et ne pas laisser un tel attentat impuni.

CVII. Bien que Sylla partageât ces soupçons, il ne laissa pas de défendre le Maure contre la violence. Il exhorte les siens à s'armer de courage. « On a vu souvent, leur » dit-il, une poignée de braves triompher » d'une multitude d'assaillants. Moins vous » serez avares de vous-mêmes dans le com- » bat, moins vous courrez de risques. D'ail- » leurs, quand on a des armes à la main, » c'est folie que d'y renoncer pour fuir et » de s'exposer ainsi, dans le plus fort du » danger, les yeux fermés et sans défense, » aux coups de l'ennemi. » S'adressant ensuite à Volux, il lui reproche d'agir en ennemi,

prend à témoin le puissant Jupiter du crime et de la perfidie de son père et lui enjoint de sortir du camp. Volux, les larmes aux yeux, le conjure de n'en rien croire. « Il n'a point » eu l'intention de le trahir. C'est le rusé Ju- » gurtha qui a épié et découvert sa marche. » Du reste, comme ce prince n'a que des for- » ces peu considérables, que son espoir et ses » ressources dépendent de Bocchus, il se garde- » ra bien d'attaquer ouvertement sous les yeux » même du fils de son allié. Le meilleur parti » serait donc de traverser hardiment le camp » numide; quant à lui, soit que les Maures » partent en avant, soit qu'ils restent en ar- » rière, il accompagnera sans eux l'escorte de » Sylla. » Cette résolution, la seule admissible, est adoptée. On part à l'instant même. Pendant que Jugurtha, surpris de la brusque apparition de cette colonne, hésite à prendre un parti, le passage s'effectue sans *obstacle*. Quelques jours après Volux et Sylla atteignirent leur destination.

CVIII. Il y avait alors à la cour de Bocchus un Numide, nommé Aspar, qui jouissait de l'intime familiarité de ce prince. Jugurtha, en apprenant l'invitation faite à Sylla, l'avait envoyé pour défendre ses intérêts et en même temps épier adroitement les intentions de son allié. S'y trouvait aussi Dabar, fils de Massugrada et petit-fils de Masinissa, mais illégitime du côté maternel, car son père était né d'une concubine. Les grandes qualités d'esprit de Dabar lui avaient valu toute l'affection du roi maure. Bocchus qui, en mainte circonstance, avait éprouvé son dévouement à sa personne, l'envoya sur-le-champ déclarer à Sylla : « qu'il était prêt à faire tout ce que le peuple » romain voudrait; que Sylla désignât lui- » même le jour, le lieu, l'heure de la confé- » rence; qu'il était libre de tout engagement;

» que l'intervention de l'ambassadeur de Ju-
» gurtha ne devait lui inspirer aucune défiance, car la négociation n'en irait que mieux,
» et c'était le seul moyen de déjouer les artifices du prince numide. » A mon sens, il y avait plus de foi punique que de sincérité dans le langage de Bocchus; il amusait tout ensemble les Romains et le Numide par l'espoir d'un accommodement, et je suis tenté de croire qu'il fut longtemps indécis s'il livrerait Jugurtha aux Romains, ou Sylla à Jugurtha. La passion nous le rendait hostile; la crainte nous le ramenait.

CIX. Sylla répondit à l'envoyé : « qu'il n'énoncera en présence d'Aspar que des propositions insignifiantes; que les arrangements principaux se traiteront secrètement en tête-à-tête avec Bocchus ou devant le moins possible de témoins. » Il dicta en même temps la réponse que le prince maure devait lui faire dans le conseil. A l'époque qu'il avait lui-même prescrite, Sylla entre en conférence et déclare qu'il vient, de la part du consul, savoir si Bocchus désirait la paix ou la guerre. Le prince, suivant le langage convenu, invite Sylla à revenir dans dix jours. « Il n'a encore rien décidé, ce n'est qu'à l'expiration de ce délai qu'il fera connaître sa détermination. » Là-dessus on se sépare et chacun rentre dans son camp. Mais bien avant dans la nuit, Bocchus mande Sylla en secret; on n'admet de part et d'autre que des interprètes sûrs; Dabar, dont le caractère respectable jouissait de l'estime des deux partis, est choisi pour médiateur. Le roi, prenant le premier la parole, s'exprima en ces termes :

CX. « Monarque le plus puissant de ces contrées, élevé au-dessus de tous les souverains que je connaisse, je n'aurais jamais cru qu'il dût venir un jour où j'aurais des obligations

» à un simple particulier. Oui, Sylla, je puis » le dire, avant de vous avoir connu, j'ai prêté » secours à bien des gens sur leur demande » ou de mon propre mouvement ; jamais je » n'ai réclamé l'assistance de personne. Ce » temps n'est plus : d'autres s'en affligeraient ; » moi, je m'en félicite ; je m'estime heureux » d'avoir enfin senti le besoin de votre amitié, » qui est à mes yeux le plus précieux de tous » les biens. Libre à vous de mettre à l'épreuve » la sincérité de cet aveu : armes, soldats, tré- » sors, tout ce qui vous conviendra, prenez-le, » disposez-en à votre gré. Ne croyez pas que » je me flatte de m'acquitter jamais envers » vous ; non, la dette de ma reconnaissance » subsistera toujours entière au fond de mon » âme, et aucun de vos vœux que je sache ne » sera vainement formé. A mon sens, il est » moins humiliant pour un roi d'être vaincu » par les armes que par les bienfaits. Quant » aux intérêts politiques dont la défense vous » amène ici, voici en peu de mots ma déclara- » tion. Je n'ai point fait, je n'ai jamais pré- » tendu faire la guerre au peuple romain. Mes » frontières ont été attaquées ; je me suis bor- » né à les défendre. J'y renonce puisque vous » le voulez. Faites, comme vous l'entendrez, la » guerre à Jugurtha. Pour moi, je ne franchi- » rai pas le fleuve de la Malûca, qui séparait » mes Etats de ceux de Micipsa, et je ne souf- » frirai pas que Jugurtha dépasse cette limite. » Si vous avez encore quelque demande à me » faire, compatible avec la dignité de Rome et » la mienne, je n'ai rien à vous refuser. »

CXI. Sylla, dans sa réponse, glissa rapidement et avec réserve sur ce qui lui était personnel ; il s'étendit longuement sur les avantages réciproques qui résulteraient de la paix. Il finit par déclarer nettement au roi : « Que » le sénat et le peuple romain, ayant eu le des-

» sus dans la lutte, ne pouvaient s'en tenir à
» de simples promesses; qu'il fallait de sa part
» une manifestation qui satisfît l'intérêt du
» vainqueur plutôt que le sien. Il avait sous
» la main une excellente occasion, puisqu'il
» pouvait disposer de la personne de Jugurtha.
» En le livrant aux Romains, il acquérerait les
» plus grands titres à leur reconnaissance, et
» alors, traité d'alliance et d'amitié, conces-
» sion de la partie de la Numidie qu'il sollici-
» tait actuellement, tout irait de soi. » Bocchus
opposa d'abord un refus formel: « Les liens
» du sang, un traité d'alliance lui défendaient
» une telle trahison. D'ailleurs, en rompant
» ses engagements, il craindrait de s'aliéner
» l'esprit de ses sujets pleins d'affection pour
» Jugurtha, de haine pour les Romains. » A
la fin, obsédé par des instances réitérées, il
s'adoucit et promit à Sylla de se conformer à
tous ses désirs. Aussitôt on arrête les mesures
propres à tromper le Numide par un semblant
de paix que, dans sa lassitude de la guerre, il
convoitait ardemment. Les détails du complot
concertés, on se sépara.

CXII. Le lendemain, Bocchus s'adressant à
Aspar, l'envoyé de Jugurtha, lui dit: « que
» Sylla l'a informé par l'entremise de Dabar
» qu'on pouvait faire cesser la guerre moyen-
» nant un traité; qu'en conséquence il impor-
» tait qu'il allât s'enquérir des intentions de
» son maître. » Aspar court joyeux au camp
de Jugurtha. Il y reçoit d'amples instruc-
tions, se hâte de repartir et, après huit jours
d'absence, arrive auprès de Bocchus auquel il
fit le rapport suivant: « Jugurtha veut bien
» consentir à tout ce qu'on exigera; mais il a
» peu de confiance en Marius, car toutes les
» conventions qu'il a conclues précédemment
» avec les généraux romains ont été mécon-
» nues. Mais si Bocchus souhaite une paix du-

» rable et avantageuse à tous deux, qu'il ait
» soin de réunir en conférence toutes les par-
» ties intéressées, sous prétexte de négocier
» un accommodement, et que, séance tenante,
» il lui livre Sylla. Quand il sera maître d'un
» pareil personnage, le sénat et le peuple ro-
» main signeront nécessairement un traité
» d'alliance; ils ne voudront pas laisser au
» pouvoir de l'ennemi un patricien illustre,
» victime non de sa faiblesse, mais de son zèle
» pour l'intérêt de l'Etat. »

CXIII. Le Maure, après de longues réflexions, finit par promettre. Cherchait-il à tromper? était-il sincère? je ne saurais le dire, car d'ordinaire les résolutions des rois, par cela même qu'elles sont absolues, varient et se contredisent souvent. On convient du jour et du lieu de la conférence. Dans l'intervalle, Bocchus converse tantôt avec Sylla, tantôt avec l'envoyé de Jugurtha, les traite avec la *même* cordialité, les berce des mêmes promesses, et les laisse tous deux pleins de *joie* et d'espérance. La nuit qui précédait le jour fixé pour la réunion, il convoque ses amis et changeant aussitôt d'idée, il les congédie brusquement. On assure qu'il était en proie à une agitation extraordinaire; son extérieur trahissait ses perplexités, et malgré son silence on devinait ce qui se passait dans son âme. Il finit pourtant par mander Sylla et prit avec lui des dispositions pour la perte du Numide. Quand vint le jour désigné, le Maure sachant que Jugurtha approchait, marche à sa rencontre, comme pour lui faire honneur, suivi de quelques-uns de ses confidents et de notre questeur. Il s'avance jusque sur une colline que distinguaient parfaitement des soldats embusqués. Le Numide, accompagné de la plupart de ses amis et sans armes, suivant la convention, s'y dirige également. Soudain, à un signal donné,

les agents du complot fondent sur lui et l'enveloppent. Toute son escorte fut massacrée. Jugurtha enchaîné fut remis à Sylla, qui le conduisit à Marius,

CXIV. Vers le même temps, deux de nos généraux, Q. Cépion et M. Manlius, furent battus par les Gaulois. A la nouvelle de ce désastre, toute l'Italie avait tremblé. On pensait alors, comme nous le pensons encore aujourd'hui, que les Romains devaient triompher de tous les peuples, mais qu'en s'attaquant aux Gaulois ce n'était plus la gloire qui était en jeu; il s'agissait de l'existence. Quand on sut que la guerre de Numidie était terminée et que Jugurtha arrivait à Rome chargé de chaînes, Marius, malgré son absence, fut nommé consul et gouverneur de la Gaule. En prenant possession du consulat aux calendes de janvier, il eut un triomphe des plus éclatants. La République, à cette époque, n'avait d'espoir et de ressources qu'en lui.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE

DE LA CONJURATION DE CATILINA

SOMMAIRE

DE LA GUERRE DE JUGURTHA

PARIS. — IMP. DE DUBUISSON ET Cᵉ, 5, RUE COQ-HÉRON

